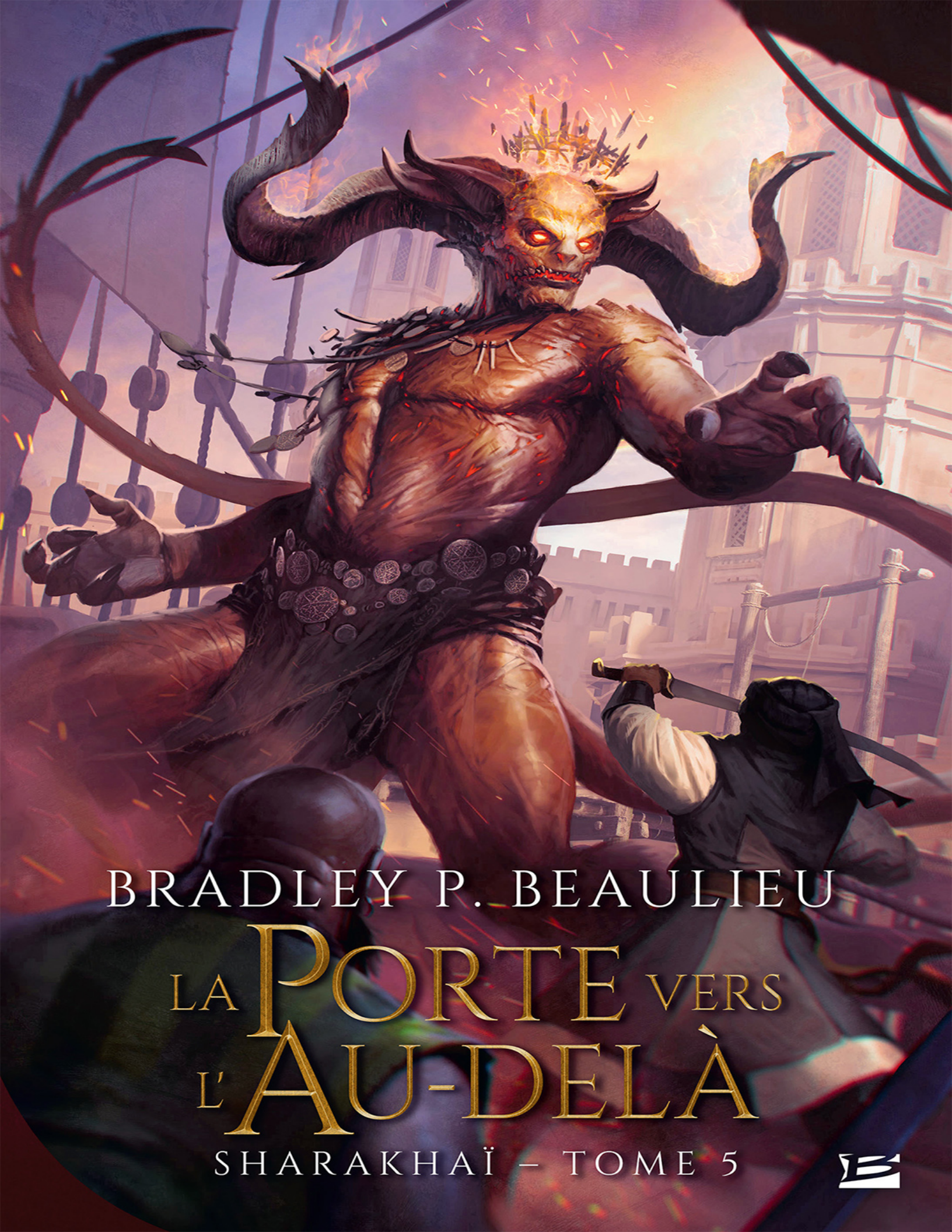


BRADLEY P. BEAULIEU

LA PORTE VERS L'AU-DELÀ

SHARAKHAÏ – TOME 5

Bradley P. Beaulieu

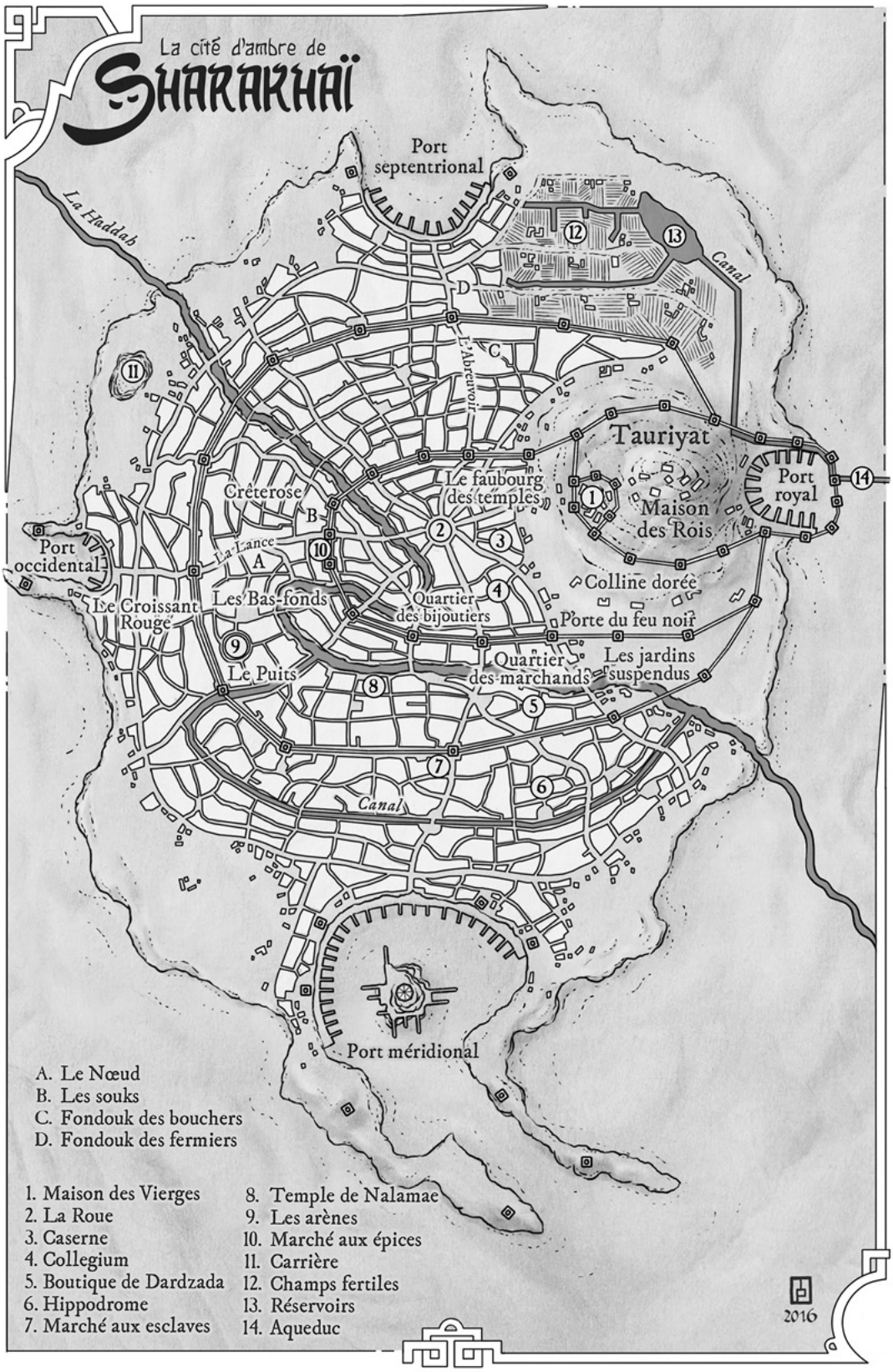
La Porte vers l'Au-delà

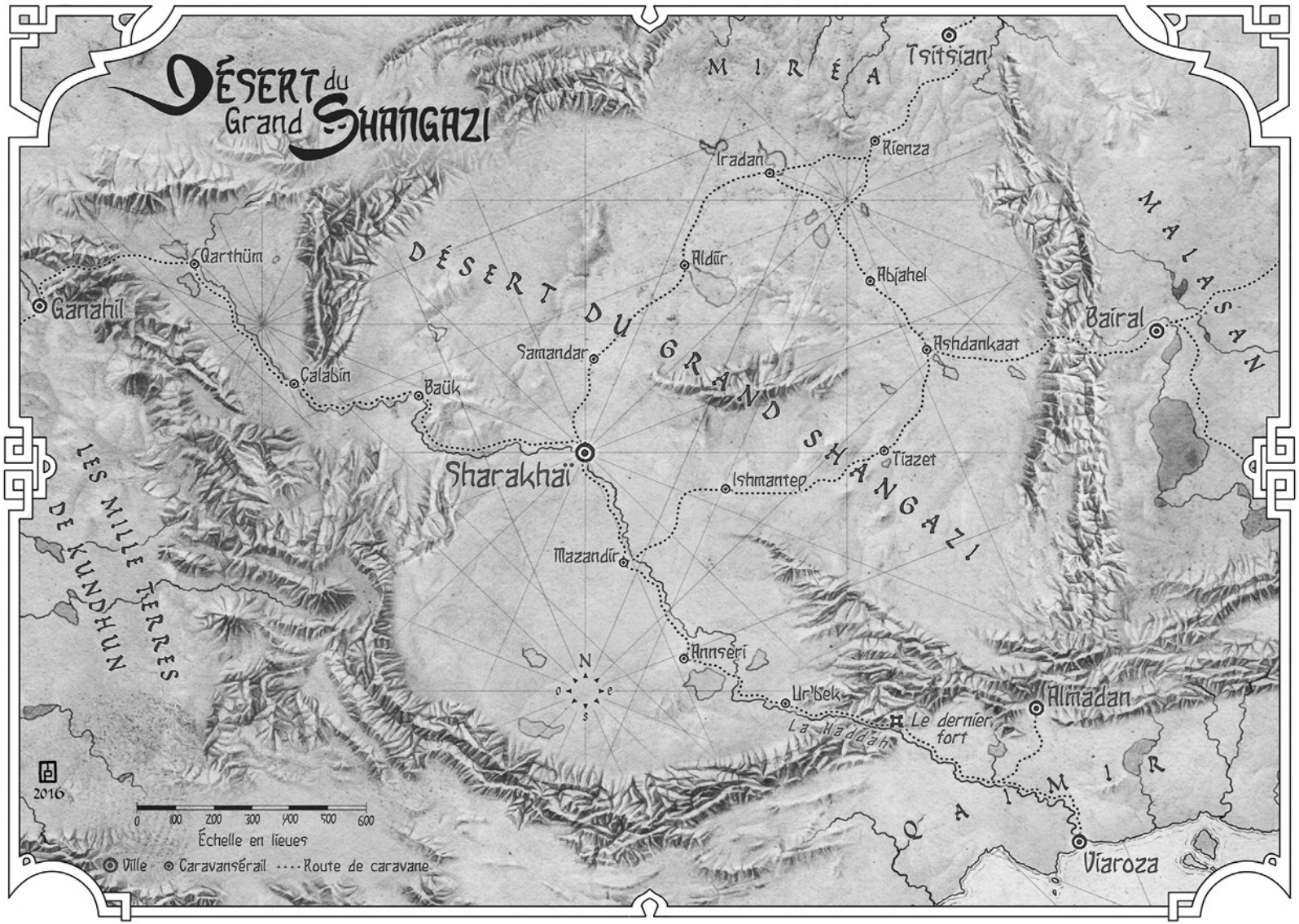
Sharakhaï – tome 5

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Olivier Debernard

Bragelonne

OceanofPDF.com


La cité d'ambre de
SHARAKHAÏ
Port septentrional
La Haddab
Canal
Tauriyat
Port royal
Maison des Rois
Le faubourg des temples
Crêterose
Port occidental
La Lance
Le Croissant Rouge
Les Bas-fonds
Quartier des bijoutiers
Colline dorée
Porte du feu noir
Le Puits
Quartier des marchands
Les jardins suspendus
Canal
Port méridional
A. Le Nœud
B. Les souks
C. Fondouk des bouchers
D. Fondouk des fermiers
1. Maison des Vierges
2. La Roue
3. Caserne
4. Collegium
5. Boutique de Dardzada
6. Hippodrome
7. Marché aux esclaves
8. Temple de Nalamae
9. Les arènes
10. Marché aux épices
11. Carrière
12. Champs fertiles
13. Réservoirs
14. Aqueduc
2016


Désert du Grand Shangazi
Miréa
Tsitsian
Rienza
Iradan
Aldür
Abjahel
Qarthüm
Ganahil
Çalabin
Baük
Samandar
Désert du Grand Shangazi
Ashdankaat
Bairal
Malasan
Sharakhaï
Tiazet
Ishmantep
Les Mille Terres de Kundhun
Mazandir
Annseri
Ur'bek
Le dernier fort
La Haddah
Almadan
Mer d'Émeraude
Viaroza
N
O
E
S
2016
0 100 200 300 400 500 600
Échelle en lieues
Ville
Caravansérail
Route de caravane

OceanofPDF.com

Résumé des volumes précédents

Sharakhaï raconte une histoire longue et complexe. Je pense que c'est une bonne chose et, si vous lisez ces lignes, je suppose que vous le pensez également. Cela pose cependant un problème : il est facile d'oublier ce qui s'est passé au cours des volumes précédents. J'ai fait de mon mieux pour faire des rappels ici et là, mais je suis arrivé à la conclusion que ce n'était pas suffisant.

J'ai donc décidé de rédiger ce synopsis.

Une fois de plus, merci de m'accompagner dans ce grand voyage. J'espère que le Grand Shangazi vous ravira de nouveau.

Bradley P. Beaulieu

La Chanson des sables brisés[1]

Les Douze Rois de Sharakhaï sont une série d'*epic fantasy* dans la veine des *Mille et Une Nuits*. Elle s'articule autour du personnage de Çeda, une jeune fille qui vit dans les quartiers misérables de Sharakhaï, la grande cité du désert, et qui se bat dans des arènes pour gagner de quoi survivre. Aux yeux des notables, sa vie n'a aucune valeur. Elle est à peine plus qu'une esclave et on se charge régulièrement de le lui rappeler. Dans un livre que lui a laissé sa mère, elle découvre des indices qui l'amènent à penser qu'elle fait partie de la treizième tribu, un clan de nomades sacrifiés par les Douze Rois quatre cents ans plus tôt.

Ce massacre a permis aux Rois de Sharakhaï de régner en maîtres sur le Grand Shangazi, mais leur pouvoir s'est étiolé au fil du temps. Les asirim, ces étranges et redoutables créatures du désert, ont toujours protégé la ville, mais ils sont de moins en moins nombreux et de plus en plus faibles. Les royaumes voisins l'ont senti et, comme des chacals, ils se rapprochent dans l'espoir de mettre la main sur la perle qu'ils convoitent depuis si longtemps. Les nomades considèrent l'existence même de Sharakhaï comme une

insulte et ils ont la ferme intention de raser la cité afin que personne – et surtout pas des étrangers – ne s'en empare.

Çeda ignore tout cela, mais ses origines et le livre que lui a laissé sa mère la placent dans une situation délicate. Les asirim étaient jadis des membres de la treizième tribu. Après avoir passé un marché avec les dieux, les Douze Rois les ont trahis et transformés en misérables créatures. Puis ils ont ordonné aux asirim de traquer et de tuer tous leurs descendants de crainte qu'ils cherchent à se venger. Les asirim ont gémi et pleuré, mais ils n'ont pas eu d'autre choix que d'obéir. Ils sont incapables de se rebeller contre les Douze Rois. Le livre de Çeda est un des derniers indices permettant de découvrir ce terrible secret.

De Sang et de Malice[2]

Çeda est la plus jeune guerrière des arènes de l'histoire de Sharakhaï. Elle s'est forgé une solide réputation sous le nom de Louve Blanche. Personne – pas même ses meilleurs amis – ne connaît sa véritable identité, mais tout cela change lorsqu'elle croise le chemin de Hidi et Makuo, deux demi-dieux jumeaux invoqués par Kesaea, une femme ivre de vengeance.

Kesaea veut punir sa sœur, Ashwandi, qui a pris sa place et qui est devenue l'esclave préférée de l'ehrekh Rümayesh. Les ehrekhs sont des monstres sadiques qui ont été créés par Goezhen, le dieu du chaos. Ils vivent dans le désert et se tiennent généralement à l'écart des humains, mais Rümayesh écume les quartiers populaires de Sharakhaï en quête de proies, de jouets qu'elle garde à ses côtés jusqu'à ce qu'ils cessent de la distraire. Il lui arrive également d'enlever des gens pour les étudier. Lorsqu'elle les relâche, ce ne sont plus que des enveloppes de chair mutilée.

Sur ordre de Kesaea, les jumeaux s'arrangent pour que Çeda croise la route de Rümayesh. Ils espèrent que l'ehrekh décidera de la prendre comme favorite à la place d'Ashwandi et, malheureusement, leur plan fonctionne.

Çeda essaie de se cacher, mais Rümayesh ne renonce pas facilement. La traque ne fait qu'exacerber son envie de posséder la jeune guerrière. L'ehrekh utilise tous les moyens à sa disposition pour découvrir son identité et ses secrets. Et son impatience ne fait qu'attiser sa violence. La situation empire lorsque Rümayesh commence à s'intéresser aux amis de Çeda. La jeune fille comprend alors que ses proches sont en danger. Elle a vu de ses

yeux le sang et les larmes que Rümayesh laisse dans son sillage quand elle poursuit une proie.

Elle est capturée, mais elle parvient à s'échapper. Rümayesh tombe entre les mains de Hidi et Makuo qui entreprennent de la torturer. Mais l'ehrekh a réussi à maintenir un lien mental avec Çeda et elle lui fait partager les sévices qu'elle subit. Comprenant qu'elle ne sera jamais libre tant qu'elle n'aura pas libéré Rümayesh, la jeune fille recrute un talentueux voleur prénommé Brama. Avec son aide, elle s'enfonce dans le désert et s'introduit dans la citadelle cachée de Rümayesh dans l'espoir de la libérer grâce à un rituel sacré.

Elle y parvient, mais Brama devient le nouvel esclave de Rümayesh. Incapable d'abandonner le jeune homme à la merci de l'ehrekh, elle cherche et découvre un autre rituel permettant d'emprisonner Rümayesh à l'intérieur d'un saphir. Après un affrontement épique, elle capture l'ehrekh et confie la gemme à Brama, car il sait mieux que personne combien elle est dangereuse.

Les Douze Rois de Sharakhaï

Çeda découvre des poèmes cachés dans un livre que lui a laissé sa mère. Grâce aux indices fournis par ces poèmes, elle en apprend un peu plus à propos de Beht Ihman, la nuit au cours de laquelle les membres de la treizième tribu ont été asservis et transformés en asirim. Elle découvre qu'elle est une descendante de cette tribu et que c'est pour cette raison que sa mère s'est installée à Sharakhaï. À sa grande surprise – et horreur –, elle apprend également qu'elle est peut-être la fille d'un des Douze Rois et que sa naissance faisait partie des plans de sa mère.

Bien décidée à percer ce mystère, elle se rend dans les champs en fleur, l'endroit où poussent les adicharas qui servent d'abris aux asirim. Seuls les Rois et leurs enfants sont immunisés contre le poison mortel de ces arbres. Pour se prouver – et pour prouver aux autres – qu'elle est de sang royal, la jeune fille se pique sciemment avec une épine. Elle est ensuite conduite à la Maison des Vierges, le domaine où les Vierges du Sabre – de redoutables guerrières recrutées parmi les filles des Rois – vivent et s'entraînent. Avec l'aide d'un descendant de la treizième tribu, Çeda survit au poison et reçoit la permission d'intégrer ce corps d'élite.

Tandis qu’elle reprend des forces et s’entraîne avec les Vierges du Sabre, elle s’efforce d’interpréter les indices trouvés dans le livre de sa mère, son bien le plus précieux. Sa mère est morte en essayant de décrypter un poème susceptible d’éclairer des mystères du passé, mais aussi de révéler la nature et les faiblesses des pouvoirs des Rois.

Pendant ce temps, les Hôtes sans Lune, un groupe de résistants qui cherche à renverser les Douze Rois de Sharakhaï, prévoient de s’introduire dans le palais de Külaşan, le Roi Errant. Ils veulent s’emparer de Hamzakiir, le fils de Külaşan, qui est caché dans les catacombes. Hamzakiir est un mage de sang et ses pouvoirs pourraient servir la cause des Hôtes sans Lune. L’opération est risquée. Les Rois les attendent de pied ferme et ils sont puissants.

Ramahd Amansir est un seigneur originaire du royaume voisin de Qaimir qui voyage en compagnie de la princesse Meryam. Eux aussi veulent mettre la main sur Hamzakiir. Ramahd est venu à Sharakhaï afin de venger la mort de son épouse et de sa fille tuées par Macide, le chef des Hôtes sans Lune. Il rencontre Çeda au cours d’un affrontement aux arènes et ils se découvrent peu à peu.

Ils auraient pu devenir amants, mais Çeda n’a pas le temps de s’intéresser à l’amour. Et Meryam a d’autres projets pour Ramahd. Elle a besoin de Hamzakiir et elle compte donc l’enlever dès que les Hôtes sans Lune l’auront extrait de sa crypte.

Après avoir réussi à décrypter le premier poème, Çeda s’introduit dans le palais et tue le Roi Külaşan. Pendant ce temps, les Hôtes sans Lune – dont fait partie Emre, le meilleur ami de Çeda qui a rejoint la résistance contre l’avis de la jeune fille – parviennent à tirer Hamzakiir de son coma et à le faire sortir du palais. Ils n’iront pas plus loin. Ils tombent dans une embuscade tendue par Meryam et Ramahd qui s’emparent du mage de sang.

Le Sang sur le sable

Çeda est devenue une Vierge du Sabre, une guerrière d’élite au service des Rois de Sharakhaï. Elle découvre certains de leurs secrets lorsqu’ils lui confient des missions destinées à renforcer leur autorité. Elle connaît déjà la triste histoire des asirim, mais c’est en tissant un lien avec eux et en les soumettant à sa volonté qu’elle mesure pleinement l’étendue de leurs

souffrances. Ils ont soif de liberté. Ils la désirent plus que tout au monde, mais leurs chaînes ont été forgées par les dieux et personne ne peut les briser.

Çeda pourrait devenir la libératrice que les asirim attendent depuis si longtemps, mais elle doit se montrer plus prudente que jamais. Assoiffés de sang, les Rois ratissent la cité afin de satisfaire leur implacable désir de vengeance. Emre et les Hôtes sans Lune décident de profiter du chaos pour lancer une offensive qui affaiblira les Rois et les pouvoirs que les dieux leur ont donnés.

Hamzakiir, qui est parvenu à échapper à la Reine Meryam et à Ramahd, rejoint les rangs des Hôtes sans Lune. En employant la ruse – et parfois la force –, il écarte les deux chefs historiques, Macide et son père, Ishaq, et prend la tête du mouvement. Il a des plans audacieux en ce qui concerne Sharakhaï et il est soutenu par de nombreux rebelles qui estiment qu'il est grand temps de passer à l'action.

Ses plans sont bouleversés lorsque Davud, un jeune érudit du collegium, est capturé avec plusieurs de ses camarades. Le jeune homme découvre qu'il a des affinités avec la magie de sang et, grâce à ses pouvoirs, il réussit presque à empêcher Hamzakiir d'accomplir ses sombres desseins. Alors qu'il manipule un feu glacé, il commet une erreur et manque de tuer Anila, une de ses camarades de classe.

Les Hôtes sans Lune sont divisés. La plupart des scarabées se rangent du côté de Hamzakiir, les autres du côté de Macide qui se trouve être l'oncle de Çeda. Au cours d'une opération implacable, Hamzakiir se débarrasse de la plus grande partie de la vieille garde des Hôtes sans Lune et s'empare des rênes de l'organisation. Il lance ensuite une attaque contre Sharakhaï afin de voler les fabuleux élixirs qui prolongent la vie des Douze Rois.

Emre et Macide ont l'intention de détruire ces élixirs afin que ni Hamzakiir, ni les Rois ne puissent en profiter. Meryam estime que c'est une bonne idée et elle envoie Ramahd leur prêter main-forte.

Pendant la bataille, les étudiants enlevés et transformés en horribles monstres par Hamzakiir ouvrent une brèche dans les défenses du port royal. Tandis que les combats font rage, un commando de Hamzakiir et un groupe de rebelles commandé par Macide s'introduisent dans plusieurs palais afin

de trouver les élixirs. Deux des trois caches principales sont détruites. La troisième tombe aux mains des hommes de Hamzakiir.

Çeda est prise dans les combats qui se déroulent dans le port. Elle essaie de tuer Cahil, le Roi Confesseur, et Mesut, le Roi Chacal. En vain. Cahil et Mesut contre-attaquent et réussissent presque à la vaincre. Pour la protéger, Sehid-Alaz, le Roi des asirim, surmonte la malédiction qui fait de lui une créature servile et attaque les deux Rois. Çeda en profite pour libérer les âmes des asirim emprisonnées dans le bracelet de Mesut. Ivres de vengeance, les spectres se jettent sur le Roi Chacal et le tuent.

Maintenant que les Rois connaissent ses véritables intentions, Çeda ne peut plus retourner à Sharakhaï. Elle s'enfuit donc dans le désert.

Le Voile de lances

Conscients que la bataille de la Nuit des Innombrables Lames aurait pu se solder par la destruction de Sharakhaï, les Rois ordonnent aux Vierges du Sabre et aux Lances d'argent de traquer les Hôtes sans Lune sans relâche. Des centaines de rebelles sont assassinés ou torturés par Cahil le Confesseur. Comprenant que leurs jours sont comptés, les scarabées fuient la cité.

Çeda, qui a déjà quitté la ville, est capturée par Onur, le Roi Paresseux. Onur s'est installé dans le désert afin de lever une armée et de défier les autres Rois. Après s'être échappée, Çeda réussit à trouver les derniers Hôtes sans Lune qui se font désormais appeler la treizième tribu. Son peuple se rassemble, mais Onur s'y intéresse d'un peu trop près et les troupes des autres Rois les pourchassent sans relâche. Les Rois ont repris le contrôle de Sharakhaï et ils peuvent désormais se concentrer sur ce qui se passe dans le désert.

Un jeu dangereux se déroule à Sharakhaï. Davud et Anila sont logés dans une aile du palais de Sukru, le Roi Moissonneur. On les traite avec le plus grand soin. Davud est un mage de sang en herbe et Anila a développé de rares pouvoirs de nécromancienne. Un inquiétant personnage, le Moineau, cherche à séduire Davud et à le détourner de Sukru. Davud et Anila deviennent de plus en plus puissants, mais ils doivent lutter pour survivre aux machinations du Moineau.

En récompense de son courage, Emre se voit confier de hautes responsabilités au sein de la treizième tribu. De plus en plus de gens le considèrent comme un chef, y compris Macide. Le jeune homme aide ses camarades à échapper aux dangers du désert, mais Onur est de plus en plus menaçant. Emre parvient à nouer des alliances avec d'autres tribus, mais cela ne sera peut-être pas suffisant. Les Rois se rendent dans le désert afin de demander des comptes à Onur, mais les deux camps décident d'éradiquer la treizième tribu avant de régler leurs différends.

Çeda sait que la treizième tribu sera anéantie si elle ne parvient pas à libérer les asirim. Bien décidée à conjurer la malédiction des dieux, elle retourne dans les terribles champs en fleur.

Les Rois ont compris qu'ils devaient agir vite. Ils savent que les asirim sont la clé de voûte de leur pouvoir. Pire encore : leur stratège, le Roi des Lames, s'est juré de traduire Çeda en justice afin qu'elle paie pour ses crimes. La Reine Meryam – qui s'est emparée du saphir contenant l'esprit de Rümayesh – a décidé de les soutenir.

La veille de la grande bataille entre les Rois et les tribus du désert, Çeda réussit à libérer les derniers spectres emprisonnés dans le bracelet de Mesut. Pendant que les combats font rage, Ramahd, Emre et Brama attaquent le vaisseau de la Reine Meryam. Ils réussissent à libérer Rümayesh, obtenant ainsi un allié de poids.

On découvre alors que la Reine Meryam contrôle Hamzakiir depuis des mois. Meryam ne veut pas seulement se venger de Macide et des Hôtes sans Lune, elle veut devenir la Reine de Sharakhaï. Pour arriver à ses fins, elle oblige le mage de sang à prendre l'apparence de Kiral, le Roi des Rois. Pendant ce temps, le véritable Kiral – réduit à l'état de pantin – est envoyé sur le champ de bataille et tué.

Alors que la bataille touche à sa fin, l'ehrekh Guhldrathen se précipite sur Çeda, mais Rümayesh intervient et se débarrasse de lui. La jeune fille défie Onur et le tue en combat singulier.

Sous les branches d'adicharas

Sharakhaï a été très affaiblie par la bataille de la Lance Noire, le terrible affrontement au cours duquel Onur a trouvé la mort et la treizième tribu a échappé de justesse aux vaisseaux des Rois. Comprenant que la cité était

prête à tomber, les royaumes de Malasan et de Miréa ont lancé leurs flottes à travers le désert du Shangazi, chacun ayant la ferme intention de s'emparer de la ville avant l'autre.

Dans le plus grand secret, la Reine Meryam a envoyé Kiral, le Roi des Rois, à la mort pendant la bataille de la Lance Noire, puis l'a remplacé par Hamzakiir à qui elle a donné l'apparence du précédent grâce à sa magie de sang. Pour renforcer son pouvoir, elle oblige le faux Kiral à l'épouser et devient ainsi Reine de Sharakhaï. Le mariage est interrompu par la déesse Yerinde qui exige que les Rois tuent sa sœur, la déesse Nalamae. Nalamae est restée dans l'ombre pendant des siècles, mais Yerinde craint qu'elle perturbe ses plans. Conscients que Yerinde risque d'anéantir tout ce qu'ils ont accompli, les Rois acceptent et la traque de Nalamae commence.

Pendant ce temps, Çeda cherche un moyen de neutraliser la malédiction que les dieux du désert ont lancée sur les asirim. Elle réussit à libérer une famille qui, contre toute attente, est parvenue à rester unie depuis Beht Ihman, quatre siècles plus tôt. La jeune femme découvre alors qu'il est possible de tisser un lien entre les asirim et les Bouclières, un groupe de guerrières qu'elle a elle-même sélectionnées. Ce lien permet aux asirim de mieux résister à la domination mentale des Rois.

À l'aide d'un incroyable oiseau appelé queue-faucille, les Rois trouvent Çeda dans le désert et lancent une attaque, mais la jeune femme et ses camarades sont sauvées par Nalamae. Les guerrières réussissent à s'échapper en faisant un prisonnier de choix : Husamettín en personne, le Roi des Lames. Nalamae est blessée et a besoin d'un endroit où se reposer. Çeda l'envoie alors dans une vallée où se cache la plus grande partie de la treizième tribu.

En compagnie de Sümeya, de Melis et des asirim, la jeune femme parvient à regagner Sharakhaï et à rencontrer son ancienne sœur des Vierges du Sabre, la célèbre Kameyl. Elle lui explique que les Rois ont trahi la treizième tribu la nuit de Beht Ihman, qu'ils ont réduit les asirim en esclavage et qu'ils cachent leurs crimes depuis des siècles. Kameyl est dubitative, mais Çeda parvient à faire avouer la vérité à Husamettín en présence de la guerrière. Comprenant que sa camarade n'a pas menti, Kameyl aide Çeda, Sümeya et Melis à pénétrer à l'intérieur de Marégale, le palais au sommet de Tauriyat, et à libérer Sehid-Alaz, le roi de la treizième tribu.

Le Roi Ihsan travaille dans l'ombre pour contrer les plans des dieux. Après avoir lu une prophétie prédisant la libération de Sehid-Alaz par Çeda dans les carnets bleus de Yusam, il aide la jeune femme et ses camarades à s'échapper, mais est capturé par le Roi Emir de Malasan qui assiège Sharakhaï avec sa flotte. Des rumeurs affirment que le père du Roi Emir, Surrahdi, le Roi Fou de Malasan, est mort depuis des années, mais Ihsan découvre qu'il est bien vivant quand on le conduit au camp malasanien. Surrahdi a fabriqué des centaines de golems pour lancer l'assaut contre Sharakhaï, mais cela lui a fait perdre la raison. Il tranche la langue du Roi sharakhien, le privant ainsi de sa voix magique et de son pouvoir de persuasion.

Emre voyage à la rencontre des tribus du Sud à la demande de Macide. Il espère forger une alliance entre les treize tribus et créer une force unique qui pourra résister à Sharakhaï, mais également à Miréa et Malasan. Le jeune homme veut négocier la paix avec le Roi malasanien, mais Emir lui fait clairement comprendre qu'un accord passe par la soumission des tribus du désert à Malasan. Emre est convaincu qu'il a échoué.

La Reine Meryam est envoyée – contre son gré – affronter la flotte miréenne. Elle prend la tête de la flotte sharakhienne et livre bataille dans le désert. Les Miréens réussissent à convaincre une ehrekh, Rümayesh, de leur prêter assistance. Rümayesh a un serviteur, Brama, qui décide d'épouser la cause des Miréens lorsqu'une épidémie se met à décimer leurs rangs. La maladie fait des ravages, mais Brama trouve le moyen de la neutraliser avec l'aide de Rümayesh, sauvant ainsi des centaines de marins miréens.

Après s'être échappée de justesse de Marégale, Çeda retourne dans le désert et s'efforce de libérer l'esprit du Roi Sehid-Alaz. Elle y parvient lorsqu'elle découvre que l'épée de Husamettín, Baiser de la Nuit, a le pouvoir de tuer et de régénérer. Ses chaînes enfin brisées, Sehid-Alaz libère le reste des asirim. Cet événement décisif a lieu au moment où Meryam lance une attaque contre la flotte miréenne très affaiblie. La bataille semble tourner en faveur de la Reine Meryam, mais les asirim libérés par Sehid-Alaz abandonnent brusquement les Sharakhiens. Le rapport des forces change et la flotte royale n'a pas d'autre choix que de battre en retraite et regagner Sharakhaï. Les Miréens, qui ont subi de lourdes pertes, font halte pour panser leurs plaies.

Au cours de la bataille, Brama découvre que Rümayesh essaie de s’emparer de son corps. Il la repousse en utilisant un puissant artefact, l’os de Raamajit l’Exalté, mais Rümayesh parvient à fusionner son âme avec celle de Brama. Les deux sont désormais indissociables l’un de l’autre, leurs âmes partageant le même corps zébré de cicatrices.

Le Roi Emir lance un nouvel assaut contre Sharakhaï avec ses golems – une force que rien ne peut arrêter. Ihsan est désormais prisonnier et incapable de prononcer un mot, mais il n’a pas renoncé à lutter. Il a appris que chaque golem a besoin d’un fragment de l’âme du Roi Fou pour fonctionner, et que ce terrible fardeau a amené Surrahdi aux portes de la folie. Grâce à son talent de manipulateur, il convainc Haddad, une jeune femme que Surrahdi aime et respecte, de confronter le vieil homme à ses fautes. Désemparé, désespéré, Surrahdi bascule dans la folie. Les golems font de même et l’offensive malasanienne sombre dans le chaos.

Davud le mage de sang, Anila la nécromancienne et Amansir de Qaimir essaient tous les trois d’échapper aux autorités de la cité. Ils décident d’unir leurs forces pour mieux se protéger, mais sont séparés lorsque le Roi Sukru capture Anila et la conduit dans son palais de la Maison des Rois. Sukru veut ressusciter son frère, le mage de sang appelé le Moineau. Il espère arriver à ses fins grâce au pouvoir d’Anila et à un étrange cristal qui se trouve dans une caverne sous la cité. Un cristal qui s’avère être un portail entre ce monde et les champs lointains. Anila accepte de l’aider pour qu’il épargne sa famille, mais lui tend un piège et le tue lorsque le Moineau revient d’entre les morts.

Alors que la bataille de Sharakhaï atteint son paroxysme, Davud et Ramahd s’efforcent de libérer Hamzakiir de l’emprise mentale de Meryam. Ils y parviennent de manière spectaculaire, brisant ses chaînes et révélant par la même occasion que Meryam a trahi son pays ainsi que Sharakhaï. Mais Meryam a passé une alliance avec les princes et princesses de Sharakhaï. Grâce à leur soutien, elle renverse les anciens maîtres de la cité et s’empare du pouvoir.

Toujours à la recherche de Nalamae, Beşir prend la tête d’une petite armée et attaque la forteresse dans laquelle s’est réfugiée la treizième tribu. Çeda le tue, entre dans la forteresse et voit Yerinde penchée sur sa sœur blessée, Nalamae. Elle approche sans bruit et frappe Yerinde avec Baiser de

la Nuit, épée forgée par Goezhen, le dieu noir. Nalamae, blessée par sa sœur, meurt quelques instants plus tard.

Alors que l'histoire touche à sa fin, Emre libère le Roi Ihsan qui l'a aidé à sauver la cité. Peu après, il croise le chemin de Hamid, un ami d'enfance et une ancienne étoile montante des Hôtes sans Lune. Hamid, jaloux et furieux, lui tend une embuscade et l'enterre vivant dans le sable.

La Reine Nayyan apporte les carnets bleus de Yusam au Roi Ihsan qui a l'intention de les étudier afin de trouver un moyen de sauver Sharakhaï.

Dans la vallée, Çeda plante la graine d'acacia que sa mère lui a léguée et l'arbre se met à pousser à une vitesse incroyable. Sachant que Nalamae est revenue d'entre les morts, la jeune femme jure de trouver sa nouvelle incarnation. Elle est déterminée à découvrir ce que trament les dieux et à les arrêter une bonne fois pour toutes.

---

1. Non traduit en français. *(NdE)*
2. Non traduit en français. *(NdE)*

OceanofPDF.com

PROLOGUE



Sous le palais du soleil, il y avait une crypte qui avait appartenu au vivisectioniste royal, mais que Meryam shan Aldouan, reine de deux royaumes, avait réquisitionnée après avoir constaté qu'elle convenait parfaitement à ses besoins. La rampe qui la reliait au palais permettait de faire descendre et de remonter des corps sur de larges brancards munis de roues – y compris ceux des énormes golems malasaniens dont la reine avait entrepris l'étude. L'endroit était frais et humide. On y trouvait des centaines d'instruments conçus pour trancher, découper et sectionner – des outils très utiles pour conduire les expériences que la jeune femme menait sur les golems depuis la terrible attaque des forces malasaniennes, trois semaines plus tôt.

Meryam descendait le long de la rampe en pente douce. Des braseros éclairaient le passage et, devant elle, la salle aussi large qu'un petit temple luisait comme le soleil au crépuscule. Lorsqu'elle entra, elle aperçut la grande table en marbre… et son prochain sujet d'expérience : un énorme golem dont les traits figuraient ceux de Surrahdi, le Roi Fou.

Le golem inspirait un mélange de crainte et de respect, comme tous les golems malasaniens. Il était en bon état et Meryam songea que le Roi Yavuz ne s'était peut-être pas trompé en affirmant que l'examen de la créature – ou plus exactement de son cœur en cristal – leur fournirait sans doute le

moyen de se débarrasser de leur plus redoutable ennemi. Car le Roi Emir n'avait pas encore renoncé à s'emparer de Sharakhaï.

Yavuz, fils de feu Kiral, le Roi des Rois, se tenait de l'autre côté de la table. Il regarda Meryam approcher et se pencher sur le ventre rond du golem sans trahir le moindre signe d'impatience. Il portait un superbe khalat ivoire et argent ainsi qu'un turban en soie blanche sur lequel était épinglée une broche ornée de perles et de diamants. Sa barbe noire était taillée à la perfection et ses ongles étaient d'une propreté immaculée. Il était monté sur le trône quand on avait appris que Kiral n'avait pas survécu à la bataille de la Lance Noire comme on l'avait d'abord pensé, mais qu'il avait été assassiné par Hamzakiir, le terrible mage de sang. Enfin, c'était ce que Meryam avait fait croire à tout le monde, car, en vérité, c'était *elle* qui avait tué Kiral. Hamzakiir n'était qu'un bouc émissaire.

La mort du Roi des Rois faisait suite à une longue liste de changements radicaux qui avaient eu lieu au cours des dernières années. Huit des douze Rois originaux avaient été rappelés par le seigneur de toutes choses. Azad avait été le premier, tué par le sabre d'Ahyanesh, la mère de Çeda. Puis Çeda avait assassiné Külaşan, Mesut, Onur et Beşir. Personne ne savait vraiment dans quelles circonstances Yusam était mort, mais certains indices laissaient penser qu'il avait été éliminé par un de ses supposés alliés, le Roi Ihsan. Sukru était devenu trop ambitieux et il avait été tué par la nécromancienne Anila au cours d'une étrange cérémonie destinée à rappeler le Moineau, son frère, d'entre les morts. Meryam s'était débarrassée de Kiral, et il ne restait donc plus que quatre Rois originaux : Ihsan, Husamettín, Zeheb et Cahil qui avaient tous fui Sharakhaï en plongeant leurs maisons respectives dans le chaos. Les huit trônes vacants avaient été attribués à des fils et des filles des Rois décédés – qu'on appelait les petits Rois et les petites Reines. Ce changement avait modifié en profondeur le paysage politique de Sharakhaï, consolidant le pouvoir et l'emprise de Meryam sur la cité.

De l'autre côté de la table, Yavuz fit un geste en direction du golem.

— Nous l'avons trouvé dans le port méridional, à moitié enterré.

Meryam ignora son expression un peu trop impatiente et examina la créature avec attention. Elle la caressa et sentit le sable qui se mêlait à l'argile qui couvrait les pièces en bronze. Plusieurs impacts et un large trou dans le ventre témoignaient de la violence de l'attaque en règle que les

Malasaniens avaient lancée pour s'emparer de la cité, mais le torse était intact, et c'était cette partie qui intéressait Meryam.

— Je ne pensais pas qu'il était en si bon état, déclara-t-elle.

Le visage de Yavuz se détendit sous le coup du soulagement et il pointa le doigt vers la poitrine de la créature.

— Je suis sûr que le cœur est intact.

Meryam fronça les sourcils.

— Ne mettons pas la charrue avant les bœufs.

La fierté de Yavuz – si manifeste et si éclatante un instant plus tôt – s'assombrit et s'évanouit.

Tant mieux. Il n'a aucune raison d'être fier de lui.

Un mois plus tôt, il avait essayé – seul – d'extraire le cœur de l'unique golem découvert intact dans l'espoir de s'attirer les bonnes grâces de Meryam. Il avait complètement raté l'opération et brisé le précieux artefact.

La Qaimirienne avait pris les fragments dans les mains en s'efforçant de contenir sa colère.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée ? avait-elle demandé.

Yavuz était peut-être le fils de Kiral, mais il s'était tortillé en détournant les yeux.

— Je pensais vous épargner le déplacement, avait-il répondu comme un enfant avouant qu'il vient de casser le vase préféré de sa mère. Et puis, il est *presque* intact.

— *Presque* intact, il ne m'est d'aucune utilité ! (Meryam avait levé les éclats de cristal devant elle.) Je ne peux rien en tirer !

Lorsque la terrible bataille pour la prise de la cité avait pris fin, la jeune femme avait examiné des dizaines de golems. Construites avec une argile spéciale et animées par un fragment d'âme humaine, ces créatures étaient généralement chargées de protéger quelque chose ou quelqu'un. Ce n'était cependant pas le cas de celles qui s'étaient abattues sur la cité comme une tempête de sable. Celles-là avaient été des machines de guerre aux ordres du Roi Emir.

Le père d'Emir, Surrahdi le Fou, avait consacré des dizaines d'années à leur conception, arrachant des fragments de son âme pour les infuser dans des cristaux qui étaient ensuite placés dans leur poitrine. Chaque golem était autonome, mais Surrahdi ne rompait pas le contact avec eux et, au fil du temps, il avait tissé une toile gigantesque et d'une complexité incroyable

entre ses créatures et lui. Il en avait construit des milliers et cela avait fini par ébranler sa santé mentale déjà défaillante.

Ce n'était pas très surprenant que les golems soient devenus fous. Leur folie était l'écho de celle de Surrahdi. Le vieil homme avait fini par prendre un couteau et se trancher la gorge, mais Meryam était convaincue qu'il pouvait encore lui être utile. Sa mort était une bénédiction, car il ne pouvait plus l'empêcher de s'emparer de son âme. Quand elle le rappellerait, il serait déjà à sa merci.

Meryam avait espéré que les cœurs en cristal lui permettraient de jeter un coup d'œil à l'intérieur de l'esprit de Surrahdi et d'apprendre certains de ses secrets, voire d'animer son corps et de s'en servir pour semer le chaos à bord du navire qui aurait le malheur de le ramener à Malasan. Elle avait accompli les rituels avec précision, mais elle n'était pas parvenue à ses fins. Et elle savait pourquoi. Les cœurs des golems étaient fêlés, brisés, incomplets, et cela l'empêchait d'établir un lien pérenne avec Surrahdi.

Mais cette fois-ci, je vais réussir, se promit-elle.

Elle observa les outils accrochés sur une plaque au-dessus de la tête du golem : des marteaux, des maillets, des pics, des piolets, des scies et un ensemble de burins en acier rutilant de différentes tailles. Elle prit un maillet et une onglette. L'expérience lui avait appris combien l'opération était délicate.

Avec l'onglette, elle traça plusieurs lignes pour matérialiser l'emplacement du cœur, puis elle plaça la pointe sur la poitrine et donna un coup avec le maillet. Un morceau d'argile se détacha. Yavuz chassa les débris et elle répéta l'opération. Ils continuèrent ainsi pendant un certain temps. Meryam frappait et Yavuz nettoyait les fragments avec une brosse en crin de cheval. Jusqu'à ce que quelque chose apparaisse. Une lueur brillante et chromatique dans l'argile terne. On aurait pu croire qu'il s'agissait de la facette d'un gros diamant, mais c'était tout autre chose. C'était un cristal. Un cristal dont la nature et les secrets étaient connus des seuls prêtres malasaniens.

Meryam ralentit la cadence. Elle travaillait avec la minutie d'un archéologue dégageant un fossile de sa gangue de pierre. Il lui fallut plus d'une heure pour arriver à ses fins : mettre le cristal à nu. Il était en forme de poire et ses facettes projetaient des reflets verts, dorés, corail et azur.

Meryam le prit dans ses mains et le contempla avec une véritable fascination. Il était parfait. Et miraculeusement entier.

— Appelez Erol, dit-elle. (Le Roi Yavuz ne bougea pas, et elle poussa un interminable soupir.) Quoi encore ?

Elle n'aurait jamais employé un ton si brusque avec Kiral, mais le fils n'était pas de la même trempe que le père.

Yavuz inspira un grand coup.

— Permettez-moi de prendre la place d'Erol.

Meryam le toisa avec froideur.

— Vous ?

Yavuz hocha la tête.

— Erol est un homme de qualité, courageux… (Il montra le golem qui les séparait.) Mais il craint ces choses. Et il vous craint *vous*. Je m'en suis rendu compte chaque fois que nous avons tenté l'opération. Je crois que sa peur est responsable de nos échecs au même titre que les cristaux brisés. (Il montra le cœur que Meryam tenait dans ses mains.) Laissez-moi essayer. Je n'ai pas peur, moi.

Meryam fut surprise par ce brusque accès de bravoure, et puis elle remarqua que les yeux de Yavuz étaient rouges et que ses mains tremblaient. Le fils de Kiral faisait partie des fils et filles de Rois qui avaient fini par perdre patience. Un an plus tôt, l'ordre de succession au trône n'était qu'une échelle de classement sans valeur destinée à établir une hiérarchie parmi les enfants des Rois sharakhiens. Ils savaient tous qu'ils n'avaient pratiquement aucune chance de s'asseoir sur les trônes de leurs pères respectifs, pas plus aujourd'hui que quatre cents ans plus tôt. Alors bon nombre d'entre eux puisaient dans le trésor de leurs géniteurs pour se gaver de lotus noir, de vin de lumière et de produits stupéfiants qui arrivaient en masse des quatre royaumes et des terres au-delà. Yavuz avait fait partie des plus débauchés d'entre eux.

Il était toujours en quête de nouvelles extases et le sortilège de Meryam était susceptible de lui procurer un déchaînement d'émotions et de terreur qu'il se ferait ensuite une joie de décrire à ses amis. Après tout, combien d'entre eux pourraient se vanter d'avoir plongé dans l'esprit du Roi Fou de Malasan ?

Placer un Roi de Sharakhaï dans une situation dangereuse était une décision difficile à prendre, car sa mort était susceptible de provoquer une

avalanche de complications. Cela dit, Yavuz n'avait pas tort. L'enthousiasme – ou le manque d'enthousiasme – était un facteur important. Et Meryam savait que ce cœur intact était sans doute sa dernière chance, sa meilleure chance d'utiliser l'âme de Surrahdi.

Elle prit sa décision. Elle contourna la table et fit tourner l'anneau de sang qu'elle portait à la main droite pour en exposer la pointe.

— Donnez-moi votre poignet.

Ses paroles résonnèrent dans la salle froide aux murs de pierre.

Yavuz s'exécuta et ses narines se dilatèrent lorsque la pointe perça sa chair. Meryam suça la plaie et avala son sang. Le pouvoir l'envahit et lui fit tourner la tête comme chaque fois. Elle le contint et le garda en réserve en attendant d'en avoir besoin.

Elle barbouilla le cristal de sang et le tendit à Yavuz.

— Portez-le à votre poitrine, près du cœur.

Yavuz obéit en le tenant à deux mains, comme s'il s'agissait d'un présent destiné aux dieux.

Meryam leva la main, traça un sigil complexe devant elle et sentit aussitôt que l'opération ne se passait pas comme les précédentes. Le lien avec Yavuz et le fragment d'âme enfoui dans le cristal était puissant. Et puis elle sentit l'âme de Surrahdi *à travers* Yavuz. Le Roi Fou était attiré par la terre des vivants. Attiré par sa dépouille mortelle qui gisait à bord d'un lointain vaisseau, enveloppée dans un linceul et enfermée dans un cercueil en bois. Un corps froid et desséché.

— Viens à moi, Surrahdi, appela-t-elle. J'ai besoin de toi.

Elle sentit l'âme du Roi Fou se glisser dans son corps sans vie. Elle sentit ses yeux s'ouvrir. Il déchira le linceul qui l'emprisonnait, puis poussa contre le couvercle du cercueil. Celui-ci s'ouvrit dans un craquement sourd tandis que des éclats de bois tombaient par terre. Surrahdi se redressa. Une dizaine d'autres cercueils étaient disposés autour du sien – probablement ceux des personnes de sang royal qui avaient été tuées au cours des combats entre Malasaniens, Miréens et Sharakhiens.

Une vague lumière provenant de l'extrémité de la soute attira son attention. Il aperçut un escalier menant à une porte. Une partie de lui avait envie de s'allonger et de s'abandonner au repos éternel, mais la volonté de Meryam le submergea et l'obligea à se lever. Il sortit du cercueil dans le grincement de ses membres et se dirigea vers les marches tandis que le

navire roulait et tanguait. Meryam sentit qu'il voulait trouver son fils, le Roi Emir. Elle attisa cette envie et lui permit de guider ses pas vers la poupe, puis de gravir un nouvel escalier et de remonter le petit couloir conduisant à la cabine d'Emir.

Le cœur de Meryam se mit à battre comme un tambour fou quand elle entendit le Roi de Malasan. Il parlait avec quelqu'un, mais l'autre voix était trop faible pour qu'elle puisse l'identifier. Elle envisagea d'attendre, d'écouter, mais le risque d'être repérée par un marin était trop grand.

Quelques mois plus tôt, Malasan et Miréa avaient lancé leurs flottes à travers le Grand Shangazi pour être les premiers à s'emparer de Sharakhaï. Depuis, Meryam et les Rois n'avaient eu de cesse de les arrêter et de les repousser hors du désert. Aujourd'hui, elle avait enfin l'occasion de régler le problème malasanien. Elle allait obliger Surrahdi à entrer dans la cabine et à tuer son fils. Elle enverrait ainsi un message clair : la perle ambrée était à elle et ceux qui essaieraient de s'en emparer iraient nourrir la Grande Mère. Lorsque les Malasaniens auraient filé la queue entre les jambes, elle s'occuperait des Miréens. Ceux-ci ne lui résisteraient pas longtemps et, bientôt, Sharakhaï serait hors de danger. Elle pourrait alors se concentrer sur l'objectif qui lui tenait à cœur : l'extermination de Macide et des Hôtes sans Lune. Jusqu'au dernier.

Surrahdi tira une dague de cérémonie du fourreau accroché à sa ceinture dorée, puis se dirigea vers la porte en bronze ornée de gravures complexes. Ses pas résonnaient sur les planches en bois et Meryam craignit qu'on remarque sa présence, mais Emir parlait assez fort pour couvrir le bruit. Il racontait l'invasion de Sharakhaï à son mystérieux interlocuteur.

Surrahdi saisit la poignée. Le pêne grinça et la porte s'ouvrit brusquement. La cabine était magnifique et éclairée par des lanternes suspendues. Emir était assis sur une chaise matelassée devant une petite table. En face de lui se trouvait un siège vide. Le Roi tourna la tête en pensant sans doute que le visiteur qui entrait sans frapper était le capitaine ou un marin. Puis il reconnut la personne qui se tenait devant lui et un masque de pure terreur glissa sur son visage.

— Père ?

C'était le moment ou jamais. Meryam insuffla au Roi Fou une détermination implacable. Surrahdi leva sa dague et se jeta sur son fils. Il eut le temps de porter un coup vicieux avec l'arme de cérémonie, mais

quelque chose surgit de la droite et le frappa avec violence. Sa maigre carcasse fut projetée contre la cloison de la cabine et sa tête heurta un bordage de la coque. Une lumière brillante envahit son champ de vision tandis qu'une douleur aussi intense qu'un feu de forge explosait dans son cœur. Il baissa les yeux et vit une longue épingle à cheveux en acier plantée dans sa poitrine. Comment était-elle arrivée là ?

Le Roi Yavuz – qui n'aurait dû être qu'un médium dépourvu de volonté – esquissa un mouvement de recul sous le coup de la surprise, de la peur et de la douleur. Ses mains se pressèrent inutilement contre sa poitrine. De toute évidence, il pensait que c'était *lui* qui avait été blessé par l'épingle à cheveux.

Une femme vêtue d'une robe de soie orangée de style miréen pénétra dans le champ de vision de Surrahdi. Elle semblait avoir une cinquantaine d'années, mais Meryam savait qu'elle était bien plus vieille. La reine Alansal était âgée de plusieurs siècles et elle avait consacré sa vie à rassembler d'anciens artefacts. Comme ces redoutables épingles à cheveux.

Elle tira la seconde de son chignon à moitié défait et sa chevelure de jais cascada sur ses épaules délicates.

— Ne vous avais-je pas mis en garde ? dit-elle dans un malasanien haché. Je vous ai dit qu'elle ne serait pas longue à agir.

Emir plongea son regard dans les yeux de Surrahdi et commença à comprendre.

— C'est la Reine Meryam qui est derrière ça ?

Alansal fit tourbillonner l'épingle entre ses doigts avec une habileté déconcertante.

— Il n'y a aucun doute sur ce point.

Meryam ordonna à Surrahdi de repartir à l'attaque, mais le Roi Fou ne bougea pas. Pire encore, les effets du sortilège qui le paralysait s'étaient étendus à Meryam et à Yavuz. Comme si l'épingle de la reine Alansal avait rassemblé leurs trois âmes en les transperçant.

Emir semblait nerveux et inquiet. Ses yeux allaient et venaient sans cesse entre le corps de son père et la reine Alansal.

— Est-ce qu'elle est encore présente ?

— Oui. (La reine esquissa un charmant sourire.) Elle est prisonnière.

Elle avait raison. Meryam essaya de se libérer, en vain. Pour la première fois depuis une éternité, elle se retrouvait – bien malgré elle – à la merci de

quelqu’un d’autre.

Elle fit donc la seule chose qu’elle pouvait faire. Ce n’était pas une solution très agréable, mais c’était pour cette raison qu’elle utilisait des hommes comme Erol, Yavuz et Ramahd avant eux. Pour servir de boucliers. Il lui suffisait d’éliminer le conduit et elle recouvrerait sa liberté. Épingles ou pas.

Elle rassembla le pouvoir que lui avait apporté le sang du fils de Kiral et le projeta vers lui pour l’étouffer. Il comprit ce qu’elle avait l’intention de faire et lutta de toutes ses forces, mais il était comme un nourrisson essayant de repousser une lionne. Il ne fallut pas longtemps à Meryam pour paralyser son cœur. Pour arrêter sa respiration. Elle sentit la vie l’abandonner et reprit le contrôle de sa volonté.

La reine Alansal, qui venait de tirer une gemme couleur miel de sa robe, se tourna brusquement vers Surrahdi, les yeux écarquillés comme un oryx terrifié. Elle avait compris. Elle leva le bras droit et enfonça l’épingle dans le crâne du Roi Fou d’un geste rapide comme l’éclair. Meryam sentit la pointe d’acier perforer la plaque osseuse. Puis elle sentit le poing d’Alansal frapper son front. La douleur explosa et la cabine disparut dans les ténèbres.

Quand Meryam se réveilla, elle était allongée sur les dalles glacées de la crypte sous le palais du soleil. Elle avait si mal à la tête qu’elle crut que l’épingle de la reine miréenne était plantée dans son crâne. Elle se frotta le front en se demandant combien de temps elle était restée sans connaissance. Les braseros – qui brûlaient avec intensité quand elle était arrivée – ne projetaient plus qu’une vague lumière rougeâtre. Elle calcula qu’il n’avait pas dû s’écouler plus d’une heure.

Le corps du Roi Yavuz gisait un peu plus loin.

Elle se redressa et se leva en songeant que la mort du fils de Kiral aurait dû la perturber davantage. Cela allait provoquer quantité de problèmes, c’était certain. Elle allait devoir fournir des explications. Et peut-être même des excuses. Mais la disparition prématurée du petit Roi l’inquiétait bien moins que la découverte de l’alliance entre le Roi Emir et la reine Alansal. Les flottes malasanienne et miréenne avaient subi de lourdes pertes, mais les forces sharakhiennes en avaient subi tout autant. Peu de gens le savaient, mais la cité ne pourrait pas résister à une attaque lancée par une telle coalition. Pas sans le soutien de Qaimir. Pas sans le soutien de Kundhun.

Meryam plongea la main dans l'échancrure de sa robe et en tira un collier de perles rouges. À l'idée qu'elle allait peut-être tout perdre, sa poitrine se contracta douloureusement et elle embrassa le bijou avant de s'adresser à sa sœur défunte.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire, Yasmine ?

Ses craintes commençaient à cascader quand elle aperçut une lueur dans le tunnel qui menait à la crypte. Elle crut d'abord qu'un serviteur approchait, mais la lumière était trop parfaite. Et les lanternes ne projetaient pas des reflets blanc-bleu d'une telle pureté.

Elle comprit un instant plus tard et fut saisie par l'envie presque irrépressible de se précipiter vers l'autre issue de la salle. Mais à quoi cela aurait-il pu servir ? Si elle ne se trompait pas quant à l'identité de la personne qui approchait, elle ne pouvait pas lui échapper. Elle rassembla son courage et maîtrisa sa peur à grand-peine. Temporairement. Puis elle attendit en s'efforçant de rester aussi calme que possible.

La lumière gagna en intensité. Une silhouette mesurant une tête de plus que le plus grand des hommes franchit l'arche de pierre et entra dans la salle. C'était la déesse Tulathan, la sœur de Rhia la Dorée. Elle était nue et sa peau rayonnait. Ses cheveux argentés flottaient sur ses minces épaules comme ils l'auraient fait si elle avait été au fond d'un lac.

Meryam sentit les poils sur la peau de ses bras se hérisser et eut soudain l'impression que sa migraine datait de plusieurs jours, que ce n'était qu'un vague souvenir. Elle éprouva le besoin de s'agenouiller, mais y résista. La déesse n'était pas venue pour rien, après tout. Elle était venue pour *lui* demander quelque chose, alors la Qaimirienne inclina légèrement la tête comme si elles étaient de même rang. Le temps de cette rencontre, du moins.

Tulathan la toisa d'un air amusé avant de se promener dans la salle. Sur son passage, la lumière rouge et terne des braseros virait à l'argenté. Elle contempla la table, le golem, le corps de Yavuz étendu par terre, le cœur de cristal qu'il tenait toujours entre ses mains. Ses cheveux ondulaient derrière elle avec langueur, comme s'ils refusaient d'obéir aux lois primitives et vulgaires de ce monde. Puis elle prit la parole.

Il se passe bien des choses dans le Grand Shangazi.

Meryam s'aperçut que sa bouche était aussi sèche qu'un vieux parchemin, alors elle attendit quelques instants afin de pouvoir s'exprimer

d’une voix claire et forte.

— Et ce n’est qu’un début.

Tulathan se promenait toujours dans la salle et la Qaimirienne sentit sa peau la picoter. Elle frissonna comme si c’était *elle* qui était nue.

Reprends-toi, Meryam. Tout va dépendre de la suite.

La déesse se pencha et murmura à son oreille.

— Les issues possibles sont innombrables.

Sa voix était une brise légère. Son souffle la chatouillait.

— Elles ne sont pas si nombreuses si on décide de s’investir, déclara Meryam. Les Fileuses du Destin récompensent les braves.

Une fois de plus, Tulathan la regarda d’un air amusé.

Les Fileuses ne récompensent personne.

— Pourquoi êtes-vous là, déesse ?

Pour t’offrir ce que ton cœur désire.

— Sharakhaï ?

Tu désires la cité ? (Les yeux de Tulathan glissèrent le long de son cou et s’arrêtèrent sur le collier de perles rouges.) *Si tel est le cas, dis-le, et tu seras exaucée.*

Pour la première fois depuis bien longtemps, Meryam se sentit vulnérable. Elle avait l’impression d’être redevable à la déesse et elle ne détestait rien plus que l’idée d’être esclave de son destin, de dépendre de la volonté d’un autre. Mais que pouvait-elle faire ? Tulathan proposait de lui offrir ce qu’elle voulait. Il aurait fallu être la dernière des imbéciles pour refuser.

— Non, dit Meryam. Ce n’est pas ce que je désire le plus. (La déesse sourit et attendit.) Je veux qu’on me livre Macide Ishaq’ava. Je veux le voir souffrir.

Comme il a fait souffrir ta sœur ?

— Oui. Et je veux que les Hôtes sans Lune souffrent également.

Si tel est ton désir… C’est aussi simple que de faire un vœu.

Le vent se leva et tourbillonna dans la pièce. Des traînées de sable argenté tournoyaient avec lui. Elles enveloppèrent Meryam qui eut alors l’impression d’être prisonnière de la déesse. Tulathan tendit la main, la paume vers le plafond. Meryam comprit qu’elle devait faire la même chose et elle s’exécuta. Un peu de sable se déposa au creux de sa paume.

Tulathan voulait qu'elle s'adresse aux grains qui glissaient entre ses doigts, comme le faisaient les habitants du désert quand ils demandaient des faveurs aux dieux, mais Meryam hésita…

— Que voulez-vous en échange ? lâcha-t-elle.

Un nouveau sourire dévoila les dents parfaites de la déesse.

Presque rien.

— Quoi ?

Tulathan approcha d'un pas et lui présenta les termes du marché à voix basse. Lorsque ce fut chose faite, elle recula et la lumière recula avec elle. La salle plongea dans l'obscurité. Les murs retrouvèrent leur éclat terne, leur teinte rouge sang.

Meryam contempla son poing serré et déglutit avec peine.

Elle n'avait rien fait d'aussi dangereux depuis qu'elle s'était lancée sur le chemin du pouvoir. Pas même lorsqu'elle avait négocié avec Guhldrathen. Pas même quand elle avait pris le contrôle de l'esprit de Hamzakiir. Pas même quand elle avait obligé le Roi Kiral à prendre la place du mage de sang et à s'enfoncer dans le désert pour y mourir. Pas même quand elle avait tué son père, le roi Aldouan.

Elle leva la main et toucha les perles du collier de sa sœur. Puis elle serra le poing et le porta à ses lèvres. Elle laissa les grains de sable argenté glisser entre ses doigts et murmura.

— Je vous supplie de m'apporter votre aide, Tulathan. Je vous supplie de me donner ce que vous m'avez promis.

Les grains tourbillonnèrent et tombèrent à ses pieds en dessinant une silhouette familière. La silhouette d'un certain cristal enfoui dans les entrailles de la cité.

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER



Çeda se laissait porter par le flot des passants traversant les souks. Les allées étaient bondées. D’innombrables personnes la bousculaient, marchandaient et bavardaient comme si la cité n’avait pas été le théâtre d’une terrible bataille cinq mois plus tôt.

Le rendez-vous auquel elle se rendait était particulièrement dangereux, mais elle souriait sous son voile. Elle portait une robe usée jusqu’à la trame et un turban aubergine ceignait sa tête. Un vieux shamshir fatigué était accroché à sa ceinture. C’était une tenue plus que misérable, mais elle avait l’impression d’être une reine. Ce n’était qu’en arrivant à Sharakhaï qu’elle s’était rendu compte à quel point la cité lui avait manqué.

Sümeya, l’ancienne Première Gardienne des Vierges du Sabre, marchait à ses côtés. Elle portait un turban avec un voile qui lui couvrait le visage. Sa robe bleu nuit était étrangement longue et l’ourlet était effiloché. Le tissu était parsemé de grains de sable après qu’elle avait arpenté les rues de la ville.

— Où devons-nous la rencontrer ?

Kameyl marchait devant ses deux camarades, formant l'avant-garde de leur petite unité. Çeda pointa le doigt vers la haute silhouette de l'arche en fer à cheval qui marquait l'entrée du marché aux épices.

— Juste après l'arche.

Le dernier membre du groupe, une Bouclière du nom de Jenise, les suivait à quelques étals de distance. Elle portait un caftan avec une ceinture et ses cheveux châtains coupés à hauteur d'épaule ondulaient au gré de la brise. C'était la première fois qu'elle venait à Sharakhaï et cela se voyait. Ses yeux vert et or étaient toujours en mouvement et elle tressaillait lorsque quelqu'un la frôlait.

Les quatre femmes pénétrèrent dans le marché aux épices et le brouhaha des marchandages se fit plus intense. Çeda se tourna pour vérifier qu'elles n'étaient pas suivies – par des Lances d'argent, des Vierges du Sabre déguisées ou une Crécerelle, une guerrière d'élite des Rois. Sümeya l'avait assurée que Nayyan – la *Reine* Nayyan, la personne avec qui elles avaient rendez-vous – respecterait sa parole et écouterait ce qu'elles avaient à dire. Nayyan avait accepté de venir escortée de trois Vierges du Sabre seulement et promis que, quelle que dût être l'issue de la discussion, Sümeya et ses camarades ne seraient pas arrêtées. C'était risqué, mais Sümeya faisait confiance à Nayyan et Çeda faisait confiance à Sümeya. Une sourde angoisse envahit cependant la jeune femme tandis qu'elle approchait du point de rencontre.

Pendant des années, Nayyan s'était fait passer pour son père, le Roi Azad, mais cette comédie était terminée. Elle était sortie de l'ombre de son géniteur et s'était présentée comme son successeur légitime. Et c'était bien pour cela que Çeda était inquiète. Comme la Maison des Rois était désormais aux mains de jeunes monarques et d'une Reine qaimirienne avide de pouvoir, Nayyan avait grand besoin de se faire remarquer. Et quel meilleur moyen de se faire remarquer qu'en capturant la Louve Blanche et Sümeya, l'ancienne Première Gardienne qui avait trahi les Rois ?

Quelques étals plus loin, Çeda aperçut Mala, une enfant de onze ans avec de longs cheveux châtains bouclés et rassemblés en une queue-de-cheval approximative. Plusieurs mèches tombaient sur son visage, accentuant ainsi son expression furieuse et méfiante.

— Salut, Mala.

Mala jeta un coup d'œil à la foule des clients.

— Ne m’appelle pas par mon *nom* ! cracha-t-elle. Tu devrais quand même savoir ça !

Çeda la regarda, puis remarqua une adolescente un peu plus âgée qui se tenait non loin et qui les observait. Encore plus loin, deux autres alouettes des rues – toujours des filles – les surveillaient également.

Dans les quartiers ouest de Sharakhaï, les enfants se rassemblaient souvent en bandes, par choix ou par nécessité, car la vie n’était pas facile dans les taudis de la cité. Pour être acceptés officiellement, ils devaient chercher querelle à une personne choisie au hasard et la frapper avec un couteau, un rituel baptisé « prise du surin ». Mala n’avait que onze ans, mais il était clair qu’elle avait déjà passé cette épreuve. Elle semblait plus dure que jadis, plus capable de se protéger et de protéger ceux qui étaient désormais sa famille. Çeda aurait voulu lui poser des questions à propos de ses techniques de combat et échanger quelques coups comme par le passé, mais ce n’était plus possible. Elle était devenue une étrangère aux yeux de l’enfant.

— Est-ce que vous l’avez suivie ?

Mala haussa le menton.

— L’argent d’abord.

Çeda envisagea de refuser, puis remarqua l’intensité avec laquelle l’enfant la regardait. Mala n’avait pas le choix. Elle devait montrer qu’elle était capable de gérer ce genre de situation. La jeune femme tira six pièces de sa bourse – la somme convenue –, mais s’arrêta avant de les poser dans la paume de la fillette. Cette affaire n’avait rien d’une plaisanterie. Les alouettes avaient très bien pu les vendre aux Lances d’argent.

— Est-ce que tes camarades savent qui je suis ? demanda-t-elle à voix basse. (Mala secoua la tête.) Tu en es sûre ?

— Elles ne le savent pas.

— Est-ce qu’elles savent que je t’ai demandé de surveiller la Reine Nayyan ?

Mala secoua la tête de nouveau.

— Je leur ai raconté que tu étais une riche bourgeoise furibarde contre sa sœur pour une histoire d’héritage.

Çeda l’observa en réfléchissant soigneusement aux paroles qu’elle venait d’entendre. Elle n’y trouva rien de suspect.

— Tiens, dit-elle en lui donnant l’argent. Maintenant, raconte-moi ce que tu as appris.

— Elle est arrivée par l’entrée orientale et s’est dirigée droit vers le salon de thé. Trois femmes l’accompagnaient. Elle poirote depuis une demi-heure. Personne d’autre ne la surveille.

— Et les Lances d’argent ? Il n’y en a pas plus que d’habitude ? Pas de types louches qui traînent dans les allées ?

— Non. Et je surveille le coin depuis ce matin.

— Bien, dit Çeda. (Elle poursuivit d’une voix encore plus basse.) Prends bien soin de toi, Mala.

L’enfant esquissa un rapide sourire et Çeda retrouva l’ancienne Mala.

— Toi aussi, dit-elle.

Puis elle disparut.

La fillette n’avait pas menti. Près du centre du marché aux épices se trouvait un salon de thé. Une femme était assise à une table devant deux chaises vides. Elle était vêtue d’une robe couleur rouille qui devait valoir très cher, mais pas trop cher. Trois femmes se tenaient à différents coins de la salle. Elles portaient des niqabs tribaux et les voiles qui dissimulaient leurs visages étaient parsemés d’une cascade de vieilles pièces et de perles de corail. Elles portaient également des robes amples qui formaient toutes un pli le long d’une cuisse. Des sabres d’ébène, à n’en pas douter. Prêts à être dégainés.

Alors que Jenise et Kameyl prenaient position près du comptoir entouré de sacs de thé aromatique ouverts, Çeda suivit Sümeya. Celle-ci contourna la table de Nayyan et… s’arrêta net. Çeda se demanda pourquoi, puis elle comprit lorsqu’elle arriva à la hauteur de sa camarade. Nayyan tenait un bébé au creux des bras.

— Tu as une enfant, lâcha Sümeya qui semblait aussi lointaine que la mer Australe.

Nayyan était une femme d’une quarantaine d’étés, une femme d’une beauté stupéfiante. Ses minces sourcils s’arquèrent au-dessus de ses yeux pétillants tandis qu’elle observait Sümeya. Elle avait des lèvres sensuelles, une fossette au menton et des joues rebondies qui soulignaient les vagues que formaient ses cheveux défaits. Sa robe était plissée à hauteur de la poitrine afin de permettre à l’enfant de téter pendant que sa mère tapotait ses fesses emmaillotées.

Les yeux de Nayyan étaient rivés à ceux de sa fille comme si rien d'autre ne l'intéressait, mais ses paroles démontrèrent clairement que ce n'était pas le cas.

— Quand tu m'as demandé de venir ici, tu as oublié de mentionner que tu inviterais la fille de l'assassin de mon père à s'asseoir à ma table.

Sümeya tira une chaise et s'assit.

— Nayyan, ce n'est pas…

— Je devrais ordonner qu'on lui tranche la gorge. Ici même.

— Je t'ai dit que nous voulions parler des asirim, de la treizième tribu et des choses que Çeda a découvertes dans le désert et dans les montagnes. Est-ce qu'il y a quelqu'un de plus qualifié qu'elle pour le faire ?

— Ne prends pas ce ton désinvolte avec moi, Sümeya. (Nayyan caressa le duvet couleur pêche sur la tête de l'enfant.) Cela ne te fait pas honneur.

— Sümeya n'a rien à se reprocher, intervint Çeda. C'est moi qui l'ai convaincue de me laisser venir.

— La Sümeya que je connais ne se serait pas laissé *convaincre*. Par *personne*.

— Peut-être que vous la connaissez moins bien que moi.

Nayyan daigna enfin tourner la tête vers Çeda. Ses yeux étaient affûtés comme des rasoirs.

— Je la connais mille fois mieux que tu ne la connaîtras jamais, scarabée.

À cet instant, l'enfant s'agita, lâcha le sein de sa mère et commença à pleurer. Çeda remarqua qu'il avait des yeux de couleurs différentes. Un marron et un noisette. Nayyan se pinça le mamelon et le frotta contre les lèvres du bébé. Celui-ci le reprit dans la bouche, se tortilla une dernière fois et se remit à téter. Il était clair que Nayyan l'avait sorti de son palais bien gardé dans le seul dessein de le montrer à Sümeya. Et Çeda avait gâché ce moment.

Quand Sümeya comprit que Nayyan n'avait pas vraiment l'intention de faire trancher la gorge de Çeda – pas tout de suite, du moins –, elle adressa un geste au marchand de thé et commanda deux tasses.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda-t-elle tandis qu'on la servait.

Elle avait posé la question sur un ton presque désinvolte, et Çeda comprit à quel point cela révélait son intérêt.

À sa grande surprise, Nayyan baissa aussitôt sa garde et esquissa un large sourire.

— Ransaneh Nayyan’ala, héritière du Trône des Épines.

Sümeya échangea un regard avec Çeda tandis que le brouhaha du marché les enveloppait. Nayyan avait donné son nom à sa fille, ce qui signifiait qu’elle se considérait comme son unique parent. Le seul digne d’intérêt, du moins.

— Ça n’a pas dérangé son père que tu la baptises ainsi ? demanda Sümeya.

— Son père n’était pas là pour assister à sa naissance… (Les yeux de Nayyan s’embrasèrent.) Et il ne s’est pas intéressé suffisamment à elle pour demander que son nom prime le mien. (Elle déposa un baiser sur la tête de Ransaneh.) Maintenant, dis-moi pourquoi tu es venue. Je n’ai pas envie de côtoyer cette traîtresse plus longtemps que nécessaire.

Sümeya contempla Ransaneh d’un air triste, comme si elle n’avait pas entendu les paroles de Nayyan. Comme si la présence de l’enfant avait anéanti un espoir qu’elle nourrissait en secret. Çeda connaissait les sentiments de l’ancienne Première Gardienne pour Nayyan, mais elle n’avait pas imaginé qu’ils étaient si profonds.

— Elle est magnifique, dit Sümeya avec une pointe de mélancolie.

Le regard de Nayyan se fit méfiant, comme si elle craignait que le compliment cache quelque chose, puis il s’adoucit.

— Pourquoi m’as-tu demandé de venir ici, Meya ?

— Parce que Sharakhaï est en danger.

Nayyan laissa échapper un grognement.

— Je t’écoute.

— Ce sont les dieux. Ils jouent à un étrange petit jeu avec nous. Depuis quatre cents ans. Comment les vaincre si nous refusons de reconnaître que nous y jouons également ? Comment déplacer nos pièces si on nous cache les règles ?

— Et comment crois-tu que je puisse t’aider ?

— Dans les montagnes, il s’est passé quelque chose dont peu de gens ont entendu parler en dehors des membres de la treizième tribu. Tu sais que le Roi Beşir a lancé une attaque contre la treizième tribu. Tu sais qu’il a échoué. Tu sais que c’est la déesse Yerinde qui est à l’origine de cette

attaque. Elle *voulait* que Nalamae meure. (Sümeya se pencha vers Nayyan.) Yerinde est parvenue à ses fins, mais elle l'a payé de sa vie.

Nayyan ricana.

— Yerinde ne peut pas mourir.

— Elle a été tuée par Baiser de la Nuit, un sabre fabriqué par Goezhen en personne.

Nayyan cessa aussitôt de rire.

— Qui l'a tuée ?

— Çeda.

Depuis le début de la conversation, Nayyan s'était efforcée d'ignorer Çeda, mais à cet instant, elle tourna la tête vers elle et la toisa comme un juge toise une catin des quartiers occidentaux qu'il s'apprête à interroger.

— *Elle* a tué Yerinde ?

— Oui, lâcha Çeda. *Elle* a tué Yerinde.

— Yerinde est morte, se dépêcha de poursuivre Sümeya. J'ai vu son corps de mes yeux. Nalamae est morte, elle aussi, mais elle reviendra. Peut-être est-elle déjà revenue, d'ailleurs. Comme elle l'a fait à maintes reprises depuis Beht Ihman.

— Il faudrait savoir. Elle *va* revenir ou elle est *déjà* revenue ?

— Nous l'ignorons, répondit Çeda. Nous fouillons le désert depuis la bataille dans les montagnes.

Les narines de Nayyan frémirent.

— Des personnes qui te sont infiniment supérieures sont en train de *parler*, gueuse.

— Des personnes sages écouteraient ce que j'ai à dire. L'objet de nos recherches n'est rien d'autre qu'un moyen d'arrêter les dieux.

— Les arrêter ? Pour les empêcher de faire quoi ?

— Nous l'ignorons. Mais je sais cela : Ihsan cherche la même chose. Il veut trouver la solution de l'énigme. Il veut découvrir ce qu'ils manigancent. Il me l'a dit dans le désert.

— Eh bien ! (Nayyan écarta Ransaneh de son sein et rajusta les plis de sa magnifique robe.) Plus le temps passe, plus je pense qu'Ihsan n'est qu'un imbécile.

— Ce n'est pas le cas, dit Çeda. Il avait raison quand il affirmait que les dieux traquaient Nalamae. Et il a eu raison de m'épargner quand il avait l'occasion de me tuer. Nalamae reviendra et, quand elle sera de retour, nous

devrons la retrouver. Ne serait-ce que pour avoir une chance de découvrir ce que les dieux manigancent.

Nayyan appuya la tête de l'enfant contre sa poitrine et lui tapota le dos.

— Dans ce cas, qu'est-ce que vous faites là ? Vous devriez la chercher.

— Nous l'avons fait.

Ransaneh s'agita, puis gémit. On l'entendait à peine au milieu du brouhaha du marché. Nayyan ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Sümeya ne lui en laissa pas le temps.

— Avant de mourir, le Roi Yusam a dit à Çeda qu'il l'avait vue. Elle était agenouillée devant son bassin. Elle observait quelque chose dans ses profondeurs. Une vision qui semblait la fasciner.

— Et alors ? lâcha Nayyan sur un ton tranchant.

— Çeda n'a jamais fait cela. (Sümeya échangea un regard avec sa camarade.) Nous pensons que c'est le moment de le faire. Nous pensons qu'elle peut trouver Nalamae en se servant du bassin.

— Nous…

Nayyan regarda Sümeya d'une tout autre manière.

Elle l'aime encore, comprit Çeda.

Sümeya rompit le silence.

— Nous avons besoin de le faire, Nayyan. Pour le salut de la cité. Nous devons trouver Nalamae.

— Il m'a fallu des années pour arriver là où je suis, Sümeya. Et je me battrai jusqu'à mon dernier souffler pour y rester. J'ai commis de nombreuses erreurs en chemin. J'ai appris de dures leçons à mes dépens. (Elle serra le bébé contre elle et se leva.) C'est à *moi* de décider ce qui est bon pour la cité, pas à toi. (Elle regarda Çeda.) Et encore moins à toi.

Elle se tourna pour partir, mais Çeda se leva et lui saisit le poignet. Nayyan écarquilla les yeux et les femmes qui la surveillaient approchèrent aussitôt. Elles s'arrêtèrent lorsque Çeda lâcha prise et que leur maîtresse leur fit signe de reculer.

— Ce n'est pas pour moi, dit Çeda. Ce n'est pas pour Sümeya non plus. Ce n'est même pas pour vous. Chacune de nous vit sa vie et pourrait s'en contenter. (Ses yeux se posèrent sur le délicat bagage que Nayyan tenait dans les bras.) C'est pour elle.

Nayyan la regarda comme si elle n'avait jamais entendu quelque chose d'aussi stupide et semblait prête à la gifler pour la punir. Elle serra

Ransaneh un peu plus fort, pivota et s’éloigna à grands pas. Une Vierge du Sabre la devança pour lui ménager un chemin à travers la foule. Les deux autres surveillèrent Çeda et Sümeya pendant quelques secondes avant d’emboîter le pas à leur reine.

— Tu avais raison, dit Çeda en baissant la tête. Je n’aurais pas dû venir.

— Alors ? grogna Kameyl qui les avait rejointes avec Jenise.

Sümeya secoua la tête.

Kameyl porta brusquement la main à la poignée de son shamshir. Une Vierge du Sabre avait fait demi-tour et approchait d’un pas rapide.

— Revenez ici demain, déclara-t-elle. À la même heure. Je vous donnerai de nouvelles instructions.

Elle pivota, s’éloigna et disparut au milieu de la foule tandis qu’une immense vague de soulagement balayait Çeda.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2



Le Roi Ihsan conduisait son Akhal-Teke doré de dune en dune tandis que le vent se pressait contre lui comme une amante ivre. Le voile de son turban couvert de grains ambrés était plaqué contre son visage. Il n'y avait qu'une mince fente à hauteur de ses yeux plissés, mais le sable implacable réussissait à s'infiltrer et à mordre ses joues. Ihsan se tourna pour se protéger, cligna des paupières pour éclaircir son champ de vision et contempla l'horizon doré devant lui. Il adressa une prière aux dieux en espérant qu'il approchait de sa destination.

Barkhan, son Akhal-Teke et fidèle compagnon, avançait d'un pas lourd et déterminé au milieu de la tempête, endurant les mêmes tourments que son cavalier.

Non, c'est encore pire *pour lui*, songea Ihsan. *Lui n'a pas le choix, moi si.*

Il se serait volontiers excusé auprès de l'animal si Surrahdi le Fou ne lui avait pas tranché la langue.

Avec mon propre couteau par-dessus le marché.

Il se contenta donc de flatter l'encolure de Barkhan en chassant une partie du sable collé à son poil.

Je suis désolé, Barkhan. Vraiment.

Le cheval rejeta la tête en arrière et poussa un hennissement en jetant un regard mauvais à son cavalier.

Il n’y a pas d’autre solution ! le morigéna Ihsan. *Et puis, si tu veux un bouc émissaire, tu n’as qu’à t’en prendre à Yusam. Ou aux dieux. Ou aux Fileuses du Destin. Mais pas à moi ! Nous sommes tous les deux des marionnettes de leurs sombres machinations.*

Barkhan continua à avancer. Il arriva au sommet d’une dune et poursuivit son chemin sur le sol mouvant exposé au vent.

Nayyan lui avait amené le cheval lorsqu’il se cachait dans les champs en fleur. Au cours des premiers mois, il avait envisagé de le vendre à plusieurs reprises. Barkhan était un pur-sang et qui disait pur-sang disait aussitôt Sharakhaï, car ils étaient fort rares en dehors de la cité. C’était le genre d’association d’idées qu’Ihsan voulait à tout prix éviter, mais Barkhan était un cheval hors du commun. Nayyan l’avait personnellement choisi pour lui dans ses écuries. Ses parents étaient les animaux les plus magnifiques qui aient jamais galopé sur les sables de la Grande Mère et sa valeur était inestimable. Et puis, au fil des jours, le cheval avait fini par lui inspirer une confiance qu’il n’avait jamais éprouvée envers quiconque, et aujourd’hui il aurait préféré perdre les noisettes qu’il avait entre les jambes plutôt que sa fidèle monture.

Le vent changea soudain de direction et une violente rafale fouetta Ihsan par la gauche, menaçant de le désarçonner. Barkhan, qui avait l’habitude de ce genre de situation, s’arrêta et baissa la tête. Il attendit que la bourrasque passe, puis se remit en chemin.

Ihsan espérait qu’ils se dirigeaient vers le caravansérail de Çalabin, mais il n’en était plus très sûr. Au début de la journée, quand ils avaient descendu les pentes des collines toutes proches, Çalabin n’était qu’une tache lointaine sur l’horizon. Le vent était calme, mais il avait commencé à souffler plus fort lorsqu’ils avaient atteint les premières dunes et il n’avait pas faibli depuis. Ihsan avait alors décidé de laisser Barkhan choisir leur chemin.

Par tous les dieux ! le vent était si violent qu’il avait du mal à respirer. Il s’apprêtait à tirer sur les rênes du pur-sang, à le faire coucher et à s’abriter derrière lui lorsqu’il distingua une silhouette sombre devant lui. Un navire, songea-t-il. Un ketch. Peut-être faisait-il partie de la flotte qu’il avait aperçue ancrée près du caravansérail au cours de la matinée. Il aurait sans doute pensé que c’était un coup de malchance s’il avait ignoré que cette rencontre était mentionnée dans les carnets bleus dans lesquels Yusam consignait ses visions avant sa mort.

« Dans un modeste caravansérail, avait écrit le Roi aux Yeux de Jade. Au nord, je suppose. Probablement Qarthüm ou Çalabin. Un Roi de Sharakhaï marche dans le brouillard, entouré de vaisseaux. Il cherche des traces de son passé. Il cherche une clé, ou des clés. Des clés pour sauver Sharakhaï. Il pénètre dans un puits sombre, un endroit où on se rend pour oublier. Il y rencontre deux hommes. Le premier est un fanfaron agressif, le second porte la marque de la trahison. »

À cet endroit, il y avait une note dans la marge.

« J'ai encore eu cette vision, mais cette fois-ci, les trois personnages parlent dans une petite pièce avec deux lits. Des notes d'oud résonnent. Un lourd parfum flotte dans l'air. Un salon de musique ? »

Ihsan poussa Barkhan à poursuivre son chemin. Il était confiant, convaincu que personne ne l'arrêterait, même lorsqu'un groupe de gardes kundhanais portant des uniformes sombres et des turbans azur apparut devant lui. L'un d'eux, un homme dégingandé, leva la main et cria quelque chose qui fut aussitôt avalé par le vent.

Ihsan fit claquer les rênes de sa monture, refusant de ralentir. Le garde les lui arracha des mains. Barkhan tourna la tête, mais l'homme ne lâcha pas prise. Ihsan porta deux doigts à ses lèvres, prêt à siffler pour ordonner à sa monture de se cabrer et de donner un coup de sabot à l'impudent Kundhanais, puis il songea que ce n'était sans doute pas une bonne idée. Il leva alors son voile pour montrer son visage. Les lèvres frémissantes, il prit l'expression intense et sincère d'un homme qui s'estime heureux d'être encore en vie.

Le garde le toisa avec froideur sous son turban azur, puis observa Barkhan et lâcha les rênes comme si le cheval l'avait offensé. Il haussa alors le menton en direction de l'endroit où devait se trouver le caravansérail et prit la parole avec un lourd accent kundhanais.

— Allez ! dit-il comme s'il était le seigneur suprême du Grand Shangazi.

Ihsan donna un coup de talons dans les flancs de sa monture et se remit en chemin. Il passa devant plusieurs navires. Il y avait quelqu'un de très important sur l'un d'eux, il le savait. Un homme qui risquait de prendre peur s'il apprenait qu'il était là, mais il fallait commencer par le commencement. Il avait quelque chose à faire dans le caravansérail qui s'étendait devant lui.

Lorsqu’il atteignit les premiers bâtiments, il guida Barkhan entre les jardins entourés de murs et les blocs de maisons en briques d’argile qu’il distinguait à peine à travers le vent rugissant et chargé de sable ambré. Il arriva au centre de l’agglomération et aperçut la grande structure en grès qui abritait les puits. Une dizaine de navires étaient ancrés à proximité. Un coin de la structure était occupé par un salon d’oud appelé *L’Abandon*.

Après avoir confié Barkhan à une jeune palefrenière, Ihsan entra dans l’établissement et se secoua. Le rugissement du vent faiblit avant de se mêler au brouhaha des clients entassés dans la salle et à la mélodie plaintive d’un oud qui jouait dans un coin. Plusieurs personnes tournèrent la tête vers lui. Il ne leur prêta pas attention. Elles avaient réagi ainsi parce qu’elles avaient entendu le vent lorsque la porte s’était ouverte, mais il éprouva une curieuse impression à l’idée d’être observé de la sorte. Il était de retour dans le monde des hommes après avoir passé cinq mois dans le désert en la seule compagnie d’un cheval et d’un tas de carnets remplis de mystérieuses annotations.

Un par un, les clients se désintéressèrent de lui et reprirent leurs conversations. Des narguilés, des bouteilles d’alcool et des verres couvraient les tables basses autour desquelles des gens étaient assis sur des coussins dépareillés et poussiéreux. Les teintes vives étaient estompées par les nuages de fumée odorante du tabbaq. Ihsan se fraya un chemin jusqu’au comptoir où une dizaine de clients étaient assis sur des tabourets. Il commanda de l’arac – pas de vive voix, bien entendu, mais en montrant le verre de l’homme trapu qui était juché sur le siège le plus proche.

Le patron, un individu aux yeux globuleux et au visage strié par des rides profondes, se pencha en avant.

— T’es sûr, camarade ? lança-t-il d’une voix forte. C’est pas donné, tu sais ?

Ihsan hocha la tête et fit tomber deux pièces d’argent sur le comptoir. Le patron ne se départit pas de son sourire. Il attrapa une bouteille sur la plus haute des étagères qui se trouvaient derrière lui et remplit un verre. Pendant ce temps, Ihsan tourna la tête et ses yeux balayèrent la salle bondée avant de s’arrêter sur une table qu’il avait remarquée en entrant.

Deux hommes y étaient assis. Ils portaient des khalats fatigués et des turbans dont les voiles n’étaient pas accrochés. Ils se trouvaient dans un

coin mal éclairé et leurs visages étaient plongés dans l'ombre, mais Ihsan les reconnut à leur posture.

L'un d'eux était imposant, le genre d'homme auquel on ne manquait pas de respect avant d'y avoir réfléchi à deux fois. Et même à trois, pour faire bonne mesure. C'était Husamettín, le Roi des Lames. Il avait incliné son turban sur son front, si bas qu'il couvrait presque ses sourcils.

« Le second porte la marque de la trahison », avait prédit Yusam.

Était-ce cela que Husamettín essayait de cacher ?

L'autre homme était plus petit. Le Roi Cahil semblait sûr de lui. Il affichait la même expression depuis quatre siècles, toujours prêt à défier la première personne qui le regarderait de travers.

Le patron posa un verre sur le comptoir. Ihsan but une gorgée et haussa les épaules. Ce breuvage était cher, en effet, mais il n'était pas comparable aux nectars qu'on pouvait déguster à Sharakhaï. Il le savoura quand même. Il y avait bien longtemps qu'il avait terminé sa petite réserve de Tulogal dans le désert.

La porte s'ouvrit de nouveau. Husamettín et Cahil tournèrent aussitôt la tête, comme s'ils attendaient quelqu'un. La jeune palefrenière entra, courut jusqu'au comptoir et fit signe au patron. Celui-ci se pencha vers elle et elle porta la main à sa bouche avant de lui murmurer quelque chose à l'oreille. Trop bas pour qu'Ihsan puisse l'entendre.

— Quand ? demanda le patron.

— Maintenant, dit la jeune fille. Ils sont en train de partir.

La porte s'ouvrit de nouveau. Un Kundhanais entra – celui qui avait arrêté Ihsan un peu plus tôt – et adressa un signe autoritaire à un groupe de ses compatriotes assis autour d'une table. Ceux-ci se levèrent sur-le-champ et sortirent avec lui.

— Occupe-toi du service, dit le patron à la jeune fille.

Une expression inquiète chiffonnait son visage. Il se baissa pour se glisser sous le comptoir et sortit à son tour.

Dans le coin de la salle, la paire de Rois mal assortis avait observé la scène avec attention. Lorsque Cahil hocha la tête, Husamettín se leva et disparut dans un passage voûté. Une femme avec un shamshir accroché à la ceinture se leva à son tour et le suivit. Son fourreau était de piètre qualité, mais Ihsan était prêt à parier qu'il contenait un sabre d'ébène. Elle était jusque-là restée fondue dans la masse des clients, mais il la reconnut sans

peine. C'était Yndris, la fille sanguinaire de Cahil, une ancienne Gardienne des Vierges du Sabre.

Lorsqu'elle fut sortie, Ihsan prit son verre et slaloma entre les tables pour se diriger vers Cahil. Il aurait préféré discuter avec Husamettín, un homme qui pouvait se montrer rigide, mais qui était toujours prêt à écouter la voix de la raison. Cahil, lui, se comportait généralement comme un sale gamin qui a manqué son dernier repas.

Le Confesseur posa quelques pièces sur la table. Il se préparait à se lever et à se diriger vers la porte quand il aperçut Ihsan. Ses yeux s'arrondirent sous le coup de la surprise et il scruta aussitôt la salle, imaginant peut-être qu'une escouade de Lances d'argent ou une main de Vierges en armure noire allait prendre l'établissement d'assaut.

Lorsqu'il se rendit compte que ce ne serait pas le cas, il saisit Ihsan par le col de sa dishdasha et l'entraîna dans le sombre passage qu'avait emprunté Husamettín quelques instants plus tôt. Après être passé devant plusieurs portes, il atteignit le bout du couloir, entra dans une pièce et jeta Ihsan sur le lit le plus proche.

Puis il se pencha sur lui, tira un poignard et l'agita sous le nez d'Ihsan.

— Si j'ai l'impression que tu essaies d'utiliser ton pouvoir contre moi, je te tranche la gorge, c'est compris ?

En guise de réponse, Ihsan se contenta d'ouvrir la bouche, révélant ainsi la terrible mutilation perpétrée par le Roi Fou de Malasan. Cahil contempla le moignon de langue et sourit comme s'il s'imaginait à la place du bourreau. Son fantasme se dissipa et son visage redevint grave.

— Qu'est-ce que tu fous là, Ihsan ?

Ihsan enchaîna plusieurs signes utilisés par les Vierges du Sabre.

Je suis là pour la même raison que toi. Pour trouver Zeheb, notre Roi perdu.

Il ne s'était jamais beaucoup intéressé au langage des signes avant son exil volontaire, mais Nayyan lui avait apporté un manuel illustré contenant un vocabulaire plus large que celui généralement enseigné aux Vierges. Il avait tout appris en quelques mois.

Cahil comprit ce qu'il voulait dire et son visage s'assombrit.

— Et tu crois que tu peux nous *aider* ?

Et pourquoi pas ? signa Ihsan.

— Non. (Le Confesseur toussa, puis porta sa main libre à sa poitrine.) Non, tu es la dernière personne dont nous souhaitons l'aide.

Tu fais une erreur. Sans moi, vous échouerez. (Cahil laissa échapper un ricanement méprisant, mais une lueur de doute brilla dans ses yeux.) *Yusam a vu. Et il a écrit ce qu'il a vu dans ses carnets.*

Cahil se figea, comme s'il s'efforçait de mesurer les implications de la déclaration d'Ihsan. Sa main se pressa plus fort contre sa poitrine. Ses joues et son front se marbrèrent de plaques rouges. Il cligna des paupières, secoua la tête comme un ivrogne qui essaie de chasser les brumes de l'alcool, puis vacilla. Il posa un genou à terre et s'appuya contre le lit voisin pour ne pas s'effondrer. Par tous les dieux qui respirent ! il semblait sur le point de quitter ce monde pour se rendre dans les champs lointains.

Ihsan l'aida à s'allonger sur le lit, puis remplit un verre d'eau et le lui tendit. Cahil y jeta un coup d'œil, puis se concentra sur le plafond. Comme si les lattes poussiéreuses étaient la seule chose qui le maintenait en vie. Au bout d'un moment, il se redressa enfin, prit le verre et but quelques gorgées avant de le poser sur la table de chevet d'un geste sec.

Ihsan s'assit sur le lit voisin, glissa les coudes sur ses cuisses et attendit que la crise passe.

Lorsqu'il eut retrouvé son souffle, Cahil se tourna vers lui.

— Si nous échouons, ce sera sans doute parce que tu es venu ici… (Il montra son propre corps.) Et que tu as provoqué *ça*.

Ihsan suivit son geste des yeux.

Je ne crois pas être responsable de ta condition, quelle qu'elle puisse être. (Le visage de Cahil s'assombrit et Ihsan poursuivit.) *C'est un coup de Meryam, n'est-ce pas ? Une vision consignée par Yusam évoque une femme en rouge qui te poignarde au cœur.*

Cahil se renfrogna, agacé.

— C'était toujours le problème avec Yusam. Il se trompait aussi souvent qu'il avait raison. C'est ta maudite Nayyan qui a failli me tuer. Et avec un carreau d'arbalète, pas avec un poignard.

Nayyan, songea Ihsan. Elle ne lui avait pas parlé de cette histoire quand elle lui avait raconté la confrontation entre Cahil et les petits Rois qui avaient déposé leurs géniteurs.

Quand même. Tu reconnaîtras qu'il n'est pas tombé loin.

Cahil se contenta de respirer pendant un moment.

— Tu as dit que nous échouerions sans toi. Qu’est-ce que la vision raconte ?

À ce moment, la porte s’ouvrit à toute volée et Yndris fit irruption dans la pièce. Sa robe déchirée était couverte de grains de sable, le voile de son turban n’était plus en place et elle avait dégainé son shamshir, un sabre d’ébène. Elle le tenait d’une main et semblait impatiente de s’en servir.

L’*ancien* Cahil, le Roi de Sharakhaï au sommet de sa puissance, aurait sans doute laissé sa fille prendre la tête d’Ihsan – comme elle en mourait visiblement d’envie. Mais le Cahil *actuel*, un homme brisé, l’arrêta d’un geste de la main. Yndris grimaça, mais obéit. Derrière elle, Husamettín observait l’étrange scène avec ses yeux perçants de rapace.

Ihsan remarqua que son front était zébré de fines cicatrices. Il songea alors qu’il découvrirait sans doute la marque de la trahison s’il soulevait son turban. Un arc, une ligne et trois points qui, dans la langue ancienne, signifiaient « menteur ».

— Zeheb ? demanda Cahil.

— Parti, répondit Husamettín. Avec ses petits amis kundhanais et leurs sept navires. (Il tourna la tête vers Ihsan.) Ils ont pris peur quand ils ont appris qu’un inconnu était arrivé au caravansérail sur un Akhal-Teke doré.

Cahil foudroya Ihsan du regard.

— C’est à cause de *toi* qu’ils ont fichu le camp ! (Il regarda le Roi Éloquent dans les yeux.) Tu *savais* que cela allait arriver !

Ihsan envisagea de mentir, mais à quoi bon ?

Il fallait bien que je vous montre que j’étais indispensable, non ?

Le visage de Cahil vira au violet. Yndris leva son sabre comme si elle avait décidé de tuer Ihsan avec ou sans l’accord de son père, mais elle le baissa quand celui-ci se leva au prix d’un terrible effort.

— Ça suffit, Yndris, dit-il avec une réticence évidente. Ihsan est avec nous maintenant.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3



La jeune princesse Meryam souriait et riait tandis qu’elle traversait les pelouses soignées de Santríon en compagnie de sa sœur Yasmine. Elles se dirigeaient vers l’ensemble de haies qui formait un grand labyrinthe végétal. Derrière elles se dressaient les larges ailes du palais et, au-delà, la chapelle anguleuse et la pointe de la tour de Rougefaucon avec ses bannières qui flottaient paresseusement au vent. Des bannières frappées du blason royal de Qaimir, une vague se fracassant contre un rocher.

C’était une belle journée, avec quelques nuages blancs qui dérivaient dans le ciel azur. Dans les jardins du palais, on préparait la fête pour le douzième anniversaire de Meryam. Un pavillon avait été dressé. Des couronnes de fleurs étaient accrochées aux lampadaires et aux statues du jardin de pierres. La plupart de ces ornements étaient en place depuis la veille, jour de l’anniversaire de Yasmine. Un an plus tôt, Meryam en aurait conçu une certaine irritation. Leurs anniversaires avaient toujours été célébrés avec faste, mais *en même temps*. Les festivités étaient irréprochables, certes, mais Meryam ne pouvait s’empêcher de penser qu’elle passait au second plan. En grande partie parce que sa sœur ne manquait jamais de lui rappeler que *son* anniversaire arrivait un jour avant le sien.

— C’est *mon* anniversaire, tu sais, lui répétait-elle chaque année. On dit que c’est aussi le tien, mais c’est pour ne pas te faire de peine.

— Non, répliquait Meryam. On m’offre des cadeaux, à moi aussi.

— *Bien sûr* qu’on t’offre des cadeaux, enchaînait aussitôt Yasmine. Les gens ne peuvent pas faire autrement. Mais compare les tiens et les miens et tu te rendras compte que ton anniversaire n’est qu’un misérable post-scriptum au bas d’une magnifique lettre qui m’est adressée.

— Retire ça tout de suite !

Mais Yasmine ne retirait jamais rien, et Meryam finissait par comparer leurs cadeaux respectifs. Les siens étaient somptueux, mais elle avait toujours l’impression que ceux de sa sœur l’étaient davantage. Une année, elle était presque tombée en pâmoison devant le chiot lévrier qu’on avait offert à Yasmine. Celle-ci y prêtait à peine attention, mais dès que sa sœur approchait pour le caresser, elle le prenait dans ses bras et le câlinait pour l’en empêcher. Elle attendait toujours que Meryam soit en pleurs avant de lui permettre de le toucher. Et elle surveillait l’opération avec soin, comme si chaque caresse était une pièce d’or et qu’elle soit la plus cupide des usurières du royaume.

— J’ai une surprise pour toi, lui avait-elle dit quelques mois plus tôt. J’ai convaincu maman de fêter ton anniversaire séparément cette année.

Meryam avait laissé échapper un ricanement méprisant, mais plus Yasmine la regardait avec ses ravissants yeux verts, moins elle était certaine qu’il s’agissait d’une cruelle plaisanterie.

— Ce n’est pas *vrai*.

— Si, c’est vrai. Je lui ai dit que ce serait juste que tu aies un anniversaire rien que pour toi avant qu’on te marie à un imbécile de seigneur qui te fera une ribambelle d’enfants dont *tu* devras fêter les anniversaires.

Yasmine avait dit cela pour la mettre en colère, mais Meryam n’en avait cure. Elle allait avoir *son* anniversaire ! Elle avait alors imaginé des choses merveilleuses, des choses toujours plus incroyables. Une meute de chiots lévriers rien qu’à elle.

— Quand est-ce qu’on le fêtera ? avait-elle demandé.

Yasmine avait répondu avec une désinvolture blasée.

— Le lendemain du mien, bien sûr.

Le visage de Meryam s’était décomposé.

— Le *lendemain* ?

— Évidemment ! À quoi tu t’attendais ?

C’était logique, en effet, mais l’enthousiasme de Meryam avait laissé place à un profond abattement. Elle haïssait l’idée que son anniversaire soit *rattaché* à celui de sa sœur. Alu tout-puissant ! elle aurait préféré attendre un mois plutôt que le fêter le lendemain de celui de Yasmine, mais que pouvait-elle y faire ?

Elle avait boudé tout au long des festivités de la veille. Les cruelles paroles que Yasmine avait prononcées des années plus tôt n’avaient jamais été si vraies : son anniversaire n’était qu’un misérable post-scriptum. Et pourtant. Le lendemain, ces noires pensées s’étaient évanouies comme par enchantement. La fête en l’honneur de Yasmine était terminée, celle en son honneur était sur le point de commencer.

Père l’avait réveillée de bonne heure et l’avait conduite aux écuries pour lui présenter son premier cadeau : une selle pour son cheval. Puis elle était retournée au palais et mère lui avait offert une robe qu’elle avait commandée rien que pour l’occasion. Yasmine avait fait semblant d’être contente pour elle, mais elle avait énuméré les extravagances de la veille tout au long du petit déjeuner en sachant fort bien que sa sœur ne pourrait pas s’empêcher de faire des comparaisons et que cela lui gâcherait la journée. Elle avait longuement insisté sur le collier que lui avait offert leur père, le roi. Une pièce réalisée par un joaillier de renom. Chaque perle en céramique était un chef-d’œuvre qui avait été peint à la main. Contrairement à tous les autres cadeaux qu’elle avait reçus, Yasmine semblait très impressionnée par le bijou.

— Tu vois la rouge ? L’artisan a mélangé son sang aux pigments. Pour me protéger quand je serai reine.

En entendant ces paroles, Meryam avait pensé à leur frère, Indio, qui était mort deux ans plus tôt, terrassé par une infection qui avait déconcerté aussi bien les médecins que les mages de sang. Et à cause d’une bêtise. Deux grandes maisons du royaume étaient à couteaux tirés et Indio, qui s’imaginait – à tort – être un meneur d’hommes, avait voulu désamorcer la situation. Il avait invité les fils aînés des deux familles et les avait mis au défi de le battre au jeu consistant à poser la main sur une table et à donner des coups de couteau aussi rapidement que possible entre ses doigts écartés. Il avait décidé de commencer. Il avait pris une vieille dague d’une propreté douteuse et avait aussitôt planté la lame dans la membrane reliant le pouce à l’index. Honteux, il avait caché sa blessure jusqu’à ce qu’il soit trop tard.

Yasmine s’était rendu compte qu’elle avait commis une bévue. Elle avait ôté le collier et l’avait passé au cou de Meryam, mais elle l’avait repris dès que son visage s’était éclairci, ravie d’avoir chassé le chagrin de sa sœur pour le remplacer par la jalousie.

— Est-ce qu’il te protégera vraiment ? demanda Meryam alors qu’elles atteignaient le labyrinthe végétal.

— *Bien sûr !* Je te dis qu’il y a du *sang* dans les pigments.

Meryam ne voyait pas bien le rapport.

— C’est un mage ? L’artisan ?

— C’est certain ! affirma Yasmine. (Elle inclina cependant la tête et ses épaules frémirent, ce qui était sa manière d’avouer qu’en fait elle n’en savait absolument rien.) Maintenant, compte. Et n’aie pas *peur*. Tu ne te perdras *pas* dans le labyrinthe. Et il n’y a *pas* de goules qui t’attendent au coin de chaque allée.

Elle plia les doigts et écarquilla les yeux de manière grotesque en faisant semblant de griffer la nouvelle robe de Meryam. Celle-ci éclata de rire et recula. Yasmine esquissa l’ombre d’un sourire et s’enfonça dans le labyrinthe en courant.

Les crissements de ses pas sur le gravier s’estompèrent et Meryam fit ce qu’on lui avait demandé de faire. Elle compta pendant que, dans les jardins, les domestiques s’affairaient comme des fourmis affolées. Son sourire était aussi large que l’océan. Alu tout-puissant ! Ce serait une journée mémorable !

Lorsqu’elle finit de compter, elle entra dans le labyrinthe et se déplaça sur la pointe des pieds, l’oreille tendue. Elle entendit des bruits de pas qui semblaient venir de très loin et qui s’interrompirent soudain. Yasmine s’était peut-être arrêtée, mais Meryam en doutait. Ces derniers temps, elle s’amusait souvent à faire autant de bruit que possible, puis elle retirait ses chaussures et avançait en silence pour tromper sa sœur. Mais Meryam connaissait bien le labyrinthe et elle avait appris à anticiper les déplacements de Yasmine.

Elle tendit de nouveau l’oreille et comprit qu’elle ne s’était pas trompée. Quelqu’un s’efforçait de marcher sans faire de bruit quelques allées plus loin. Elle ôta ses chaussures, ignora les picotements du gravier sur la plante de ses pieds et se dirigea vers l’ouverture menant au passage voisin avec

une certaine emphase, comme si elle jouait le rôle d'un loup se préparant à bondir sur un agneau insouciant.

Yasmine accéléra et sa robe chuinta. Meryam s'accroupit et entrevit ses jambes à travers la haie. Elle se redressa et se mit à courir pour la rattraper. Yasmine sentit sa présence et s'enfuit en poussant un petit cri.

Meryam tourna à une intersection et eut le temps d'apercevoir un pan de la robe de sa sœur avant que celle-ci s'engage dans une allée voisine. Elle accéléra, certaine de sa victoire. Et puis elle entendit un grognement, un hoquet de surprise ou de douleur et des bruits de lutte étouffés.

Elle lâcha ses chaussures et courut aussi vite qu'elle en était capable.

Lorsqu'elle atteignit le coin de l'allée, elle découvrit Yasmine les yeux écarquillés comme des lunes, prisonnière d'un homme qui l'avait attrapée par-derrière et qui pressait une main énorme sur sa bouche. Il glissa un bras autour de sa taille et la souleva de terre.

Yasmine essayait de se libérer en se débattant avec frénésie. Ses cris désespérés étaient étouffés. Elle saisit le poignet de son agresseur et le serra si fort que les muscles de ses bras se contractèrent visiblement, mais l'homme était un colosse et il ne sembla même pas le remarquer. Avec un calme qui glaça le sang de Meryam, il pivota sur les talons et s'enfonça dans le labyrinthe en emportant Yasmine.

Meryam se réveilla en sursaut dans la lumière du matin.

Un rêve, songea-t-elle. *Ce n'était qu'un rêve.*

Il s'écoula cependant de longues minutes avant que le visage terrifié de sa sœur s'efface de son esprit.

Elle ne savait même plus où elle était. Le plafond voûté et doré à la feuille d'or n'était pas celui de sa chambre d'adolescente… et puis une vague odeur de fumée chatouilla ses narines et elle se rappela. Elle était à Sharakhaï. Dans le palais du soleil. Le palais dont elle avait pris possession. L'odeur de fumée était un vestige de l'incendie qui avait ravagé une partie du bâtiment au cours de la bataille contre les forces malasaniennes cinq mois plus tôt.

Le journal qu'elle avait lu la veille était posé sur son ventre. Il s'agissait d'un recueil de réflexions du Roi Sukru à propos du cristal qui se trouvait dans les entrailles de Sharakhaï. Les yeux irrités par l'air sec, elle posa le petit livre à côté d'elle, se redressa sur un coude et regarda à travers la

fenêtre qui offrait une vue imprenable sur la partie sud de la cité et sur le désert qui s'étendait au-delà.

Elle tendit le bras vers la table de chevet, ouvrit le coffret posé dessus et en tira une fiole contenant un liquide luisant. Elle la déboucha, la but d'un trait et sentit ses douleurs, ses raideurs et – surtout – ses peurs s'évanouir. Ces élixirs étaient incroyables, mais le stock s'épuisait. Elle rangea la fiole vide dans le coffret et regarda celles qui étaient encore pleines. Il en restait une dizaine. Elle les utilisait pour contrebalancer les effets débilitants du sang qu'elle devait absorber quotidiennement pour maintenir son emprise sur Sharakhaï. Elles remplissaient très bien leur rôle, mais…

Tu en prends trop souvent, Meryam. Il n'y en aura pas éternellement.

Elle devait trouver une autre solution, elle en était consciente. Elle serait bientôt à court de fioles et elle n'était pas certaine qu'il y en ait d'autres dans tout le Grand Shangazi. Mais chaque chose en son temps. Elle réglerait ce problème plus tard.

Elle ferma le coffret et fit glisser ses doigts sur le couvercle estampé.

Celles-ci me permettront de tenir jusqu'à ce que j'obtienne ce que je veux.

Elle s'habilla, puis quitta ses appartements et convoqua Basilio, le premier ambassadeur de Qaimir à Sharakhaï et son plus proche conseiller. Il la rejoignit dans l'escalier qui conduisait aux étages inférieurs du palais.

— J'ai du nouveau à propos des propositions de paix que nous avons faites aux tribus du désert, déclara Basilio. Neylana, cheikh des Halarijans, nous a envoyé une réponse.

— Elle a accepté notre offre ?

— Je crains que non, mais elle ne l'a pas déclinée non plus. Elle y réfléchit, comme les chefs des deux autres tribus qui calquent leur politique sur la sienne.

Les rumeurs évoquant une alliance entre les tribus du désert étaient inquiétantes et c'était précisément pour cette raison que Meryam avait envoyé des propositions de paix à douze d'entre elles. Malgré les avis de plusieurs de ses conseillers, elle avait refusé d'en faire une à la treizième commandée par le cheikh Macide. C'était pourtant elle qui semblait être à l'origine de cette coalition, mais Macide était responsable du massacre de la passe sanglante, le massacre au cours duquel sa sœur, Yasmine, et sa nièce adorée, Rehann, avaient trouvé la mort. Meryam avait fait beaucoup de

promesses – parfois déraisonnables – aux douze autres tribus dans l'espoir de les convaincre de se retourner *contre* celle de son ennemi juré ou, au moins, d'accepter de conclure une alliance avec Sharakhaï.

— Je suppose que ce genre de chose prend du temps, concéda-t-elle. Et la caverne ? Est-ce que tout est prêt en bas ?

— Oui, mais…

Basilio s'interrompit et prit une lanterne. Son nez rond et ses joues molles se colorèrent comme cela arrivait chaque fois qu'il se préparait à aborder un sujet délicat.

— Dites-moi ce que vous avez sur le cœur, Basilio.

— C'est juste que… Les vizirs et les viziras parlent beaucoup entre eux ces derniers temps.

— Au sujet de la caverne.

Basilio hocha la tête.

— Au sujet de la caverne, oui. Apparemment, ils pensent que nous ferions mieux de ne plus y mettre les pieds.

— Ils ont peur.

— Ils sont inquiets. Et ils ont de bonnes raisons de l'être. (Il fit un geste en direction de l'escalier sombre qui s'enfonçait dans les ténèbres.) La déesse Yerinde en personne y est apparue et elle a donné des ordres aux Rois.

— Ils craignent qu'elle revienne.

— Ils craignent que les rumeurs à propos de sa mort soient vraies. Ils craignent que les autres dieux interviennent de nouveau dans les affaires des Rois.

— Et ils pensent que le simple fait de s'y rendre va attirer leur attention ?

— C'est exactement ce qu'ils pensent, oui.

— Et vous aussi ?

Basilio parut gêné.

— Parfois, il vaut mieux faire profil bas.

Meryam ricana.

— Vous croyez que les dieux ont besoin d'une excuse pour tourmenter les mortels ?

Elle n'avait pas raconté à Basilio – ni à quiconque – que Tulathan s'était manifestée dans la crypte glacée où un golem était étendu sur une table. Et

elle ne voyait aucune raison de le faire maintenant.

Elle se dirigea vers l'escalier, obligeant le Qaimirien à allumer la lanterne et à la rejoindre d'un pas pressé.

— Informez les autres Rois que je partage désormais leur avis, lui dit-elle. Et que nous ne nous rendrons plus dans la caverne pendant un certain temps.

— Bien, ma reine. (Basilio la regarda d'une manière étrange.) Mais… nous allons néanmoins continuer à nous y rendre ?

— Votre intuition me stupéfie, Basilio. (Une expression dépitée glissa sur le visage du Qaimirien.) Ce palais est désormais le mien. Ce que je fais entre ses murs ne regarde que moi.

— Bien, Votre Majesté.

Ils s'engagèrent dans un couloir taillé dans la pierre et, quelques instants plus tard, les premières racines apparurent. Quelques-unes, tout d'abord, sur les murs, le plafond et le sol, obligeant les deux visiteurs à faire attention où ils posaient les pieds. Puis elles se firent plus nombreuses, émergeant des fissures, des trous et des goulottes, couvrant intégralement les parois de pierre. Elles formaient un tapis si épais que Meryam avait l'impression de marcher sur plusieurs couches de nattes rugueuses.

Elle aperçut une lueur mauve à l'extrémité du passage. La lueur gagna en intensité et Basilio éteignit la lanterne. Ils arrivèrent dans la gigantesque caverne dont chaque surface était couverte par des entrelacs de racines. L'étrange cristal se dressait au milieu de l'espace dégagé. Il mesurait au moins trois fois la taille de Meryam et les parties extérieures brillaient d'un reflet violet. Quelques mètres plus loin, un escalier permettait d'accéder à une plate-forme d'observation surélevée. Une puissante odeur minérale flottait dans l'air, mais elle fut couverte par celle du bois fraîchement coupé lorsque Meryam gravit les marches.

Lorsqu'elle arriva au sommet, elle avait le souffle court. Elle s'arrêta et observa la caverne. Depuis la plate-forme surélevée, les racines ressemblaient à du tissu cicatriciel et le cristal à un fer de lance planté dans cette chair bringée. Une longue tresse végétale était suspendue au-dessus, accrochée au plafond caché dans les ténèbres.

Basilio rejoignit Meryam près de la rambarde et elle lui montra la caverne qui les entourait.

— Imaginez un peu, Basilio. Il y a quatre cents ans, ces parois étaient nues. Les adicharas n'avaient pas encore poussé. On ne leur avait pas encore fait d'offrandes. Ils n'avaient pas encore bu une goutte de sang. Leurs racines n'avaient pas encore extrait l'essence distillée des sacrifices… (Elle pointa le doigt vers la pointe du cristal.) Pour le faire couler là.

— C'est effrayant, lâcha le Qaimirien.

Il avait prononcé ces mots avec une pointe de dégoût, mais Meryam était aux anges. Elle se pencha sur la rambarde et s'abîma dans la contemplation du cristal luminescent, émerveillée par l'ensemble des événements qui avaient conduit à sa création.

— Cette chose est d'une puissance incommensurable. Elle a été créée par les dieux en personne.

— Ce qui m'amène une fois de plus à penser que nous ferions mieux de la laisser tranquille.

— Ce qui m'amène une fois de plus à penser qu'il faut *s'en servir*, répliqua Meryam. C'est un présent. Un présent offert au peuple du désert.

— Tous les présents ne font pas plaisir, remarqua Basilio.

Ce n'est pas le cas de celui-ci, songea Meryam.

Elle fit un geste en direction de son poignet et il le lui présenta. Elle perça sa chair avec son anneau, suça le sang et cautérisa la plaie avec le pouce dans un grésillement désagréable. Elle traça un sigil de savoir et de recherche devant elle, puis tendit la main au-dessus du cristal. Elle sentit un puits d'énergie sans fond à l'intérieur.

— Il est rempli d'énergie, lâcha-t-elle sur un ton distrait. Jamais je n'en ai senti autant. (Pas même en présence de Tulathan, mais elle se garda bien de le dire à Basilio.) C'est comme l'huile de cette lanterne. C'est un outil, Basilio. Et il nous faut trouver le moyen de l'utiliser.

Elle sentit les objections se rassembler dans la tête de l'ambassadeur, mais il ne dit pas un mot. Il avait raison d'être inquiet. Une partie d'elle l'était également. Elle savait qu'elle devait faire très attention, mais Tulathan l'avait incitée à venir ici. Et pourquoi l'aurait-elle fait sinon pour lui montrer qu'elle devait se servir de ce pouvoir pour arriver à ses fins ?

En lisant les notes de Sukru, elle avait appris que, depuis Beht Ihman, les asirim emportaient les Sharakhiens sacrifiés dans les champs en fleur et

les jetaient en pâture aux adicharas pour que leur essence alimente le cristal par l'intermédiaire de la tresse végétale suspendue au plafond de la caverne.

« Le cristal est nourri par chaque goutte qui tombe de la tresse de racines, avait écrit Sukru. Au fil du temps, l'essence s'est infiltrée à l'intérieur du cristal, mais j'ignore toujours dans quel dessein. »

La tresse avait rempli sa fonction de pourvoyeuse pendant quatre siècles, mais elle était désormais sèche, tout comme la surface du cristal qui se trouvait en dessous. Il n'était pas difficile de comprendre pourquoi : il n'y avait pas eu de sacrifices depuis des mois, depuis que les asirim libérés par Çeda et Sehid-Alaz s'étaient rangés dans le camp de la treizième tribu. La source s'était tarie, mais si le sang coulait de nouveau, le cristal reprendrait sa croissance et Meryam pourrait exploiter son véritable potentiel. Comme le sang qui lui permettait de contrôler la personne à qui il appartenait, l'essence purifiée des adicharas lui permettait de contrôler le cristal.

C'était cela que Tulathan avait voulu lui faire comprendre. C'était par ce moyen que Meryam pourrait canaliser l'énergie du cristal et l'utiliser à ses fins.

Je dois nourrir les adicharas et récupérer l'essence. Mais il ne suffit pas de jeter des personnes prises au hasard au pied des arbres. Les sacrifices doivent être choisis avec soin.

— Est-ce que la Maison des Rois conserve des archives généalogiques ? demanda-t-elle.

— Il existe des archives détaillées des lignées royales.

— Et en ce qui concerne les habitants de la cité ?

Basilio secoua la tête.

— Il n'y a rien. Pas à ma connaissance, du moins.

Meryam réfléchit.

— À Almadan, on fait des recensements. Ce n'est pas le cas à Sharakhaï ?

Le visage de Basilio se plissa tandis qu'il fouillait dans ses souvenirs.

— Il me semble que le collegium en organise un tous les cinq ans.

— Et les prisonniers des camps d'internement ? Les camps où on enfermait les scarabées des Hôtes sans Lune ? Est-ce qu'il est possible de trouver leurs noms et ceux de leurs parents ? de leurs ancêtres ?

Après la Nuit des Innombrables Lames, la terrible bataille qui s'était déroulée dans le port royal et qui avait coûté la vie à Mesut et Yusam, les Rois avaient traqué les rebelles et leurs sympathisants pendant des mois. Les prisonniers avaient été internés dans des camps en attendant d'être jugés et condamnés, mais, lorsque les forces malasaniennes avaient envahi Sharakhaï, on leur avait proposé de défendre la cité en échange d'une amnistie. Ils avaient accepté et les Rois avaient tenu parole. Ceux qui avaient combattu avaient été libérés après la bataille et bon nombre d'entre eux avaient reçu l'autorisation de s'engager dans les rangs des Lances d'argent pour compenser les lourdes pertes.

Meryam était entrée dans une colère noire quand elle avait appris la nouvelle, mais tout espoir n'était pas perdu. S'il y avait un domaine dans lequel la Maison des Rois excellait, c'était bien la paperasserie administrative. Il était fort probable qu'on ait enregistré le nom des prisonniers, de leurs proches et de leur lieu de naissance après leur arrestation. Ces documents aideraient Meryam à trouver les candidats dont elle aurait besoin pour passer à l'étape suivante de son expérience.

— Je ne sais pas, répondit Basilio. Mais je vais me renseigner.

Le plan prenait déjà forme dans l'esprit de la jeune femme.

— Est-ce que Nebahat, le mage de l'Enclave, réside toujours au collegium ?

— Pour autant que je sache, oui.

— Faites-le venir ici. J'ai des questions à lui poser à propos du chancelier et des archives du collegium.

— Bien, ma reine.

— Vous pouvez regagner le palais. (Elle se tourna vers le cristal.) Je rentrerai seule.

Elle entendit à peine les bruits de pas sur les marches de la plate-forme et ne prêta aucune attention à la silhouette qui se dirigeait vers le tunnel. Elle était concentrée sur la lumière qui émanait du cristal et sur les pensées qui tourbillonnaient dans sa tête. Elle imagina un plan, un plan incomplet, mais assez abouti pour entamer des préparatifs.

— Profite des prochains jours, Macide Ishaq'ava, dit-elle. (Elle posa les mains sur le cristal et sentit son énergie latente avec plus d'intensité.) Profites-en bien, car ce sont tes derniers.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4



Quand la reine Nayyan annonça à Çeda que son déguisement se résumerait à une ample abaya turquoise et à un soupçon de maquillage, la jeune fille crut qu'elle était devenue folle. Mais lorsqu'elle fut habillée et fardée, elle se regarda dans une glace et changea d'avis. Ses cheveux détachés et légèrement bouclés tombaient sur ses épaules. Ses sourcils avaient été impitoyablement épilés. Du khôl soulignait ses yeux et assombrissait ses paupières avec sensualité. Mais ce qui attirait tout de suite l'attention – en dehors du fait que les pointes de ses seins étaient parfaitement visibles à travers le tissu de la robe –, c'était le baume que Nayyan avait appliqué sur ses lèvres. Il s'agissait d'une préparation à base de cire d'abeille et de nacre broyée qui dégageait une vague lumière bleutée.

— Ça va trop attirer l'attention, protesta Çeda.

— Ce n'est pas le volume d'attention que tu vas attirer qui importe, mais sa *nature*. Crois-moi, plus les hommes passeront de temps à reluquer tes seins et tes lèvres, moins ils en passeront à te reluquer *toi*.

Nayyan pinça le menton de Çeda, fit tourner sa tête d'un côté, puis de l'autre en l'observant avec l'intensité d'un joaillier examinant un bijou particulièrement onéreux. La lueur qui brillait dans ses yeux indiquait clairement qu'elle était satisfaite de son travail, mais plus elle regardait la jeune femme et plus elle semblait agacée.

Çeda finit par en avoir assez et elle écarta la main de la reine d'une tape sèche. À sa grande frustration, Nayyan ne réagit pas, comme si elle n'attachait aucune espèce d'importance à ce qu'elle pouvait bien penser.

— Ça fera l'affaire, dit-elle à Sümeya. À condition qu'elle garde ses remarques idiotes pour elle et qu'elle n'ouvre la bouche qu'en cas d'absolue nécessité.

Peu après, les trois femmes se rendirent au palais de Yusam et y furent accueillies par le Roi Umay, un petit Roi fils de Yusam. Umay dévora Çeda des yeux lorsqu'on la lui présenta. Comme Nayyan l'avait prédit. Il admirait sa silhouette ou contemplait ses lèvres brillantes, et quand son regard se faisait un peu trop insistant, Nayyan détournait son attention en lui parlant de Ransaneh ou en lui demandant des nouvelles de ses nombreux enfants – ce qui semblait l'agacer au plus haut point, car il répondait toujours le plus brièvement possible.

Alors qu'ils arrivaient à destination, Umay se ressaisit et interrompit le babil de Nayyan.

— Rappelez-moi donc pourquoi vous voulez utiliser le bassin.

— Je fais des rêves étranges depuis mon accouchement. Je crois que je suis tourmentée par des visions. Des visions qui concernent *Ransaneh*.

— Et… ?

Nayyan esquissa un charmant sourire.

— Je suis sûre que vous savez que votre père n'avait pas seulement des visions en regardant dans son bassin, mais qu'il faisait également des rêves prémonitoires.

Çeda n'avait jamais entendu parler de cette histoire, mais il était de notoriété publique que le Roi aux Yeux de Jade n'avait jamais été proche de ses enfants. Nayyan était convaincue qu'Umay ne savait rien à ce sujet, et qu'il n'oserait jamais l'avouer. Elle poursuivit.

— Avec un peu de chance, les dieux m'ont accordé un semblable pouvoir.

Les yeux d'Umay glissèrent sur Çeda.

— Et votre servante ? Je pourrais peut-être la divertir pendant que vous regardez dans le bassin de mon père.

— En d'autres circonstances, j'aurais volontiers accepté votre proposition, mais sa présence est indispensable. Elle a le pouvoir d'interpréter mes rêves.

Un masque triste descendit sur le visage d'Umay, mais il ne dit pas un mot.

Ils franchirent une arche en bronze couverte de guirlandes et pénétrèrent dans un jardin luxuriant parsemé d'arbres sculptés et de buissons impeccablement taillés. Dans le ciel d'azur, le soleil brillait et faisait scintiller les feuilles les plus hautes ainsi que la paroi en pierre brute qui se dressait à l'autre bout du jardin. Des ruisseaux serpentaient dans l'herbe sous la canopée.

Nayyan donna un petit coup de coude à Çeda, puis se tourna vers Umay, l'empêchant ainsi de suivre les deux autres femmes qui poursuivirent leur chemin. Un silence gêné s'installa. Umay regarda par-dessus l'épaule de Nayyan et son visage s'assombrit un peu plus. Il n'avait pas l'habitude qu'on lui dicte sa conduite, mais Nayyan ne bougea pas.

— Vous me direz ce que vous avez vu ? demanda-t-il enfin.

C'était plus un ordre qu'une requête, mais Nayyan secoua la tête.

— Je crains que cela ne soit pas possible. Les visions sont généralement très *personnelles*.

— Je vois. (Il regarda derrière lui comme si quelqu'un venait de l'appeler.) Eh bien ! je vous souhaite une bonne journée.

Tandis que les claquements de ses bottes sur les dalles de pierre s'éloignaient, Nayyan rejoignit Çeda et Sümeya à l'ombre de deux arbres dont les branches dessinaient d'étranges spirales.

— Est-ce que tous les jeunes Rois sont comme lui ? demanda Çeda.

Nayyan haussa les épaules.

— Disons qu'ils n'ont pas l'habitude de tenir les rênes du pouvoir et qu'ils réagissent de différentes manières. (Elle fit un geste en direction du bassin, une petite retenue d'eau bordée de reflets émeraude et alimentée par un ruisseau.) Tu peux commencer. Et je veux savoir *tout* ce que tu verras.

Çeda hocha la tête en se demandant ce que Nayyan espérait découvrir. Cette curiosité était sans doute une des raisons pour lesquelles la Reine avait accepté de les aider.

Elle s’installa sur l’herbe coupée avec soin et vit quelque chose bouger derrière Nayyan. Une queue qui ondulait au sommet d’une branche, d’un côté, puis de l’autre. La jeune femme leva la tête et aperçut un des léopards des montagnes qui servaient d’animaux de compagnie à Yusam.

L’animal l’observait en clignant des yeux avec langueur tandis que sa queue se balançait sur un rythme régulier.

Nayyan suivit le regard de Çeda et lui fit signe de continuer.

— Ils sont bien nourris, dit-elle.

Cela ne suffit pas à calmer les craintes de la jeune femme.

Çeda s’était toujours méfiée des grands félins, mais elle fit de son mieux pour ignorer le léopard et se concentrer sur le bassin. Dans l’eau, la pierre était tapissée de mousses bleu-vert qui viraient au noir en se rapprochant du centre. La jeune femme avait l’impression de se tenir au-dessus d’un œil sans paupière qui l’attirait. Le spectacle était tellement saisissant qu’elle s’agenouilla de crainte de tomber dans l’eau – ce qui ne lui semblait pas être une bonne idée du tout.

Nayyan alla se poster de l’autre côté du bassin et la regarda comme si elle mourait d’envie de lui lancer une remarque sarcastique.

— Yusam avait l’habitude de dire qu’il trouvait le fil du destin d’une personne en se remémorant le dernier souvenir qu’il avait d’elle. Il appelait cela la résonance. Il n’y parvenait pas toujours, mais quand ça fonctionnait, il pouvait voir d’autres scènes. Dans le passé et dans l’avenir.

Sur ces mots, elle s’éloigna, s’assit sur un banc et ignora Çeda.

Çeda ne savait pas trop quoi penser de cette histoire de « résonance », mais, comme elle ne savait pas quoi faire, elle décida d’essayer. Elle posa les mains au bord du bassin, se concentra sur les profondeurs insondables et se rappela la dernière fois qu’elle avait vu Nalamae. Nalamae était allongée sur une couchette trop petite pour elle dans la cale du navire de Leorah, la poitrine ceinte de bandages ensanglantés. Nalamae tenait la graine d’acacia qu’Ahya, la mère de Çeda, avait laissée au fond d’une boîte ouvragée à l’intention de sa fille. Nalamae gisait sur un parvis bossué tandis que des milliers de papillons noirs tourbillonnaient dans l’air. Yerinde brandissait sa lance d’adamantine et la plantait dans la poitrine de Nalamae pour la tuer.

Çeda eut alors l’impression d’être aspirée par le bassin et elle se sentit basculer en avant. Son corps se contracta et les tendons de ses avant-bras saillirent douloureusement. À l’instant où elle crut qu’elle allait tomber

dans l’eau, elle cligna des paupières et vit un vaisseau devant elle. Un galion au pont immaculé et aux voiles blanc ivoire. Il était dans la rade du port royal et les grandes portes qui en protégeaient l’accès s’ouvraient en grinçant. Il était remorqué vers l’extérieur. Les marins s’affairaient. Une femme se tenait sur le pont. Elle avait les traits tirés et de petits yeux durs. Ses cheveux grisonnants étaient attachés en queue-de-cheval, mais des mèches voletaient au vent qui soufflait fort. Dans une main, elle tenait une plaquette en bois sur laquelle était fixée une feuille de papier. Elle allait et venait en prenant des notes : la position des voiles, les tensions sur le gréement dormant, le balancement du mât principal lorsque le vent changeait de direction et que le vaisseau franchissait les dunes.

C’est une charpentière de marine, comprit Çeda.

Il devait s’agir d’un voyage inaugural. Il avait sans doute été construit – ou *serait* sans doute construit – après la féroce bataille contre la flotte miréenne et les affrontements plus limités qui avaient suivi.

La charpentière descendit sur le pont inférieur. Elle commençait l’inspection de l’infirmerie quand un craquement aussi puissant qu’un coup de tonnerre fit trembler le navire. La femme leva les yeux en entendant des bruits de pas sur le pont. Puis il y eut un terrible craquement et le plafond se déchira au-dessus de sa tête. Les poutres, les solives, les planches et le reste volèrent en éclats. La lumière du soleil et un nuage de poussière de bois envahirent la salle et la charpentière aperçut une créature à la peau aussi noire que la nuit à travers la brèche. De grandes cornes en spirale se dressaient au-dessus de la couronne d’épines qui ceignait sa tête. Ses deux queues claquèrent tandis qu’elle se penchait en avant pour observer la femme.

C’était Goezhen. Çeda le reconnut tout de suite, car ce n’était pas la première fois qu’elle le voyait.

Le dieu sourit, révélant une rangée de dents acérées. Il abattit sa main griffue et de nouvelles planches se brisèrent et montèrent vers le ciel azur comme une nuée d’oiseaux affolés.

Il tendit ses griffes monstrueuses vers la femme abasourdie… et le monde changea. Le temps passa. Le désert glissa sous les pieds de Çeda. Elle aperçut un homme pendu à un gibet. Comme sa mère l’avait été : par les pieds. Elle le reconnut et hoqueta. Un sigil avait été tracé sur la poitrine de Macide. Son visage était en sang.

Une foule paisible était rassemblée autour du corps qui se balançait au bout d'une corde. Des gens qui se déplaçaient, qui bavardaient, qui buvaient du vin… comme s'ils assistaient à un bal. Certains portaient une couronne – des petits Rois et des petites Reines de Sharakhaï, peut-être ? La plupart ne prêtaient pas attention au pendu, mais quelques-uns discutaient à voix basse en le regardant avec des yeux avides, comme s'ils participaient à une macabre vente aux enchères et que ce soit au tour de Macide d'être présenté par le commissaire-priseur.

Puis un cri retentit. Les gens se tournèrent et certains reculèrent. Çeda se demanda ce qui pouvait bien les effrayer à ce point, mais une nouvelle vision l'emporta avant qu'elle ait le temps d'y réfléchir. Elle se tenait désormais devant Emre qui contemplait une lumière aveuglante sans lui prêter attention. Puis quelqu'un approcha et la lumière s'adoucit. Il s'agissait de son frère, Rafa.

Ce n'était pas possible. Rafa était mort, mais Emre se tourna et se dirigea vers lui comme s'il l'avait oublié. Ou que cela n'ait aucune importance. Une sourde angoisse comprima la poitrine de Çeda. Elle avait du mal à respirer.

— Emre, non ! eut-elle la force de crier. Ne t'approche pas de lui ! (Mais Emre continua à avancer.) Emre ! arrête-toi !

Elle se précipita vers lui pour l'empêcher d'aller plus loin, mais la vision se dissipa. Çeda contemplait désormais les profondeurs du bassin de Yusam.

— Non ! hurla-t-elle.

Elle respirait par à-coups. Son corps était tendu comme la corde d'un arc. Ses doigts étaient douloureux d'avoir serré le rebord en pierre émeraude du bassin. Par tous les dieux ! l'expression résignée d'Emre… Il avait décidé de rejoindre Rafa, et il n'y avait qu'un seul moyen pour y parvenir.

La Reine Nayyan était assise sur un banc. Son air désinvolte avait cédé la place à une tension qui montrait à quel point elle s'était investie dans cette aventure.

— Alors ?

Çeda, encore désorientée, recula à quatre pattes, s'assit sur l'herbe et se tint la tête jusqu'à ce que la sensation d'étouffement reflue.

— J’ai trouvé Nalamae. Elle avait l’apparence d’une femme d’un certain âge, une charpentière de marine, je crois. Elle était à bord d’un galion royal.

Elle raconta la suite en espérant que Nayyan aurait une idée de l’endroit où le navire se trouvait lorsqu’il avait été attaqué par Goezhen.

— Qui peut dire où et quand elle apparaîtra ? déclara la Reine lorsque Çeda termina son récit. Ça peut être aujourd’hui, ça peut être dans un an.

— Pourrais-je parler à un responsable du port royal ? demanda Çeda. Peut-être que quelqu’un connaît cette femme. Peut-être que quelqu’un pourrait me dire sur quels navires elle travaille et m’indiquer l’état d’avancement des chantiers.

Nayyan hocha la tête.

— Je vais me renseigner.

Cette concession était un aveu : la Reine *voulait* rester impliquée. Elle avait jugé cette affaire assez importante pour prendre le risque de conspirer afin de permettre à Çeda de pénétrer dans le palais de Yusam, et maintenant elle voulait en savoir davantage.

Çeda comprit alors combien Nayyan était vulnérable. Et elle comprit pourquoi lorsque la Reine reprit la parole quelques instants plus tard.

— Est-ce que vous m’avez vue ? Moi ou Ransaneh ?

— Non, répondit Çeda en secouant la tête.

— Et Ihsan ? Et les autres Rois ?

Çeda secoua la tête de nouveau. Elle estimait que la Reine n’avait pas besoin d’en apprendre davantage à propos des visions. Pas avant qu’elle ait le temps d’y réfléchir, du moins. Elle était certaine d’une chose : elle quitterait Sharakhaï dès que possible et retournerait auprès de la treizième tribu. Elle devait s’assurer que Macide et Emre étaient en sécurité.

— Viens, dit Nayyan. (Elle se leva et fit un pas en direction du porche cintré qui permettrait de regagner le palais.) Il est temps de rentrer.

Çeda se leva à son tour et chancela. Elle aperçut le léopard qui l’observait. Il était toujours allongé sur sa branche, l’air satisfait. La jeune femme l’ignora. Elle épousseta sa robe et suivit Nayyan dans le palais.

Beaucoup de gens savaient que le jardin du Roi Yusam était à flanc de colline et qu’il offrait une vue imprenable sur la paroi de pierre abrupte – et même sur une partie du sommet aride de Tauriyat. En revanche, rares

étaient ceux qui savaient que ce jardin était surplombé par une bordure rocheuse qu'on pouvait atteindre après une courte ascension.

Gerta, une fillette de dix ans, faisait partie de ces rares personnes. Elle l'avait découvert un an plus tôt, quand on l'avait chargée d'arracher les mauvaises herbes et de rafraîchir les haies décoratives. Elle se rendait parfois dans le jardin pour échapper à sa mère, la maîtresse-jardinière du palais, ou à son frère qui lui donnait tout le temps des ordres, ou aux Lances d'argent qu'on envoyait régulièrement la chercher.

Gerta avait une ouïe hors du commun – un secret qu'elle n'avait révélé qu'à son frère, et seulement parce que, au cours d'une partie de frappe-chaussette, il avait accumulé assez de points pour lui taper un bon coup sur la tête si elle ne lui avouait pas quelque chose d'important.

Un jour, elle lui avait jeté de la bouillie d'avoine chaude au visage et il avait vendu la mèche. Il avait raconté à tout le monde qu'elle écoutait les conversations du Roi. Il n'aurait pas dû. Les règles tacites du frappe-chaussette étaient formelles : aucun secret ne devait être révélé une fois le jeu terminé. Mais son frère… Eh bien ! son frère était un sale con.

La rumeur s'était propagée et était arrivée aux oreilles du Roi. Umay, pas Yusam, heureusement pour elle. Le Roi Yusam l'avait toujours terrifiée. Elle était convaincue que, s'il avait appris son secret, il l'aurait aussitôt livrée au Roi Confesseur pour qu'il la fasse parler. Le Roi Umay, lui, avait décidé de tirer profit de son don. Il l'avait cachée dans la grande salle d'audience et lui avait demandé d'écouter la conversation entre un homme d'affaires et son fils avant ce qui s'annonçait être d'âpres négociations. Gerta avait écouté et avait fait son rapport à Umay. Celui-ci avait sans doute utilisé ces informations pour faire pression sur eux et obtenir certains avantages.

Umay l'avait chargée de ce genre de mission à maintes reprises, à l'intérieur de son palais en règle générale, mais pas toujours. Un jour, il lui avait ordonné de se rendre en ville et de s'introduire dans le temple de Bakhi pour écouter une conversation entre hauts prêtres. Ceux-ci avaient fourni une mine d'informations à propos d'un de leurs plus généreux donateurs – un homme qui avait des ennuis avec la justice parce qu'il avait tué sa maîtresse dans l'espoir de cacher leur relation.

Aujourd'hui, Gerta avait reçu pour mission d'espionner la Reine Nayyan et sa jolie servante. Umay n'avait pas cru un mot de l'histoire de

Nayyan, et Gerta avait vite compris pourquoi. Ce n'était pas la Reine qui avait regardé dans le bassin de Yusam, mais sa *domestique*. Et ce n'était pas de la petite Ransaneh que les deux femmes avaient parlé, mais de Nalamae qui, à en croire certaines rumeurs, avait été tuée près du mont Arasal quand les Malasaniens avaient lancé leurs golems sur Sharakhaï. Gerta se demanda si c'était la mort de la déesse qui avait fait perdre la raison aux monstres d'argile pendant la bataille du Mont.

Quoi qu'il en soit, la servante de Nayyan avait apparemment découvert que Nalamae s'était réincarnée dans le corps d'une charpentière de marine qui se trouvait à bord d'un galion royal. Qui pouvait bien être cette soi-disant domestique ? Gerta n'en avait aucune idée, mais elle était certaine que ce n'était pas une domestique du tout. Peut-être pourrait-elle en apprendre davantage en flattant Umay ? Il était loin d'être aussi malin qu'il le croyait, et elle était devenue plutôt habile dans l'art de lui faire avouer pourquoi il lui confiait telle ou telle mission. De toute manière, il serait satisfait et, avec un peu de chance, sa gratitude lui permettrait de s'offrir l'Akhal-Teke à robe cuivrée dont elle rêvait.

Quand Gerta fut certaine qu'il n'y avait plus de danger, elle roula sur le côté pour descendre de son perchoir… et se figea en voyant quelque chose bouger entre les arbres. Un des satanés léopards du Roi Yusam apparut, se dirigea vers le bassin et *se transforma*. Par tous les Rois qui règnent sur Sharakhaï ! il grandit et s'allongea tandis que ses poils rentraient dans son corps, révélant une peau aussi noire que la nuit. Il se redressa sur ses pattes – qui ressemblaient désormais plus à celles d'une chèvre qu'à celles d'un félin – et des cornes émergèrent de son front avant de s'enrouler en arrière. Une couronne d'épines poussa autour de sa tête. Ses yeux injectés de sang contemplèrent le bassin tandis qu'une expression satisfaite se peignait sur son visage bestial et démoniaque.

Gerta tremblait de tous ses membres. Elle s'aplatit sur la surface de pierre et essaya de contrôler sa respiration. Elle essaya vraiment, mais elle hoquetait comme un poisson hors de l'eau. Jamais elle n'avait imaginé qu'elle croiserait un jour le chemin d'un dieu. Et pourtant, Goezhen était bien là. Il avait épié la Reine Nayyan, tout comme elle. Pourquoi ? Mille hypothèses tourbillonnèrent dans la tête de l'enfant, puis elle se calma en comprenant qu'elle n'avait pas à chercher la solution bien loin : la vision de la soi-disant servante de Nayyan. Elle avait permis à Goezhen de découvrir

où se trouvait Nalamae. Mais pourquoi était-il venu jusque-là ? Il devait déjà être au courant, non ? Les dieux n'étaient-ils pas omniscients ?

L'enfant resta aussi immobile qu'une statue de pierre en se répétant qu'elle ne devait pas regarder en contrebas, en se concentrant sur le ciel azur, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que Goezhen allait bondir vers elle et lui arracher les membres les uns après les autres. Incapable de maîtriser ses tremblements, elle roula sur le ventre et jeta un coup d'œil par-dessus le rebord de sa cachette.

Goezhen était là, les yeux rivés sur elle. Elle déglutit à grand-peine et quelque chose de chaud coula entre ses cuisses. Le dieu sombre devait rêver de la croquer, mais son sourire fit vaciller son cœur.

Descends, enfant, ordonna-t-il d'une voix basse et grondante.

Elle obéit et vint jusqu'à lui. Elle crut mourir de peur lorsqu'une de ses énormes mains griffues se tendit vers elle et se referma sur sa taille. Il la souleva et traça un sigil lumineux dans l'air.

Puis il la reposa. Pétrifiée, l'enfant contempla le filet d'eau qui coulait sur la façade en pierre moussue. La présence de Goezhen était écrasante, mais elle se volatilisa brusquement. Le vent siffla et un nuage de fumée noire et âcre se répandit dans l'air. La jeune fille songea qu'elle ferait mieux de se mettre à courir pour y échapper, mais il se dissipa avant qu'elle ait le temps de décider si elle devait se diriger vers les arbres ou vers le palais.

Elle regarda autour d'elle et découvrit qu'elle était seule. Le jardin était désert. Elle se demanda alors pourquoi elle était venue ici. Ah, oui ! la Reine Nayyan et sa servante. Elle sentit quelque chose de froid entre ses jambes. Elle baissa les yeux et vit la tache sombre et humide sur son pantalon. Par tous les dieux ! elle s'était pissé dessus ! Elle avait dû s'endormir sur son perchoir de pierre. Le Roi Umay ne serait pas content. Il ne serait pas content du tout.

À moins que…

Et *si* les deux femmes avaient eu une vision de la fille de Nayyan ? Oui, oui ! excellente idée. Si elle lui racontait quelque chose d'insignifiant à propos de la Reine et de sa fille, elle n'aurait pas d'ennuis.

Les éléments de l'histoire s'assemblèrent naturellement dans son esprit tandis qu'elle se dirigeait vers le palais. Il fallait qu'elle change de pantalon.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5



Husamettín se résigna à accepter Ihsan au sein de leur alliance – pour le bien de Sharakhaï. Il lui raconta alors que plusieurs membres de la famille de Zeheb avaient craint pour sa vie avant l'invasion malasanienne ; que, pendant la bataille pour le Mont, ils s'étaient frayé un chemin jusqu'à Marégale et avaient libéré le Roi des Murmures ; qu'ils avaient profité des affrontements pour gagner discrètement les cavernes où de nombreuses familles royales gardaient des bateaux prêts à lever l'ancre à tout moment. Ils avaient fait monter Zeheb à bord d'un de ces navires et avaient mis le cap à l'ouest dans l'intention de le guérir et d'échapper à la tempête de l'occupation malasanienne.

Ils n'imaginaient pas que la horde des envahisseurs et de leurs golems serait repoussée, mais la bataille leur avait permis de sauver Zeheb qui, ils en étaient convaincus, avait été injustement accusé de trahison – peut-être à la suite d'un coup monté. Ils avaient raison, bien sûr. C'était Ihsan qui avait tout manigancé et qui avait manipulé ses pairs pour éviter que la faute retombe sur ses épaules.

La guerre avait offert à certains enfants de Zeheb l'occasion de libérer leur patriarche et de le soigner. Ils espéraient sans doute regagner Sharakhaï et récupérer autant de pouvoir que possible une fois la paix revenue, mais malheureusement pour eux la bataille avait pris un tour inattendu : les golems avaient sombré dans la folie et leurs plans avaient volé en éclats.

Les autres Rois avaient remporté la victoire, les condamnant au rôle de spectateurs. Les rênes du pouvoir étaient désormais entre les mains de Meryam et des petits Rois. Temel – un des nombreux fils de Zeheb – était monté sur le trône et une bonne partie de la famille le soutenait.

Quelques jours après son arrivée au caravansérail, Ihsan rampa à plat ventre vers le sommet d'une pente rocheuse. Caché par une poignée de buissons maigres et secs, il tira sa lunette et la pointa en direction d'une étendue sableuse sur laquelle six ketchs et un boutre délabré étaient ancrés. Tapis dans l'ombre d'une colline, ils faisaient songer à une meute de loups à crinière faisant la sieste. Zeheb se trouvait à bord d'un de ces navires. Ihsan ne l'avait pas vu, mais il avait reconnu plusieurs membres de sa famille parmi les gens qui se déplaçaient autour des bâtiments. Deux femmes qui devaient être ses filles aînées et un petit-fils, un homme d'une quarantaine d'années qui ressemblait à ce que Zeheb avait été : un lézard des sables obèse sur le point d'entamer une longue hibernation.

— Qu'est-ce que vos précieux carnets racontent à propos de ces vaisseaux ?

Ihsan tourna la tête. Yndris, la fille de Cahil, se tenait près de lui, debout, exposée à la vue de tous. Le Roi lui fit signe de se baisser, mais elle resta immobile, enveloppée dans son arrogance. Il n'eut pas d'autre choix que de se redresser et de tirer sur une de ses manches.

La jeune femme leva les yeux au ciel et s'accroupit avant de s'allonger près de lui.

Par pitié, supplia Ihsan en s'adressant aux Fileuses du Destin. *Si vous devez écouter une seule de mes requêtes, écoutez celle-ci : faites que ma fille ne devienne pas comme Yndris.*

Nayyan avait dû accoucher quelques semaines plus tôt. En son absence, elle allait devoir élever leur enfant sans lui et cette idée lui pesait chaque jour un peu plus sur le cœur.

Il se tourna vers Yndris et signa.

Je te l'ai répété à maintes reprises : mes précieux carnets ne racontent pas en détail ce que nous devons faire.

La jeune femme esquissa une grimace amère, lui arracha la lunette des mains et observa les navires disposés en arc de cercle.

— Eh bien ! ils doivent quand même bien raconter *quelque chose*.

Il dut attendre qu'elle tourne la tête vers lui pour répondre.

Les visions de Yusam sont obscures. Les interpréter, c'est comme suivre un chemin en n'ayant que la description des cailloux qui le bordent comme indices.

— Par tous les dieux qui respirent ! Ihsan… (Elle fit un signe en direction de l'endroit où Husamettín et son père étaient cachés et parlaient à voix basse.) Pourquoi devrions-nous croire à ce que disent ces carnets alors que vous y croyez à peine vous-même ?

Je n'ai pas dit que j'y croyais à peine. (Il regarda en direction des deux autres Rois d'un air insistant.) *Vois jusqu'où ils m'ont conduit. Et imagine jusqu'où ils pourraient nous conduire.*

Une grimace insolente lui apprit qu'Yndris n'était pas convaincue.

— Eh bien ! qu'est-ce que raconte le prochain caillou, alors ?

Ihsan jeta un coup d'œil en direction des vaisseaux kundhanais.

Il nous montre en compagnie de Zeheb.

— Zeheb. (La jeune femme cracha par terre.) Le Roi qui ne dit que des âneries sans queue ni tête.

Non, signa Ihsan avec véhémence. *La vision de Yusam était très claire sur ce point. C'est Zeheb qui nous montrera le caillou suivant. C'est pour cette raison que nous avons besoin de lui.*

Yndris reprit son observation de la flottille kundhanaise. Ihsan fut déçu qu'elle ne songe pas à lui poser la question qui coulait de source. Il lui aurait menti, bien sûr, mais une partie de lui aurait voulu l'entendre demander ce qu'il comptait faire de Zeheb. Husamettín et Cahil avaient l'intention de se servir de lui pour écouter les conversations qui se murmuraient à Sharakhaï et reprendre l'avantage sur Meryam. Apparemment, la jeune femme était assez idiote pour croire que c'était également son cas.

Elle se trompait. Quelque chose de bien plus important était en jeu, quelque chose qui faisait frissonner les doigts d'Ihsan chaque fois qu'il y pensait. Quatre siècles plus tôt, les dieux avaient entamé une grande partie d'aban. Tout le monde – Ihsan y compris – avait cru connaître l'identité des joueurs : les Rois de Sharakhaï d'un côté, les tribus du désert – la treizième, en particulier – de l'autre. Mais ce n'était pas le cas. Cela n'avait jamais été le cas. Depuis toujours, la partie opposait les dieux à l'homme. C'était *ça*, l'intérêt majeur des carnets de Yusam. Les visions étourdissantes avaient permis à Ihsan de monter assez haut pour entrevoir le plateau de jeu – enfin,

suffisamment pour avoir un aperçu et pouvoir déplacer ses propres pièces. Il était temps, car la partie touchait à sa fin. Les joueurs peaufinaient leurs derniers coups et Ihsan espérait que les siens feraient trembler les fondations mêmes du désert.

Yndris se raidit à côté de lui. Il attendit qu'elle dise quelque chose, mais elle resta silencieuse. Elle semblait fascinée. Il tira sur sa manche comme une alouette des rues égarée, mais elle ne réagit pas. Et puis quelque chose le frappa avec une violence inouïe : l'idée qu'il n'était pas un joueur, mais une stupide marionnette emportée par le fleuve du destin. Comme tous les autres.

Yndris lui rendit enfin la lunette.

— Là, dit-elle en pointant le doigt vers le quatrième bâtiment. Sur le château arrière.

Ihsan orienta la lunette vers le ketch qu'Yndris lui montrait. Enfin ! Zeheb était là. Une de ses filles l'aidait à s'asseoir sur une chaise pendant que l'autre inclinait un parasol pour le protéger du soleil. La preuve qu'ils attendaient depuis si longtemps. La preuve que Zeheb était toujours vivant. La preuve qu'ils ne pourchassaient pas un fantôme. Et ils savaient désormais à bord de quel navire il se cachait.

Ihsan baissa la lunette… et la reporta aussitôt à son œil. Un vol de moineaux prit son essor dans sa poitrine lorsqu'il la repéra de nouveau. Une forme sombre et anguleuse qui se dessinait sur l'horizon et laissait une traînée de poussière dans son sillage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Yndris.

Ihsan lui tendit la lunette et pointa le doigt. La jeune femme leva l'instrument optique et regarda pendant un long moment.

— C'est un galion royal.

En effet, songea Ihsan. Et il n'y avait que deux raisons susceptibles d'expliquer sa présence dans ce coin du désert. Soit Meryam ou Temel, le nouveau Roi de la maison Zeheb, avaient envoyé un émissaire proposer que Zeheb regagne Sharakhaï sans crainte d'être puni pour sa désertion. Soit – et c'était plus probable – ils avaient envoyé des assassins pour se débarrasser de lui.

Il nous faut agir, signa Ihsan. *Maintenant.*

Yndris resta immobile, pensive, pendant un moment, puis elle haussa le menton en direction des bâtiments kundhanais.

— Vous avez dit que Yusam voyait différentes possibilités dans son bassin. (Ihsan opina, curieux de découvrir ce que la jeune femme avait derrière la tête.) Cela implique que vous avez privilégié l'une d'elles. Je me demande bien quelle était votre place dans toutes ces visions.

Tiens, tiens. Yndris n'était pas si stupide que cela en fin de compte.

Je me trouvais à Sharakhaï, qui était intacte.

— Je m'en doutais. Où étiez-vous exactement ? Et où était mon père ? Où était Husamettín ?

Les visions n'étaient pas très claires à leur sujet.

— Cela ne vous dérangerait pas que je lise certaines d'entre elles, n'est-ce pas ? J'y trouverais peut-être quelque chose qui vous a échappé.

J'ai laissé les carnets dans un endroit sûr. (Il fit un geste en direction des navires.) *Loin d'ici. N'oublions pas que la situation est dangereuse.*

Yndris le regarda comme si elle trouvait cela tout à fait normal.

— Dans ce cas, vous ne verrez aucun inconvénient à me les confier lorsque le danger sera passé ?

Ihsan sourit avec naturel.

Il en sera fait ainsi.

Yndris laissa échapper un vague grognement, puis ils reculèrent et s'éloignèrent du sommet rocheux en rampant.

Cette nuit-là, quand les lumières du crépuscule prirent l'éclat de braises moribondes dans les cieux orientaux, Ihsan s'accroupit près d'Yndris à moins d'une centaine de pas du feu de camp qui éclairait les navires kundhanais. Une poignée de lanternes baignaient les ponts d'une lumière dorée. Le reste n'était qu'ombres et lueurs d'étoiles.

Soudain, un hurlement monta à l'autre extrémité du camp. Plusieurs gardes assis près du feu se levèrent aussitôt et s'éloignèrent en courant. Des claquements métalliques retentirent quelques instants plus tard, suivis de cris de guerre. Des ordres fusèrent en kundhanais.

Deux hommes s'attardèrent près du navire de Zeheb, hésitant sans doute à abandonner leur poste. Ihsan cherchait un moyen de se débarrasser d'eux quand un hurlement à vous glacer le sang fit vibrer l'air. Les deux gardes s'élancèrent vers l'endroit d'où il provenait.

Yndris et Ihsan coururent vers la poupe en restant aussi bas que possible et s'arrêtèrent devant l'écoutille arrière qui permettait d'embarquer et de

débarquer du matériel. Autour d'eux, les échos de la bataille résonnaient dans la nuit – claquements faisant songer à ceux d'un marteau sur une enclume et grognements de soldats luttant pour survivre. Pendant qu'Yndris tirait son sabre et s'assurait que personne ne les avait repérés, Ihsan glissa l'extrémité d'une barre en fer entre la rampe et la coque. Le Roi Éloquent n'avait pas la carrure de Husamettín, mais les dieux avaient accordé une force surhumaine à tous les rois et il ne lui fallut pas longtemps pour arracher les loquets de fixation.

La rampe s'abaissa et Yndris bondit dans la cale. Ihsan lui emboîta le pas et ils gravirent un escalier pour accéder au pont intermédiaire, là où devaient se trouver les quartiers de l'équipage. Un peu plus tôt, Ihsan avait vu quelqu'un fermer les volets d'une cabine de poupe de l'intérieur. Ils se dirigèrent vers cette cabine d'un pas rapide et Yndris enfonça la porte d'un solide coup de pied. Zeheb était là, assis sur l'unique couchette, les yeux écarquillés et ses cheveux poivre et sel en bataille.

La lumière d'une petite lanterne accrochée à une poutre soulignait son profil spectral. Ses lèvres articulaient des paroles silencieuses. Il écoutait les murmures autour de lui. Puis une lueur de lucidité passa dans ses yeux et il siffla comme une Vierge du Sabre. Un ordre. *Halte !*

— Regardez, souffla-t-il. Ils sont attaqués. (Sa voix se fit plus grave.) Est-ce qu'on essaie quand même de s'emparer du ketch ? (Sa voix se radoucit.) Oui, mais faites attention. Ils feront de leur mieux pour l'évacuer s'ils pensent que les sables s'agitent sous leurs pieds.

Yndris écarquilla les yeux en se demandant ce qui se passait, mais Ihsan avait déjà vu Zeheb se conduire ainsi. Il répétait les murmures qu'il entendait autour de lui. Les murmures de personnes qui se trouvaient à bord du galion royal sans doute. Pour accomplir ce genre de mission, on avait probablement envoyé une main de Vierges du Sabre, de redoutables guerrières. Au moins.

Ihsan n'eut pas le temps de réfléchir à la question. Il entendit un cliquetis sur sa droite et se tourna aussitôt. La porte de l'armoire s'ouvrit à toute volée et quelqu'un jaillit du meuble. Une femme. Elle brandissait un couteau et une masse de cheveux châtains flottait derrière elle comme une bannière dans le vent.

Ihsan resta figé par la surprise, mais Yndris réagit. Sa lame d'ébène dessina un arc funeste et coupa presque la femme en deux. La blessure était

mortelle – il n’y avait aucun doute sur ce point –, et l’inconnue ne poussa qu’un cri perçant avant de s’effondrer sur le plancher de la cabine. Sa respiration était courte et hachée. Une mare de sang s’étendait autour du corsage de sa modeste robe en lin.

Zeheb la regarda d’un air stupéfait. Ses yeux rougirent et se remplirent de larmes, mais ses lèvres, esclaves des murmures qu’il entendait, continuèrent à bouger.

Ihsan s’aperçut que la femme était une fille de Zeheb et, pour la première fois, il regretta ce qu’il avait fait au Roi des Murmures, un homme qu’il avait jadis considéré comme un ami. Il n’avait pas eu le choix. Et Zeheb l’avait bien cherché. Il n’aurait pas dû menacer l’enfant à naître de Nayyan et Ihsan. Mais quand même, être incapable de marmonner la moindre prière alors que votre fille agonisait devant vous…

Yndris claqua des doigts devant les yeux d’Ihsan.

— Et alors ? Vous pensiez qu’on réussirait sans faire couler le sang ?

Le Roi Éloquent l’ignora. Il se dirigea vers Zeheb et l’aida à se lever. Il crut qu’il allait résister, mais le Roi des Murmures l’accompagna sans rechigner, docile comme un agneau. Des larmes coulaient sur ses joues tandis qu’il marmonnait sans relâche.

Ils quittèrent le navire, chassés par des bruits de pas qui résonnèrent dans l’escalier derrière eux.

— Anann ? (Alors qu’Ihsan, Zeheb et Yndris atteignaient la cale, un cri de surprise retentit au-dessus d’eux, aussitôt suivi d’un gémissement déchirant.) Ils l’ont enlevé ! (C’était une voix de femme.) Ils ont tué Anann et ont enlevé père !

Ihsan, Zeheb et Yndris franchirent l’écoutille et s’élancèrent sur le sable.

— Halte ! lança une voix dans un kundhanais tranchant.

Ils l’ignorèrent. Yndris et Ihsan restaient tout près de Zeheb qui était sans doute la seule raison pour laquelle ils n’avaient pas encore été criblés de flèches.

— Qu’est-ce que vous attendez ? aboya le capitaine kundhanais depuis le pont du navire. Tirez !

La plupart des traits frappèrent le sable à bonne distance des fuyards et Yndris bloqua les autres avec son petit bouclier. Les ténèbres les enveloppaient, mais Ihsan aperçut des silhouettes en train de s’élancer à la

lueur des lanternes des navires. Une dizaine de guerriers armés de lances, de boucliers et de khépesh reconnaissables à leurs lames en croissant très particulière.

Zeheb n'avançait pas vite et ils ne parviendraient jamais à semer leurs poursuivants. Ihsan se préparait à se tourner pour les affronter quand la silhouette d'un homme élancé se précipita vers les guerriers. À la lumière du feu de camp, le Roi Éloquent vit Cahil attaquer les Kundhanais avec son marteau d'armes et son bouclier. Il ressemblait à un derviche tourneur, à un démon brandissant une arme surnaturelle. Et sa fille était presque aussi rapide que lui. Ensemble, ils repoussèrent les soldats, n'en laissant qu'un seul à Ihsan qui enfonça son sabre dans sa poitrine. Zeheb contempla l'affrontement en marmonnant au vent.

Soudain, une femme en armure noire jaillit de nulle part et porta un terrible coup à Cahil. La cotte de mailles du Roi amortit le choc, mais la violence de l'impact le fit chanceler. Trois Vierges du Sabre entourèrent le Roi Confesseur et sa fille.

Ihsan se tourna et une autre guerrière surgit des ténèbres devant lui. Il recula aussitôt, sachant fort bien que son seul espoir consistait à gagner du temps. Il aurait été incapable d'affronter la plus faible des Vierges du Sabre et celles-ci avaient sûrement absorbé un pétale d'adichara qui décuplait leur force et leur rapidité.

La guerrière ne perdit pas de temps. Elle passa à l'attaque et son shamshir sembla se fondre dans l'obscurité. Ihsan portait une solide cotte de mailles, mais elle ne résisterait pas longtemps aux coups d'une lame d'ébène. Surtout s'ils étaient assenés par une Vierge du Sabre bien entraînée. La guerrière le blessa à la jambe, puis porta un terrible coup à l'épaule droite. Ihsan réussit à lui entailler le bras, mais elle contre-attaqua et le frappa au flanc. Il eut l'impression que ses côtes explosaient.

Il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de la Vierge et vit Cahil tituber. Le Roi Confesseur posa un genou à terre et porta une main à sa poitrine comme il l'avait fait au caravansérail. En voyant cela, Yndris poussa un cri de désespoir et se déchaîna contre ses adversaires.

Est-ce que tout va se terminer ici ? se demanda Ihsan. *La vision de Yusam était-elle erronée ?*

Son adversaire lança une attaque dévastatrice contre sa pathétique garde et enchaîna avec un puissant coup de pied retourné qui lui coupa le souffle

et le projeta plusieurs mètres en arrière. Il s'effondra sur le sable et vit qu'Yndris avait fauché une Vierge qui l'empêchait d'approcher de Cahil. La jeune femme se battait comme un chat acculé, espérant sans doute que cela laisserait le temps à son père de récupérer. Le Roi Confesseur était allongé sur le sable, parfaitement immobile. Il clignait des yeux avec énergie, attendant que la crise passe tandis qu'Yndris affrontait seule les trois Vierges du Sabre.

Pendant que Zeheb observait la scène avec une expression vaguement satisfaite, Ihsan jeta une poignée de sable au visage de son adversaire qui approchait. La guerrière recula en titubant, mais le répit serait de courte durée. De son côté, Yndris reçut un coup au dos de la cuisse et chancela. Elle se baissa juste à temps pour éviter l'attaque d'une autre Vierge qui voulait finir le travail.

Les guerrières en armure noire entourèrent la fille de Cahil et se rapprochèrent. La jeune femme bloquait les attaques avec rage, consacrant toute son énergie à se protéger. Alors qu'Ihsan ne lui donnait plus que quelques instants à vivre, un homme de grande taille apparut. C'était Husamettín. Aussi fluide, puissant et implacable que les eaux d'un fleuve en colère, il fendit les ténèbres et lança une série d'attaques contre ses adversaires. Çedamihn lui avait volé Baiser de la Nuit et il combattait désormais avec un shamshir à deux mains ordinaire, mais il était toujours aussi redoutable. Son turban avait disparu et ses longs cheveux ondulaient à chacun de ses mouvements, révélant le signe du traître gravé sur son front. Avec ses yeux flamboyants tels ceux d'un démon, il l'arborait comme une marque de noblesse.

L'adversaire d'Ihsan se précipita au secours de ses camarades, mais cela ne servit pas à grand-chose. Husamettín les massacra avec l'aide d'Yndris.

Les fuyards se rassemblèrent et s'enfoncèrent dans la nuit, poursuivis par les cris des marins kundhanais et de la dernière fille de Zeheb.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 6



Hamid – qui était désormais le commandant en second de la treizième tribu et qui ne répondait plus qu'aux ordres du cheikh Macide – se tenait sur le gaillard d'avant de l'*Amarante*. À la poupe, trois frégates légères formant une pointe suivaient le galion. Chacune possédait un armement qui allait bien au-delà de la baliste, de la catapulte et des soldats habituels. C'était également le cas de l'*Amarante*. Après tout, la flottille faisait route vers le sud-ouest pour assister à une réunion intertribus et Hamid était convaincu que la rencontre serait houleuse. Mieux valait se préparer au pire.

Il scruta le désert avec sa lunette et repéra un groupe de vaisseaux à peine visibles dans la chaleur qui faisait onduler l'horizon.

— Le vent est favorable, lança Sirendra derrière lui. Nous arriverons d'ici une heure.

Il jeta un coup d'œil à la dirigeante des dix Bouclières qui l'accompagnaient dans ce voyage. Son turban ivoire orné de filets de perles et le médaillon accroché sur son front soulignaient ses yeux turquoise et son visage rond. C'était une femme respectable sur laquelle on pouvait compter, mais Hamid avait du mal à la supporter. Il savait pourquoi. C'était sa robe de combat. Elle ressemblait à celle des Vierges du Sabre et lui rappelait l'influence grandissante de Çeda au sein de la treizième tribu. Le fait que les Bouclières aient été entraînées par son ancienne amie – une femme qui

avait porté le sabre d’ébène et servi les Rois de Sharakhaï – démontrait clairement la nature incestueuse des relations qui s’étaient développées dans le désert au cours des dernières années. Et cette idée horripilait Hamid un peu plus chaque jour.

— Si tu veux te battre, très bien, avait-il dit à Sirendra au début du voyage, deux mois plus tôt. Mais dans ce cas, porte la même armure que nos soldats.

Mais Sirendra n’avait pas cédé.

— Tu sais que les robes des Vierges du Sabre ne sont que des copies de celles que portaient les guerrières des tribus, n’est-ce pas ? Je revendique cet héritage. Et mes sœurs également. (Elle l’avait toisé avec un petit ricanement méprisant.) Aucun Roi, aucune Vierge et aucun capitaine de navire ne me fera changer d’avis sur ce point.

Cette histoire n’était sans doute qu’un ramassis de conneries, mais Hamid n’avait pas insisté.

— Tu crois que les autres tribus accepteront de nous rejoindre sans combattre ? demanda Sirendra.

Elle le regardait avec son air critique.

— En vérité, je me fiche qu’elles décident de se battre ou non, répondit-il. C’est la cheikh Neylana qui a conseillé aux trois dernières tribus de ne pas rejoindre l’alliance, mais la situation va changer. Elle se pliera à nos demandes. De gré ou de force.

Sirendra fronça les sourcils.

— Mais tu feras de ton mieux pour éviter un affrontement, n’est-ce pas ? Comme Macide te l’a demandé ?

— Tu as peur de te battre, maintenant ?

— Je veux que les tribus se rassemblent.

— Moi aussi, mais cela ne dépend pas de moi. (Il fit un geste en direction des vaisseaux au loin.) Cela dépend d’eux.

Une voix grave monta derrière lui.

— Il est temps qu’ils apprennent, pas vrai, Hamid ?

Hamid se tourna. Lémi le Frêle gravit l’escalier menant au gaillard d’avant d’un bond. Le vent jouait avec sa barbe broussailleuse et faisait claquer les pans de son sarouel, mais c’était sa veste en cuir noir qui attirait immédiatement l’attention. Elle était si courte qu’elle aurait sans doute déclenché des éclats de rire si elle n’avait pas couvert une véritable

montagne de muscles. Les dieux s'étaient montrés généreux avec Lémi. Ils lui avaient accordé taille, puissance, agilité et une bonne dose de beauté virile.

S'ils avaient daigné lui laisser toute sa tête, songea Hamid, *il serait certainement devenu un des hommes les plus importants du désert.*

— Je t'ai dit mille fois de ne pas parler comme ça, non ? le réprimanda-t-il.

Lémi le Frêle écarta les bras d'un air incrédule.

— Ben quoi ? On est entre amis, non ?

— On est entre amis, oui, mais tu parles comme ça devant tout le monde.

Lémi observa les vaisseaux au loin, puis frotta son crâne chauve. Quelques jours plus tôt, il avait vu un marin se raser la tête et, depuis, il aiguisait son rasoir chaque matin pour faire de même. C'était devenu une véritable obsession.

— Tu es intelligent, Hamid, mais des fois, tu n'es pas fichu de faire la différence entre les dunes et le sable. Si tu dis à tes ennemis que tu vas les massacrer, ils vont se demander si tu es sérieux ou pas. Ils vont se mettre à douter. Et à faire des erreurs. Tu crois que c'est de la fanfaronnade, mais moi, je dis que c'est le destin.

Une fois de plus, Hamid sentit un bourdonnement à l'arrière de son crâne. Il aurait peut-être accordé un certain crédit à ces paroles s'il les avait entendues de la bouche d'un autre homme. Il aurait même pu les croire de la bouche de Lémi le Frêle si celui-ci avait été capable de faire autre chose que des conneries.

— Nous avons déjà parlé de tout ça, dit-il en rassemblant toute la patience dont il était capable. L'intimidation ne nous servira à rien ici. Il ne s'agit pas d'une bagarre dans une fumerie.

Lémi le Frêle fit craquer les articulations de ses doigts tandis que les muscles de ses bras et de sa poitrine ondulaient.

— Mais tu vas me prendre avec toi, hein ?

— À condition que tu fermes ta grande gueule.

Lémi le Frêle renifla.

— Je me tairai, tu le sais bien.

Hamid ne le savait pas, non. Mais il savait que la présence du colosse était un atout, et cet atout valait la peine de prendre quelques risques. Il

ordonna qu’on jette l’ancre une heure plus tard, débarqua en compagnie de Lémi et de Sirendra, puis se dirigea vers les vaisseaux halarijans qui formaient un cercle défensif. Un héraut vint à leur rencontre, un petit homme potelé et pédant que Hamid eut envie de gifler sur-le-champ.

Le héraut s’inclina.

— Si vous voulez bien me suivre.

Le vent cessa de souffler à l’instant où ils pénétrèrent dans le cercle de navires. Alors qu’ils se dirigeaient vers un pavillon en toile jaune et orange, ils passèrent devant un groupe d’hommes et de femmes qui se tenaient autour d’un feu. Ils surveillaient une grosse marmite de soupe et plusieurs chèvres qui cuisaient à la broche. Une délicieuse odeur flottait dans l’air.

— Ça sent bon, dit Lémi le Frêle.

Hamid le foudroya du regard.

— Tu veux bien te concentrer un peu ?

Le colosse haussa les épaules et jeta un coup d’œil gourmand par-dessus son épaule.

— Faut bien manger.

On les fit entrer dans le pavillon où la cheikh Neylana attendait en compagnie de six anciens à la mine renfrognée. Ils étaient assis en rond sur des tapis. Neylana était une femme d’une cinquantaine d’années au visage impénétrable. Elle portait une simple robe brune cousue de fil blanc qui accentuait son allure de rapace.

Elle fit signe à Hamid et à ses compagnons de s’asseoir sur les tapis disposés en face d’elle et son regard s’attarda sur Lémi le Frêle.

— Celui-là, je me souviens de lui, dit-elle.

Ce qui était sa manière de dire qu’elle ne se souvenait *pas* de Hamid.

— On dirait un tribunal, grogna Hamid en s’asseyant en tailleur.

— D’une certaine manière, c’en est un, répliqua Neylana.

Le bourdonnement dans le crâne de Hamid s’intensifia aussitôt.

On fit les présentations. Le fils efféminé du cheikh des Okans était là, ainsi que le vizir des Narazid, mais Hamid leur prêta à peine attention. Il savait fort bien que c’était sur Neylana qu’il devait concentrer ses efforts. C’était *elle* qu’il devait convaincre qu’elle avait tout intérêt à rejoindre l’alliance. Les Okans et les Narazid n’étaient que de vulgaires moutons qui lui emboîteraient le pas sans hésiter.

On servit de l’arac, mais le crâne de Hamid bourdonnait si fort qu’il eut du mal à le savourer.

— Nous sommes venus vous convaincre de rejoindre l’alliance, déclara-t-il quand le bruit devint insupportable.

Neylana fit la moue.

— Voilà qui est direct…

— Je ne vois pas l’utilité d’attendre d’avoir le ventre rempli pour entamer les pourparlers. Je suis venu à la demande de Macide pour vous présenter notre dernière offre.

Neylana prit une olive dans un petit bol.

— Votre dernière offre, répéta-t-elle sur un ton chantant. (Elle jeta l’olive dans sa bouche et la mâcha avec un sourire nonchalant.) On pourrait croire que tu nous menaces *avant même* de nous avoir présenté la proposition de Macide.

— Prenez cela comme vous voulez, dit Hamid en tirant un étui cylindrique de son khalat.

L’étui contenait l’offre que Macide et les autres cheikhs de l’alliance avaient rédigée, avec une carte des nouveaux territoires des trois tribus représentées dans le pavillon. Des territoires un peu trop vastes au goût de Hamid.

Neylana prit l’étui, sortit le parchemin et le déroula. De longues minutes s’écoulèrent tandis qu’elle l’examinait. Les parois de toile se creusaient sous la poussée du vent. Les feux des cuisiniers crépitaient à l’extérieur. Des enfants jouaient au loin. Neylana prit soin de montrer qu’elle réfléchissait aux conditions de l’offre avant de tendre le parchemin au vizir des Narazid, puis elle s’essuya les doigts comme si elle venait de toucher quelque chose de graisseux.

— Macide nous refait plus ou moins les mêmes propositions que la fois précédente.

— Macide n’a pas décidé seul, répliqua Hamid en montrant la carte. Neuf autres tribus soutiennent l’offre que nous, la treizième tribu, vous présentons.

Le sourire horripilant de Neylana s’accentua, et le bourdonnement fit de même dans le crâne de Hamid. C’était presque douloureux maintenant. Il se sentait comme Lémi le Frêle, incapable de contrôler ses émotions. Il avait tellement envie d’effacer le sourire de Neylana qu’il faillit dégainer son

poignard. Il se maîtrisa à grand-peine, mais s'agita sur son tapis. Il avait hâte que cette parodie de négociation prenne fin afin de pouvoir abattre son ultime atout.

Il cligna des yeux. Et se ressaisit.

Pas encore, Hamid. Pas encore.

Macide lui avait fait promettre de laisser une chance à Neylana.

Le visage de la cheikh se fit grave, comme si elle avait senti ses sombres pulsions.

— Ne te méprends pas, dit-elle. Nous souhaitons tous voir le désert uni, mais nous devons tenir compte des intérêts de nos tribus respectives. Les Malasaniens pillent les caravansérails avec lesquels nous commerçons. Ils se sont emparés d'une bonne dizaine de nos navires.

— C'est précisément pour cette raison que vous devriez vous joindre à nous, déclara Sirendra.

Hamid la foudroya du regard pour avoir osé prendre la parole sans y être invitée.

— Sirendra a raison, dit-il. La perspective de représailles de la part des treize tribus dissuaderait les Malasaniens de s'en prendre à vous et de menacer les caravansérails. Et une fois ce problème réglé, nous pourrions nous concentrer sur le but principal de l'alliance.

Neylana haussa les sourcils sous le coup de la surprise.

— Tu parles de guerre.

Hamid n'était pas dupe. L'expression et les paroles de la cheikh indiquaient clairement qu'elle se préparait à refuser l'offre de Macide.

— La guerre est inévitable.

Neylana laissa échapper un petit gloussement.

— Les hommes croient *toujours* que la guerre est inévitable. (Elle fit un geste en direction de la carte que le fils du cheikh des Okans examinait avec attention.) Ce n'est pas surprenant quand on voit que vous estimez les termes de cette proposition acceptables.

— Vous pensez que les Malasaniens sont venus ici pour commercer avec nous ? Vous pensez qu'une fois qu'ils se seront emparés de Sharakhaï ils nous laisseront sillonner la Grande Mère comme bon nous semblera ? par bonté d'âme ?

— Non, mais il existe d'autres puissances avec lesquelles nous pouvons trouver un accord.

Il s’écoula quelques secondes avant que Hamid comprenne ce qu’elle voulait dire. Et quand il comprit, le bourdonnement se transforma en cacophonie assourdissante.

— Vous parlez de Sharakhaï.

— Tu prononces ce nom comme s’il s’agissait de la pire des insultes, ce qui m’amène à me demander si tu es au courant des derniers événements qui ont eu lieu. Le pouvoir a changé de main dans la cité.

— Vous parlez de Meryam ? Ce n’est qu’un Roi portant une robe de reine.

— Tu crains un ennemi qui n’existe plus. Les anciens Rois ont disparu. Ils sont morts, se sont enfuis ou ont sombré dans la folie. La Reine Meryam nous a présenté une offre de paix. Une offre soutenue par les jeunes Rois et les jeunes Reines de Sharakhaï.

— Une offre de la Reine Meryam est un tissu de mensonges. La nôtre est sincère.

— Celle de la Reine Meryam l’est également. Elle nous a offert des vaisseaux. Elle nous a offert de l’argent pour remplir nos coffres alors que nous ne lui avons pas encore donné de réponse. Qu’as-tu apporté en dehors de revendications sur des territoires que *nous* avons payés avec notre sang, notre sueur et nos larmes ?

— Si son offre est tellement alléchante, pourquoi ne l’avez-vous pas encore acceptée ?

— Parce que, si nous passons un accord avec elle, nous devrons rompre tout lien avec vous. Elle veut qu’on lui livre la treizième tribu.

Hamid comprit que Neylana réfléchissait à cette option. Elle envisageait la possibilité de les vendre à l’ennemi. Le fait qu’elle n’ait pas refusé l’offre de Meryam ne laissait aucun doute à ce sujet.

La rage de Hamid empirait à chaque instant. Il avait du mal à réfléchir. Il avait du mal à voir ce qui se trouvait autour de lui. Il avait l’impression d’être entouré d’ennemis, d’hommes et de femmes qui le poignarderaient à l’instant où il sortirait du pavillon. Il mourait d’envie de voir le sable boire le sang halarijan.

Et quand cela arrivera, nous verrons bien ce qu’il adviendra de toi, cheikh Neylana. De toi et de ton petit sourire narquois.

— Nous apportons la promesse d’un avenir meilleur, dit Sirendra qui dut se sentir obligée de prendre le relais de Hamid.

Neylana tourna la tête et la regarda d'un air agacé.

— Mes enfants ne se nourrissent pas de ça, déclara-t-elle. Et ils ne vivent pas dans l'avenir. Ils vivent dans le présent et ce présent est implacable.

Hamid se leva brusquement. Il ne voulait pas rester une seconde de plus en compagnie de cette femme.

— Vous avez l'intention d'accepter l'offre de la Reine Meryam, dit-il avec assurance.

— En vérité, je voulais d'abord m'entretenir avec vous. Meryam offre beaucoup pour que nous l'aidions à chasser les envahisseurs du désert. Elle est aux abois. Si nous sommes unis, nous réussirons peut-être à la convaincre de renoncer à sa croisade contre la treizième tribu.

— Vous voulez que *nous*, la treizième tribu, passions une alliance avec Sharakhaï ?

— Avec une nouvelle Sharakhaï. Meryam veut que nous vous livrions à elle, mais je suis certaine que nous pourrons la convaincre de renoncer à cette demande. Surtout si nous parlons d'une même voix.

— Une nouvelle Sharakhaï ? cracha Hamid. Elle n'a rien de nouveau. Ceux qui se sont emparés du pouvoir sont les fils et les filles des anciens Rois. Et ces anciens Rois leur ont appris l'art d'asservir et de manipuler. Ils leur ont appris comment s'absoudre des trahisons de leurs pères afin de rester maîtres de Tauriyat. Oh ! ils vous souriront et ils vous tendront des mains amicales, mais ce sera pour mieux vous planter un couteau dans le dos. Ou vous envoyer rejoindre les masses opprimées, les gens qu'ils martyrisent alors qu'ils affirment que ce sont eux qui les ont portés au pouvoir.

La tirade de Hamid ne sembla guère impressionner Neylana.

— Je te demande cependant de rapporter ma proposition à Macide.

Hamid cracha sur le sable, entre eux.

— Jamais !

— Dans ce cas, nous enverrons notre propre messager, comme nous l'avons fait avec les autres tribus.

Hamid la regarda, horrifié, tandis qu'il commençait à comprendre ce que cela signifiait. Cette femme allait infecter les autres tribus. Elle allait détruire tout ce que la treizième tribu avait accompli, tout ce que *lui* avait accompli. À cette pensée, le bourdonnement s'interrompit net à l'arrière de

son crâne. Un grand calme l'envahit. Il était désormais convaincu que ce qu'il s'apprêtait à faire était juste.

— Macide m'a autorisé à faire une dernière offre, déclara-t-il.

C'était un mensonge, mais il savait que c'était le meilleur moyen de procéder.

— Oh ? lâcha Neylana. Et quelle est-elle ?

Hamid se dirigea vers la sortie à grands pas.

— Je crois qu'il vaut mieux vous montrer.

Sirendra et Lémi le Frêle se précipitèrent vers lui.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? demanda la Bouclière, assez bas pour que personne d'autre n'entende.

Hamid ne s'arrêta pas. Il sortit du cercle de navires et se dirigea vers l'*Amarante* et les trois frégates qui l'escortaient. Neylana, le vizir et le fils du cheikh le suivirent, accompagnés par les anciens et une dizaine de guerriers portant des turbans et des voiles.

Hamid s'arrêta lorsqu'il estima qu'ils étaient assez loin.

— Appelle-les, dit-il à Sirendra. (La guerrière hésita, puis tourna la tête vers Neylana et les personnes qui se trouvaient derrière elle.) Maintenant, Sirendra.

Le regard de la jeune femme se durcit tandis qu'elle accrochait son voile pour cacher son visage.

— J'espère que tu sais ce que tu fais.

Elle se tourna vers les navires et poussa un sifflement strident. À bord de chaque frégate, une Bouclière lui répondit de la même manière avant de descendre dans la cale. Quelques instants plus tard, des rampes arrière s'ouvrirent et se posèrent sur le sable. Un nuage de poussière passa, dissimulant momentanément les silhouettes qui descendaient des navires. Une vingtaine de Bouclières voilées tout d'abord, puis des personnages voûtés qui marchaient d'une curieuse manière. Certains avançaient même à quatre pattes, comme des animaux.

Un hoquet collectif de stupéfaction monta derrière Hamid. Il se tourna et regarda les membres de la tribu des Halarijans. Des dizaines d'entre eux s'étaient rassemblés pour observer la scène et des dizaines d'autres approchaient. Certains avaient la bouche grande ouverte, d'autres dégainaient des shamshirs ou sortaient des arcs. Bientôt, il y eut près de deux cents personnes devant les navires disposés en cercle, les yeux rivés

sur les Bouclières qui avançaient sur le sable à la tête de cinquante asirim. Elles se rangèrent derrière Hamid, Sirendra et Lémi le Frêle, puis les asirim se rassemblèrent derrière elles en formant des groupes inégaux.

Hamid attendit quelques instants avant de se tourner vers les créatures et de pointer le doigt vers les Halarijans.

— Ils ont décidé de s'allier avec Sharakhaï. Et ils voudraient que nous fassions de même. Mais nous ne pouvons pas faire une chose pareille. Nous ne *voulons* pas faire une chose pareille. Je préfère mourir plutôt que de passer un accord avec les Rois, leurs fils ou leurs filles.

Contrairement à Sirendra et aux autres Bouclières, Hamid était incapable de percevoir les sentiments des asirim, mais il vit la colère déformer leurs visages tandis que leurs cous se tendaient et que leurs membres frissonnaient. Ils bouillaient de rage et étaient prêts à exploser.

Leur présence montrait l'importance que Macide accordait à cette mission. Les asirim étaient censés protéger l'expédition des Malasaniens, des Miréens et des tribus hostiles si la situation dégénérait. Ils n'étaient pas censés intimider les Halarijans pour faciliter les négociations, mais Hamid avait tout de suite pensé que ce serait dommage de ne pas les utiliser.

Sirendra avait protesté quand il lui avait fait part de son plan. Elle avait affirmé que Macide ne lui aurait jamais permis de faire cela s'il lui en avait parlé avant de lever l'ancre, mais Hamid n'avait pas changé d'avis et elle avait fini par céder. L'opinion de Macide n'avait guère d'importance. Si les trois dernières tribus acceptaient de rejoindre l'alliance, le cheikh de la treizième tribu estimerait que Hamid avait eu raison.

Hamid se tourna vers Neylana et les membres de sa tribu.

— La voici ! cria-t-il en écartant les bras. L'ultime offre de Macide.

Neylana avança, seule. Elle se dirigea vers Hamid à grands pas, leva un doigt crochu et le pointa vers les asirim.

— Tu serais prêt à verser le sang d'une tribu sœur ?

Sirendra dégaina son shamshir.

— Il me semble que nous sommes en droit de poser la même question à ceux qui envisagent de passer une alliance avec la Reine Meryam, avec Sharakhaï. Seriez-vous prêts à nous abandonner une nouvelle fois aux Fileuses du Destin ? Nous, la treizième tribu ?

Hamid savait que la Bouclière perdait son temps. Un homme comme Emre aurait sans doute pris la peine d'expliquer à Neylana que cette

alliance était dans l'intérêt des Halarijans et qu'ils auraient leur mot à dire dans toutes les futures prises de décision, mais Hamid ne voyait pas les choses ainsi. Il était parfois nécessaire de montrer aux gens que leurs choix avaient des conséquences. Et puis il devait bien reconnaître qu'au fond il n'avait aucune envie que Neylana accepte l'offre de Macide. Au cours des cinq derniers mois, sa soif de sang n'avait cessé de croître et il était impatient d'y céder.

— Nous exigeons votre réponse maintenant, déclara Sirendra.

Hamid essaya de deviner les sentiments de Neylana – un exercice auquel il était plutôt bon en général. En vain. Il ne connaîtrait jamais sa décision, car, à cet instant, le claquement d'une corde d'arbalète retentit. Le carreau siffla dans l'air et frappa un asir – un des jumeaux, Huuri ou Imwe, Hamid n'arrivait jamais à les différencier.

Les deux frères, qui étaient les plus petits de la meute, s'élancèrent vers le tireur. L'homme les regarda se précipiter vers lui avec une expression stupéfaite et incrédule. Hamid comprit que ses nerfs avaient lâché.

Il aurait pu ordonner aux Bouclières de rappeler les deux asirim, mais il ne le fit pas et les deux frères continuèrent à courir comme des loups affamés. Le tireur recula, mais Huuri et Imwe se jetèrent sur lui et le déchiquetèrent avec rage. Le sang gicla. Plusieurs Halarijans se précipitèrent au secours de leur camarade et furent attaqués à leur tour. Des guerriers se rassemblèrent et approchèrent. Plusieurs asirim hurlèrent et s'élancèrent pour aider les deux frères.

— Assez ! cria Hamid. Assez ! Rappelez-les !

Les Bouclières avancèrent et ordonnèrent aux asirim de revenir. Huuri et Imwe étaient rapides comme l'éclair et il n'y avait qu'une ou deux estafilades sur leur peau noire et fripée. Du côté des Halarijans en revanche, il y avait deux morts et cinq blessés.

Les jumeaux revinrent en souriant. Hamid avait envie de les imiter, mais il avait un travail à achever. Il laisserait libre cours à sa joie plus tard, en dégustant une bouteille d'arac allongé sur sa couchette en compagnie de Darius.

— Vous voyez ce qui arrive à ceux qui nous défient ? demanda-t-il à Neylana qui semblait en état de choc. Le pouvoir et la colère des asirim doivent être dirigés contre les Rois. Contre les Miréens. Contre ces maudits

Malasaniens et leur flotte. Joignez-vous à nous, cheikh Neylana. Joignez-vous à nous ou subissez les conséquences de votre entêtement.

Le regard de Neylana passa de Hamid aux morts et aux blessés qu'on emportait vers les navires. Elle cligna des paupières plusieurs fois et ses lèvres bougèrent sans qu'aucun son en sorte.

— Je dois parler aux autres cheikhs, réussit-elle enfin à articuler.

— Nous savons tous les deux que les Okans et les Narazid se rangeront à votre avis. (Hamid se tourna et s'éloigna avant qu'elle ait le temps d'ajouter un mot.) Je vous laisse un jour.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7



Willem connaissait bien le collegium de Sharakhaï. Il le connaissait mieux que les architectes qui l'avaient dessiné, mieux que les ouvriers qui l'avaient bâti, mieux que les érudits, les professeurs et les étudiants qui le fréquentaient. Il avait arpenté chaque chemin du domaine. Il avait remonté chaque couloir et chaque galerie souterraine. Il avait visité chaque pièce et s'était caché dans chaque placard – y compris celui du recteur pendant que celui-ci dormait.

Il empruntait régulièrement les passages les moins fréquentés en notant les changements comme un comptable assidu : les violentes tempêtes avaient fait de terribles dégâts ; on avait repeint les murs pour masquer les ravages du temps ; on avait planifié l'édification de plusieurs pavillons, puis on avait creusé des fondations avant de les construire – ou de les reconstruire. Il remarquait chaque nouvelle statue et œuvre d'art – généralement offerte par d'anciens étudiants – qui venait orner les socles, les étagères et les murs de la noble institution. Willem estimait que l'art devait apporter une touche de grandeur, mais les nouvelles générations d'artistes avaient un goût de plus en plus prononcé pour le tape-à-l'œil.

Une nuit, au cours d'une de ses nombreuses expéditions, il aperçut un étudiant qui traversait l'esplanade en direction du bâtiment des sciences et, malgré la distance qui les séparait, il avait reconnu Altan. Il l'avait épié à maintes reprises. Il l'avait regardé dormir à travers la fenêtre de sa chambre.

Il l’avait regardé se déplacer. Il l’avait regardé manger au restaurant estudiantin. Bien plus que la coupe de sa robe ou sa démarche embarrassée, c’était la lumière qui émanait de lui qui le définissait. Altan brillait plus fort que les autres, et son aura qui changeait progressivement de couleur était merveilleusement agréable.

Altan monta les marches menant à l’entrée voûtée du bâtiment de pierre. Lorsque la porte en bois se ferma derrière lui, Willem monta dans un arbre, s’élança sur une branche et profita de son élasticité pour bondir en direction d’un balcon. Il grimpa jusqu’au deuxième étage et entra par une fenêtre qui restait toujours ouverte. Il approcha de la rambarde du hall central et jeta un coup d’œil en contrebas de la grande salle. Il aperçut la silhouette scintillante d’Altan qui se dirigeait vers l’autre extrémité.

Maintenant qu’il le voyait clairement, il remarqua que son aura était plus discrète que d’habitude et il se demanda ce qu’il pouvait bien faire là à cette heure avancée. Pendant un moment, il imagina que le jeune homme venait lui rendre visite dans les entrailles du collegium, là où se trouvaient les archives secrètes dont une poignée de personnes seulement connaissaient l’existence. Altan voulait peut-être lui poser des questions à propos de… eh bien ! à propos de n’importe quoi. Willem y répondrait. Il avait le don de lire à toute vitesse, de lire sans relâche et de ne jamais rien oublier. Des milliers de livres étaient passés entre ses mains et il était capable d’en réciter la plus grande partie par cœur.

Par tous les dieux ! tous ces secrets qu’il pourrait partager ! Il n’avait pas lu tous les ouvrages du collegium, mais peu s’en fallait. Il avait même lu ceux qui avaient été cachés par son maître, le mage Nebahat, un haut membre d’une société occulte appelée l’Enclave. Nebahat avait pris soin de dissimuler toutes les œuvres contenant des savoirs secrets – des savoirs *dangereux*, avait-il dit, un jour. Il ne serait pas content s’il apprenait que Willem en avait parlé à quelqu’un, mais Altan serait ravi. Comment aurait-il pu en être autrement ?

Ils deviendraient des amis que rien ne pourrait séparer. Ils bavarderaient jusqu’au cœur de la nuit, riraient et aborderaient des sujets poussant leur intellect aux limites de ses capacités, des sujets qui feraient briller leurs auras plus fort.

Sauf…

Sauf qu'Altan ne savait même pas que Willem existait. Willem y avait veillé. Cela faisait partie des contraintes du sortilège de Nebahat. Willem avait eu un autre maître avant Nebahat, la première personne qui lui avait lancé un sort de subjugation, mais cela n'avait plus aucune importance aujourd'hui. Il ne se rappelait même plus son nom. Et puis, même si Altan découvrait son existence, cela ne changerait pas grand-chose. Willem ne pouvait pas lui parler. On lui avait volé sa voix une éternité plus tôt.

Alors pourquoi Altan se rendait-il dans le bâtiment des sciences ? Pourquoi empruntait-il le couloir qui était susceptible de le conduire au repaire secret de Nebahat ? Willem bondit vers un pilier en grès et se laissa glisser jusqu'au premier étage. Il était possible qu'Altan ne se rende *pas* aux archives secrètes de Nebahat, mais son aura brillait avec intensité, avec une détermination à laquelle se mêlaient une certaine prudence et une bonne dose d'angoisse.

Il ne fut donc pas surpris de voir Altan traverser le laboratoire d'alchimie, entrer dans la réserve et actionner le loquet caché derrière une fausse bibliothèque. Le meuble pivota en grinçant. Les bruits de pas d'Altan résonnèrent de nouveau, puis s'évanouirent. Ce fut seulement à ce moment que Willem se glissa dans la pièce aux murs couverts d'étagères chargées de vases à bec, de boîtes en bois étiquetées et de fioles contenant des nuées de réactifs chimiques.

Silencieux comme un hibou à l'affût, Willem pénétra dans le passage que dissimulait la bibliothèque à moitié ouverte, descendit l'escalier en colimaçon et traversa les catacombes qui s'étendaient dans les entrailles du collegium. Il entendit des voix lointaines qui couvraient les échos étouffés de ses pas. Il tourna à une intersection et s'arrêta à l'entrée d'un étroit conduit de ventilation. Il se faufila à l'intérieur et grimpa au niveau supérieur du repaire, là où il passait la plus grande partie de ses journées. Il remonta une allée séparant deux énormes bibliothèques et s'arrêta près de la rambarde d'une galerie surplombant un espace circulaire couvert de tapis. La salle abritait sept tables chargées de piles branlantes de livres, de parchemins et d'anciennes tablettes en cuivre ou en argile. Un cône de roche volcanique noire et poreuse brûlait dans l'âtre et des flammes émeraude dansaient en projetant une lumière inquiétante qui se mêlait à celles des lanternes dorées suspendues ici et là.

Le large dos de Nebahat bloquait la vue de Willem, mais il aperçut la mince silhouette d'Altan. Le jeune homme devait avoir l'âge de Willem – à peu de chose près. Son visage pâle et harmonieux était rasé de près et il portait la tunique crème des étudiants du collegium. Nebahat, lui, n'était pas vieux, mais il était déjà entré dans l'automne de sa vie. Sa peau avait la couleur du bronze. Sa barbe poivre et sel était si touffue qu'on aurait pu croire qu'un vison des neiges lui mordait le menton et refusait de lâcher prise. Ses vêtements étaient élégants : un khalat vert lustré, un caftan turquoise et un magnifique turban en soie ivoire qui surplombait son front fardé de pigments scintillants jaunes et orange.

— Tu n'as parlé à personne de tes découvertes ? demanda-t-il à Altan.

— Seulement à Cassandra et au recteur.

— À Cassandra et au recteur, répéta Nebahat. (Altan hocha la tête.) Tu as interrogé le recteur à propos des objectifs de notre petit projet. Pourquoi ?

— Parce que je…

L'aura d'Altan devint mauve, ce qui trahissait le doute et l'angoisse.

— Allons, Altan, le morigéna Nebahat. Il était vain de vouloir me résister.

Le visage d'Altan s'empourpra, puis vira à un violet presque noir.

— Parce que *je* suis un descendant de la treizième tribu.

— Oh ? De quel côté ?

— Du côté de ma mère.

Le visage d'Altan exprimait une telle douleur que Willem fut envahi par un mélange de colère, de frustration et d'impuissance.

Nebahat hocha la tête, comme si la réponse d'Altan l'avait satisfait et qu'il ait pu en revenir au sujet précédent.

— Combien d'autres noms as-tu trouvés ?

— Dix.

D'habitude, Altan était loquace et enjoué, mais les réponses qu'il donnait à Nebahat étaient brèves et tendues.

Les réponses d'un homme qui a perdu tout espoir.

Cette pensée amena Willem au bord des larmes.

Nebahat recula et Willem hoqueta de surprise. Son champ de vision était désormais dégagé et il vit Altan tendre une main, paume vers le

plafond, comme s'il offrait quelque chose. Mais sa paume n'était pas remplie d'amandes. Elle était remplie de sang.

Nebahat se mit à aller et venir. Il faisait toujours cela quand quelque chose l'ennuyait. Willem ne savait pas ce qu'Altan avait fait, et en quoi cela pouvait bien concerner Nebahat, mais il savait que celui-ci allait prendre une décision capitale.

Le visage du mage se crispa et il se tourna brusquement vers Altan. Willem faillit lui crier d'arrêter lorsqu'il le vit tremper un doigt dans le sang du jeune homme et s'en servir pour tracer un long trait écarlate sur son front. Willem savait depuis toujours que Nebahat était un mage, mais par tous les dieux ! il ne l'avait jamais vu utiliser ses pouvoirs sur quelqu'un d'autre que lui. Trait après trait, l'infâme individu dessina un sigil, un sigil qui obligerait Altan à obéir à ses ordres. Willem comprit qu'il se passait quelque chose d'irrémédiable et qu'il ne pouvait rien faire pour l'arrêter. C'était terrifiant. D'autant plus terrifiant que cela se déroulait sous ses yeux.

Lorsque Nebahat eut tracé la dernière courbe du sigil, il plongea un chiffon dans un bol d'eau et s'essuya le doigt. Puis il lava la paume et le front d'Altan avant de faire un geste en direction d'un passage derrière Altan.

Non, non, non ! aurait voulu hurler Willem. *Par pitié, ne va pas par là !*

Mais il était condamné au silence, condamné à travailler dans l'intérêt de Nebahat et jamais dans le sien. Aucun dieu ne répondit à sa prière silencieuse. Altan se tourna et s'éloigna comme si ce qui venait de se passer n'avait pas plus d'importance qu'une conversation sur la pluie et le beau temps.

Willem regagna l'entrée du conduit d'aération tandis que son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Il se glissa à l'intérieur et suivit Altan le long de l'escalier en colimaçon. Il veilla à conserver une distance prudente, mais, quand Altan sortit du bâtiment des sciences et s'engagea sur le chemin de l'esplanade, il se fit plus téméraire et se rapprocha.

Altan allait faire quelque chose de terrible. Le scintillement de son aura ne laissait aucun doute à ce sujet. Elle était sombre comme un bûcher funéraire sur le point de s'éteindre. Willem se glissa derrière lui, mais n'eut pas la force de l'attraper par la manche. Il était quasiment impossible de s'échapper de la cage dans laquelle Nebahat avait enfermé son esprit, de vaincre le sortilège qui l'empêchait de toucher et de parler à quelqu'un.

Impossible. Pas quasiment *impossible*, corrigea-t-il.

Non ! S'il le voulait vraiment, il pouvait vaincre le sortilège de Nebahat. N'était-ce pas ce qu'il s'était toujours répété ? Il le pouvait. Il pouvait projeter son esprit et toucher Altan. Et Altan émergerait de sa transe. Et tout redeviendrait comme avant. Ils gagneraient la chambre du jeune homme et s'étreindraient jusqu'à ce que le soleil se lève. Puis ils décideraient de ce qu'il convenait de faire à propos de Nebahat. Willem n'aurait pas besoin de dire un mot. Ce serait inutile. Sauver la vie de quelqu'un n'était-il pas la forme de communication la plus intime de toutes ?

Alors qu'Altan s'apprêtait à sortir du domaine du collegium, le visage de Willem se contracta sous le coup de la détermination. Il déglutit et tendit le bras. Sa main se rapprocha de l'épaule d'Altan.

Attrape son bras ! hurla Willem en lui-même. *Touche-le et il sera libre !*

Mais ses doigts se figèrent à un cheveu de la robe en lin d'Altan. Celui-ci quitta le collegium, se dirigea vers la vieille ville et s'enfonça dans les rues dont les pavés faisaient songer à une peau de lézard. Willem ralentit, puis s'arrêta sur l'esplanade couverte de gravier fin.

Il resta immobile pendant un long moment. Des larmes ruisselaient sur son visage.

Je t'en conjure, reviens.

Une supplique qui n'était rien d'autre qu'un nuage de poussière dans le vent. Altan s'éloignait à grands pas, sans rien savoir de Willem. Son aura s'assombrit, puis disparut complètement.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8



Brama était assis en tailleur au sommet d’une dune en croissant, face au port septentrional de Sharakhaï qui s’étendait à une demi-lieue de distance. La lueur du crépuscule nimbait les quartiers occidentaux de la cité. Les autres, plongés dans l’obscurité, ressemblaient à un assemblage hétéroclite de blocs gris et noirs. À l’est, le disque cuivré de Rhia émergeait au-dessus de l’horizon. Sa sœur, Tulathan, ne tarderait pas à la rejoindre et elles entameraient alors leur voyage à travers les cieux. Beht Zha’ir approchait et Brama se demandait ce qui allait se passer maintenant que les asirim étaient partis.

Une lance courte était posée en travers de ses cuisses, celle que Mae lui avait donnée, celle qu’il avait utilisée pour tuer l’ehrekh Belosh. L’arme n’avait rien de particulier, mais elle lui servait de catalyseur. Elle lui permettait de contrôler le pouvoir de l’os de Raamajit caché derrière la petite cicatrice de son front.

— Je préfère, tu t’allonges, dit Mae.

Elle était couchée sur le ventre à côté de lui, sur le versant exposé au vent de la dune.

— Je te l’ai dit : ils ne peuvent pas me voir.

— J’ai entendu, mais je suis nerveuse pour ça.

Le vent souleva un nuage de sable qui enveloppa la guerrière, l’obligeant à se cacher le visage. Il évita Brama. Il le contourna, comme le

jeune homme le lui demandait.

— Je n'aime pas trop le contact du sable, déclara-t-il. Il m'apporte trop de choses.

Des choses qui le submergeaient parfois. C'était à cause de Rümayesh. Elle avait trouvé le moyen de se fondre en lui – ou de le fondre en elle, il ne savait pas trop. Cette perte de contrôle le mettait hors de lui. Et le plongeait dans un profond désespoir. Au cours des semaines qui avaient suivi cette symbiose, il avait été saisi par des envies de plus en plus pressantes de meurtre, de carnage. Il n'y avait pas cédé, mais il lui avait parfois fallu rassembler toute sa volonté pour résister. Il avait donc décidé de se réfugier dans le désert en attendant qu'elles se dissipent. Et grâce aux dieux, cela semblait en bonne voie.

Brama était un jeune homme très pragmatique. Rümayesh hantait ses songes, mais l'espoir de lui échapper n'était guère plus qu'une chimère qui lui traversait parfois l'esprit.

Au loin, une silhouette apparut, une petite flamme noire et dansante.

— La voilà, dit Mae.

— Je sais.

Il l'avait sentie quitter Sharakhaï, mais il n'avait rien dit à la guerrière. Il aimait la saveur de son excitation quand elle découvrait quelque chose.

Tu te lasses d'elle, je le sens, souffla une voix dans sa tête.

Silence, ordonna Brama.

Et cela ne fera qu'empirer. Bientôt, tu ne la supporteras plus.

J'ai dit silence.

Lorsque la femme – une espionne de la reine Alansal infiltrée à Sharakhaï – arriva, la nuit était tombée. La lueur des lunes plongeait la ville dans une atmosphère spectrale. Quelques mois plus tôt, les hurlements des asirim auraient retenti tandis qu'ils se dirigeaient vers la cité pour y collecter les offrandes marquées par le fouet de Sukru. Mais Sukru était mort et les asirim avaient été libérés par Çeda et la treizième tribu.

Sharakhaï est en train de changer, Brama. Nous pourrions en profiter. Nous pourrions faire partie de ce changement.

Brama jeta un coup d'œil en direction de Mae qui avançait à la rencontre de l'espionne, une femme aussi fine qu'un roseau. Elles conversèrent en miréen et, après un échange qui semblait particulièrement houleux, l'espionne tendit un étui à parchemin en bois à la guerrière – la

carte du réseau de cavernes qui s'étendait sous la cité, copiée en prévision de l'offensive que comptait lancer la reine Alansal.

Brama aurait voulu réfuter les paroles de Rümayesh. Il se demandait de plus en plus souvent pourquoi il restait au service des Miréens, mais dès que Mae le regardait…

C'est à cause d'elle, songea-t-il. *Qui d'autre pourrait rester l'amie loyale d'un homme tel que* toi *?*

Moi, souffla Rümayesh d'une voix roucoulante. *Quel besoin as-tu de fréquenter une pauvre villageoise miréenne ?*

Brama ricana. Mae avait peut-être été une pauvre villageoise miréenne jadis, mais elle était désormais un chevalier qirin, une protectrice de la reine. Brama comprit alors que Rümayesh était *jalouse* de la jeune femme.

Il était sur le point d'aborder le sujet avec l'ehrekh quand il sentit une nouvelle présence. Un homme qui se dirigeait plus ou moins vers eux. C'était curieux. L'inconnu passa à quelques dizaines de mètres de leur position, mais il ne leur prêta pas attention. Brama vit qu'il portait la robe des étudiants du collegium. Que faisait-il là ? Était-il venu pour eux ? Brama n'en avait pas la moindre idée.

Mae et l'espionne le remarquèrent à leur tour et elles s'accroupirent derrière une dune. Brama, pendant ce temps, prit sa lance et emboîta le pas à l'inconnu. Mae le rattrapa et le saisit par la manche de sa tunique. Ce geste le plongea dans une telle colère qu'il libéra son bras d'un mouvement brutal et projeta une vague d'énergie dans sa lance. Mae le regarda, imperturbable, tandis qu'il inspirait un grand coup pour se calmer.

Il songea avec horreur qu'il avait été à deux doigts d'utiliser son pouvoir contre elle et que tout s'était déroulé en une fraction de seconde. Cela lui arrivait de plus en plus souvent. La moindre contrariété, le moindre contretemps réveillaient aussitôt sa colère, sa haine ou l'envie de faire mal. Chacun de ces moments était un coup qui faisait trembler les remparts qu'il avait érigés autour de Rümayesh. Et quand ces remparts tomberaient – car ils tomberaient un jour –, elle redeviendrait sa maîtresse et il redeviendrait son esclave.

Il toucha la bosse de son front avant que ses noirs désirs prennent trop d'ampleur. Là, sous un lacis de cicatrices, se trouvait l'os de Raamajit l'Exalté, un être incroyablement puissant. Au cours des rêves délirants qui avaient suivi la mort de l'ehrekh Belosh, Brama avait entaillé son propre

front et avait glissé l’os noirci dans la plaie. La peau s’était alors reconstituée et avait recouvert l’artefact. Enfin, c’était ce que Mae lui avait raconté, car il ne se souvenait de rien. Il puisa dans cette énergie et s’éloigna de Rümayesh pour rester maître de la symbiose.

Mae sentit le danger et renvoya l’espionne en agitant la main pour lui faire comprendre de se presser. Elle n’eut pas à insister et la femme prit congé avec un soulagement évident. Tandis qu’elle s’éloignait, Mae se concentra sur Brama et observa ses mouvements avec soin. Elle sentait que Rümayesh exerçait une influence de plus en plus impérieuse, mais elle décida de ne pas en parler. Elle se contenta de faire un geste en direction du désert.

— Viens, Brama. Nous partons maintenant. Nous retournons voir Alansal.

— Pars si tu veux, répliqua Brama avant de se tourner pour suivre l’étrange étudiant qui se dirigeait vers les champs en fleur.

Mae lui emboîta le pas, mais son expression montrait clairement que c’était à contrecœur.

— Il est je ne sais pas qui, mais pas important pour notre reine.

— Pour ta reine, rectifia Brama.

Beht Zha’ir ne ressemblait peut-être plus à ce qu’il avait été, mais une chose n’avait pas changé : les adicharas brillaient toujours. Leurs fleurs bleu diamant tapissaient la nuit comme un trait de khôl et le bourdonnement des ailes-vibrantes résonnait au loin. L’étudiant s’enfonça et disparut dans le bosquet le plus proche.

Brama et Mae le suivirent. Les branches s’entrechoquaient et claquaient autour d’eux. Ce n’était pas à cause du vent, mais de la mystérieuse haine que Tulathan leur avait insufflée quand elle les avait plantés quatre siècles plus tôt. Brama et Mae s’arrêtèrent devant un arbre qui ne ressemblait pas aux autres. Ses branches ployaient et étaient presque dépourvues de feuilles. Ses fleurs étaient moins brillantes que celles de ses voisins. Il semblait malade. Mourant.

L’étudiant le regardait d’un air fasciné. Il se dirigea vers lui à pas lents et s’offrit à lui. Si Brama avait été dans son état normal, il aurait essayé de l’en empêcher, mais l’influence de Rümayesh l’écrasait et le désir de voir la mort était de plus en plus intense. Il se contenta donc de regarder.

— Non ! cria Mae en comprenant ce qui allait se passer.

Une seconde trop tard.

Elle s'élança vers l'étudiant, mais celui-ci était déjà à portée de l'arbre. Les branches torturées s'enroulèrent autour de lui comme les doigts d'un enfant sur un jouet qu'il avait cru perdu à jamais.

Brama était de plus en plus indifférent à la fragilité humaine, mais, pour une raison étrange, Mae lui rappelait toujours qui il était vraiment. Et comme la jeune femme avait senti le danger qui menaçait l'étudiant, il sentit le danger qui *la* menaçait.

— Arrête, Mae ! s'écria-t-il.

Elle ne l'écouta pas et continua à avancer. Il pointa alors sa lance et invoqua une bourrasque. Le vent poussa la jeune femme en arrière, ce qui laissa à Brama le temps de l'attraper par le bras.

— Les épines, dit-il. Leur poison est mortel.

Mais Mae ne voulut rien entendre. Elle regarda les tentacules végétaux se contracter et le jeune homme hurler pendant un instant, puis tira son sabre et se mit à trancher les branches. Malheureusement, les bosquets d'adicharas cachaient de nombreux dangers. Les branches des arbres voisins ondulèrent et se tendirent vers elle comme s'ils essayaient de protéger leur frère.

— Mae, les épines !

Brama la saisit de nouveau par le bras et, cette fois-ci, elle ne résista pas et se laissa entraîner en arrière. Au même moment, l'adichara malade enroula un de ses appendices autour de la gorge de l'étudiant. Les cris de celui-ci se transformèrent en gargouillis humides, faiblirent et s'interrompirent. Le malheureux se débattit quelques instants de plus, puis le prédateur et la proie se figèrent. Le sang du jeune homme, noir à la lumière des fleurs, macula sa robe et coula le long des branches en direction du tronc. Des rigoles scintillantes de plus en plus nombreuses se formèrent et serpentèrent vers les racines.

Alors que le sable absorbait le liquide sombre et épais, les yeux de Brama papillonnèrent, puis se fermèrent sous le coup d'une sensation enivrante : le départ de l'âme de l'étudiant vers le monde de l'Au-delà. Il entrevit les champs lointains pendant une fraction de seconde, mais cela suffit à le remplir de lumière, lui et Rümayesh. Pour une fois, l'ehrekh resta silencieuse. Elle savourait ce nectar.

Et puis quelque chose d'étrange se passa. Une par une, les fleurs malades de l'adichara s'éteignirent et ses branches s'affaissèrent comme des membres morts. Puis les fleurs des arbres voisins s'assombrirent à leur tour, comme si elles avaient été contaminées. Brama se demandait si les symptômes perdureraient et si les autres adicharas mourraient à leur tour lorsque Mae se tourna brusquement vers lui.

— Tu as laissé lui mourir ! cria-t-elle.

Brama ne sut quoi dire. Il avait l'impression de se réveiller d'un étrange sommeil.

Mae posa un doigt contre sa poitrine et appuya avec force.

— Tu as *laissé* lui mourir !

— Ta reine et toi préparez un assaut contre Sharakhaï. Pourquoi te soucies-tu de la vie d'un étudiant du collegium ?

— Je me bats pour ma reine. Ensemble nous nous battons pour la grande gloire de notre pays. Mais je n'ai pas du plaisir dans la mort, Brama. (Elle recula d'un pas et le toisa.) Tu es *elle*. Tu n'es pas le Brama je connais.

Elle attendait qu'il se défende, mais que pouvait-il dire ? Elle n'avait pas tout à fait tort, mais elle n'avait pas tout à fait raison non plus.

Elle s'éloigna d'un pas raide et Brama n'essaya pas de la retenir. À l'idée qu'elle s'en aille et qu'elle le laisse en la seule compagnie de Rümayesh, il eut l'impression de basculer dans un précipice dont il ne ressortirait jamais, mais, pour le moment, il était intrigué par l'étrange comportement de l'étudiant.

C'était une offrande, songea-t-il. *Comme les asirim ne sont plus là, quelqu'un a trouvé un moyen d'envoyer les offrandes dans les champs en fleur.*

Alors qu'il approchait de l'arbre éteint, le doux bruissement des branches l'enveloppa. Il s'accroupit, posa un doigt sur le sang qui entourait la base du tronc et suivit le chemin qu'il avait emprunté. Il sentit les racines de l'adichara s'enfoncer dans le sol. Il les sentit se joindre à celles des autres arbres, puis s'agencer et se réagencer tandis qu'elles progressaient inexorablement vers la cité.

— Tu viens ? demanda Mae qui était presque sortie du bosquet.

— Mae, il faut que je te montre quelque chose. (Silence.) S'il te plaît, Mae. Ta reine sera sûrement intéressée.

Après un long silence, la jeune femme accepta de revenir. Brama pointa le fer de sa lance vers la base de l'arbre et un vent puissant se leva. Le sable et la pierre furent emportés, exposant la partie enterrée du tronc, les racines et quelque chose de lisse et de rond. Le vent continua à souffler et un crâne apparut. Puis une vertèbre. Des rangées de côtes et deux omoplates en forme de lame de hache. Bientôt, une moitié d'un squelette enveloppé dans un linceul de racines scintilla à la lumière des lunes.

Mae le contempla, puis commença à comprendre.

— Les arbres, ils mangent les gens.

— Dans un sens, oui. Les branches les tuent s'ils ne sont pas déjà morts, mais, de toute manière, les racines les entraînent dans le sol et se nourrissent de leurs restes.

Mae regarda l'adichara avec méfiance, puis ses yeux glissèrent vers le corps de l'étudiant et les branches flétries qui l'avaient tué.

— L'arbre est mort avant il a le temps de manger l'homme. C'est ça que tu penses.

— Plus ou moins. La question, c'est pourquoi ?

— Et qui a envoyé lui dans l'arbre plein de maladies ?

— Exactement. Il y a peut-être un lien avec l'offensive que ta reine prépare. Je veux en savoir plus, Mae. Je veux trouver qui fait ça, et pourquoi.

— Parle plus clair. Tu veux quoi faire ?

— Je veux fouiller les champs en fleur pour trouver d'autres indices. D'autres offrandes. Faisons le tour de la cité, toi et moi, et découvrons ce qui se passe.

Mae observa l'adichara, puis regarda Brama. Ses yeux s'attardèrent sur son front pendant un instant, puis s'adoucirent.

— D'accord, Brama. Nous fouillons, nous trouvons les indices, mais après, nous rentrons chez notre reine, d'accord ?

Brama sourit.

— Promis.

Au cours des jours suivants, ils allèrent de bosquet en bosquet en dressant la liste des horreurs qu'ils découvraient près des arbres. Ils trouvèrent de nombreux corps qui avaient été broyés par les branches. Des corps récents. Et près de chacun d'entre eux se dressait un arbre mort entouré d'arbres malades.

À sa grande surprise, Brama sentit un petit groupe d'asirim caché sous un adichara. Ils étaient d'une maigreur inquiétante, recroquevillés comme des enfants effrayés, trop faibles pour répondre à l'appel auquel leurs frères et sœurs avaient répondu.

La troisième nuit, Brama et Mae dressèrent le camp et allumèrent un petit feu comme d'habitude. Brama s'endormit près de sa camarade, mais, quand il se réveilla, il s'aperçut qu'il était debout et qu'il se tenait devant un arbre mort.

Il cligna des paupières. Que faisait-il là ? Et quelle horrible créature avait bien pu perpétrer un tel carnage ? L'offrande, un vieil homme avec des cheveux noirs et une barbe soigneusement taillée, avait été éventrée et ses entrailles s'étalaient sur *plusieurs* branches de l'arbre mort. Brama eut l'impression de se trouver dans l'échoppe d'un fabricant de saucisses ayant eu une crise de folie meurtrière. Des runes anciennes étaient gravées sur la peau du cadavre. De sombres sigils couvraient la pierre près de ses pieds nus, des sigils de pouvoir qui permettaient à ceux qui les lisaient d'avoir une idée de ce qui s'était passé.

Il était déjà mort, ronronna Rümayesh.

Bien sûr, elle s'était servie du cadavre. Elle avait cherché des réponses. Elle voulait comprendre ce qui arrivait aux arbres et découvrir qui envoyait ces personnes dans les champs en fleur. Ce n'était pas le fait qu'elle ait arraché les entrailles de ce malheureux pour lire l'avenir qui agaçait le plus Brama – il était aussi curieux et impatient qu'elle de trouver des réponses à ses questions. Non, ce qui l'agaçait le plus, c'était qu'après avoir assisté à ce carnage il était désormais capable de le reproduire. Il ignorait ce que l'ehrekh avait bien pu apprendre, mais il savait qu'il en aurait été autrement s'il avait été conscient au moment du rituel. Il ressemblait de plus en plus à Rümayesh. Un peu plus chaque jour. Chaque instant.

C'est ce que nous sommes, désormais, déclara l'ehrekh.

— Non ! s'exclama Brama en touchant la bosse sur son front. Ce n'est pas *qui je suis* !

Furieux à l'idée qu'elle soit parvenue à prendre le contrôle de l'entité qu'ils formaient, il se concentra et la repoussa avec une énergie dont il n'avait pas fait preuve depuis des mois. Lorsqu'il eut terminé, il tremblait et était en sueur. Il se tourna et vit que Mae se tenait dans une trouée qui permettait de gagner le désert.

— Brama ?

Elle le contemplait d’un air horrifié. Elle tenait un arc. Une flèche avec une pointe en diamant y était encochée.

Il ne savait pas quoi dire – tout comme elle, apparemment. Elle l’observa avec une expression abasourdie, sans détourner son arc. Elle ne dit pas un mot quand il passa à côté d’elle et s’enfonça entre les dunes, quand il dépassa leur campement. Au bout d’un moment, il s’arrêta, s’allongea sur le sable en frissonnant et accepta sa morsure glacée. Il ne dormit pas. Il avait trop peur de ce qui pouvait se passer s’il sombrait dans le sommeil. Il avait trop peur de ce que Rümayesh avait entrevu dans les entrailles du vieil homme.

Il te suffit de me le demander, Brama.

La lance posée à côté de lui faisait office de symbole et d’amulette contre ses pires frayeurs. Une fois de plus, il envisagea de la prendre et d’utiliser son pouvoir pour tenter de séparer son âme de celle de Rümayesh, mais il s’aperçut qu’il n’en avait pas la force. Au cours des jours qui avaient suivi la découverte de son nouvel état, il avait essayé à plusieurs reprises, mais n’avait jamais réussi. Il était fort probable qu’il échouerait une fois de plus. Et qu’il tomberait définitivement sous la coupe de l’ehrekh.

Non, souffla une voix dans sa tête. (Il ne s’agissait pas de celle de Rümayesh cette fois-ci, mais de la sienne.) *Tu ne le feras pas parce que tu as peur de réussir. Tu as peur de mourir si vos âmes redeviennent distinctes. Tu n’es qu’un lâche.*

Brama tourna la tête pour ne plus voir la lance, puis se roula en boule. Un peu comme les asirim entre les racines des adicharas. Le vent sifflait au-dessus des dunes.

Lâche, lâche, lâche.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 9



Meryam crut que son cœur allait s’arrêter quand elle vit l’inconnu traverser calmement la haie en entraînant Yasmine. Des graviers s’incrustèrent dans la plante de ses pieds tandis qu’elle s’élançait à leur poursuite. Elle atteignit le rempart végétal et se fraya un chemin à travers sans prêter attention aux branches qui l’égratignaient.

Lorsqu’elle arriva de l’autre côté, l’homme – un solide gaillard qui portait des habits de bûcheron – s’éloignait d’un pas lourd en direction de l’ancienne forêt de chênes. Meryam ne pouvait pas voir le visage de Yasmine. Elle ne savait pas si elle était évanouie. Ou pire. Un homme maigre attendait à la lisière du bois. Il tenait les rênes de deux chevaux. Dès qu’il aperçut Meryam, il les lâcha et se précipita vers elle. La bravoure naïve de la jeune fille se transforma alors en pure terreur. Elle n’avait pas songé à crier quand elle était dans le labyrinthe, mais elle le fit à cet instant.

Cela n’arrêta pas l’inconnu qui fondit sur elle en quatre longues enjambées. Il plaqua une main sur sa bouche et la tira dans la forêt comme un vulgaire sac de navets.

Meryam se débattit de toutes ses forces dans l’espoir de se libérer et de gagner le pavillon en courant. En vain. Quelques secondes plus tard, l’homme la bâillonna avec un vieux chiffon et un goût infect se répandit dans sa bouche tandis qu’on la soulevait et qu’on la jetait en travers de la croupe d’un cheval. L’homme maigre la foudroya du regard.

— Cesse de te débattre, petite. (Il agita un poignard devant ses yeux.) Ce sera moins désagréable pour toi.

Meryam eut l'impression que ses os se transformaient en gelée. Elle n'était plus qu'une masse de chair tremblante et gémissante. Un bandeau se pressa contre ses yeux alors qu'elle commençait à pleurer.

— *Assez !* siffla l'homme maigre. (Il était si près qu'elle sentit son haleine infâme.) Si j'entends encore un bruit, je te jure que tu n'aimeras pas ce que je te ferai !

Mais elle ne pouvait pas s'en empêcher. Elle pleura tout au long du voyage à travers la forêt et elle pleurait encore quand les chevaux s'arrêtèrent et qu'on la jeta dans ce qui devait être un chariot – un chariot couvert à en juger par l'écho de sa respiration précipitée. Le bâillon et le bandeau étaient toujours en place. Ses chevilles et ses poignets étaient toujours attachés. Elle frissonna de peur en songeant qu'on l'avait peut-être séparée de Yasmine, mais, un instant plus tard, elle entendit un grognement douloureux tandis qu'on jetait sa sœur dans le véhicule. Bien malgré elle, elle éprouva un lâche soulagement à l'idée que Yasmine était prisonnière avec elle. Elle n'osait imaginer ce qu'elle aurait fait si elle s'était retrouvée seule avec ces deux hommes.

Le hayon claqua et le chariot s'engagea sur un chemin parsemé d'ornières à une allure tranquille. Meryam essaya de dire quelque chose, mais le bâillon rendait ses mots inintelligibles. Yasmine voulut répondre, mais à peine avait-elle ouvert la bouche qu'on frappa sur la paroi les séparant du banc du conducteur.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? hurla l'homme maigre.

Les deux jeunes filles restèrent silencieuses.

Comment pouvait-on faire une chose pareille ? Comment pouvait-on enlever les deux filles d'un roi et s'échapper comme si de rien n'était ? Ce n'était pas normal. Ce n'était pas un rapt ordinaire. Il était clair que ces deux hommes ne craignaient pas d'être arrêtés et cette idée décuplait la peur de Meryam.

Où allaient-ils ? Que feraient-ils d'elles quand ils arriveraient ? Allaient-ils demander une rançon ? les assassiner ? les violer ? Mille scénarios terrifiants défilèrent dans la tête de la jeune fille, et chacun d'eux impliquait un visage mauvais et une haleine répugnante.

Au bout de plusieurs heures, le chariot s’arrêta et on les conduisit dans un endroit qui était sec, mais qui sentait l’humidité. Des charnières grincèrent et le claquement métallique d’une porte retentit, aussitôt suivi du cliquetis d’une clé dans une serrure. Meryam se redressa tant bien que mal et rampa sur le sol crasseux jusqu’à ce qu’elle trouve Yasmine. Celle-ci lui assena un coup d’épaule et Meryam grimaça. Elle crut d’abord que sa sœur était en colère contre elle, puis elle sentit ses doigts sur la corde qui entravait ses poignets. Elle comprit qu’elle essayait de la libérer. L’opération prit un certain temps, mais Yasmine réussit à défaire le nœud. Meryam se tourna et lui rendit la pareille.

— Pauvre idiote ! grinça Yasmine dès qu’elle fut débarrassée de son bâillon. Pourquoi est-ce que tu ne t’es pas enfuie ?

Meryam la regarda d’un air stupéfait.

— Je voulais te sauver !

— Et comment aurais-tu pu faire ça ? Comment une petite *princesse* aurait-elle pu arrêter deux hommes ?

— Eh bien ! je ne sais pas moi ! (Des larmes envahirent ses yeux.) Je voulais juste… (Elle éclata en sanglots et sa respiration se transforma en une succession de hoquets irréguliers.) Par tous les dieux ! ils vont nous tuer, n’est-ce pas ? Ils vont nous trancher la gorge et jeter nos corps aux corbeaux !

— Oh, arrête un peu ! S’ils avaient voulu nous tuer, ils l’auraient déjà fait.

Meryam chassa ses larmes en clignant des paupières et essaya de maîtriser la sensation d’étouffement qui la gagnait. Ce fut seulement quand elle prit la mesure des dernières paroles de sa sœur que l’étau qui comprimait sa poitrine commença à se desserrer. Ces hommes avaient un but. Meryam et Yasmine étaient des princesses, alors ils avaient sans doute l’intention d’obtenir quelque chose de leur père, le roi Aldouan.

La jeune fille se tourna et observa la prison. C’était un ancien silo. Le sol avait été nettoyé, mais il y avait encore des grains dans les recoins. L’unique source de lumière était un petit trou irrégulier en haut d’un mur de pierre.

— Je crois qu’il est assez grand pour qu’on puisse passer à travers, dit Yasmine.

Meryam leva la tête.

— Tu es capable de te transformer en hibou, maintenant ?

Yasmine n’eut pas le temps de répondre.

La serrure cliqueta et la porte s’ouvrit à toute volée. Le colosse barbu entra avec une carafe et un sac en toile. Meryam songea qu’il allait peut-être se mettre en colère parce qu’elles s’étaient débarrassées de leurs liens, mais il se contenta de grogner sans manifester la moindre surprise.

— Personne ne vous entendra si vous criez, dit-il. Sauf moi. Et si je vous entends, je viendrai coller une baffe à celle *qui n’a pas crié*. C’est compris ? (Il posa la carafe et le sac par terre.) Je sais ce que vous pensez. Et si on crie toutes les deux ?

Meryam comprit qu’il leur tendait un piège, mais elle ne put résister.

— Et si nous crions toutes les deux ?

— Je viendrai avec mon couteau.

Ces paroles la glacèrent d’effroi, mais elles attisèrent la témérité de sa sœur. Yasmine avança, s’arrêta devant le colosse et leva un doigt à quelques centimètres de son nez.

— Vous avez une idée de ce que mon père va vous faire quand il mettra la main sur vous ?

L’homme contempla le doigt dressé.

— Pas vraiment, dit-il.

Puis il fit un pas et gifla Meryam d’un revers de main, si fort qu’elle s’effondra en tourbillonnant. Elle entendit la suite à travers les sifflements de ses oreilles.

— Mais je peux te promettre une chose. La prochaine fois que tu me mets ton doigt sous le nez, je ne me contenterai pas de coller une baffe à ta jolie petite sœur.

Meryam avait sombré dans un monde de douleur. Sa joue droite était en feu et son coude – qui avait heurté le sol quand elle était tombée – lui faisait si mal qu’elle se demanda s’il n’était pas fracturé. L’homme sortit et ferma la porte d’un coup sec. La serrure cliqueta et le bruit de ses pas s’éloigna.

Meryam sentait le goût du sang dans sa bouche. La douleur reflua avec lenteur et elle effleura l’intérieur de sa joue avec la pointe de la langue. Elle grimaça et gémit aussitôt. Elle avala le sang et reprit son exploration buccale avec précaution. Ses dents avaient fendu la chair à plusieurs endroits.

Yasmine s’agenouilla près d’elle et esquissa un sombre sourire. Elle attrapa sa sœur par le menton et examina son visage, puis se tourna et ouvrit le sac. Il contenait une miche de pain croustillante et deux saucisses de forme curieuse. Elle saisit la miche à deux mains, la sépara en deux parties plus ou moins égales et tendit la plus petite à Meryam.

Elle s’assit sur le sol, face à la porte, et la contempla comme si elle avait l’intention de l’ouvrir par la seule force de sa volonté. Elle mordit dans son morceau de pain et se mit à mâcher avec un manque d’élégance affligeant.

— Alu tout-puissant ! lâcha-t-elle la bouche pleine. Mais pourquoi est-ce que tu n’es pas allée chercher de l’aide ?

— Ma reine ?

C’était Basilio qui l’appelait depuis la pièce voisine. Curieusement, sa voix se mêla à celle de Yasmine, comme si les tons graves faisaient écho à la peur de sa sœur.

— Entrez, dit Meryam.

Le claquement des talons en cuir sur les dalles en marbre se transformait en son étouffé lorsqu’il marchait sur un tapis. Il entra d’un pas vif… et s’arrêta net en découvrant qu’elle ne portait rien d’autre qu’une chemise de nuit. Il tourna la tête et recula vers la porte voûtée qu’il venait de franchir.

Meryam leva les yeux au plafond.

— Je vous ai dit d’entrer, il me semble.

— Voulez-vous que j’aille chercher votre peignoir ?

— Il fait trop chaud.

Meryam se redressa sur un coude, glissa les jambes hors du lit et agita les pieds dans l’espoir de chasser les désagréables vestiges de son rêve. Quand elle comprit qu’elle n’y arriverait pas, elle ôta son collier – le collier de Yasmine – et le jeta sur le matelas. Elle avait parfois l’impression qu’il pesait des tonnes.

— Entrez et allez donc me chercher un peu d’eau.

Basilio s’exécuta. Il se dirigea vers une table et lui apporta ce qu’elle demandait sans lever les yeux. Le soleil matinal fit briller le verre émeraude lorsqu’elle le porta à ses lèvres gercées. Elle en but la moitié d’un trait.

— Vous avez des nouvelles, je suppose ?

Elle vida le verre et le tendit à Basilio pour qu’il aille le remplir.

— En effet, répondit le diplomate en lui rapportant le verre plein.

Il le lui donna en gardant les yeux rivés sur un coin de la pièce.

— Vous voulez bien arrêter ? grogna Meryam.

La gêne du diplomate lui rappela combien elle avait maigri. C'était la première fois qu'elle y prêtait attention depuis qu'elle s'était découvert des sentiments pour Ramahd.

— C'est si *pénible* que cela de me regarder ?

— Pas du tout, ma reine. (Le crâne dégarni de Basilio s'empourpra tandis qu'il contemplait la carafe.) C'est juste que ce ne serait pas convenable.

— Dans ce cas, concentrez-vous sur mes yeux. J'ai l'impression de parler à une cigogne qui a le torticolis !

Il obéit et la regarda comme un hibou halluciné.

— J'apporte une bonne nouvelle du front. Notre flotte a repris Ishmantep.

— C'est une bonne nouvelle, en effet.

Après avoir vu la reine Alansal à bord du navire du Roi Emir, Meryam avait craint que les troupes des deux monarques convergent vers la cité pour l'attaquer. C'était pour cette raison qu'elle avait ordonné aux amiraux d'intensifier leurs efforts. Ishmantep, le caravansérail le plus important sur la route de Malasan, était aux mains des troupes d'Emir depuis des mois et il jouait un rôle crucial dans le plan que Meryam avait imaginé pour tenir les Malasaniens à l'écart de Sharakhaï.

— Et Samandar ?

Samandar était un autre caravansérail important sur la route septentrionale de Miréa. C'était un point stratégique qui permettait de ravitailler une flotte d'invasion en eau.

— Nous poursuivons nos efforts, mais nous avons subi des pertes importantes. Les Miréens ne le lâcheront pas facilement.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'ils le fassent. S'ils perdent Samandar, ils n'auront pas d'autre choix que se replier sur Aldiir.

Les troupes miréennes et malasaniennes finiraient sans doute par se rassembler, mais la manœuvre n'était pas simple. Après Ishmantep et Samandar, les caravansérails les plus importants étaient Aldiir et Ashdankaat, et aucun n'était assez grand pour accueillir autant de soldats, pour leur fournir assez d'eau et de nourriture. Chaque armée devrait donc

mettre en place des routes de ravitaillement, mais la flotte kundhanaise avait reçu l'ordre de harceler celles des Miréens et la flotte qaimirienne celles des Malasaniens. De nombreuses caravanes avaient été attaquées et détruites, empêchant ainsi que des tonnes de nourriture, d'eau et de fourrage arrivent à destination.

Meryam semblait avoir réussi à retarder la seconde invasion de Sharakhaï, et cela devrait lui laisser le temps de régler un autre problème de première importance.

— Où en sommes-nous à propos de Beht Zha'ir ?

L'enthousiasme de Basilio se volatilisa aussitôt.

— Les Vierges ont suivi plusieurs offrandes. Elles les ont vues pénétrer dans les champs en fleur et s'offrir aux adicharas.

Meryam ne put retenir un petit sourire.

— Parfait.

Toutes les pièces s'emboîtaient. Le recteur du collegium avait accepté de l'aider sans faire trop d'histoires. Des années plus tôt, son frère, sa femme et leur fils de trois ans avaient été assassinés par les Hôtes sans Lune parce qu'ils avaient refusé de verser une prime destinée à garantir la sécurité de leur modeste auberge dans le Croissant rouge.

Meryam avait récupéré une fiole de son sang afin de s'assurer de sa loyauté, mais il était peu probable qu'elle en aurait besoin. Le recteur continuerait à lui obéir, pour des raisons personnelles. Il n'en allait pas de même avec l'Enclave. Elle n'avait aucun moyen de récupérer le sang de ses dirigeants sans s'attirer leur inimitié et elle avait donc décidé de se plier à leurs caprices. La tête du cercle intérieur, Prayna, affirmait ne plus vouloir se mêler de politique, mais ce n'était qu'une façade destinée à cacher un désir si profond qu'elle en avait à peine conscience. Les mages de la cité avaient des relations tendues avec les Rois, certes, mais imaginons un instant qu'on les laisse agir à leur guise ?

— À leur guise ? avait répété Prayna quand Meryam lui avait présenté son offre dans une antichambre des appartements royaux.

— Dans une certaine mesure, bien entendu, avait précisé Meryam.

Prayna avait haussé un sourcil élégant.

— Les nouveaux Rois et les nouvelles Reines ont donné leur accord ?

— Je ne leur ai pas demandé leur avis, et je ne le leur demanderai pas, avait répondu Meryam. Ce n'est pas à eux de décider qui est libre et qui ne

l’est pas.

— Et en contrepartie, vous voudriez que nous envoyions certaines personnes dans les champs en fleur ?

— C’est cela.

Les yeux sombres de Prayna avaient dévisagé Meryam.

— Vous nous demandez d’assassiner pour vous.

Meryam avait haussé les sourcils.

— Je vous demande de nous aider à construire un monde dans lequel les mages sharakhiens ne vivront pas dans une peur constante ! Que représentent une poignée de vies en comparaison de cela ? Les vies des pires individus de la cité, qui plus est !

— Et que se passera-t-il quand tout sera terminé, Meryam shan Aldouan ? Que se passera-t-il quand la cité sera entre vos mains ?

Meryam avait alors compris qu’elle ne s’était pas trompée au sujet de Prayna. La mage était restée dans l’ombre pendant si longtemps qu’elle avait le plus grand mal à contenir ses envies. Des envies de liberté, certes, mais aussi de *pouvoir* et de *domination*. C’était une femme comme Meryam les aimait.

— Vous pourrez faire ce que vous voudrez, mais si vous continuez à me servir, comme je l’espère, nous nous occuperons ensuite de Malasan. Puis de Miréa. Et même de Kundhun. Vous participerez à la naissance d’un empire, Prayna, et une bonne partie de cet empire pourrait vous revenir.

Les grands yeux en amande de Prayna s’étaient adoucis.

— Je remarque que vous n’avez pas parlé de Qaimir.

Meryam n’avait pas sourcillé, mais son cœur avait accéléré dans sa poitrine. Elle aurait dû se douter que Prayna rassemblerait des informations avant leur rencontre. Elle avait dû apprendre qu’il y avait des troubles à la cour d’Almadan.

— Il y a des problèmes dans mon propre pays, c’est vrai, mais nous les réglerons rapidement.

Ramahd s’était échappé avec Mateo et le duc Hektor II. Meryam avait fait pendre le père de ce dernier, qui était également son oncle, parce qu’il avait conspiré avec Ramahd et Mateo pour la destituer. Hektor Ier était mort, mais son fils était toujours en vie et la conjuration n’avait pas été écrasée. À en croire le dernier rapport qu’elle avait reçu, les trois rebelles se cachaient dans le désert, mais ils avaient peut-être regagné la cité depuis. Meryam les

avait cherchés en vain. Ramahd avait fait beaucoup de progrès dans l'art de déjouer ses sortilèges de surveillance. Et elle avait eu tant de problèmes à régler qu'elle avait fini par renoncer. Elle ne se faisait cependant aucune illusion. Elle savait qu'ils reviendraient tôt ou tard et qu'ils causeraient de nouveaux ennuis. À Sharakhaï ou à Qaimir.

Prayna avait pris le temps de réfléchir.

— Vos mages sont occupés à se battre sur le front oriental. Je ne pourrai pas les remplacer à moi toute seule.

— Vous avez quelqu'un en tête ?

— Plusieurs personnes, oui. Je suis sûre que je peux convaincre Nebahat de se joindre à nous, et, quand ce sera chose faite, cinq ou six mages suivront.

Meryam avait souri. Aucun doute n'était possible : Tulathan pavait bel et bien le chemin qui la conduirait à son but. Les personnes dont Prayna parlait étaient des membres de l'Enclave. Nebahat faisait même partie du cercle intérieur. Avec six ou sept mages de cet acabit sous ses ordres, son objectif serait à portée de main.

Meryam s'arracha à ses pensées. Par tous les dieux ! comme il faisait chaud ! Basilio était toujours là, avec autant de présence qu'un mannequin de couturier. Elle fit couler un peu d'eau au creux de sa paume pour se rafraîchir le visage et la nuque.

— Et les arbres ?

— Comme vous l'aviez prévu : ils ont pris les offrandes…

— Ce ne sont pas des *offrandes*, Basilio. Ce sont des *scarabées*. Des scarabées des Hôtes sans Lune.

Le diplomate hocha la tête avec une certaine réticence.

— Ils ont pris les scarabées avec leurs branches et les fleurs se sont éteintes. Et les arbres voisins se sont étiolés à leur tour.

Il tenait toujours la carafe dans les mains. Il la posa sur la table et, quand il se tourna de nouveau vers Meryam, il n'y avait plus la moindre trace de gêne sur son visage. Son expression était grave.

— Ma reine, permettez-moi de parler franchement. Vous voulez punir les criminels qui ont tué votre sœur et votre nièce. Je ne peux pas vous le reprocher, mais ne croyez-vous pas qu'il faudrait s'assurer que les malheureux que nous envoyons à la mort sont bel et bien des scarabées des Hôtes sans Lune ?

Meryam ôta sa chemise de nuit et la jeta sur le lit. Basilio était plus déterminé qu'elle l'avait imaginé, car il ne tourna même pas la tête. Elle enfila la robe en soie vermillon qu'une domestique avait préparée la veille, puis reprit la parole.

— Vous me surprenez, Basilio. À vous entendre, on ne peut pas être un scarabée si on ne joue pas du sabre. Les guerres ne se déroulent pas seulement sur les champs de bataille. Il y a ceux qui financent la cause. Ceux qui fournissent des abris pour aider les criminels à échapper à la justice. Ceux qui cachent la vérité qui permettrait d'identifier ces immondes individus et d'avancer sur le chemin de la paix.

— Certains doivent appartenir à une de ces catégories, certes, mais…

— N'y a-t-il pas des membres de votre famille qui ont été tués au cours de l'attaque de la passe sanglante ? Trois de vos cousins ne sont-ils pas allés nourrir la Grande Mère ce jour-là ? Laissant trois veuves derrière eux ? et sept enfants qui ont dû grandir sans père ?

— Si, mais cela ne justifie pas de tuer des gens au hasard. Certaines personnes vous comparent à Cahil le Confesseur en ville. Le ressentiment qui se développe va…

— Assez ! cria Meryam. Je suis venue dans le désert avec un but, Basilio. Si vous ne voulez pas m'aider à l'atteindre, dites-le-moi tout de suite, et je vous renverrai à Qaimir. Mais si vous voulez rester, sachez bien que je ne reculerai devant rien pour traduire les Hôtes sans Lune en justice !

Basilio soutint son regard pendant quelques instants, stupéfait, puis toute son énergie sembla l'abandonner et il baissa les yeux.

— Je souhaite rester, Meryam. Je suis votre fidèle serviteur. Je l'ai toujours été. Une partie de mon travail consiste à vous guider, à soulever des problèmes qui vous ont échappé. Je continuerai de le faire, et je continuerai d'obéir aux ordres de ma reine.

Meryam pesa ses mots et sa sincérité. Curieusement, elle avait été favorablement impressionnée par sa tirade. Basilio était plutôt obséquieux et elle savait qu'il lui avait fallu rassembler tout son courage pour critiquer les choix de sa reine.

— Je *souhaite* que vous continuiez de me conseiller, Basilio, mais je ne dévierai pas de la route que je me suis fixée. (Elle lui tourna le dos.) Serrez.

Le corsage se contracta autour de sa poitrine tandis qu'il tirait sur les cordons.

— Vous avez l’intention de retourner à la caverne aujourd’hui ?

— Bien sûr. J’y retournerai chaque jour jusqu’à ce que je sois sûre que tout se passe comme prévu.

Basilio noua les cordons de la robe.

— Eh bien ! je vais prendre congé alors.

Les bruits de ses pas s’éloignèrent tandis qu’il quittait la pièce. Meryam récupéra le collier de perles rouges sur le lit, le passa à son cou et se dirigea vers la porte. Elle traversa le palais du soleil, descendit plusieurs escaliers et pénétra dans la caverne. Elle monta sur les marches de la plate-forme et observa le sommet du cristal en espérant, en priant. Les dieux ne durent pas l’entendre, car les facettes étaient toujours aussi sèches. Puis elle se concentra comme si sa volonté était capable d’influer sur la réalité et leva la tête vers la tresse végétale accrochée au haut plafond. Elle était sèche, elle aussi.

Elle fit de son mieux pour digérer sa déception.

— Tu as dit toi-même que ça prendrait du temps.

La caverne avala ses paroles et elle eut l’impression d’être seule au monde, oubliée de tous. Elle attendit un long moment dans l’espoir qu’il se passerait quelque chose, mais elle finit par renoncer. Elle venait de poser un pied sur le tapis de racines quand elle entendit quelque chose. Un petit « flac ! ».

Elle pivota sur les talons, leva la tête et gravit les marches de la plate-forme en courant, prenant appui sur la rambarde pour aller plus vite. Elle arriva au sommet et vit une goutte brillante accrochée à l’extrémité de la tresse végétale. Sous ses yeux, la goutte se détacha et tomba comme une étoile filante avant de s’écraser sur la surface étincelante du cristal. Ça avait marché ! Les scarabées sacrifiés avaient nourri les arbres avec leur sang et les arbres avaient envoyé leur essence jusqu’ici. Cet outil, cette grande machine fabriquée par les dieux fonctionnait de nouveau. Meryam posa un doigt sur la surface humide du cristal avant de le porter à sa bouche. Une vague d’énergie comme elle n’en avait jamais connu la submergea. Elle eut l’impression d’avoir bu de la lumière de lune, un élixir distillé par Tulathan en personne.

Voilà ce dont j’ai besoin, pensa-t-elle.

— Je sais que tu attends depuis trop longtemps, Yasmine, mais l’attente touche à sa fin.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 10



La nuit suivant l'ultimatum adressé à la cheikh Neylana, Hamid resta allongé avec Darius dans la cabine principale. Il ne dormit pas. Il était surexcité. Il se remémorait l'attaque des asirim contre les Halarijans encore et encore. Ce n'était pas *sa* faute si le sang avait coulé. C'était celle de l'homme à l'arbalète. Huuri et Imwe s'étaient contentés de réagir au danger. Mais commander de telles créatures lui avait procuré un frisson comme il n'en avait jamais ressenti. Et il pourrait bientôt en lancer d'autres contre les ennemis de la treizième tribu. Il était impatient.

Sois quand même prudent. Si tu vas trop vite, tu risques d'inquiéter Macide et il pourrait bien te retirer ton commandement, te rabaisser à un rôle de larbin pour calmer Neylana. Mais si tu prends ton temps et que tu montres ce qu'il est possible de faire avec les asirim derrière soi, personne – pas plus Macide que Leorah, Shal'alara ou les anciens – n'essaiera de t'empêcher d'utiliser cette force. Tu pourrais même devenir cheikh si tu sais tirer ton épingle du jeu.

La fatigue finit par le gagner, mais les gémissements, les sanglots et les grognements des asirim l'empêchèrent de trouver le sommeil. Darius ne dormait pas lui non plus. Il avait la tête posée sur la poitrine de Hamid et caressait les poils de son ventre d'un air absent. Hamid le sentit se contracter quand un hurlement chantant rompit momentanément le silence.

— Ces bruits me grignotent l'âme, dit-il.

Les cris et les plaintes des asirim ne dérangeaient pas Hamid. Ils lui rappelaient ce qui se passerait si Neylana et sa tribu refusaient son offre.

— Je préférerais qu'ils m'obéissent à *moi* plutôt qu'aux Bouclières. (Darius gloussa.) Quoi ?

— Tu veux toujours tout contrôler.

— Pas *toujours*. (Hamid haussa les épaules.) Bon, d'accord, presque toujours, mais pourquoi pas ? J'ai fait mes preuves. Je gravis enfin les échelons au sein de la tribu. Je mérite bien de contrôler un petit quelque chose, non ?

Un souvenir lui traversa l'esprit. Darius et lui pelletaient du sable pour enterrer Emre. Celui-ci était ligoté, impuissant, au fond de la tombe qu'ils avaient creusée à son intention. C'était *Hamid* qui l'avait poussé à s'engager dans les Hôtes sans Lune, mais c'était *lui* que Macide avait tout de suite traité comme son fils. C'était *lui* qui avait été chargé des missions qu'on lui confiait auparavant. Quand Macide était allé parlementer avec les tribus orientales pour contrer la menace grandissante du Roi Onur, c'était *lui* qui avait été choisi pour l'accompagner. Quand une délégation avait été envoyée pour négocier un accord avec les Malasaniens, c'était *lui* qui en avait pris la tête. Macide avait même eu l'audace de demander à *Hamid* de lui servir de *lieutenant*, comme si c'était *lui* qui avait voué sa vie à la cause. Alors qu'Emre n'avait jamais été qu'un manipulateur qui s'attribuait la gloire des autres ! Enfant, ce n'était déjà qu'un sale petit crâneur. Au point que même Hamid ne lui arrivait pas à la cheville dans ce domaine – et par tous les dieux ! cela relevait de l'exploit.

Hamid cligna des paupières et se concentra sur les planches du plafond, sur Darius qu'il tenait dans ses bras, sur la colère qui refluait avec lenteur. Ces crises de jalousie étaient de plus en plus fréquentes ces derniers temps, et de plus en plus intenses, mais il était persuadé que tout irait bien s'il rentrait victorieux.

— Les anciens me respectent maintenant, mais Macide ne me fait pas entièrement confiance. Pas encore. Il faut que je lui montre que je peux faire plier Neylana.

— Tu dois surtout prouver que tu peux *commander*.

— Exactement. C'est pour ça qu'il faut que les asirim m'obéissent.

Une partie de lui aurait voulu qu'ils soient soumis à la treizième tribu comme ils avaient été soumis aux Rois. Il aurait voulu être leur maître, mais c'était malheureusement impossible. La subjugation s'était évanouie quand Sehid-Alaz, le Roi des asirim, avait brisé l'ancienne malédiction.

Darius était silencieux.

— Quoi ? demanda Hamid.

Darius leva la tête, mais essaya d'éviter son regard. Il faisait souvent cela quand il s'apprêtait à aborder un sujet qui, il le savait, ne plairait pas à son compagnon.

— Ça m'horripile quand tu fais ça, lâcha Hamid. Dis ce que tu as à dire.

— Je sais que tu veux devenir plus fort, commença Darius sur un ton prudent. Être chef, c'est donner des ordres et veiller à ce que les autres les suivent, mais c'est aussi donner l'exemple, montrer le chemin.

— Bien sûr ! (Hamid pointa le doigt vers la coque derrière laquelle se trouvaient les frégates et les asirim.) Mais comment peut-on leur montrer le chemin, à *eux* ?

— Je l'ignore, mais tu ne peux pas leur reprocher de ne pas obéir.

Comme s'ils avaient entendu les paroles de Darius, les asirim s'agitèrent. Un grondement monta de la meute, bientôt suivi d'un jappement et d'un bruit de lutte. Il y eut quelques coups sourds, puis le silence retomba.

— Ils viennent de recouvrer leur liberté. Ils peuvent désormais choisir leur destin.

Darius n'avait pas tort. Si Hamid avait été maudit et obligé de servir les Rois pendant quatre siècles, il n'aurait certainement pas envie de se soumettre à un nouveau maître.

Il y avait cependant un point positif. Une partie des asirim, lasse de tuer, avait choisi de ne plus combattre, mais d'autres avaient décidé de protéger leurs descendants et se considéraient désormais comme des guerriers de la treizième tribu. Ils étaient prêts à faire tout ce que leur demanderaient leur roi immortel, Sehid-Alaz, et leur cheikh, Macide. Et puis il y avait ceux, comme Huuri et Imwe, qui regrettaient leur sombre passé et qui rêvaient de nouveaux bains de sang.

Il convenait cependant de se montrer prudent. Que se serait-il passé si les jumeaux avaient attaqué de fidèles alliés de la treizième tribu ? si leurs adversaires ne s'étaient pas laissé intimider ? Hamid ne pouvait pas tolérer

de telles incartades. Il *devait* trouver le moyen de les contrôler. Il se demandait comment ils réagiraient au fouet quand on frappa à la porte de la cabine.

— Hamid ? appela une voix grave.

Hamid leva les yeux au plafond. C'était Lémi le Frêle.

— Retourne te coucher, Lémi. (Les gémissements des asirim gagnèrent en intensité, mais personne ne réagit derrière la porte.) Lémi, je t'ai dit de retourner te coucher.

— Oh, arrête un peu ! intervint Darius. Tu sais comment il est. (Il tourna la tête vers la porte et parla plus fort.) Quelque chose ne va pas, Lémi ?

Tout le monde savait que le colosse avait une peur bleue des asirim. Curieusement, cette peur avait empiré depuis qu'il avait tué celui qui avait attaqué Emir, le roi malasanien. Lorsqu'on s'arrêtait pour la nuit, on ancrait généralement l'*Amarante* à l'écart de la meute afin qu'il puisse dormir, mais cette nuit, elle s'était installée à proximité du navire.

— Lémi, poursuivit Darius. Tu peux dormir ici si tu veux.

Il y eut un bref silence, puis la porte grinça et s'ouvrit avec lenteur. Lémi apparut dans l'encadrement, image d'un corps d'adulte qu'on aurait fait entrer de force dans un cercueil d'enfant. Il portait ses vêtements de nuit et serrait la boule de chiffons en coton qui lui servait d'oreiller contre sa poitrine. Il était visiblement embarrassé.

— Tu entres oui ou non ? demanda Hamid sur un ton agacé.

Darius lui administra une claque sur la poitrine.

— Allonge-toi, dit Darius. Je vais te chanter une chanson.

Au bout de quelques minutes, un puissant ronflement envahit la cabine et berça Hamid qui s'endormit à son tour.

Le lendemain, quand le soleil arriva à son zénith, Hamid se dirigea vers le camp halarijan en compagnie de cinq Bouclières.

— Je viens chercher la réponse de votre cheikh, dit-il aux hommes qui le regardaient depuis le pont des navires.

— Tu as dit que tu lui laissais un jour pour décider, répliqua l'un d'eux. Nous avons tous entendu.

Hamid était sur le point d'aboyer qu'il voulait voir Neylana tout de suite quand il remarqua une traînée de poussière qui montait dans le lointain. Des

navires. Il s’éloigna de quelques pas et scruta l’horizon. Trois bâtiments se dirigeaient vers le camp.

Le bourdonnement se réveilla derrière son crâne.

— Qu’est-ce qui se passe ? hurla-t-il.

Le Halarijan qui s’était adressé lui recula et disparut de son champ de vision.

Dévoré par une envie de plus en plus pressante de planter son poignard dans le ventre de quelqu’un, Hamid pénétra dans le cercle des navires halarijans et se dirigea vers le pavillon de toile où s’étaient tenues les négociations de la veille. Le pavillon avait disparu. Les feux de camp avaient disparu. Il ne savait pas à bord de quel vaisseau se trouvait Neylana et il ne voulut pas l’appeler de crainte d’avoir l’air ridicule – car il était certain qu’elle ne répondrait pas. Il fit donc demi-tour et s’éloigna en direction de l’*Amarante*.

— Trouvez-la ! ordonna-t-il aux Bouclières par-dessus son épaule.

Mais elles ne la trouvèrent pas. Et les trois vaisseaux inconnus approchaient. À travers sa lunette, Hamid vit que le pavillon du premier présentait l’arbre blanc des Halarijans, celui du second le cheval rouge des Narazid et celui du troisième les ailes noires des Okans. Ils ralentirent et jetèrent l’ancre à quelques centaines de mètres de l’*Amarante*. Une petite délégation descendit de chaque navire et se dirigea vers un grand clipper halarijan.

Une heure plus tard, un porte-parole replet se présenta au pied de la passerelle de l’*Amarante* et demanda à voir Hamid.

— Nous sommes prêts à vous donner notre réponse, déclara-t-il.

Hamid gagna le camp halarijan en compagnie de Lémi le Frêle, de Darius et de toutes les Bouclières. Il ordonna qu’on fasse rentrer les asirim dans les cales des frégates et que les marins se tiennent prêts à les libérer. S’il se passait quelque chose d’anormal – quoi que ce soit d’anormal –, les rampes des navires s’ouvriraient et les asirim se lanceraient à l’attaque des vaisseaux halarijans.

Neylana apparut. Elle semblait vieille et frêle. Les membres de sa tribu étaient rangés derrière elle, vêtus de robes, de dishdashas et de modestes vestes. Il y avait également quelques Narazid et Okans qu’on reconnaissait à leurs tatouages sur le visage et les mains. Ils portaient des khalats et des rubans parsemés de joyaux. Il s’agissait probablement de cheikhs. Ils

étaient plus jeunes que Neylana, et plus replets, mais, aux yeux de Hamid, ils étaient tout aussi faibles.

— Vous êtes venus pour nous demander de rejoindre votre alliance, déclara Neylana sans prendre la peine de présenter Hamid. (Elle parlait d'une voix forte, en regardant les personnes qui se trouvaient autour d'elle et sur le pont des navires.) Vous êtes venus avec de fausses promesses de richesse et de gloire partagées, avec un poignard caché dans le dos, prêts à frapper si notre réponse ne vous convenait pas. Votre comportement m'a rendue méfiante à l'égard de la treizième tribu, et à l'égard de Macide.

Un lourd silence s'ensuivit et Hamid fit la moue.

— Je dois vous avertir que les longs discours m'ennuient.

Il envisagea d'appeler les asirim, mais il était intrigué. L'attitude de Neylana avait changé. Que s'était-il passé depuis la rencontre de la veille ?

— Je suis tout aussi impatiente, Hamid Malahin'ava, alors allons droit au but. J'aurais pu te mentir, hier. J'aurais pu te cacher que la Reine Meryam nous a fait une offre de paix. Je ne l'ai pas fait. Je voulais écouter le messager de la treizième tribu afin d'en apprendre davantage sur l'homme qui l'a envoyé.

Le visage de Hamid devint écarlate. Il évita soigneusement de regarder ses camarades – Sirendra, Darius et les autres – de crainte de découvrir ce qu'il y avait dans leurs yeux.

— Vous m'avez promis une réponse.

— Et tu vas la recevoir, mais peut-être pas comme tu l'imaginais. Tu t'es comporté de manière honteuse, mais une personne m'a convaincue que tous les Khiyanats ne te ressemblent pas. Une personne qui pense que tu agis dans ton seul intérêt, sans tenir compte des instructions de Macide. Et que, si tu n'étais plus là, nous pourrions probablement établir des relations d'égal à égal avec les autres tribus.

Hamid éclata de rire. Un rire qui résonna pitoyablement dans le néant du désert. Cela lui donna envie de frapper, de faire du mal.

— Et qui est donc cette personne ?

Neylana sourit et fit un pas de côté. Les guerriers qui se trouvaient derrière elle l'imitèrent. La foule se sépara et une allée se forma entre Hamid et la coque polie par le sable du galion. Un homme se tenait au pied du navire. Il portait un sarouel et une simple tunique en lin. Des bracelets en cuir ceignaient ses avant-bras. Son menton pointu était orné d'une barbe

tressée. Ses cheveux formaient des nattes qui se chevauchaient sur son crâne.

Hamid le connaissait. Il avait grandi avec lui. Ils avaient exploré les rues de Sharakhaï ensemble, deux alouettes qui étaient passées de bande en bande jusqu'à ce que Hamid en ait assez et décide de rejoindre les Hôtes sans Lune. Il lui fallut un long moment pour comprendre, pour mettre un nom sur le fantôme qui se tenait devant lui. Et quand il y parvint enfin, il resta immobile, hagard, incapable d'articuler un mot.

Ce fut Lémi le Frêle qui rompit le silence. Il leva les mains tandis qu'un large sourire éclairait son visage.

— Par tous les dieux qui respirent ! mais c'est Emre !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11



Çeda tira sur les rênes et le chariot s’engagea sur le quai en pierre qui bordait la partie intérieure du port royal. Tauriyat était tout proche et on apercevait Marégale ainsi que le palais de Cahil. Les demeures des autres Rois étaient cachées derrière les épaulements de la montagne.

Le port bourdonnait d’activité. Des dizaines de Lances d’argent patrouillaient le long des murs et entre les tours de guet. Des équipes d’ouvriers récuraient les coques et réparaient les navires endommagés afin qu’ils puissent retourner au combat. À l’autre extrémité du bassin se trouvaient les chantiers navals où une cinquantaine de vaisseaux étaient alignés sur trois rangs – des galions, des clippers et une poignée de trois-mâts à diverses étapes de leur construction. Çeda regarda les charpentiers se déplacer sur les squelettes de bois, lancer des ordres, superviser l’assemblage d’une quille et coordonner les équipes qui positionnaient les lourdes membrures grâce à d’immenses grues.

Çeda portait des vêtements usés d’ouvrier : un pantalon, une tunique, des sandales et un chapeau conique en roseau identique à ceux des paysans qui travaillaient dans les lointaines rizières de Miréa. Sümeya et Jenise

étaient assises à l'arrière du véhicule et leurs jambes se balançaient dans le vide au rythme des cahots. Elles portaient des tenues identiques alors que Kameyl, qui était à côté de Çeda sur le banc du conducteur, était vêtue d'un khalat et d'un turban. Elle était plus grande que ses camarades, et, avec ses traits déterminés, elle avait été choisie pour jouer le rôle de chef de groupe.

Le trafic ralentit tandis qu'elles longeaient le quai en arc de cercle. Elles approchèrent de la caserne autour de laquelle s'affairaient des centaines de Lances d'argent. Des unités de cavalerie s'affrontaient dans un enclos. Des fantassins se déplaçaient en formation avec leurs lances pointées dans une cour en terre battue et s'entraînaient au maniement du sabre et du bouclier. Les claquements métalliques des lames se mêlaient aux bruits générés par l'activité du port – le chargement des navires, les réparations, les ouvriers qui ciraient les skis des bâtiments qu'on soulevait avec des treuils spéciaux.

Çeda faisait de son mieux pour afficher un air blasé tandis qu'elle guidait le cheval de trait vers l'écurie – qui, par chance, se trouvait à côté des chantiers navals. C'était probablement là que se trouvait Nalamae puisque, d'après la vision du bassin de Yusam, elle s'était réincarnée en charpentière de marine. Le problème était de savoir où exactement. Elle pouvait travailler sur un bâtiment en chantier où avoir été envoyée à bord d'un navire endommagé pour le réparer. Sable et pierre ! il était même possible qu'on l'ait convoquée au palais du fils du Roi Beşir, qui, depuis la mort de son père, supervisait la reconstruction de la flotte sharakhienne.

— Arrête, souffla Kameyl en continuant à regarder droit devant elle.

— Quoi ? demanda Çeda.

— Cesse de regarder comme ça. Tu ressembles à un putain d'oisillon tombé du nid.

Çeda inspira un grand coup et se calma. Kameyl avait raison, mais ce ne serait pas facile de trouver Nalamae au milieu de tous ces gens. Et puis elle avait la désagréable impression que Goezhen était là, juste derrière les murailles du port, attendant qu'elle identifie la déesse pour passer à l'action. Dans le bassin de Yusam, elle l'avait vu attaquer Nalamae pendant le voyage inaugural d'un clipper, mais le flot temporel avait peut-être été bouleversé par ce que Çeda avait fait depuis, obligeant ainsi le dieu sombre à changer ses plans. Il était même possible que ce soit la présence de la jeune femme dans le port qui l'ait mis sur la trace de sa proie.

Elles arrivèrent à l'écurie et Çeda arrêta le chariot. Kameyl sauta à terre et interpella un jeune garçon devant les portes ouvertes du bâtiment.

— Eh, toi ! où est ton maître ?

L'adolescent pointa un doigt nerveux vers le fond de l'écurie où un tout petit homme parlait avec deux garçons plus âgés.

Kameyl se dirigea vers lui d'un pas assuré et vaguement agacé, comme si elle avait des choses importantes à faire et que celle-ci soit loin d'en faire partie. Elle s'arrêta devant le maître d'écurie et s'adressa à lui d'une voix forte. Elle était venue chercher du fumier, et elle voulait du fumier d'Akhal-Teke de race. Le maître d'écurie allait lui rire au nez et Kameyl déclarerait alors que le fumier était destiné aux vignes de la Maison Bhylek, une distillerie qui fabriquait l'arac préféré de plusieurs Rois. La discussion se déroulerait par étapes, Kameyl imposant de nouvelles exigences et dévoilant petit à petit que les Rois s'intéressaient de près à cette histoire.

— C'est trop, avait déclaré Jenise la veille. C'est trop compliqué. Un vrai merdier à propos d'un tas de merde.

— Exactement, avait répliqué Kameyl avec assurance. Si nous l'abreuvons de détails, il comprendra que cette affaire est de la plus haute importance et il n'osera pas nous dire « non ». (La guerrière avait haussé les épaules et éclaté de ce rire puissant qui n'appartenait qu'à elle.) Qui prendrait la peine de raconter de tels mensonges pour un tas de merde ?

L'opération était conçue pour s'éterniser, pour laisser à Çeda et à Sümeya le temps de chercher Nalamae. Et tout sembla se dérouler comme Kameyl l'avait prévu. Alors que la conversation avec le maître d'écurie devenait de plus en plus animée, Çeda sortit du bâtiment et se dirigea vers le chantier naval. Sümeya, elle, s'éloigna en direction des appontements où de nombreux vaisseaux étaient en cours de réparation. Jenise resta près du chariot pour ne pas éveiller les soupçons.

Plusieurs groupes d'ouvriers observèrent Çeda d'un air intrigué et un chef d'équipe – un type balafré de partout – pointa le doigt vers l'écurie en lui criant qu'il ne voulait pas voir de gens se promener sur le chantier. La jeune femme fit mine de faire demi-tour, mais reprit ses recherches dès que l'homme lui tourna le dos et s'éloigna pour superviser la pose du pont du galion en construction.

Les charpentiers de marine étaient faciles à reconnaître, car ils étaient constamment entourés d'ouvriers. C'étaient eux qui donnaient des ordres,

eux qui sortaient leurs instruments pour s'assurer que les mâts étaient bien d'aplomb. Çeda en repéra dix, dont six femmes, mais aucune ne ressemblait à celle de sa vision.

— Oy ! (Çeda se tourna et vit le chef d'équipe qui approchait à grands pas.) Je croyais t'avoir dit de retourner au boulot de merde que les dieux ont daigné te refiler !

Il observa ses vêtements, puis se tourna vers l'écurie. Kameyl faisait entrer le chariot dans le grand bâtiment pendant que Jenise attrapait une pelle sur le plateau arrière. L'homme éclata de rire.

— Les dieux sont justes ! Ton boulot de merde consiste à pelleter la merde ! (Son visage perdit toute trace de gaieté en une fraction de seconde.) Maintenant, fous le camp et va bosser avant que je te colle une fessée !

Çeda ricana.

— Essaie un peu, et je te coupe ta saucisse pour te l'enfoncer dans la gorge. (Elle passa à côté de lui en regardant son entrejambe.) Cela dit, je garderais mon repas de midi à portée de main si j'étais à ta place. Je n'ai pas l'impression que ladite saucisse suffirait à rassasier un honnête ouvrier.

L'homme la regarda, yeux écarquillés et bouche bée, puis éclata d'un rire qui ressemblait au cri d'un chacal.

— Tu me plais, toi ! Tu reviens demain ?

Çeda s'éloigna en scrutant le chantier une dernière fois. L'homme leva les mains à sa bouche et cria dans son dos.

— Je regarderai si je te vois.

La jeune femme arrivait à l'entrée de l'écurie quand une grande cloche se mit à sonner – l'ordre d'ouvrir les portes du port. D'énormes rouages cliquetèrent et les immenses battants pivotèrent en grinçant vers l'intérieur de la rade.

— Çeda ? appela Sümeya d'une voix inquiète.

Çeda se tourna et vit sa camarade qui arrivait des appontements d'un pas rapide. Elle fit un signe en direction de l'autre extrémité du port, en direction d'un clipper flambant neuf qu'un attelage de mules éloignait de son poste d'amarrage. Il ressemblait au navire que Çeda avait vu dans le bassin de Yusam. Sümeya le savait, Kameyl et Jenise également, car Çeda le leur avait décrit en détail. C'était peut-être bien celui qu'elles cherchaient, et, si tel était le cas, cela signifiait que Nalamae était à bord sous sa nouvelle identité : la charpentière de marine qui avait supervisé la

construction du bâtiment. Elle opérait une sortie pour vérifier que le clipper ne présentait pas de défauts et qu'il était bon pour le service, prêt à intégrer la flotte royale.

— Nous risquons de tout perdre s'il franchit les portes du port, dit Çeda, plus pour elle que pour Sümeya.

Sans échanger un mot, les deux femmes tournèrent la tête vers l'écurie. Il y avait plusieurs Akhal-Teke – des chevaux rapides comme l'éclair – dans les stalles. Avec une telle monture, Çeda n'aurait guère de mal à rattraper le navire. Elle trouverait Nalamae. Elles pourraient s'enfuir en franchissant les portes ouvertes du port. L'ennui, c'était que ce serait comme allumer un signal lumineux dans la nuit. Tout le monde se rendrait compte qu'il se passait quelque chose d'étrange, mais c'était toujours mieux que de laisser Goezhen trouver la déesse.

Çeda et Sümeya échangèrent un hochement de tête et Çeda siffla. Kameyl et Jenise se tournèrent vers elle et elle leur adressa une série de signes.

Avancez sur l'arrière de l'ennemi.

Aucune de ses deux camarades ne répondit, mais elles avaient compris ce qu'elle voulait dire. Au grand désarroi du maître d'écurie, Kameyl se dirigea vers le fond du bâtiment en regardant à l'intérieur des stalles comme si elle évaluait la qualité du fumier se trouvant à l'intérieur. Pendant ce temps, Jenise déplaça le chariot afin qu'on ne puisse pas voir Çeda et Sümeya depuis l'écurie.

— Par tous les dieux, j'en ai assez ! Prenez ce que vous voulez ! grogna le maître d'écurie avant de sortir par une petite porte qui donnait sur la cour d'entraînement de la caserne.

Çeda adressa une prière de remerciements aux dieux. Il ne restait plus que quelques palefreniers dans le bâtiment. Sümeya et elle se dirigèrent vers la stalle la plus proche. Un Akhal-Teke avec une robe cuivrée et des boulets gris acier se trouvait à l'intérieur. Il racla le sol poussiéreux d'un sabot lorsque Sümeya ouvrit la porte et Çeda l'enfourcha à cru.

Il était nerveux, mais il accepta le mors et le harnais en se contentant d'agiter sa crinière sombre. Lorsque Çeda fit claquer les rênes, il sortit de la stalle en se déplaçant de côté, mais se calma aussitôt.

Au centre du port, on avait déjà détaché l'attelage de mules du clipper. Les voiles étaient hissées et le navire commençait à prendre de la vitesse.

— Hiya ! cria Çeda en donnant un coup de talons dans les flancs de sa monture.

Le cheval sortit de l'écurie et se dirigea vers une rampe qui permettait de gagner la rade. Le soleil était haut dans le ciel et la chaleur était étouffante. Çeda s'apprêtait à lancer l'Akhal-Teke au triple galop quand elle remarqua quatre cavaliers qui approchaient en longeant le quai à une allure tranquille.

Elle eut alors l'impression que le brouhaha discret du port se transformait en vacarme assourdissant. Trois cavaliers étaient des Lances d'argent, le quatrième était une femme portant une robe grise. Elle avait des yeux perçants, un visage dur et des cheveux cendrés rassemblés en chignon.

La charpentière de marine qui était apparue dans le bassin de Yusam.

Lorsque Çeda avait appris que Nalamae revenait toujours à la vie sous les traits d'une personne différente, elle avait cru qu'il s'agissait d'une légende, d'un conte semblable à ceux qui narraient les aventures de Bahri Al'sir ou de Fatima l'Intouchable. Et tandis qu'elle regardait la cavalière qui accompagnait les trois Lances d'argent, elle se demanda si ce n'était pas le cas. Cette femme était tellement normale… *banale*. Il ne pouvait pas s'agir d'une déesse.

La charpentière passa devant Çeda, remarqua que celle-ci l'observait et la toisa d'un air mauvais. Puis elle s'aperçut que Sümeya la dévisageait également et elle tira sur les rênes de son Akhal-Teke.

— Vous n'avez rien d'autre à faire que de regarder les personnes de qualité ?

Çeda aurait été incapable de dire à quoi elle s'était attendue. À ce que Nalamae la reconnaisse, sans doute. Mais comment aurait-elle pu la reconnaître ? La déesse s'était peut-être réincarnée sous l'aspect de cette femme, mais elle n'avait aucun souvenir de son passé. *Quand je renais, je me réveille quelque part dans le Grand Shangazi*, lui avait-elle dit. *Je suis toujours nue et seule. Aveugle. Je ne me rappelle presque rien.*

— Eh bien ? demanda la femme sur un ton sévère.

Çeda baissa les yeux.

— Je vous présente mes excuses, ma dame.

Les trois Lances d'argent s'arrêtèrent à leur tour.

— Tout va bien, dame Varal ? demanda leur capitaine.

La femme le regarda et sembla soudain se rappeler ce qu'elle faisait là.

— Oui. Tout va bien, oui.

Elle foudroya Çeda des yeux une dernière fois, puis fit claquer les rênes de sa monture et pénétra dans l'écurie avec son escorte.

Çeda guida son cheval le long du bâtiment afin de ne pas éveiller les soupçons de Varal. Elle mit pied à terre et Sümeya la rejoignit, une pelle dans chaque main.

— Tu es sûre que c'est elle ? demanda-t-elle.

— Sûre et certaine, répondit Çeda en prenant un outil.

Sümeya hocha la tête.

— Kameyl et Jenise sont en train de charger le chariot. C'est à nous de jouer.

Çeda hocha la tête à son tour et les deux femmes entrèrent dans l'écurie. Deux Lances d'argent – qui semblaient pressées – confiaient leurs montures à Jenise. Les garçons d'écurie avaient disparu. Çeda avait entendu Kameyl lancer des ordres et elle comprit que sa camarade leur avait distribué des tâches qui les tiendraient éloignés du bâtiment pendant un moment. Varal parlait au capitaine des Lances d'argent à voix basse. L'homme l'écoutait en hochant la tête à intervalles réguliers. Quelques instants plus tard, il sortit par la petite porte en compagnie de deux subalternes tandis que Varal se dirigeait vers l'entrée principale – sans doute pour se rendre au chantier naval.

Çeda rassembla son courage et lui barra le chemin. Pendant un moment, le temps ralentit. Les deux femmes se toisèrent et Çeda pria pour apercevoir une lueur familière dans les yeux de la charpentière de marine.

— Vous vous souvenez de moi ? demanda-t-elle.

La confusion se peignit sur les traits de Varal, puis son visage se durcit de nouveau.

— Ôtez-vous de mon chemin !

Elle s'apprêtait à passer en force quand Sümeya surgit derrière elle et pressa un chiffon humide contre son nez et sa bouche.

Varal écarquilla les yeux et se débattit avec énergie, essayant vainement de frapper son agresseur du poing et du pied, mais, au bout de quelques instants, son regard se voila et elle s'affaissa dans les bras de Sümeya.

Kameyl faisait déjà reculer le chariot. Jenise s'agenouilla à l'arrière et déploya une bâche. Dès que le véhicule s'immobilisa, Sümeya et Çeda

soulevèrent la charpentière de marine inanimée et la hissèrent sur le plateau de planches disjointes.

— Oy !

Çeda pivota sur les talons et vit le chef d'équipe qui l'avait interpellée quelques minutes plus tôt. L'homme se dirigea vers elle en se pavanant comme un coq dans un poulailler, reluquant la jeune femme avec un vilain sourire… qui s'assombrit au fur et à mesure qu'il approchait. Obnubilé par Çeda, il n'avait pas prêté attention à ce qui se passait autour d'elle, mais maintenant… Il s'arrêta et écarquilla les yeux d'un air déconcerté tandis que Jenise repliait un pan de la bâche pour couvrir Varal.

— Mais qu'est-ce que vous êtes en train de foutre ?

Sümeya bondit sur le banc du conducteur. Kameyl fit claquer les rênes. Çeda esquissa un sourire enjôleur et se dirigea vers le chef d'équipe. Elle vida ses poumons avec lenteur, puis se concentra et chercha son cœur.

L'homme se ressaisit. Il dégaina le petit couteau accroché à sa ceinture et ouvrit la bouche pour dire quelque chose ou pour donner l'alarme. Il n'en eut pas le temps. Çeda *comprima* son cœur et il se plia en deux en toussant. La jeune femme approcha et il essaya maladroitement de la frapper avec son arme. Elle laissa la lame passer en sifflant, puis bondit en avant. Elle attrapa l'homme par le cou et le fit basculer sur le côté en abaissant son centre de gravité. Elle l'accompagna dans sa chute sans lâcher prise.

Le chef d'équipe – qui pesait son poids – s'écrasa sur le sol de l'écurie et ses poumons se vidèrent. Çeda passa aussitôt une jambe autour de son bras armé et l'immobilisa. Il se débattit et elle serra son cou un peu plus fort. Elle ne compta que jusqu'à huit avant de sentir son corps devenir flasque. Elle se leva, le tira dans une stalle et le cacha sous un tas de foin. Puis elle sortit de l'écurie en courant et sauta sur le plateau arrière du chariot. Par tous les dieux ! cela lui avait fait du bien de se défouler sur ce maroufle. Son angoisse s'était envolée.

Le chariot longea le quai et se dirigea vers la voie royale à bonne allure, mais pas assez vite pour attirer l'attention. Avec un peu de chance, on ne découvrirait pas l'absence du chef d'équipe avant qu'elles franchissent les portes de la Maison des Vierges et s'enfoncent dans les rues de la ville.

Çeda tourna la tête et regarda la silhouette de la charpentière de marine couverte par la bâche. La jeune femme avait de plus en plus de doutes quant à l'exactitude de sa vision.

Ô Fileuses du Destin, écoutez ma requête ! pria-t-elle. *Faites que cette femme soit bien Nalamae.*

OceanofPDF.com

CHAPITRE 12



Davud et Esmeray se tenaient à l’ombre d’un portique tandis que le soleil encore brûlant descendait sur l’horizon occidental. Esmeray avait jadis été appelée « la folle » par les membres de l’Enclave. Davud et elle s’étaient associés, puis étaient tombés amoureux après avoir découvert qu’ils voulaient tous deux traduire le Roi Sukru en justice pour lui faire payer ses innombrables crimes, en particulier ceux commis contre les mages de sang. Esmeray avait ensuite perdu son pouvoir magique – brûlé par les membres du cercle intérieur de l’Enclave –, mais les deux amants étaient parvenus à rester ensemble. Ils étaient désormais recherchés par toutes les forces de la cité, y compris celles de l’Enclave et de la Reine Meryam. Ils avaient besoin de protection.

Le portique sous lequel ils se tenaient marquait l’entrée de la boutique de l’unique prêteur sur gages honnête du quartier qu’on appelait le Puits. Les colonnes cannelées qui le soutenaient étaient ébréchées et couvertes de graffitis – qui comptaient désormais davantage de symboles des gangs les plus récents que de scarabées aux ailes écartées des Hôtes sans Lune. Cela en disait long sur la situation à Sharakhaï.

— Les temps changent, remarqua Davud sur un ton pensif.

Esmeray – qui avait noué un foulard autour de ses lourdes tresses afin qu’elles se dressent vers le ciel comme les tiges d’une fougère en pot – jeta un rapide coup d’œil aux graffitis et haussa les épaules.

— Même les montagnes finissent par disparaître, Davud.

Le soleil couchant projetait de longues ombres sur la place en forme de pointe de flèche qui s'étendait devant les colonnes. À l'autre extrémité se dressait un imposant bâtiment en brique de terre, les célèbres arènes de Sharakhaï. La lumière de l'astre du jour illuminait les deux derniers étages qui faisaient songer à un vaisseau doré fendant une sombre mer d'acier.

Un rugissement monta des arènes et Davud comprit que le dernier affrontement touchait à sa fin. Quelques minutes plus tard, des centaines de spectateurs se répandirent sur la place et les échos de leurs conversations se propagèrent comme une vague dans tout le voisinage. Un groupe de jeunes alouettes des rues arriva pour faire la quête. Quelques personnes – un peu trop ivres, un peu trop naïves ou un peu trop heureuses d'avoir remporté une jolie somme – commirent l'erreur de leur lancer une poignée de khets en cuivre. Elles furent aussitôt assaillies par une véritable meute de gamins bien décidés à exploiter ces pigeons. La plupart des généreux donateurs les ignorèrent et se dirigèrent vers les salons à oud, les bars à chicha ou les bordels – des commerces parasites qui entouraient les arènes pour profiter de l'affluence.

Un groupe de jeunes garçons monta les premières marches du portique, probablement en quête d'un endroit tranquille où s'installer, mais ils s'arrêtèrent net en apercevant Davud et Esmeray dans l'ombre.

— Foutez le camp, lâcha Esmeray.

De la part d'une autre femme, ils auraient sans doute pris l'ordre pour une invitation, mais Esmeray n'était pas une femme comme les autres. Les tatouages tribaux qui ornaient ses joues et son front lui donnaient un air féroce et ses yeux brillaient d'une étincelle sauvage – d'autant plus inquiétante qu'ils étaient devenus ivoire quand sa magie avait été brûlée par l'Enclave.

Les jeunes s'éloignèrent sans insister et le couple se retrouva seul de nouveau. Tandis que la foule commençait à se disperser, un beau jeune homme avec de longs cheveux clairs attachés en queue-de-cheval sortit des arènes. Il s'appelait Tariq, et il était escorté par deux colosses qui tenaient des gourdins dans leurs énormes mains. Plusieurs personnes le saluèrent ou lui adressèrent un signe, mais il poursuivit son chemin en leur prêtant à peine attention.

Alors qu'ils approchaient, Davud émergea de l'ombre du portique.

— Tu as un instant à m’accorder, Tariq ?

Un garde fit aussitôt un pas vers lui, mais Tariq l’arrêta d’un geste.

— Davud ?

Davud esquissa un petit sourire.

— Comment vas-tu ?

Tariq le regarda d’un air intrigué, puis tourna la tête vers Esmeray qui était appuyée contre une des colonnes ébréchées comme une alouette des rues. Puis ses yeux se plissèrent comme s’il réfléchissait déjà à ce qu’on allait lui demander.

— Je croyais que tu étais mort, dit-il à Davud.

Davud secoua la tête.

— Tu n’es pas le seul.

— J’ai des affaires qui m’attendent, déclara Tariq.

Il ne fit pourtant pas mine de bouger. Cette rencontre avait piqué sa curiosité.

Davud fit un geste emphatique en direction de la foule qui occupait la place.

— Et je m’en voudrais de te retarder. Nous pouvons parler en marchant.

Un jour, des années plus tôt, Davud avait croisé le chemin de Tariq, de Hamid et d’Emre dans une allée bondée des souks. Il se dirigerait vers l’étal de pain de sa sœur avec un paquet de menthe fraîche quand Tariq – de fort mauvaise humeur – l’avait interpellé.

— Toi qui es intelligent, lui avait-il dit. Je veux que tu règles un problème pour nous. Emre affirme que les dieux contrôlent ce que nous faisons. Hamid pense que ce sont les Fileuses. Et moi, je dis que ce sont deux imbéciles et que *nous* sommes les seuls maîtres de notre destin. Qu’est-ce que tu en penses ?

Davud se rappelait encore avoir pensé que la question était aussi complexe qu’intéressante.

— Eh bien ! avait-il dit. Un livre que maître Amos m’a prêté explique que c’est tout autre chose.

Ce n’était qu’une entrée en matière, car il pensait qu’il s’agissait d’une véritable question. Il se trompait. Tariq voulait seulement qu’on lui donne raison.

— Le philosophe Kosmet pense que chacun de nos actes est déterminé par les actes passés et que nous ne pouvons que subir.

Le visage de Tariq avait viré au rubicond.

— Sans blague ? Eh bien ! dans ce cas, je ne suis pas responsable de ça.

Et il lui avait flanqué une gifle d'une telle violence que Davud était tombé. Son sachet s'était ouvert et la menthe s'était répandue par terre.

Tariq avait écrasé les brins de menthe dans la poussière avant de partir à grands pas. Hamid avait toisé le malheureux Davud avec un mépris évident, puis avait emboîté le pas à son camarade. Seul Emre s'était arrêté. Il l'avait aidé à se lever et à ramasser la menthe.

— Ici, tu n'es pas au collegium, Davud, avait-il murmuré. Tu dois savoir à qui tu t'adresses avant de parler.

Tariq avait peut-être oublié l'incident, mais pas Davud. Tariq avait toujours été un personnage extravagant, un vantard persuadé que tout le monde lui en voulait. Et cela n'avait fait qu'empirer lorsqu'il avait gravi les échelons de l'organisation et était devenu le bras droit d'Osman qui gérait tout un ensemble d'affaires – aussi bien légales qu'illégales – en plus des arènes. Davud avait cru qu'en le voyant il le toiserait d'un air méprisant et lui dirait d'aller se faire foutre, comme Esmeray l'avait fait avec les alouettes des rues. Il ne l'avait pas fait. Il regarda Davud pendant un long moment, puis lui adressa un hochement de tête tranquille – comme Osman devait le faire quelques années plus tôt, quand il était encore le maître des arènes. Tariq avait-il mûri ?

— Dis-moi ce que tu veux, dit-il tandis que Davud lui emboîtait le pas.

Esmeray les suivit. Les deux monstres qui faisaient office de gardes du corps fermèrent la marche.

— J'ai besoin de parler à quelqu'un.

Un éclair agacé passa dans les yeux de Tariq.

— Tu n'as pas eu beaucoup de mal à m'aborder. Qu'est-ce qui t'empêche de faire la même chose avec cette personne ?

— Eh bien ! il s'agit de quelqu'un qui travaille pour toi et je ne suis pas sûr qu'il acceptera de me rencontrer de son plein gré.

Ils traversèrent une intersection et croisèrent un groupe de gamins des deux sexes qui tapaient dans un ballon en vieux cuir desséché.

— Qui ?

— Ton médecin, Hayal.

— Qu’est-ce que tu peux bien vouloir à Hayal ?

Davud avait réfléchi à la manière dont il allait présenter les choses. Esmeray pensait que c’était une mauvaise idée de jouer la carte de la franchise, car elle ne faisait pas confiance à Tariq. Elle avait même proposé qu’on lui lance un sortilège afin de *l’obliger* à parler. Davud n’avait pas voulu prendre un tel risque. D’abord parce que cela attirerait sans doute l’attention de l’Enclave, mais aussi parce qu’il était primordial de contacter le mage de sang Undosu – un proche de Hayal – sans le froisser. S’il forçait Tariq ou Hayal à lui révéler ce qu’il voulait savoir, il était possible qu’Undosu l’apprendrait, et, s’il l’apprenait, les chances de le gagner à leur cause fondraient comme neige au soleil.

— Hayal vend des ingrédients alchimiques à un certain Undosu, répondit Davud. Et je voudrais le rencontrer.

Tariq s’arrêta brusquement, sans prêter attention aux gens qui le regardaient depuis le salon de thé qui se trouvait un peu plus loin dans la rue.

— Undosu…

— C’est cela.

Ses yeux glissèrent vers la main gauche de Davud et se posèrent sur l’anneau qu’il portait au pouce – un anneau muni d’une pointe avec laquelle il pouvait percer la chair et obtenir le sang dont il avait besoin.

— C’est donc vrai ? demanda-t-il à voix basse. Tu es un mage de sang ? (Davud acquiesça.) Qu’est-ce que tu veux à Undosu ?

— Un peu de protection.

Tariq opina d’un air sage, puis se remit en route, obligeant Davud à le rattraper. Ils tournèrent à une intersection et s’engagèrent dans une rue couverte par une véritable canopée de dishdashas, de châles et de voiles suspendus à des cordes tendues entre les immeubles.

— Tu sais, dit Tariq, j’aurais bien besoin des services d’un homme tel que toi. Et je pourrais te protéger en échange.

Davud jeta un coup d’œil aux deux gorilles qui les suivaient.

— Ce n’est pas le genre de travail que je peux faire.

— Tu serais surpris de découvrir l’ampleur du réseau d’Osman, Davud. Nous pourrions faire beaucoup pour toi.

— Je ne peux pas.

— Même si je t’obtiens ton rendez-vous ?

Davud réfléchit tandis qu'un groupe d'enfants hilares passaient entre Tariq, lui, Esmeray et les deux gardes du corps comme un banc de poissons entre les roseaux.

— Ce n'est pas par hasard que tu as cru que j'étais mort, Tariq, dit-il enfin. La Reine Meryam est après moi. L'Enclave également. C'est pour cette raison que je dois parler à Undosu. J'ai besoin qu'on nous protège, Esmeray et moi.

— La Reine Meryam est après toi…

— Oui.

Tariq réfléchit de nouveau.

— Eh bien ! nous en reparlerons quand cette affaire sera réglée, alors.

— Ce sera inutile.

À cet instant, l'ancien Tariq resurgit. Son visage s'assombrit et Davud crut qu'il allait céder à la colère… mais le nuage se dissipa et il haussa les épaules.

— Tu ne me reprocheras pas d'avoir essayé, hein ?

— Je ne te le reprocherai pas, non. (Ils tournèrent à une nouvelle intersection et s'engagèrent dans une rue bordée de vieux bâtiments croulants.) J'ai besoin de rencontrer Hayal, Tariq.

— Je suis un homme d'affaires, Davud. J'ai besoin de *quelque chose* en retour.

— À quoi tu penses ?

— À quelque chose qui ne devrait pas te poser beaucoup de difficultés, j'imagine. Je veux que tu trouves quelqu'un. (Ils passèrent devant un ancien puits – enfin, devant *le puits* puisque c'était ainsi que les gens du quartier l'appelaient – et arrivèrent dans une des rues les plus animées de cette partie de la cité.) Tu as peut-être entendu parler de lui. C'est mon petit cousin, Altan. Comme toi, il a suffisamment impressionné ses maîtres pour que ceux-ci le fassent entrer au collegium. Il est en deuxième année. C'est un gamin qui travaille dur et obtient d'excellents résultats. Il est promis à un avenir brillant, mais… il a disparu il y a cinq jours.

— Disparu ? Comment ça ?

— Quand on lui a dit qu'il ne s'était pas présenté en classe, sa mère est venue me voir parce qu'elle était inquiète. J'ai demandé à mes hommes de se renseigner. La nuit avant sa disparition, des filles qui buvaient un coup

l’ont vu remonter l’Abreuvoir vers le nord. Il ne s’est même pas retourné pour les saluer.

— Peut-être qu’il n’avait pas envie de leur parler. Peut-être qu’il était ivre.

— Peut-être. (Tariq s’arrêta devant un escalier qui menait à une porte ornée de gravures.) Mais il n’est pas du genre à boire et les filles sont entrées au collegium en même temps que lui. Ce sont de bonnes amies.

— Et tu veux donc que je le trouve ?

— Oui. Ça réconforterait sa mère. Même si tu découvres qu’il est mort.

— Mais je ne sais même pas par où commencer !

— Tu as toujours été futé, Davud. Tu trouveras. (Il gravit les marches et les deux gardes le suivirent.) Trouve ce qui lui est arrivé et je t’arrangerai cette rencontre.

Avant que Davud ait le temps de prononcer un mot, il entra dans le bâtiment avec ses hommes et la porte claqua derrière eux.

— Nous n’avons pas besoin de lui, grogna Esmeray.

Mais le cerveau de Davud était déjà au travail. Cette disparition n’avait peut-être rien d’inquiétant. Les étudiants du collegium étaient soumis à une terrible pression et Altan avait peut-être décidé de prendre quelques jours de vacances sans en parler à personne – il ne serait pas le premier à le faire, loin de là. Mais Davud craignait que cette histoire cache quelque chose de plus sinistre. Il ne pouvait pas s’empêcher de penser à ce que Hamzakiir lui avait fait, à lui et à ses camarades. Il avait enlevé tous les élèves de la promotion du jeune homme, les avait transformés en immondes créatures appelées baudruches et les avait lancées à l’attaque de Sharakhaï pendant la Nuit des Innombrables Lames.

— Davud ?

Il croisa les yeux ivoire d’Esmeray.

— Je vais découvrir ce qui est arrivé à Altan.

— Ne fais pas l’idiot. Nous n’avons pas besoin d’Altan. Et nous n’avons pas besoin de Tariq.

— Je ne vais pas le faire pour Tariq.

Esmeray savait ce qui était arrivé aux étudiants du collegium et ce que Hamzakiir leur avait fait subir – l’enlèvement, les horribles expériences, les transformations en baudruches.

— Ce n’est pas ton combat, Davud. Tu as suffisamment de problèmes comme ça.

— Je ne me le pardonnerai jamais si je n’essaie pas de retrouver Altan. (Il lui prit la main et l’entraîna.) Je vais découvrir ce qui lui est arrivé.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13



Le *Meunier Rebelle* faisait route vers l'est, et, à son bord, Ihsan était arrivé à deux conclusions. D'abord, il n'existait qu'une seule personne assez têtue pour obliger Zeheb à l'écouter et cette personne n'était autre que Husamettín. Ensuite – et c'était mille fois plus important pour la réussite de son plan –, Husamettín ne parviendrait *jamais* à obliger Zeheb à écouter – ce n'était pas pour rien qu'on surnommait le Roi des Murmures le Taureau fou de Sharakhaï.

Husamettín était appuyé contre le plat-bord du *Meunier Rebelle*. Zeheb était assis sur une chaise devant lui, marmonnant une litanie de paroles sans queue ni tête. Le soleil brillait et projetait les ombres des cordages et des voiles sur le pont.

Cahil barrait le navire – plutôt mal de l'avis d'Ihsan. Il abordait les dunes sous un mauvais angle et le *Meunier* tanguait tellement qu'Ihsan avait l'impression d'avoir avalé un sac de serpents. Il se serait dirigé droit vers la rambarde pour rendre son petit déjeuner au désert s'il n'avait craint que cela le rabaisse aux yeux des deux autres Rois. Et cela le rabaisserait sans nul doute. Cahil et Husamettín étaient du même bois : ils pensaient tous deux que montrer ses faiblesses était un signe d'infériorité.

Husamettín parlait à Zeheb.

— Baük. Trouve les Vierges du Sabre qui sont à Baük et dis-nous ce que tu entends.

Sans interrompre le flot de paroles qui jaillissait de ses lèvres, le Roi des Murmures tourna la tête et regarda en direction du sud-est, en direction de Baük, un caravansérail de moyenne importance situé entre Sharakhaï et les vertes prairies de Kundhun. Husamettín voulait qu'il se concentre sur certaines personnes : le maître du caravansérail, les capitaines des navires qui y faisaient escale, les Vierges de la garnison. Mais ni lui, ni Cahil, ni Yndris n'étaient parvenus à l'arracher à sa transe et à son flot incohérent de paroles.

— Viens prendre ma place, dit Cahil. Je vais me charger de lui !

— Qui est-ce que tu entends ? demanda Husamettín sur un ton plus insistant. Qu'est-ce qu'ils font ?

— Arrête ! Arrête ! Tu vas tout gâcher !

— Qui parle, Zeheb ?

Zeheb s'arracha à la contemplation de l'horizon, se plongea dans les yeux de Husamettín, puis observa la cicatrice sur son front, la marque du traître. Les moments où il semblait présent, prêt à parler étaient rares. Un éclair de lucidité passa dans son regard et Ihsan crut qu'il allait dire quelque chose de sensé.

Mais son visage se referma.

— Quand les journées ressemblent à celle-ci, je suis bien triste de t'appeler mon fils. Donnez-moi ça.

Husamettín – qui était pourtant un puits de patience – se redressa brusquement et s'éloigna en secouant la tête. Comme souvent, ce moment de lucidité n'avait été qu'un mirage. Les réactions de Zeheb n'étaient pas les siennes, mais celles de la personne dont il répétait les paroles.

Un peu plus d'une semaine s'était écoulée depuis qu'ils avaient enlevé le Roi des Murmures sur le navire kundhanais. Ils s'étaient éloignés des deux grandes routes de navigation desservant le caravansérail de Çalabin et avaient jeté l'ancre à un jour de voile de Baük. C'était dangereux de rester à proximité de Çalabin, et le danger augmentait un peu plus chaque jour. Le galion royal avait dû se lancer à leur recherche et son capitaine avait sans doute dépêché un skiff à Çalabin pour ordonner au maître du caravansérail d'envoyer d'autres navires traquer leur goélette.

Husamettín avait cependant estimé que cette précaution était nécessaire. Ils avaient Zeheb, et ils espéraient toujours qu'il leur permettrait d'arriver à leurs fins. Ils avaient besoin de rester à proximité d'un endroit comme

Baük, un endroit où Zeheb pouvait écouter les murmures et obtenir des informations qui les aideraient à lutter contre Meryam à Sharakhaï.

Soudain, le comportement de Zeheb changea. Sa bouche s'ouvrit. Il leva les yeux vers Yndris, puis tourna la tête vers Ihsan. Une étincelle de colère passa dans son regard et le Roi Éloquent craignit qu'il dévoile ses nombreuses trahisons et ruine ses plans. Mais l'étincelle s'éteignit et son visage redevint aussi lisse que le désert au petit matin.

Il jeta un coup d'œil à Yndris tandis que ses mains opéraient un mouvement de va-et-vient, comme s'il rabotait une poutre.

— N'oublie pas le pot de graisse d'Abdul. (Sa voix s'adoucit.) Nous en avons besoin pour le chariot.

— Qui parle ? demanda Yndris en reprenant le rôle d'interrogateur abandonné par Husamettín. Qui sont ces gens ?

Mais ni la contrainte, ni la diplomatie, ni l'intimidation, ni la patience ne lui permirent d'établir un lien avec Zeheb. Le Roi des Murmures était immunisé contre tout cela. Ihsan le savait, mais personne ne lui avait rien demandé et il préférait garder cette information pour lui. Il fallait que les efforts de ses compagnons restent vains et que leur frustration empire. Ce n'était qu'à cette condition qu'il pourrait révéler ses véritables intentions.

C'était ce qu'il croyait, du moins. À peine cette pensée avait-elle traversé son esprit que Cahil prit la parole depuis la barre.

— Laissez-le-moi.

— Pas encore, répondit Husamettín.

— Pourquoi ? insista Cahil. Vous n'arrivez à rien. Et vous n'arriverez jamais à rien. (Il pointa le doigt vers Zeheb.) Nous avons risqué nos vies dans un dessein précis, pas pour écouter ses radotages jusqu'à la fin des temps.

Ihsan adressa une série de signes à Husamettín.

Qu'est-ce qu'il veut dire ?

Husamettín regarda le Roi Éloquent et celui-ci comprit qu'il n'avait aucune envie de répondre à sa question. Ses sourcils froncés déformaient étrangement la cicatrice sur son front.

Ce fut Yndris qui prit la parole.

— Nous avons une potion que l'alchimiste de mon cher père a préparée à Sharakhaï. Elle permet de soumettre celui qui la boit. De l'obliger à obéir.

— Le problème, c’est qu’elle ravage l’esprit, intervint Husamettín. Très vite. Nous ne pourrons pas l’utiliser éternellement. Deux ou trois semaines. Un mois, peut-être. Ensuite… (Il regarda Zeheb avec quelque chose qui ressemblait à de la compassion.) Il ne sera plus qu’une coquille vide.

— Il l’est déjà, grogna Cahil.

— Il l’est déjà, souffla Zeheb.

Tout le monde tourna la tête vers lui en espérant qu’il avait enfin émergé de son étrange état de transe, mais ce n’était pas le cas. Pas tout à fait. Il utilisait toujours le pouvoir que lui avaient donné les dieux, mais il l’avait focalisé sur Cahil. Son esprit s’était rapproché de son corps et cela était susceptible d’avoir de regrettables conséquences pour Ihsan. Si ses compagnons découvraient que Zeheb était capable de se concentrer sur certains individus, qu’il pouvait choisir sa cible dans une certaine mesure, Cahil aurait de solides arguments pour utiliser son sérum.

Le Roi Confesseur éclata d’un rire joyeux qui résonna dans l’air.

— Vous voyez ? Il ne fait pas que capter les pensées au gré du vent. Il peut faire ce que nous voulons, mais nous n’obtiendrons rien de lui si nous ne le bousculons pas.

— Ne le bousculons pas, répéta Zeheb.

Ces paroles faisaient songer à une supplique désespérée de la part d’un homme qui se savait perdu et qui s’efforçait de communiquer en utilisant le seul moyen à sa disposition. Son visage n’exprimait plus qu’une profonde terreur.

Il y a peut-être une autre solution, se dépêcha de signer Ihsan.

Il ne voulait pas que Husamettín réfléchisse trop longtemps à la proposition de Cahil.

— Pour faire quoi ? demanda le Roi des Lames.

Pour libérer son esprit…

Husamettín le regarda d’un air étonné et attendit. Cahil et Yndris également. Même Zeheb semblait impatient d’entendre la suite, mais par tous les dieux ! Ihsan n’était pas prêt. Il n’avait pas envisagé de montrer ses cartes avant que ses compagnons soient aux portes du désespoir. Il aurait pourtant dû se douter qu’ils trouveraient un autre moyen de faire parler Zeheb.

— Alors, ça vient ? grogna Cahil.

J’ai réfléchi à la question, signa Ihsan. *Si je retrouvais mes pouvoirs, je pourrais lui ordonner de faire ce que vous voulez.*

Les yeux sombres de Husamettín se plissèrent et un coup de vent souleva ses longs cheveux poivre et sel.

— Si tu retrouvais tes pouvoirs…

Oui.

— Et comment pourrais-tu *retrouver* tes pouvoirs ? Tu as dit que tu avais bu des élixirs de soin et que cela n’avait eu aucun effet.

Ihsan se tourna vers Cahil et se remit à signer.

Il y a quelques années, ton fils Gallan a perdu une jambe. Et tu l’as fait repousser.

Le visage de Cahil se fit dur et méfiant. Il ne regardait pas Ihsan comme s’il songeait au fils qu’il avait soigné, mais comme s’il cherchait à découvrir ce que le Roi Éloquent pouvait bien manigancer. Puis ses yeux s’écarquillèrent et il lâcha brusquement la barre. Il pivota, saisit la corde qui maintenait la herse contre le tableau arrière et tira dessus avec force.

La herse s’abattit sur le sable et y traça de profonds sillons. Les passagers et la cargaison du navire furent projetés en avant. La chaise sur laquelle Zeheb était assis glissa sur le pont. Fort de sa longue expérience de guerrier, Husamettín plia les jambes et écarta les bras pour conserver son équilibre. Yndris interrompit sa chute en s’accrochant à une voile. Ihsan tomba et glissa sur plusieurs mètres avant de s’écraser violemment contre le petit escalier menant au gaillard d’avant.

Lorsque la goélette s’immobilisa enfin, Cahil se précipita vers la proue et pointa un doigt accusateur vers la poitrine d’Ihsan – en regrettant visiblement qu’il ne s’agisse pas d’une lance.

— C’est donc pour *ça* que tu es venu jusqu’ici ! C’est donc pour *ça* que tu as croisé notre route ! Ce n’est pas pour *Sharakhaï,* comme tu l’as affirmé. Ce n’est pas pour que nous retrouvions notre place sur Tauriyat. C’est juste parce que tu as perdu ta précieuse langue et que tu es prêt à tout pour la récupérer !

Cahil respirait à grands coups. Ses narines se dilataient et ses yeux brillaient de manière curieuse. Il ressemblait à un chien qui bave tandis que son maître remplit son bol de nourriture. Ihsan avait déjà vu cette expression. Quand Cahil se préparait à torturer quelqu’un. Quand il imaginait en détail les sévices qu’il allait infliger.

Ihsan pouvait réagir de cent manières différentes, mais il ne savait pas trop laquelle choisir. Le moindre faux pas pouvait se révéler mortel. Ses compagnons n'hésiteraient pas à lui trancher la gorge et à rendre son corps au désert avant de poursuivre leur route maintenant qu'ils avaient trouvé un moyen de faire parler Zeheb. Même si cette solution était hasardeuse et limitée dans le temps.

Et puis il se rendit compte que Cahil avait *peur*. Il avait perdu sa place et il était prêt à tout pour la reprendre. Il voulait retrouver le monde qui avait commencé le jour de Beht Ihman et qui avait perduré pendant quatre siècles. Ihsan comprit alors ce qu'il devait faire. Il ne sauverait pas sa tête en proclamant sa loyauté à Sharakhaï, au désert ou à son peuple. Non, il devait jouer sur la peur rampante de Cahil.

Est-ce que tu n'aurais pas fait la même chose à ma place ? signa-t-il.

Cahil déglutit plusieurs fois tandis que ses mâchoires se contractaient et, pendant une fraction de seconde, Ihsan crut qu'il s'était trompé.

Ce fut Yndris qui, en fin de compte, le sauva.

— Zeheb tiendra peut-être plus longtemps si on utilise le pouvoir d'Ihsan au lieu du sérum.

L'argument était sensé, mais il arrivait que la logique exacerbe la colère de Cahil et le pousse à montrer qu'il était le plus fort.

— Et s'il retrouve son pouvoir, nous pourrons facilement obtenir ce que nous voulons, intervint Husamettín.

Cahil se tourna vers lui, le visage écarlate.

— *Il* pourra facilement obtenir ce *qu'il* veut, tu veux dire !

Husamettín resta de marbre.

— Les deux ne sont pas forcément incompatibles, non ?

Cahil le regarda comme il aurait regardé un dément.

— Tu as eu quatre cents ans pour trouver une réponse à cette question. Si tu n'as pas encore compris que…

Il s'interrompit lorsque Ihsan tira un papyrus de son khalat et le lui tendit. Il s'en empara d'un geste brusque et déroula le parchemin. Son visage se détendit au fil de sa lecture. Ses joues et son front retrouvèrent leur couleur naturelle. Il leva les yeux et regarda Ihsan avec méfiance.

— Nous la trouverons ?

Husamettín prit le papyrus que Cahil tenait d'une main figée et le lut à son tour. Lorsqu'il eut terminé, il le tendit à Yndris d'un air absent.

Yndris le parcourut avec avidité, puis leva la tête.

— Nous pouvons y arriver ?

À en croire tout ce que j'ai lu, oui. C'est un des passages les plus clairs des carnets.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que Yusam n'en a jamais parlé ? demanda Cahil sur un ton pressant.

Tu as donc oublié comment il était ? Inconstant. Craintif. Il avait déjà du mal à se rappeler le chemin des toilettes. (Ihsan fit un geste en direction du papyrus.) *Alors comment aurait-il pu résoudre une énigme aussi complexe que celles que j'ai trouvées dans ses notes ? Il était doué pour établir des liens entre les visions, je le reconnais, mais il était incapable de suivre leurs fils jusqu'à leurs conclusions logiques.*

Cahil, Husamettín et Yndris échangèrent des regards, puis le Roi des Lames opina. Il était prêt à laisser une chance à Ihsan, surtout si cela lui permettait d'obtenir la récompense mentionnée sur le papyrus. Nalamae en personne. Yndris adressa un hochement de tête hésitant à son père comme pour dire : « Nous pourrons toujours le tuer plus tard. »

Cahil – visiblement frustré par son incapacité à lire l'esprit des autres et à prédire l'avenir – prit le papyrus des mains de sa fille, le froissa en boule et le jeta vers Ihsan. Le projectile s'écrasa contre la poitrine du Roi Éloquent, puis roula sur le pont.

— Nous allons essayer à ta manière, gronda le Roi Confesseur. Mais si nous nous rendons à Sharakhaï et que nous ne la trouvions pas, tu le paieras de ta tête.

Très bien, signa Ihsan.

Il ne prit pas la peine de s'offusquer de la menace. À quoi bon ? Si la vision ne se réalisait pas, tous ses efforts auraient été vains. Sharakhaï et le désert seraient perdus.

Il ramassa le papyrus froissé et le rangea dans la poche intérieure de son khalat. La vision racontait comment trois Rois se rendaient à Sharakhaï pour trouver une femme. Comment ils parvenaient à la convaincre de se joindre à eux. Comment ils se servaient d'elle pour défier les ennemis de la cité. Yusam avait clairement identifié cette femme : c'était la réincarnation de la déesse Nalamae. Elle était malléable si on la manipulait avec soin, elle pourrait se transformer en arme redoutable.

Ils regagneraient Sharakhaï. Ils trouveraient Nalamae et ils se serviraient d'elle pour prévenir la grande catastrophe. Pas l'invasion des Malasaniens et des Miréens, non. L'effroyable plan des dieux du désert.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14



Willem ne réussit pas à trouver le sommeil la nuit où Altan disparut. Il était hanté par la disparation de son aura lumineuse. Les ténèbres s'étaient glissées en lui et avaient creusé un énorme trou. Et plus il y pensait, plus les ténèbres le rongeaient et plus le trou s'agrandissait.

Il essaya de se changer les idées en allant chercher un ouvrage sur les mythes des anciens dieux. Il y en avait des dizaines dans les archives cachées. Il s'installa sur le tapis de son minuscule repaire et commença à lire. Il lisait souvent à la lumière d'une lampe, car cela lui permettait d'aller plus vite, mais quand il avait vraiment envie de se plonger dans une histoire, il lisait dans les ténèbres. L'encre luisait pour lui. Même celle des textes les plus anciens conservait un vague souvenir de celui ou celle qui les avait écrits. Cela le limitait à la lecture de trois ou quatre livres par heure au lieu de la dizaine habituelle, mais il avait l'impression de plonger dans les mondes créés par les mots. Tout le reste semblait avoir gagné les champs lointains, comme les anciens dieux. Cela ne manquait jamais de le détendre… sauf cette nuit. Il ne pouvait pas s'empêcher de penser à Altan.

Quand Nebahat l'avait interrogé, Altan avait mentionné Cassandra, une étudiante du collegium. C'était une charmante jeune fille avec des cheveux noirs, un joli petit menton, un nez un peu trop large et une aura lumineuse – pas autant que certaines, et nettement moins que celle d'Altan, mais agréable tout de même. Willem aimait bien la regarder quand elle marchait

dans les couloirs de son dortoir ; quand elle mangeait des dattes et du fromage en compagnie de quelques amis sur l'esplanade ; quand elle sortait discrètement du collegium pour se rendre dans les salons à oud de l'Abreuvoir ; quand elle étudiait des documents historiques dans le hall des archives et qu'elle prenait des notes dans un petit carnet, un doigt sur la page d'un épais ouvrage posé devant elle.

Nebahat avait demandé à Altan à qui il avait parlé de ses découvertes.

De quelles découvertes parlait-il ? se demanda Willem.

C'était la clé. C'était à cause de ces *découvertes* que Nebahat avait appelé Altan. C'était à cause d'elles qu'il l'avait envoyé hors du collegium et que l'aura du jeune homme s'était assombrie – signe irréfutable d'une mort imminente. Et Cassandra avait joué un rôle dans cette affaire. Willem était convaincu qu'il pourrait en apprendre davantage s'il observait la jeune femme assez longtemps.

— C'est aujourd'hui, dit Cassandra en s'adressant à la camarade d'étude assise de l'autre côté de la table dans la grande bibliothèque du collegium.

Willem les épiait depuis un passage secret qui longeait un ensemble de rayonnages chargés de livres qui montait jusqu'au plafond. L'ouverture à travers laquelle il regardait était si basse qu'il arrivait à voir par-dessus les ouvrages empilés sur la table.

— Quoi ? demanda sa camarade sur un ton distrait.

C'était une femme banale qui brillait à peine, mais qui se délectait de la lumière des autres.

Comme toi, souffla une petite voix à l'oreille de Willem.

Ce n'est pas vrai, songea Willem. *Je pourrais briller moi aussi. C'est juste que je n'en ai pas le droit.*

— La corvée des livres, expliqua Cassandra. Ça commence aujourd'hui.

Willem se figea à l'intérieur du passage. C'était le moment qu'il avait tant attendu. Pour quelle autre raison la lumière de la jeune femme aurait-elle changé si soudainement ? Dès qu'elle avait prononcé ces mots, son aura avait scintillé et viré au vert. Puis elle s'était fracturée comme la lueur d'un feu à travers une gemme.

— On a retrouvé Altan ? demanda sa camarade.

— Non. Je crois qu'il court après ce garçon qu'il a rencontré.

— Et il aurait disparu sans en parler à personne ?

Cassandra haussa les épaules.

— Les garçons font des choses bizarres quand ils sont amoureux. Tout ce que je sais, c'est qu'Altan est parti et que c'est à moi de tout faire maintenant. Il a commencé deux mois avant moi. Il avait mémorisé les noms de toutes les maisons. Qui a épousé qui. Qui était la mère de tel ou tel enfant.

— C'est rasoir.

— Tu n'imagines pas à quel point. C'est comme suivre une trace dans un nid de bousiers. Un truc à finir alcoolique.

L'autre femme éclata de rire.

— Tu n'as pas besoin de ça pour picoler.

Cassandra esquissa un sourire langoureux.

— Je ne savais pas que ma vie t'intéressait tellement. Si tu veux en apprendre davantage, pourquoi est-ce que tu ne me rendrais pas visite dans ma chambre ce soir ?

— T'es une vraie salope, souffla sa camarade. À quelle heure ?

Elles éclatèrent de rire – ce qui leur valut un rappel à l'ordre implacable de la harpie qui était assise derrière le bureau central.

— Je ne vois pas en quoi ces noms peuvent intéresser le recteur, souffla la jeune fille banale quelques instants plus tard.

Cassandra haussa les épaules.

— Il dit que les archives sont incomplètes. (Elle se redressa brusquement et poursuivit d'une voix ridiculement basse.) Ma chère petite, ces recherches sont de la plus haute importance. Elles devraient nous permettre d'identifier les membres de la treizième tribu. Surtout parmi les élites. (Elle se détendit et se pencha sur le livre ouvert devant elle.) Moi, je crois que c'est les Rois qui ont demandé cette étude.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Qui est-ce qui a ordonné le massacre de la treizième tribu à l'origine ? Qui est-ce qui a peur qu'elle revienne à Sharakhaï avec les autres tribus pour l'épauler ? Les commanditaires de cette étude veulent probablement découvrir qui pourra leur servir de monnaie d'échange quand ça arrivera. À moins qu'ils aient l'intention de perpétrer un nouveau massacre, comme c'est arrivé après Beht Ihman. Qui sait ? (Cassandra, qui semblait de plus en plus agacée, frappa les couvertures de plusieurs livres

du plat de la main.) Je n’arrive pas à me concentrer. Je ferais mieux d’y aller tout de suite.

Elle se leva et partit, enveloppée dans une aura plus brillante que d’habitude. Willem ne se donna pas la peine de monter sur le toit de la bibliothèque pour voir où elle allait. Il le savait déjà. Le hall des archives. Il ferma la porte du passage obscur, fit dix-sept pas sur la gauche et descendit un escalier en colimaçon. Il remonta ensuite le plus long couloir du labyrinthe souterrain et ralentit en atteignant la courbe qui se trouvait à proximité du hall des archives.

Il gravit sept escaliers pour gagner le dernier étage – réservé aux actes de mariage et aux actes de naissance – et s’installa dans sa cachette habituelle, derrière une grille en fer. Cassandra arriva quelques minutes plus tard. Elle se dirigea vers un chariot et entreprit de trier la montagne des livres qu’Altan avait mis de côté avant de disparaître.

Pendant plusieurs heures, Willem la regarda consulter les ouvrages, remonter des arbres généalogiques jusqu’à l’époque de Beht Ihman et essayer d’identifier les descendants des membres de la treizième tribu. Il aurait pu lui donner les noms d’une bonne quarantaine d’entre eux. Il adorait les livres de généalogie. Pas parce qu’il accordait de vagues pouvoirs au sang, contrairement à tant d’autres, mais parce que ces documents permettaient de mieux comprendre les événements qui se déroulaient dans le désert. Il avait passé des mois à lire les ouvrages empilés devant Cassandra.

Mais il aurait préféré cracher aux pieds de Bakhi plutôt que donner un seul de ces noms à Cassandra. C’était eux qui avaient tué Altan.

Il sentit un tiraillement intérieur. Nebahat l’appelait. Il devait obéir, mais il pouvait s’accorder un certain temps. Et c’était bien ce qu’il avait l’intention de faire. Il était en colère à cause de ce qui était arrivé – et qui risquait fort de se répéter. La disparition d’étudiants remarquables et de leurs auras éclatantes. Et cela lui donnait la force nécessaire pour résister aux ordres de Nebahat.

Mais Nebahat semblait particulièrement impatient ce jour-là, et un nouveau tiraillement se fit sentir quelques instants après le premier. Willem se préparait à répondre à l’appel quand il remarqua quelque chose de curieux. Une autre aura. Une autre lumière. Brillante. Aussi brillante que celle d’Altan. Et peut-être même plus.

Elle flottait à travers la salle en se rapprochant lentement de la table à laquelle Cassandra était assise, puis s'immobilisa derrière la jeune fille, légèrement en retrait, comme si elle lisait par-dessus son épaule.

Et Willem reconnut cette lumière. Il ne l'avait pourtant pas vue depuis plus de deux ans, depuis la cérémonie de remise des diplômes qui avait eu lieu juste avant le massacre perpétré par les Hôtes sans Lune et organisé par le mage de sang Hamzakiir. Willem avait pleuré toutes les larmes de son corps ce jour-là. Il avait pleuré ces vies fauchées trop tôt, ces âmes perdues.

Il avait cru que Davud était mort avec les autres, mais il s'était trompé. Il était là. Même s'il ne pouvait pas le voir. Willem se demanda comment il avait pu survivre, mais cette question fut emportée par la joie de revoir son aura lumineuse. Et puis il y avait des questions autrement plus importantes à se poser. Qu'est-ce qu'il faisait ici, par exemple ? Ou pourquoi espionnait-il Cassandra, tout comme lui ? Ou connaissait-il l'existence de la liste des descendants de la treizième tribu ? Ou connaissait-il Altan ?

Willem aurait voulu rester plus longtemps pour le découvrir, mais Nebahat l'appela de nouveau. Et brutalement cette fois-ci. Il jeta un dernier regard à la lumière qui flottait derrière Cassandra, imagina Davud lisant par-dessus l'épaule de la jeune fille, puis se leva et s'enfonça en silence dans les sombres galeries secrètes du collegium.

— Où étais-tu ? demanda Nebahat lorsque Willem entra dans la salle des archives secrètes.

Il posa la question de cette voix calme qui laissait clairement entendre que, s'il n'obtenait pas une réponse sincère et rapide, Willem serait puni.

Nebahat était confiant, car il savait que Willem ne pouvait pas mentir. Il n'avait jamais imaginé que celui-ci avait appris à dire la vérité sans dire *toute* la vérité. Comme à son habitude, Willem rapprocha ses mains et les écarta comme les pages d'un livre s'ouvrant de lui-même. Ce geste pouvait signifier qu'il avait lu, ou qu'il s'était rendu au hall des archives, ou mille autres choses. En général, Nebahat ne s'intéressait guère à ses activités, sauf quand il était en retard.

Le mage de sang se gratta le menton d'un air absent, s'assit derrière le bureau qui se trouvait près de l'âtre et déplia un carré de tissu qui contenait deux moitiés d'un énorme sandwich composé de pain, de viande, de

tomates séchées et de quelque chose qui ressemblait à du fromage. Il prit une part, mordit dedans et parla d'une voix étouffée par la nourriture.

— Est-ce que tu as les documents que je t'ai demandés ?

L'eau monta à la bouche de Willem. Il mourait d'envie de retourner dans la bibliothèque où Davud se trouvait, mais il était incapable de s'arracher à la contemplation de la mie légère et des reflets dorés du fromage.

— Oui, oui, il y a un morceau pour toi aussi, dit Nebahat en lui tendant l'autre moitié du sandwich.

Willem secoua la tête, puis sentit ses joues s'empourprer tandis qu'un grondement sonore montait de son estomac. Par chance, Nebahat semblait plus préoccupé que d'habitude et il n'y prêta pas attention.

— Est-ce que tu as trouvé les documents ? (Willem s'inclina, puis fit un geste en direction des tables qui occupaient l'espace central des archives.) Parfait.

Nebahat mâcha ce qu'il avait dans la bouche, puis – comme c'était souvent le cas quand il rentrait d'une sortie en ville – entreprit d'énumérer les produits alchimiques dont il avait besoin. En précisant la quantité pour chacun d'entre eux. Ce jour-là, la liste incluait de la limaille de cuivre, des écailles de dragon des sables et de la soude, trois ingrédients indispensables à la préparation d'une potion permettant d'invoquer et de neutraliser un éfrit – le temps de lui demander une faveur, du moins. Ces mixtures étaient la spécialité d'Undosu, un autre mage de sang et membre du cercle intérieur de l'Enclave. L'Enclave était une société que les mages avaient fondée pour se protéger des Rois de Sharakhaï, pour partager leur savoir, et pour accomplir le genre de tâches que Nebahat venait de confier à Willem : rassembler et distribuer les ingrédients rares nécessaires à la création des potions, élixirs et sérums.

Nebahat n'avait jamais rien dit à ce sujet, mais Willem savait qu'il faisait partie de l'Enclave. Et qu'il en était même un membre de haut rang. Un membre du cercle intérieur. Seules trois autres personnes portaient ce titre, dont Undosu. Nebahat le traitait comme un chien, mais cela n'empêchait pas Willem d'être fier de son maître. Il n'était peut-être qu'un humble serviteur – un esclave, auraient dit certains –, mais il travaillait pour un des hommes les plus puissants de Sharakhaï. Non ! Un des hommes les plus puissants du Grand Shangazi !

Mais depuis la disparition d'Altan, l'aura de Nebahat avait pris une teinte différente. Sa lumière était toujours aussi intense, mais elle brillait désormais d'un éclat sinistre. Menaçant. Willem avait sombré dans le désespoir après la disparition d'Altan. Il s'était reproché de ne pas avoir remarqué les signes attestant la nature malfaisante de Nebahat, puis il avait réfléchi et était arrivé à la conclusion que cette affaire devait avoir un lien avec les événements récents. Et le soudain intérêt du recteur pour les descendants de la treizième tribu.

L'idée qu'il n'avait pas servi un assassin tout au long de sa vie réconfortait Willem, mais elle n'apaisait en rien la douleur de la disparition d'Altan.

— Si tu ne veux pas manger, dit Nebahat, tu ferais aussi bien de te mettre au travail.

Willem hocha la tête et s'inclina. Il jeta un rapide coup d'œil au demi-sandwich si appétissant, puis recula jusqu'à l'entrée de la galerie obscure qui débouchait dans la salle des archives secrètes. Une fois à l'intérieur, il s'élança et courut aussi vite que possible en direction du hall des archives. Par tous les dieux ! il envisagea même de couper par les pelouses du collegium, mais une des nombreuses compulsions auxquelles il était soumis l'obligeait à rester caché, à garder son existence secrète au sein de l'université. Il poursuivit donc son chemin dans les sombres passages sinueux et regagna son poste d'observation.

Il haletait. D'habitude, il attendait d'avoir repris son souffle avant d'approcher de la grille en fer, mais pas aujourd'hui. Cassandra leva la tête en entendant sa respiration. Il venait de commettre une terrible, terrible erreur, mais il n'en avait cure. Parce que Davud était parti. Et qu'il avait emporté sa lumière avec lui.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 15



Au milieu du désert, la foule s’écarta et Emre aperçut Hamid, Lémi le Frêle et une femme portant une robe de combat couleur blé. Il s’écoula une poignée de secondes avant qu’il reconnaisse Sirendra.

Confus et furieux, Hamid se tourna vers la cheikh Neylana.

— Qu’est-ce que vous êtes en train de manigancer ?

Neylana fit un geste en direction d’Emre.

— Cet homme, Emre Aykan’ava, a présenté une doléance contre toi. Il est venu à moi à bord d’un skiff, presque mort. Il était blessé et épuisé. Il avait été exposé au froid et n’avait pas mangé depuis des jours. Il affirme avoir été attaqué alors qu’il rejoignait un navire baptisé *Amarante*. (Elle pointa le doigt par-dessus l’épaule de Hamid.) Le navire sur lequel vous êtes arrivés.

Les yeux de Hamid – qui semblaient toujours bouffis de sommeil – s’écarquillèrent. Emre songea qu’il avait pris du poids depuis leur dernière rencontre. Ou peut-être étaient-ce ses souvenirs qui lui jouaient des tours, qui peignaient l’homme qui avait essayé de le tuer sous les traits d’une créature aussi étrange et folle que les asirim.

La seule différence, c’est que les asirim sont plus humains que toi, Hamid. Même les plus mauvais d’entre eux.

Hamid contemplait toujours Emre. Sa bouche articulait des mots, mais aucun son n'en sortait.

— Nous ferions peut-être bien de regagner nos navires pour discuter de tout cela, réussit-il enfin à dire.

Il regardait Emre, mais s'adressait à Neylana.

— Non, lâcha la cheikh, catégorique. Emre a lancé de terribles accusations contre toi. Cette affaire doit être réglée ici et tout de suite.

— Les plaintes d'Emre doivent être présentées à *notre* cheikh.

— Le crime présumé n'a pas été commis sur le territoire des Khiyanats, mais sur celui des *Halarijans*. Tu seras donc jugé ici, et par nous.

Elle fit un geste en direction des autres cheikhs.

— Et qu'est-ce qu'Emre a bien pu vous raconter ? gronda Hamid.

Neylana avait demandé à Emre de rester silencieux, mais il ne put s'empêcher de prendre la parole.

— Tu m'as attaqué sans provocation, déclara-t-il en avançant. Tu as creusé une tombe et tu m'as jeté dedans. Tu m'as enterré vivant.

Il s'arrêta près de Neylana et espéra que Hamid ne remarquerait pas combien il était terrifié. Il ne s'était pas écoulé un jour sans qu'il revive le moment où il avait cru mourir. Mais la peur qu'il avait enfouie au fond de lui s'était réveillée et elle soufflait comme une tempête qui le plongeait dans un état de quasi-panique. Il s'efforça de calmer sa respiration et de contrôler les tremblements de ses mains.

— Tu as essayé de m'assassiner de sang-froid à cause des événements qui ont empêché les Malasaniens de s'emparer de Sharakhaï.

— Mensonge ! (Hamid jeta un coup d'œil aux gens qui le regardaient avec une expression stupéfaite.) Je ne sais pas ce qui t'est arrivé, Emre, mais je n'ai pas fait ce que tu dis. Tu as quitté le camp à bord d'un skiff en compagnie du Roi Ihsan et tu n'es jamais revenu. Nous t'avons attendu, mais la flotte malasanienne nous traquait et nous n'avons pas eu d'autre choix que de partir. Nous avons cru qu'Ihsan t'avait tué, ou que tu avais été capturé par les Lances d'argent.

— Non, dit Emre. Darius était là, lui aussi. Et Lémi le Frêle également.

Hamid se tourna vers Lémi qui regardait Emre, les yeux écarquillés et la bouche béante comme un chacal essoufflé.

— Est-ce que tu te rappelles qu'on a cherché Emre ?

Lémi le Frêle hocha la tête.

— On a cherché, Emre. Je te jure.

— Je sais, Lem. Tu n’as rien à te reprocher. Je les ai entendus qui essayaient de t’empêcher d’approcher de l’endroit où j’avais ancré mon skiff. Tu ne pouvais pas savoir.

Voyant que Lémi faisait de terribles efforts pour se rappeler ce qui s’était passé, Hamid se tourna vers lui.

— Ne crois pas un mot de ce qu’il dit, Lémi. Rappelle-toi donc. Il s’est trompé à propos de Haddad. Il s’est trompé à propos du Roi Emir. Il s’est trompé à propos du Roi Ihsan.

Le front du colosse se plissa un peu plus. Il ressemblait à un enfant qui s’est égaré dans un quartier malfamé et qui essaie désespérément de retrouver son chemin.

Sirendra affichait une mine prudente. Elle tourna la tête vers Emre.

— Si tout s’est passé comme tu le dis, comment es-tu sorti de ton trou ?

— Par la grâce des dieux.

Emre avait cédé à la panique quand Hamid et Darius avaient commencé à l’enterrer. Il avait senti le sable peser sur sa poitrine, mais Hamid et Darius avaient dû interrompre leur sinistre besogne quand Lémi le Frêle était arrivé. Il avait perdu connaissance quelques instants plus tard, mais un filet d’air lui avait permis de survivre. Il s’était réveillé dans les ténèbres et avait cru devenir fou. Il avait récupéré du coup qu’il avait reçu derrière la tête et était parvenu à repousser le sable afin de ménager un espace assez grand pour respirer convenablement. Puis il s’était frayé un chemin vers la surface en rampant comme un ver et s’était libéré de ses liens.

Hamid écarta les bras comme un seigneur généreux devant une foule de manants.

— Appelons Darius. Vous pourrez l’interroger. Il vous confirmera qu’il n’a aucun souvenir de tout ça.

— N’est-il pas ton amant ? demanda Neylana.

— Il l’est, mais je ne connais personne qui soit aussi digne de confiance que lui.

— C’est sans importance, lâcha la cheikh des Halarijans. Emre a demandé, et obtenu, un duel judiciaire.

Hamid regarda Neylana avec une telle intensité qu’Emre crut qu’il allait refuser. Pourquoi prendrait-il le risque de l’affronter, après tout ? Il était en position de force. Puis son regard glissa vers Emre. Depuis un moment,

celui-ci sentait la douleur envahir son crâne à l'endroit où Darius l'avait frappé avec une pelle. Il faisait de son mieux pour le cacher, mais c'était de plus en plus difficile. Un de ses yeux se ferma lorsqu'un élancement particulièrement violent lui traversa la moitié gauche de la tête. Ses mains se remirent à trembler. Hamid avait sans doute remarqué qu'il n'était pas dans son état normal. Il ne savait pas qu'Emre souffrait d'atroces migraines depuis qu'il s'était extrait de la tombe de sable, mais il l'avait senti. Son expression méprisante et hautaine ne laissait aucun doute à ce sujet.

— J'accepte, dit-il.

Neylana, qui s'attendait sans doute à plus de résistance, resta silencieuse pendant un moment, puis reprit la parole.

— Très bien.

À l'intérieur du cercle de navires, les guerriers halarijans dégagèrent un espace large de dix pas et se postèrent à sa périphérie, la lance à la main, formant ainsi l'arène de fortune dans laquelle Emre et Hamid allaient s'affronter.

Hamid y entra et dégaina son shamshir. Alors qu'Emre s'apprêtait à l'imiter, Darius surgit entre un ketch et un galion en piteux état. Il vit ce qui se passait et leva les bras – celui qui était blessé moins haut que celui qui était valide.

— Hamid, ne fais pas ça !

Hamid lui adressa un signe de la main.

— Ne t'inquiète pas, Darius. (Il sourit et fit tournoyer sa lame devant lui.) Ce sera terminé dans une petite minute.

Alors qu'Emre se glissait entre deux guerriers halarijans pour pénétrer dans l'arène, son regard croisa celui de Darius. Le visage de celui-ci se déforma sous le coup de la culpabilité et de la honte, mais cela ne dura qu'un instant et ses yeux inquiets se reposèrent aussitôt sur Hamid.

Lémi le Frêle, lui, était silencieux et immobile, le regard perdu dans le vague, comme s'il essayait toujours de se rappeler les événements et de leur donner un sens.

Hamid détacha le petit bouclier rond accroché à sa ceinture et glissa la main gauche dans la lanière. Emre fit de même, et les deux hommes avancèrent vers le centre de l'arène. La foule se pressa autour des guerriers halarijans. Des centaines de personnes se rassemblèrent sur les ponts des navires. Des hommes, des femmes et des enfants de tous âges. Certains

tenaient même des bébés contre leur poitrine en attendant le début du combat.

La cheikh Neylana leva les bras et pivota avec lenteur afin que chaque spectateur puisse voir son visage.

— Deux personnes entrent dans l'arène. Une seule en sort. L'autre sera rendue au désert. (Elle se tourna vers Hamid et Emre.) Puissent les dieux avoir pitié de vos âmes.

Puis elle claqua des mains trois fois. Les guerriers se mirent à frapper le sable avec l'extrémité de la hampe de leurs lances et un étrange martèlement monta entre les navires.

— Tu aurais mieux fait de retourner à Sharakhaï, dit Hamid, assez bas pour que seul Emre l'entende.

— Comment aurais-je pu vivre en sachant que l'homme qui a essayé de m'assassiner était impuni ? lâcha Emre en détachant son bouclier.

— C'était un acte de conquête, Emre.

— C'était un acte de lâcheté.

— Eh bien ! nous allons voir qui est lâche aujourd'hui.

Hamid s'élança et son shamshir étincela au soleil. Emre para et recula. Il avait espéré grignoter l'énergie nerveuse de son adversaire, mais celui-ci attaquait sans relâche. Emre se heurta au rempart de guerriers halarijans et ceux-ci croisèrent leurs lances avant de le repousser vers le centre de l'arène. Hamid maintint la pression et Emre eut le plus grand mal à bloquer la pluie de coups avec son sabre et son bouclier.

Il n'avait pas d'autre choix que de rester sur la défensive s'il ne voulait pas perdre un membre. Il s'était entraîné en espérant que ses terribles migraines finiraient par s'atténuer, et elles s'étaient atténuées, mais pas suffisamment.

Il la sentait. Cette faiblesse dans les membres, cette onde douloureuse qui gagnait en intensité à l'arrière de son crâne.

Calme-toi, songea-t-il. *Calme-toi.*

Cette rengaine lui apportait généralement un peu de réconfort, mais aujourd'hui son cœur battait si fort qu'il était incapable de se détendre.

Hamid abattit son sabre sur le bouclier d'Emre, puis recula.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, dit-il.

Il chargea, obligeant son adversaire à battre en retraite. Il essaya de nouveau, mais Emre fit un pas de côté et détourna la lame de Hamid.

Hamid enchaîna aussitôt… et Emre comprit qu'il était tombé dans un piège. Il para et riposta tant bien que mal, mais Hamid bloqua l'attaque sans difficulté et abattit son arme sur le bouclier d'Emre en frappant de toutes ses forces. Le coup fut si violent que le bras d'Emre resta engourdi pendant plusieurs secondes.

Emre s'élança avant que son adversaire ait le temps de frapper de nouveau et les sabres des deux hommes s'entrechoquèrent.

— Tu faiblis, lâcha Hamid.

Il donna un coup de tête à Emre et une douleur aveuglante envahit le crâne de celui-ci – un parfait écho au coup de pelle que Darius lui avait administré lors de la tentative d'assassinat. Sonné, Emre recula en titubant. Il essaya de conserver son équilibre et de garder son bouclier levé, mais il tremblait tellement que c'en était presque comique. Hamid l'observa avec méfiance, comme s'il craignait qu'il s'agisse d'une ruse. Emre trébucha, puis bascula en arrière et tomba sur le sable avec un bruit sourd.

Le rythme des lances accéléra et le jeune homme crut qu'il allait avoir la nausée. Hamid approcha d'un pas tranquille. Son visage exprimait un mélange de dégoût et de perplexité.

— Je ne sais pas ce que tu espérais, dit-il, mais je ne manquerai pas de remercier Bakhi tout à l'heure.

Alors qu'il levait son sabre pour porter le coup de grâce, un terrible hurlement retentit à la périphérie du cercle. Un brouhaha inquiet parcourut la foule. Hamid se tourna. Une silhouette massive surgit de nulle part et le percuta comme un taureau furieux.

Ils roulèrent tous les deux dans le sable, Hamid et Lémi le Frêle. Hamid essaya de repousser le colosse, mais il n'avait pas la moindre chance contre un tel adversaire. Lémi l'enfourcha, joignit les poings au-dessus de sa tête et les abattit sur le visage de Hamid. Encore. Et encore.

— Tu as essayé de le tuer ! hurla-t-il. Tu as essayé de le *tuer* !

Emre n'avait jamais vu Lémi en proie à une telle colère. Son visage était marbré de rouge. Et ses yeux… Par tous les dieux ! ils semblaient avoir été taillés dans la chair et la fureur par Thaash en personne. Le soleil se reflétait sur ses longs muscles saillants tandis que ses bras se levaient et s'abattaient sans relâche.

Des guerriers se précipitèrent sur lui, mais il les balaya comme des fétus de paille. Ils durent s'y mettre à six ou sept pour l'entraîner en arrière.

— Je te tuerai, Hamid ! Tu m’entends ? Je te crèverai comme un porc !

Mais Hamid avait perdu connaissance depuis un bon moment.

Emre se redressa avec peine, s’assit et respira profondément en attendant que les tremblements se dissipent. Malgré lui, malgré sa colère, il esquissa un mouvement de recul quand il tourna la tête vers Hamid. Le visage de celui-ci ressemblait à un morceau de viande oublié sur un étal de boucher. Il y avait du sang partout. Il stagnait dans les plaies béantes et formait des flaques dans les creux des yeux. Emre aperçut le crâne à travers une tempe fendue.

Le jeune homme s’aperçut que la cheikh Neylana se tenait près de lui. Elle regardait Hamid d’un air grave.

— C’est malheureux, souffla-t-elle.

— Ne faites rien à Lémi, dit Emre. Je vous en prie. Il voulait seulement me protéger.

Neylana resta silencieuse pendant un moment.

— Je pense que si nous lui laissons le temps de se calmer, il pourra nous raconter ce qu’il se souvient de cette fameuse journée. Il a compris que tu disais la vérité. (Emre hocha la tête.) Et je pense que le compagnon de Hamid corroborera ses dires si nous l’interrogeons.

Emre hocha la tête de nouveau.

— J’en suis convaincu.

— Emre. (Elle jeta un dernier coup d’œil en direction de Hamid qui gisait sur le sable.) Aucun Halarijan n’irait répandre de vilaines rumeurs si tu estimais que le duel n’était pas terminé et que tu achèves ton adversaire.

Un frisson secoua Emre, accentuant le vertige et les tremblements dont il ne s’était pas encore débarrassé. Neylana était prête à regarder ailleurs pendant qu’il achevait Hamid.

Il fut tenté d’accepter son offre. Ce serait si simple de s’agenouiller près de lui, de poser une main sur son nez et sa bouche, de l’étouffer comme il avait essayé de l’étouffer.

Mais il comprit qu’il en était incapable. Il ne voulait pas que l’histoire se termine ainsi. Il ne voulait pas assassiner un homme qu’il avait jadis considéré comme un ami.

Il contempla le soleil qui descendait sur l’horizon occidental.

— Nous reprendrons le duel demain, dit-il.

Hamid ne serait pas en état de combattre, mais Emre ne le serait pas davantage. Les deux hommes seraient donc à égalité, chacun payant le prix des actions passées de Hamid.

Neylana regarda les mains tremblantes du jeune homme d'un air déçu.

— Très bien, dit-elle. (Elle tourna la tête en direction de Lémi le Frêle qui se débattait pour échapper aux guerriers qui l'immobilisaient à grand-peine, puis elle pointa le doigt vers Emre.) Tu ferais bien d'aller calmer ton camarade avant que mes hommes n'aient plus d'autre choix que de le tuer.

Emre opina, puis se leva avec son aide.

Il lui fallut près d'une heure pour apaiser la colère de son ami. Hamid avait trahi Emre, et, ce faisant, il avait trahi Lémi. Le colosse avait mis un certain temps à le comprendre et il lui en fallait un peu plus pour l'accepter. Lémi était un simple d'esprit, et, comme un enfant, il ne supportait pas les trahisons. Elles se transformaient en obsessions qu'il ruminait sans cesse, empêchant les plaies de se refermer. Jamais il ne pardonnerait à Hamid. Emre était même convaincu que Lémi se jetterait sur lui pour le tuer s'il croisait de nouveau son chemin.

Lémi finit par se calmer et par accepter qu'on le reconduise à l'*Amarante*. On l'installa dans la cabine du capitaine et Emre resta à ses côtés jusque tard dans la nuit. Il lui raconta des histoires à propos de Sharakhaï, de leur jeunesse et de la mère de Lémi, une femme minuscule qui avait continué à le couver alors qu'il pesait soixante kilos de plus qu'elle.

Darius et Hamid avaient été enfermés dans une cabine placée sous bonne garde à bord d'une frégate. Les asirim étaient étrangement calmes. Lémi finit par s'endormir et Emre fit de même.

Il se réveilla quand Sirendra fit irruption dans la cabine au petit matin.

— Ils ont disparu !

— Qui ? demanda Emre.

— Hamid et Darius ! Ils ont réussi à quitter leur cabine pendant la nuit et ils ont volé un skiff.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 16



L’hippodrome était une des attractions les plus populaires de Sharakhaï. Des milliers de gens s’y pressaient chaque jour pour assister aux courses de chars, aux spectacles d’équitation et aux joutes telles qu’elles se pratiquaient dans la lointaine Qaimir, au sud du Grand Shangazi. L’entrée principale se trouvait sur une place au centre de laquelle se dressait une fontaine représentant un cheval cabré. L’eau jaillissait de la bouche de l’animal tandis que la queue et la crinière semblaient flotter au vent.

Ramahd arriva sur la place et se dirigea vers la fontaine. Cicio, le plus fidèle de ses serviteurs, était déjà là, un pied sur le rebord carrelé. Il avait l’air songeur et regardait deux enfants qui jouaient près de lui. Un garçon aux cheveux hirsutes et une fillette avec des couettes qui courait d’un pas encore mal assuré. Ils se pourchassaient en décrivant des cercles étourdissants sur les larges pavés de la place. Quand Cicio remarqua Ramahd, il sursauta comme s’il était surpris. Voire un peu gêné. Puis il se ressaisit et pointa le doigt vers la mère qui parlait avec un vieil homme voûté.

— Qu’est-ce que vous pensez d’elle ? demanda-t-il d’une voix assez forte pour couvrir les clapotis de la fontaine.

Ramahd ne prit même pas la peine de tourner la tête. Cicio essayait juste de détourner son attention pour l'empêcher de lire ses pensées, mais Ramahd n'était pas dupe. Cela durait depuis des mois. Des accès de mélancolie, des regards qui s'attardaient sur les familles qu'ils croisaient dans les rues de la cité.

— Tu sais, tu as le droit d'être triste parce que tu ne peux pas voir ton fils, dit Ramahd.

Cicio resta décontenancé pendant un moment. Qaimir, leur pays, lui manquait. Son fils lui manquait. Il ne l'avait pas vu depuis deux ans, depuis son départ pour Sharakhaï. Ramahd crut qu'il allait protester, déclarer qu'il se trompait, voire fanfaronner en affirmant qu'il allait séduire la mère et l'entraîner dans son lit. Il se contenta de hausser son menton mal rasé en direction de la grande arche par laquelle on pénétrait dans l'hippodrome.

— Il est là. À sa place habituelle.

— Personne ne l'accompagne ?

— Je n'ai rien remarqué.

Ramahd était impatient de parler à cet homme, mais il s'attarda un instant.

— C'est le premier pas, dit-il à Cicio. Le premier pas sur le chemin qui nous ramènera à Qaimir.

— Connerie ! lâcha Cicio sur un ton réprobateur. Cette ville est un maudit labyrinthe. Quand on y est entré, on n'en sort plus.

Mais Ramahd fut heureux de voir que, malgré ces mots, son compagnon avait repris espoir. Dès qu'il aurait réglé le problème de Meryam, il mettrait Cicio dans le premier bateau en partance pour Qaimir.

Tandis que les deux hommes pénétraient dans l'hippodrome, un gong sonna et la foule rugit. Des claquements de sabots et des grincements de roues montèrent et couvrirent les cris des spectateurs. Sous la piste, des dizaines de personnes se pressaient dans la salle où on pariait et récupérait ses gains. Dès qu'ils entendirent que la course avait commencé, les gens se ruèrent dans les tunnels en brandissant leurs tickets donnés par les preneurs de paris officiels. Ce fut là que les deux Qaimiriens retrouvèrent Renzo, un jeune homme aux cheveux miel que le vice-amiral Mateo leur avait envoyé pour les seconder.

— Il est toujours là, déclara Renzo.

Il s'exprimait en qaimirien, car il ne parlait pas un mot de sharakhien.

Ramahd hocha la tête et ses deux subalternes s'engagèrent dans un tunnel. Il en emprunta un autre et, quelques instants plus tard, la gigantesque arène ovale apparut devant lui. Huit chars tirés par seize Akhal-Teke abordaient le premier virage du circuit. Ils se disputaient la tête de la course et les roues de certains se rapprochaient dangereusement les unes des autres tandis qu'ils cherchaient à se placer à l'intérieur de la courbe. Plusieurs s'écartèrent en espérant que leurs adversaires se percuteraient ou racleraient contre le mur intérieur de l'arène.

Ramahd jeta un coup d'œil en direction d'une des tribunes les plus éloignées de l'entrée principale. Elle était drapée de tissu orange fixé sur de grands poteaux qui se dressaient au-dessus des plus hauts murs de l'hippodrome. Un vieil homme était assis là, au milieu de gradins déserts. Il portait des vêtements blancs : un turban, un caftan à ceinture et un manteau à capuche sans manches qui flottait sur ses épaules. Un homme banal. Un homme comme on pouvait en voir des centaines dans les gradins. C'était pourtant la clé de voûte du plan de Ramahd.

Le Qaimirien longea les sièges en pierre en direction de la tribune vide et gravit plusieurs volées de marches avec prudence, à l'affût d'éventuels sortilèges et concentrations d'énergie. Certains sorts fonctionnaient comme des pièges et se déclenchaient quand un intrus rompait une sorte de fil magique. Ramahd ne décela rien d'anormal et arriva dans la tribune déserte où l'homme en blanc était assis.

Cicio et Renzo se trouvaient un peu plus haut, dans l'ombre. Ils surveillaient la scène, appuyés contre des colonnes en grès, prêts à pointer les arbalètes armées de carreaux empoisonnés qu'ils cachaient dans leur dos. Ramahd sentit quelque chose alors qu'il n'était plus qu'à une dizaine de mètres du vieillard. Un sortilège discret qui modifiait les traits d'une personne, identique à celui que Meryam avait lancé sur lui et ses hommes pendant la bataille de la Nuit des Innombrables Lames. Le Qaimirien entrevit un fragment du véritable visage du vieillard – un long nez et des mâchoires carrées –, mais seul un proche aurait pu reconnaître le mage de sang Hamzakiir, fils du Roi Külaşan.

Il était l'héritier légitime du trône de son père, mais il était assis là, seul, regardant des courses de chars comme il l'avait fait pendant la plus grande partie des deux semaines précédentes. Ramahd l'avait croisé par le plus grand des hasards dans une rue du port méridional. Il avait élargi son champ

de perception pour s’assurer que Meryam ne cherchait pas à le localiser et il avait senti qu’une personne portait un masque magique pour cacher son identité. Il ne l’avait pas reconnue et il l’avait suivie jusqu’à l’hippodrome. C’était seulement après l’avoir vue payer son entrée, s’asseoir dans les gradins et regarder les courses qu’il avait percé son déguisement à jour.

— Joignez-vous donc à moi puisque vous êtes là, dit Hamzakiir.

Ramahd laissa échapper un petit grognement et s’assit près du mage de sang qu’il avait tiré d’une crypte sous le palais caché que son père avait fait construire dans le désert. Un homme qui avait vécu plus longtemps que vivent les hommes après avoir passé un marché avec l’ehrekh Guhldrathen. Un homme qui avait été capturé et torturé par Meryam qui l’avait ensuite manipulé comme une marionnette pendant des mois. C’était étrange de se retrouver en compagnie de cet individu que Ramahd aurait dû considérer comme son pire ennemi. Hamzakiir avait fait beaucoup de mal à Qaimir. Il avait – entre autres – invoqué Guhldrathen avant de laisser Ramahd, Meryam et le Roi Aldouan pour morts dans le désert. Et aujourd’hui, il était là. Il regardait des chars tourner dans une arène.

— Vos hommes n’auront pas besoin de leurs arbalètes, dit-il. Je ne vous ferai aucun mal. Ni à vous, ni à eux. (Il tourna la tête vers Ramahd.) La question, c’est : est-ce que *vous* avez l’intention de me faire du mal ?

Dans ses yeux, le Qaimirien entrevit un profond mélange de tristesse et de solitude, mais aucune trace de peur.

— Je ne vous veux aucun mal, dit-il.

— Bien.

Hamzakiir se reconcentra sur la course. Un char venait de se retourner dans un tourbillon de roues, de rênes et de poussière. La foule rugit.

— Pourquoi venez-vous ici ? demanda le Qaimirien.

Hamzakiir ricana tout bas.

— C’est cela qui vous intéresse ? Pourquoi je viens assister à des courses de chars ?

— Eh bien ! oui.

Sur la piste, un concurrent portant une armure légère, un caftan blanc et des sandales lacées jusqu’aux genoux poussa le char renversé et réussit à le faire basculer sur ses roues. Il sauta sur la plate-forme et fit claquer son fouet au-dessus de la tête des deux chevaux.

— Vous aviez des plans. Vous vouliez devenir le seul maître de Sharakhaï.

Hamzakiir regarda en direction des hauteurs de Tauriyat et du palais de Marégale qu'on apercevait au-dessus des murs en pierre de l'hippodrome.

— En effet.

— Vous avez renoncé à ce rêve ?

Les deux chars de tête approchaient de la ligne d'arrivée et de plus en plus de spectateurs se levaient en agitant les poings en l'air.

— Je suppose que oui.

En voyant cet homme abattu, il était difficile d'imaginer que Hamzakiir avait été un monstre aussi impitoyable qu'ambitieux.

— Et si je vous dis que je sais pourquoi vous avez perdu courage ?

— Il ne faut pas être un grand sage pour le deviner.

— C'est à cause de ce que Meryam vous a fait, poursuivit Ramahd. Être privé du contrôle de ses actes et de ses pensées pendant si longtemps abattrait n'importe qui.

En contrebas, les deux chars de tête franchirent la ligne d'arrivée dans un mouchoir et tous les spectateurs se levèrent pour ovationner celui sur lequel ils avaient parié. Des huées et des acclamations montèrent lorsque le juge agita un drapeau jaune pour annoncer le vainqueur.

Hamzakiir lécha ses lèvres craquelées, puis regarda le soleil à travers le tissu orange de l'auvent.

— Vous avez votre part de responsabilité dans ce qui s'est passé, seigneur Amansir. Vous étiez là et vous l'avez regardée me briser, alors épargnez-moi votre sollicitude hypocrite et venez-en au fait.

— Le fait, c'est que cette cité est en danger. La flotte sharakhienne a peut-être marqué quelques points en reprenant une poignée de caravansérails, mais les Malasaniens et les Miréens ne tarderont pas à les récupérer. Puis ils lanceront une nouvelle offensive contre la cité.

Hamzakiir resta de marbre.

— Vous vous souciez de la sécurité de Sharakhaï maintenant ?

— Je m'en soucie, oui, mais je me soucie davantage de celle de mon pays. Je veux que Meryam soit arrêtée. Je veux qu'on la ramène à Qaimir afin que tout le monde apprenne que son règne était bâti sur la trahison et le meurtre. Et je veux que le pouvoir soit transmis sans heurt au souverain légitime, le fils du duc Hektor qui était le frère du roi Aldouan.

— Et qu’est-ce que vous voulez que *je fasse* ? (Hamzakiir jeta un nouveau coup d’œil en direction de Tauriyat.) Que je me rende à Marégale pour la neutraliser ?

— Vous pourriez le faire ?

Hamzakiir ricana.

— Meryam a des dizaines de protections qui empêchent toute intrusion.

— Il n’y a que cela qui vous arrête ? Ses protections ? Parce que je…

— Rappelez-vous le temps que nous avons passé à Qaimir, l’interrompit Hamzakiir. Vous savez ce qu’on ressent quand on est dominé ? Il suffit d’une ou deux journées pour vous briser mentalement et physiquement. Meryam m’a infligé ce traitement pendant des mois. Quand le supplice dure un peu trop longtemps, votre esprit se lézarde et les lézardes s’agrandissent chaque fois que vous luttez. (Il déglutit avec difficulté et se recroquevilla comme s’il souffrait.) Et croyez-moi, j’ai lutté sans relâche pour échapper à l’emprise de Meryam. Au bout d’un moment, vous commencez à vous demander si vous existez vraiment. Vous n’êtes guère plus qu’un golem malasanien, un fragment d’âme dont l’unique raison d’être est de servir un maître. Et quand vous recouvrez votre liberté… (Il fit un geste en direction des spectateurs qui s’asseyaient ou se dirigeaient vers la salle des paris.) Eh bien ! vous vous demandez si tout cela est bien réel. Et si ça l’est, vous vous demandez si vous avez toujours votre libre arbitre.

— Vous l’avez, déclara Ramahd. Et vous pouvez vous en servir pour changer les choses.

Hamzakiir secoua la tête, ricana et esquissa un petit sourire.

— Les choses trouveront un nouvel équilibre lorsque la guerre sera terminée. Il en va toujours ainsi.

— Mais à quel prix ?

— Du sang et des vies. De la peur et de la souffrance. Mais vous et moi ne pouvons pas y faire grand-chose.

— Mais il y a bien…

Hamzakiir se leva, interrompant Ramahd une fois de plus.

— Allez présenter vos arguments à des gens que cela intéresse, Ramahd Amansir. Racontez cela à vos seigneurs et à vos chevaliers. À vos mages de sang.

— Certains chevaliers ont déjà accepté de me soutenir, mais tous les mages de sang obéissent à Meryam.

— Dans ce cas, les chevaliers ne suffiront pas. (Hamzakiir se dirigea vers l’escalier et descendit les premières marches dans le frottement de ses sandales en cuir usées contre la pierre.) Votre guerre ne m’intéresse pas. Elle ne m’intéresse plus.

Cicio et Renzo regardèrent Ramahd d’un air interrogateur pour savoir s’ils devaient empêcher le mage de sang de partir. Ramahd secoua la tête. Hamzakiir s’éloigna et disparut.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 17



Willem ne ménagea pas ses efforts pour trouver Davud. Il renonça à dormir la journée, comme il en avait l'habitude, pour se rendre au hall des archives aussi souvent que possible. Il se cacha derrière la grille en fer et observa Cassandra pendant des jours. Il explora les halls des sciences, d'architecture, de médecine, d'alchimie, d'histoire, de littérature ainsi que le long bâtiment incurvé où on enseignait le trivium et le quadrivium. Il se tapit dans les sombres recoins des réfectoires. Il écuma les cuisines et les celliers. Il visita discrètement les salons et bars à chicha fréquentés par les étudiants. Tout cela dans l'espoir d'apercevoir l'aura de Davud. Il alla même rôder dans le bâtiment administratif – qui lui déplaisait particulièrement – au cas où le jeune homme aurait remonté la piste entre Cassandra et le recteur. En vain.

Les recherches de Cassandra progressaient vite et elle écrivait un nouveau nom à intervalles plus ou moins réguliers. Willem mourait d'envie de lire ces noms. Il savait qu'il n'avait pratiquement aucune chance de sauver ces malheureux compte tenu des contraintes auxquelles Nebahat l'avait soumis, mais il s'accrochait avec ferveur à une petite lueur d'espoir. Il n'avait rien pu faire pour Altan, mais par tous les dieux ! il parviendrait peut-être à sauver les autres. Malheureusement, il ne réussit jamais à lire ces noms. Cassandra emportait la liste à la fin de chaque séance de travail.

Un nouvel étudiant vint l'aider dans sa tâche, un garçon aussi terne que son aura qui répondait au nom de Manu et qui faisait tout ce que Cassandra lui demandait sans quitter le sablier des yeux.

Tu n'égaleras jamais Altan, songea Willem avec amertume.

Manu n'essayait même pas, d'ailleurs. Willem savait que son hostilité était puérile, mais c'était plus fort que lui et il espérait toujours que Manu partirait en avance – ce qui arrivait assez souvent.

Le manque de sommeil persistant chez Willem n'arrangeait rien. Il se réveilla plusieurs fois en constatant qu'il s'était assoupi contre la grille et qu'il avait ronflé doucement. Le terne Manu finit même par l'entendre et par lever la tête dans l'espoir de localiser l'origine de cet étrange grondement. Furieux contre lui-même, Willem s'en alla et trouva un endroit où dormir un moment.

Et puis le manque de sommeil et la crainte de ne plus revoir Davud n'étaient pas ses seuls problèmes. Nebahat avait toujours de nouvelles tâches à lui confier. Il lui ordonnait parfois de lui rapporter des produits alchimiques, mais de plus en plus souvent il lui demandait de trouver certains documents dans les nombreuses bibliothèques du collegium.

Malgré la fatigue qui l'enveloppait comme un nuage de brume, Willem les lisait avant de les apporter à Nebahat. Il s'agissait généralement de mémoires qui ne semblaient avoir aucun lien les uns avec les autres, mais qui, pris dans leur ensemble, brossaient un vague tableau. Chacun mentionnait – ne serait-ce qu'en passant – Beht Ihman. Il y avait des histoires à propos de Suad le Fléau de Sharakhaï, le cheikh qui avait rallié les tribus du désert contre les Rois sharakhiens. Des résumés expliquaient que sa grande offensive trouvait ses origines dans la politique agressive menée par les Rois au cours des premières décennies de leur règne. Certains passages faisaient même allusion à des visites que les dieux auraient rendues aux tribus du désert. Des visites dont le seul but était d'attiser leur haine contre Sharakhaï et le pouvoir qui s'y était concentré au fil des siècles.

Willem sentit qu'il y avait un lien, mais il ne parvint pas à deviner ce que Nebahat cherchait. Il était à peine 3 heures, mais il était déjà épuisé. Et puis un jour, alors qu'il épiait Cassandra et Manu qui travaillaient dans le hall des archives – et qu'il commençait à songer qu'il ferait mieux d'aller dormir –, il se passa quelque chose d'étrange.

— Il faut que je voie maîtresse Luwanga à propos de ma thèse, déclara Manu.

Cassandra leva les yeux au plafond.

— Tu veux dire que tu veux arriver au salon à oud plus tôt que d'habitude, je suppose ?

— Non. Aujourd'hui, il faut vraiment que je la voie.

— L'obtention de ton diplôme dépend en partie de ce projet, tu sais.

— Je sais, mais tu te débrouilles très bien toute seule. (Il attacha plusieurs livres avec une lanière, glissa son fardeau sur son épaule et se pencha pour embrasser la jeune fille.) Je redoublerai mes efforts demain.

Une fois encore, Cassandra leva les yeux au plafond.

— Je n'aurais jamais dû proposer ta candidature pour ce boulot.

— Je t'ai déjà dit combien je t'aime ?

Il se pencha et essaya de l'embrasser de nouveau, mais elle le repoussa. Tandis qu'il s'éloignait comme un paon traversant une basse-cour, la jeune fille se mit à jouer avec la topaze bleue qui ornait le pendentif accroché à son cou. La pierre brillait, mais pas comme une gemme. Elle brillait comme l'aura d'une personne. Willem crut d'abord qu'elle réfléchissait une partie de la lumière de Cassandra, mais la couleur était différente. Et changeante. Comme si la topaze contenait des rouages en cristal qui tournaient en reflétant les rayons du soleil.

C'était la couleur de Davud, comprit Willem. Davud avait lancé un sort sur la pierre.

Un sort. Par tous les dieux ! voilà pourquoi Davud n'était pas revenu au hall des archives. Il n'en avait pas besoin. Il se servait de la gemme pour surveiller Cassandra et vérifier l'avancement de ses recherches. Willem admira l'ingéniosité avec laquelle il avait résolu son problème, mais il était horriblement frustré, car il n'avait plus aucun moyen de localiser le jeune homme.

À moins que…

Willem observa la gemme tandis que Cassandra la lâchait et se reconcentrait sur sa lecture. Il n'y avait qu'une seule manière d'obtenir des réponses, mais s'il tentait sa chance, il devait y réfléchir avec soin.

Dormir, songea-t-il. *Il faut que je dorme.*

Il abandonna Cassandra et retourna dans sa petite alcôve en haut des archives secrètes. Il avait déjà rassemblé une quinzaine de livres pour

Nebahat, des livres qu'il lirait et analyserait plus tard. Ce soir était réservé à Davud. Ce soir, Willem le trouverait.

Il s'allongea, sourit et s'endormit sur-le-champ.

Willem avançait en silence sur le toit en ardoise du plus ancien dortoir du collegium. La nuit étoilée était fraîche, mais, lorsqu'il s'était caché dans un arbre de la cour, il avait remarqué que la fenêtre de la chambre de Cassandra était entrouverte. Il se laissa tomber sur le petit balcon et se glissa à l'intérieur. La pièce était minuscule et le sol jonché de vêtements. Willem les évita avec soin, se dirigea vers le lit sur la pointe des pieds et s'arrêta devant la table de chevet dans laquelle la jeune fille rangeait ses bijoux.

Il ouvrit une boîte en forme de cœur et en tira le pendentif bleu en veillant à ne pas faire tinter les lourdes boucles d'oreilles et les bracelets qui se trouvaient au fond. Il veilla également à ne pas diriger la facette antérieure du bijou vers lui. La topaze scintilla et parsema le mur de taches de lumière.

La respiration de Cassandra accéléra. Willem se raidit et s'efforça de contrôler la sienne. Il avait si peur qu'il n'osait pas bouger un muscle. Le grand danger, ce n'était pas que la jeune fille se réveille et le voie, mais que Davud regarde à travers la gemme en ce moment même. Cassandra s'agita, puis roula sur le côté et remonta la couverture sur ses épaules. Sa respiration retrouva le rythme tranquille d'une personne endormie.

Avec une prudence excessive, Willem fit tourner le pendentif vers lui. Dans sa tête, une petite voix lui hurla de reposer le bijou dans la boîte et de ficher le camp avant qu'on remarque sa présence, lui qui arpentait le collegium depuis des années à l'insu de tous. Personne n'avait jamais aperçu ne serait-ce que son ombre et voilà qu'il prenait le risque insensé d'être découvert, lui et tous ses secrets. Et pourquoi ? Pour Davud et ses mystères ? Willem ne savait même pas ce qu'il manigançait !

Je suis juste curieux, songea-t-il.

Ce n'est pas une raison, souffla une petite voix dubitative un instant plus tard. *Je pourrais citer mille choses qui t'intéressent. Ce que cherche Nebahat, par exemple. Alors pourquoi ne concentres-tu pas tes efforts de ce côté-là ?*

C’était un argument plein de bon sens, mais il resta immobile et le pendentif se figea.

Altan, intervint une autre voix. *Tu le fais pour Altan et pour ceux qui ont subi le même sort que lui.*

Willem retint son souffle et tourna le pendentif. Juste un peu. Il regarda à l’intérieur de la gemme bleutée et plissa les yeux pour se protéger de sa lumière. La lumière de Davud. Il ne vit rien de particulier. Il déglutit avec peine et la fit tourner un peu plus. Et il aperçut un reflet à l’intérieur. Non, ce n’était pas un reflet. La facette centrale était une minuscule fenêtre à travers laquelle il distinguait une partie d’une autre pièce.

Willem tourna légèrement le pendentif et approcha la facette centrale de son œil. Il l’inclina d’un côté, puis de l’autre pour en voir davantage. Il aperçut des poutres et des blocs de grès ; une porte en bois fermée avec une patère ; des chaussures alignées avec soin contre le mur et un bureau en chêne verni à l’extrême limite de son champ de vision.

Ce n’était pas grand-chose, mais pour Willem, c’était plus qu’assez. Davud se cachait dans un appartement de la faculté, mais… Willem avait visité ce logement deux jours plus tôt. Il était entré pendant la nuit et l’avait fouillé à la recherche d’indices.

Enfin, peut-être…

Maintenant qu’il y réfléchissait… Il se rappelait s’être arrêté devant l’appartement. Il se rappelait avoir pris son trousseau de crochets de la main droite. Il se rappelait s’être agenouillé devant la porte pour déverrouiller la serrure – un exercice pour lequel il n’était pas très doué. Et puis il se rappelait s’être dirigé vers le logement voisin avec un sentiment de devoir accompli. Ses souvenirs de *l’intérieur* de la pièce, en revanche, étaient gris et brumeux. Il avait l’impression qu’ils dataient de plusieurs mois, qu’ils étaient incomplets et décalés.

Et puis tout s’éclaircit et Willem sut où il devait aller. Il rangea le pendentif dans la boîte à bijoux – à l’endroit précis où il l’avait trouvé –, sortit sur le balcon et remonta sur le toit du dortoir. Puis il se dirigea vers le bâtiment de la faculté en courant à bonne allure.

Quelques minutes plus tard, il émergea d’un placard du premier étage contenant des produits d’entretien et remonta un couloir bordé de portes sans faire plus de bruit qu’un fantôme. Près de l’escalier en colimaçon, une lanterne posée sur une petite table donnait la curieuse impression que le

couloir était interminable. Des ronflements s'échappaient de plusieurs appartements. Willem se dirigea vers le troisième sur sa gauche et s'arrêta devant une porte banale qui s'ouvrait sur une pièce qui l'était tout autant.

Il n'avait rien remarqué de particulier lors de sa précédente visite, mais, ce soir, il savait quoi chercher : une lueur discrète autour du battant, une trace de magie. Le sortilège incitait fermement ceux qui voulaient entrer à poursuivre leur chemin. Les servantes, les charpentiers, le responsable des logements… tous les gens qui pouvaient avoir besoin de pénétrer dans l'appartement s'en allaient vaquer à d'autres occupations comme s'ils n'avaient rien à faire là, ou qu'ils aient déjà accompli la tâche qu'ils étaient censés remplir.

Willem connaissait les effets du sortilège, mais il eut le plus grand mal à résister à l'envie de regagner son repaire et de s'endormir avec la conviction qu'il avait fouillé le logement et qu'il n'y avait rien trouvé d'intéressant. Il se concentra sur la lumière qui brillait à travers le trou de la serrure.

Des réponses se trouvent à l'intérieur, se dit-il. *Et je compte bien les obtenir.*

Il s'accroupit et sortit ses crochets. Alors qu'il les approchait de la serrure, il en choisit un, rassembla toute sa volonté et l'enfonça dans la lumière comme s'il s'agissait d'un instrument fabriqué avec un alliage spécial d'acier, de ténèbres et de silence. Il entreprit de déverrouiller la serrure, mais il était tellement excité que le mécanisme cliqueta.

Du calme, Willem. Du calme.

Il inspira un grand coup pour se détendre, puis souleva le loquet avec lenteur pour ne pas faire de bruit. La porte pivota.

Willem découvrit alors la partie intérieure du sortilège de Davud : une cascade luminescente en travers du seuil. Comme il l'avait fait avant de crocheter la serrure, il se concentra et laissa la magie glisser autour de lui tandis qu'il entrait dans la pièce et fermait la porte derrière lui.

Deux personnes étaient allongées sur le lit : Davud et une femme que Willem n'avait jamais vue. Davud n'avait pas changé depuis l'époque où il était un brillant étudiant du collegium. Une taille et une carrure moyennes, un cou gracieux et des cheveux courts encadrant un visage ravissant. Il avait vieilli, bien sûr. Et il y avait de fines cicatrices sur ses joues et son front. Et une en travers de sa lèvre supérieure. La femme qui dormait près de lui

avait glissé un bras sur la poitrine du jeune homme. Son aura était étrange, sombre, mais colorée et parcourue d'éclairs étincelants. Comme si elle avait jadis été plus brillante et qu'elle retrouvait une partie de son éclat passé lorsque sa propriétaire dormait.

Willem se dirigea vers le bureau au-dessus duquel une topaze en tout point identique à celle de Cassandra était accrochée face à la porte. Des parchemins et des livres étaient étalés sur le plan de travail et sur une table qui se trouvait dans un coin de la pièce. Et puis il y avait le carnet en cuir qui luisait comme le pendentif et le sortilège qui protégeait la porte. Willem en déduisit qu'il s'agissait du journal intime de Davud.

Il l'ouvrit avec délicatesse et s'aperçut que le style était un peu ampoulé. Cela nuisait au contenu, mais ce n'était pas la première fois que Willem rencontrait ce genre de problème. Il ignora les fioritures pour se concentrer sur la substance des mots. Il lut le carnet de la première à la dernière page à la faible lumière de l'encre. Et quand il eut fini, il le lut de nouveau. Des picotements envahirent ses doigts. À la moitié de la première lecture, une pensée lui avait traversé l'esprit, et elle le harcelait depuis. À la fin de la seconde, elle s'était transformée en besoin impérieux, en ordre divin.

Le journal de Davud était une succession de notes méticuleuses identiques à celles que le jeune homme prenait quand il était étudiant au collegium. Elles n'avaient cependant plus aucun rapport avec la linguistique, l'histoire ou la rhétorique, les trois matières de son cursus. C'était un compte-rendu de tout ce qu'il avait fait pour découvrir ce qui était arrivé à Altan. Le jeune homme n'avait rien écrit à ce sujet, mais Willem avait senti qu'il avait peur. Qu'il cherchait à se protéger et à protéger Esmeray – qui devait être la femme allongée à côté de lui. Ils avaient tous deux échappé au Roi Sukru et espéré que l'Enclave leur accorderait l'asile. Les mages de sang avaient refusé de les aider, mais Davud pensait pouvoir les faire changer d'avis. Et pour y parvenir, il avait besoin de rencontrer un membre du cercle intérieur.

Il avait d'abord envisagé de s'adresser à Undosu, mais, après avoir parlé à un certain Tariq, il s'était rendu au collegium pour enquêter pour trouver ce qui était arrivé au cousin dudit Tariq, Altan. Davud avait alors appris que de nombreuses personnes avaient disparu et qu'Altan en faisait partie. Plusieurs indices lui avaient permis de remonter la piste jusqu'à Cassandra,

puis de découvrir les noms de nouvelles victimes. Une longue liste de noms.

Willem reposa le journal à l'endroit exact où il l'avait pris et se tourna vers le lit. Il mourait d'envie de réveiller Davud.

Je peux te conduire à Nebahat, lui dirait-il. *Il te suffit de me suivre.*

Et puis il le guiderait jusqu'à la salle des archives secrètes où le jeune homme affronterait Nebahat et lui ferait payer ses crimes.

Mais Willem ne pouvait pas faire cela. Il n'en avait pas le droit. Il était soumis à la volonté de Nebahat. Et puis le mage de sang était un homme redoutable. Si Willem révélait quoi que ce soit, il mettrait Davud en danger.

Il quitta l'appartement avec le cœur brisé. Il n'avait pas ménagé ses efforts pour trouver Davud et, maintenant que c'était chose faite, il ne savait plus quoi faire. Peut-être qu'il reviendrait pour le regarder dormir. Peut-être qu'il le suivrait pour en apprendre davantage. Mais ces plans étaient bien dérisoires.

Il regagna son minuscule repaire au sein des archives secrètes. Une partie de lui aurait voulu que le plafond s'effondre et l'ensevelisse avec Nebahat. Le monde serait débarrassé d'eux à jamais et ce serait tant mieux, car Nebahat était un homme mauvais. Tandis qu'il s'allongeait pour dormir, il effleura les ouvrages qui s'empilaient autour de lui, fit glisser un doigt sur les reliures en cuir. Il sentit la surface usée et irrégulière de l'une d'elles.

Il envisagea de prendre le livre et de le lire pour apaiser ses angoisses, mais il n'en eut pas le courage. Il se détourna, puis se demanda quel genre d'histoires on écrirait sur lui.

On n'écrira jamais rien sur toi, se dit-il. *On ne sait même pas que tu existes.*

Il se redressa brusquement, les yeux écarquillés et le cœur battant.

Les livres. Les histoires ! C'était le moyen idéal pour répondre aux questions que Davud se posait !

Il était tellement excité qu'il poussa un jappement joyeux – avant de porter aussitôt la main à sa bouche. Il attendit en priant pour que Nebahat n'ait rien entendu. Rien ne vint troubler le silence et ses craintes s'apaisèrent. Il se redressa et entreprit de rassembler les livres dont il aurait besoin.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 18



— Davud, qu’est-ce que c’est que ça ? demanda Esmeray un soir.

Ils se trouvaient dans le petit logement du bâtiment de la faculté du collegium, celui dans lequel ils se cachaient depuis plusieurs semaines, depuis qu’ils essayaient de découvrir ce qui était arrivé à Altan. Davud jetait des pensées sur son carnet, mais il entendit la pointe d’inquiétude de la voix de la jeune femme. Il se tourna et vit qu’elle portait une dizaine de livres empilés dans les mains.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ?

— Là, près de l’entrée.

Elle se dirigea vers la porte, l’ouvrit et jeta un coup d’œil de chaque côté du couloir avant de refermer en fronçant les sourcils. Puis elle traversa la pièce et posa les livres sur le bureau.

Tandis qu’elle ouvrait et feuilletait celui qui se trouvait au sommet de la pile, Davud écarta les bras, ferma les yeux et examina les sortilèges qui protégeaient l’appartement. Ils étaient intacts, mais quelqu’un était parvenu à entrer et à déposer ces livres à l’intérieur.

Esmeray ouvrit d’autres ouvrages et les parcourut rapidement.

— Ce sont des contes pour enfants, dit-elle en jetant un coup d’œil aux derniers. Tous.

Rassuré par l’état de ses sortilèges, Davud prit le premier livre et commença à tourner les pages en lisant rapidement les histoires. Il s’arrêta

en arrivant à celle de Fatima, la célèbre voleuse du désert. Fatima dérobait le trésor d'un ehrekh, ne laissant derrière elle qu'une sandale en cuir et une note disant : « Pour repartir du bon pied. » L'ehrekh trouvait cela si drôle que non seulement il épargnait la voleuse, mais il lui offrait une paire de chaussons magiques permettant de se déplacer sans bruit et sans laisser de traces dans le sable. Furieuse qu'on puisse penser qu'elle avait besoin d'un tel artefact, Fatima brûlait les chaussons et récupérait sa sandale.

Davud feuilleta d'autres livres dans l'espoir de découvrir une note cachée ou un point commun entre les histoires. En vain. Les styles étaient différents, allant de la comptine au poème épique en passant par la fable morale de l'Al'Ambra, le plus ancien recueil de textes religieux du désert. Il était possible qu'ils abordent un même thème, mais, si tel était le cas, il était bien caché et Davud ne le trouva pas.

— Qui a bien pu faire une chose pareille ? (Esmeray abattit le livre qu'elle tenait dans les mains au sommet de la pile.) *Qui* a bien pu faire une chose pareille ?

— Je ne sais pas, répondit Davud.

— Il faut partir. Ce soir. Nous ne sommes plus en sécurité ici.

Elle était inquiète. Davud l'était également, mais il était intrigué. Comment avait-on pu déjouer ses sortilèges ? Et surtout : pourquoi ?

— Nous ferions peut-être mieux de les contacter.

Esmeray le regarda comme s'il venait de proposer de se jeter par la fenêtre.

— Comment peux-tu raconter des âneries pareilles, Davud ? C'est un piège. L'Enclave essaie de nous capturer.

— Si c'était le cas, tu ne crois pas que ce serait déjà chose faite ?

— Davud, nous partons. Et sans ces putains de livres.

Davud savait que c'était la solution la plus prudente et il hocha la tête à contrecœur. Au cours de la nuit, ils allèrent s'installer dans une cave à l'extérieur du collegium, un des nombreux repaires que le jeune homme avait repérés au cours des semaines précédentes, au cas où. Le cirier qui vivait au rez-de-chaussée y avait travaillé pendant plusieurs années, mais il avait déménagé son atelier dans une petite boutique et la cave n'était plus utilisée. Ce ne serait pas très agréable de dormir là – l'air empestait le parfum bon marché que l'artisan employait dans la fabrication de ses

chandelles –, mais ce n’était pas loin du collegium et Davud n’en demandait pas plus.

Le jeune homme utilisa le sang d’Esmeray pour tisser des protections magiques autour de la cave. Les mêmes qu’au collegium. Pour masquer les sons et les odeurs, puis pour tromper les gens qui essaieraient d’entrer, pour leur rappeler qu’ils avaient des choses plus importantes à faire.

— Ajoutons-en un autre, dit Esmeray quand il eut terminé.

L’Enclave avait brûlé son pouvoir, mais elle pouvait aider Davud en lui fournissant des structures magiques. Elle prépara celle d’un sortilège qui les avertirait si la magie était employée à proximité de la cave. Ils ne l’avaient pas utilisé au collegium parce qu’il consommait beaucoup d’énergie et demandait une grande quantité de sang, mais Davud estima que c’était une bonne idée.

Le sortilège semblait fonctionner. Les deux jeunes gens décidèrent de se relayer pour surveiller l’entrée de l’atelier pendant la nuit, mais une semaine s’écoula sans le moindre incident. Et aucun livre n’apparut sur le seuil.

Le jour, Davud épiait Cassandra à travers les topazes des pendentifs. La jeune étudiante cherchait toujours à identifier les descendants de la treizième tribu. Elle notait leurs noms dans un petit carnet en cuir qu’elle apporterait sans doute au recteur quand elle aurait terminé. D’après les informations que Davud avait pu rassembler, c’était lui qui était à l’origine de ce projet.

Le jeune homme recopiait les noms dans son propre carnet. Il devait faire vite, car il arrivait que la topaze de Cassandra glisse sur le côté et l’empêche de voir ce qu’elle écrivait. Il était cependant rare que l’un d’entre eux lui échappe.

Un jour, alors qu’il notait de nouveaux noms dans son carnet, Esmeray se pencha au-dessus de son épaule et posa le doigt sur l’un d’entre eux. Damla Kuram’ava.

— Elle, je la connais.

Davud se figea, interloqué.

— Ah bon ? Je ne sais pas pourquoi, mais j’avais toujours pensé que ces personnes étaient mortes.

— Moi aussi, mais Damla est bien vivante. Elle fabrique des bijoux. Elle a un étal dans les souks.

— Tu es sûre qu’il s’agit de la même Damla ?

— Non, mais ce ne sera pas très difficile de vérifier.

Le jeune homme grimaça lorsque Esmeray tendit la main et arracha une page vierge de son carnet. Elle recopia la centaine de noms de la liste, déposa un baiser sur le crâne de Davud et se dirigea vers la porte.

— Je ne serai pas longue.

Deux jours plus tard, elle n’était toujours pas rentrée et Davud était mort d’inquiétude. Elle était partie le jour de Beht Zha’ir, ce qui expliquait sans doute pourquoi elle n’avait pas regagné la cave le soir même, mais quand même, elle aurait pu envoyer un message ! Quand elle se décida *enfin* à rentrer, elle fit irruption dans l’ancien atelier et n’offrit pas la moindre explication à propos de son étrange absence. Le souffle court, elle tendit la page du carnet à Davud. Il y avait désormais une petite étoile, un cercle ou un losange devant chaque nom.

— Les étoiles ont disparu, dit-elle.

— Quoi ?

Elle agita le papier qui claqua dans l’air.

— Les gens dont Cassandra a écrit le nom. Une bonne partie d’entre eux ont disparu.

Davud prit la liste et l’examina.

— Tu t’es renseignée sur chacun d’entre eux ?

— Non. Les cercles, c’est ceux qui vont bien. Les losanges ceux qui sont morts. Quand il n’y a rien, c’est que je n’ai pas encore d’informations à leur sujet.

Davud compta les cercles. Il y en avait une trentaine.

— Il y a tant de disparus ?

— Oui. Et les autres sont en danger.

Davud le pensait également. Il n’y avait qu’une explication plausible : les Rois s’attaquaient une fois de plus aux membres de la treizième tribu.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— À ton avis ? Les petits Rois et les petites Reines ont décidé de poursuivre l’œuvre de leurs pères.

— Peut-être.

Les nouveaux Rois et nouvelles Reines de Sharakhaï n’avaient pas lancé de rafles contre les Hôtes sans Lune au cours des derniers mois, mais cela n’avait rien de très étonnant. Les Hôtes n’étaient plus que l’ombre de

ce qu'ils avaient été ; alors, pourquoi ce soudain intérêt pour ceux qui partageaient leur sang ?

— Tu as une meilleure hypothèse ? demanda Esmeray.

— Pas pour le moment, répondit Davud en lui rendant la liste. Est-ce que tu les as avertis ?

— Pas pour le moment.

— Il faut le faire, non ? Nous devons trouver tous ceux qui sont en vie et les avertir du danger qui les menace.

En entendant ces mots, Esmeray le regarda d'un air surpris – et joyeux.

— Tu es sûr ?

— Oui.

Plus ils se mêlaient au monde extérieur, plus ils couraient le risque qu'on découvre leur repaire, mais ils n'avaient pas vraiment le choix.

Le sourire d'Esmeray s'élargit, puis elle se pencha vers lui et l'embrassa. Un baiser chaud et agréable. Un *vrai baiser*, comme Davud et ses camarades du collegium avaient l'habitude de dire.

— Qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ? demanda-t-il quand elle s'écarta de lui.

— Je n'étais pas sûre que tu serais d'accord. (Elle posa son front contre le sien.) Un cœur bienveillant doit être récompensé, sinon il se ratatine et noircit comme le mien.

Le lendemain, Esmeray sillonna la ville pour mettre en garde les personnes dont le nom était mentionné dans la liste de Cassandra. Certaines réagirent avec perplexité, d'autres avec colère quand la jeune femme leur expliqua pourquoi elle faisait irruption dans leur vie, mais la grande majorité prit l'avertissement au sérieux. Dans les quartiers ouest, tout le monde savait combien les maîtres de Sharakhaï pouvaient se montrer cruels. Lorsqu'elle eut accompli sa tâche, Esmeray se remit à la recherche des gens à propos desquels elle n'avait pas encore d'informations.

Pendant ce temps, Davud surveillait Cassandra grâce au sortilège qu'il avait tissé entre les topazes. Une nuit, alors qu'Esmeray dormait et qu'il consignait ses pensées dans son carnet, le pendentif suspendu près de la table se mit à briller à la lumière de la bougie. Davud sursauta. Non. Il ne s'agissait pas d'un reflet de la flamme. Quelque chose *bougeait* à l'intérieur de la gemme. Cassandra était réveillée. Cela n'avait rien de

particulièrement étonnant, mais il était tard, et le jeune homme se demanda ce qu'elle pouvait bien faire.

Il tendit la main, décrocha le bijou et l'approcha de son visage. À l'intérieur de la topaze, l'image tanguait comme si Cassandra se balançait d'avant en arrière. Puis le mouvement ralentit et Davud aperçut une statue en bronze éclairée par une petite lanterne en cuivre posée sur des graviers près du socle. Davud la reconnut tout de suite. N'importe quel érudit l'aurait reconnue. C'était celle du fondateur du collegium, Abdul-Assim, un homme massif avec un ventre replet et une couronne de laurier sur son crâne dégarni.

Mais le regard de Davud fut attiré par quelque chose de plus intéressant : une pile de livres posée près de la lanterne. Une pile en tout point identique à celle qu'on avait laissée devant la porte de l'appartement de la faculté. Un frisson traversa les bras et la nuque du jeune homme à l'idée qu'on ait pu découvrir leur nouveau repaire, mais la curiosité était trop forte. Pourquoi des livres ? Pourquoi ces livres ? Il devait bien y avoir une raison.

Il jeta un coup d'œil en direction d'Esmeray qui dormait toujours. Ce n'était pas prudent d'aller chercher ces ouvrages, mais celui qui les avait laissés près de la statue avait démontré sa capacité à retrouver leur trace où qu'ils aillent. Il se leva donc et se dirigea vers la porte en songeant que la jeune femme serait furieuse quand elle se réveillerait. Il sortit et se rendit au collegium.

L'université était presque déserte et il ne croisa qu'une patrouille de Lances d'argent avant d'arriver sur la place où se dressait la statue d'Abdul-Assim. Craignant un piège, il scruta les sombres recoins du parvis qui s'étendait entre le hall des sciences et celui d'histoire. Il ne vit personne et approcha de la statue. Les livres étaient empilés devant le socle, près de la petite lanterne. Quelques pas plus loin, on avait planté un bâton dans le sol. Le pendentif de Cassandra y était accroché.

Le sortilège de dissimulation qui le protégeait était toujours actif, mais Davud se sentit terriblement vulnérable lorsqu'il approcha de la statue, souffla la flamme de la lanterne et ramassa les livres. Il laissa le pendentif accroché au bâton, regagna la cave et passa le reste de la nuit à lire. Les ouvrages abordaient différents thèmes, mais tous avaient un point commun : ils incluaient au moins une histoire mystérieuse à propos d'une machination

diabolique ourdie contre un roi, une reine ou un empereur. Des monarques iniques qui conspiraient contre leur propre peuple.

Davud acquit la certitude que la plus importante était celle du livre qui avait été à la base de la pile. C'était celle d'un ancien sage qui enseignait aux enfants de la forêt qui venaient le voir pour apprendre. Le sage était traqué par un sorcier des bois qui le manipulait et le poussait à organiser une farandole au terme de laquelle tout le monde – le sage et les enfants – arrivait à l'extrémité d'une planche et tombait dans une grande marmite posée sur un feu rugissant. Le sorcier servait ensuite le monstrueux ragoût à des hordes de démons tapis au plus profond de la forêt au cours d'une nuit de terreur.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Esmeray en s'asseyant, nue, sur le lit.

Elle se frotta les paupières, bâilla, puis regarda les livres. Ses yeux embrumés de sommeil s'éclaircirent aussitôt.

— Davud ! mais qu'est-ce que tu fabriques ?

Mille pensées tournoyaient dans l'esprit du jeune homme.

— C'est quelqu'un de l'Enclave, Esma.

— Quoi ?

— La liste de noms. Les gens qui disparaissent. C'est un membre de l'Enclave qui est derrière tout ça.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 19



Le lendemain de sa rencontre infructueuse avec Hamzakiir, Ramahd se rendit dans un petit orphelinat du sud-ouest de la ville. Il franchit les grilles du mur d'enceinte en pierre et traversa le jardin dans lequel jouait un groupe de jeunes enfants. Une vieille matrone approcha et il lui glissa un sylval dans la main comme il l'avait déjà fait à maintes reprises. La matrone s'éloigna et concentra son attention sur les enfants. Le Qaimirien entra dans le bâtiment et remonta un couloir étroit.

Alors qu'il approchait du petit patio central, il sentit l'empreinte d'un sortilège de détection. Il délimita son périmètre, dénoua la trame avec soin et la retissa derrière lui.

Il se glissa dans une zone d'ombre et observa une fillette qui essayait frénétiquement d'attraper quelque chose qui ressemblait à un papillon, mais qui n'en était pas un. Ses ailes battaient de manière curieuse et produisaient un son qui faisait songer au bruissement des pages d'un livre.

Ramahd avança d'un pas et découvrit Hamzakiir assis sur son banc habituel. Le mage de sang pliait une feuille comme le faisaient les Miréens. Lorsqu'il eut terminé, il tendit le bras et attendit pendant que la fillette – qui ne devait pas avoir plus de trois printemps – approchait d'un pas maladroit,

les yeux écarquillés. Elle leva une main potelée vers la grue en origami posée au creux de la paume du mage, mais, alors qu'elle s'apprêtait à le saisir, l'oiseau battit des ailes et s'envola. C'était une grue en tout point identique à celle qu'elle avait voulu attraper quelques instants plus tôt. Des grues animées par la magie de Hamzakiir.

La fillette gloussa, puis poussa un cri de joie et s'élança à la poursuite des oiseaux de papier en essayant vainement de les capturer. Ramahd émergea de l'ombre. Contrairement à ce qui s'était passé à l'hippodrome, Hamzakiir frissonna en sentant qu'il n'était plus seul.

L'enfant comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal. Elle se tourna, aperçut Ramahd et recula avec lenteur. Les deux grues tombèrent sur les dalles en pierre avec un petit bruit.

— Prends-les, lui dit Hamzakiir.

Elle les ramassa et s'élança en courant pour rejoindre les enfants qui jouaient dans le jardin. Hamzakiir attendit qu'elle ait quitté le patio pour tourner la tête vers Ramahd.

— Je vous ai déjà donné ma réponse, dit-il d'une voix basse et bourrue.

— Je refuse de l'accepter.

— J'en suis désolé, mais c'est ainsi.

Ramahd fit un geste en direction de l'endroit où la fillette s'était tenue quelques instants plus tôt.

— Imaginez que Meryam apprenne que vous venez ici. Que vous jouez avec cette enfant à qui vous semblez très attaché.

Les yeux du mage se plissèrent et Ramahd entrevit l'ancien Hamzakiir pendant une fraction de seconde. Le calculateur. Le comploteur. Puis son visage se radoucit.

— Vous ne raconterez jamais cela à Meryam. Vous n'êtes pas assez méchant, Ramahd.

— Vous m'avez mal compris. Ce que je veux dire, c'est que Meryam finira *tôt ou tard* par découvrir l'existence de cet endroit. Je suis sûr que vous en êtes conscient. Et malgré tous vos efforts, elle finira par découvrir l'existence des *autres*. Ou les mages de l'Enclave le feront. Ils font tout ce qu'elle leur demande. Je suis d'ailleurs surpris qu'ils ne vous aient pas encore trouvé.

— Le vieux mage qui se tient devant vous connaît quelques sortilèges dont ils ne soupçonnent même pas l'existence.

— C’est précisément ce qui m’amène ici. Meryam pourrit tout ce qu’elle touche. Si elle reste plus longtemps à Sharakhaï, vous ne reconnaîtrez plus la ville quand elle partira.

Assis sur son banc, Hamzakiir ressemblait désormais à un homme apeuré. Vaincu.

— J’ai jadis été un homme qui ne doutait jamais de lui. J’étais convaincu que je parviendrais à m’emparer de Sharakhaï. Et j’ai bien failli réussir. À plusieurs reprises. Mais l’esprit humain fonctionne de manière étrange. J’étais sûr de moi, mais aujourd’hui, je sais que je n’aurais aucune chance de vaincre Meryam si je décidais de l’affronter. (Il prononça ces paroles en grimaçant de terreur.) Je sais que je mourrais.

Ramahd comprit alors pourquoi il se cachait dans un orphelinat depuis si longtemps. Les enfants lui procuraient un semblant de vie, un semblant de but. Cet endroit était une sorte de sanctuaire pour lui.

— Vous avez des alliés, dit-il. De puissants alliés.

Hamzakiir éclata de rire.

— Et Meryam ? Elle n’en a pas ?

— Vous n’avez pas d’autre choix que de vous battre.

Ramahd était certain que le mage allait répéter qu’il ne pouvait pas l’aider, mais il vit ses yeux glisser vers une zone d’ombre. La fillette était revenue. Une grue en papier était posée au creux de sa paume. Derrière elle, un garçon du même âge tenait l’autre entre ses doigts. Ils voulaient un nouveau spectacle. Ils voulaient jouer. Hamzakiir les regarda, puis se mit à pleurer. Il pleura pendant un long moment, si long que les enfants finirent par se retirer. Sans doute avaient-ils senti qu’il se passait quelque chose de grave.

Hamzakiir essuya ses larmes, inspira un grand coup et observa Ramahd avec une nouvelle clarté dans les yeux.

— Eh bien ! allons-y alors ! Expliquez-moi votre fameux plan.

Ramahd le lui expliqua. En prenant son temps. Dans les moindres détails pour que le mage de sang se rende compte qu’il y avait mûrement réfléchi. Pendant qu’il parlait, le regard de Hamzakiir se voila. Le mage était détendu, immobile, aussi calme qu’une oasis par un jour sans vent. Puis il se passa quelque chose qui sembla l’encourager et le surprendre. Ses mâchoires se contractèrent. Son front se plissa. Un éclat mauvais illumina ses yeux. Ramahd avait craint qu’il ait renoncé à toute idée de vengeance

lorsque Meryam l’avait torturé pendant des mois, mais il avait retrouvé son énergie et sa détermination. Il ressemblait désormais à un pot d’huile enflammée prêt à exploser.

Lorsque le Qaimirien se tut, Hamzakiir glissa les doigts dans sa fine barbe.

— C’est un bon début, dit-il. (Ses yeux étincelaient comme si son esprit avait du mal à contenir ses pensées.) Mais j’ai quelques suggestions à faire. Si vous me le permettez.

Ramahd retint un sourire. À grand-peine.

— Mais je vous en prie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 20



Ihsan et les autres Rois estimèrent qu’il devenait trop dangereux de rester à proximité de Baük. Ils levèrent les voiles et mirent le cap sur une bande de collines rocheuses au nord. Ils naviguèrent pendant trois jours, puis jetèrent l’ancre et établirent leur camp près d’une source alimentant un petit cours qui allait se perdre dans le désert. Le lendemain matin, Cahil conduisit Ihsan dans la cale de la goélette et lui montra une table munie de lanières. Il s’agissait d’une table d’opération, mais en la voyant, le Roi Éloquent songea aussitôt aux effroyables chevalets de torture que Cahil avait installés dans son palais du mont Tauriyat.

Le Roi Confesseur se dirigea vers une sorte de coffre.

— Assieds-toi, dit-il en soulevant le couvercle avec la pointe du pied.

Ihsan obéit. Cahil se pencha sur le meuble, y puisa une bouteille d’arac et la tendit au Roi Éloquent.

— Bois.

Ihsan la prit et tira le bouchon qui sortit avec un bruit sonore. Cahil se tourna vers le coffre et y préleva un écarteur buccal en acier ainsi qu’une sacoche en cuir. Il posa l’écarteur sur la table, puis ouvrit la sacoche qui contenait des scalpels, des scies, des tenailles et une inquiétante collection d’aiguilles rutilantes. En voyant cela, Ihsan avala une longue gorgée d’arac, puis une autre.

Il voulut en boire une troisième, mais Cahil lui arracha la bouteille des mains.

— Sable et pierre ! notre réserve d'arac est limitée et les opérations vont prendre un certain temps. (Il posa la bouteille sur la table.) Tu as les élixirs ?

Ihsan lui tendit cinq flasques en métal, chacune remplie de la fabuleuse potion que le Roi Azad avait mise au point avant sa mort. C'étaient les dernières du stock que Nayyan lui avait apporté quand il s'était réfugié dans les champs en fleur avec les carnets bleus de Yusam.

Cahil les observa.

— Tu es sûr que tu n'en as pas d'autres ?

Mais si, bien sûr. J'en ai plein les cales d'un galion. (Ihsan poussa un long soupir.) *Un galion qui devrait arriver d'un jour à l'autre.*

Cahil grimaça.

— Cinq ne suffiront pas.

Il faudra bien que cela suffise.

— Et qu'est-ce que tu en sais ?

Cahil contempla les flasques d'un air dubitatif, comme s'il pensait à tout ce qui s'était passé depuis que le Roi Azad avait préparé ces élixirs. Puis il sentit le regard d'Ihsan se poser sur lui et haussa le menton en direction de la table avec un grognement méprisant.

— Allonge-toi.

Il faut vraiment que tu m'attaches les mains ?

Ihsan considérait désormais ses mains comme son unique passerelle vers le monde extérieur et, s'il en perdait l'usage – ne serait-ce que pour un bref moment –, il se sentirait encore plus impuissant et vulnérable.

Cahil le regarda en écarquillant légèrement les yeux.

— Si tu veux vraiment que je pratique cette opération, oui ! Je ne tiens pas à ce que tu foutes tout en l'air parce que tu es incapable de te contrôler. Et crois-moi, tu ne seras pas capable de te contrôler.

Déterminé à récupérer sa langue à tout prix, Ihsan s'allongea et Cahil serra les lanières en cuir autour de son front, de son cou, de ses poignets, de sa taille et, enfin, de ses chevilles. Le Roi Confesseur affichait une expression blasée, mais ses yeux s'éclairèrent tandis qu'il entravait Ihsan. Et ils étincelèrent lorsqu'il installa l'écarteur pour lui maintenir la bouche ouverte.

Une fois les préparatifs terminés, le Roi Confesseur prit une longue paire de pinces et un scalpel rutilant.

— J'ouvre la cicatrice. J'applique l'élixir. Nous attendons et puis nous recommençons. Ça suffira pour la première opération.

Il parlait avec détachement, comme s'il était indifférent aux douleurs qu'il allait infliger, mais son sourire de vilain garnement indiquait clairement que ce n'était pas le cas.

— Si tu sais comment j'ai soigné Gallan, tu sais également qu'il a fallu cinq mois et des centaines d'applications pour faire repousser sa jambe. Pour ta langue, je pense que trois semaines suffiront. À raison de deux séances par jour.

Ihsan respirait tant bien que mal par le nez. Il avait l'impression qu'il allait étouffer. Des torrents de salive envahissaient sa bouche, l'obligeant sans cesse à déglutir.

— Prêt ? demanda Cahil.

Ihsan laissa échapper un son qu'un homme sain d'esprit aurait eu le plus grand mal à interpréter comme une affirmation, mais Cahil n'était pas un homme sain d'esprit. Il saisit le moignon de langue avec les pinces et plongea le scalpel dans la bouche béante de son patient.

Ihsan sentit un tiraillement et eut l'impression qu'on dévidait un fil enfoui à l'intérieur du moignon. Puis la douleur le submergea. Intense. Aveuglante. Cahil n'avait pas menti. Le Roi Éloquent se débattit et tira sur les lanières. Des spasmes le traversèrent de part en part. Des larmes coulèrent sur son visage et ses tempes. Des gouttes de sueur roulèrent sur son crâne. La souffrance empira. Encore et encore. Ihsan gémit tandis que le goût et l'odeur du sang envahissaient sa gorge et ses narines.

— Cesse de bouger ou je vais verser l'élixir à côté, grogna Cahil.

Au prix d'un effort surhumain, Ihsan réussit à reprendre le contrôle de son corps. Cahil en profita pour glisser une boule de gaze dans sa bouche et la pressa contre le moignon pour arrêter l'hémorragie. Lorsque ce fut chose faite, il prit une pipette à poire et fit couler un peu d'élixir luisant sur la plaie. Ihsan compta cinq gouttes. Cahil se redressa et attendit que le produit fasse effet. Et il fit effet. Ihsan sentit la douleur s'estomper comme s'il s'était brûlé la langue en buvant une gorgée de thé trop chaud.

— Prêt à recommencer ? demanda Cahil.

Ihsan ne l'était pas, non. Il laissa échapper le même borborygme que précédemment et Cahil se remit au travail. La douleur fut encore plus intense, mais le Roi Éloquent contracta ses muscles en songeant que plus vite Cahil opérerait, plus vite il appliquerait l'élixir sur la plaie. Il avait deviné que le Roi Confesseur se délecterait de sa souffrance, mais il n'avait pas imaginé à quel point il se sentirait impuissant, attaché sur la table, puis soumis au plaisir pervers de son bourreau.

Cahil glissa enfin la boule de gaze dans sa bouche et fit couler quelques gouttes d'élixir sur la plaie. La douleur reflua avec la lenteur d'un coucher de soleil et se transforma en vague élancement – sauf quand Ihsan commettrait l'erreur de bouger son moignon de langue. Un profond découragement l'envahit à l'idée qu'il venait à peine de faire les premiers pas vers le sommet d'une montagne de souffrance.

Au moins, le traitement a commencé. Cette torture te semblera bien insignifiante si tu guéris.

Cahil le détacha, puis nettoya ses outils avec soin.

— J'espère que ça va réussir, dit-il tandis qu'Ihsan se dirigeait vers l'escalier menant au pont.

Ihsan s'arrêta à mi-chemin des marches.

Vraiment ?

— Dans ton intérêt, pas dans le mien. (Il frotta le scalpel avec un coton imbibé d'alcool.) Je le pense vraiment. Si le traitement échoue, je ne vois pas en quoi tu pourrais nous être utile.

L'âge te rend de moins en moins subtil, Cahil.

Le Roi Confesseur éclata de rire.

— Le temps de la subtilité est passé, Ihsan. (Il brandit son scalpel.) Husamettín m'en voudra peut-être, mais si tu n'arrives pas à tirer Zeheb de son état de stupeur, c'est en travers de ta gorge que je glisserai cet instrument.

Je suis très content de mon sourire, répliqua Ihsan. *Je n'ai nul besoin d'un autre.*

Cahil ricana. Ihsan monta sur le pont.

Les jours s'enchaînaient, Cahil appliquait son « traitement » et Ihsan récupérait peu à peu. Malgré les élixirs, le Roi Éloquent était épuisé. Il avait l'impression de passer son temps à dormir entre les opérations. Il avait si

mal qu'il arrivait à peine à manger et n'avalait rien d'autre que du bouillon, de l'eau et le verre d'arac que lui offrait Cahil avant chaque intervention. Au bout d'une semaine, il avait perdu beaucoup de poids et il songea qu'il allait bientôt ressembler à un sac d'os. Comme Zeheb.

Mais le traitement donnait des résultats. Le lendemain de la première séance, il avait senti que le moignon commençait déjà à pousser. Après sept jours, il avait récupéré près de la moitié de ce qu'on lui avait arraché.

Mais Cahil ne s'était pas trompé : la réserve d'élixir fondait comme neige au soleil. Il avait déjà utilisé quatre fioles et la cinquième ne suffirait pas à terminer le traitement.

Tu n'en as pas d'autres ? demanda-t-il au Roi Confesseur alors qu'il abordait la deuxième semaine de soins.

Cahil ricana avec force.

— Non, Ihsan. Je n'en ai pas d'autres et, si j'en avais, je ne te les donnerais certainement pas.

Husamettín affirma qu'il n'en avait pas davantage et Ihsan le crut. Si le Roi des Lames en avait eu et n'avait pas eu l'intention de lui en donner, il l'aurait dit. C'était un homme intransigeant et il ne prenait jamais la peine de mentir pour ménager quelqu'un.

Ihsan avait donc un problème. Il possédait d'autres élixirs, mais ceux que Cahil et Husamettín connaissaient. Il ne s'agissait pas d'originaux élaborés par Azad avant que la mère de Çeda, Ahyanesh, l'assassine, mais de copies que Nayyan et Ihsan avaient confectionnées en secret tandis qu'ils complotaient pour s'emparer de Sharakhaï.

Il serait dangereux de révéler leur existence, mais Ihsan n'avait pas le choix. C'était ça ou partir et continuer le traitement seul. Et s'il partait, il n'arriverait jamais à briser la malédiction de Zeheb, à trouver Nalamae et à sauver Sharakhaï. Et jamais Cahil ne le lui pardonnerait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le Roi Confesseur quand Ihsan lui donna six autres fioles.

Des élixirs. Ils m'ont coûté tout ce qu'il me restait. Ils ont été préparés par les sorcières des montagnes de Kundhun.

Cahil déboucha une des fioles, la renifla et grimaça en sentant l'odeur âcre.

— Et tu veux que je m'en serve pour soigner ta langue ?

Ihsan hocha la tête. Mieux valait en dire le moins possible.

Il devint cependant difficile de se taire lorsqu'elles s'avérèrent aussi efficaces que celles d'Azad. Au cours de la troisième semaine de traitement, Cahil commença à se montrer soupçonneux.

— Nous avons tous fait un long chemin depuis que nous avons quitté Sharakhaï, dit-il un soir, assis près du feu. Nous avons parcouru des centaines de lieues et voilà que tu sors des élixirs plus précieux que tout l'or du désert de ta poche. Comme ça.

Zeheb, qui était assis en tailleur, laissa échapper un vague bruit de gorge. Yndris resta silencieuse, mais son expression indiquait clairement qu'elle ne croyait pas un mot qu'Ihsan signait avec rapidité.

Husamettín semblait encore plus renfrogné que d'habitude avec sa cicatrice sur le front. La marque du traître.

— Alors ? poursuivit Cahil. Raconte-nous ce qui s'est passé.

J'ai fait ce que vous avez tous fait, signa Ihsan. *J'ai commencé à chercher des produits de remplacement dès la mort d'Azad.*

— Et tu as attendu qu'on nous chasse de Sharakhaï et que nous nous retrouvions au milieu du désert pour aller les chercher ?

Il y a quelques mois, on m'a raconté qu'on fabriquait des élixirs à Ganahil. Je voulais aller vérifier en personne, bien entendu, mais il y avait toujours quelque chose à faire à Sharakhaï.

Husamettín attisa le feu à l'aide d'un petit bâton et des flammèches s'envolèrent comme des constellations dans un ciel sans lune.

— Pourquoi est-ce que tu ne nous en as pas parlé ?

Aucun d'entre vous ne s'est jamais donné la peine de m'informer des rumeurs qu'il pouvait entendre, dieux merci ! Nous aurions passé notre temps à nous occuper de choses sans intérêt. Je n'avais aucune raison de vous en parler tant que je ne savais pas si ces élixirs étaient efficaces ou non.

— C'est un sacré coup de chance, intervint Yndris. Vous trouvez un remède au moment où vous en avez le plus besoin.

Ihsan ne mordit pas à l'hameçon.

En effet, signa-t-il avec calme.

— Et vous allez bien entendu les partager avec nous, insista la guerrière.

Ihsan inclina la tête avec emphase.

Il n’en restera sans doute que deux quand Cahil aura terminé de me soigner. Je serai ravi de les offrir à notre joyeuse coalition.

Husamettín, qui attisait toujours le feu, se redressa et regarda Ihsan droit dans les yeux.

— Et ta langue ?

Ma langue ?

Husamettín se renfrogna un peu plus.

— Tu peux t’en servir ? Est-ce que tu as recouvré ton pouvoir ?

Au cours des jours précédents, Ihsan avait essayé de parler à plusieurs reprises. L’exercice était douloureux, mais les sons qu’il produisait étaient de plus en plus intelligibles.

Ça revient doucement, signa-t-il.

Il s’efforça de prononcer ces mêmes mots, mais seul un mélange confus de voyelles et de consonnes sifflantes émergea de sa gorge.

Cahil lui adressa son regard de bourreau. Il avait toujours été convaincu qu’Ihsan se contrefichait de Zeheb et de Sharakhaï, qu’il cherchait seulement à récupérer son pouvoir. Le Roi Confesseur ne pleurerait pas si le traitement échouait. Il serait même ravi de mettre à exécution la menace qu’il avait évoquée dans la cale du navire. « Si le traitement échoue, je ne vois pas en quoi tu pourrais nous être utile. »

Ihsan se garda bien de révéler qu’il avait déjà essayé à plusieurs reprises d’imposer sa volonté à Zeheb.

— Réveille-toi ! avait-il lancé alors qu’il était seul avec le Roi des Murmures.

Le résultat ressemblait davantage à : « Lève-toi. » Et Zeheb n’avait pas réagi.

Il avait continué à faire des progrès et sa prononciation était devenue plus claire, mais il avait toujours l’impression d’avoir un morceau de plomb dans la bouche et il craignait que son pouvoir ait définitivement disparu quand Surrahdi lui avait tranché la langue.

Après trois horribles semaines de traitement, Cahil déclara qu’il avait rempli sa tâche. Ihsan était d’accord avec lui. Il était impossible de faire mieux.

— Le reste est entre les mains des Fileuses du Destin, lâcha le Roi Confesseur.

La nuit suivante, Ihsan s’assit sur le sable près du feu de camp et se tourna vers Zeheb. Les autres l’observèrent.

— Réveille-toi ! lança Ihsan.

Il parlait comme parlent les sourds, mais ses paroles étaient compréhensibles.

Et il était déterminé. Dans le passé, il avait toujours senti son pouvoir se manifester. Assis près du feu, il se concentra. Il se concentra de toutes ses forces, mais il était incapable de dire s’il se passait quelque chose. Par pur miracle, il repéra le puits d’énergie qui était en lui, mais il semblait obstrué. Aucun flux n’en sortait pour envelopper Zeheb.

— *Réveille*-toi, Zeheb, répéta-t-il avec lenteur. Domine les murmures. Contiens-les comme tu le faisais jadis.

Zeheb contemplait les flammes comme s’il n’avait rien entendu. Ihsan poursuivit ses efforts pendant une trentaine de minutes, mais quand le Roi des Murmures se mit à marmonner, il comprit qu’il avait échoué.

Nous réessaierons demain, signa-t-il.

Il ne voulait pas parler. Sa langue le faisait horriblement souffrir.

Le visage de Husamettín était indéchiffrable. Yndris avait fini par se lasser et était partie se coucher. Cahil se tenait un peu plus loin. Il se curait les ongles avec la pointe d’un couteau étincelant et regardait Ihsan avec une joie mauvaise qu’il ne cherchait même pas à dissimuler.

Le lendemain, Ihsan se leva de bonne heure. Comme d’habitude, Zeheb avait dormi près du feu. Il était assis et contemplait les cendres froides comme s’il y cherchait un moyen de retrouver la raison.

— Réveille-toi, Zeheb. Contiens les murmures.

Une fois de plus, rien ne se passa. Une fois de plus, il comprit qu’il avait échoué. Les murailles de la folie de Zeheb demeuraient imprenables.

— Suis le cap, souffla soudain le Roi des Murmures. Plus loin. Plus loin dans le désert.

Il répétait les paroles d’un autre. Ihsan se fichait de savoir qui. Cette réaction montrait que Zeheb était ailleurs et qu’il n’entendait donc pas ses ordres. Et même s’il les entendait, qui pouvait dire s’il était en mesure de s’arracher à sa folie et de contenir les murmures ?

— Ignore-les, Zeheb. Reviens à nous. Reviens à toi.

— Cap au nord. Cap au nord. Au nord. Au nord.

Les autres se levèrent et Ihsan interrompit son entretien privé avec Zeheb. Il essaya de le reprendre tout au long de la journée, mais le Roi des Murmures se contenta de sourire comme s'il avait trouvé une assiette de son plat préféré en se promenant au milieu du désert. Alors que le crépuscule approchait, Ihsan vit Cahil parler à Husamettín à voix basse. Dès qu'ils remarquèrent qu'il les observait, les deux hommes se turent et s'éloignèrent entre les dunes en marchant côte à côte.

— Nous voulons les carnets bleus, déclara Husamettín à leur retour.

Ihsan les regarda en comprenant que c'était le début de la fin. S'il refusait, Cahil le torturerait pour le faire parler, puis le tuerait. S'il acceptait, il était fort probable qu'ils se débarrasseraient quand même de lui. Il avait une chance de rester en vie tant qu'il ne leur donnait pas les carnets, mais ensuite, rien ne les empêcherait de le rendre au désert.

Quelques jours plus tôt, il aurait peut-être cédé à la demande de Husamettín. Il aurait peut-être cherché à gagner du temps pour réfléchir et imaginer un moyen de se tirer de ce mauvais pas. Mais aujourd'hui, il était certain que, s'ils abandonnaient leurs recherches pour aller récupérer les carnets, ils perdraient toute chance de trouver Nalamae. Et ils perdraient Sharakhaï par la même occasion.

— Ils sont en sécurité, dit-il en articulant avec soin. Je les ai cachés.

Il réprima une vague de colère en entendant combien sa voix était déformée. Il se sentait ridicule, insignifiant, vulnérable.

Yndris approcha et s'arrêta derrière lui. Près du feu, Zeheb avait repris son babil.

— Nos récents efforts n'ont servi à rien, déclara Husamettín. J'ai besoin de preuves attestant que le chemin que nous suivons est bien celui que Yusam a vu dans ses visions.

— Je vous ai donné des preuves.

Ihsan ne put réprimer une grimace tandis qu'il parlait. Il s'interrompit, laissa la douleur refluer et reprit la parole sur un rythme plus lent.

— Retourner en arrière nous ferait perdre des semaines, et retourner à Sharakhaï plus encore. Je ne suis pas sûr que nous puissions nous offrir un tel luxe.

Les mâchoires de Husamettín se contractèrent.

— Tu aurais dû les emporter avec toi, Ihsan.

— Peut-être, mais je ne l’ai pas fait. Et je ne peux pas remonter le temps.

C’était un défi, rien de moins. Il les forçait à faire un choix.

Husamettín posa une main sur le pommeau de son sabre.

— Où sont-ils ?

Les murmures de Zeheb gagnèrent en intensité. Cela arrivait souvent quand l’atmosphère se tendait.

— Allez, allez. Vite.

Cahil jeta un coup d’œil dans sa direction, une main posée sur le manche du marteau d’armes que les dieux lui avaient donné.

Ihsan se leva, les mains en l’air.

— Il me faut juste un peu plus de temps avec Zeheb. Quelques jours.

Husamettín dégaina son arme d’un geste rapide. Cahil l’imita. Yndris également.

— Nous n’avons plus de temps à t’offrir, déclara le Roi des Lames. Comme tu l’as dit tout à l’heure, il y a toujours quelque chose à faire. Maintenant, dis-moi où tu as caché les carnets ou je te rends au désert. Ici et tout de suite.

— Je ne dirai rien. Et je te conseille de te calmer avant que…

Husamettín avança.

Ihsan recula. Puis essaya de projeter tout son pouvoir dans le mot qu’il lança.

— Arrête !

Sans résultat. Husamettín leva son grand sabre à deux mains et le ramena en arrière.

Le coup ne vint jamais, car à cet instant Zeheb se mit à parler.

— Oui, oui. Derrière la goélette. Ils sont autour du feu.

Husamettín pivota et scruta les ténèbres.

— Attention ! cria-t-il avant de se précipiter dans l’obscurité. L’ennemi nous a retrouvés !

À peine avait-il lancé son avertissement qu’un trait de lumière orange monta dans la nuit et s’abattit sur leur navire. Un bruit de poterie brisée retentit, suivi par le rugissement des flammes qui se répandirent sur le pont du *Meunier Rebelle*. Des langues jaune et orangé se dressèrent vers le ciel, puis léchèrent la bôme du mât et la voile qui y était accrochée. Quelques

instants plus tard, un deuxième projectile incendiaire s’écrasa à la proue du navire.

Des silhouettes émergèrent des ténèbres et se précipitèrent vers le camp comme un vol de corbeaux assassins. Des guerriers. Ils étaient une dizaine. Non, une vingtaine. La plupart d’entre eux portaient les boucliers en forme de feuille des soldats kundhanais.

— Arrêtez ! cria Ihsan en se concentrant pour invoquer son pouvoir et le projeter dans sa voix.

Son ordre couvrit à peine le bruit de la bataille. Husamettín, Cahil et Yndris s’efforçaient de repousser les assaillants armés de gourdins et de khépesh.

Plusieurs guerriers contournèrent la zone de l’affrontement et se précipitèrent vers Ihsan qui se tenait près du feu. Le Roi Éloquent s’aperçut qu’il s’agissait de mercenaires. Les mercenaires chargés de protéger Zeheb et sa famille.

Il recula et tira son poignard, mais il n’avait pas la moindre chance contre de tels adversaires.

— Arrêtez ! cria-t-il de nouveau.

Ils ne s’arrêtèrent pas et Ihsan pivota sur les talons pour s’enfuir vers le navire. Le pont était en flammes, mais, s’il parvenait à atteindre la passerelle, l’ennemi ne pourrait l’attaquer qu’à un ou deux de front. Malheureusement, ses adversaires devinèrent ses intentions. Ils le dépassèrent sans mal et lui coupèrent le chemin.

L’incendie continuait à se propager. Ihsan frappa le guerrier le plus proche, mais celui-ci para sans difficulté et contre-attaqua avec son gourdin. Un coup terrible. Le Roi Éloquent réussit à l’amortir, mais pas à l’arrêter complètement. L’extrémité arrondie de l’arme le frappa à la tête et il recula en titubant avant de s’effondrer. Il roula aussitôt sur le côté pour éviter une nouvelle attaque qui souleva une gerbe de sable.

Le guerrier poussa un cri terrifiant et brandit son gourdin. Ihsan leva les mains dans le pathétique espoir de se protéger, mais comment aurait-il pu bloquer un tel coup ?

— Stop !

Il hurla à pleins poumons, projetant toute son énergie dans ce mot, dans cet ordre.

Et par tous les dieux ! le blocage vola en éclats. Une vague d'énergie pure le submergea. Le guerrier se figea, son arme au-dessus de la tête, le souffle court. Il regarda Ihsan avec des yeux brillants de terreur. Il le regarda se lever. Il le regarda tendre le bras et lui trancher la gorge.

Le sang – presque aussi noir que les ténèbres – coula sur sa poitrine nue. Son regard se voila et il s'effondra sur le sable avec un bruit sourd. Ihsan se dirigea vers les trois autres soldats statufiés et leur fit subir le même sort. Puis il pivota et se précipita vers le champ de bataille. Tout le monde était pétrifié. Husamettín, Cahil, Yndris et les guerriers kundhanais qui les entouraient. Ihsan n'avait pas précisé à qui il s'adressait quand il avait hurlé et son pouvoir avait affecté tout le monde.

La lumière des flammes dansait sur leurs traits tandis qu'ils le regardaient. Yndris était terrifiée. Cahil méprisant. Husamettín plongé dans de sombres pensées, comme si, malgré son impuissance, il se demandait quel sort Ihsan leur réservait et ce qu'il était en mesure de faire pour se protéger.

Tu ne peux rien faire du tout.

Ihsan envisagea de se débarrasser de ses trois compagnons – plus rien ne l'empêchait de regagner Sharakhaï en la seule compagnie de Zeheb maintenant –, mais cette idée ne fit que traverser son esprit. Il avait fait un long chemin dans le seul dessein d'éliminer la menace qui pesait sur Sharakhaï et il l'éliminerait. Cette attaque avait au moins eu le mérite de lui faire découvrir qu'il pouvait contrôler les autres Rois si le besoin s'en faisait sentir. Et le besoin s'en ferait certainement sentir, tôt ou tard.

Il se dépêcha de trancher la gorge des Kundhanais, puis se tourna vers ses compagnons.

— Vous êtes libres, déclara-t-il d'une voix qui était encore maladroite.

Husamettín, Cahil et Yndris retrouvèrent lentement l'usage de leurs membres. Ils s'étirèrent, firent rouler leur tête sur leurs épaules et bâillèrent comme des chacals après une sieste.

Puis Cahil se tourna vers le feu de camp.

— Où est Zeheb ?

Ihsan se tourna à son tour. Il avait cru que les guerriers chercheraient à les éliminer avant de s'intéresser au Roi des Murmures. Apparemment, il s'était trompé.

Zeheb avait disparu.

Ils se précipitèrent vers la goélette et attrapèrent des seaux remplis de poudre antifeu qu'ils jetèrent sur les flammes. L'incendie fut vite maîtrisé, mais la voile principale et trois voiles de misaine étaient en lambeaux.

Yndris – qui était partie à la recherche de Zeheb – revint un peu plus tard.

— J'ai vu un ketch qui faisait route vers l'est, raconta-t-elle lorsqu'ils furent rassemblés autour du feu de camp.

Cahil écumait de rage.

— Par le grand désert ! comment ont-ils fait pour nous trouver ?

Ce fut à ce moment qu'Ihsan comprit.

— Je l'ai libéré, dit-il avec sa langue de plomb.

— Quoi ? demanda Cahil.

— L'autre jour. (Ihsan fit un geste en direction du tapis sur lequel Zeheb avait l'habitude de s'asseoir.) Je l'ai libéré. C'est lui qui a appelé les mercenaires et les a guidés jusqu'ici.

— Ils n'auraient jamais pu arriver si vite, protesta Yndris.

Le visage barbu de Husamettín s'assombrit.

— Ils étaient déjà dans les environs. Ils nous cherchaient. Zeheb n'a eu qu'à leur montrer le reste du chemin.

— Putains de dieux ! explosa Cahil en donnant un coup de pied dans une bûche enflammée.

La bûche tournoya en projetant un tourbillon de flammèches et disparut dans les ténèbres. Le Roi Confesseur leva le pied comme s'il s'apprêtait à recommencer, se figea et porta une main à sa poitrine. La peur déforma son visage. La peur des gens confrontés à une mort imminente.

Puis il reprit la parole d'une voix étrangement calme.

— Et maintenant ? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'on va faire ? Est-ce que tes foutus carnets te l'ont raconté ?

— Oui, mentit Ihsan. (Les carnets ne révélaient rien à ce sujet, mais Zeheb ne pouvait avoir qu'une seule destination.) Un passage te décrit toi et Husamettín marchant dans les rues de Sharakhaï à la recherche de Nalamae.

Cahil se figea de nouveau, surpris par cette réponse à laquelle il ne s'attendait pas. Son regard glissa vers Husamettín.

Le Roi des Lames haussa les épaules.

— Nous serions retournés à Sharakhaï tôt ou tard.

Cahil se tourna vers la goélette.

— Dans ce cas, réparons ces putains de voiles avant de pourrir dans ce maudit désert !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21



Un lever de soleil éclatant baignait l’horizon occidental, un affrontement de nuances dorées qui viraient au brun orangé et au cinabre avant de se fondre dans un bleu ciel de plus en plus sombre. Çeda, Sümeya, Kameyl et Jenise avaient conduit leur chariot vers le nord, en direction du domaine d’Osman, l’ancien guerrier des arènes devenu homme d’affaires. Il avait accepté de les héberger tandis qu’elles préparaient l’enlèvement de dame Varal et avait donné congé à ses domestiques pour éviter d’éventuelles fuites.

Çeda et ses camarades s’étaient installées au premier étage qui était occupé par une succession de chambres somptueuses. Une épaisse couche de poussière recouvrait le sol et les meubles. Les lits n’avaient ni draps, ni couvertures. Personne ne semblait avoir dormi là depuis des années. Après avoir fait le ménage dans celle qui offrait la meilleure vue sur la cour gravillonnée du domaine, Çeda s’assit sur une chaise extravagante installée près du lit tout aussi ridicule qui jurait avec le reste du mobilier et de la décoration. Dame Varal ronflait doucement, allongée sous les couvertures. La charpentière de marine que la jeune femme avait enlevée en espérant

qu’elle était bien la réincarnation de la déesse Nalamae. Les effets du puissant soporifique que Sümeya lui avait administré commençaient à se dissiper.

La porte s’ouvrit et Sümeya entra.

— Un problème ? demanda Çeda.

Kameyl et Jenise patrouillaient dans les environs pour s’assurer que le chariot n’avait pas été suivi jusqu’au domaine qui se trouvait au nord des Champs fertiles et à l’ouest du réservoir de la cité.

— Pas pour le moment, répondit Sümeya en se laissant tomber sur une chaise en face de Çeda.

Elle examina Varal pendant quelques instants, puis tourna la tête vers le bâton noueux de Nalamae qui était appuyé contre un coin de mur près d’une fenêtre. Çeda l’avait rapporté de la vallée de la treizième tribu, l’endroit où la dernière incarnation de la déesse avait trouvé la mort.

— Tu crois vraiment que c’est elle ?

C’était une bonne question, la seule question qui méritait d’être posée, en fait. Après avoir vu la charpentière de marine attaquée dans le bassin de Yusam, Çeda n’avait jamais douté qu’elle la trouverait et la sauverait des griffes de Goezhen, mais, depuis qu’elle avait quitté le port, une terrible angoisse la rongeait : n’avait-elle pas bouleversé la vie de cette femme pour rien ?

— Je l’espère, répondit-elle enfin.

Sümeya chercha une position plus confortable sur sa chaise.

— Je comprends que tu veuilles rester prudente, Çeda, mais l’heure n’est pas aux paris. Nous devons savoir.

Çeda haussa les épaules.

— Une chose est sûre : c’est bien la femme que j’ai vue dans le bassin de Yusam.

— Cela ne signifie pas forcément que ce soit la réincarnation de la déesse.

— J’avais espéré qu’elle me reconnaîtrait, que ma présence déclencherait quelque chose en elle, mais on dirait que ça n’a pas été le cas.

— Et *toi* ? demanda Sümeya en pointant le doigt vers les tatouages qui couvraient la main droite de sa camarade. Tu as dit que tu pouvais sentir la déesse comme tu sentais le désert.

Çeda serra le poing et élargit son champ de perception dans l'espoir de déceler un soupçon d'essence divine dans le corps de la charpentière de marine.

— Je ne sens rien, mais cela ne veut pas dire que ce *n'est pas* Nalamae. Il est possible qu'elle ne se soit pas encore éveillée.

Sümeya sembla déçue. Elle fit rouler ses épaules et contempla la chaise sur laquelle elle était assise d'un air agacé.

— Ce truc a été fabriqué par un bourreau ou quoi ? (Elle se pencha en avant et posa les coudes sur ses genoux.) Et Goezhen ? Tu crois que nous avons empêché son attaque ?

Çeda haussa de nouveau les épaules. Elle avait l'impression d'être un bout de bois entraîné par des courants qu'elle n'avait aucun moyen de contrôler. Après la capture de Varal, elles avaient prévu de retourner dans la vallée au pied du mont Arasal, là où la plupart des membres de la treizième tribu s'étaient réfugiés. Mais Çeda était de moins en moins certaine d'avoir modifié le cours de l'histoire. Et si leur intervention n'avait servi qu'à attirer l'attention de Goezhen ? Le dieu noir allait-il débarquer ici même ? Les attendait-il dans la vallée cachée ?

Cela ne changeait rien à l'affaire. Quoi qu'il arrive, Goezhen allait les attaquer, et, si Nalamae ne s'éveillait pas, Çeda ne pourrait pas le vaincre. Elle mourrait. Et bien que cela soit déjà très ennuyeux, ce n'était pas le pire. Si Nalamae ne prenait pas conscience de sa véritable nature, Goezhen la trouverait et la tuerait également. Une bonne fois pour toutes.

— Vouloir démêler les fils du destin, c'est un truc à devenir folle, déclara la jeune femme. Je comprends pourquoi il manquait quelques flèches au carquois de Yusam.

— Eh bien ! quoi que les Fileuses du Destin nous réservent, ne restons pas plantées là comme des faisans apeurés. Nous ferions mieux de partir. Dès ce soir. (Sümeya regarda la pièce avec un mélange de dégoût et de méfiance.) Je n'aime pas cet endroit.

Çeda renifla.

— On croirait m'entendre il y a trois ans.

Sümeya sourit.

— Cela ne signifie pas que je me trompe.

— Tu es trop méfiante. S'il y a quelqu'un qui a toutes les raisons du monde d'en vouloir aux Rois, c'est bien Osman.

— Je suis sûre qu'il a d'excellentes raisons de leur en vouloir, mais je sais reconnaître un homme au bout du rouleau quand j'en croise un. Ce type peut craquer à l'instant où il verra des Lances d'argent dans l'allée de son domaine.

— Non, il nous protégera.

— Tu es prête à tout parier là-dessus ?

Des années plus tôt, Çeda lui avait accordé une relative confiance, mais l'Osman des arènes et l'Osman qui vivait dans ce domaine étaient deux personnes différentes.

— En vérité, non. Mais les autres solutions sont tout aussi dangereuses.

Le plan original prévoyait qu'Osman leur fournirait un chariot attelé et que, le cas échéant, il les abriterait une heure ou deux après l'enlèvement de Varal au port royal. Les quatre guerrières comptaient quitter Sharakhaï au plus vite et embarquer à bord de la *Mariée Rouge*, le navire qui les avait amenées à Sharakhaï deux mois plus tôt, mais elles avaient appris que des dizaines de bâtiments patrouillaient autour de la cité. La disparition de Varal n'était pas passée inaperçue et la Reine Meryam avait tout de suite compris que cela cachait quelque chose.

Kameyl avait préparé deux planques et versé une petite fortune pour s'assurer le silence de leurs propriétaires, mais quand elle était allée vérifier qu'il n'y avait pas de danger, des voisins lui avaient raconté que des soldats étaient venus fouiner dans le quartier.

— Si on met un pied dans l'une d'entre elles, avait-elle déclaré à son retour, on se retrouvera noyées sous les Lances d'argent.

Quand il avait appris la nouvelle, Osman avait insisté pour qu'elles restent au domaine pendant qu'il envoyait une poignée d'hommes se renseigner. Çeda avait été touchée par son offre. Il était toujours aussi prévenant qu'à l'époque où elle travaillait pour lui et transportait des choses illégales à travers Sharakhaï. Sümeya, elle, s'était méfiée. Osman venait d'être libéré d'un camp de prisonniers et elle estimait qu'on ne pouvait pas lui faire confiance.

— Comment savoir si ce type a vraiment envoyé des hommes rassembler des informations ? demanda-t-elle. Si ça se trouve, ils sont allés tout droit chez les Lances d'argent.

— Osman ne ferait jamais une chose pareille, déclara Çeda.

Sümeya n’eut pas le temps de protester. La porte s’ouvrit et Osman entra. Il affichait une mine curieuse, comme s’il avait entendu la conversation entre les deux femmes. Sümeya ne montra aucune gêne, mais Çeda sentit son visage s’empourprer. Une partie d’elle était convaincue qu’Osman ne méritait pas de tels soupçons, mais une autre partie savait que la cruauté était omniprésente à Sharakhaï, et les enjeux étaient trop élevés pour qu’on coure le moindre risque.

— On peut parler ? demanda Osman à Çeda.

— Bien sûr.

Osman la conduisit dans son bureau, une pièce richement décorée avec des bibliothèques en chêne à grain fin qui montaient jusqu’au plafond et qui étaient surchargées de livres qui devaient valoir une fortune. Ils s’assirent sur des chaises coussinées de soie de part et d’autre d’un grand bureau à plateau de marbre – un meuble imposant qui faisait songer à un monstre sur le point d’avaler les sièges, les livres et même les étagères.

Osman avait jadis été un homme d’une beauté rugueuse. C’était ce charme – et les rares confidences qu’il avait pu faire – qui avait séduit la jeune femme et donné naissance à une relation aussi brève qu’intense. Il avait été plein d’énergie et de verve, animé par la volonté implacable d’étendre les frontières de son petit empire et de compenser les pertes qui allaient de pair avec une vie aux limites de la légalité. À cette époque, il possédait encore la carrure d’un homme qui avait combattu dans les arènes pendant des années.

Mais cet homme avait disparu depuis longtemps.

Il n’était plus que l’ombre de celui qu’il avait été. Il avait dû affronter de terribles épreuves. Çeda le voyait dans ses yeux. Il était maigre, tremblant, fragile… Des mots que la jeune femme n’aurait jamais cru qu’elle associerait à cet homme. Et l’état de son corps n’était rien en comparaison de l’état de son esprit. Quand elle avait fait sa connaissance, Osman était intelligent, vif et toujours prêt à relever un nouveau défi. Mais c’était avant son arrestation. Il avait été soumis à la question par Cahil en personne et avait donné les noms de plusieurs dizaines de ses contacts – des rebelles pour la plupart. Çeda était certaine que ces informations étaient en grande partie responsables de l’effondrement de l’organisation des Hôtes sans Lune à Sharakhaï.

Elle ne lui reprochait rien – tout homme avait ses limites –, mais il était clair qu'Osman s'en voulait. Il en avait parlé la veille, alors qu'elle se préparait à se rendre au port.

— J'ai tenu tête à Cahil pendant une semaine, avait-il dit alors qu'elle n'avait posé aucune question. Une semaine, Çeda. Combien d'hommes peuvent dire la même chose ?

C'était une étrange manière de commencer une conversation.

— Pas beaucoup, avait-elle répondu. Pas plus d'une poignée sans doute.

Alors qu'il était assis devant elle, il fut traversé par un frisson et il tourna la tête pendant de longues secondes. Puis leurs yeux se croisèrent de nouveau et Çeda eut la nette impression qu'il considérait chaque instant passé à soutenir son regard comme une petite victoire.

— Je sais que tu envisages de partir. Je sais que Sümeya ne me fait pas confiance. Mais je t'en supplie, Çeda : laisse-moi t'aider. C'est vraiment dangereux dehors.

— Les Lances sont partout, dit-elle. Elles peuvent très bien venir ici.

— En effet, mais je leur verse des pots-de-vin. Comme avant.

— La cité a changé.

— Pas tant que ça.

Çeda réfléchit.

— Pourquoi est-ce que c'est si important pour toi ?

Osman déglutit à plusieurs reprises, puis rassembla ses pensées.

— Tu as amené une femme chez moi. Une femme que tu as enlevée à la Maison des Rois.

— Oui.

— C'est quelqu'un d'important.

— Oui.

— Est-ce que tu pourrais me dire de qui il s'agit ?

Çeda se pencha et lissa le bas de sa robe.

— Je pense que ça te ferait plus de mal que de bien.

Osman s'abîma dans la contemplation des veines du plateau en marbre de son bureau.

— Tu veux dire que tu ne me fais pas confiance, toi non plus.

Que pouvait-elle dire ? On l'avait fait parler une fois, on pouvait le faire parler de nouveau. Elle ne pouvait pas prendre le risque de lui en dire plus.

— Écoute, Osman, c'est peut-être mieux que nous partions *maintenant*.

Elle voulut se lever, mais elle se figea quand Osman se pencha sur son bureau et la saisit par le poignet.

— Ne pars pas, supplia-t-il.

— Lâche-moi, Osman.

Il obéit sur-le-champ. Ses yeux brillaient de terreur.

— Écoute-moi, au moins. (Il se redressa avec lenteur et regarda les bibliothèques autour de lui.) Tu te souviens que je collectionnais les ouvrages de guerre. (Il se leva et se dirigea vers le meuble le plus proche de la fenêtre qui donnait sur l'écurie et une vaste pelouse.) Nasrallah. Safiyyullah. Zakariya l'Audacieux. J'en ai même possédé un qui avait été écrit par Husamettín il y a deux cents ans. Je les ai lus dans l'espoir d'y découvrir des tactiques qui me permettraient de vaincre mes adversaires. Et ça a marché. J'ai tout construit à partir de ce que j'avais gagné dans les arènes. (Il tendit la main vers une étagère et prit un livre.) Mais je m'en suis débarrassé. Je lis de la poésie maintenant.

Il se rassit et feuilleta l'ouvrage comme s'il y cherchait quelque chose. Puis il le posa sur le bureau et le poussa vers Çeda. La jeune femme lut la page qu'il lui montrait.

Les vents tempétueux se rassemblent,
Fanfarons et pleins de verve inutile.
Vers le soleil couchant, ils soufflent, convaincus de leur importance,
Mais quand les vents meurent, quand revient le calme,
Qui se souvient de leur passage ?
On ne se souvient
Que de la forge du soleil qui les a chassés sans vergogne.

— Osman…

— Je me fiche de savoir qui est cette femme. Enfin, plus ou moins. Tout ce que je veux, c'est aider.

— Aider à quoi ?

— À changer les choses. (Il fit une pause.) Car ça fera changer les choses, n'est-ce pas ?

Çeda comprit ce qu'il voulait. Il s'était élevé plus haut que les habitants des quartiers ouest rêvaient de s'élever et on lui avait tout pris. Il avait été arrêté et torturé par les Lances d'argent. Son empire, jadis considérable,

avait été réduit à presque rien. Il avait même perdu les arènes qui avaient été la prunelle de ses yeux. Tariq avait refusé de lui en rendre la direction et lui avait promis une rente mensuelle en guise de dédommagement. Osman, brisé, avait accepté. Il avait entrevu le monde d'après et, comme tous ceux qui ont affronté la mort et survécu, il avait réévalué ses priorités.

L'histoire de Çeda était héroïque et il en voulait une part, car, s'il parvenait à emporter ce trophée dans les champs lointains, il pourrait peut-être marcher la tête haute. Non ?

Çeda faillit refuser son offre. Elle faillit lui dire qu'elle et ses camarades allaient partir. Et puis elle réfléchit. Où pourrait-elle trouver quelqu'un de plus motivé qu'Osman ? Il *avait été* riche. Il avait été puissant. Et tout cela avait disparu comme un mirage dans le désert. Mais sauver une déesse ? C'était une chose que même les Rois ne parviendraient jamais à lui arracher, un exploit qui le ferait entrer dans la légende.

— Osman, ce que nous faisons, avec cette femme, cela pourrait changer le destin du désert tout entier.

Elle ne pouvait pas lui dire la vérité. Pas tout de suite. Mais elle pouvait lui offrir une lueur d'espoir.

Osman la regarda comme s'il pensait qu'elle mentait, mais, petit à petit, ses yeux larmoyants se mirent à briller de fierté.

Avant qu'il ait le temps de prononcer un mot, Çeda entendit des bruits de sabots encore lointains, mais qui se rapprochaient. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre et observa l'allée gravillonnée qui menait à l'entrée du domaine. Une dizaine de Lances d'argent montées sur des Akhal-Teke approchaient au trot. Les rayons du soleil couchant projetaient leurs ombres sur le sol desséché. Parmi les soldats, il y avait deux femmes. La première portait la robe de combat noire des Vierges du Sabre, la seconde, une tenue de reine.

Par tous les dieux ! comment avait-elle pu être si idiote ? C'était Nayyan. Elle était venue pour l'arrêter, elle et ses camarades. Pour rafler son trophée : Nalamae. Si Çeda avait porté Fille du Fleuve, elle l'aurait dégainée sur-le-champ, mais elle dut se contenter de tirer son poignard.

— Osman, qu'est-ce que tu as fait ?

Osman recula en levant les mains devant lui.

— Si tu m'attaques, ils t'entendront, Çeda.

Il avait raison. La première ligne de soldats approchait déjà du carrefour décoré d'où partaient trois autres chemins – le premier vers la grange, le deuxième vers l'entrée du manoir et le troisième vers l'arrière du bâtiment.

— Capitaine ! lança la Reine Nayyan d'une voix forte. Vos hommes fouilleront la grange et les quartiers des domestiques pour vérifier que dame Varal ne s'y trouve pas. Je m'occuperai du manoir.

— À vos ordres, ma reine.

Le capitaine commença aussitôt à donner des ordres et Nayyan guida sa monture vers l'entrée du bâtiment. Çeda reconnut la Vierge du Sabre qui l'accompagnait. Elle faisait partie de celles qui avaient escorté la Reine au marché aux épices. C'était elle qui était revenue le lendemain pour leur donner les instructions de Nayyan.

Elle frissonna de rage.

— Espèce d'enfoiré !

Osman la regarda.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Çeda.

— Enfoiré de traître !

— Çeda…

Mais Çeda ne voulait plus lui adresser un mot. Elle ne voulait même plus le *voir*. Elle l'avait défendu, et c'était ainsi qu'il la remerciait ? Elle se précipita vers l'escalier central qui menait au premier étage. Sümeya l'attendait déjà sur le palier recouvert de tapis. Elle tenait Fille du Fleuve dans son fourreau. Elle la lança à Çeda tandis qu'elle descendait les marches quatre à quatre. Alors que Çeda attrapait le sabre et l'accrochait à sa ceinture, Kameyl et Jenise jaillirent du couloir qui menait à l'arrière du bâtiment. Les portes d'entrée s'ouvrirent avant que quelqu'un ait le temps de prononcer un mot.

— Reste là, dit la Reine Nayyan à une personne qui se trouvait à l'extérieur.

Elle entra et ferma les portes derrière elle.

Sümeya, Kameyl, Jenise et Çeda la regardèrent, figées.

Nayyan approcha, les mains jointes comme une voleuse proclamant son innocence.

— Du calme, dit-elle d'une voix à peine audible. Ils ne vont pas rester longtemps. Nous parlerons dès qu'ils seront partis.

— À quoi est-ce que tu joues ? cracha Sümeya, une main sur la poignée de son shamshir.

Osman entra dans le hall avec prudence. Il ressemblait à un rôdeur d'ossuaire. Ses mouvements étaient hésitants et ses yeux passaient sans cesse de la Reine aux quatre guerrières.

Nayyan lui jeta un bref coup d'œil avant de tourner la tête vers Sümeya.

— Tu devais bien te douter que les Lances fouilleraient les champs fertiles et les domaines les plus proches pour trouver Varal. Il fallait bien que quelqu'un soit là pour les empêcher de regarder là où il faut regarder. Tu aurais préféré que je laisse *cet individu* s'en charger ?

Elle fit un geste en direction d'Osman. Celui-ci grimaça comme s'il venait de recevoir une gifle, mais ne dit pas un mot.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as rien dit ? lui demanda Çeda.

— Parce que je lui avais ordonné de ne pas le faire, répondit Nayyan. Vous n'auriez jamais accepté de rester jusqu'à ce que je trouve le temps de venir ici.

— En quoi ce qui peut nous arriver t'intéresse ? demanda Sümeya.

Les yeux perçants de la Reine s'écarquillèrent sous le coup de la surprise.

— Tout ce qui peut t'arriver à *toi* m'intéresse, Sümeya Husamettín'ava.

Dans ce monde, il n'y avait pas grand-chose capable de transformer Çeda en adolescente embarrassée, mais le regard de Nayyan faisait partie du lot. La jeune femme eut l'impression que son ventre se nouait. Sümeya et Nayyan s'observaient comme si elles étaient seules au monde, comme si leur histoire d'amour était sur le point de se rallumer. Elles avaient été amantes à l'époque où Nayyan était la Première Gardienne des Vierges du Sabre et l'officier supérieur de Sümeya. Tout avait changé la nuit où la mère de Çeda avait tué le père de Nayyan, le Roi Azad. Nayyan avait alors pris son apparence pour faire croire qu'il était toujours en vie. Il s'était écoulé plus de dix ans depuis, mais Çeda eut l'impression qu'il suffirait d'un mot tendre pour que les deux femmes retombent dans les bras l'une de l'autre.

— Restez tranquilles pendant que les Lances fouillent le domaine, déclara Nayyan. Nous avons beaucoup à nous dire.

Une dizaine de minutes plus tard, les Lances d'argent se rassemblèrent devant le bâtiment. Nayyan sortit et leur ordonna de poursuivre leurs

recherches dans les domaines voisins et de regagner son palais une fois que ce serait chose faite.

— Toi aussi, dit-elle à la Vierge du Sabre qui l'accompagnait.

— Vous êtes sûre ? demanda la guerrière.

Elle prononça ces mots d'une voix qui trahissait une profonde tendresse et Çeda ne fut pas la seule à le remarquer. Sümeya, mal à l'aise, tourna la tête pour ne pas croiser son regard.

Les soldats et la Vierge partirent alors que la nuit tombait sur Sharakhaï et tout le monde se réunit dans la salle à manger. Osman, Nayyan et Jenise s'assirent d'un côté de la table, Çeda, Sümeya et Kameyl de l'autre. Ils grignotèrent de la viande séchée, du fromage bien fait et du pain un peu rassis en buvant un vin assez convenable pour mériter de vieillir en cave. À la fin du repas, Osman se leva.

— Je vais vous laisser.

Çeda eut honte de l'avoir mal jugé.

— Tu peux rester, Osman.

— Non, dit-il. Cette discussion ne me concerne pas.

Il sortit et il ne resta plus que des femmes dans la pièce. Nayyan, Çeda, Sümeya, Kameyl et Jenise.

Curieux groupe, songea Çeda.

Une Reine, une traîtresse, une Première Gardienne, une illustre Vierge du Sabre et une femme du désert, chacune avec sa propre vie et son propre chemin, chacune s'apprêtant à discuter l'avenir d'une déesse réincarnée.

Elles échangèrent de nombreuses histoires à la lumière des chandelles, entre verres d'eau-de-vie et verres de vin. Sümeya raconta l'enlèvement de dame Varal à Nayyan. Çeda expliqua leur plan pour quitter la ville. Nayyan résuma les réactions de la Maison des Rois après la disparation de la charpentière de marine. De nombreux sujets avaient préoccupé la Reine Meryam au cours des dernières semaines, mais elle avait tout de suite compris l'importance de l'enlèvement de dame Varal.

— Comment a-t-elle fait ? demanda Çeda.

— Je l'ignore, répondit Nayyan en faisant tourner le verre à pied qu'elle tenait entre ses doigts. Mais à en juger par son état d'agitation, elle devait s'intéresser à cette charpentière depuis un moment.

Çeda aurait été incapable de dire comment et quand cela arriva, mais une certaine intimité finit par rassembler les quatre femmes. Elles parlèrent

de la vie dans les palais. De la vie dans la cité. De la vie dans le désert. Une conversation normale, songea Çeda. Cela lui avait tellement manqué. Et malgré ses *a priori*, elle trouva Nayyan charmante. Elle baissa sa garde. Peut-être à cause du vin, peut-être à cause du sentiment de camaraderie qui s'était installé dans la pièce. Quelle que soit la raison, elle commença à comprendre pourquoi Sümeya était tombée amoureuse de cette femme.

Les yeux de Nayyan glissèrent vers Sümeya tout au long de la soirée. Et ceux de Sümeya sur Nayyan. Chaque fois que cela arrivait, Çeda prenait le contrôle de la conversation dans l'espoir d'attirer l'attention de Sümeya sur *elle*. Le stratagème fonctionnait pendant un temps, puis le regard de sa camarade dérivait de nouveau vers la Reine, son ancienne amante, la femme qui lui avait tant manqué et qui l'avait poussée dans les bras de Çeda. Celle-ci finit par renoncer.

Elles parlèrent pendant des heures, jusqu'au cœur de la nuit. Puis Jenise finit par s'excuser et monta à l'étage. Kameyl la suivit, laissant Çeda en la seule compagnie de Sümeya et Nayyan.

Embarrassée et mal à l'aise, la jeune femme rassemblait son courage pour prendre congé et abandonner Sümeya à la grâce des Fileuses du Destin quand Nayyan reprit la parole.

— Il y a une dernière chose que je dois vous dire. (Elle ouvrit la bourse accrochée à sa ceinture, en tira un petit paquet enveloppé d'un ravissant mouchoir en lin et le posa sur la table.) De nombreuses personnes se demandent comment j'ai réussi à tuer un ehrekh dans ma jeunesse. (Elle déplia le mouchoir et un œil en parfait état de conservation apparut.) Les ehrekhs sont vulnérables à l'acier d'ébène. Il est donc indispensable de se munir de pointes de flèches et de lames forgées dans ce métal. (Elle montra l'œil.) Mais c'est grâce à ceci que je suis parvenue à étourdir Drehthor, le fléau des terres du Sud, avant de le tuer.

Sümeya regarda l'œil sans chercher à dissimuler sa curiosité.

— Par le nom de la Grande Mère qui nous a tous engendrés ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est ce qu'il reste de Navesh l'Omniscient, un prophète des anciens dieux. On raconte qu'il a vécu pendant des siècles après leur disparition. Qu'il arpentait le monde en protégeant ceux que les jeunes dieux furieux jugeaient responsables du départ de leurs créateurs.

— Comment as-tu mis la main sur une telle relique ? demanda Sümeya.

Nayyan haussa les épaules – un geste banal, mais rendu irrésistible par le petit sourire entendu qu'elle adressa à son ancienne amante.

— Ce sera pour un autre jour.

Sümeya attendait déjà depuis de longues années. Çeda et elle avaient un jour parlé de l'ehrekh que la Reine avait tué. La conversation avait été brève, mais Çeda avait vite compris que l'ancienne Première Gardienne n'en savait pas plus qu'elle à ce sujet. Et qu'elle en souffrait.

— Vous voulez que nous utilisions cette relique si nous croisons le chemin de Goezhen ? demanda Çeda.

Nayyan tourna les yeux vers elle – avec une certaine réticence, apparemment.

— Elle peut vous être utile. On raconte qu'elle permet de voir des vérités qu'on préférerait ignorer.

— On raconte ? répéta Çeda. Ce n'est pas certain ?

Nayyan haussa de nouveau les épaules, mais sans sourire cette fois-ci.

— Je n'ai jamais osé essayer. (Elle poussa la relique vers Çeda.) Tu seras peut-être moins lâche que moi.

Çeda contempla l'œil pendant un moment. Elle dut rassembler tout son courage pour tendre la main, l'envelopper dans le mouchoir et le glisser dans la poche accrochée à sa ceinture. Lorsque ce fut chose faite, un silence aussi lourd qu'embarrassant s'abattit dans la pièce.

— Eh bien ! dit Çeda en se levant. Je ferais bien d'aller dormir.

Ni Sümeya ni Nayyan ne la retinrent. Çeda monta l'escalier et, lorsqu'elle se coucha, elle entendit les deux femmes parler, rire et glousser. Elle eut alors l'impression d'avoir un nid de serpents dans le ventre. Et ce fut mille fois pire quand le silence retomba.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 22



Les jours passaient dans le silo. Meryam et Yasmine faisaient leurs besoins dans un coin, puis couvraient leurs excréments avec de la terre mêlée de quelques grains de blé. Cela n'empêchait pas les odeurs de se répandre.

On leur apportait à manger régulièrement, mais un peu moins chaque fois.

— Nous avons faim, répétait Yasmine lorsque les geôliers arrivaient avec une carafe d'eau et du pain accompagné de saucisses ou de fromage.

— Si vous vouliez manger à votre faim, il fallait empêcher votre père de donner nos terres à un connard de noble du Nord pour qu'il y fasse pousser ses putains de vignes. Ce n'était pourtant pas l'espace qui manquait.

— C'est cela que vous voulez ? Récupérer vos terres ?

— Ce serait un bon début. Mais ce que je voudrais avant tout, c'est récupérer mon frère. Le frère que les hommes de votre père ont tué parce qu'il protestait contre l'annexion à Valdejas. Et son fils qui a été pendu quand il a présenté ses doléances à l'alcalde de la ville. Mais je crois bien que je peux faire une croix dessus, hein ? Ce qu'on veut, petite, c'est de *l'or*. Juste de l'or.

Le lendemain, l'homme maigre revint les voir.

— Votre père veut qu'on lui prouve que vous êtes bien nos prisonnières. Il a demandé votre sang. (Il gifla Yasmine d'un puissant revers de main.) Je

m’en voudrais de le décevoir.

Il tendit une paire de mouchoirs blancs et propres à Yasmine, puis haussa le menton en direction de Meryam.

— Essuie ton sang sur le premier sans faire d’histoires et je te laisserai te débrouiller pour récupérer celui de ta sœur. Fais-moi chier, et je te garantis que j’en ferai couler *nettement plus* que pour toi.

Meryam comprit que les mouchoirs seraient envoyés au mage royal qui vérifierait que le sang était bien le leur, mais on l’avait toujours mise en garde contre ce genre de pratique. À Qaimir, il était dangereux de donner son sang. Elle n’avait cependant pas le choix. Yasmine prit les mouchoirs, essuya sa bouche avec le premier, puis se tourna vers sa sœur et lui tendit le second.

— Mords-toi les lèvres, Meryam.

Confrontée au visage sévère de Yasmine et à la mine patibulaire de leur geôlier, Meryam obéit en grimaçant avant de baisser sa lèvre inférieure du bout du doigt. Sa sœur pressa un mouchoir sur la plaie, puis rendit les deux à leur geôlier.

— Merci mille fois, dit l’homme avant d’esquisser un sourire mauvais et de sortir.

Lorsque la nuit tomba, Yasmine ôta sa robe, son jupon en satin et sa camisole en lin. Avant que Meryam ait le temps de lui demander ce qu’elle faisait, elle renfila la robe, puis déchira le jupon et la camisole en bandes. Elle tressa ensuite une corde en alternant les bandes de satin et de lin afin de la rendre aussi solide que possible.

— Je vais avoir besoin des tiens également, dit-elle à Meryam.

Meryam comprit et se déshabilla avant d’aider sa sœur à déchirer les vêtements. Sans ses dessous, sa robe était un peu trop grande et la démangeait. La jeune fille eut alors l’impression d’être encore plus impuissante, encore plus inutile. D’être une vilaine poupée que personne ne voulait et que tout le monde aurait bientôt oubliée.

Yasmine tressa les bandes de tissu pendant un long moment. Meryam s’attendait à chaque instant à ce que les deux hommes entrent dans le silo, découvrent ce qu’elles faisaient et les battent comme plâtre. Ils ne vinrent pas et Yasmine continua à travailler jusqu’à ce que la corde soit assez épaisse pour supporter son poids. Elle essaya ensuite de la faire passer par-dessus une poutre qui soutenait le toit conique, mais elle dut s’y prendre à

plusieurs fois, car la tâche était plus difficile qu'elle en avait l'air. Lorsque ce fut chose faite, elle rassembla les deux extrémités de la corde et grimpa en s'aidant des pieds.

Meryam retint à grand-peine un cri de joie quand sa sœur glissa la tête par le trou du mur de pierre. Alu tout-puissant ! Elle allait s'échapper. Elle allait s'échapper et la libérer ! Malheureusement, les épaules de sa sœur étaient plus larges que le diamètre du trou et, malgré tous ses efforts, la jeune fille ne réussit pas à passer. C'était sans espoir. Même Meryam s'en rendit compte.

Yasmine se laissa glisser le long de la corde.

— Tu es plus menue que moi. C'est toi qui vas y aller.

Meryam secoua la tête avec tant d'énergie que ses joues tremblèrent.

— Je ne peux pas !

— Il le faut.

Meryam ne voulait pas décevoir sa sœur, mais elle était incapable de faire une chose pareille. Incapable. Elle ne réussirait jamais à grimper là-haut. Elle tomberait. Ou ses hanches se coinceraient dans le trou et elle se retrouverait bloquée. C'était de la folie pure.

Et puis elle croisa le regard de sa sœur. Depuis leur capture, Yasmine avait fait preuve de courage – un courage dont Meryam commençait à peine à mesurer l'étendue –, mais, à la lueur des quelques rayons de lune qui pénétraient par le trou, la jeune fille vit que ses yeux brillaient de terreur. Yasmine avait peur. Très peur.

— Tu *peux* y arriver, Meryam.

— Je ne saurais même pas où aller.

— Tu faisais *quoi* pendant qu'on nous conduisait ici ? Le chariot a emprunté une route au sud de Santríon. Il s'agissait sans doute de celle qui longe l'orée méridionale de la forêt royale en direction de Maracal. Au centre de Maracal, elle se sépare en deux. La première avec un pont en pierre, la seconde avec un pont en bois. Le chariot a pris celle avec le pont en bois et il a roulé pendant deux heures le long du fleuve. On entendait le bruit de l'eau, tu te souviens ? Et puis il a pris un chemin en terre en direction du nord. Nous sommes tout près d'Oreño, Meryam. Il te suffit de retourner au fleuve et de le suivre jusqu'à la maison.

Eh bien voyons !

Yasmine serra les mains de sa sœur.

— Tu dois au moins *essayer*. Tiens, prends ça. Ça te portera chance.

Elle ôta son collier et le glissa autour du cou de sa sœur. Meryam ne se sentit pas particulièrement plus chanceuse, mais la peur de Yasmine lui donnait du courage. Elle hocha la tête, prit la corde à deux mains et commença à grimper. L'ennui, c'était qu'elle avait rarement pratiqué cet exercice. Contrairement à Yasmine et Indio. Elle glissa à plusieurs reprises et, quand elle arriva enfin au quart de la hauteur, ses bras la brûlaient et elle était hors d'haleine.

— Serre la corde avec tes chevilles, Meryam.

— *C'est ce que je fais !*

— Non, sûrement pas. Serre plus fort. Et sers-toi de tes cuisses.

Elle essaya, mais elle avait l'impression de glisser sur la moitié de la distance qu'elle venait de parcourir chaque fois qu'elle s'arrêtait.

— Je n'y arriverai jamais !

— Mais si, tu y arriveras ! Tu y es presque !

Meryam leva la tête. Le trou semblait aussi inatteignable que le ciel, mais, dès qu'elle fermait les yeux, elle revoyait le regard terrifié de sa sœur. Elle cessa de penser à Yasmine. Elle cessa de penser à la distance à parcourir et à ses forces déclinantes. Elle inspira un grand coup et se concentra sur le trou par lequel pénétrait une lumière argentée. Puis elle essaya de nouveau.

Ses bras tremblaient et elle progressa avec lenteur. Elle arriva à mi-hauteur de la corde, aux trois quarts. Et puis elle leva la tête et aperçut une forêt tapissée de lumière de lune et de copeaux argentés à travers le trou. Elle tendit une main frémissante et saisit le rebord inférieur. Elle était presque libre, mais l'orifice était ridiculement étroit. Jamais elle ne passerait…

Sa main glissa sur la corde. Elle lâcha le rebord en pierre et tomba en hurlant et en tourbillonnant dans l'air.

Elle s'écrasa par terre et ses poumons se vidèrent.

Yasmine se jeta à genoux.

— Oh, dieux ! Oh, dieux !

Malgré sa panique, Meryam entendit une porte s'ouvrir, puis des pas approcher à l'extérieur. Une lumière jaune et tremblante éclaira le trou et le sommet du mur.

Tandis qu’elle inspirait longuement et bruyamment, Yasmine saisit une extrémité de la corde et tira avec force. La tresse de tissu siffla contre la poutre, puis tomba en se tortillant et s’abattit sur le crâne et les épaules de Yasmine. Alors que Meryam était secouée par une quinte de toux, sa sœur rassembla la corde, la cacha derrière elle et posa la tête de Meryam sur ses genoux.

— Pleure, souffla-t-elle d’une voix dure.

Quelques secondes plus tard, la porte du silo s’ouvrit. L’homme trapu tendit une lanterne devant lui, puis entra.

La lumière enveloppa les deux jeunes filles.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Elle pleure dans son sommeil, répondit Yasmine. Elle est terrifiée.

De longs et tragiques sanglots exprimant davantage de douleur que de peur s’échappaient de la gorge de Meryam. Elle avait l’impression qu’on l’avait battue à coups de gourdin sur le flanc gauche, surtout au niveau des côtes. Son genou la faisait tellement souffrir qu’elle dut rassembler toute sa volonté pour ne pas l’attraper et le serrer contre elle.

La lanterne se tourna vers le fond du silo et Meryam aperçut un bout de corde près d’un pied de Yasmine. Elle sanglota plus fort, s’agita et en profita pour poser une main sur la tresse de tissu. Quelques instants s’écoulèrent, puis la lumière revint sur les deux jeunes filles, aveuglante. Meryam comprit qu’elle n’avait pas été assez rapide.

Mais l’homme ne réagit pas.

— Débrouille-toi pour qu’elle la ferme ! se contenta-t-il de dire.

Puis il sortit et claqua la porte derrière lui avant de la verrouiller.

Dès que le silence retomba, Yasmine serra sa sœur contre elle.

— Je suis désolée, Meryam.

Meryam essuya ses larmes.

— Pourquoi ?

— Si j’avais été plus discrète, tu ne m’aurais pas trouvée dans le labyrinthe et ils ne t’auraient pas capturée. Ils n’auraient pris que moi.

— Ce n’est pas grave, Yasmine.

Elle voulut faire passer le collier au-dessus de son cou, mais sa sœur l’arrêta.

— Non. Garde-le.

Elle serra Meryam dans ses bras et la berça. C'était agréable. La jeune fille sentit la frayeur et la douleur de la chute s'estomper, mais le répit fut de courte durée. Quelques instants plus tard, Yasmine se mit à pleurer et à trembler de peur.

Meryam se réveilla épuisée. Elle avait le plus grand mal à garder ses paupières ouvertes et, chaque fois qu'elle les fermait, elle se retrouvait dans le silo avec sa sœur. Elle tendit la main vers le coffre qui se trouvait près du lit, prit une des cinq dernières fioles et la vida en se concentrant pour qu'elle fasse effet le plus vite possible. L'élixir la revigora, comme toujours, mais cela ne suffit pas.

Ses rêves lui avaient montré une Yasmine adolescente, à peine plus qu'une enfant, mais Meryam ne pouvait pas s'empêcher de penser à la femme qui avait été tuée par une flèche dans le désert. Son navire avait été arraisonné et Macide Ishaq'ava avait obligé les hommes à choisir entre leur vie et celle de leurs femmes. Ramahd avait décidé de se sacrifier, mais Yasmine s'était précipitée vers les rebelles et avait été abattue par un des immondes scarabées des Hôtes sans Lune. Elle les avait forcés à la tuer pour sauver Ramahd et leur fille, Rehann.

— Je sais que tu l'aimais, souffla Meryam tandis qu'une larme coulait sur sa joue. Mais j'aurais préféré que tu le laisses mourir.

Elle sentit qu'elle était sur le point de retomber dans ce cycle morbide. Elle passerait la journée à ressasser cette horrible scène. Elle n'y avait pas assisté, mais cela ne l'empêchait pas d'imaginer sa sœur frappée par la flèche. Encore et encore.

Nous avons du travail, Meryam, et des promesses à tenir.

Elle se leva du lit et se rendit dans la caverne au cristal d'un pas mal assuré. Près de la haute estrade, on avait installé des tables sur lesquelles étaient posées des piles de livres et de parchemins. Un peu plus loin, il y avait des chaises. Deux étaient occupées par des hommes portant des vêtements assez modestes. Un père et un fils. Deux scarabées des Hôtes sans Lune d'après les informations qu'elle était parvenue à obtenir. Ils n'avaient pas de parents proches à Sharakhaï.

Ils frissonnaient à cause du froid qui imprégnait la caverne. Ou parce qu'ils avaient peur. Ils étaient attachés, bâillonnés et aveuglés par un bandeau. On les avait également privés de leur ouïe, car ils ne devaient pas

savoir ce que Meryam attendait d'eux. C'était indispensable. Il fallait être sûr qu'ils agiraient sous la contrainte du sortilège et non *de leur plein gré*.

Prayna, une mage de sang et la chef officieuse de l'Enclave, était déjà présente. Elle était assise et lisait à la lumière du cristal. Le plateau de la table était couvert d'anciens ouvrages qu'elle avait apportés pour préparer l'expérience. Il y avait aussi des parchemins sur lesquels elle notait les sigils et les combinaisons qui permettraient peut-être à Meryam d'obtenir ce qu'elle voulait.

Meryam était furieuse d'avoir été obligée de faire appel à elle, mais elle devait reconnaître que Prayna était une mage de sang de premier ordre. Et personne n'en savait autant qu'elle à propos des sigils, pas même Meryam. Prayna était tellement absorbée par sa lecture qu'elle ne remarqua pas l'arrivée de la Qaimirienne.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda Meryam.

Prayna frissonna et leva la tête. Elle cligna plusieurs fois des yeux, puis se reconcentra sur la création de son dernier sigil.

— Je l'espère, mais nous ne le saurons pas avant d'avoir essayé.

Elle traça un dernier trait, puis tourna le parchemin et le fit glisser vers Meryam.

Un maître sigil extrêmement complexe était dessiné au centre de la feuille. Il était entouré de plusieurs autres qui formaient des fragments du premier. C'était un sortilège qui donnait le vertige. Six sigils représentaient *lien* et *lien de sang*. Une dizaine exprimaient *attraction* et *découverte*. D'autres encore apportaient diverses nuances de *contrainte*. Une fois activé, le sort créerait une compulsion qui obligerait les parents de la cible à se lancer immédiatement à sa recherche. Enfin, c'était ce que Meryam espérait. Jusqu'à présent, tous leurs efforts n'avaient rien donné.

La Qaimirienne remarqua alors que Prayna avait retiré un élément important par rapport à la fois précédente.

— Il n'y a rien à propos des arbres.

— Non, répondit Prayna. Les sigils sont trop complexes. Je préfère me concentrer d'abord sur l'invocation. Une fois que nous maîtriserons cette partie, j'essaierai d'y inclure les adicharas.

L'argument était logique et Meryam n'y trouva rien à redire.

— D'accord. Vous avez essayé de nouvelles variations ?

Prayna prit le parchemin et le tendit à la Qaimirienne.

— Voici la première.

Meryam prit la feuille et l'examina. Puis elle s'assit en face du père, et perça son poignet avec son anneau de sang. L'homme tressaillit, mais ne bougea pas. Il savait que toute tentative de résistance serait sévèrement punie. Il était pourtant incapable de réprimer ses tremblements. Des tremblements qui empirèrent lorsque Meryam posa la pointe d'une plume de vautour sur son front. La Qaimirienne travailla avec minutie et il lui fallut un certain temps pour tracer le sigil.

Meryam se leva et recula sa chaise dont les pieds butèrent contre les racines noueuses qui couvraient le sol. Elle rejoignit Prayna et les deux femmes attendirent. Curieusement, elles ne regardaient pas le père, sur le front duquel Meryam avait tracé le sigil, mais le fils. C'était *lui* la cible. Si le sortilège fonctionnait comme prévu, c'était lui qui se lèverait et qui se dirigerait vers son père, attiré par leur lien de sang.

— Vous êtes sûre qu'ils sont bien père et fils ? demanda Meryam.

— Aussi sûre qu'on peut l'être.

Elles attendirent de longues minutes, mais rien ne se passa. Prayna traça alors un nouveau sigil sur le front du fils, mais sans plus de résultat.

Au cours de la journée, les deux femmes essayèrent neuf autres combinaisons, mais aucune ne fonctionna.

— Je vais développer de nouvelles variations, déclara Prayna, signe qu'elle se préparait à partir. Et je suis toujours d'avis de parler à Nebahat. Il pourrait nous aider.

— Non, dit Meryam. Pour le moment, tout cela doit rester entre nous.

Prayna resta silencieuse quelques instants.

— Soit.

Elle se tourna sur le sol inégal et s'éloigna en direction du tunnel qui permettait de remonter à la surface.

Quand elle fut partie, Meryam abandonna les deux scarabées aux Lances d'argent et regagna le palais du soleil. Dans ses appartements, une impressionnante pile de livres et de tablettes se dressait sur une luxueuse table en travertin. Elle savait qu'elle aurait dû se reposer, elle savait qu'elle aurait dû manger, mais elle avait encore tant à faire. Elle alluma une lanterne, s'assit à la table et tira un ouvrage vers elle. C'était sa découverte la plus récente. Il racontait qu'un ancien dieu, Ashael, avait été terrassé par Iri après un terrible affrontement. Que son essence avait souillé la terre

pendant des siècles. Que les démons se rassemblaient là pour festoyer et se repaître des vestiges de son âme putrescente.

Meryam aurait bien aimé savoir où était cet endroit, et s'il pouvait l'aider à atteindre son but, mais elle ne savait pas par où commencer ses recherches. Elle tendit la main et prit un autre livre écrit par Jasur, le Moineau, le frère du Roi Sukru. Jasur y décrivait les expériences alchimiques qu'il avait menées sur l'essence qui coulait de la tresse végétale suspendue au plafond de la caverne du cristal.

Une heure passa – davantage, peut-être – avant que Meryam s'aperçoive qu'elle relisait les mêmes lignes sans en comprendre un mot. Et que la page était maculée de larmes. Le texte mentionnait une plante à fleurs qaimirienne baptisée racine à cerf parce que sa tige faisait songer aux bois de cet animal. Enfant, Yasmine les cueillait, arrachait les pétioles et les tressait dans les cheveux de sa sœur. Le résultat était toujours ravissant.

Meryam avait réussi l'exploit de ne pas penser à Yasmine de la journée. Elle avait réussi l'exploit d'éviter le puits sombre du chagrin et de la douleur dans lequel ces souvenirs ne manquaient jamais de la plonger, mais le passé la rattrapa soudain. Elle se sentit faible et impuissante. Elle eut l'impression d'être emportée à travers le Grand Shangazi comme un vulgaire grain de sable.

— Non !

Le cri perçant et désespéré résonna entre les murs austères du palais du soleil. Meryam essuya ses larmes et le poussa de nouveau. Plus fort.

— Non !

Elle attrapa un pan de sa chemise de nuit et s'en servit pour sécher la page constellée de points humides.

— Ce n'est pas comme ça qu'il faut faire. C'est du sang que tu dois te servir, pas des larmes. Du sang !

— Ma reine ? appela Basilio depuis le salon.

Meryam fit de son mieux pour se ressaisir en entendant le diplomate arriver à grands pas. Elle n'y parvint pas.

Basilio s'arrêta net à l'entrée de la pièce.

— Ma reine ?

Meryam renifla et cligna des paupières dans le vain espoir d'éclaircir son champ de vision.

— Vous étiez censé m’apporter de nouveaux élixirs ! aboya-t-elle, plus pour se donner une contenance qu’autre chose.

La réponse de Basilio ne fut pas très encourageante.

— Oui. (Il croisa les mains dans son dos comme un soldat au repos.) J’espérais vous apporter de bonnes nouvelles.

Meryam sentit quelque chose se contracter en elle.

— Qu’est-ce que cela signifie ?

— Je suis désolé, ma reine, mais il semblerait que les élixirs… (Il déglutit avec difficulté, puis hocha la tête comme un condamné acceptant son destin.) Il semblerait que les élixirs aient disparu.

— Disparu ?

Elle avait besoin de ces élixirs. Elle en avait *besoin*.

— J’ai d’abord cru qu’il y avait eu une erreur. Qu’on ne les avait pas rangés à l’endroit convenu lorsqu’on les avait apportés de Marégale. Mais je pense désormais qu’on les a volés.

— Volés ? *Qui* aurait pu les voler ?

— Je ne le sais pas encore. Je pense que les deux domestiques chargés de transporter vos affaires ont découvert leur importance et qu’ils se sont arrangés pour les subtiliser pendant leur transfert vers le palais du soleil.

— Vous avez chargé *des domestiques* de les transporter ?

Basilio se décomposa.

— C’est-à-dire… il y avait tant de choses à faire… Les élixirs étaient dans un coffre fermé. J’ai surveillé son chargement sur un chariot sous escorte. Quand le chariot est arrivé au palais du soleil, j’ai ouvert le coffre et j’ai découvert que les élixirs avaient disparu. Et le décès du Roi Yavuz pendant le rituel avec le golem a plongé les princes et princesses de Marégale dans une rage folle. Ils refusent de nous laisser interroger qui que ce soit tant que la question de la succession de Yavuz ne sera pas réglée. Ils affirment que seul le nouveau Roi pourra nous donner – éventuellement – l’autorisation de le faire.

Meryam posa les coudes sur la table et se prit la tête à deux mains. Le vol avait sans doute eu lieu à Marégale et elle n’aurait pas été surprise d’apprendre qu’il avait été organisé par l’ancienne vizira de Kiral. La mort de Yavuz l’avait mise dans une colère noire. Une partie des affaires de Meryam se trouvaient encore à Marégale à ce moment-là et, en apprenant la terrible nouvelle, la vizira les avait pratiquement jetées par les fenêtres.

Basilio était mal à l’aise. À son arrivée, avant de découvrir que Meryam avait pleuré, il arborait déjà une mine sombre. Cela signifiait qu’il n’en avait pas terminé. Qu’il y avait *un autre problème* que les élixirs.

— Vous êtes venu pour m’annoncer autre chose. Des mauvaises nouvelles ?

— Très mauvaises.

Meryam se pinça l’arête du nez.

— Je vous écoute.

Pendant de longues secondes, Basilio sembla chercher par où commencer, puis il bomba le torse et se lança.

— C’est à propos du front, ma reine. À en croire certains rapports, plusieurs seigneurs de guerre kundhanais censés harceler les lignes d’approvisionnement miréennes pour notre compte ne harcèlent rien du tout.

Meryam eut l’impression de recevoir un coup de massue en comprenant ce que cela impliquait.

— Ils ont changé de camp.

Basilio hocha la tête.

— Nous avons d’abord cru qu’il s’agissait d’un cas isolé, mais je pense désormais que bon nombre d’entre eux se sont laissé soudoyer.

— Alu tout-puissant ! accorde-moi ta force ! souffla Meryam.

Une vingtaine de seigneurs de guerre kundhanais – qui régnaient sur des territoires insignifiants, mais qui disposaient tous d’une petite flotte – avaient été recrutés pour attaquer les lignes de ravitaillement miréennes. Si on ne savait pas sur lesquels on pouvait compter, on ne pouvait compter sur aucun.

La guerre peut dépendre d’aléas insignifiants, songea Meryam. *Et il n’est pas impossible que ce revirement en soit un.*

— Je veux la tête de ces traîtres sur des piques, Basilio. Je veux la tête de chacun d’entre eux.

— Ce ne serait pas très sage. Nous allons nous mettre tous les autres à dos.

— Ils s’offusqueraient que je châtie des traîtres ?

— Ils ne verraient pas la situation ainsi. Les rites d’honneur associés aux monarques kundhanais sont complexes.

— Eh bien ! que suggérez-*vous* alors ?

— Vous pourriez les contraindre.

Meryam expira bruyamment et montra le coffre qui se trouvait près du lit.

— Je vais bientôt atteindre mes limites, Basilio. J'ai le plus grand mal à conserver le contrôle de la situation. Et maintenant que les élixirs ont disparu, je ne pourrais pas faire grand-chose de plus. Et je ne pourrais pas le faire très longtemps. Ils sont bien trop loin de la cité.

— Et nos mages qaimiriens ?

— Ils sont déployés dans le désert oriental. Il faudrait des mois pour les rassembler.

— L'Enclave, alors ?

— Je ne leur fais pas confiance. Pas pour ce genre d'opération.

Basilio la regarda d'un air circonspect et elle comprit qu'il choisissait ses mots avec soin.

— Ma reine, peut-être que si vous passiez un peu moins de temps dans la caverne et un peu plus au palais, vous seriez en mesure de régler…

Meryam ne le laissa pas aller plus loin.

— Nous sommes sur le point de trouver une réponse. De découvrir les mystères du cristal. J'en suis convaincue.

— Vous répétez cela depuis plus d'une semaine.

— Parce que c'est la vérité !

Le visage de Basilio se détendit, ce qui agaça un peu plus Meryam.

— Dans ce cas, dit-il, je ne vois pas d'autre solution que de surenchérir, de verser aux seigneurs de guerre plus d'or que les Miréens.

Meryam le regarda, bouche bée.

— Hier encore, vous affirmiez que nous avions à peine les moyens d'acheter des selles pour nos chevaux.

— C'était un peu exagéré. (Il enchaîna avant que Meryam ait le temps de protester.) Nous avons encore besoin des tribus kundhanaises pour six mois. Tout au plus. Une fois que la flotte qaimirienne sera arrivée et que les nouveaux navires seront sortis des chantiers navals du port royal, nous pourrons lancer une offensive victorieuse contre les Miréens et les Malasaniens. (Il vit Meryam hésiter.) C'est une dépense que nous ne pouvons pas éviter, ma reine.

La jeune femme agita la main d'un air agacé.

— Très bien ! lâcha-t-elle avant de se lever et de s'éloigner.

— Où allez-vous, ma reine ?

— Je retourne dans cette maudite caverne.

— À cette heure ?

— Il faut bien que quelqu'un trouve des *solutions*, Basilio !

Elle n'en trouva pas cette nuit-là. Pas plus qu'au cours des jours suivants. Et elle commença à se demander si elle parviendrait un jour à obtenir ce qu'elle voulait.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 23



Davud était assis dans la salle d’attente du recteur depuis plus d’une heure quand une femme entra. Elle avait un visage sévère et portait la robe couleur blé des érudits du collegium. Elle s’arrêta devant lui et s’inclina.

— Le recteur va vous recevoir.

Davud hocha la tête et la suivit dans une grande pièce qui n’avait guère changé depuis l’époque où il était étudiant. Des étagères couvraient les murs, entourant un imposant bureau avec de solides pieds en bois et un plateau en marbre veiné supportant des piles impeccables de livres et de documents. Tout était rangé, tout était à sa place. Le recteur – un homme d’âge mûr – écrivait une lettre. Il était à l’image de son bureau : méticuleux et ordonné.

Les lèvres pincées en une moue lugubre, son assistante fit signe à Davud de s’asseoir sur une chaise. Elle se tourna pour partir, mais s’arrêta et soupira en voyant le recteur lever un doigt.

— Un instant.

La femme esquissa une grimace agacée, mais attendit. Abi traça une arabesque en guise de signature et tendit le document à son assistante.

— Pour maîtresse Luwanga.

— Bien sûr.

Elle prit le parchemin et sortit d’un pas pressé.

Le recteur ouvrit un grand carnet avec une couverture en tissu et y nota quelque chose sans accorder la moindre attention à Davud. Il avait un crâne chauve, un nez crochu, un menton à fossette et une nature qu'il avait qualifiée de *méthodique* pendant un cours auquel assistait Davud. La plupart des gens la trouvaient plutôt *brusque*, voire *méprisante*, mais Davud savait qu'Abi avait bon fond. C'était un honnête homme qui accomplissait son devoir avec le plus grand sérieux et qui s'efforçait de gérer son temps de la manière la plus efficace possible. Davud était donc à peu près certain qu'il était manipulé par la Maison des Rois.

C'était également un homme consciencieux et il n'aurait jamais autorisé les recherches d'une de ses étudiantes, Cassandra, sans savoir précisément à quoi les résultats serviraient.

Qui êtes-vous vraiment ? se demanda Davud. *Une marionnette ou un complice ?*

Abi ferma le carnet, le rangea soigneusement au bord du bureau, puis se leva et se tourna pour prendre plusieurs livres de comptes sur une étagère. Il en empila sept sur son bras, puis regarda Davud.

— Vous voulez bien m'accompagner ?

— Recteur Abi. (Davud se leva, mais ne bougea pas.) Je pensais qu'on vous avait prévenu. Je souhaite m'entretenir avec vous de sujets délicats.

— Oui, oui, mais je suis un homme très occupé. Et je traite des sujets délicats du matin au soir.

Il haussa le menton pour inviter Davud à le suivre, puis passa devant lui. Davud se dépêcha de le rattraper et ils sortirent du bureau côte à côte.

— Voilà un moment que vous avez quitté le collegium, dit Abi. (Ils se frayèrent un chemin à travers un groupe d'étudiants rieurs et descendirent un escalier.) Deux ans, non ?

— C'est à peu près ça, oui.

— Vous êtes parti après l'incident. Et vous avez travaillé pour les Rois si mes souvenirs sont bons.

« Incident », avait-il dit. « Massacre » aurait été plus approprié. Des centaines de personnes avaient été tuées sur le campus et des dizaines de jeunes diplômés avaient été enlevés avant d'être transformés en baudruches, de monstrueuses créatures que Hamzakiir avait utilisées au cours de l'attaque du port royal.

— Je n’ai pas travaillé pour les Rois, non, rectifia Davud. Mais j’ai passé un certain temps dans leurs palais.

— En compagnie d’Anila Khabir’ava.

— En effet. (Ils traversèrent un palier et attaquèrent l’ascension d’une nouvelle volée de marches.) Recteur Abi, je suis venu vous parler d’un étudiant. Un jeune homme qui a disparu.

— Je suppose qu’il s’agit d’Altan.

— Oui.

Ils atteignirent le rez-de-chaussée et le recteur fila droit vers une arche qui se trouvait à l’autre extrémité de l’atrium bondé.

— Je suis sûr qu’il finira par réapparaître, dit-il.

Son pas se fit saccadé. Il tourna la tête et regarda Davud avec des yeux écarquillés.

— Vous le connaissez ? Personnellement, je veux dire ?

— Non.

— Parce que nous avons déjà fourni toutes les informations dont nous disposions à son sujet aux Lances d’argent. (Il regarda de nouveau droit devant lui et poursuivit son chemin d’un pas déterminé.) Et puis, c’est la *guerre*, mon garçon. Vous ne l’avez peut-être pas remarqué, mais on signale des disparitions tous les jours.

— Je suis heureux que vous abordiez le sujet. Au moment de sa disparition, Altan travaillait sur un projet.

— Effectivement.

— Un projet que vous lui avez confié ?

— Oui, oui. Je suppose que vous êtes au courant.

Abi franchit l’arche, puis traversa la longue esplanade verdoyante qui était bordée par les principaux halls du savoir du collegium. Une foule dense se pressait sur la place. Des étudiants, mais aussi des professeurs, des érudits et une poignée de gens ordinaires – probablement des parents rendant visite à leurs enfants.

— Recteur, êtes-vous certain que ce soit une bonne idée de… ?

— *Au fait*, érudit ! aboya Abi sur un ton agacé. J’ai un rendez-vous et je suis déjà en retard.

— Bien sûr. Le projet d’Altan. Il consiste à dresser la liste des contrats de mariage et des actes de naissance des personnes qui ont un lien de sang

avec la treizième tribu, c’est bien cela ? En examinant les documents provenant du palais du Roi Sukru ?

Abi fronça les sourcils.

— Qui vous a dit tout cela ? Cassandra ?

— C’est sans importance. Est-ce que c’est exact ?

— Eh bien ! oui, répondit Abi, un peu décontenancé.

— Qui vous a demandé de concevoir ce projet, recteur ?

— Personne ! C’est une initiative personnelle.

— Pourquoi voulez-vous recenser les membres de la treizième tribu ?

Le recteur Abi ralentit, puis s’arrêta et chancela presque. Il était si proche que Davud sentit son haleine mentholée quand il prit la parole.

— En tant qu’érudit, vous savez bien que le collegium est toujours en quête de vérité. Ce n’est malheureusement pas le cas de la plupart des nobles, surtout du côté de la Maison des Rois. Ces gens font disparaître des pans entiers de notre histoire depuis… (Il jeta un coup d’œil sombre en direction de Tauriyat.) Eh bien ! depuis une éternité. (Il poursuivit d’une voix plus basse.) Ce n’est peut-être pas le cas de la Maison des Rois, mais moi, je pense que la treizième tribu est devenue une puissance majeure du désert. Je pense que nous devons établir de nouveaux liens avec elle, et, pour cela, quel meilleur moyen que d’identifier ses membres au sein de la cité ?

— Pour quoi faire ? Pour les envoyer dans le désert en tant qu’ambassadeurs ?

— Ou pour inviter la tribu dans la cité. Cela offrirait de nombreux avantages.

Davud changea de sujet.

— Recteur, est-ce qu’Altan vous a parlé de ses craintes ?

— De quelles craintes parlez-vous ?

— Je pense que lui et moi avons fait la même découverte. Les personnes identifiées sont ensuite marquées.

— Marquées ? Marquées pour quoi ?

— Pour être enlevées. Peut-être pour être échangées contre rançon. Ou pour être assassinées.

Le recteur resta silencieux pendant un moment, comme s’il attendait la suite.

— C’est ridicule, dit-il enfin.

— J’ai vérifié moi-même, répliqua Davud en omettant soigneusement de mentionner Esmeray. Bon nombre de ces personnes ont disparu.

Abi secoua la tête comme s’il ne comprenait pas.

— Comme je l’ai dit tout à l’heure, c’est la guerre.

— Ces disparitions n’ont rien à voir avec la guerre. Elles sont liées à Sharakhaï et aux sombres histoires auxquelles vous venez de faire allusion. (Davud se tut pendant un instant.) À qui communiquez-vous ces noms, recteur ?

Abi se raidit.

— Vous allez trop loin, érudit.

— Vraiment ? (Davud lui tendit un bout de papier, une liste des noms qu’Esmeray avait compilée au cours de ses expéditions en ville.) Tous ces gens ont été signalés comme disparus. Et tous ont été recensés par Altan et Cassandra au fil de leurs recherches. Certains sont originaires des Bas-fonds. D’autres de Crêterose, du Puits ou du Croissant rouge. Tous sont des descendants de la treizième tribu.

Abi secoua le papier.

— Ces noms peuvent venir de n’importe où !

— Comparez-les avec vos propres listes si vous voulez, je peux vous assurer qu’ils y figurent. Vous vous apercevrez qu’ils ont tous disparu. Qu’ils sont présumés morts.

— Érudit, je vous ai accordé une audience parce que vous avez étudié ici. Vous me signalez une affaire très grave. Une affaire qui sera examinée au plus vite. Mais les noms des descendants de la treizième tribu n’ont été communiqués à personne, et, si vous laissez entendre que j’ai une quelconque part de responsabilité dans la mort d’innocents habitants de la cité, je vais me faire un plaisir de poser ces livres et de vous boxer le nez !

Abi, rouge de colère, semblait au bord de l’apoplexie. Davud avait du mal à croire qu’il était impliqué dans cette histoire, mais il savait que des mages de sang l’étaient. Le recteur avait peut-être été manipulé.

— Je vais être franc, recteur. Je crains que des membres de l’Enclave, des mages de sang, vous aient jeté un sort. Je pense que ce sont eux qui sont à l’origine de ce projet. Et qu’ils se sont servis de vous.

— Je peux vous assurer que ce n’est pas le cas, bafouilla Abi.

— Vous ne vous seriez rendu compte de rien. (Davud tira son anneau de sang de son sac et le montra au recteur.) Ils se seraient servis d’une bague

de ce genre. Ils auraient ensuite pris soin de faire disparaître la plaie. Et d'effacer vos souvenirs.

Le recteur, si sûr de lui quelques instants plus tôt, ne semblait plus savoir quoi penser. Davud insista.

— Laissez-moi vous examiner. Je peux identifier les signes. Nous saurons ce qui s'est passé. Et si vous êtes victime d'une contrainte, je vous en débarrasserai.

— Comment cela serait-il possible ? Et que me voudraient ces gens ?

— C'est ce que j'aimerais découvrir.

— Et ma famille ? Ma femme ? Mes enfants ?

— Je veillerais à ce qu'ils soient protégés.

Abi se tourna et regarda les étudiants sur l'esplanade, puis les grands bâtiments trapus qui se dressaient autour. Il regarda le soleil brillant, puis les livres qu'il tenait dans les bras comme s'il venait juste de se rappeler leur existence.

— Venez chez moi ce soir, dit-il enfin. Après l'heure du dîner. Je veux en avoir le cœur net.

Davud hocha la tête en ayant l'impression qu'un lourd fardeau venait d'être ôté de ses épaules.

— Très bien.

Abi s'éloigna, la mine sombre. Davud lança une série de sortilèges de dissimulation et regagna son repaire. Lorsque le crépuscule tomba, il fit ce que le recteur lui avait demandé de faire, mais, alors qu'il approchait de la résidence d'Abi, il s'arrêta net et une peur glacée lui noua le ventre. La pelouse de la grande demeure grouillait de Lances d'argent. Elles étaient si nombreuses que, malgré ses sortilèges de protection, l'une d'elles – une robuste femme portant un tabard blanc d'inspecteur – le bouscula. Elle se tourna vers lui et le regarda droit dans les yeux.

— Que se passe-t-il ? demanda Davud.

L'inspectrice fronça les sourcils.

— C'est le recteur. Il a été assassiné.

La peur lui noua le ventre un peu plus fort, de plus en plus fort. Il crut qu'il allait avoir la nausée. Il ne trouva rien d'autre à dire que :

— Comment ?

— Personne ne le sait pour le moment, mais ce n'est pas beau à voir, je peux vous l'assurer.

Les yeux ternes et blasés de la femme s’illuminèrent soudain.

— Vous le connaissiez ? Le recteur ?

Davud recula en renforçant son sortilège de dissimulation.

— Non.

Pour une raison étrange, le sort ne semblait pas fonctionner sur l’inspectrice. Il glissait sur elle comme des grains de sable sur la peau d’un lézard.

— Vous veniez le voir ? demanda l’inspectrice.

— Non, répondit Davud en reculant plus vite.

— Halte ! lança l’inspectrice en se dirigeant vers lui à grands pas.

D’un revers de main, Davud activa un sort qu’il avait préparé le matin même. Un sort qu’il avait gardé prêt à l’emploi. Un double à son image partit en courant vers la gauche pendant qu’il filait vers la droite. La Lance d’argent se lança à la poursuite de l’illusion d’un pas lourd. Davud prit le chemin de son repaire, mais il était angoissé. Il avait désormais l’impression que chaque ombre dissimulait un danger.

Ralentis, Davud. Réfléchis.

Comment les assassins avaient-ils découvert qu’Abi avait parlé à Davud ? Et comment l’avaient-ils découvert si vite ? La seule explication logique, c’était qu’Abi en personne le leur avait avoué. Et cela répondait malheureusement à la question que le jeune homme s’était posée un peu plus tôt. Abi n’aurait pas été tué s’il avait été impliqué dans cette affaire. Il avait donc été manipulé comme une marionnette. La colère l’avait-elle poussé à aller demander des explications à ceux qui cherchaient à identifier les descendants de la treizième tribu ?

De qui pouvait-il bien s’agir ? Les petits Rois ? La Reine Meryam ? Un mage de l’Enclave ? Et pourquoi pas Hamzakiir, ou quelqu’un qui en voulait à la treizième tribu ?

Et puis une pensée terrifiante lui traversa l’esprit tandis qu’il marchait entre les sombres bâtiments du collegium. Si on le cherchait *lui*, on cherchait également Esmeray. Il eut alors l’impression que chaque seconde se transformait en heure et qu’il arriverait trop tard pour sauver la jeune femme. Mais les Fileuses du Destin se montrèrent clémentes et, lorsqu’il fit irruption dans la cave, il découvrit qu’Esmeray l’attendait.

— Le recteur est mort, annonça-t-il avant de raconter ce qu’il avait vu sans reprendre son souffle.

— Ce n’est pas ta faute, lui dit Esmeray lorsqu’il eut terminé.

— Cela n’a plus d’importance maintenant.

Pendant qu’il racontait son histoire, il s’était attendu à voir la porte voler en éclats et la Reine Meryam se ruer vers eux pour les tuer.

— Il faut que tu partes, Esmeray. Il faut que tu ailles te cacher ailleurs.

— Il faut que *j’aille* me cacher ailleurs ?

— Oui. Un endroit auquel ils ne penseront jamais. Je trouverai Undosu tout seul.

Davud avait imaginé qu’Esmeray se mettrait en colère en entendant ces paroles, mais elle ne fit qu’esquisser un sourire empreint de pitié, comme si le jeune homme ne comprenait rien à la situation.

— Nous ne pouvons pas nous cacher, Davud. Ni toi, ni moi. Plus maintenant. Nous sommes tous les deux impliqués dans cette histoire et rien ne m’empêchera de rester avec toi jusqu’au bout. J’ai découvert trop de choses, tu comprends ? J’ai parlé à trop de familles brisées qui pleuraient leurs chers disparus. Je ne renoncerai pas.

Davud éprouva un grand sentiment d’impuissance. Cette situation lui rappelait de mauvais souvenirs. Il s’était échappé d’Ishmantep avec Anila, mais celle-ci avait été dévorée par des flammes glaciales lorsqu’ils étaient retournés au caravansérail pour sauver leurs camarades des griffes de Hamzakiir. La jeune femme avait survécu – de justesse –, mais elle avait enduré des souffrances inimaginables. Par sa faute. Aujourd’hui, c’était d’Esmeray qu’il était amoureux. Elle avait déjà perdu ses pouvoirs à cause de lui. Il ne voulait pas qu’elle perde la vie par-dessus le marché.

Esmeray avança d’un pas et lui prit les mains.

— Je sais ce que tu penses. Tu me trouves fragile.

— Pas fragile, non. Vulnérable.

— Nous sommes *tous les deux* vulnérables. Tu peux partir si tu veux. Tu peux te lancer à la recherche d’Undosu tout seul. Je ne pourrai pas t’en empêcher, mais sache une chose : je ne renoncerai pas. Je continuerai à sillonner les quartiers ouest pour découvrir l’identité des disparus si tu m’abandonnes. Cette affaire est trop importante. (Elle serra ses mains.) Mais je préférerais rester avec toi. Tu m’aides à garder les pieds sur terre, Davud. Tu rends cette étrange vie supportable.

Davud resta immobile, abasourdi. Esmeray professait si rarement son amour qu’à cet instant il ne pensa à rien d’autre qu’à ce qu’*elle* lui

apportait. Elle aimait la vie. Elle se battait pour la protéger. Elle la mordait à pleines dents. C'était pour cette raison qu'il était tombé amoureux d'elle, qu'il l'admirait tant. Il était terrifié par les dangers qui les attendaient, il voulait la savoir en sécurité, mais il comprit soudain qu'il était incapable de faire un pas de plus sans elle.

Ils s'enlacèrent sans prononcer un mot de plus.

— Est-ce que tu as trouvé un autre endroit où nous cacher ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête, un mouvement léger, l'effleurement intime et sensuel de sa joue et de son oreille contre celles de Davud.

— Chez une couturière que je connais depuis l'enfance.

Il s'écarta d'elle sans lâcher ses mains.

— Nous ferions bien de nous mettre en route, alors.

Elle le tira contre elle et lui donna un baiser particulièrement avide et bruyant.

— Nous affronterons cette épreuve ensemble. Et nous vaincrons ensemble.

Il lui adressa un clin d'œil.

— Je serais presque tenté de te croire.

Ils rassemblèrent rapidement leurs affaires et allèrent s'installer dans la petite cave d'un bâtiment situé dans un quartier populaire du côté intérieur des anciennes murailles. Ils passèrent plusieurs heures à tisser des sortilèges de protection, de dissimulation et de confusion, puis s'effondrèrent sur le lit, épuisés par la concentration et la quantité de sang qu'ils avaient dû fournir. Davud eut pourtant du mal à trouver le sommeil. Il contempla le plafond et écouta la douce respiration d'Esmeray tandis que la nuit passait, incapable de juguler l'angoisse qui l'étreignait.

Il ne pouvait pas s'empêcher de penser que quelqu'un les traquait et qu'il avait trahi les personnes que Cassandra était parvenue à identifier – et celles qui restaient à identifier. Plus étrange encore : il avait l'impression d'avoir abandonné le mystérieux inconnu qui leur avait apporté des livres. Cette personne – qui qu'elle soit – avait essayé de lui montrer la direction à suivre, mais il n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle l'avait fait d'une manière si détournée. L'énigme était peut-être trop difficile pour lui.

Et puis ses yeux glissèrent sur la topaze qui lui permettait d'observer Cassandra et une idée lui traversa l'esprit. La personne qui les surveillait

connaissait l’existence de ce bijou puisqu’elle s’en était servie pour lui envoyer un message, alors pourquoi ne ferait-il pas de même ?

Poussé par un soudain espoir, Davud se leva, alluma une bougie et se plongea dans la lecture des ouvrages que leur avait offerts leur mystérieux allié. Il finit par trouver ce qu’il cherchait. Il approcha la chandelle du livre ouvert, posa la gemme sur la page et la fit glisser sur un mot.

« Coopération ».

Puis il attendit. Espérant et priant pour que l’inconnu accepte de les aider de nouveau. Les heures s’écoulèrent avec lenteur. À travers la minuscule fenêtre de la cave, il aperçut les lunes en croissant qui traversaient le ciel. Les ténèbres étaient encore profondes quand elles disparurent, mais la clarté rose pâle de l’aube ne tarda pas à les repousser.

Nous étions si près, songea Davud.

Il se sentait abattu, impuissant, comme un pion perdu entre des pièces bien plus redoutables que lui. Esmeray se tourna sur le lit. Elle allait bientôt se réveiller. Était-il arrivé quelque chose à leur mystérieux allié ? Cela n’aurait rien eu de très étonnant, car les personnes qui les traquaient étaient impitoyables. Avaient-elles découvert son existence ? Ou celle du pendentif ?

Il faut que je le détruise, songea le jeune homme. *C’est trop dangereux de le garder. Un mage habile pourrait s’en servir pour retrouver notre trace.*

Il posa le bijou par terre et alla chercher la brique qu’il utilisait pour caler la porte. Il retourna s’asseoir et leva la brique pour briser la topaze.

Il se figea. Quelque chose venait de bouger à l’intérieur de la gemme. Davud se dépêcha de poser la brique, ramassa le pendentif et l’examina avec attention. Sur la facette principale, il distingua un livre ouvert. Une lanterne invisible nimbait les pages d’une lumière dorée.

C’était une aventure de Bahri Al’sir. Il cherchait un parchemin qui, à en croire certains, avait été arraché à l’exemplaire original de l’Al’Ambra. La légende racontait que, entre de bonnes mains, ce parchemin permettrait de découvrir les secrets du désert et Bahri Al’sir était convaincu qu’il n’existait pas de meilleures mains que les siennes. Il entrait donc dans une tour sous laquelle un sorcier avait installé une gigantesque bibliothèque souterraine à l’insu de tous, y compris du roi qu’il servait.

Malgré la cape magique qui le dissimulait, Bahri échappait de peu à la mort, ne survivant que grâce aux vertus de son sang. Le cobra géant qui gardait la bibliothèque le frappait dans les ténèbres et son venin se répandait dans les veines du voleur, mais, sachant ce qui l'attendait, Bahri s'était laissé mordre par des serpents de plus en plus gros pour s'immuniser. Il tuait le cobra et pénétrait dans l'antre du sorcier… qui le capturait aussitôt. Ignorant que Bahri avait été mordu, l'infâme individu buvait son sang pour y puiser la force de l'achever. Le venin le terrassait quelques instants plus tard et il mourait après avoir mis le feu à la bibliothèque.

Davud réveilla Esmeray, lui raconta ce qui venait de se passer et lui tendit le pendentif avant qu'elle ait le temps de lui dire qu'il s'était conduit comme un imbécile.

Le visage las et amer de la jeune femme indiquait clairement qu'elle n'était pas contente, mais elle lui arracha le bijou des mains et regarda à travers pour lire l'histoire. Elle resta silencieuse pendant un long moment, les yeux perdus dans le vague, comme si elle réfléchissait à ce que tout cela pouvait bien signifier.

— C'est un message, dit-elle enfin. Un mage se cache dans l'enceinte du collegium.

Davud hocha la tête.

— Et c'est lui qui est à l'origine de toute cette histoire. La liste. Les disparitions. L'assassinat du recteur.

Le visage d'Esmeray trahissait une inquiétude inhabituelle. Elle savait que ce ne serait pas facile de trouver ce mage, et encore moins de le vaincre, mais elle se détendit et une détermination farouche illumina son regard.

— Allons le chercher.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 24



Ihsan et Yndris marchaient côte à côte le long du quai du port occidental, enveloppés par le tumulte de la cité. Devant eux, l'entrée d'une ruelle était surplombée par une vieille arche en pierre ornée d'une fleur de rosier rouille, symbole de Naamdah, la déesse de la chance kundhanaise. Peu de Sharakhiens savaient que Naamdah était également la sainte patronne des voleurs. Les prêtres de son Église avaient fait de leur mieux pour faire oublier ce titre peu flatteur et ils y étaient si bien parvenus qu'ils avaient converti des milliers de personnes – y compris des Kundhanais. Les collectes et les dons rapportaient désormais des sommes colossales qui étaient envoyées à l'Église mère, à Kundhun. Cahil avait expliqué qu'il avait choisi ce temple sans trop y réfléchir, parce que c'était un des derniers endroits où on chercherait une poignée de Rois pourchassés, mais Ihsan y avait vu un signe. Après tout, ils essayaient de s'emparer d'un dieu, non ? Alors, pourquoi ne pas solliciter la bénédiction de la déesse des voleurs ?

Quand Ihsan et Yndris atteignirent la petite cour fermée qui s'étendait derrière le bordel, les bruits des quartiers ouest n'étaient plus qu'un vague brouhaha. La prêtresse – une femme à moitié kundhanaise avec des cheveux coupés court et un ravissant sourire – travaillait au milieu d'un humble jardin. Elle leva la tête et leur fit un clin d'œil. Ihsan ne savait pas trop s'il s'adressait à lui ou à Yndris, mais il esquissa un large sourire. La fille de Cahil ne prêta aucune attention à la prêtresse. Elle longea le

modeste temple et se dirigea vers un bâtiment où ils s'étaient installés quelques semaines plus tôt.

Ils entrèrent dans la pièce qu'ils partageaient avec leurs deux compagnons et Yndris se laissa tomber sur un lit qui était ridiculement petit. La guerrière portait une robe de roturière avec une jupe fendue et un décolleté plongeant. Elle détestait cette tenue, mais c'était celle que portaient la plupart des femmes des quartiers ouest. Elle n'avait pas le choix. Elle devait se fondre dans la masse si elle voulait avoir une chance de retrouver la trace de Zeheb.

Elle ferma les yeux et croisa les poignets sur son front.

— Ce maudit carnet ne fournit pas la moindre information quant à *l'endroit* où nous sommes censés le trouver ?

— Je te l'ai dit, répondit Ihsan en s'asseyant sur son lit. Il n'y a qu'un passage décrivant Husamettín et Cahil marchant dans les rues.

— Dans ce cas, pourquoi pensez-vous qu'il a une signification particulière ? Peut-être que Yusam a vu une scène qui s'est déroulée il y a un siècle !

— Si je pense qu'elle a une signification particulière, c'est parce que Yusam le pensait également. Il l'a écrit dans la marge. Et nous savons tous qu'il était sensible à ce genre de chose.

— Oui. Et nous savons aussi qu'il se trompait une fois sur deux.

— Eh bien ! la piste n'en est pas moins intéressante. À moins que tu en aies une autre, plus prometteuse, à nous proposer ?

La jeune femme le foudroya du regard.

— Allez vous faire foutre !

— Je ne pense pas que ce soit de circonstance, dit Ihsan en s'allongeant.

Il n'aurait pourtant pas vu d'inconvénients à passer un petit moment en compagnie de la prêtresse. Il y avait des mois qu'il n'avait pas touché une femme. Nayyan lui manquait, et il était peu probable qu'il la reverrait avant longtemps.

Une Reine, songea-t-il. *C'est une Reine maintenant.*

Cela n'était qu'un des innombrables changements qui avaient transformé la cité. Même l'atmosphère n'était plus la même. Il avait presque l'impression d'être dans un autre pays. Il aurait pu se dire qu'il se faisait des idées, que c'était dû au fait qu'il vivait parmi la populace des quartiers ouest. Comment une personne de sang royal aurait-elle pu

reconnaître la ville dans laquelle il avait passé la plus grande partie de sa vie dans ces conditions ?

Mais Ihsan n'était pas dupe. Les petits Rois – terme qui englobait aussi bien les Rois que les Reines de la nouvelle garde – avaient promulgué de nombreux décrets pendant son absence. Les patrouilles de Lances d'argent étaient plus fréquentes. Tout comme les opérations de ratissage destinées à arrêter les partisans des Malasaniens et des Miréens. Grâce à des négociations menées avec brio, les nouveaux maîtres de Sharakhaï étaient même parvenus à persuader une partie des Hôtes sans Lune de se ranger à leurs côtés. Des crieurs publics avaient été envoyés dans tous les coins de la ville pour encenser les victoires des Rois dans le désert, vilipender les envahisseurs et convaincre les patriotes de se joindre au combat. Ils diabolisaient les étrangers du Nord et de l'Est. Y compris ceux qui vivaient à Sharakhaï depuis des générations. Y compris ceux qui ne partageaient que quelques gouttes de sang avec les monstres venus de contrées lointaines.

Les liens de sang sont importants dans le désert, songea Ihsan.

Les petits Rois avaient tendu la main aux Hôtes sans Lune. La plupart des prisonniers avaient été libérés et on les avait chargés de porter le message suivant à leurs supérieurs : joignez-vous à nous, et, ensemble, nous sauverons Sharakhaï. C'était un pari simpliste, mais Ihsan n'avait pas imaginé combien les rebelles et leurs partisans étaient las de cette lutte qui faisait rage depuis des générations. Bon nombre d'entre eux avaient répondu à l'invitation et accepté de combattre en espérant qu'une page venait de se tourner et qu'un avenir radieux s'annonçait. Tout cela portait la marque de Nayyan. Elle voulait la paix. Elle voulait vivre dans une cité sûre. Ce n'était qu'à cette condition qu'elle et Ihsan pourraient achever ce qu'ils avaient commencé. Qu'ils pourraient régner sur Sharakhaï et le désert. Ensemble.

La partie qu'elle avait entamée serait longue, et c'était très bien ainsi. De son côté, Ihsan disputait une partie tout aussi longue. Il n'avait pas trouvé la moindre trace de Zeheb, mais il avait envoyé un message à son vizir, Tolovan. Avec un peu de chance, le Roi des Murmures avait contacté les membres de sa famille qui avaient essayé de le tuer pour leur proposer de partager le pouvoir et le trône. À moins qu'il se soit adressé aux Rois pour qu'ils l'aident à couper les branches rebelles de son arbre généalogique.

Tolovan avait répondu deux jours plus tôt.

Il n'a contacté personne pour le moment, seigneur Roi. Je vous enverrai un nouveau message dès qu'il le fera.

Cahil et Husamettín arrivèrent peu après. Cahil se dirigea dans un coin de la pièce et se laissa tomber sur son lit avec emphase. Husamettín s'adossa au mur, près de la porte, et croisa les bras sur sa poitrine avant de toiser Ihsan d'un air maussade et réprobateur.

— On ne peut pas continuer ainsi, Ihsan. Il nous faut plus d'indices.

— Nous les aurons bientôt.

— Quand ?

— J'aimerais bien le savoir. Mais j'ai confiance dans les visions de Yusam.

Cahil attrapa un broc et versa un peu d'eau sur un torchon avant de se rafraîchir le front et la nuque.

— Tu agites cette vision sous notre nez comme un prêtre sa sébile vide.

— Je regrette que les Fileuses du Destin n'aient pas daigné exaucer notre souhait sur-le-champ, lâcha Ihsan sur un ton neutre. Mais je crains de ne pas avoir beaucoup d'influence sur elles.

— Et Tolovan ? demanda Yndris qui était à moitié endormie.

— Quoi Tolovan ? dit Ihsan. Nous nous sommes tous mis d'accord pour ne contacter personne à la Maison des Rois.

Yndris ouvrit les yeux le temps de les lever au plafond.

— D'accord. Alors, imaginons un instant que vous ayez contacté Tolovan. Quel genre d'information aurait-il pu vous communiquer ?

Ihsan eut le plus grand mal à retenir un sourire. Yndris avait été une jeune fille entière et elle n'avait pas beaucoup changé, mais la vie avait arrondi les angles les plus saillants de sa personnalité.

— Eh bien ! si j'avais contacté Tolovan, il aurait sans doute répondu qu'il n'avait pas de nouvelles de Zeheb pour le moment, mais qu'il avertirait son ancien Roi dès qu'il apprendrait quelque chose.

Cahil – qui regardait jusque-là dans le vague – tourna soudain la tête vers Yndris et sourit. Il était fier de sa fille.

— Et vous autres, mes bons Rois ? demanda Ihsan. Vous pourriez peut-être obtenir des informations à propos de Zeheb si vous contactiez vos anciennes maisons.

Cahil réagit sur-le-champ.

— C’est hors de question !

Husamettín, qui était toujours très direct, évita le regard d’Ihsan, puis secoua la tête d’un air embarrassé, comme un adolescent consigné surpris par ses parents alors qu’il rentre au petit matin.

Ils s’étaient tous mis d’accord pour ne pas contacter leurs proches, certes, mais ils l’avaient tous fait. Après tout, chacun d’entre eux avait des idées et des plans différents quant à l’avenir de la cité. Après des mois passés dans le désert, il était primordial d’avoir une vue d’ensemble de la partie et d’identifier les pions qu’ils pouvaient encore déplacer. Personne ne pouvait résister à ce genre de tentation.

— Bon, dit Ihsan. Je propose de continuer ainsi. Il finira bien par se passer quelque chose.

En guise de repas, ils mangèrent des dattes, du fromage doux parsemé de zeste de citron et du pain sans levain au romarin. Le pain était un peu rassis, car il était de la veille, mais une fois trempé dans l’huile d’olive épicée, il était délicieux.

— Je vais faire un tour, annonça Cahil en se levant et en se dirigeant vers la porte.

— Tu vas chercher Zeheb ? demanda Husamettín.

Le Roi Confesseur s’arrêta alors qu’il tendait la main vers la poignée.

— Je vais *boire* !

Il sortit et claqua la porte derrière lui.

Yndris, qui ne semblait plus fatiguée du tout, se leva précipitamment pour le suivre.

— Ne nous attendez pas ! lança-t-elle avant de disparaître.

Husamettín regarda Ihsan, puis la porte, puis Ihsan de nouveau.

— Tu viens ? demanda-t-il en s’arrachant au mur contre lequel il était appuyé.

Le Roi Éloquent secoua la tête.

— Je serai ravi de passer la nuit seul et tranquille.

Husamettín haussa les épaules et s’en alla rejoindre les deux autres. Ihsan attendit quelques minutes, puis sortit à son tour. Il se rendit dans le jardin en quête de la jolie prêtresse, mais elle n’était pas là. Il entra dans le petit temple et constata qu’il était désert. Le réfectoire également.

C’était curieux. Où étaient passés les prêtres ? Y avait-il une fête religieuse kundhanaise ce soir ? Il décida de se rendre sur les quais en

empruntant la ruelle, mais, alors qu'il sortait du temple, il remarqua que la porte du bâtiment où il dormait était entrouverte.

Il scruta les ombres de la cour, approcha et essaya de jeter un coup d'œil par l'entrebâillement. Mais le soleil se couchait et il faisait sombre à l'intérieur.

Il dégaina son kenshar, se glissa sous le porche en pierre et avança sans faire de bruit. Il poussa légèrement la porte, et celle-ci s'ouvrit en grinçant doucement.

Il venait à peine d'entrer qu'il entendit quelqu'un courir dans la cour, juste derrière lui. Il pivota aussitôt sur les talons et aperçut une silhouette qui se découpait sur les bandes roses et orangées bariolant le ciel occidental.

— Halte ! ordonna-t-il. (La silhouette se précipita vers lui.) Halte !

Un homme grand et solidement bâti le percuta et le projeta vers le fond de la pièce. Ihsan heurta le bord de son lit et s'effondra. L'inconnu se jeta sur lui alors qu'il se tournait pour se lever.

— Je vous ordonne de vous arrêter ! cria le Roi Éloquent.

Il sentit son pouvoir se manifester, mais sans résultat.

Le tranchant glacé d'une lame se pressa contre sa gorge.

— Donne-moi un ordre de plus, et tu perdras bien plus que ta langue cette fois-ci, gronda une voix sourde.

Par tous les dieux !

— Zeheb ?

C'était lui. C'était bien Zeheb. Il portait la riche tenue d'un maître de caravane kundhanais. Il saisit Ihsan par le col de son vieux khalat en gardant le poignard pressé contre sa gorge. Il le leva sans ménagement et le jeta sur le lit avec tant de violence que la tête du meuble claqua contre le mur, projetant des fragments de brique d'argile et de mortier sur les draps et le sol.

Quand il leur avait faussé compagnie dans le désert, Zeheb était maigre comme un clou. Il avait conservé sa mine hagarde, mais il avait clairement repris du poids.

— On dirait que tu as retrouvé ton appétit, remarqua Ihsan.

Zeheb le gifla à toute volée.

— Je devrais te tuer.

— Après de longues heures de torture, je suppose, lâcha Ihsan, les oreilles sifflantes.

Zeheb le gifla de nouveau, puis le saisit à la gorge.

— Ne me tente pas.

Les sifflements empirèrent. Une onde de douleur envahit la joue et l'oreille d'Ihsan.

— Zeheb, nous avons fait bien des choses tous les deux. Nous avons arpenté le désert. Nous avons regagné Sharakhaï. Nous avons découvert une cité que nous ne reconnaissons plus. Il se trame des choses étranges, des choses graves. Tout le monde déplace ses pièces et j'aimerais bien déplacer les miennes pour essayer de retrouver mon palais et mon trône. La vie dans les quartiers ouest ne m'enchante que très modérément. Alors pourquoi ne me dirais-tu pas pourquoi tu es venu et ce que tu veux ? Ça nous ferait gagner du temps.

Le souffle de Zeheb était rapide et lourd. Il semblait avoir du mal à ordonner ses pensées. Il cligna des yeux avec frénésie – un écho évident de la folie qui l'avait habité. Si on lui avait demandé son avis, Ihsan aurait dit qu'il entendait toujours des murmures, même quand il n'en avait pas envie.

— Allez, Zeheb. Qu'est-ce que tu veux ?

— Les carnets bleus, répondit le Roi des Murmures. Est-ce que c'est vrai ?

— De quoi parles-tu ?

— De tout. De Nalamae. De Sharakhaï. De la destruction de la cité.

— Par *est-ce que c'est vrai*, tu veux dire est-ce que c'est vraiment écrit dans les carnets bleus ? Dans ce cas, la réponse est « oui ». Je n'ai pas menti aux autres.

La main de Zeheb serra un peu plus la gorge d'Ihsan.

— Et est-ce que *tu* penses que c'est vrai ?

— Mon bon Roi, répondit Ihsan d'une voix rauque. Pourquoi me serais-je donné tant de mal si je pensais que ce n'était pas vrai ?

Zeheb mit quelques instants à digérer l'information.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Que veux-tu dire ?

— Qu'est-ce qui nous arrive ? Que peut-on faire ?

— Tu trouves Nalamae grâce aux murmures. Nous la sauvons.

— De quoi ?

— Je l'ignore.

Zeheb le secoua avec force, encore et encore.

— De *quoi* ?

— Les notes les plus cohérentes des carnets décrivent un dieu furieux marchant sur les pentes de Tauriyat. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait de Goezhen, mais il est possible que ce soit Thaash. Le dieu se dirige vers un pilier de lumière et le traverse. Une brume s'échappe et dévore tout ce qu'elle touche. Les hommes, les femmes, les enfants. Tous tombent en poussière. Pendant de longues années, elle se répand dans le Grand Shangazi et au-delà, transformant les terres en déserts désolés et sans vie. Sharakhaï n'est plus qu'un immense mausolée.

Le regard de Zeheb s'était perdu dans le néant, mais il se concentra sur Ihsan.

— Mais Yusam se…

— Je sais ce que tu vas dire. Yusam se trompait souvent. Tu as raison, mais ces descriptions étaient terriblement prégnantes, Zeheb. Elles m'ébranlaient jusque dans les os à chaque lecture. Je te le jure. Aussi vrai que la Grande Mère est impitoyable, c'est ce qui nous attend. C'est ce que nous devons empêcher.

Zeheb secoua Ihsan un peu moins fort, puis le lâcha.

— Et Nalamae est censée nous aider ?

Ihsan hocha la tête.

— Nalamae nous aidera. Les notes de Yusam ne sont pas très claires, mais une chose est certaine : quand nous aurons trouvé la déesse, elle recouvrera la mémoire et elle nous aidera à sauver la cité de la destruction.

Les mâchoires de Zeheb se serrèrent et se desserrèrent. Ses yeux bougeaient sans cesse, comme s'ils étaient incapables de se fixer sur un point précis.

— Alors, Zeheb ?

Le regard du Roi des Murmures se posa enfin sur Ihsan.

— Très bien.

— Très bien quoi ?

— Je t'aiderai.

Ses yeux exprimaient une détermination farouche qui éveilla aussitôt les soupçons d'Ihsan.

— Tu sais quelque chose.

Zeheb hocha la tête.

— Je sais où elle est, Ihsan.

— Où ?
— Elle est avec Çedamihn.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 25



Le lendemain de la visite inattendue de la Reine Nayyan au domaine d’Osman, Kameyl fit irruption dans la chambre de Çeda.

— Elle est réveillée !

La fatigue de Çeda, qui avait à peine dormi, se volatilisa quand elle comprit que tout allait se jouer maintenant. Elle se redressa sur son lit, se leva d’un bond et suivit sa camarade. Dame Varal était assise sur une chaise dans un coin de sa chambre. Elle affichait une expression méfiante qui dissimulait presque – *presque* – l’éclat de terreur qui brillait dans ses yeux.

Jenise était là. Sümeya également. Apparemment, la Reine Nayyan était partie avant le lever du soleil.

Çeda sentit que la conversation ne serait pas facile si tout le monde restait dans la pièce. Varal ne baisserait pas sa garde.

— Laissez-nous seules pendant un moment, vous voulez bien ? demanda-t-elle à ses camarades.

Toutes comprirent et sortirent sans protester. Çeda ferma la porte et se tourna vers la charpentière de marine.

— Voulez-vous un peu de thé ? un petit déjeuner ? (Varal secoua la tête, et ses mèches grisonnantes ondulèrent devant son visage.) Je suis sûre que vous avez de nombreuses questions à poser.

— Vous avez l'intention de m'échanger contre une rançon ? (Le menton de Varal frémit tandis qu'elle parlait.) D'obtenir certaines faveurs de la part des Rois ? Je peux vous assurer qu'ils ne vous donneront rien.

Çeda avait honte d'imposer une telle épreuve à cette femme. Les yeux terrifiés de la charpentière la firent douter d'elle-même et de tout ce qu'elle avait vu dans le bassin de Yusam. La vision avait été vague, après tout. Varal n'était peut-être pas la réincarnation de Nalamae. Ce n'était peut-être qu'une personne *susceptible* de la mettre sur la piste de la déesse. Mais il n'y avait pas d'autre moyen de le vérifier que de l'enlever et de la conduire dans un endroit tranquille pour l'interroger et faire le point.

— Je vais tout vous expliquer, mais d'abord, je voudrais que vous preniez ceci.

Elle attrapa le bâton de Nalamae qui était appuyé contre le mur et le tendit à Varal.

Varal le regarda, mais resta parfaitement immobile.

— Nous irons plus vite si vous le prenez, dit Çeda.

Varal sembla sur le point de refuser, puis tendit des mains tremblantes et prit le bâton.

Çeda attendit en scrutant ses yeux.

— Quoi ? demanda Varal.

Aucune lueur particulière. Aucun changement perceptible. La jeune femme élargit son champ de conscience et écouta le cœur de la charpentière de marine. Elle chercha plus profondément, mais ne sentit rien. Rien du tout.

Varal fit tourner le bâton et prit l'extrémité noueuse incrustée de gemmes.

— Je suis censée faire quelque chose avec ça ?

Çeda poussa un long soupir, reprit le bâton et le reposa contre le mur. Puis elle tira une chaise et s'assit devant celle de Varal.

— Vous connaissez la déesse Nalamae, bien sûr.

— Quel enfant de Sharakhaï ne la connaît pas ?

— Eh bien ! préparez-vous à entendre une histoire incroyable.

Çeda lui raconta tout. Elle lui raconta que Nalamae avait choisi de rester à l'écart de Tauriyat pendant Beht Ihman. Elle lui raconta que les Rois avaient passé un terrible contrat avec les autres dieux du désert. Elle lui raconta la véritable histoire de la treizième tribu et des asirim. Elle lui raconta comment les dieux avaient traqué et tué Nalamae à maintes reprises.

Lorsqu'elle se tut enfin, Varal esquissa un sourire qui exprimait une certaine incrédulité et un franc amusement.

— Et vous pensez que je suis la réincarnation de la déesse ?

— Oui.

Varal éclata d'un rire pur, sonore et joyeux.

— Je peux vous assurer que ce n'est pas le cas.

— Comment pourriez-vous le savoir ?

Varal regarda autour d'elle avec une expression de complète impuissance.

— J'ai grandi à la périphérie du port méridional. J'ai arpenté les ponts de mille navires. Je connais chaque recoin de chaque jetée. J'ai un mari. J'ai eu cinq enfants, dont deux sont morts avant leur heure. Pendant que nos enfants grandissaient, mon mari – béni soit-il – s'est arrangé pour me laisser le temps de suivre un apprentissage auprès de Yakinah en personne, la meilleure charpentière de marine qui ait jamais foulé le sable du Grand Shangazi. (Varal tira sur la manche de sa robe de travail et posa le doigt sur une longue cicatrice.) Je me suis fait ça quand j'ai glissé sur un patin fraîchement ciré et que je suis tombée sur une barre en fer. (Son doigt descendit vers une série de petites taches sur le dos de sa main.) Et ça, au cours de l'interminable guerre que je mène dans l'espoir de créer un navire parfait. (Elle rabattit sa manche et pointa le doigt vers une petite cicatrice circulaire sur son menton.) Et ça, quand Yakinah est arrivée au chantier naval complètement ivre et qu'elle m'a balancé un ciseau à bois à la figure en voulant me montrer comment son père la battait. Je ne suis pas Nalamae ! J'ai ma vie ! Et je n'en veux pas d'autre. Et surtout pas celle d'une déesse !

Çeda prit la parole d'une voix calme et posée.

— Les conditions de ses réincarnations demeurent mystérieuses. En ce qui me concerne, du moins. En règle générale, elle réapparaît sous la forme d'une enfant en bas âge, mais il arrive qu'elle revienne sous une forme

adulte, dans le corps d'une personne qui a déjà mené une vie bien remplie. C'était à dessein. Cela permet d'éviter que les autres dieux la trouvent dès son retour. Sinon, ils l'auraient tuée depuis longtemps.

Varal ressemblait à une mère écoutant son enfant expliquer que les grains de sable du désert sont en fait les larmes séchées des dieux.

— C'est commode, vous ne trouvez pas ?

— De quoi parlez-vous ?

— Du fait qu'on puisse réfuter toutes mes remarques d'un simple : « C'est la volonté de la déesse. »

— N'en va-t-il pas toujours ainsi avec les dieux ? Ne sommes-nous pas obligés de croire ?

— Vous voulez que je *croie* tout ce que vous me dites ?

— Oui.

Varal leva les mains en l'air.

— Eh bien ! ce n'est pas le cas ! Je veux rentrer chez moi. Je veux revoir mon mari. Je veux qu'il me prenne dans ses bras et qu'il me fasse oublier toute cette histoire. Je veux préparer à manger pour mes enfants et les regarder grandir.

— Permettez-moi de vous expliquer quelque chose. À l'heure qu'il est, les Rois savent que nous vous avons enlevée. Ils traquent Nalamae, eux aussi. C'est pour cette raison qu'elle a été blessée par une flèche du Roi Beşir. C'est cette flèche qui a fini par la tuer dans les montagnes.

— Et… ?

— Sachant ce que vous savez de la situation et des Rois, est-ce que vous croyez vraiment qu'ils vont vous laisser en vie ?

Varal se figea et son visage buriné par le soleil s'empourpra. Elle n'avait pas pensé à cela, mais maintenant l'implacable réalité se précipitait vers elle comme un taureau furieux. Elle était désespérée, elle avait besoin d'aide, mais Çeda ne pouvait pas la lui apporter. Personne ne le pouvait. Tout était désormais entre les mains de la charpentière de marine et de la déesse qui se cachait en elle.

— Au cours de sa dernière incarnation en tant que Saliah, Nalamae avait un jardin dans lequel poussait un acacia. Sur les branches de cet acacia étaient accrochés des bouts de verre qui permettaient d'entrevoir l'avenir. Un arbre semblable nous attend près du mont Arasal. Allons-y. Rendons-nous auprès de cet arbre, et nous verrons bien ce qui se passera.

Des larmes perlèrent aux coins des yeux de Varal.

— Je veux rentrer chez moi.

— Cela n'est plus possible, Varal Andal'ava.

La charpentière de marine cligna des paupières. Les larmes roulèrent sur ses joues et tachèrent le corsage froissé de sa robe grise.

— Très bien. Je vous suivrai jusqu'aux montagnes.

Elles préparèrent le voyage tout au long de la journée. Elles partiraient le lendemain matin, juste avant le lever du soleil, quand il ferait encore sombre. Osman proposa de leur prêter ses chevaux. Il les accompagnerait jusqu'à la *Mariée Rouge*, puis regagnerait Sharakhaï pendant la nuit.

— Je ne sais pas trop, dit Çeda. Nous t'avons déjà demandé beaucoup.

— Laisse-moi faire ça pour toi, Çeda. (La jeune femme hésita et il poursuivit.) Vois les choses ainsi : si je suis avec toi, je ne pourrai dire à personne où tu es.

— Merci, dit-elle.

Et elle l'embrassa sur la joue.

Le lendemain matin, il la surprit. Il les réveilla alors qu'il faisait encore nuit et les conduisit à la salle à manger où un petit banquet les attendait. Il avait préparé six chevaux. Il ne s'agissait pas d'Akhal-Teke, mais ils semblaient solides et assez rapides. Ils étaient nourris, désaltérés et sellés. Chacun transportait un petit sac de provisions et des outres remplies d'eau – de quoi survivre trois ou quatre jours dans le désert.

Les cinq femmes mangèrent et se rassemblèrent dans l'écurie avec une lanterne.

Kameyl, Sümeya et surtout Jenise se dépêchèrent de monter en selle, impatientes de quitter la ville. Osman semblait joyeux, presque fier. Varal contemplait l'entrée de l'écurie comme si elle se demandait si elle ne commettait pas la pire bêtise de sa vie.

— Tout se passera bien, lui dit Çeda.

Elle hocha la tête et se tourna vers sa monture.

Çeda s'apprêtait à l'imiter quand elle entendit le gravier crisser à travers la porte ouverte. Elle crut d'abord qu'une seule personne approchait, puis se rendit compte qu'elles étaient plusieurs.

Elle dégaina aussitôt son sabre. Tout le monde l'imita, à l'exception de Varal qui n'était pas armée.

— Ce ne sera pas nécessaire, lança une voix dans les ténèbres. (Les paroles étaient traînantes, comme si la personne qui les prononçait avait bu.) Rengainez et ne bougez plus.

Une flèche de douleur transperça la main droite de Çeda. Elle eut l'impression que la cicatrice laissée par l'épine d'adichara et la chair de son pouce s'embrasaient, comme cela arrivait parfois quand on utilisait la magie contre elle. Et puis elle éprouva l'irrésistible besoin de faire ce que la voix lui demandait.

À la lumière de la lanterne suspendue à une poutre, elle distingua plusieurs silhouettes, puis un homme mince émergea des ténèbres. Elle le reconnut sur-le-champ. Le séduisant Roi Ihsan arborait une fine barbe et portait des vêtements de roturier. Il était suivi par trois autres personnes : le grand Roi Husamettín dont le turban dissimulait presque, mais pas tout à fait, la cicatrice qui zébrait son front ; le Roi Cahil dont le visage oscillait entre adolescence et maturité depuis quatre cents ans ; et enfin, un homme large d'épaules qui semblait ne pas avoir mangé depuis des années. Il s'écoula quelques instants avant que Çeda reconnaisse le Roi Zeheb.

Une nouvelle personne apparut. Yndris, la fille de Cahil. Elle portait une robe de combat et affichait une expression tellement suffisante que Çeda eut aussitôt envie de la gifler.

— Tiens, tiens, dit Yndris. Les murmures disaient donc vrai.

Soumise au pouvoir d'Ihsan, Çeda la regarda approcher sans pouvoir réagir. La Vierge du Sabre la saisit par une épaule et la frappa de toutes ses forces au creux du ventre. Çeda se plia en deux, puis s'effondra sur le sol de l'écurie.

Ihsan soupira.

— Je t'avais dit de les laisser tranquilles.

— Vous m'avez dit de ne pas les tuer.

— Fiche-lui la paix, Yndris, ordonna Ihsan d'une voix plus dure.

Çeda sentit son pouvoir à travers ses mots.

La jeune femme était désormais dos aux Rois. Elle ne voyait pas ce qu'ils faisaient, mais elle entendit que l'un d'entre eux approchait.

— Tu as dit que la vision décrivait la déesse et quatre autres femmes, dit Cahil.

— Et… ? demanda Ihsan.

— Elle ne mentionnait aucun homme.

Il y eut un bref silence.

— Non, mais ce ne serait pas…

— Tu as séjourné dans mes geôles pendant un temps, déclara Cahil.

Çeda se rendit alors compte qu'il ne s'adressait pas à elle, mais à Osman.

« Non ! » voulut-elle crier. *Non, non, non !*

Elle savait ce que le Roi Confesseur avait l'intention de faire. Il faisait durer le plaisir avant de se mettre au travail, comme à son habitude.

« Laissez-le tranquille ! » essaya-t-elle de crier.

Mais aucun son ne sortit de sa bouche. Elle ne pouvait pas résister à la voix d'Ihsan.

— Te rappelles-tu ce que je t'ai dit ? demanda Cahil. Je t'ai dit que, si tu défiais les Rois une fois de plus, je reviendrais m'occuper de toi.

Non, pas ça !

— Il n'a *pas* défié les Rois, intervint Ihsan. Pas les véritables Rois, du moins. Nous n'étions pas à Sharakhaï.

Çeda entendit le frottement métallique et comprit alors que Cahil décrochait le marteau d'armes accroché à sa ceinture.

— Aucune importance, souffla-t-il.

Des mots jaillirent de la gorge d'Ihsan.

— Roi Cahil, ça suffit !

Çeda sentit toute la puissance de cet ordre, mais, un instant plus tard, elle entendit un craquement répugnant et un corps s'effondrer sur le sol de l'écurie.

— Non ! hurla-t-elle, brisant enfin le sortilège d'Ihsan.

Elle rassembla toutes ses forces pour bouger les bras, pour se lever. Si elle parvenait à esquisser un mouvement, le reste suivrait.

Il est vivant, se dit-elle. *Il est encore vivant.*

Mais elle savait déjà que ce n'était pas vrai.

— Que les dieux te *maudissent*, Cahil ! cracha Ihsan.

Cahil renifla d'un air méprisant, comme s'il venait d'examiner un cheval et avait décidé qu'en fin de compte il ne lui convenait pas.

— Je veux que tu m'écoutes attentivement, Ihsan. Tu seras le premier à reconnaître que tu as parfois du mal à rester concentré. (Il se tut pendant une poignée de secondes.) Est-ce que tu es prêt à m'écouter maintenant ?

— Oui.

— Bien. Parce que je te ferai exactement la même chose si jamais tu t'avises de réutiliser ton pouvoir contre ma fille ou moi.

Çeda entendit Cahil se remettre en marche et s'éloigner. Yndris le suivit.

— Ihsan, dit Husamettín de sa voix grave. Nous avons ce que nous sommes venus chercher. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Le Roi des Lames partit avec Varal et les chevaux. Les claquements de sabots s'éloignèrent, mais des bruits de pas approchèrent. Ihsan s'arrêta devant Çeda, s'accroupit et pencha la tête pour la regarder dans les yeux. Il affichait une expression inhabituelle, un étrange mélange de curiosité et de regret.

— Ce qui est arrivé est malheureux, dit-il. Je sais que vous étiez proches. (Il jeta un coup d'œil en direction de l'entrée de l'écurie.) Je dois savoir avant de partir. Est-ce que c'est vrai ? (Il s'exprimait avec un calme horripilant.) Est-ce que cette femme est la réincarnation de la déesse ?

Çeda refusa de répondre, mais Ihsan répéta la question, et, cette fois-ci, une onde de douleur traversa la jeune femme. Elle n'eut pas d'autre choix que de révéler ce qu'elle savait.

— Je l'ignore.

— Que veux-tu dire ?

— *Elle* ne le sait pas, alors comment pourrais-je le savoir ?

Ihsan hocha la tête comme s'il trouvait cela tout à fait logique. Puis son regard glissa vers la main droite de Çeda qui était agitée de spasmes. Il fronça les sourcils et la jeune femme crut qu'il allait lui demander d'arrêter. Il ne le fit pas.

— Hmm, grogna-t-il comme s'il aurait été ravi d'observer le phénomène plus en détail, mais qu'il n'en ait malheureusement pas le temps.

Il se leva et sortit de l'écurie. Çeda entendit des chevaux qui partaient au galop, puis plus rien. Il ne restait qu'elle, Sümeya, Kameyl, Jenise et le cadavre d'un homme qu'elle avait jadis aimé.

Une rage intense l'embrasa. Elle pouvait déjà bouger les doigts, et plus elle les bougeait, plus son corps se détendait. Elle poussa un long gémissement sifflant et réussit à se redresser, serrant les dents et crachant des postillons sous le coup de l'effort.

Et puis elle le vit enfin. Osman la regardait sans la voir. Du sang coulait encore de la plaie profonde au sommet de son crâne.

— Oh, Osman ! souffla-t-elle en glissant une main sur une joue mal rasée. Je suis tellement désolée de t'avoir entraîné dans cette histoire.

Elle le laissa là. Elle le devait. Elle n'avait pas le choix si elle voulait avoir une chance de rattraper Varal. *Encore un crime dont Cahil et les autres devront répondre.* Elle se leva, pivota sur des jambes qui semblaient en plomb et toisa Sümeya.

— Secoue-toi, par tous les dieux ! Bats-toi !

Elle essaya de projeter son pouvoir vers sa camarade. De bloquer le sortilège d'Ihsan. Elle ne sut pas si cela eut un quelconque effet, si la volonté de Sümeya triompha ou si la magie d'Ihsan faiblit du fait de son éloignement, mais Sümeya tressaillit, puis commença à bouger avec lenteur. Elle fit la même chose avec Kameyl et Jenise. De longues minutes s'écoulèrent. Elle était certaine qu'elles avaient perdu trop de temps, qu'il était désormais trop tard pour se lancer à la poursuite des Rois, mais elle ne renonça pas.

Alors que ses camarades retrouvaient peu à peu l'usage de leur corps, elle se précipita vers les stalles. Il ne restait que trois chevaux. Il faudrait faire avec. Elle sella le premier pendant que Kameyl et Jenise s'occupaient des deux autres.

Sümeya se dirigea vers Çeda, le regard sombre.

— Nous les poursuivrons si tu le souhaites, mais le Roi Ihsan…

Elle ne prit pas la peine de dire la suite. Si elles les rattrapaient, Ihsan n'aurait qu'à donner un ordre pour les arrêter.

Çeda pointa le doigt vers l'arc et le carquois accrochés derrière sa selle.

— Ihsan mourra le premier. Avant que nous soyons à portée de sa voix. Dépêche-toi. (Elle enfourcha son cheval et tendit la main à Sümeya.) Les Rois doivent être punis pour ce qu'ils ont fait.

Sümeya saisit son avant-bras et Çeda tira pour la hisser derrière elle. Puis les trois cavalières éperonnèrent leurs montures et s'élancèrent à la poursuite des Rois au triple galop.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 26



Brama et Mae exploraient les champs en fleur jour après jour. La jeune femme n’évoqua pas une seule fois l’horrible rituel que Rümayesh avait accompli sur le cadavre qu’ils avaient trouvé dans un bosquet. Ce n’était pas par manque de courage. Mae était brave, mais mieux valait éviter certains sujets. D’autant qu’elle savait qu’une simple conversation n’influerait en rien sur les noires pulsions de l’ehrekh.

Au départ, elle garda ses distances et resta silencieuse, mais tandis que les jours se transformaient en semaines, qu’ils bouclaient le tour des champs en fleur et se rapprochaient de l’endroit d’où ils étaient partis, leurs relations retrouvèrent un semblant de normalité. Un semblant seulement. Mae se méfiait encore et Brama luttait sans relâche pour empêcher Rümayesh de reprendre le contrôle de son corps.

— Près de mon chez-moi, à Miréa, il y a des marais, dit la jeune femme alors qu’ils étaient assis autour d’un feu, un soir. Il y a des plantes qui ont la forme comme des cloches. Les insectes entrent dans, mais ils ne peuvent pas sortir. (Elle but une gorgée de thé en jetant un coup d’œil à son qirin, Angfua, qui ronflait doucement quelques mètres plus loin.) Il y a des autres plantes, elles ont des feuilles qui ont la forme comme des rubans et ils s’enroulent sur les araignées qui marchent dessus. Et des autres avec l’intérieur qui bouge comme des fourmis. Elles attirent les scarabées rouges et ils ne peuvent pas sortir quand ils sont entrés. La mort aide les plantes à

vivre. (Elle fit un geste en direction des adicharas.) Alors pourquoi eux ils meurent, Brama ? Pourquoi le manger les tue ?

C'était une excellente question. Une question que Brama se posait depuis un certain temps.

— Peut-être que les gens, ils vont aux arbres parce que les arbres sont en train de mourir, avança Mae. Parce que l'attraction est plus forte. Peut-être que les arbres, ils *veulent* mourir.

Brama attisa le feu et regarda les braises rougir.

— Peut-être, mais je pense plutôt qu'on envoie des gens pour tuer des arbres bien précis. Ceux qui sont malades.

Ils avaient trouvé des cadavres récents et intacts devant des arbres morts.

Le regard perdu dans les flammes, Mae hocha la tête d'un air pensif. Elle avait l'air redoutable quand elle faisait cela. Redoutable et sage. Comme les célèbres guerriers-poètes de son pays.

— Comme on coupe les feuilles pour soigner les plantes malades.

— Peut-être, dit Brama. Mais si c'est le cas, ça ne fonctionne pas. L'infection se propage. Les gens qui envoient ces malheureux s'en sont forcément rendu compte maintenant.

— Pourquoi *forcément* ? (Des ombres dansèrent sur le visage rond de la Miréenne tandis qu'elle observait Brama avec ses yeux émeraude.) Les Rois font ça depuis des siècles, oui ? Maintenant les asirim sont partis, peut-être ils sont obligés de continuer ça. Pour apaiser les dieux. Peut-être ils envoient les gens et ceux qui sont maudits vont aux arbres.

C'était une possibilité. Les asirim étaient bel et bien partis. Les Rois continuaient-ils à envoyer des offrandes en laissant les Fileuses du Destin décider de leur sort ? C'était peu probable, mais il y avait un moyen de vérifier.

— Beht Zha'ir est proche, dit-il. Nous trouverons de nouvelles offrandes et nous obtiendrons des réponses.

— Tu les libères ? dit Mae. Nous leur demandons des questions ensemble ?

— Oui.

Brama ne savait pas trop comment il allait faire, mais il trouverait un moyen.

Mae semblait contente et soulagée. C'était une guerrière tenace. Elle ne retournerait pas voir sa reine tant qu'elle n'aurait pas de réponses à lui apporter, mais cette mission lui pesait. Elle avait hâte d'en finir et de regagner le camp miréen.

Alors que la nuit tombait sur Beht Zha'ir, ils se postèrent à proximité d'un bosquet et attendirent. Au bout d'un certain temps, ils aperçurent une silhouette solitaire qui apparaissait et disparaissait entre les dunes. Un garçon d'une dizaine d'années qui marchait de manière curieuse, comme s'il s'était foulé la cheville. Un pied-bot, comprit Brama lorsqu'il le vit franchir la crête sableuse qui se trouvait juste devant lui.

À cet instant, le jeune homme fut envahi par une onde brûlante. Et puis il eut l'impression que des centaines d'épines lui piquetaient la peau tandis que la vague de chaleur débordait de sa poitrine et envahissait ses membres.

Il comprit tout de suite ce qui se passait. Rümayesh. Elle lançait une nouvelle attaque contre lui.

Il pensait s'y être bien préparé. Il essaya de résister. Il saisit la hampe de sa lance et invoqua le pouvoir de Raamajit, mais rien ne se passa. Rümayesh était parvenue à le couper de la source d'énergie. Exactement comme *il* l'avait fait avec *elle* au cours des mois qui avaient suivi leur fusion.

Par tous les dieux ! il avait péché par excès d'assurance. Il faisait souvent des erreurs quand il était fatigué, mais cette fois-ci, il avait pris toutes ses précautions… et il était sur le point d'être terrassé. Il voulut toucher la bosse sur son front, mais réussit à peine à lever une main hésitante. Un geste que Rümayesh, désormais maîtresse de son corps, transforma en invitation à avancer.

— Viens, lança l'ehrekh à Mae avant de se diriger vers les champs en fleur.

Non ! cria Brama, désormais impuissant. *Non, non, non !*

Il était sidéré par la rapidité avec laquelle l'attaque avait eu lieu et terrifié à l'idée de ce qui allait maintenant se passer.

Mae, visiblement troublée, fit un geste en direction du jeune garçon.

— Tu l'arrêtes ? demanda-t-elle. (Rümayesh resta silencieuse et elle insista.) Brama, tu l'arrêtes ?

— Les réponses que nous cherchons sont difficiles, dit l'ehrekh. Et je doute que cet enfant soit en mesure de nous les fournir.

Le garçon passa entre eux en boitillant. Mae l'attrapa par le col de sa chemise usée jusqu'à la trame. Le garçon essaya de se libérer, mais ses mouvements manquaient de vigueur.

— Libère son esprit, Brama ! cria la guerrière. Nous avons décidé ça. Libère son esprit !

Rümayesh se contenta de tendre une main, et une bourrasque surgie de nulle part projeta la Miréenne sur le sable.

Le garçon tomba également, mais il se leva et se remit en marche comme si rien ne s'était passé. Rümayesh le suivit. Mae se redressa tant bien que mal, toussa, puis avança en titubant, comme si chaque pas était douloureux. Lorsqu'elle rattrapa Rümayesh et l'adolescent, ceux-ci avaient atteint l'orée d'une clairière. Un adichara mourant se dressait quelques mètres plus loin. Ses fleurs étaient bien moins brillantes que celles de ses voisins. C'était vers lui que le garçon se dirigeait. C'était à son pied qu'il mourrait.

— Tu veux utiliser lui, dit Mae. Comme tu as utilisé les autres. Tu le laisses mourir parce que tu veux accrocher les boyaux de lui sur les branches !

— Tu serais surprise de découvrir les réponses qu'on peut lire dans le sang des vivants à la lumière des étoiles.

Brama était horrifié par ce que Rümayesh se préparait à faire, mais il était également interloqué. Ils savaient tous les deux que la mort du garçon attiserait le désespoir de Brama et que cela lui fournirait sans doute la force de reprendre le contrôle de son corps. Alors, pourquoi l'ehrekh faisait-elle cela ? Par simple cruauté ? Et puis Rümayesh se tourna et il comprit. Mae avait bandé son arc. Une flèche à pointe en diamant était encochée. Le fût en bois blanc et lisse luisait dans la nuit. Il ressemblait à un rayon de lune à la lumière des fleurs d'adichara.

Rümayesh voulait se débarrasser de Mae et c'était probablement la raison du pari qu'elle avait décidé de faire. Elle ne pouvait pas s'en prendre directement à la jeune femme, car, si elle la tuait de sang-froid, elle risquait de perdre le contrôle du corps de Brama. Mais si *Mae* l'attaquait, une partie de Brama chercherait à se défendre. Le plan de l'ehrekh permettrait de faire d'une pierre deux coups : elle tuait Mae – qui avait une influence apaisante sur Brama – et le sentiment de culpabilité plongerait le jeune homme dans un abîme de désespoir dont il ne s'extirperait pas avant des jours, voire des

semaines. Rümayesh aurait ainsi le temps de consolider son emprise et de l'imposer une bonne fois pour toutes.

Brama sentit la panique le gagner. Il se débattit pour se libérer de ses entraves, en vain. Rümayesh était trop puissante. L'ascendant qu'elle avait désormais sur lui était trop fort.

— Laisse lui partir, déclara Mae avec détermination.

— Si nous voulons apporter des réponses à ta reine… (Rümayesh fit un geste en direction de l'adolescent ensorcelé.) Il n'y a pas d'autre choix.

— Je sais qui tu es. (Mae banda l'arc un peu plus fort et sa main effleura son oreille.) Je sais que Brama est parti.

— Dans ce cas, tu sais que, si tu me tues, tu le tueras également.

— Je crois Brama est d'accord pour mourir.

Brama vit le visage de la guerrière se contracter et il comprit ce qu'elle s'apprêtait à faire. Il voulut arrêter Rümayesh, dissiper le pouvoir qu'elle rassemblait… mais il était trop tard. Il était trop faible.

Mae décocha sa flèche. Rümayesh leva le bras et lança un sort pour la bloquer, mais sa magie glissa sur le projectile.

Le trait frappa le flanc de Brama avec tant de force qu'il tourbillonna avant de s'effondrer. La douleur lui sembla étrangement lointaine puis, lorsque l'ehrekh se retira, elle l'inonda avec la violence d'un fleuve en crue.

— Le garçon, grogna-t-il en serrant les dents. Arrête-le. Sauve-le, Mae.

Si l'adichara avait été sain, il aurait déjà tué sa proie, mais il était malade et ses branches desséchées se tendaient toujours vers elle pour la saisir. Mae s'élança, projetant une gerbe de sable dans son sillage. Elle attrapa le garçon et l'arracha au sol alors que l'arbre s'apprêtait à s'emparer de lui. L'adolescent se débattit, réussit à échapper à la guerrière et s'élança vers l'adichara dès que ses pieds touchèrent le sol. Mae le balaya et se jeta sur lui pour l'immobiliser.

Brama trouva enfin la force de se lever. La blessure était lancinante, aussi brûlante qu'un brasier, mais il y avait bien longtemps qu'il ne craignait plus la douleur. Il brisa le fût et arracha la pointe en poussant un grognement sourd, puis se dirigea vers Mae et l'adolescent aussi vite qu'il en était capable. Il trempa un doigt dans son propre sang et dessina une série de signes sur le front du garçon, d'anciennes runes qui dissipèrent la contrainte qu'on avait placée sur lui. Brama ne les avait jamais vues

auparavant, mais il les avait tracées sans l'ombre d'une hésitation, car l'esprit de Rümayesh était encore étroitement lié au sien.

L'adolescent cessa peu à peu de se débattre, et sur son visage l'inquiétude se mêla à la confusion. Il ignora l'adichara pour regarder Mae et Brama avec terreur.

— Tout va bien, dit Brama à voix basse. Tu as juste fait un mauvais rêve. Rien de plus.

Il essaya d'explorer la mémoire du garçon, mais tout ce qui avait suivi la fin de la matinée était plongé dans le brouillard. Il se rappelait avoir chargé des sacs de grain sur un chariot, puis un bruit curieux avait retenti derrière le moulin. Il était allé voir et s'était retourné en entendant des pas. Il avait entraperçu une vague silhouette… et plus rien.

Tandis que Brama l'aidait à se lever, le garçon regarda les arbres comme s'il craignait qu'ils se précipitent vers lui, puis porta le poing à son front.

— Pardonnez-moi, hajib, mais où sommes-nous ?

— C'est une bonne question, répondit Brama. Est-ce que tu veux en savoir davantage sur ce qui s'est passé ?

La peur qui se lisait sur le visage de l'enfant était toujours aussi vive, mais il hocha la tête.

Il est plus courageux que moi à son âge, songea Brama.

Ils regagnèrent le désert et Mae poussa un sifflement aigu. Quelques instants plus tard, Angfua apparut entre deux bosquets et approcha en trottant. Il hennissait et balançait ses cornes en spirale comme s'il allait à la bataille. Kweilo, la paisible jument de Brama, le suivait d'un pas calme.

— Je reviendrai dès que possible, dit Brama à Mae.

Mae ouvrit une sacoche de selle du qirin et en tira un parchemin sur lequel elle écrivit avec un crayon à mine de charbon.

— Mae ?

Elle posa le crayon, roula le parchemin et le glissa dans la sacoche.

— Je sais que tu connais moi mal, dit-elle en attachant les rênes de Kweilo au pommeau de la selle d'Angfua. Mais si tu crois que je te laisse aller à Sharakhaï sans moi, tu… Comment vous dites ? Tu fourres tes doigts dans les yeux.

— Mae…

— Je sais que tu veux tu te débarrasses de moi, Brama, mais je ne pars pas. Tu es mon ami. Je ne te donne pas à elle. D'accord ?

Brama déglutit tandis que le garçon les regardait sans comprendre. Mae pointa le doigt vers la piste par laquelle l'enfant était arrivé, puis ôta son armure et enfila des vêtements ordinaires.

— Alors ? Nous allons ou pas ?

Elle prenait un terrible risque en l'accompagnant à Sharakhaï, mais Brama éprouva un tel soulagement qu'il n'eut pas le courage de protester.

— Eh bien ! allons-y, dit-il.

Mae hocha la tête d'un air satisfait.

— Bien.

Elle se tourna et murmura quelque chose à l'oreille d'Angfua. Le qirin renifla bruyamment, hennit et cracha une gerbe de flammes, mais sembla accepter son destin et s'éloigna vers l'est au petit galop, en direction de la flotte miréenne. Kweilo lui emboîta le pas.

Quand les deux montures disparurent derrière les bosquets d'adicharas, Brama et Mae se tournèrent et suivirent l'enfant vers Sharakhaï.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 27



Emre marchait dans le désert avec la cheikh Neylana. Ils avançaient d’un même pas. Derrière eux, les Halarijans levaient le camp. Les Hôtes sans Lune faisaient de même. Neylana avait accepté de s’entretenir avec le jeune homme avant leur départ. Les dunes étaient hautes et le sable traître, comme disaient les tribus méridionales. Cela facilitait les descentes – il suffisait de se laisser glisser jusqu’en bas de la pente –, mais rendait les ascensions plus pénibles, car il fallait faire deux fois plus d’efforts pour arracher ses pieds à l’étreinte du sable.

Lorsqu’ils atteignirent le sommet de la quatrième dune, Neylana avait le souffle court. Emre également. Et il avait la migraine. La cheikh dut le remarquer, car elle ralentit et longea la crête serpentine au lieu de descendre.

— Tu pars, dit-elle en faisant un geste en direction de l’*Amarante* et des trois frégates ancrées derrière. Est-ce que tu comptes regagner ta tribu ou capturer Hamid ?

— Je pense obtenir l’un en faisant l’autre.

Un rictus amusé faillit fendre le visage de pierre de la cheikh – un spectacle aussi incongru qu’un lézard essayant de sourire.

— J’étais comme toi à ton âge.

Emre rit, puis s’étrangla et toussa pendant quelques secondes. Il sentit le poids du regard de Neylana et s’abîma aussitôt dans la contemplation des dunes dans le lointain.

— Je sais ce que tu penses, dit-elle. Beaucoup de gens racontent que je n’ai aucun humour. Que je suis trop sérieuse. J’ai pourtant été insouciante, jadis. J’aimais même raconter des *plaisanteries*. Oui, je sais, c’est difficile à croire. La cape de cheikh est une meule qui te broie jusqu’à ce qu’il ne reste rien d’autre que de la poussière.

— C’est un lourd fardeau.

— Tu n’imagines pas à quel point. Pas encore. Mais cela viendra.

Emre crut qu’elle se moquait de lui, mais l’expression de Neylana était aussi dure que celle d’une lionne affamée.

— Je ne suis pas cheikh, dit-il.

— Non, mais tu as commandé un navire. Tu as entamé les négociations avec un ennemi étranger. Tu as joué à un jeu dangereux avec lui. Et tu as gagné. Tu as convaincu une cheikh vieillissante de rejoindre une alliance alors qu’elle estimait que c’était contre ses intérêts. Je vois combien tu te soucies des autres et je vois la ruse dont tu dois faire preuve pour les protéger. Patience. Je peux me tromper, mais je suis convaincue que le titre de cheikh n’est pas loin.

— *Macide* est notre cheikh.

Le rire de Neylana résonna comme les échos d’un sac d’osselets.

— Tu n’as peut-être pas remarqué, mais la Grande Mère a une manière bien à elle de réguler la taille de son troupeau. Et c’est un exercice pour lequel elle est très douée.

— *Vous* êtes pourtant parvenue à lui échapper.

Ils arrivèrent au bout de la crête et descendirent du côté sous le vent. Neylana croassa et cracha par terre.

— Une question me tourne dans la tête. Est-ce que tu garderais ton sens de l’humour si je t’enterrais dans le sable jusqu’au cou pour que les scarabées te dévorent ?

— Je crains de ne pas avoir très bon goût.

Neylana leva les yeux au ciel.

— Par pitié ! Tu ne vas pas me dire que tu es trop tendre ?

— Non, je suis trop *amer*. Je vous ressemble de plus en plus on dirait.

Il accompagna ces paroles d'un clin d'œil. Neylana essaya de dissimuler son amusement, puis éclata de rire. Un rire franc et honnête. Ce qui était d'autant plus étonnant. Emre l'imita tandis que des bancs de nuages éthérés traversaient le ciel.

— Ainsi donc, tu comptes regagner ta tribu. Avec notre ultime proposition. Tu penses que Macide l'acceptera ?

Emre répondit sincèrement.

— Ce n'est pas une offre généreuse, mais elle est juste. Je crois que Macide l'acceptera.

— Un désert uni, dit Neylana.

— Un désert uni.

— Mais la Reine Meryam va s'impatienter. Elle va exiger une réponse des tribus. À ton avis, qu'est-ce que Macide va décider ?

— Elle n'a fait *aucune* proposition à la treizième tribu. Seulement aux douze autres.

— Elle en fera une quand elle verra qu'elles se sont rassemblées.

— Vous me demandez ce que fera Macide quand il recevra une offre de la part de la femme dont il a tué la sœur ? (Emre haussa les épaules.) C'est difficile à dire.

— Essaie, lâcha Neylana.

Il comprit qu'elle ne partirait pas avant d'avoir obtenu une réponse.

— Je crois qu'il y réfléchira avec soin. Vraiment. Je ne mentais pas quand j'ai dit qu'il voulait la paix dans le désert. Il considère la présence des Miréens et des Malasaniens comme une souillure qu'il convient d'effacer – un des rares objectifs communs aux tribus et à la Maison des Rois. Si Sharakhaï et les peuples du désert s'alliaient pour les chasser, cela pourrait être un premier pas vers une paix durable.

— Et si, une fois l'ennemi chassé, les petits Rois et les petites Reines décident de se comporter comme leurs pères ? de reprendre leur guerre secrète contre nous ?

— Les choses ne pourront pas redevenir comme avant. Sharakhaï n'est plus aussi forte que par le passé. Et elle le sera encore moins quand la guerre sera terminée. Les tribus reprendront ce qui leur appartient. Ni plus, ni moins.

— Voilà qui est parler comme un véritable cheikh.

Neylana regarda Emre avec un sourire ironique. Un sourire qui ouvrait une fenêtre sur son passé, offrant un rare aperçu de la femme qu'elle avait été avant de reprendre le sabre de son père.

— Vous savez, dit Emre, je crois que nous aurions pu être amis si nous nous étions rencontrés avant que vous deveniez cheikh.

— Nous aurions peut-être pu être bien plus que ça, Emre Aykan'ava.

Le clin d'œil aguicheur qu'elle lui adressa le fit rougir jusqu'aux oreilles.

Il se tourna pour voir si quelqu'un avait assisté à la scène pendant que le rire cristallin de Neylana résonnait dans le désert.

L'*Amarante* et les trois frégates qui la suivaient faisaient voile vers le mont Arasal quand une vigie signala un navire à l'horizon.

— Un galion royal, annonça Sirendra en regardant à travers une lunette.

Elle tendit l'appareil optique à Emre qui le porta à son œil. Effectivement, le navire ressemblait à un bâtiment royal. Il était en mauvais état. Ses voiles étaient trouées et rapiécées. Une partie de la poupe manquait, détruite au cours d'un affrontement peut-être.

— Par l'immensité du désert ! souffla Emre. Qu'est-ce qui a bien pu lui infliger de tels dégâts ?

— Je ne sais pas, répondit Sirendra. Mais on dirait qu'il vire de bord pour calquer sa course sur la nôtre.

Lémi le Frêle fit craquer les articulations de ses doigts.

— Branle-bas de combat, Emre ?

— Non. Tout ça ne me dit rien qui vaille. (Emre rendit la lunette à Sirendra.) Voyons si nous arrivons à le distancer.

Ils essayèrent. Ils hissèrent plus de voile et choisirent le meilleur chemin à travers les dunes – qui n'étaient pas très hautes, mais qui pouvaient considérablement ralentir un navire quand le pilote ne faisait pas attention. Mais le galion gagnait du terrain.

Aux alentours de midi, il n'était plus qu'à un quart de lieue sur tribord et Emre sentit les poils de sa nuque se hérisser. La coque et les ponts étaient parsemés de taches de pourriture sèche. On aurait dit que le navire avait été ravagé par un incendie et qu'on avait éteint les flammes avant de le déclarer de nouveau bon pour le service. Plus étranges encore étaient les marins. Leurs tabards blancs – l'uniforme des Lances d'argent – étaient sales et

déchirés. Ils se déplaçaient en claudiquant. Certains étaient estropiés. Plusieurs présentaient des plaies béantes au cou, aux bras ou à la poitrine. L'un d'eux avait la moitié du visage arrachée.

Morts, songea Emre tandis qu'un frisson glacé le traversait de part en part. *Ils sont tous morts.*

— Ordonne qu'on prépare les pots incendiaires ! lança-t-il à Sirendra. Vite ! Et dis aux asirim de se tenir prêts !

Le capitaine du galion fantôme était sur le château d'avant. Elle portait une robe violette et son front était ceint d'une écharpe noire dont les extrémités claquaient au vent. Sa peau était aussi sombre que celle d'une Kundhanaise, mais elle luisait comme si on l'avait saupoudrée de poussière d'émeraude. Elle porta les mains à sa bouche et cria pour couvrir la distance qui séparait les deux navires.

— Mettez en panne. Il faut que nous parlions !

Un homme avec une jambe de bois se tenait à côté d'elle. Le seul à ne pas arborer le tabard des Lances d'argent. Le second, peut-être ? Il portait un pantalon et un caftan immaculés ainsi qu'un manteau à la mode.

— Si j'étais à votre place, je l'écouterais ! cria-t-il avec emphase. Cette personne n'est autre qu'Anila, Semeuse de Mort et Destructrice de Ceux qui S'opposent à Sa Volonté.

Il était difficile d'en être sûr compte tenu de la distance, mais Emre eut la nette impression que le capitaine faisait un effort considérable pour ne pas perdre son calme.

— Je vous le demande une nouvelle fois : mettez en panne ! Je ne le répéterai plus !

Quatre pots incendiaires avaient été allumés. Un à bord de chaque navire, l'*Amarante* et les trois frégates. Les marins attendaient l'ordre d'Emre pour les lancer.

— Je ne le répéterai pas non plus ! cria Emre. Virez de bord et éloignez-vous tant que vous le pouvez encore !

L'homme qui se tenait près d'Anila se raidit.

— Vous auriez mieux fait de dire : virez de bord et éloignez-vous ou il vous en cuira !

Un silence pesant s'abattit sur le désert. Puis Lémi le Frêle éclata de rire.

— Vous n’avez pas froid aux yeux ! cria Emre en veillant à ne pas regarder Lémi le Frêle.

L’homme secoua la tête.

— J’aime que le public s’enflamme !

Lémi rit encore plus fort.

— Il est marrant, celui-là.

— Ça suffit, Fezek ! aboya Anila.

Sirendra revint et s’arrêta près d’Emre.

— Les asirim refusent de sortir. Ils sont recroquevillés dans les cales. Ils gémissent et ne veulent rien entendre.

Par le souffle du désert ! c’était de pire en pire.

— Dites ce que vous avez à dire ! lança-t-il. Je vous répondrai du mieux possible et nous pourrons reprendre nos chemins respectifs.

— Ça ne me convient pas !

Emre aurait préféré ne pas en arriver là, mais il refusait de mettre ses navires et ses hommes en danger. Il adressa un hochement de tête à Sirendra qui se tourna et siffla plusieurs notes. Un instant plus tard, le bras de la première catapulte frappa la traverse avec un bruit sourd et projeta un pot incendiaire dans les airs.

— Vous avez fait le mauvais choix ! cria le dénommé Fezek.

Un froid glacial envahit Emre quand il vit le capitaine du vaisseau fantôme, Anila, tracer un signe devant elle. Une brume blanche s’échappa de ses mains tandis que ses doigts s’agitaient en laissant des traînées de lumière bleue dans leur sillage.

Le pot incendiaire explosa alors qu’il avait à peine franchi la moitié de la distance qui le séparait de sa cible. Des gerbes d’huile enflammée et des fragments d’argile volèrent dans tous les sens avant de s’abattre entre les deux navires dans une pluie de papillons jaunes et orangés. La fumée noire de la mosaïque brûlante fut emportée par des tourbillons de vent tandis que le galion poursuivait son chemin, intact.

Le deuxième pot incendiaire explosa dans le panier de sa catapulte. La Bouclière qui s’occupait du chargement bondit en arrière en poussant un cri de surprise et heurta le levier de tir. L’huile enflammée se répandit sur la plage arrière de la frégate et les marins jetèrent aussitôt des seaux de poudre ignifuge pour neutraliser l’incendie.

Lorsque ce fut chose faite, Emre avait récupéré son arc et tenait trois flèches entre ses doigts. D'un geste qui trahissait un long entraînement, il encocha la première, tira sur la corde jusqu'à ce que sa main effleure son oreille et visa le capitaine. Anila traça un autre symbole bleuté devant elle et le trait changea de trajectoire. Il vira sur le côté pour éviter la jeune femme et frappa Fezek en pleine poitrine.

— Hé ! s'écria Fezek avec une grimace outrée.

Il leva la main et arracha la flèche avec un puissant grognement.

Emre décocha d'autres flèches, mais ses traits s'enfuirent vers l'horizon comme des colombes blessées, et il décida de faire une pause – une terrible erreur, comme il n'allait pas tarder à le découvrir. Anila profita de ce répit pour tracer un troisième sigil. La brume glacée qui s'échappait de ses mains était si dense qu'on aurait pu croire qu'elle envoyait des signaux de fumée. Elle écarta les bras et s'arqua en arrière. Sirendra et deux Bouclières la prirent pour cible, mais plusieurs marins fantômes s'interposèrent pour la protéger. Les flèches se plantèrent dans leurs boucliers avec des claquements sourds, puis Emre entendit une sorte de craquement, de déchirure.

Il se tourna vers une frégate et vit une fissure blanche se dessiner sur le support mobile du patin qui faisait office de safran. Une brume identique à celle qui enveloppait les mains d'Anila jaillit de la fissure et le bois commença à s'effriter tout autour.

Emre se précipita sur tribord.

— Libérez la herse ! hurla-t-il. Lâchez la herse !

Mais il était trop tard. Le support du patin se brisa et la poupe de la frégate s'abattit sur le sable dans un terrible fracas qui noua le ventre du jeune homme.

Les mâts oscillèrent dangereusement. Les voiles vrombirent. Le navire ralentit brusquement et les marins roulèrent sur le pont. Deux Bouclières tourbillonnèrent dans les airs, passèrent par-dessus bord et disparurent dans le nuage de sable soulevé par les frottements de la coque.

— Libérez la herse ! cria Emre. Que tous les navires libèrent les herses ! (Les asirim se mirent à hurler dans les cales des frégates et le jeune homme se tourna vers Sirendra.) Je me fous de savoir s'ils ont la trouille ! Débrouille-toi pour les faire obéir ! Je veux qu'ils se déploient et protègent le bâtiment endommagé !

La Bouclière hocha la tête, mais elle n’avait visiblement aucune idée quant aux raisons de l’affolement des asirim. Alors qu’elle transmettait les ordres d’Emre, le navire fantôme libéra sa propre herse, ralentit et s’immobilisa le long du flanc tribord d’une frégate. Une dizaine de goules en tabard blanc bondirent par-dessus le plat-bord et s’élancèrent à l’abordage. Elles atterrirent sur le pont de la frégate et engagèrent le combat contre les Bouclières et les marins. Pour une raison inconnue, les asirim refusèrent de quitter la cale pour défendre le navire.

Lorsque l’*Amarante* s’immobilisa enfin, Emre, Lémi le Frêle et dix Bouclières se laissèrent tomber sur le sable et se précipitèrent vers la frégate endommagée. Seuls deux asirim daignèrent se joindre à eux : Huuri et Imwe, les jumeaux assoiffés de sang qui avaient établi un lien avec Sirendra. Ils poussèrent un hurlement tandis qu’ils couraient de leur étrange démarche, mais, alors qu’ils approchaient du vaisseau fantôme, ils s’arrêtèrent net et refusèrent d’aller plus loin.

— Que se passe-t-il ? leur demanda Sirendra.

Ils l’ignorèrent et commencèrent à reculer. Emre et ses camarades continuèrent sans eux.

Les morts-vivants avaient pris le contrôle de la frégate endommagée et obligé une vingtaine de marins et de Bouclières à débarquer. Anila était là. Elle se tenait dans l’ombre de son navire tandis que ses soldats alignaient les prisonniers. Un bruit étrange montait du galion, un raclement de chaîne auquel se mêlait un martèlement régulier. L’angoisse noua le ventre d’Emre. Quelque chose de terrible se cachait à l’intérieur de ce navire.

Anila leva les bras dans un geste de paix. Son second se tenait à côté d’elle. Ils étaient désormais assez près pour qu’Emre se rende compte que Fezek était une goule, mais qu’il était intelligent. Il ne ressemblait pas aux créatures en tabard blanc qui firent agenouiller les prisonniers sur le sable avant de glisser de vieux sabres rouillés contre leur gorge.

— Ordonne à tes hommes de jeter leurs armes, dit Anila à Emre. Surtout au géant qui est à côté de toi.

Lémi le Frêle tenait sa grande lance, Ombre. Il ne semblait pas disposé à la lâcher et Emre n’avait pas franchement envie qu’il le fasse, mais il y avait des vies en jeu. Le jeune homme savait que sa décision serait lourde de conséquences et il avait d’autant plus de mal à la prendre qu’il sentit une

migraine arriver à grands pas. Il eut l'impression que son crâne se déchirait et des étoiles constellèrent son champ de vision.

— Faites ce qu'elle dit ! lança-t-il en serrant les dents pour contenir la douleur. (Personne ne réagit et il ajouta :) Maintenant !

Les marins et les Bouclières obéirent. Leurs armes tombèrent sur le sable avec des bruits étouffés, toutes à l'exception d'Ombre.

Emre effleura l'épaule du colosse.

— Ce n'est pas le combat que nous cherchons, Lem. Garde tes forces pour Hamid.

Les muscles de la mâchoire de Lémi se contractèrent, mais une lueur de compréhension passa dans ses yeux avides de sang. Il hocha la tête et Ombre tomba sur le sable.

Anila approcha. Ses yeux brillaient d'un feu si intense qu'Emre se demanda en frissonnant si elle n'allait pas le transformer en goule. Sa migraine empira.

Le martèlement qui provenait de l'intérieur du galion gagna en puissance. *Boum ! boum ! boum !* Tout le monde se tourna vers le bâtiment, y compris les morts-vivants qui faisaient office d'équipage. Tout le monde sauf Anila.

— Tu as connu la mort, dit-elle à Emre. Tu la connais comme je la connais.

Le jeune homme déglutit à grand-peine.

— Je doute de la connaître aussi bien que toi.

Anila avança et s'arrêta à portée de bras d'Emre.

— Une ombre de son royaume plane toujours sur toi.

— Oui.

Pour une raison inconnue, cet aveu empira la douleur qui lui broyait le crâne. Il n'eut pas le courage de regarder Lémi ou Sirendra de crainte que les étoiles se multiplient et l'engloutissent.

La peau noire comme la nuit d'Anila brilla en produisant d'étranges reflets lorsqu'elle pointa un doigt vers le front d'Emre.

— Veux-tu que je t'en débarrasse ?

— Non ! dit-il plus fort qu'il s'y attendait.

Il ne savait pas comment Anila comptait faire disparaître la douleur et il n'était pas assez idiot pour passer un marché avec une femme que le seigneur de toutes choses avait embrassée.

Anila baissa la main avec une moue déçue et la lueur s'éteignit dans ses yeux.

— Qu'il en soit ainsi. (Son visage se fit grave.) J'ai des questions à te poser. Des questions qui te sembleront anodines, mais auxquelles les réponses sont d'une importance capitale pour moi.

Boum ! boum ! boum !

— Pose tes questions, dit Emre en jetant un coup d'œil inquiet en direction du galion. J'y répondrai aussi bien que possible.

— D'où venez-vous ?

— Du sud-est.

Fezek prit la parole.

— Elle veut dire : que faisiez-vous et avec qui le faisiez-vous ?

— Nous avons rencontré la tribu des Halarijans.

Il résuma les grands principes de l'alliance entre les tribus et les raisons de sa rencontre avec la cheikh Neylana.

Anila plissa les yeux comme si elle cherchait à lire ses pensées.

— Mais tu es allé à ce rendez-vous avec un autre objectif en tête, n'est-ce pas ? Un objectif plus personnel ?

Emre cligna des paupières.

— Comment peux-tu savoir cela ?

Un gémissement monta du galion et le jeune homme sentit sa chair se hérisser.

— S'il vous plaît, contentez-vous de répondre aux questions, dit Fezek.

Emre l'ignora et garda les yeux rivés sur Anila.

— J'y suis allé pour réparer une injustice.

— Une injustice commise par une personne que tu connais, dit Anila. Une personne que tu connais depuis longtemps.

— En effet, mais…

— Son nom.

Avant qu'Emre ait le temps de répondre, quelque chose percuta la coque intérieure du galion avec tant de force que les bordages craquèrent. Des fragments de bois jaillirent vers l'extérieur et furent portés par le vent pendant une poignée de secondes avant de s'abattre doucement sur le sable. Puis une lourde chaîne racla le plancher de la cale. Une partie d'Emre mourait d'envie de savoir ce qui se cachait dans les entrailles de ce navire.

Une autre – largement majoritaire – mourait d'envie de filer avant que la chose se libère et les dévore tous.

— Il s'appelle Hamid, répondit le jeune homme. Je voulais régler mes comptes avec lui, mais ça ne s'est pas passé comme je l'espérais.

Il raconta comment il avait trouvé les Halarijans, comment ceux-ci l'avaient soigné du mieux possible et comment il avait préparé sa vengeance quand il avait appris que Hamid devait rencontrer Neylana pour la convaincre de rejoindre l'alliance.

— Et où est cet homme maintenant ? demanda Anila.

— Il s'est enfui à bord d'un skif.

— Dans quelle direction est-il parti ?

Emre haussa les épaules.

— Je n'en suis pas sûr, mais je pense qu'il a l'intention de retourner auprès de notre tribu pour monter Macide contre moi.

— Et où est-elle, cette tribu ? Où est Macide ?

— Je ne peux pas te donner ces informations.

Anila avança d'un pas.

— J'en ai besoin.

— Je ne te les donnerai pas.

La jeune femme leva le bras, et un brouillard glacé enveloppa sa main.

Fezek se racla alors la gorge et Anila se figea, les lèvres retroussées comme les babines d'un briseur d'os sur le point de mordre.

— Quoi *encore*, Fezek ?

— Je pense que vous en avez appris suffisamment, non ?

Anila sembla hésiter, puis jeta un coup d'œil en direction du galion qui se dressait dans la lumière du soleil couchant. Le martèlement avait cessé. Une expression étrange se peignit sur le visage de la jeune femme, comme si elle savait que Fezek avait raison, mais qu'elle refusât de l'admettre. Le faible grésillement qui montait de sa main s'interrompit et la brume blanche se dissipa. Sans accorder un autre regard à Emre, elle pivota sur les talons et s'éloigna vers la passerelle de son navire.

— Nous levons l'ancre !

Son équipage de goules lui emboîta le pas, à l'exception de Fezek.

— Je suis désolé, dit-il en écartant les mains. Mais un jour, vous comprendrez que vous avez eu beaucoup de chance. J'espère que cela compensera votre embarras, car sachez que cette rencontre sera

immortalisée dans le plus grand poème épique jamais écrit. Un chef-d'œuvre du génial Fezek, le célèbre guerrier-poète de Sharakhaï.

Sur ces mots, il s'inclina comme un acteur qu'on rappelle sur scène et rejoignit les goules qui montaient la passerelle en file indienne.

Le galion leva les voiles quelques instants plus tard. Emre, Lémi le Frêle, les Bouclières et les marins le regardèrent s'éloigner, incrédules et stupéfaits.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 28



Tandis que le galion prenait de la vitesse, Anila gagna le centre du pont principal et ouvrit l'écoutille avec le pied. Elle descendit quelques marches et Fezek se dépêcha de remettre le panneau en place. L'obscurité l'enveloppa. C'était préférable quand elle s'adressait à la créature qui se trouvait dans la cale, mais l'absence d'aération accentuait la puanteur. Elle prit le temps de s'y habituer, car elle savait que ce n'était qu'un début.

Tandis qu'elle s'enfonçait dans les ténèbres, l'odeur devint tellement insupportable qu'elle sortit un sachet de pétales de rose séchés de sa poche et le porta à son nez. Le parfum n'était pas assez fort pour couvrir cette pestilence, mais il lui permettait au moins de garder ce qu'elle avait dans l'estomac. Elle atteignit le fond de la cale éclairée par quelques rayons de lumière qui se frayaient un chemin par les interstices de la coque. La partie avant avait été modifiée. On avait retiré tout ce qui s'y trouvait afin de créer un vaste espace, mais l'ehrekh était si grand que la cale semblait minuscule.

Guhldrathen mesurait deux fois la taille d'Anila – et même un peu plus si on comptait la large couronne d'épines qui ornait son crâne – et pesait plus de dix fois son poids. C'était une montagne de muscles avec deux queues jumelles qui ondulèrent avec paresse lorsqu'elle approcha. De lourdes menottes en acier d'ébène entravaient ses énormes poignets et ses chevilles. Elles étaient reliées aux couples de la coque par de grosses chaînes qui – jusqu'à présent – avaient résisté à la force phénoménale du

monstre. Anila avait également lancé des sortilèges de nécromancie, mais elle tremblait chaque fois qu'elle pensait à ce qu'il ferait s'il parvenait à s'échapper.

Pour lui rappeler qui était le maître, elle relâcha une partie de son emprise tandis qu'elle approchait. L'âme de l'ehrekh glissa vers la mort et une vague mêlant douleur et terreur le submergea.

Guhldrathen gémit, pitoyable. Les dizaines de blessures qui parsemaient sa peau noire apparurent. La plus impressionnante était celle qui zébrait son ventre : une plaie déchiquetée et béante qui exposait ses entrailles à moitié pourries. Il tourna la tête avec lenteur, comme s'il était en proie à un délire fiévreux. Une puissante barrière de protection l'entourait, un halo de sigils qu'Anila avait tracés avec son propre sang. Elle l'avait obligé à en superviser la construction.

— Montre-moi comment créer une prison, lui avait-elle ordonné. Une prison qui te retiendra prisonnier jusqu'à ce que ma quête soit complète. Jusqu'à ce que je trouve Hamzakiir.

Comme tous les habitants du désert, Anila avait appris que Guhldrathen avait été tué par Rümayesh – une autre ehrekh – au cours de la bataille de la Lance noire qui avait opposé les Rois aux tribus rebelles. Quelques mois plus tôt, elle avait laissé Davud à la baie des Anciens et s'était rendue sur les lieux de l'affrontement. Elle y avait découvert un cimetière de vaisseaux brisés et le corps à demi enterré de Guhldrathen.

Il lui avait fallu huit jours pour le ramener d'entre les morts, mais elle n'était pas pressée. Son séjour dans le palais du Roi Sukru lui avait enseigné la patience. Et elle était arrivée à ses fins.

Les ehrekhs étaient des créatures étranges. Des créatures mystiques et anciennes qu'il était très difficile de contrôler. Maintenir Guhldrathen en vie exigeait une énergie considérable, mais le jeu en valait la chandelle. Elle l'avait obligé à utiliser sa magie pour la guider vers Hamzakiir, le mage de sang qui l'avait enlevée avec Davud et tous les étudiants de leur promotion. Il lui avait appris comment le vaincre une fois qu'elle l'aurait trouvé. Il lui avait montré comment utiliser son propre sang et tracer des sigils dans la cale du navire. Il était devenu le cœur du sortilège. Les symboles magiques qui l'entouraient lui octroyaient un don de double vue dont il se servait pour répondre aux questions d'Anila.

Mais, malgré ce pouvoir, retrouver la trace de Hamzakiir n'était pas chose facile. La vie du mage de sang était un flux complexe auquel se mêlaient des dizaines d'autres flux tout aussi complexes. Guhldrathen avait demandé à Anila de se rendre dans telle ou telle partie du désert pour obtenir les informations dont il avait besoin pour affiner ses prédictions, pour trouver le chemin qui la conduirait à Hamzakiir. Alors ils avaient voyagé. Ils avaient cherché et lu l'avenir. Les jours et les semaines s'étaient enchaînés, mais, malgré tous ces efforts, la jeune femme n'en savait pas davantage à propos de l'homme qu'elle avait juré de tuer.

— Alors ? demanda-t-elle en s'arrêtant devant l'ehrekh. Tu as entendu les réponses de cet Emre.

La tête de Guhldrathen roula sur ses épaules pour se tourner vers elle et l'extrémité d'une corne heurta le plafond en bois.

— Du sang, dit-il.

En entendant sa voix grave et rauque, Anila eut l'impression que des asticots rampaient sous sa peau.

— Tu as eu *assez* de sang comme ça !

Les yeux laiteux de l'ehrekh clignèrent. La mort l'avait rendu aveugle. Il ne lui restait plus que son don de précognition, sa capacité à voir au-delà du champ de vision des simples mortels.

— Les réponses que tu cherches sont à portée de main. (Sa gorge se convulsait et le rythme de ses paroles faisait songer à des vagues léchant des côtes sombres et lointaines.) Offre-moi ton sang, juste quelques gouttes, et je te les donnerai.

Anila resta silencieuse, et il agita la tête. Ses queues jumelles se mirent à frapper le sol plus fort et sur une étrange cadence. Anila eut alors l'impression que ses yeux roulaient dans leurs orbites et que le monde devenait diffus autour d'elle.

— Arrête ! aboya-t-elle en concentrant toute sa volonté sur l'ehrekh.

À la différence de l'âme des humains, l'âme des ehrekhs ne gagnait pas les rives des champs lointains. Elle restait prisonnière de leur corps et s'évanouissait au fil du temps. Une fois de plus, la jeune femme vit celle de Guhldrathen glisser vers le néant.

— Pitié ! (Ses jérémiades firent trembler la cale.) Pitié !

Elle attendit qu'il la supplie une troisième fois avant de ramener son âme et de laisser la douleur se dissiper. L'ehrekh resta silencieux pendant un

moment, puis posa son regard aveugle sur elle.

— Ton sang, insista-t-il sur un ton pitoyable. Juste une goutte.

Elle envisagea de le torturer jusqu'à ce qu'il obéisse, mais s'il avait trouvé les réponses… La curiosité l'emporta. Elle approcha et perça son poignet avec son anneau de sang. Puis elle tendit la main et le monstre à langue bifide avala goulûment le filet écarlate. Quand Anila scella la plaie, il lécha ses dents maculées de rouge, puis retroussa ses lèvres dans un sourire béat.

Dieux ! quelle horrible créature !

— Maintenant, donne-moi les réponses que je cherche, Guhldrathen. Dis-moi où se trouve Hamzakiir.

— Ta quête te destine à prendre un chemin qui n'est pas aussi direct. Mais tu es proche. L'homme qui est mort sous le sable et qui est revenu…

— Emre ?

Guhldrathen hocha la tête.

— Suis celui qui l'a trahi et tu trouveras Hamzakiir.

« Celui qui l'a trahi ». Il devait parler de Hamid, l'homme qui avait attaqué Emre et qui avait essayé de le tuer.

— Et *où* va Hamid ?

— À Mazandir, répondit Guhldrathen avec un méchant sourire. Les vents du destin le portent vers Mazandir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 29



Quand Ihsan et les autres Rois atteignirent le *Meunier Rebelle*, les couleurs de l'aube nimbaient déjà le ciel. Pendant que les marins se préparaient à lever l'ancre, Ihsan conduisit la femme, Varal, dans une cabine du pont inférieur et l'attacha sur une couchette avec une corde. Depuis son départ du domaine d'Osman, il n'avait cessé de l'observer dans l'espoir de découvrir un indice prouvant qu'elle était autre chose qu'une charpentière de marine d'âge mûr. En vain.

— Est-ce que c'est vrai ? demanda-t-il lorsque la corde fut bien serrée. Tu n'as aucun souvenir de Nalamae ?

La contrainte d'obéissance qu'il avait lancée sur elle s'était déjà dissipée – il faudrait qu'il cherche pourquoi lorsqu'il en aurait le temps –, mais Varal répondit sur-le-champ.

— Non, Votre Excellence. Tout cela est un terrible malentendu. Je vous le jure. Je ne connais pas ces femmes ! Elles m'ont attaquée et enlevée alors que je me trouvais dans l'écurie du port. Elles sont vraiment folles si elles croient que je suis la réincarnation de je ne sais quelle déesse !

Ihsan était convaincu qu'elle était sincère, mais la vision qu'il s'efforçait de concrétiser depuis si longtemps décrivait trois Rois découvrant la déesse dans une écurie. Yusam avait écrit qu'elle était faible et qu'elle pressait une main contre une plaie profonde au ventre. Ce n'était pas tout à fait ainsi que les choses s'étaient passées – Varal n'était pas

blessée –, mais c'était plus précis que la plupart des prédictions du Roi aux Yeux de Jade. Le compte-rendu de la vision ne décrivait pas la déesse. Il racontait seulement qu'elle avait une auréole de lumière dorée autour de la tête et que cette auréole devenait plus brillante au fur et à mesure qu'elle se vidait de son sang. C'était déjà très important, mais c'était la suite qui avait stupéfié Ihsan. Elle racontait que trois femmes se précipitaient vers la stalle de la déesse le sabre à la main et qu'elles étaient accompagnées par une voix qui semblait « briser les cieux ».

C'était la description de la voix d'Ihsan. Ce passage avait été la première chose qui avait poussé Ihsan à croire qu'il pouvait récupérer son pouvoir. Yusam avait souvent répété qu'il avait rarement des visions aussi claires que celle-ci. Il l'avait déclaré de vive voix et il l'avait écrit à de nombreuses reprises dans les notes qu'il rédigeait dans les marges de ses carnets. Des notes qui renvoyaient souvent à d'autres visions ayant un lien avec celle-ci.

C'était terriblement frustrant d'être si près du but et de ne pas savoir ce qu'il convenait de faire. Il était possible que Varal ne soit pas la réincarnation de la déesse. Il était possible que le seul but de la vision ait été de montrer qu'Ihsan récupérerait sa voix. Ou qu'il s'en servirait à ce moment-là. Et puis il y avait un mystère qui tourmentait le Roi Éloquent depuis des mois : le mécanisme des retours de Nalamae pouvait-il contrecarrer les visions afin de garantir sa renaissance ? Si tel n'était pas le cas, comment expliquer que Yusam – malgré tous ses efforts – ne soit jamais parvenu à prévoir et à localiser ses précédentes réincarnations ?

— Seigneur Roi ? appela Varal.

Perdu dans ses pensées, Ihsan leva la main pour poursuivre la conversation en langage des signes. Il se ressaisit et se gratta la nuque pour donner le change.

— Je crains que votre véritable nature soit encore à déterminer, dit-il. D'une manière ou d'une autre.

— Vous pouvez m'ordonner de faire tout ce que vous voulez ! s'écria-t-elle en se redressant autant que possible sur la couchette. (Elle était presque à bout de souffle.) Je vous dirai tout ce que vous voulez ! Je vous prouverai que je ne suis qu'une simple Sharakhienne.

Ihsan lui adressa un sourire triste.

— Je ne vous poserai qu’une seule question, et je n’utiliserai pas mon pouvoir pour vous obliger à répondre.

Elle sourit alors que le navire s’ébranlait.

— Je vous écoute, seigneur Roi.

— Des siècles durant, Nalamae s’est cachée pour échapper aux autres dieux et ceux-ci devaient la traquer pendant des dizaines d’années avant de retrouver sa trace. Si elle a pu les tromper *eux*, des êtres créés par les anciens dieux en personne, comment *vous*, de votre propre aveu simple charpentière de marine, pourriez-vous savoir si elle s’est réincarnée en vous ?

Varal ouvrit la bouche à plusieurs reprises avant de parvenir à articuler une réponse.

— Je le saurais, c’est tout.

Mais la petite flamme d’espoir qui brillait dans ses yeux pâlissait déjà. Elle se laissa retomber sur la couchette et contempla le plafond. La flamme vacilla, puis s’éteignit.

Ihsan sortit et ferma la porte derrière lui avant de remonter sur le pont. Le soleil se levait à l’est – un œil brillant à demi ouvert. Autour d’eux, le port se réveillait. Sur les ponts d’une dizaine de navires formant une caravane, les équipages s’affairaient et se préparaient à hisser les voiles pour se diriger vers les deux grands phares qui encadraient le passage menant au désert. Un sloop qui les avait devancés ralentissait pour permettre à deux galions royaux de l’arraisonner.

Les officiers des galions demanderaient également à inspecter le *Meunier Rebelle*, mais Ihsan leur ordonnerait de ne jeter qu’un rapide coup d’œil et de lui donner l’autorisation de poursuivre sa route, comme il l’avait fait à leur arrivée à Sharakhaï. Le Roi Éloquent avait caché un autre passage important des carnets bleus à ses camarades. Un passage qui décrivait Çeda chevauchant à travers le désert en brandissant son sabre, comme si elle s’apprêtait à décapiter un homme.

« La suite, avait écrit Yusam, était noire, pleine de sang et de terreur. Je me suis réveillé en hurlant. Ce n’est pas ce que j’ai vu qui est important, mais ce que j’ai ressenti. De l’avidité et de la méchanceté. Une jalousie si intense qu’elle pousserait un homme à commettre n’importe quel péché. C’est une des rares visions au cours desquelles j’ai vu à travers les yeux

d’un autre. Je pense qu’il s’agissait d’un ehrekh. Oui, c’était probablement ça. Les émotions étaient trop inhumaines pour qu’il en soit autrement. »

Ihsan était convaincu que cette vision se déroulerait ici et aujourd’hui, mais il n’en avait parlé à personne de crainte de rompre le fragile lien qui les guidait vers Nalamae.

Le passage se terminait ainsi :

« Une lumière apparaît. Une lumière aussi intense que les ténèbres. La présence malveillante est repoussée et n’a pas d’autre choix que de retourner là d’où elle est venue. »

Une étincelle, songea Ihsan. *Certaines personnes doivent s’enflammer afin de pouvoir briller.*

Le sloop s’éloigna du point de contrôle après avoir reçu l’autorisation de poursuivre son chemin. Le *Meunier Rebelle* ralentit et le pilote l’immobilisa entre les deux galions. Une Lance d’argent avec une mâchoire proéminente et un insigne d’inspecteur royal sur son tabard blanc monta à bord en tenant une tasse de kahve fumant. Il la leva pour saluer Ihsan.

— Permission de contrôler le navire ? demanda-t-il sur un ton jovial.

Ihsan s’arrêta au milieu du pont. Il était sur le point d’utiliser sa voix pour lui ordonner de ne jeter qu’un rapide coup d’œil dans les cales, mais il resta muet. Quelque chose ne se passait pas comme prévu. Çeda manquait à l’appel.

— Seigneur ? demanda l’officier.

— Oui, bien sûr, dit Ihsan en instillant une dose de pouvoir dans ses paroles. Contrôlez, contrôlez. Vous ne trouverez rien de répréhensible.

— Je n’en doute pas, seigneur.

L’officier leva de nouveau sa tasse et cligna de l’œil en ouvrant la bouche.

Ihsan le suivit sur le pont inférieur en cherchant un moyen de faire durer l’inspection le plus longtemps possible, mais Cahil décida de les accompagner, l’empêchant ainsi d’intervenir. L’officier ouvrit la porte de la cabine où était enfermée la charpentière de marine, jeta un coup d’œil à l’intérieur, puis referma. Au cours de ce bref moment, Varal l’implora du regard, mais il ne lui prêta aucune attention et se comporta comme si la pièce était vide. Il visita les autres cabines, inspecta rapidement la soute, puis adressa un hochement de tête aux deux Rois.

— Mes seigneurs, je pense que cela suffit.

Ihsan se demanda quoi faire. Il ne pouvait pas se servir de sa voix en présence de Cahil et il était hors de question de s'en servir *contre* Cahil. Celui-ci paierait le meurtre d'Osman, mais le moment n'était pas encore venu.

Ils remontèrent sur le pont et le Roi Éloquent se tourna vers l'inspecteur.

— Il vous arrive de trouver des choses interdites ? demanda-t-il.

— De temps en temps. Des briques de lotus noir. Des esclaves cachés. Un jour, il m'est même…

— Excusez-moi ! le coupa Cahil. Nous avons un long chemin à parcourir avant le coucher du soleil.

Il posa une main sur l'épaule de l'inspecteur et l'entraîna vers la passerelle, mais pas avant d'avoir foudroyé Ihsan du regard.

— Oui, bien sûr, dit l'officier en levant sa tasse en guise d'ultime salut.

À peine avait-il prononcé ces paroles que des marins se rassemblèrent sur le flanc bâbord du galion. Puis un cri d'alarme retentit et des soldats pointèrent le doigt en direction de quelque chose qui se trouvait au-delà de la proue, légèrement sur bâbord. Ihsan ne pouvait pas voir de quoi il s'agissait et il courut jusqu'au pont avant.

À cent mètres de distance, une gigantesque créature avec des jambes arquées, des cornes en spirale et deux queues ondulantes contournait une ligne basse de rochers.

— Ehrekh ! cria un marin à bord d'un galion. Ehrekh !

Mais ce n'était pas un ehrekh. C'était Goezhen, le dieu du chaos.

Comme c'est étrange ! J'éprouve autant de terreur que de soulagement à sa vue.

Le dieu s'élança à grands bonds sur le sable et la distance qui le séparait des navires se réduisit à une allure inquiétante.

— Arrêtez-le ! hurla Ihsan en utilisant son pouvoir. Sortez les arbalètes ! Armez les balistes ! Allez chercher les flèches avec les pointes en acier d'ébène !

Le Roi Éloquent avait rencontré Goezhen au cours de la nuit de Beht Ihman et il n'avait jamais oublié l'angoisse qui lui avait noué le ventre quand le dieu sombre l'avait regardé avec ses yeux jaunâtres. Il l'avait observé des pieds à la tête, avec avidité, mais patience, comme s'il savait qu'un jour il se repaîtrait de la chair des Rois.

Cette même angoisse se réveilla tandis que Goezhen allongeait ses foulées et accélérait l'allure. Sa couronne d'épines – plus épaisse autour de ses cornes de bélier – scintilla à la lumière du matin alors que la première baliste tirait. La lourde flèche fila droit vers sa cible… et se fracassa contre la main que le dieu leva pour l'arrêter.

— Je vous ai dit d'utiliser les flèches avec les pointes en acier d'ébène ! cria Ihsan.

Une autre baliste tira à son tour, mais le trait manqua l'ehrekh et passa en sifflant au-dessus de ses cornes noires. Les mécanismes des machines de guerre cliquetaient tandis que les servants se dépêchaient de recharger. Des soldats en blanc se rassemblèrent le long des plats-bords. Une volée de carreaux d'arbalète partit dans le claquement aigu des cordes. Goezhen fit glisser ses queues jumelles devant lui et souleva un nuage de sable qui empêcha les arbalétriers d'ajuster leurs tirs. Les traits noirs passèrent au-dessus de sa tête avant d'incurver leur trajectoire et de se perdre dans le désert.

Goezhen approchait toujours. Il courait, ramassé sur lui-même, les bras écartés, serrant et desserrant les poings. Ihsan s'aperçut qu'il était comme hypnotisé, incapable de détourner les yeux. Il y parvint au prix d'un effort surhumain et tourna la tête en direction des quais qui dessinaient une grande courbe.

Il ne vit aucune cavalière. Aucune Çeda brandissant son sabre.

Il avait pourtant tout préparé avec soin. Il était convaincu que ce moment était la clé qui permettrait de déverrouiller la mémoire de Nalamae, mais ses certitudes fondaient comme des chandelles au milieu d'un incendie. Il sentait les sabots fendus de Goezhen frapper le sable. Il entendait son souffle court. Les poils de ses bras et de sa nuque se hérissèrent non pas parce qu'il avait peur, mais parce qu'il était subjugué par le pouvoir du dieu sombre qui se précipitait vers lui.

Une baliste eut le temps de tirer une nouvelle flèche avant que Goezhen atteigne le premier galion. Par miracle, le trait effleura son épaule gauche et une gerbe de sang noir monta dans les airs. Goezhen se redressa en poussant un long grondement de douleur, puis se pencha de nouveau et percuta la coque du galion avec l'épaule droite. Le choc fut si violent que la proue se brisa et que le navire tout entier pivota sur ses patins en bois de glisse. Les marins perdirent l'équilibre et roulèrent sur le pont. Plusieurs

furent projetés par-dessus bord. L’un d’eux fut écrasé par un sabot du dieu sombre lorsque celui-ci se tourna et s’élança en direction du *Meunier Rebelle*.

Un flot de soldats jaillit des deux phares tout proches. Ceux qui étaient armés d’arbalètes visèrent et tirèrent. Les autres chargèrent en brandissant leurs lances et leurs sabres. Mais Goezhen était terrifiant. Il enroula une queue autour de la gorge d’un homme et s’en servit comme d’un fléau. Puis il jeta le malheureux sur un groupe de Lances d’argent et balaya les plus proches d’un revers de bras, les envoyant tourbillonner dans les airs. En quelques instants, les soldats passèrent de trente à une poignée seulement.

Goezhen éclata de rire en contemplant son œuvre, puis il pivota, saisit le plat-bord du *Meunier Rebelle* à deux mains et se hissa sur le pont avant. Husamettín rugit et abattit son grand sabre. La lame s’enfonça dans la cuisse du dieu qui poussa un hurlement de douleur. Il se redressa et frappa, mais le Roi esquiva l’attaque.

Cahil arriva avec un bouclier et son marteau d’armes. Il porta deux coups tandis que Husamettín montait sur le plat-bord et sautait sur le sable en évitant de justesse les poings rageurs de Goezhen.

Zeheb, qui n’avait pas encore retrouvé son embonpoint, chargea en tenant deux boucliers hérissés de pointes métalliques. Il n’eut pas le temps de porter un coup. Goezhen s’accroupit et posa une de ses énormes mains sur le pont.

Cahil eut le temps d’abattre son marteau d’armes… et le pont commença à se fendre. Autour du dieu, les planches se plièrent, se tordirent et se brisèrent en formant une vague qui s’étendait. Les marins, les soldats et les Rois furent soulevés et projetés dans les airs dans un vacarme assourdissant. La vague se propagea jusqu’à la poupe où s’était réfugié Ihsan et celui-ci subit le même sort que les autres. Il aperçut brièvement le ciel, puis le désert.

Il atterrit lourdement sur le sable. Ses poumons se vidèrent et des ondes de douleur remontèrent le long de son dos et de sa hanche droite. Des étoiles parsemèrent son champ de vision tandis qu’il roulait sur le côté. Il cracha les grains de sable qui étaient entrés dans sa bouche et se redressa à genoux. Goezhen se tenait au centre du navire. L’intégralité du pont supérieur avait été arrachée ainsi qu’une bonne partie du flanc tribord. Ihsan aperçut la cabine dans laquelle Varal était attachée sur une couchette. La

charpentière de marine poussa un hurlement lorsque Goezhen s'enfonça dans le ventre du navire. L'inspecteur à la tasse de kahve était là, lui aussi. Il avait dû descendre sur le pont inférieur pour se cacher.

Goezhen l'attrapa par la tête et le jeta par-dessus son épaule. L'homme, la tasse et le kahve s'égaillèrent dans différentes directions.

Ihsan se leva alors que le dieu concentrait son attention sur Varal.

— Seigneur des Ténèbres ! laissez-la en paix ! hurla-t-il.

Il avait prononcé ces paroles en utilisant une quantité de pouvoir qu'il n'avait jamais utilisée auparavant, mais cela ne sembla pas avoir le moindre effet.

Alors que Goezhen tendait la main vers Varal, une flèche siffla et se ficha dans son poignet. Une gerbe de sang noir jaillit dans l'air brûlant du désert.

Goezhen l'arracha, mais une autre se planta dans son épaule. Ihsan se tourna, encore sonné, et aperçut quatre femmes à cheval qui galopaient vers le dieu blessé. Çeda montait le cheval de tête avec Sümeya en croupe. Coordonnant ses mouvements avec ceux du cheval, la fille de Husamettín se leva en prenant appui sur les épaules de Çeda et bondit vers la poupe du *Meunier Rebelle*.

Les yeux écarquillés, Ihsan la vit passer au-dessus du plat-bord et atterrir sur le gaillard d'arrière. Profitant de son élan, elle exécuta un saut périlleux et plongea dans la brèche que Goezhen avait pratiquée dans le pont. Elle bloqua un coup de queue avec son shamshir et atterrit près de Varal dans la cabine.

Malgré la menace que la guerrière représentait, Goezhen se concentra sur Çeda. Celle-ci sauta à terre dans un mouvement plein de souplesse et toisa le dieu.

— Goezhen ! cria-t-elle.

Elle ressemblait à une héroïne des temps anciens, sa main tatouée levée vers le ciel, les doigts écartés. Goezhen se laissa tomber sur le sable et la regarda avec une expression fascinée. Ihsan également. Pour une raison inexplicable, la main de la jeune femme semblait s'être transformée en puits d'énergie.

Dans un mouvement à peine perceptible, la jeune femme baissa la main droite et leva la gauche pour brandir une sorte de petite boule. Par tous les dieux de sang et de pierre ! cela ressemblait à un œil !

Goezhen esquissa un mouvement de recul, puis poussa un rugissement et leva un bras en se détournant. Comme si on venait de lui jeter de l'acide au visage. Il frappa le sol de son sabot, et une vague de sable se dressa devant lui avant de filer vers Çeda en s'élargissant.

Kameyl siffla une série de notes tandis qu'elle galopait à bride abattue vers Çeda. Celle-ci se tourna et saisit le bras que sa camarade lui tendait. Kameyl la tira vers elle et la fit glisser sur la croupe de sa monture.

Pendant un instant, Ihsan crut que les deux femmes allaient réussir à échapper à la vague de sable, mais celle-ci était trop rapide. Elle s'abattit en sifflant et emporta Çeda, Kameyl et leur monture. Plusieurs personnes furent happées par l'implacable tsunami minéral qui poursuivit sa route et avala Ihsan. Le sable lui laboura la peau. Les pierres le coupèrent comme des lames de couteau. Un rugissement assourdissant envahit ses oreilles. Il eut l'impression qu'une montagne s'effondrait sur lui et il fut projeté en arrière.

Pendant un long moment, il n'entendit rien d'autre qu'un tintement suraigu. Il était incapable de différencier le haut du bas. Et puis le monde s'apaisa. Le nuage de poussière commença à se dissiper et des bruits de combat résonnèrent.

Husamettín, Çeda et Cahil affrontaient le dieu du chaos. Ihsan tourna la tête vers la cabine de Varal et vit que la charpentière de marine avait disparu. Elle était tombée sur le sable. Alors que Sümeya l'aidait à se lever, elle baissa les yeux et regarda un petit objet rond qui se trouvait par terre. L'œil que Çeda avait brandi. La jeune femme avait dû le lâcher quand la vague de sable l'avait emportée.

Goezhen frappa Cahil d'un revers de main et le projeta contre la coque d'un galion avec son marteau d'armes. Le Roi Confesseur s'effondra et le dieu se tourna vers Husamettín tandis qu'une de ses queues s'enroulait autour de la cheville de Kameyl et la lançait au loin. Husamettín chancela et porta une main à sa gorge. Le souffle de Goezhen était toxique.

Le Roi des Lames posa un genou à terre et le dieu pivota vers Çeda qui venait juste de lui assener un coup au mollet. La jeune femme recula précipitamment… puis ralentit alors que ses pieds s'enfonçaient dans le sable. Elle se redressa et blêmit en voyant le dieu lever les deux mains au-dessus de sa tête.

— Non ! cria Ihsan en s'élançant vers elle.

Mais il était trop tard.

Goezhen abattit ses poings sur la silhouette recroquevillée de la guerrière, mais, à l'instant où ils la frappèrent, elle se transforma en statue de pierre et vola en éclats comme un vase qui s'écrase sur un sol dallé.

L'instant suivant, une colonne de sable se dressa à bonne distance de Goezhen et Çeda apparut au milieu. Dans la même position qu'au moment de sa disparition : recroquevillée, les bras au-dessus de la tête. Elle regarda autour d'elle avec des yeux écarquillés.

Goezhen sentit que le vent était sur le point de tourner et il pivota vers la femme qui avait été Varal. Elle ne l'était plus. Enfin, plus tout à fait. C'était désormais la réincarnation de Nalamae.

Pendant un moment, tout le monde resta figé. Puis Nalamae se dirigea vers Goezhen d'un pas déterminé, une expression avide sur le visage. Goezhen poussa un rugissement et chargea. Nalamae s'élança au pas de course et leva une main vers le ciel. Le marteau d'armes de Cahil, qui était tombé près de son propriétaire, s'arracha au sol et fila vers la paume ouverte de la déesse dans un éclair doré.

La suite resterait gravée dans la mémoire d'Ihsan jusqu'à la fin de ses jours. Nalamae bondit vers Goezhen alors que la main griffue de celui-ci sifflait dans l'air. Il ne fut pas assez rapide. Le marteau d'armes s'écrasa contre sa mâchoire proéminente. Une lumière aveuglante jaillit du point d'impact. Une terrible explosion fit trembler le désert.

Goezhen fut projeté en arrière, incrédule, le regard halluciné. Il s'écrasa contre la coque du cotre endommagé, mais se redressa aussitôt. Une de ses queues claqua comme un fouet. Un arc de ténèbres bouillonnantes jaillit de son extrémité et fondit sur Nalamae. Celle-ci leva le marteau d'armes de Cahil en le tenant à deux mains et le tendit devant elle comme un talisman. Une lumière intense enveloppa l'arme et aveugla tous ceux qui regardaient. L'arc de ténèbres s'écrasa dessus et se sépara en deux pointes qui s'enfoncèrent comme des lances dans la coque du galion qui se trouvait un peu plus loin. Mais il ne pénétra pas le cœur du bouclier de lumière.

Nalamae poussa un cri retentissant et lança le marteau. L'arme fendit l'air en sifflant et frappa Goezhen à la base d'une de ses grandes cornes en spirale. Il y eut un claquement sec aussitôt suivi du bruit assourdissant de l'impact. La corne se brisa et tourbillonna vers le ciel.

Le marteau d’armes décrivit une grande courbe et revint se nicher dans la main de la déesse. Goezhen la regarda avec un mélange de peur et de stupéfaction. Puis, comme un tapis de cendres soulevé par une bourrasque, sa peau commença à se craqueler et à s’émietter. Nalamae poussa un nouveau cri et relança le marteau. L’arme fila droit sur sa cible et un soleil explosa au centre de la poitrine de Goezhen.

Le dieu du chaos se transforma en grand nuage de cendres noires qui s’abattirent sur le sable comme des feuilles mortes. Petit à petit, le nuage se dissipa et disparut. Et tout le monde comprit.

Goezhen n’était plus.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 30



Çeda contempla la carcasse du *Meunier Rebelle*. Puis celle du galion royal qui se trouvait un peu plus loin. Puis la charpentière de marine qui s'appelait Varal et qui, pour une raison mystérieuse, était devenue la réincarnation d'une déesse.

Nalamae, songea Çeda. *C'est Nalamae désormais.*

La femme qui avait été Varal contempla ses mains, les tournant et les retournant comme si elle avait du mal à comprendre ce qui venait de se passer.

— Empêche les Rois d'approcher ! lança Çeda à Sümeya avant de s'élancer vers la déesse.

Nalamae leva la tête avec lenteur.

— Comment cela est-il possible ? demanda-t-elle.

C'était la mortelle qui parlait. La femme qui était née à Sharakhaï et qui s'était bâti une vie dans ce monde magnifique et parfois cruel.

Çeda éprouva un élan de compassion pour elle. Son identité lui avait été volée par une déesse et elle ne savait même pas s'il existait un moyen de la récupérer.

— La déesse avait besoin d’un nouveau corps.

— Eh bien ! qu’elle en choisisse un autre que le mien !

Elle était triste et perdue. Çeda avança et la prit dans ses bras.

— Je suis désolée que ça vous soit arrivé à vous, mais c’est arrivé. Et vous avez désormais une tâche à accomplir.

— Quelle tâche ?

— Nous voulons tous être libres de vivre notre vie comme nous l’entendons. Nous voulons voir nos enfants grandir. Nous voulons rester avec ceux qui nous sont chers. Nous voulons la *paix*. Mais ces choses n’arrivent pas comme ça. Il faut les gagner à coups de sabre. C’est désormais *votre destin*. Vous devez aider le peuple du désert à obtenir tout cela.

Pendant un moment, Nalamae resta figée contre Çeda, les bras ballants. Puis elle glissa les mains autour des hanches de la jeune femme, la serra avec force et se mit à pleurer.

— Ne soyez pas triste, souffla Çeda en lui caressant le dos. Vous n’êtes pas seule. Et tout n’est pas perdu. L’acacia vous attend. Allons lui rendre visite et écoutons ce qu’il a à nous dire. Ensuite, nous chercherons un moyen pour que vous puissiez retourner auprès de votre famille.

— Ma famille…

Nalamae renifla et s’écarta de la jeune femme. Elle jeta un coup d’œil en direction des Lances d’argent, des Rois immobiles et des curieux qui étaient venus assister à la bataille contre Goezhen. Puis elle se tourna vers Sharakhaï, cette ruche humaine.

— Ma famille est plus nombreuse que je l’avais imaginé.

Çeda sourit.

— S’il y avait plus de gens à penser cela, le monde serait bien meilleur.

Nalamae éclata de rire. Un moment si pur et si authentique que Çeda se joignit à elle.

Sümeya tenait son sabre à la main. Elle était parvenue à empêcher les Rois d’approcher, mais Ihsan montrait des signes d’impatience.

— Si vous en avez terminé, lança-t-il, je pense que nous ferions mieux de nous mettre en route.

Çeda l’ignora et regarda autour d’elle. Deux navires endommagés. Des dizaines de morts et de blessés. Une foule qui l’observait, elle et la déesse.

Elle pointa le doigt vers les chevaux qui avaient survécu par miracle et se dirigea vers eux en entraînant la déesse.

— Ils vont nous mener jusqu'à la *Mariée Rouge*. Ensuite, nous lèverons les voiles aussi rapidement que possible.

— Je ne peux pas vous laisser faire cela ! lança Ihsan en les suivant.

— Je ne vous laisserai pas m'arrêter, Ihsan, répliqua Çeda.

Elle ferma le poing droit et se concentra sur la douleur. Le pouvoir du désert répondit aussitôt à son appel.

— Pas cette fois-ci.

Mais Ihsan continuait à se rapprocher. Il ne s'arrêta qu'au moment où la jeune femme dégaina Fille du Fleuve et la pointa vers lui.

— S'il te plaît, dit-il. (Il leva les mains en signe de paix.) Nous avons un but commun.

— Un but commun ? (Elle avança jusqu'à ce que la pointe de son shamshir ne soit plus qu'à quelques centimètres de son visage.) Comment osez-vous dire ça après ce que vous avez fait à Osman ? Après ce que vous avez fait à tant de gens ?

Cahil avança et s'arrêta à la droite d'Ihsan en tenant son marteau d'armes avec désinvolture. Husamettín, Zeheb et Yndris se rapprochèrent et se placèrent sur sa gauche. Sümeya, Kameyl et Jenise se rassemblèrent derrière Çeda, leurs sabres à la main.

— Vous avez l'air ridicules, grinça Cahil. Rengainez vos armes avant que je perde patience.

Çeda avança d'un pas, mais Ihsan s'interposa entre elle et le Roi Confesseur.

— Baisse ton sabre, Çeda. Je sais que tu es en colère, mais je t'en supplie, écoute la voix de la raison.

La jeune femme éclata de rire.

— Le temps de la raison est passé, Ihsan. Maintenant, ôtez-vous de mon chemin si vous tenez à la vie.

— Je ne peux pas faire cela. (Elle essaya de passer en l'esquivant, mais il fit un pas de côté pour l'empêcher d'approcher de Cahil.) Çedamihn, tout cela était écrit dans la *prophétie*.

Çeda n'en crut pas ses oreilles.

— Vous autres, Rois, n'avez jamais manqué d'imagination pour excuser vos crimes. Vous affirmez maintenant qu'ils résultaient d'une *prophétie* ?

— Tout cela a été prédit par Yusam. Il l'a écrit dans ses carnets. Et il a vu bien d'autres choses. Des choses que tu dois connaître. Des choses qui changeront ton destin.

— Allez vous faire foutre ! (Çeda fit siffler son sabre devant elle, obligeant Ihsan à reculer.) Vous et vos putains de prophéties !

— Tout était décidé d'avance.

— Non, sûrement pas ! Rien n'était écrit d'avance. Vous ne comprenez donc pas ? Les visions de Yusam… (La jeune femme jeta un coup d'œil en direction de Nalamae.) Les prédictions de l'arbre de Nalamae. Ce ne sont que des aperçus d'un avenir *possible*. Vous aviez des choix à faire. Et, que vous le vouliez ou non, vous en avez fait. (Elle pointa Fille du Fleuve vers Cahil.) Et lui aussi. Et il est grand temps qu'il en paie le prix.

— Tu parles d'avenirs possibles ? Yusam a vu beaucoup de choses, Çeda. Il a vu Sharakhaï en ruine. Il a vu ses habitants – hommes, femmes et enfants – morts. Nous devons agir avec une extrême prudence pour que cela n'arrive pas. Le destin de tous ces gens en dépend. Pas simplement le mien ou le tien. (Il fit un geste en direction des autres.) Pas simplement le leur. Celui de tous ceux que tu as connus. Emre. Davud. Sa sœur, la boulangère. Seyhan, le vendeur d'épices. Ibrahim, le conteur d'histoires. Et même cette gamine que tu avais prise sous ton aile, Mala. Le destin de tous ces gens, Çeda. Il dépend de nous. (Il avança d'un pas et poursuivit d'une voix plus basse.) J'ai trouvé un chemin que nous pouvons suivre. Un chemin qui permettra de sauver tout le monde. Tu ne comprends donc pas ? Nous *devons* le suivre !

L'inquiétude de sa voix était perceptible. Ihsan était un intrigant qui rêvait de régner seul sur Sharakhaï et, pour arriver à ses fins, il complotait depuis des générations, voire des siècles. Çeda pensait qu'il était sincère, qu'il voulait vraiment sauver la cité et ses habitants, mais rien ne prouvait qu'il ait trouvé le bon chemin pour y parvenir. Il était allé trop loin. Cahil était allé trop loin.

Ihsan dut sentir ses doutes, car il reprit la parole à voix basse.

— Ne m'oblige pas à te contraindre.

Un mélange de douleur et de chaleur embrasa la main droite de Çeda, comme si elle l'avait plongée dans une marmite d'eau bouillante. La sensation remonta le long de son bras jusqu'à son cœur et la colère qu'elle avait éprouvée un peu plus tôt se réveilla.

— Vous avez mal choisi vos mots, Ihsan. (Elle pointa Fille du Fleuve vers son œil.) Ne me menacez pas. Vous m'entendez ? Ne me menacez plus jamais !

Nalamae approcha et toucha l'épaule de la jeune femme.

— Je suis désolée pour Osman. Je suis vraiment désolée. Mais peut-être a-t-il raison. Rien ne nous oblige à faire route ensemble. Nous avons deux navires. Rendons-nous dans la vallée dont vous m'avez parlé. Recevons les visions que l'acacia daignera nous donner. Et nous verrons bien quel avenir attend les Rois de Sharakhaï.

Pendant un moment, Çeda ne put que respirer et écouter le bruissement de son sang dans ses oreilles. Elle savait que la déesse avait raison. Elle le savait, mais elle voulait l'oublier. Elle voulait effacer le sourire suffisant qui s'étalait sur le visage de Cahil et voir la lumière s'éteindre dans ses yeux. Frissonnant de rage, elle jeta Fille du Fleuve dans le sable, puis poussa un interminable hurlement. Cela ne l'aida en rien à calmer la frustration qui bouillonnait dans sa poitrine.

— Nous irons dans la vallée, dit-elle avec lenteur, articulant chaque mot comme s'il lui brûlait la gorge.

Puis elle se tourna et avança vers Cahil.

Le Roi Confesseur écarquilla les yeux et leva son marteau d'armes. Çeda continua à avancer et il frappa. Avec force. Et une maladresse incompréhensible.

Çeda, elle, était prête. Elle esquiva le coup, se pencha et avança tandis que Cahil frappait de nouveau. Le marteau d'armes siffla au-dessus de son crâne et la jeune femme se redressa en mettant tout le poids de son corps dans l'uppercut qu'elle lui porta à la mâchoire.

La tête du Roi Confesseur bascula en arrière. Il recula de quelques pas en titubant, puis essaya de lancer une nouvelle attaque, mais tout se termina en un instant. Çeda lui assena un coup de coude à la tempe, puis pivota et frappa du poing à l'estomac. Les poumons de Cahil se vidèrent tandis qu'il se pliait en deux et la jeune femme en profita pour lui porter un terrible coup de genou au visage. Cahil s'effondra en arrière, les yeux vitreux.

Çeda approcha et le toisa tandis qu'il se roulait en boule.

— C'est pour Osman, misérable sac à merde.

Et elle lui cracha dessus.

Ihsan regarda la scène avec détachement. Les yeux de Zeheb semblaient incapables de se fixer sur un point précis et ses lèvres articulaient des mots silencieux. À la grande surprise de Çeda, Husamettín avait empêché Yndris d'intervenir pendant le combat.

— Ce n'est pas terminé, dit-elle au Roi des Lames. (Puis elle se tourna vers Ihsan et Zeheb.) Rien n'est terminé.

Sur ce, elle alla récupérer Fille du Fleuve et se dirigea à grands pas vers les chevaux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 31



Horrifié, Willem regarda Cassandra entasser ses affaires dans de grands sacs informes. Elle partait. Et pour de bon apparemment. Mais Willem avait besoin d'elle. Elle était son seul lien avec Davud et Davud n'avait pas encore trouvé Nebahat.

Davud avait ratissé l'université après avoir reçu le dernier message de Willem. Il avait exploré chaque hall – plusieurs fois en général. Willem mourait d'envie de l'aider, mais il ne le pouvait pas. Il avait déjà poussé la contrainte qui l'empêchait de communiquer avec d'autres dans ses extrêmes limites. Il avait fait lire l'histoire de Bahri et du parchemin merveilleux à Davud et celui-ci en avait conclu que Nebahat se cachait peut-être dans la plus grande des nombreuses bibliothèques du collegium. Il l'avait fouillée, mais n'y avait rien trouvé. Il avait alors exploré les plus petites, y compris les collections privées rassemblées par de nombreux professeurs de la faculté. Mais il n'avait pas trouvé les archives secrètes de Nebahat, bien entendu. Pour cela, il devait se rendre au bâtiment des sciences.

Willem avait dressé une liste mentale des ouvrages qu'il pouvait montrer à Davud grâce au pendentif. Des histoires d'alchimistes et d'astrologues, des histoires qui mettraient peut-être le jeune homme sur la piste du bâtiment des sciences. Mais chaque fois qu'il voulait aller chercher un de ces livres, la contrainte l'en empêchait. Sa volonté l'abandonnait. Quelle que soit la force avec laquelle il s'y accrochait, l'idée s'effilochait et

se dissipait. C’était un plan trop direct, trop ancré dans la réalité. Willem ne pouvait même pas rassembler des histoires éparses qui, comme les fragments d’une mosaïque, auraient pu fournir à Davud les renseignements dont il avait besoin.

Il devait donc se contenter d’un rôle de spectateur tandis que le jeune homme explorait différentes pistes, la première desquelles le conduisit à se faufiler dans le hall des archives pour obtenir des informations sur Nebahat. Le mage de sang avait étudié au collegium des dizaines d’années plus tôt, mais il avait pris soin de faire disparaître son dossier et toute trace de son passage entre ces murs. Le chancelier Abi l’avait connu, mais Nebahat avait résolu ce problème avec son efficacité et sa cruauté habituelles.

Pour ne pas être découvert après avoir donné les livres à Davud, Willem était allé remettre le pendentif de Cassandra dans la boîte à bijoux en forme de cœur de la jeune femme. Il avait tellement envie de sentir l’aura de Davud qu’il retournait souvent dans la chambre de l’étudiante quand elle dormait pour regarder à travers la gemme. La plupart des nuits, Davud attendait devant l’autre bijou dans l’espoir évident d’obtenir de nouveaux indices, mais Willem ne pouvait qu’observer, tapi derrière un rideau de ténèbres. Il avait senti les sortilèges que le jeune homme avait tissés pour le capturer, mais, comme la fois précédente, il n’avait eu aucun mal à les déjouer. Sa contrainte ne l’empêchait pas seulement de parler. Elle l’obligeait aussi à éviter les sorts susceptibles de révéler sa présence.

Ce matin-là, alors que le soleil reprenait son éternelle bataille contre la nuit, quelque chose de terrible se passa. Cassandra ronflait doucement sur son lit quand on frappa à la porte. Willem, plongé dans la contemplation de la gemme du pendentif, n’avait pas entendu que quelqu’un approchait. Il aurait dû se dépêcher de filer par la fenêtre, mais il ne le fit pas. Il avait trop peur de perdre Davud à jamais. Alors, quand on frappa de nouveau, il se glissa dans la penderie de l’étudiante.

Il fermait les deux portes derrière lui quand il entendit la jeune femme s’agiter sur son lit.

— J’arrive !

On frappa une troisième fois. Avec plus d’insistance.

— J’arrive ! (La porte s’ouvrit dans un long grincement.) Qu’est-ce que tu fais là *à cette heure*, memma ?

— Je t’ai dit que je viendrais à l’aube. Tu es prête ? (Il y eut un bref silence.) Cassandra, je t’avais dit de *préparer tes affaires*.

— Je l’ai *fait* !

— Un petit coffre ? Nous avons besoin de tout, Cassa. Tu as oublié ?

À travers l’interstice séparant les deux battants de la penderie, Willem aperçut la jeune femme fourrer des vêtements dans un des grands sacs en toile que sa mère avait apportés.

— Je n’ai rien oublié du tout, dit Cassandra en ralentissant légèrement la cadence. Mais je ne comprends pas bien pourquoi il faut que je rentre à la maison.

— Ton père est *malade*.

— Et mes études ?

— Tes études vont devoir attendre.

La mère de Cassandra sortit du champ de vision de Willem. Il entendit une sorte de froissement et comprit qu’elle ramassait les vêtements de sa fille qui jonchaient le sol de la chambre.

— J’ai besoin de toi à la maison. Avec moi.

Willem se blottit dans un coin du placard. Il était caché par un ensemble de robes suspendues à une tringle, mais si on les écartait…

— Memma, je n’ai pas envie de partir d’ici.

Des pas se rapprochèrent. Des ombres empêchèrent la lumière de s’infiltrer dans l’interstice séparant les portes du meuble. Quelque chose heurta celle de gauche et Willem tressaillit de peur. Des vêtements chuintèrent sur les dalles en pierre.

— Franchement, Cassa, je ne croyais pas t’avoir élevée comme ça. Qu’est-ce que c’est que cette habitude de jeter tes affaires par terre ?

Par tous les dieux ! elles allaient ouvrir la penderie. Elles allaient le *voir*. Personne n’avait soupçonné son existence pendant des années et on allait le découvrir dans une penderie ! Parce qu’il avait été assez idiot pour ne pas filer quand il en avait eu l’occasion ! Trop absorbé par le pendentif, par Davud, par le désir de guider le jeune homme vers Nebahat.

Il envisagea de s’enfuir en courant. Il envisagea de jaillir de la penderie et de se précipiter par la fenêtre. Mais le sortilège qui l’empêchait de parler l’empêchait également de révéler sa présence. Il était pétrifié. Des larmes se rassemblèrent aux coins de ses yeux. Les portes s’ouvrirent en grand. Willem se recroquevilla tandis qu’un flot de lumière envahissait le meuble.

— Par tous les dieux qui respirent ! Cassa, je peux savoir *combien* tu as de robes ?

Et puis on frappa à la porte.

— Il faudrait signer le bon d'absence, annonça une petite voix.

Willem connaissait cette voix. C'était celle de la maîtresse du dortoir.

— Continue, dit la mère de Cassandra. Je reviens tout de suite.

— Memma, je ne veux pas rentrer ! (La voix de la jeune femme s'éloigna.) Laisse-moi rester jusqu'à la fin du trimestre, au moins.

Willem éprouva un profond soulagement. Les deux femmes se rendaient au bureau de la maîtresse du dortoir ! Il jaillit de la penderie dès que la porte se ferma derrière elles. Il avait déjà fait deux longs pas en direction de la fenêtre quand son regard se posa sur la table de chevet de Cassandra.

Le pendentif scintillait dans la boîte en forme de cœur.

Il pleura en songeant qu'il ne verrait plus Davud, qu'il ne pourrait plus l'aider.

Puis une idée lui traversa l'esprit comme un coup de tonnerre. Il refusa de s'appesantir dessus de crainte qu'elle se développe et se transforme en projet réfléchi. S'il le faisait, la contrainte l'obligerait à partir. Il en était convaincu. Alors il raisonna avec lui-même. Ne serait-il pas dans l'intérêt de Nebahat de s'emparer du bijou ? Il pourrait l'étudier et évaluer le risque qu'il était susceptible de représenter.

Oui. Bien sûr que oui. Nebahat serait ravi de l'examiner.

Willem le prit, le glissa dans sa chemise et sortit par la fenêtre alors que les voix de Cassandra et de sa mère se rapprochaient. La porte de la chambre s'ouvrit.

— Le sujet est clos, Cassa. Tu viens avec moi, un point c'est tout !

Willem n'entendit pas la réponse de l'étudiante. Il s'éloignait déjà le long du toit anguleux du dortoir. Il retourna au hall des sciences et se faufila à travers un sortilège de dissimulation de Nebahat. Il gagna les archives secrètes en se répétant qu'il allait donner le bijou au mage de sang.

Un instant, songea-t-il. *Pourquoi le réveiller maintenant ?*

Il cacha alors le collier sous son oreiller, dans la minuscule alcôve qui constituait son domaine. Il le montrerait à Nebahat un peu plus tard. Ou demain. Nebahat était un homme fort occupé après tout. Il ne fallait pas l'ennuyer avec des choses sans importance.

Quand il en aurait terminé avec cette histoire de noms, peut-être.

Oui ! excellente idée ! Quand cette affaire serait réglée, il aurait le temps de jeter un coup d'œil au collier.

Satisfait d'avoir pris la décision qui servait au mieux les intérêts de son maître, Willem se roula en boule et s'endormit.

Willem laissa le pendentif sous son oreiller pendant plusieurs jours. Il évita d'y songer de crainte que de dangereuses pensées germent dans sa tête. Il renonça même à observer Davud de crainte de se remettre à espérer. L'espoir et les dangereuses pensées risquaient d'activer la contrainte, et, si cela arrivait, il n'aurait pas d'autre choix que de tout raconter à Nebahat.

Alors il passa ses journées comme il le faisait depuis… depuis toujours, semblait-il. Il allait chercher des livres à travers le collegium. Il allait ranger ceux dont Nebahat n'avait plus besoin. Il lisait. Il lisait beaucoup. Pour s'occuper l'esprit ou pour satisfaire Nebahat qui lui posait souvent des questions et qui lui demandait ensuite d'étudier d'autres sujets. Ces derniers temps, le mage de sang s'intéressait beaucoup aux dieux du désert, aux années qui avaient précédé Beht Ihman et au début du règne des Rois sharakhiens.

Ce fut ainsi que Willem fut amené à lire des centaines d'ouvrages, de parchemins et de tablettes à propos des dieux du désert. Ce fut ainsi qu'il commença à entrevoir une trame. La plupart des histoires racontaient que des dieux venaient à Sharakhaï et s'adressaient au Roi au sommet de Tauriyat, mais quelques-unes laissaient entendre qu'ils avaient également rendu visite aux tribus du désert. Il comprit alors qu'ils avaient *planifié* la guerre. Trois ouvrages racontaient que Tulathan avait rencontré le Roi des Rois dans son palais bien avant Beht Ihman. Les dieux avaient informé Kiral et ses pairs qu'ils pourraient faire appel à eux si besoin était. Et les Rois l'avaient fait. Les tribus s'étaient rassemblées. Elles avaient fait route vers Sharakhaï. Elles étaient parties à l'assaut de ses murailles. Et bien évidemment, les Rois avaient supplié les dieux de leur venir en aide.

Et bien évidemment, les dieux avaient accepté. C'était ce qu'ils attendaient depuis le début. Willem le comprenait maintenant.

Mais dans quel *dessein* ? C'était le grand mystère que Nebahat cherchait à élucider.

Un mystère qui fascina Willem dès qu'il découvrit son existence. Pourquoi les dieux s'étaient-ils donné la peine de faire tout cela ? C'étaient

des dieux ! Il leur suffisait de claquer des doigts pour obtenir ce qu'ils voulaient, non ?

Il relut tous les documents que Nebahat lui avait confiés, les relut une fois de plus et en lut d'autres que le mage de sang n'avait jamais mentionnés. Il entrevit alors une nouvelle trame. Les dieux *voulaient* quelque chose. Quelque chose qu'ils ne pouvaient pas obtenir en claquant des doigts.

Le contact des anciens dieux. Les dieux qui les avaient créés, qui leur avaient insufflé la vie et qui étaient partis dans les champs lointains. Les jeunes dieux étaient prêts à tout pour sentir leur contact, mais ils n'avaient pas le droit de quitter ce monde pour gagner le prochain. Ils en étaient prisonniers comme Willem était prisonnier du collegium. C'était ainsi depuis toujours et il en serait toujours ainsi.

Un jour, Nebahat arriva aux archives secrètes avec trois caisses remplies de vieilles tablettes en argile.

— Lis-les, lui ordonna-t-il.

Voilà une tâche qui nécessite du silence, songea Willem. *Du silence et de l'obscurité.*

Il emporta les tablettes dans son alcôve et les lut à la lueur qui nimbait les angles des cunéiformes. Elles étaient anciennes. Très anciennes. Il n'aurait pas été surpris d'apprendre qu'elles dataient de l'époque de Beht Ihman, voire d'avant. La plupart étaient des transcriptions de poèmes et de paraboles, d'histoires qui avaient été déclinées sous d'innombrables formes au fil des siècles, mais, en lisant une des dernières, Willem sentit ses doigts le démanger. Elle avait été écrite par une femme qui avait assisté à Beht Ihman. Elle avait vu les dieux apparaître sur le mont Tauriyat. Elle avait vu les Rois sacrifier les Malakhed pour sauver la cité. Elle avait vu les membres de la tribu maudite être transformés en asirim.

Au cours de cette nuit, les dieux avaient parlé aux Rois et leur avaient accordé d'incroyables pouvoirs. Et de terribles faiblesses. Ces pouvoirs et ces faiblesses avaient été présentés à chaque Roi sous la forme d'un poème épique récité par Tulathan en personne. Puis les asirim étaient allés semer la mort parmi les tribus qui attaquaient la cité et les Rois avaient regagné leurs palais avec leurs suites. Mais la femme était restée, fascinée par les dieux qui n'avaient pas bougé. Elle avait observé Rhia qui se tenait face à l'affleurement rocheux derrière lequel elle se cachait.

La déesse dorée avait alors récité une dernière strophe, une strophe dont les implications troubleraient le sommeil de la femme pendant de longues années. Celle-ci se réveillait en nage, la nuit, hantée par la voix de Rhia. C'était pour se libérer de ces tourments qu'elle avait décidé de livrer son témoignage aux générations futures.

Willem contempla les mots, les ultimes vers qui révélaient tout.

Souffle du désert. Souffle du désert.

Il était sur le point de se lever et d'aller faire part de sa découverte à Nebahat quand il aperçut quelque chose de brillant sous son oreiller. Il le souleva et vit le pendentif de Cassandra. Le bijou était illuminé par l'aura de Davud.

Il était tout près. Il allait venir. Sable et pierre ! il allait trouver l'antre de Nebahat !

Un sentiment d'allégresse envahit la poitrine de Willem. Il avait envie de chanter, de danser. Nebahat allait enfin payer pour ce qu'il avait fait à Altan et à tant d'autres. Davud allait le châtier !

Et puis un terrible besoin s'imposa à lui. Non. Pas un besoin, une contrainte.

Ses mains se plaquèrent sous son menton. Il déglutit avec peine. Il secoua la tête avec tant de force que des étoiles apparurent autour de lui.

Je ne peux pas. Je ne peux pas. Par pitié, ne m'obligez pas à faire ça.

Et puis il oublia jusqu'à l'existence de la tablette qui l'avait tellement fasciné et qu'il tenait toujours de la main droite. Il attrapa le collier de la gauche et s'enfonça dans le tunnel sombre et sinueux. Il traversa le labyrinthe de bibliothèques, emprunta l'escalier en colimaçon et atteignit le rez-de-chaussée où Nebahat lisait un énorme livre posé sur une table.

Willem s'arrêta, et, au bout d'un certain temps, Nebahat leva un doigt comme il le faisait souvent quand il terminait le dernier paragraphe ou la dernière page.

Secoue-toi ! cria une voix dans sa tête. *File avec le pendentif !*

Mais il en était incapable. Nebahat leva enfin la tête, le regarda de cette manière qui n'appartenait qu'à lui et lui demanda ce qu'il voulait sans prononcer un mot.

Horrifié, Willem vit ses bras se tendre. Il voulut crier, prévenir Davud qu'il ne devait pas venir, mais la contrainte lui interdisait de faire cela.

Oh, dieux ! il aurait dû avertir Davud. Il aurait dû l'envoyer sur une fausse piste. Le malheureux allait mourir *à cause de lui*.

Willem ouvrit la main pour montrer le pendentif, puis pointa le doigt vers la galerie qui menait aux niveaux supérieurs et esquissa une grimace inquiète pour faire comprendre au mage qu'il y avait du danger.

Nebahat se leva sur-le-champ. Il observa l'entrée du passage pendant un instant, puis disparut dans un tourbillon de fumée verte.

Willem se tourna et vit deux silhouettes émerger de la sombre galerie. Comme il aurait voulu qu'elles changent d'avis. Comme il aurait voulu qu'elles fassent demi-tour.

Elles ne le firent pas. Pourquoi l'auraient-elles fait ? Elles pénétrèrent dans la lumière. Davud, méfiant. Esmeray avec son éternelle expression renfrognée.

— Bonjour, dit simplement Davud.

Fuis !

— C'est toi qui nous as laissé ces indices ?

Fuis !

Davud avança et leva les mains dans un geste amical.

— Je ne te ferai pas de mal.

Fuis ! Fuis ! Par pitié, fuis !

Il était trop tard. Nebahat se matérialisa derrière eux. Ils eurent à peine le temps de tourner la tête. Un faisceau de cordes noires jaillit de la main tendue du mage de sang et s'enroula autour de leur gorge, de leur bouche, de leurs poignets et de leurs chevilles. Ils tombèrent à genoux et basculèrent sur le sol de pierre. Willem regardait. Horrifié. Immobile. En larmes.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 32



La lumière de l’aube se répandait dans les rues sombres des Bas-fonds. Brama et Mae suivaient le garçon qu’ils avaient sauvé des adicharas. Il claudiquait et marchait lentement à cause de son pied-bot, mais il finit par les conduire à une ruelle poussiéreuse qui s’étendait entre une petite maison et un bâtiment trapu : le moulin que Brama avait aperçu dans les souvenirs de l’enfant. Grâce au pouvoir de l’os de Raamajit, il avait pris l’apparence d’un jeune voyou. Sa peau était lisse et la bosse de son front avait disparu. Mae avait refusé qu’il lui lance un sort identique. Elle s’était contentée d’enfiler une ample tunique, un justaucorps en cuir, un pantalon et une paire de sandales.

Brama regarda la ruelle dans laquelle l’adolescent avait uriné la veille.

— Rentre chez toi, lui dit-il.

Il n’eut pas besoin de le répéter. Le garçon se dirigea vers la petite maison aussi vite que son pied-bot le lui permettait.

Tandis qu’il appelait sa mère pour l’informer de son retour, Brama s’engagea dans la ruelle, Mae sur les talons. Arrivé au milieu, il s’accroupit, posa les paumes sur le sol en terre damée et sentit la présence de ceux qui avaient marché là. S’il s’était agi d’une rue très passante, il aurait sans doute été incapable d’identifier celle de la personne qui avait enlevé le garçon et l’avait envoyé dans le désert pour qu’il serve de pâture aux

adicharas. Mais la ruelle était peu fréquentée et il finit par trouver ce qu'il cherchait.

Il porta les doigts à son front et invoqua le pouvoir des anciens dieux en se concentrant sur le chemin à prendre. Devant lui, des traces de pas apparurent à la faible lumière de l'aube, des traces qui menaient vers le cœur des Bas-fonds.

Tandis que la cité se réveillait, il sentit Rümayesh fulminer. Elle était furieuse d'avoir été vaincue et cherchait déjà un moyen de reprendre le contrôle de son corps, mais elle était curieuse. Encore plus curieuse que Brama peut-être. Le mystère des adicharas, la raison de leur existence… C'était une énigme vieille de quatre cents ans que personne n'avait encore résolue. Et elle fascinait Rümayesh autant que le reste du monde.

Les traces scintillantes les conduisirent au centre de la ville, au collegium, puis s'estompèrent et disparurent sur le campus.

Brama s'arrêta et examina le chemin gravillonné.

— Il se passe quoi ? demanda Mae.

Brama insuffla plus d'énergie dans son sort, sans résultat.

— Il n'y a plus rien, dit-il. La piste s'arrête là.

Mae observa les bâtiments en grès autour d'elle. Ils étaient anciens ou relativement récents, petits ou immenses. Certains étaient si imposants qu'ils semblaient déborder sur les espaces voisins.

— Tu crois il vit là ?

— Il est possible qu'il se soit contenté de traverser le collegium, mais oui, je pense qu'il vit là. (Une brume légère montait du sol et se dissipait dans l'air frais du matin.) Cet endroit a quelque chose de bizarre.

— Quoi ?

— On dirait qu'il est vivant.

— À cause les étudiants ? demanda Mae.

Quelques jeunes gens se promenaient sur l'esplanade.

— Non. Je parle de la terre. Des bâtiments. C'est vraiment très étrange, Mae.

La guerrière esquissa une moue dubitative.

— Alors, la solution est quoi ?

Brama n'en avait aucune idée, mais il avait la ferme intention de le découvrir. C'était un objectif qu'il partageait avec Rümayesh. L'idée que la terrible ehrekh ait autant envie que lui d'en apprendre davantage à propos

des tribus et des offrandes aux adicharas était loin d'être réjouissante, mais au moins, elle ne chercherait pas à lui mettre des bâtons dans les roues. Que ferait-elle quand il aurait trouvé la réponse à ces questions ? Il l'ignorait, mais pour le moment il était content qu'elle le laisse chercher à sa guise.

Brama chercha pendant des semaines. Il explora le collegium sous une couverture magique pour empêcher les mages de sang de la cité de sentir sa présence. Il lança des sorts de localisation et de divination, des sorts identifiant les sources d'énergie. Tout cela aurait dû lui permettre de trouver l'endroit où se cachait la personne qui avait ensorcelé l'adolescent, mais il n'obtint aucun résultat et en conçut une grande frustration.

Un soir, il se mit en colère et décida d'enlever une professeure du collegium afin d'obtenir des informations. Alors qu'il la filait le long d'un sombre chemin gravillonné, il réfléchit à l'endroit où il accomplirait le rituel qui l'obligerait à parler. Ce fut seulement au moment où il se vit faire la première incision sur le ventre de la malheureuse qu'il renonça à ce projet délirant et reprit ses esprits.

Ce n'était pas lui, mais Rümayesh, qui voulait torturer cette femme. Il était hors de question qu'une innocente meure parce qu'il n'avait pas eu la force de résister. Il se concentra de toutes ses forces, repoussa l'ehrekh et dissipa ses sombres desseins. La femme au visage rond, aux cheveux frisés et aux joues parsemées de grains de beauté sentit qu'il se passait quelque chose d'anormal et scruta les ténèbres en quête de l'origine de son malaise. Ne voyant rien, elle se précipita vers le porche éclairé d'un immeuble de logements étudiants, entra et claqua la porte derrière elle.

Elle aurait pu nous apporter des réponses, souffla Rümayesh d'une voix mielleuse.

— Non, déclara Brama en contemplant la porte close. Elle ne sait rien. Et vous le savez parfaitement.

Rümayesh ne protesta pas, ce qui prouvait qu'il avait raison. Ce silence permit à Brama de mesurer l'étendue de la faim de l'ehrekh. Elle se nourrissait de la peur des mortels, de leurs souffrances. Elle se languissait de ces saveurs… et Brama également. Le jeune homme se demanda combien de temps il résisterait avant de succomber à sa volonté. Définitivement.

Il eut l’impression que l’écho d’un rire le suivait et se rapprochait. Un écho plus clair que le son original.

Mae avait contacté les espions de la reine Alansal infiltrés à Sharakhaï et avait obtenu une planque près du collegium. Elle voyait Brama à intervalles plus ou moins réguliers pour faire le point, mais les jours passaient et il ne faisait aucun progrès. Leurs rencontres devinrent de plus en plus rares et l’humeur du jeune homme de plus en plus sombre.

Peut-être que je ferais mieux de renoncer et de retourner dans le désert, songea-t-il.

Non, Brama. Cette affaire est bien plus complexe qu’elle en a l’air. Elle touche le cœur même de l’histoire du Grand Shangazi.

Rümayesh avait sans doute raison, mais quelle importance ? Cette quête ressemblait de plus en plus à une cause perdue.

Et puis il trouva quelque chose. Un jour qu’il se promenait sur le campus parmi les étudiants – qui frissonnaient inexplicablement lorsqu’ils l’approchaient de trop près –, il aperçut un fil éthéré qui flottait juste devant lui. Il crut d’abord qu’il s’agissait d’un fragment des sigils des murailles de la cité ou du vestige d’un rituel de sang maladroit.

Et puis il l’examina et remarqua son élégance. C’était un sortilège de contrainte et d’interaction. Il le suivit, mais le fil se perdit dans le néant. Peut-être parce que la cible était protégée par un sort de dissimulation identique à celui de la proie insaisissable de Brama. Il fit donc demi-tour et suivit la piste dans l’autre sens. Il aperçut alors une distorsion dans l’air, un sortilège de déguisement rudimentaire.

Le jeune homme souleva le voile en veillant à ne pas être repéré et… Par tous les dieux du désert ! il s’agissait de Davud, le fils de la boulangère ! Un garçon si brillant que les maîtres du collegium lui avaient proposé une bourse d’études. Une femme marchait à côté de lui. Elle l’aidait à tisser un sortilège de traque complexe. Brama ne l’avait jamais vue, mais elle ressemblait à une fille des quartiers ouest – visage tatoué, cheveux tressés et mine renfrognée laissant clairement entendre qu’elle était prête à suriner le premier qui lui manquerait de respect. Sauf que ses yeux étaient laiteux. Brama ne savait pas ce qui se passait, mais tout cela l’intriguait au plus haut point. Un diplômé du collegium et une mage vulgaire des quartiers ouest tissant un sort susceptible de les mener à un

endroit qui était *très probablement* celui que Brama cherchait depuis des semaines ? Comment aurait-il pu résister ?

Les deux jeunes gens marchaient d'un pas lent et prudent. Brama les suivit, enveloppé dans une cape de silence. Ils pénétrèrent dans un grand bâtiment rectangulaire et remontèrent l'allée centrale jusqu'à une salle, un capharnaüm organisé de tables en pierre, d'étagères et de vases à bec soutenus par diverses structures en métal. Ils poursuivirent leur chemin et entrèrent dans une réserve. Brama l'avait déjà inspectée à plusieurs reprises et il n'y avait rien trouvé, mais Davud et sa camarade poussèrent une armoire remplie de fioles contenant des poudres et des liquides bigarrés. Le meuble pivota.

Les deux jeunes gens pressèrent le pas, sentant peut-être qu'ils approchaient de leur but. Ils descendirent un escalier en colimaçon, puis longèrent un couloir au bout duquel se trouvait une pièce éclairée par des lanternes. Brama sentit qu'il y avait deux personnes à l'intérieur. Comment avaient-elles pu lui échapper si longtemps ? Il l'ignorait, et, à cet instant, il s'en contrefichait. Il était fasciné par la tournure que prenaient les événements.

Soudain, une des personnes qui se trouvaient dans la pièce disparut et réapparut devant Brama. Un mage. Peut-être celui qui avait lancé les sorts qui dissimulaient cet endroit.

Davud et sa camarade arrivèrent à l'entrée de la salle souterraine et leurs silhouettes se découpèrent dans la lumière. Ils ressemblaient à des goules, à des âmes en route vers les champs lointains. À cet instant, le mage se précipita vers eux et leur toucha l'épaule. Les deux jeunes gens s'effondrèrent lourdement sur le sol.

Les instincts de voleur de Brama se réveillèrent aussitôt. Il avança sans faire de bruit et regarda le mage traîner Davud vers un endroit sombre. Son large visage et son front orangé orné d'un cercle jaune vif laissaient supposer qu'il s'agissait d'un Malasanien.

Il se pencha, perça le poignet de Davud à l'aide d'un anneau de sang et porta la plaie à sa bouche. Puis il traça un sigil dans l'air.

Davud se réveilla et frissonna. Ses yeux étaient vitreux.

— Nebahat.

— Oui, dit le Malasanien. Maintenant, lève-toi.

Davud se leva, comme s'il était une marionnette dont le mage tenait les fils.

Nebahat esquissa un sourire admiratif.

— Je dois avouer que je suis impressionné. Tu as réussi à nous échapper et je ne pensais plus te revoir. Pourquoi es-tu venu ?

La réponse de Davud abasourdit Brama.

— Parce que vous avez tué le recteur Abi, dit le jeune homme d'une voix monocorde. Parce que vous cherchez les descendants de la treizième tribu. Parce que les personnes que vous identifiez disparaissent les unes après les autres.

Cette dernière raison… C'était justement ce que Brama voulait savoir : pourquoi on envoyait des offrandes dans les champs en fleur. Si Davud disait vrai, ce n'était pas seulement à cause de leur sang, mais aussi de leurs origines. C'étaient des descendants de la treizième tribu. Une fois de plus, ces pauvres gens se retrouvaient victimes des complots ourdis par les puissants de Sharakhaï.

— Est-ce que c'est la vérité ? demanda Brama en avançant dans la lumière.

Nebahat sursauta de peur et trébucha contre une pile de livres. Il tomba à quatre pattes et recula comme un crabe affolé.

— Est-ce que c'est la vérité ? insista Brama. Est-ce que vous envoyez des offrandes dans les champs en fleur pour nourrir les arbres tors ?

Les yeux du mage étaient rivés sur le visage mutilé de Brama et sur l'étrange bosse qui déformait son front. Il leva une main et entreprit de tracer un sigil complexe dans l'air.

— Non, non, non, dit Brama. (Il l'arrêta d'un simple geste.) Maintenant, dites-moi : est-ce que c'est vous qui envoyez ces offrandes ?

Les bajoues de Nebahat frémirent. Ses yeux étaient écarquillés comme des soucoupes. Il hocha la tête.

— Pourquoi ?

Le mage déglutit et sa pomme d'Adam s'agita furieusement.

— Pour la Reine Meryam, articula-t-il à grand-peine.

À cet instant, il se produisit quelque chose d'étrange. Brama sentit son sort de soumission *glisser* sur Nebahat comme les patins d'un navire sur le sable. Il crut que le Malasanien avait réussi à se libérer, mais il se rendit vite compte que c'était l'œuvre de l'autre personne qui se trouvait dans la salle :

un jeune homme rasé de près avec des yeux brillants, des sourcils broussailleux et un visage d'ange. Il avait *déplacé* son sortilège.

Brama en resta bouche bée.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

Le jeune homme ne bougea pas. Ne répondit pas. Brama s'apprêtait à l'obliger à le faire quand il s'aperçut qu'il était sous le coup d'une contrainte qui *l'empêchait* de parler. Il essaya de la neutraliser, mais le jeune homme contra ses sorts avec une facilité déconcertante.

Brama essaya de nouveau, et un éclair passa devant ses yeux. Le monde vacilla et il éprouva un étrange sentiment de nausée.

Profitant de son étourdissement, Rümayesh surgit des profondeurs comme un léviathan affamé et traça un sigil dans l'air pour neutraliser le sort responsable du malaise. Nebahat en préparait déjà un autre. L'ehrekh voulut l'arrêter, mais imposer sa volonté à Brama lui avait coûté de précieuses secondes et le mage de sang disparut dans un nuage de fumée verte.

Le jeune inconnu ne bougeait pas. Il ressemblait à un agneau terrifié. Une détresse intense se lisait dans ses yeux. Ses lèvres articulaient des mots mais aucun son ne sortait de sa bouche.

Rümayesh se dirigea vers lui, bouillonnante de colère.

— Tu vas répondre à mes questions, gronda-t-elle. (Elle le saisit par le cou et brisa les chaînes qui l'entravaient en puisant l'énergie nécessaire dans l'os de Raamajit.) Réponds, maintenant. Pourquoi la Reine Meryam cherche-t-elle les descendants de la treizième tribu ? Pourquoi les envoie-t-elle dans les champs lointains ?

En guise de réponse, le jeune homme leva la tablette d'argile qu'il tenait d'une main tremblante. Rümayesh la prit avec un mélange de peur et de respect que Brama n'avait jamais senti chez elle. Elle la lut et les pensées du jeune homme arrivèrent jusqu'à elle, portées par les ailes de son sortilège. La tablette et les pensées évoquaient les dieux, leurs désirs les plus secrets, la manière dont ils manipulaient les peuples du désert – les tribus, les habitants de la cité, mais aussi les Rois – pour atteindre leur but.

Tout devint clair. Les objectifs des dieux avaient enfin été dévoilés. La tablette glissa des doigts de l'ehrekh, oubliée dans l'immensité de ce moment.

Le jeune homme hoqueta et tendit les mains, mais il était trop tard. Elle tomba et se brisa sur le sol en pierre.

Rümayesh le remarqua à peine. Elle avait le plus grand mal à se maîtriser. Son cœur avait ouvert ses portes, libérant un torrent de joie et d'excitation. Elle avait l'impression de pénétrer dans un monde nouveau.

Elle pivota sans un mot et s'enfonça dans le tunnel par lequel elle était arrivée. Elle ne regagna pas la surface. Elle se dirigea vers un endroit qui n'avait pas été taillé par la main de l'homme, mais par le temps et l'érosion.

Elle se dirigea vers un endroit qu'elle avait senti à maintes reprises, mais qu'elle n'avait jamais visité. Un endroit où se rassemblaient les racines des adicharas. Et tandis qu'elle contemplait l'immense caverne et le cristal violet suspendu au milieu, elle comprit que c'était là que se jouerait la dernière scène d'une longue histoire. Les Rois. Les asirim. Les offrandes enlevées et jetées aux adicharas. Les dieux n'avaient pas ménagé leur peine. Ils avaient tout planifié, tout dirigé, étape par étape, dans un dessein précis.

Tandis qu'elle marchait sur le sol spongieux et se dirigeait vers le cristal, hypnotisée par la lumière violette, les derniers fragments du puzzle se rassemblèrent. Les manipulations qui duraient depuis des siècles. La réticence des dieux à intervenir directement. La lente accrétion du cristal alimenté par le sang des offrandes, génération après génération. La cruauté implacable des Rois n'avait pas seulement servi à protéger leurs trônes. Elle avait avant tout servi les intérêts des dieux. À créer un portail, à ouvrir un chemin vers le monde au-delà. Cela semblait impossible, mais Rümayesh se souvint que les anciens dieux avaient offert des âmes immortelles aux hommes, mais pas aux jeunes dieux. C'était cela que les jeunes dieux voulaient depuis toujours. C'était de cela qu'ils avaient *besoin* pour forcer la barrière impénétrable qui les séparait des champs lointains.

Ils avaient cependant évité d'intervenir trop souvent. Pour ne pas tisser des liens trop étroits avec ce monde comme Nalamae. Des liens qui risquaient de les empêcher de le quitter. Alors ils avaient manipulé les hommes pour qu'ils nourrissent les arbres. Pour qu'ils œuvrent à la fabrication du cristal. Pour qu'ils ouvrent un chemin vers les champs lointains. Un chemin que les jeunes dieux emprunteraient le moment venu pour réaliser leur rêve le plus cher : retrouver les anciens dieux, sentir leur contact, s'asseoir devant eux et se délecter de leur aura. Et qu'importe si, pour cela, il fallait laisser un monde ravagé derrière eux.

Quand enfin les champs flétriront,
Quand les maux s’effaceront,
Les Dieux franchiront le voile,
Et la terre sera refaite.

C’était la dernière strophe de la tablette en argile, les dernières paroles que les dieux avaient prononcées la nuit de Beht Ihman. Sharakhaï était promise à la destruction, Rümayesh en était certaine, mais en quoi cela la concernait-elle ? Elle se contrefichait de ceux qui resteraient derrière. L’important, c’était que les dieux avaient trouvé un moyen de gagner les champs lointains. Et s’ils pouvaient emprunter ce chemin, elle le pourrait aussi.

Et elle le ferait.

Elle allait veiller à ce que les offrandes continuent. Elle allait veiller à ce que le plan des dieux se déroule sans accrocs.

Et quand tout serait prêt, elle les suivrait au paradis.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 33



Tétanisé par la peur, Willem regarda l'homme balafré s'éloigner à grands pas. Pierre et sable ! comment pouvait-il dégager une telle puissance ? Nebahat était un mage redoutable, mais ce n'était qu'un enfant comparé à la créature qui avait forcé son esprit et s'était emparée de ses souvenirs.

Par la grâce des Fileuses du Destin, les ténèbres du tunnel avalèrent l'homme balafré et le bruit de ses pas s'estompa avant de disparaître. Ce fut seulement à ce moment que Willem s'accroupit et essaya de rassembler les fragments de la tablette. Il se rappelait les mots qui étaient gravés dessus, mais il avait l'impression que le désert avait perdu quelque chose d'important depuis qu'elle était brisée.

Un scintillement attira son attention. Davud et Esmeray. Oh, dieux ! il les avait oubliés ! Il se leva, haletant. Il voulait se précipiter vers eux, il voulait les libérer du sort de Nebahat, mais comment faire ? Il était toujours soumis à la contrainte de Nebahat. L'homme balafré l'avait neutralisée, mais cela n'avait pas duré. Elle était revenue, toujours aussi forte, et Willem était incapable de la surmonter.

Il recula lentement vers une allée séparant deux rangées de bibliothèques. Il allait regagner son repaire. Il allait les abandonner à Nebahat. Il n'avait pas le choix. Il ne pouvait rien faire d'autre.

Qu’est-ce que le mage de sang allait faire d’eux ? Leur arracher des informations, sans nul doute, mais ensuite ? Quel serait leur châtiment ?

Une voix murmura la réponse dans son esprit.

La mort. Ce sera leur récompense pour l’avoir trouvé.

Il heurta un meuble et sursauta, effrayé. Puis il pivota avec lenteur et observa les immenses bibliothèques qui abritaient des centaines de livres, de parchemins et de tablettes. Il leva la main vers celle qui était devant lui et son doigt effleura le dos en cuir craquelé d’un ouvrage. Juste en dessous se trouvaient des étagères en bois supportant d’anciennes tablettes et, à côté, les motifs entrelacés d’un des trésors les plus précieux de Nebahat : un des premiers exemplaires de l’Al’Ambra.

Willem avait toujours été un spectateur. Il avait toujours lu des histoires en se demandant ce qu’on pouvait ressentir lorsqu’on les vivait.

On se sent comme ça, souffla la voix dans sa tête. *On se sent exactement comme ça.*

Que raconteraient les histoires à son sujet ? Le décriraient-elles comme une victime ? comme un lâche ? Le mentionneraient-elles seulement ?

Pas si tu pars. Pas si tu les abandonnes à un homme que tu sais mauvais.

Willem se tourna.

Je ne peux pas les abandonner. Je dois trouver un moyen.

Il avança. Chaque pas exigeait un effort surhumain, comme s’il portait la cité tout entière sur ses épaules. Chaque instant était un instant de terreur au cours duquel il imaginait Nebahat surgissant du tunnel. Il pouvait encore renoncer. Il pouvait encore regagner son alcôve, se rouler en boule et plaquer les mains contre ses oreilles jusqu’à ce que tout soit terminé.

Il ne le fit pas. Il avança dans la douleur, pas après pas, jusqu’à ce que Davud soit à ses pieds. Mais au fait, qu’allait-il faire maintenant ? Il n’en avait aucune idée. Ses chaînes l’entravaient plus fermement que jamais.

Davud le regardait. Immobile. Prisonnier. Il semblait confus, comme s’il ne savait pas quoi penser de Willem. Et il avait peur. Nebahat allait revenir, il n’y avait aucun doute là-dessus. Ce n’était qu’une question de temps.

Le sortilège qui affectait Davud scintillait par intermittence et ternissait l’aura du jeune homme.

Quelle ironie, songea Willem.

Davud méritait de briller comme une étoile.

Et si…

Willem déglutit.

Et s'il les interrogeait *à la place* de Nebahat ? et lui résumait ce qu'il aurait appris à son retour ? Et s'il libérait Davud et Esmeray *dans le seul dessein* de les faire parler ? Est-ce que cela ne rendrait pas service à son maître ? Sans compter qu'il obtiendrait probablement de meilleurs résultats. Davud et Esmeray n'auraient pas peur de lui. Ils seraient même *ravis* de répondre à ses questions.

Willem eut l'impression que son estomac se repliait sur lui-même, mais il l'ignora et s'accroupit. Sa paume était moite de sueur lorsqu'il la posa sur le visage de Davud. Il la fit glisser le long de son corps en tirant sur le sortilège. Comme s'il retirait la peau d'un lapin.

La lumière du jeune homme brilla de nouveau. Il toussa et s'assit.

Willem se rapprocha d'Esmeray et répéta l'opération. La jeune femme brilla à son tour, mais ses couleurs étaient tellement vives qu'il recula précipitamment.

Esmeray se leva d'un bond. Willem agita les mains pour leur demander de rester, mais elle le repoussa sans ménagement.

— N'approche pas ! cria-t-elle.

Elle prit Davud par le bras et essaya de l'entraîner vers le tunnel.

Par la grâce des dieux, il resta figé. Il regardait Willem avec une fascination hypnotique.

— Dis-moi ton nom, demanda-t-il. (Willem secoua la tête avec énergie.) Qu'est-ce qui nous est arrivé ?

Willem aurait bien aimé le savoir. Il ne comprenait rien à ce qui venait de se passer, lui non plus.

— Viens, Davud, dit Esmeray en le tirant par la manche. Il faut partir.

Par pitié, ne partez pas !

Il fallait qu'il leur raconte son histoire. Il n'avait pas d'autre moyen de justifier ce qu'il avait fait. S'il n'y parvenait pas, il… il ne savait pas trop. Il ne voulait même pas y penser.

Il leva les mains devant lui pour arrêter Davud et Esmeray, puis se précipita vers la table qui servait de bureau à Nebahat. Il examina les piles de livres, mais ne trouva pas celui qu'il cherchait. Il était pourtant certain de l'avoir posé là. Le mage de sang avait dû l'emporter.

Il alla regarder sur les autres tables, frénétique.

— Davud, viens, insista Esmeray. Il peut revenir d’un instant à l’autre.

— Attends, souffla Davud.

Il resta où il était, observant Willem avec calme.

Une copie, songea Willem. *Une copie de la même histoire.*

Il grimpa un escalier en colimaçon pour atteindre une étagère supérieure. Et il le trouva. Un épais volume écrit un siècle plus tôt. Il descendit et le posa sur la table la plus proche de Davud et d’Esmeray, puis l’ouvrit à la page voulue.

Davud approcha et se pencha sur le livre. La curiosité finit par vaincre les réticences d’Esmeray, et elle le rejoignit pour lire avec lui.

C’était l’histoire d’un marin qu’un méchant roi avait enfermé dans une oubliette pendant cent jours et cent nuits. Il avait été libéré non pas par le roi, mais par la princesse qui avait passé ces cent jours à lui raconter des légendes de son pays. Le marin ne lui avait jamais rendu la pareille bien qu’elle le lui ait demandé à maintes reprises. Elle était persuadée qu’une fois libre il se dépêcherait de partir, mais il avait pris le temps de lui expliquer les raisons de son voyage. Il était en quête d’une fleur mystérieuse qui était censée guérir un mal funeste dont souffrait sa femme. Profitant d’un voyage de son père dans les terres intérieures, la princesse avait conduit le marin à son navire et lui avait donné une de ces fleurs mystérieuses.

Davud leva les yeux du livre et regarda Willem avec douceur et gentillesse. Il avait compris ce qu’il voulait.

— Je suis venu ici, dit-il, parce qu’un étudiant du nom d’Altan a disparu. C’est le cousin d’un ami à moi, Tariq.

Il poursuivit. Il raconta comment il était allé voir Tariq afin de rencontrer Undosu avec qui il espérait négocier un marché avec l’Enclave, un marché qui assurerait la sécurité d’Esmeray et d’Anila, qui était son amie. Il raconta comment il avait exploré le collegium dans l’espoir d’apprendre ce qui était arrivé à Altan, comment il avait trouvé les indices que Willem avait laissés à son intention et comment il avait découvert le repaire de Nebahat grâce au lien entre les deux pendentifs.

C’était suffisant, sentit Willem. C’était suffisant pour contourner la contrainte de son maître et les libérer. Mais il lui restait une dernière chose à faire.

Il fouilla dans les affaires de Nebahat pendant quelques instants et trouva un minuscule compas en cuivre. Il le prit et le posa sur les pages ouvertes du livre, la pointe en direction de la fleur mystérieuse que le marin avait cherchée si longtemps. Puis il recula précipitamment tandis que Davud approchait pour regarder le papier jauni et les mots délavés.

— Undosu ? demanda-t-il en ramassant le compas. Cet instrument me permettra de trouver Undosu ?

Willem détourna les yeux et se fit aussi petit que possible. Il ne pouvait rien faire d'autre, car il avait atteint les extrêmes limites de la contrainte de Nebahat.

Par pitié ! Par pitié, faites qu'il comprenne !

— Merci, dit Davud avec un hochement de tête satisfait.

Puis il partit avec Esmeray. Leurs silhouettes disparurent dans les ténèbres du tunnel, mais par leurs auras papillotantes et scintillantes. Willem les observa pendant de longues secondes, jusqu'à ce qu'ils franchissent le premier coude du passage.

Ce ne fut qu'à cet instant qu'il s'autorisa à sourire.

Nebahat revint, écumant de rage. Il n'avait pas été attaqué une fois, mais deux. D'abord par Davud et Esmeray, puis par l'homme au visage balafré – le Prince en Haillons, ainsi qu'il l'appelait.

Willem se garda bien de lui raconter quoi que ce soit. Il redoublerait de colère s'il apprenait qu'il était mêlé à cette affaire, et à quoi cela servirait-il ?

Une partie de lui aurait voulu en raconter davantage à Davud, aurait voulu lui parler de la tablette, des vers et des machinations des dieux. Mais plus le temps passait, plus cette idée lui paraissait saugrenue. La femme qui avait gravé la tablette avait juste exprimé ses craintes, des craintes qu'elle avait entretenues et attisées jusqu'à ce qu'elles se transforment en brasier ardent. Avec le recul du temps, Willem se rendit compte que tout cela n'était rien d'autre qu'une histoire improbable qui volerait en éclats si on l'analysait avec tant soit peu de sérieux.

Comme une vieille tablette d'argile, songea-t-il.

Non, mieux valait ne pas en parler.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 34



Çeda, Sümeya, Kameyl, Jenise et la déesse – la réincarnation de Nalamae – étaient à bord de la *Mariée Rouge* qui faisait route vers l'est. Les quatre Rois et leur équipage les suivaient à bord du galion dont ils s'étaient emparés après la bataille contre Goezhen – le seul qui n'avait pas été endommagé par le dieu sombre. Çeda avait insisté pour qu'ils maintiennent un écart d'une demi-lieue. Elle se méfiait toujours d'eux, de Cahil, surtout, mais elle était désormais convaincue qu'Ihsan ne lui avait pas menti – ce qu'elle n'aurait jamais avoué, pas même sous la torture. Le Roi Éloquent avait dit qu'il avait trouvé un moyen de survivre au conflit imminent contre les dieux. Une partie de la jeune femme aurait préféré ne pas le croire, mais, comme sa mère avait l'habitude de dire : les désirs et les souhaits sont comme des grains de sable. Si on les laisse s'empiler autour de soi, ils finissent par vous enterrer. Il aurait été dangereux de ne pas tenir compte des avertissements d'Ihsan.

Les jours passèrent et une sourde angoisse envahit la jeune femme. Elle craignait que Goezhen réapparaisse et les attaque de nouveau. Elle passait tous ses moments libres à scruter l'horizon en quête d'un signe trahissant

son approche, mais elle n'en trouva pas et elle commença enfin à espérer qu'ils avaient échappé à sa colère.

— Pourquoi prendrait-il le risque de nous suivre ? avait demandé Kameyl. Il a déjà essayé de tuer la déesse et cela a failli lui coûter la vie.

Çeda avait haussé les épaules.

— Il est peut-être en train de lécher ses blessures.

— Peut-être, mais il sait désormais que Nalamae a retrouvé ses pouvoirs. Il y réfléchira à deux fois avant de nous attaquer de nouveau.

Çeda n'en était pas si sûre. Il l'avait déjà fait, et il était bien possible qu'il le refasse.

Au quatrième jour du voyage, Sümeya sortit sa lunette et observa l'horizon. Elle se figea alors que l'instrument d'optique se braquait sur le navire des Rois qui suivait la *Mariée Rouge*.

Çeda plissa les yeux et leva la main à son front pour se protéger du soleil. La flamme blanche qui claquait au sommet du grand mât comme une queue de cerf-volant miréen était à peine visible. Ihsan voulait leur parler. Et cela devait être important dans la mesure où la flamme avait été hissée et descendue à plusieurs reprises. Çeda était trop en colère pour accepter les Rois autour de leur feu, mais plus ils se rapprochaient de la vallée, plus cette rencontre devenait inévitable. Elle devait découvrir ce qu'Ihsan savait.

— Dis-lui de venir lorsque nous aurons monté le camp, lança-t-elle à Sümeya. Seul.

Ils jetèrent l'ancre peu après le coucher du soleil. Jenise et Kameyl s'occupèrent du navire pendant que Çeda allumait un feu et que Sümeya disposait quatre tapis tout autour. Nalamae prépara des assiettes de pain au levain épicé, de légumes marinés, de viande fumée enduite de pâte au piment rouge et de sauce fraîche au yaourt et au citron. Elle les posa devant chaque tapis avec des petits gobelets et un pichet plein d'eau.

Elles s'apprêtaient à s'asseoir et à manger quand Ihsan émergea de l'obscurité. Il brandit une bouteille d'arac et esquissa un sourire mielleux.

— Je ne viens pas les mains vides.

Kameyl leva les yeux au ciel, ramassa son assiette et s'en alla sans prononcer un mot.

Jenise retourna au navire sans toucher à la nourriture qui lui était destinée.

— Je vais prendre le premier quart, lâcha-t-elle.

Sümeya, toujours aussi pragmatique, s’assit sur un tapis, fit signe au Roi Éloquent d’approcher, puis invita Çeda et Nalamae à faire de même.

Çeda se plaça en face d’elle pour que le Roi ne soit pas trop proche de Nalamae. La déesse s’installa à son tour et posa son bâton à côté d’elle. Ihsan se dirigea vers un tapis à motifs rouges et s’assit en tailleur.

— Puissions-nous nous rencontrer un jour sous des auspices plus cléments, déclara-t-il avant de poser la bouteille d’arac près de Çeda.

Çeda l’ignora et but l’eau de son gobelet.

— Dites ce que vous avez à dire.

Ihsan décida néanmoins de prendre son temps. Il glissa deux lanières de viande à l’intérieur du morceau de pain au levain et les couvrit de légumes et de sauce. Puis il mordit dedans et mastiqua avec un plaisir évident.

— C’est délicieux, dit-il sans s’adresser à personne en particulier.

— C’est une recette de famille, expliqua Nalamae.

Ces paroles provoquèrent un curieux changement d’atmosphère. Elles rappelaient que la femme était toujours présente dans le corps que la déesse s’était approprié. Une femme avec une famille et une vie à Sharakhaï.

— Eh bien ! dit Ihsan entre deux bouchées. Je n’ai jamais rien mangé d’aussi fin.

Il but un peu d’eau, puis déboucha la bouteille et en proposa à Sümeya. Celle-ci jeta un coup d’œil à Çeda, puis vida son verre et le tendit vers Ihsan. Le Roi inclina la bouteille et, à la lumière des flammes, un flot de cuivre en fusion s’échappa du goulot dans un gargouillis étouffé. Nalamae haussa les épaules, puis tendit son verre à son tour. Ihsan le remplit avant d’en proposer à Çeda.

La jeune femme ferma les paupières et expira avec lenteur avant d’accepter son offre.

— Dépêchez-vous de nous dire ce que vous avez à nous dire, vous voulez bien ?

Ihsan la servit et tout le monde leva son verre. Çeda but une gorgée. Elle aurait voulu trouver l’alcool exécrable, mais par tous les dieux ! c’était un nectar. Une pointe tourbée se mêlait aux arômes de prune et de mandarine. Il était si bon qu’elle but le reste d’un coup, pour ne pas avoir le temps de savourer un présent d’Ihsan.

— Parlez-nous des carnets, dit Sümeya.

— Les carnets, oui. (Ihsan regarda Nalamae de l’autre côté du feu.) Mais avant tout, permettez-moi une brève digression. Êtes-vous toujours capable d’invoquer vos pouvoirs comme vous l’avez fait contre Goezhen ?

La méfiance se glissa sur le visage de la déesse.

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Je vais prendre cela pour un « non ». Et les souvenirs de vos vies antérieures ? Est-ce que vous les avez retrouvés ?

Nalamae lança un regard à Çeda et Sümeya avant de répondre, comme si elle craignait de les décevoir.

— Non.

— Éprouvez-vous des sensations d’attraction ? l’envie d’aller dans une direction plutôt qu’une autre ? Ou cela vous est-il arrivé au cours des jours précédents ?

— Non.

— Ihsan…, intervint Çeda.

Mais le Roi l’interrompit d’un geste de la main.

— Est-ce que le désert vous semble différent ?

À ces mots, Nalamae leva la tête et regarda au-delà du feu. Un étrange jeu d’ombre et de lumière se peignit sur ses traits.

— Oui.

— Dites-moi en quoi.

— J’ai l’impression… (Elle se tut pour chercher la meilleure manière d’expliquer ce qu’elle ressentait.) J’ai l’impression de me tenir face à la mer. Et que cette mer me dévorera à l’instant où je mettrai un pied dans l’eau.

Ihsan hocha la tête comme s’il s’était attendu à de telles paroles.

— Certaines visions décrivent une déesse hésitant à reprendre son ancien manteau. Je vous en supplie ! Si difficile que cela puisse être, il faut que vous laissiez cette mer vous dévorer.

— Pourquoi ? demanda Nalamae. Que savez-vous ?

— Je pense que ce qui s’est passé au port n’était que le début. Vous devez trouver votre voie, et vous ne pouvez le faire qu’en embrassant votre nouvelle vie et en oubliant la précédente. (Il parlait de la vie de la femme appelée Varal.) Si vous y parvenez, je pense que vous pourrez échapper à Goezhen et aux autres. Quant aux visions… (Il poursuivit sans remarquer les larmes qui se rassemblaient dans les yeux de Nalamae.) Je vous

conseille de rester prudente. Yusam a vu beaucoup d'avenirs différents, et nous ne savons pas encore lequel se concrétisera. Mais laissez-moi vous décrire…

Il s'interrompit et remarqua enfin la détresse de la déesse. Il se mit alors à bafouiller comme un enfant à un dîner de fête.

— Pardonnez-moi. J'imagine que cela doit être très difficile pour vous.

Çeda serra la main de Nalamae.

Et Nalamae serra la sienne en clignant des paupières pour chasser ses larmes.

— Poursuivez, dit-elle à Ihsan.

Le Roi hocha la tête.

— Je vais vous décrire la vision qui me semble la plus probable. Nous savons que les dieux ont préparé les événements de Beht Ihman. Nous savons qu'ils ont manipulé de nombreuses personnes à Sharakhaï et dans le Grand Shangazi pour que les Rois se sentent menacés par les tribus qui s'étaient révoltées. Nous savons qu'ils voulaient quelque chose quand ils ont accepté de nous sauver et qu'ils ont sacrifié la treizième tribu.

— C'est *vous* qui nous avez sacrifiés, intervint Çeda.

Un claquement sec monta des braises et Ihsan choisit ses mots avec soin.

— Je ne le nierai pas. Les questions qui se posent désormais sont les suivantes : à quoi a servi la création des asirim ? Pourquoi les dieux ont-ils insisté pour qu'on offre des sacrifices aux adicharas ? Pourquoi les racines de ceux-ci nourrissent-elles un cristal caché dans les entrailles de la cité depuis quatre cents ans ? Plusieurs avenirs montrent Sharakhaï détruite, rasée. Dans un certain nombre d'entre eux, les dieux sont présents. Dans d'autres, la cité n'est plus qu'un amas de ruines sans âme qui vive. Dans d'autres encore, elle est intacte, mais déserte. Une ville fantôme.

— Si les dieux voulaient la destruction de Sharakhaï, pourquoi ne s'en chargeraient-ils pas eux-mêmes ? demanda Sümeya.

— Pourquoi, en effet ? opina Ihsan. Les visions de Yusam prédisent deux événements qui auront un impact majeur sur l'avenir. (Il se tourna vers Nalamae.) Dans le premier, vous affrontez Goezhen une nouvelle fois. Et le résultat de cet affrontement a une conséquence directe sur l'avenir de Sharakhaï.

— Dites-moi ce que Yusam a vu, demanda la déesse.

— Soyez prudente, dit Ihsan. En règle générale, il vaut mieux éviter de prendre ces visions au premier degré.

— Je sais, dit Nalamae comme si cela allait de soi, comme si c'était un domaine qu'elle connaissait fort bien.

Ihsan hocha la tête.

— Vous affrontez Goezhen. Certaines visions montrent la bataille sur les pentes de Tauriyat, d'autres dans les tunnels sous la cité, ou dans les champs en fleur. Le problème n'est pas de découvrir *si* vous l'affrontez, mais *pourquoi* vous l'affrontez. Sur quoi cette bataille va-t-elle déboucher ? Que se passera-t-il si vous la remportez ? Et, inversement, que se passera-t-il si vous la perdez ?

— Vous n'en avez aucune idée ? demanda la déesse.

— J'en ai quelques-unes, mais permettez-moi de parler de la vision de Çeda. (Il tourna la tête vers la jeune femme.) D'après les notes de Yusam, la vie de deux personnes qui te sont proches est menacée. Tu peux sauver l'une d'elles, mais il te faut choisir laquelle.

Un frisson remonta le long de la colonne vertébrale de Çeda. Elle comprit tout de suite qu'Ihsan parlait de Macide et Emre – elle les avait vus tous les deux dans le bassin de Yusam. Elle posa pourtant la question qui lui brûlait les lèvres.

— Qui ?

— Yusam a écrit que l'un d'eux ressemblait à un cheikh et que l'autre portait un scarabée sur la poitrine. La première vision date de plus d'un siècle, mais une note plus récente identifie le premier à Macide. La description du scarabée fait songer à Emre, ce qui renforce l'hypothèse de Yusam en ce qui concerne le premier.

Un nouveau frisson traversa Çeda, un frisson si froid qu'elle serra les bras contre elle et les frotta avec les mains pour se réchauffer.

— Et quel est le danger qui les menace ?

— Ce n'est pas très clair. Vous êtes à la croisée de deux chemins. Le premier conduit à la mort de Macide. Il gît avec un sigil de sang sur la poitrine dans un bosquet d'adicharas. Emre est agenouillé près de lui et le tient dans ses bras. On aperçoit Sharakhaï au loin. Une étrange lumière enveloppe Tauriyat avant de dévorer lentement le reste de la ville. Le passage mentionne des mots qui sont prononcés.

— Quels mots ? demanda Çeda. Et prononcés par qui ?

— Yusam ne l’a pas écrit, mais ils expriment quelque chose de très fort. Il est possible qu’il s’agisse d’une eulogie. Celle d’Emre peut-être. Ou la tienne.

Çeda eut l’impression que le froid devenait plus intense.

— Et l’autre chemin ? demanda-t-elle.

— L’autre chemin conduit à la mort d’Emre. Il est étranglé par les branches d’un adichara moribond. Macide coupe les branches pendant que les arbres sains qui les entourent flétrissent, puis tout devient noir.

Çeda se remémora ses propres visions, celle de Macide pendu à un gibet, un sigil tracé sur la poitrine, et celle d’Emre contemplant une lumière brillante. Elles étaient différentes de celles qu’Ihsan venait de décrire, mais ce n’était pas le point important. Le simple fait qu’elles présentent des similitudes, même lointaines, confirmait la gravité du message sous-jacent : les deux hommes étaient en danger.

— L’acacia de la vallée, souffla Nalamae. Peut-être qu’il pourra nous apprendre quelque chose à propos de ces deux chemins.

Elle contemplait le feu, partagée entre doute et angoisse, plus humaine que déesse.

— Peut-être, dit Ihsan. Je pense également que c’est ce qu’il y a de mieux à faire, mais il ne faudra pas s’attarder dans la vallée. Si nous y restons trop longtemps, nous manquerons des événements cruciaux qui doivent se dérouler à Sharakhaï. Et puis le cristal qui se trouve sous la Maison des Rois devient de plus en plus puissant.

Sümeya fronça les sourcils.

— Comment cela est-il possible ? Les asirim sont partis et Sukru est mort. Il n’y a plus d’offrandes et les arbres ne sont donc plus nourris.

La lumière du feu intensifia l’expression triste et inquiète du Roi Éloquent.

— Pendant que nous étions à Sharakhaï, Zeheb a écouté les murmures. Il a entendu quelqu’un qui parlait des personnes disparues. Une voix venant de Tauriyat. Elle affirmait que des offrandes étaient toujours envoyées dans les champs en fleur. Et que l’opération était gérée par l’Enclave.

— L’Enclave…, répéta Sümeya. La Reine Meryam est en contact avec eux depuis des années.

— En effet. Son implication ne fait aucun doute. La question qu’il faut se poser, c’est : pourquoi ? Mais je pense que nous connaissons tous la

réponse. Elle est manipulée par les dieux du désert. Comme les Rois l'ont été pendant des siècles.

Un bruit monta à quelques centaines de mètres, le chuintement d'un ver des sables émergeant de son trou à la tombée de la nuit pour se mettre en chasse. Plus loin encore, des marins du galion royal entonnèrent une chanson.

Nalamae semblait plongée dans ses pensées. Elle contemplait les gemmes qui ornaient la tête de son bâton tandis qu'elle le faisait tourner lentement entre ses mains.

— Goezhen est terriblement jaloux, dit-elle d'un air absent.

— Jaloux ? répéta Çeda.

— De nous. (La déesse s'arracha à ses pensées.) De vous. Des mortels.

— Mais pourquoi ?

— Je l'ignore, mais j'ai senti de la peur en lui. Et un désir intense de voir ses plans se concrétiser.

La déesse se redressa brusquement.

Çeda, Sümeya et Ihsan échangèrent un regard.

— Que se passe-t-il ? demanda Çeda.

— Il y avait un désir *intense* en lui. (Nalamae parlait si bas qu'il était difficile de l'entendre.) J'ai senti combien il se languissait des anciens dieux. *Voilà* ce qu'il veut, lui et ses pairs. (Elle regarda les trois personnes assises autour du feu l'une après l'autre.) Ils veulent franchir le voile. Ils veulent gagner les champs lointains.

— Mais comment ?

— En se servant du cristal. Du pouvoir qu'il a accumulé pendant des siècles en se nourrissant de sang humain.

— Cela n'a aucun sens, protesta Sümeya. Pourquoi n'auraient-ils pas fabriqué le cristal eux-mêmes ?

Le cerveau de Çeda fonctionna à toute vitesse et les pièces du puzzle se mirent en place.

— Parce qu'ils ne peuvent pas se rendre dans les champs lointains alors que les mortels le peuvent. Nous avons reçu le sang des anciens dieux. C'est pour cette raison que les jeunes dieux ont besoin de nous. *Nous* avons créé le portail et *ils* le franchiront.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas utiliser notre sang au cours d'un grand sacrifice ? demanda Sümeya.

Çeda fit un geste en direction des ténèbres, vers l’est.

— Quand j’étais dans la forteresse qui se trouve au pied du mont Arasal, j’ai entendu Nalamae parler à Yerinde. Elle a dit que Yerinde avait oublié de prendre quelque chose en compte. Le fait qu’elle-même, Nalamae, avait eu le temps d’étudier le lien qui l’unissait à notre monde. Contrairement à Yerinde. Elle a dit qu’elle avait appris à vivre en harmonie avec lui alors que Yerinde en avait une peur effroyable. Elle est parvenue à enraciner Yerinde dans notre monde, le monde des mortels, et Yerinde est entrée dans une telle colère que j’ai pu approcher sans être remarquée. Et Nalamae a ajouté : « Après ma mort, je reviendrai. Toi, en revanche, tu ne pourras pas revenir et tu ne pourras pas gagner les rives du prochain monde non plus. Tu cesseras d’exister. »

Ihsan réfléchit.

— Tu penses que c’est ce lien qui faisait peur à Yerinde ? que c’est pour cette raison que les anciens dieux ont agi avec tant de prudence ? qu’ils ont manipulé les hommes pour éviter de s’ancrer dans ce monde, ce qui les aurait empêchés de gagner le prochain ?

— Exactement, répondit Çeda. Maintenant, il nous faut découvrir ce qui déclenchera l’ouverture du passage, et comment nous pouvons l’arrêter.

— Il suffit de mettre un terme aux sacrifices, dit Sümeya. Le cristal ne sera plus alimenté et cessera d’accumuler de l’énergie.

— Peut-être, dit Ihsan. Mais les champs en fleur s’étendent sur des lieues et des lieues. Nous ne pouvons pas surveiller un tel territoire. Des offrandes finiront tôt ou tard par atteindre les arbres.

— Dans ce cas, détruisons les arbres, dit Sümeya.

— C’est risqué, remarqua Çeda. D’après ce que nous savons, le cristal n’attend plus qu’un signal pour s’ouvrir. Brûler ou couper les adicharas pourrait bien lui fournir ce signal.

Elle leur raconta qu’après avoir libéré Mavra et les membres de sa famille des champs en fleur elle avait ordonné qu’on abatte les adicharas sous lesquels ils avaient vécu. Elle avait cru que cela romprait définitivement le lien entre les arbres et les asirim, mais à peine les premiers arbres étaient-ils tombés qu’elle avait senti une présence.

— C’était Yerinde. Elle semblait impatiente, et pleine d’espoir. Comme si elle *voulait* que nous détruisions les arbres.

Nalamae serra son bâton jusqu'à ce que les articulations de ses doigts blanchissent, comme s'il s'agissait d'une corde empêchant des courants mortels de l'emporter.

— Que faisons-nous alors ?

— Nous continuons comme prévu, répondit aussitôt Çeda. Nous allons dans la vallée et nous voyons si vous retrouvez vos souvenirs. Peut-être que vos pouvoirs reviendront avec eux.

Ihsan et Sümeya hochèrent la tête, mais Nalamae semblait perdue.

— Je suppose que vous êtes d'accord ? demanda Ihsan avec une pointe d'optimisme forcé.

Nalamae reprit la parole d'une voix morne.

— Est-ce qu'il y a une *autre* solution ?

Elle se leva et s'éloigna. Çeda, Sümeya et Ihsan échangèrent un regard inquiet. Ils pensaient tous la même chose, Çeda en était certaine. Nalamae ne s'était-elle pas réveillée trop tard ? Ne restait-il pas un peu trop de Varal la charpentière de marine dans ce corps ? Y avait-il assez de Nalamae déesse du printemps pour mener à bien la tâche qui les attendait ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 35



Quand Meryam se réveilla sur le sol en terre parsemé de grain, le bras de Yasmine se trouvait en travers de sa poitrine et sa propriétaire ronflait doucement. L'air froid empestait le moisi, la pisse et la merde.

La lumière de l'aube entrait dans le silo par le trou en haut du mur. Elle éclairait la corde en tissu que Yasmine avait tressée la nuit précédente. Les ravisseurs ne se laisseraient pas berner très longtemps. Ils s'apercevraient tôt ou tard que les jupons de leurs prisonnières avaient disparu. Ou bien ils trouveraient la corde. Et tout serait terminé. Elles auraient laissé passer leur chance de s'évader. Elles seraient probablement battues comme plâtre et seuls les dieux pouvaient savoir laquelle des deux souffrirait le plus : Yasmine pour avoir orchestré l'opération, Meryam pour avoir essayé de s'enfuir ou les deux pour leur donner une bonne leçon.

Meryam souleva le bras de sa sœur avec délicatesse pour échapper à son étreinte. Yasmine s'agita en quête d'une position plus confortable, puis se rendormit profondément.

Meryam ramassa la corde enroulée par terre et commença à la lancer pour la faire passer au-dessus d'une poutre, comme sa sœur l'avait fait la veille. Elle ne montait pas assez haut et retombait sur la terre sèche avec un bruit sourd. Chaque fois, la jeune fille jetait un coup d'œil à sa sœur, craignant qu'elle se réveille.

Comprenant qu’il lui fallait trouver une autre solution, elle rassembla la corde, la roula en boule et la lança de nouveau. Elle monta beaucoup plus haut en se déroulant. Et elle serait passée par-dessus la poutre si elle ne l’avait pas heurtée par en dessous. Meryam réessaya, et, cette fois-ci, elle réussit. La corde se déroula de l’autre côté de la poutre comme une des banderoles qu’on déployait sur les flancs de la tour de Rougefaucon.

La jeune fille saisit les deux extrémités, inspira un grand coup et commença son ascension. Elle haletait lorsqu’elle arriva à mi-hauteur.

En bas, Yasmine s’agita.

— Meryam ? demanda-t-elle d’une voix ensommeillée. (Puis elle leva la tête et s’écria :) Meryam, arrête !

— Je n’ai pas le choix, dit Meryam en restant concentrée sur son objectif.

Elle savait qu’elle avait atteint une certaine hauteur et que, si elle baissait les yeux, c’en serait fini.

— Tu vas tomber !

— Non.

— Ils vont te voir !

— Ils n’en auront pas le temps.

Elle y était presque. Elle serrait la corde de toutes ses forces et ses avant-bras tremblaient tellement qu’elle crut qu’ils allaient la trahir. La sensation d’apesanteur et les images de sa chute déferlèrent dans sa tête tandis qu’elle contemplait ce maudit trou.

Elle déglutit avec peine et tendit un bras. Elle saisit le bord inférieur et, cette fois-ci, elle continua à serrer la corde jusqu’à ce qu’elle soit sûre de pouvoir s’y accrocher. Elle faillit cependant lâcher prise et évita le pire d’extrême justesse en lançant un bras à travers le trou et le repliant comme un long crochet de fortune. Elle avait toujours peur de tomber, mais le souffle d’air frais et l’odeur de l’humus de la forêt lui redonnèrent du courage.

Elle tira de toutes ses forces et réussit à glisser la tête dans l’ouverture. Puis la moitié de son corps.

— La corde ! lança Yasmine.

Meryam n’entendit qu’une voix étouffée, car ses hanches et ses fesses obstruaient désormais le trou.

— Je *sais* ! grogna-t-elle.

Elle réussit à attraper la corde enroulée autour de la poutre, puis à la faire passer à l'extérieur. Elle se laissa alors glisser jusqu'au sol couvert de givre, puis lâcha une extrémité et tira sur l'autre pour la récupérer.

Elle examina la porte du silo, mais elle était fermée par un cadenas rouillé. Elle se demanda si elle pouvait entrer dans la maison des ravisseurs et récupérer la clé.

— Fiche le camp, Meryam ! lança Yasmine à travers le battant. Tu dois aller chercher de l'aide !

Meryam savait qu'elle avait raison, mais elle s'aperçut qu'elle était incapable de faire un pas.

— Meryam, je te jure que s'ils t'attrapent parce que tu as trop peur pour t'enfuir, je te découpe en morceaux.

Des larmes coulèrent sur les joues de Meryam.

— Je vais revenir, Yasmine. Je te le jure ! Je vais revenir !

— Fiche le camp !

Meryam hocha la tête, puis pivota et partit en courant. Elle se précipita vers la forêt, s'attendant à chaque instant à être vue par ses ravisseurs. Elle ne le fut pas, et, quelques instants plus tard, le silo et la maison disparurent derrière les arbres. Ce fut une horrible journée. Une journée au cours de laquelle elle ne cessa de se répéter qu'elle avait peut-être commis une terrible erreur en abandonnant sa sœur.

Elle atteignit le village d'Oreño et envisagea d'y demander de l'aide, mais elle craignit que les deux ravisseurs aient des amis parmi les habitants et elle préféra le contourner. Elle arriva au fleuve et le longea en direction de Maracal, puis traversa la forêt et aperçut les remparts de Santríon. Elle avait marché et couru pendant des heures, mais quand elle vit la tour de Rougefaucon, elle accéléra jusqu'à ce que ses jambes et ses poumons la brûlent. Elle traversa la forêt privée du palais, puis longea le labyrinthe végétal et le pavillon qui n'avait pas encore été démonté. Ce fut à ce moment que les gardes l'aperçurent.

Alors que le jour cédait la place à la nuit, on la conduisit précipitamment dans le bureau du roi et on l'installa devant un bon feu de bois pour qu'elle se réchauffe et raconte son histoire. Ses parents l'écoutèrent avec attention, jusqu'à ce que sa mère décrète que cela suffisait et qu'elle devait maintenant se reposer. Son père, le Roi Aldouan, renâcla,

mais céda aux exigences de sa femme. Il quitta le palais pour coordonner les efforts des soldats qui cherchaient la ferme décrite par Meryam.

Il s'écoula deux jours avant que Meryam revoie sa sœur. Deux jours pendant lesquels elle fut rongée par le doute et les questions. Les deux hommes n'allaient-ils pas battre Yasmine quand ils se rendraient compte que les soldats du roi étaient à leur recherche ? Sa sœur survivrait-elle à l'attaque de la ferme ? Qu'allait-il advenir des ravisseurs ? Les avait-on déjà capturés ? Allait-on les pendre à la tour de Rougefaucon – un sort que les anciens monarques réservaient à ceux qui défiaient leur autorité ? Meryam l'espérait de tout cœur. Ils le méritaient. Elle les regarderait danser au bout de leur corde et cracherait à leurs pieds quand ce serait terminé.

La nouvelle arriva alors que la jeune fille était assise devant l'âtre du grand hall. Yasmine était de retour. Elle était couverte de bleus, mais propre et vêtue d'une robe que Meryam ne se rappelait pas avoir vue. Comme si leur mère l'avait commandée pour fêter le retour de sa fille.

Meryam se précipita vers elle et bondit dans les bras tendus de sa sœur.

— Ils t'ont trouvée ! dit-elle, le visage niché dans le corsage de Yasmine.

— Bien sûr qu'ils m'ont trouvée.

Meryam s'écarta en sentant une pointe d'angoisse dans la voix de sa sœur.

— Est-ce que tu vas bien ?

— Oui, je vais bien.

Yasmine la serra contre elle, mais avec un manque d'enthousiasme notable.

Au cours de la soirée, son père, sa mère, sa sœur et elle dînèrent dans une atmosphère étrangement tendue. On parla à peine et Meryam fut soulagée d'aller se coucher. Elle était heureuse que sa sœur soit de retour, mais elle avait du mal à comprendre pourquoi tout le monde était d'humeur si sombre. Quand le silence s'installa dans le palais, elle se leva et se glissa dans la chambre de Yasmine.

Yasmine se redressa d'un coup et rejeta les couvertures sur le côté. Elle tenait un couteau à la main. Elle reconnut sa sœur, se rallongea et se tourna vers la fenêtre.

— Va te coucher, Meryam.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je t’ai dit d’aller te coucher.

— Je t’ai *sauvée*, Yasmine. Je mérite de savoir ce qui s’est passé.

La respiration de Yasmine accéléra.

— Tu veux savoir ce qui s’est passé ? (Elle se redressa aussi brusquement qu’elle l’avait fait quelques instants plus tôt.) Il a *négocié* avec eux, Meryam.

— Négocié avec qui ?

— Nos *ravisseurs*. Il a dit qu’ils étaient prêts à se battre. Qu’il risquait de se retrouver avec une insurrection sur les bras. Qu’il devait faire un geste d’apaisement pour éviter une guerre civile dans l’ouest du pays.

— Il va y avoir une guerre civile ?

— Je m’en contrefiche ! Il leur a accordé son pardon. Il leur a offert de l’or en compensation des terres qu’ils avaient perdues. Bien plus que ce qu’elles valaient. Il les a *récompensés* de nous avoir enlevées.

— Ce n’est pas possible.

Yasmine la regarda dans les yeux. Elle ressemblait à un esprit sombre et réprobateur dans l’obscurité. Puis elle se rallongea et refusa d’en dire plus.

Meryam regagna sa chambre, mais ne trouva pas le sommeil. Elle se leva de nouveau et erra dans les couloirs du palais. Ce fut seulement en arrivant devant la porte du bureau du roi qu’elle se rendit compte qu’elle n’avait pas marché au hasard. Un modeste feu brûlait dans l’âtre. Son père était assis sur un canapé, le canapé sur lequel on l’avait installée à son arrivée au palais. Il tenait un petit verre en forme de poire dans le creux d’une main.

— Ma fille adorée, dit-il quand il remarqua sa présence.

— Est-ce que c’est vrai ?

— Quoi donc, ma chérie ?

— C’est vrai que vous leur avez donné de l’argent ?

Elle sut à son regard qu’il avait compris, mais il resta silencieux. Pendant un long moment, des expressions embarrassées se succédèrent sur son visage comme s’il envisageait et écartait des réponses à toute vitesse. Puis il reprit la parole.

— Ils finiront par payer pour ce qu’ils ont fait, mon chaton.

— Ils nous ont *battues*.

— Je le regrette. Je le regrette vraiment.

— Nous avons cru qu’ils allaient nous tuer.

— Je sais, mais ils n’auraient jamais osé faire une chose pareille.

— Vous n’en savez rien. Vous étiez censé nous protéger.

Il lui adressa le sourire qu’il réservait habituellement à ses beaux-parents lorsqu’ils rendaient visite à leur fille au palais. Un sourire qui n’avait rien de sincère.

— Mais tu es là, il me semble. Saine et sauve.

— Et s’ils reviennent nous prendre ? cracha Meryam. Est-ce que vous leur donnerez plus d’or ?

— Meryam, ne réagis pas de la sorte. Tout cela n’est qu’un terrible malentendu.

Il avait prononcé ces paroles comme si c’était lui qu’il cherchait à convaincre. Il voulut lui prendre la main, mais elle recula. Il n’eut même pas le courage d’essayer de nouveau.

— Une regrettable erreur a été commise, mais l’erreur a été corrigée. Personne ne viendra te prendre. Jamais. Je te le jure.

Meryam n’avait jamais pensé que son père était un être faible. Elle avait ignoré les rumeurs affirmant que c’était un agneau déguisé en lion. Elle avait ignoré les remarques que faisait sa mère quand elle pensait que personne ne l’écoutait. Elle avait toujours cru qu’elle le connaissait mieux que personne. Que les autres étaient incapables de sentir la force qui se cachait derrière son calme et sa douceur.

L’image de son père se brisa devant elle. La lumière des flammes dansait sur son faux sourire. Elle l’avait vu avec les yeux d’une enfant. Elle le voyait désormais tel qu’il était vraiment.

— Vous êtes un lâche, dit-elle.

Il déglutit. Baissa la tête et se plongea dans la contemplation des profondeurs de son verre d’eau-de-vie. Entre le père et la fille, le silence se transforma en véritable abysse.

Meryam sortit du bureau, monta l’escalier menant aux appartements royaux et entra dans la chambre de Yasmine au lieu de regagner la sienne. Elle se glissa dans son lit et l’enlaça comme Yasmine l’avait enlacée dans l’horrible silo.

— Je ne laisserai plus personne te faire du mal. Jamais.

Il y eut un silence, comme un sourire entre les deux jeunes filles.

— Moi non plus, Meryam.

Meryam plissa les yeux pour se protéger de la lumière du matin, puis cligna des paupières pour chasser les vestiges de sommeil. De lourds rideaux couvraient les fenêtres, mais la brise les faisait onduler et des rayons de soleil se glissaient à l'intérieur de la chambre sur un rythme aussi irrégulier qu'agaçant.

La jeune femme poussa un gémissement. Elle se leva, ferma les rideaux et se recoucha, mais c'était trop tard. Elle était épuisée, mais elle ne se rendormirait pas. Elle était hantée par des fragments de son rêve, par la stupéfaction qu'elle avait éprouvée en apprenant ce que son père avait fait. Cela l'amena à penser à Yasmine, à la passe sanglante, à Macide et aux Hôtes sans Lune. Un flot de sigils envahit alors son esprit. Des sigils avec des propriétés différentes. Ils s'assemblaient les uns aux autres pour former des structures de plus en plus complexes et de plus en plus puissantes.

Meryam comprit qu'elle devait retourner à la caverne au plus vite et essayer ces combinaisons avant qu'elles lui fassent perdre l'esprit, mais elle était si fatiguée. Elle n'était pas sûre d'avoir la force de continuer.

Passe une dernière journée dans la caverne. Une dernière journée pour retrouver la paix intérieure.

Ce serait sans doute utile à long terme, mais il y avait tant de choses à faire. Elle était reine et c'était la guerre. Son trône était menacé par Ramahd et le duc Hektor II. Malgré tous ses efforts, Miréa et Malasan mettaient la flotte royale à rude épreuve et leurs navires se rapprochaient de Sharakhaï. En ville, les émeutes quotidiennes étaient de plus en plus nombreuses et de plus en plus violentes.

Et puis il y avait Macide…

C'est sur lui que tu dois te concentrer, Meryam. Sharakhaï ne sera pas en sécurité tant que tu n'auras pas éradiqué son influence néfaste.

Elle souleva le couvercle du petit coffre posé sur sa table de chevet et compta les élixirs qui se trouvaient à l'intérieur. Il en restait trois. Elle en avait possédé des centaines, mais elle les avait utilisés sans modération. Elle les avait gaspillés.

Ce n'est pas vrai, songea-t-elle. *Tu ne les as pas gaspillés.*

Ils lui avaient permis d'arriver là où elle était aujourd'hui. De s'asseoir sur un trône de Sharakhaï. Et les trois derniers lui permettraient peut-être d'atteindre son but ultime.

Elle prit une fiole, la déboucha et but son contenu d'un trait. Ses membres retrouvèrent leur énergie. Une douce chaleur envahit sa poitrine. Sa fatigue se dissipa avec les échos de son rêve.

Je ne veux pas avoir fait tout cela en vain, pensa-t-elle tandis qu'elle se préparait et descendait dans la caverne.

Mais, malgré son optimisme, la journée se révéla infructueuse. Comme les précédentes. Prayna et elle essayèrent une vingtaine de combinaisons de sigils sur les deux scarabées, le père et le fils. Puis dix autres.

En fin de journée, Meryam en imagina une qui provoquait une réaction intéressante. C'était un assemblage unique de *quête* et de *désir*. Meryam la traça sur le père à la lumière violette du cristal, et sous les yeux de Prayna. Elle utilisa son propre sang après y avoir ajouté une goutte d'essence d'adichara. Le fils était assis sur une chaise à une dizaine de pas de distance. Il avait des bouchons de cire dans les oreilles et un bandeau sur les yeux. Meryam se redressa et l'entendit s'agiter.

Son cœur bondit dans sa poitrine. Pleine d'espoir, elle vit le fils se lever et pivoter sur les talons comme si quelqu'un venait de l'appeler. Elle avait réussi ! Enfin ! Elle était sur le bon chemin !

Mais, quelques instants plus tard, le fils s'éloigna du père. Meryam ne savait pas où il allait ni pourquoi il y allait, mais il était clair que le sortilège n'avait pas fonctionné comme elle l'espérait.

— Laissez-moi, dit-elle.

Prayna ouvrit la bouche pour protester, puis haussa les épaules, glissa quelques parchemins dans son cahier en cuir et quitta la caverne sans prononcer un mot.

Meryam s'assit devant la plus grande table tandis que le fils errait dans les ténèbres. Elle le laissa faire. Elle se fichait de savoir où il allait.

Ça ne marchera pas, comprit-elle. *C'est trop compliqué.*

Elle se concentra sur d'autres sujets. Seule la cheikh Neylana avait répondu à l'offre de paix qu'elle avait envoyée aux tribus du désert. Et de manière on ne peut plus nébuleuse. Elle *réfléchissait* à la proposition et lui communiquerait sa décision finale d'ici peu. Il était clair que le plan n'avait pas fonctionné. Meryam allait ordonner au seigneur commandant des Lances d'argent d'intensifier la traque des scarabées. Elle trouverait un autre moyen de se débarrasser de la treizième tribu.

Elle porta la main à son collier. Le collier de Yasmine. Cela ne lui apporta aucun réconfort. Elle eut même l'impression de salir la mémoire de sa sœur.

Elle se leva brusquement et retourna la table, éparpillant les livres, les rouleaux de parchemin, les pots d'encre, les plumes et les innombrables feuilles couvertes de notes. Elle hurla sa rage, mais son cri semblait bien insignifiant dans l'immensité de la caverne et cela ne fit qu'exacerber son sentiment d'échec.

Et puis elle se figea. Elle contempla le sol couvert de racines et les parchemins éparpillés dessus. Certains sigils semblaient se détacher des autres. Que se passait-il ? Non, ce n'était pas possible. Et pourtant. Elle observa les étranges symboles et se rendit compte qu'ils pouvaient être rassemblés en un maître sigil formant le socle d'un nouveau sortilège. Un sortilège auquel elle n'avait pas pensé plus tôt. Elle rassembla les feuilles, les posa près du cristal, puis s'agenouilla et les examina les unes après les autres pour les graver dans son esprit. Elle se rendit alors compte que la combinaison était parfaite. Voire mieux que parfaite.

Frénétique, elle redressa la table, puis récupéra un encrier et une plume. Elle traça un sigil sur une feuille vierge, puis l'observa tandis que le monde tourbillonnait autour d'elle. Pourquoi les Fileuses du Destin avaient-elles attendu qu'elle reconnaisse sa défaite pour lui envoyer un signe ?

Ses mains se mirent à trembler. D'excitation ? De peur ? Elle n'aurait su le dire. Avec des gestes aussi précautionneux que possible, elle appliqua le sigil sur le prisonnier restant, le père. Un long moment passa, et puis elle entendit quelque chose. Des bruits de pas étouffés. Le fils revenait. Il se dirigea vers son père à tâtons, le trouva et le prit aussitôt dans ses bras. Le père se raidit, puis l'enlaça à son tour.

Meryam ôta leurs bandeaux et leur montra l'entrée du grand tunnel. Le père et le fils savaient qu'une escouade de Lances d'argent les attendait pour les reconduire au palais du soleil. Ils s'éloignèrent main dans la main, soulagés, en larmes.

Le regard de Meryam erra sur les parois de la caverne. C'était un miracle, c'était un triomphe, mais elle avait la chair de poule. De telles choses n'arrivaient pas sans raison. Elle traça un sigil aussi discrètement que possible, un sigil permettant de détecter si quelqu'un se trouvait à proximité. Rien. Et puis un frisson glacé la traversa de part en part. Il y

avait quelque chose à la frontière de son champ étendu de perception. Une sombre énergie au-delà de la lumière du cristal.

— Venez donc, dit Meryam.

Un long silence s'installa. La jeune femme prépara plusieurs sortilèges, ne sachant pas à qui elle avait affaire. Plus elle sentait la chose, plus elle avait l'impression qu'elle était ancienne, et démoniaque. Elle aurait parié qu'il s'agissait d'un ehrekh, aussi fut-elle surprise en voyant un homme émerger des ténèbres. Un homme habillé à la miréenne. Son visage était couvert d'horribles cicatrices. Ses mains également. Elle le connaissait. Elle connaissait son nom. Il s'appelait Brama. C'était lui qui, avec Ramahd et le scarabée Emre, avait attaqué le navire du Roi Kiral pendant la bataille de la Lance noire. C'était lui qui avait libéré Rümayesh du saphir que Meryam lui avait volé.

— Vous avez changé, dit-elle.

— Pas vous. Vous êtes toujours aussi déterminée.

Meryam l'examina. Il avait une bosse sur le front, une bosse traversée par une cicatrice verticale et qui semblait contenir un flot d'énergie. Il dégageait une curieuse odeur, l'odeur de l'ehrekh qui avait été prisonnière du saphir. Meryam ne savait pas comment cela était possible, mais elle était certaine d'une chose : elle ne s'adressait pas à Brama le voleur de rue, mais à Rümayesh.

Elle fit un geste en direction des parchemins.

— Pourquoi m'avez-vous aidée ?

— Parce que vous enchaînez les échecs et que cela devient pénible à regarder.

— Et dans quel dessein ?

Rümayesh esquissa un sourire – un rictus effrayant sur le visage balafré de Brama.

— Mes raisons ne regardent que moi.

— Vous êtes envoyée par Tulathan ? par Goezhen ?

— D'une certaine manière, oui.

Le cœur de Meryam battait de plus en plus vite, en partie à cause de la peur, mais surtout à cause de l'espoir insensé qui montait en elle. Elle décida de jouer le tout pour le tout.

— Si vous savez ce que je veux, vous savez également que je rencontre un autre problème.

— Allez droit au but, Meryam shan Aldouan.

Les marchés passés avec un ehrekh étaient encadrés par des lois anciennes auxquelles personne ne pouvait déroger. De nombreuses histoires racontaient les malheurs de ceux qui ne les avaient pas respectées. Des hommes en quête de pouvoir avaient été maudits ou tués. Certains étaient même devenus les esclaves de l'ehrekh. Demander l'aide de Rümayesh, c'était passer un contrat de ce genre, et Meryam hésita. Elle n'avait cependant pas le choix : elle était allée trop loin et elle ne pouvait plus reculer. Elle saurait tirer son épingle du jeu. Elle en était capable.

Elle se redressa et prit la parole d'une voix forte et claire.

— Je veux Macide Ishaq'ava, le chef des Hôtes sans Lune. Je veux qu'on me le livre.

Rümayesh esquissa un rictus qui indiquait clairement qu'elle le savait déjà.

— La tâche est plus facile que vous l'imaginez.

— Et que voulez-vous en échange de votre aide ?

Les yeux de Rümayesh glissèrent sur le cou de la jeune femme.

— Ceci suffira.

Une onde de chaleur envahit les joues et les oreilles de Meryam tandis qu'elle levait une main et touchait les perles de son collier. Le collier de Yasmine.

— Ça ?

Rümayesh hocha la tête.

— Juste ça.

— Pourquoi ?

— Parce que son histoire est un plat de roi. Un plat que je souhaite goûter, savourer, *dévorer*.

Un plat… Rümayesh comptait se délecter des souffrances de sa sœur.

« Vous ne l'aurez pas ! » voulut dire Meryam. *Jamais je ne m'en séparerai. Jamais.*

L'idée que Rümayesh puisse jouer avec sa souffrance, avec la souffrance de Yasmine, lui nouait l'estomac.

Mais à quoi lui servirait le collier si elle ne pouvait pas tenir la promesse qu'elle avait faite à sa sœur ? Si elle le gardait, tous ses efforts auraient été vains. Tout s'écroulerait. Et cet échec la hanterait jusqu'à la fin de ses jours.

Rümayesh – probablement amusée par le dilemme de la reine – tendit la main. Meryam ravala son mépris, ôta le collier et le posa au creux de la paume avide. Le sourire de l'ehrekh s'élargit et elle fit glisser le bijou autour de son cou. Du cou de Brama. Alu tout-puissant ! Le spectacle était répugnant. La manière dont elle caressait les perles. Dont elle les regardait.

— Maintenant, dites-moi comment je dois faire, dit Meryam avant de céder à une impulsion dangereuse. Comment puis-je capturer Macide ?

— En lui faisant une offre toute simple.

— Une offre ?

— Une offre de paix. Vous en avez envoyé aux douze tribus. Envoyez-en une à Macide Ishaq'ava et attendez de voir ce qui va se passer.

— Je ne peux pas. Pas à *lui*.

Rümayesh fit un geste en direction du cristal, de la table, des parchemins et des innombrables sigils.

— Vous avez fait tout cela, mais vous ne pouvez pas envoyer une offre de paix à l'homme que vous voulez voir se balancer au bout d'une corde ?

— Jamais il n'acceptera.

Rümayesh inclina la tête sur le côté comme si elle avait du mal à croire que Meryam fût si bête.

— Le spectre de la guerre plane sur le désert. Une guerre d'une ampleur que vous n'imaginez pas. Ceux qui se tiennent dans l'ombre de ce spectre sont prêts à faire bien des choses pour le chasser.

— Et s'il refuse de me rencontrer ?

Rümayesh recula en esquissant un sourire qui fit frissonner la jeune femme.

— Je suis certaine qu'il acceptera.

Elle s'éloigna et disparut dans les ténèbres de la caverne. Meryam ne bougea pas. Elle avait encore du mal à comprendre ce qui venait de se passer. Au bout d'un moment, le froid de la caverne s'infiltra dans ses os. Elle souffla dans ses mains pour se réchauffer, puis se dirigea vers le tunnel menant au palais du soleil. Comment pouvait-elle envoyer une offre de paix à Macide Ishaq'ava ? Ce plan avait-il la moindre chance de fonctionner ?

Elle se sentait nue sans son collier.

Meryam quitta la caverne et regagna le palais du soleil avec ses Lances d'argent. Rümayesh émergea de l'ombre et approcha du cristal. Elle

contempla la tresse végétale suspendue au-dessus. Elle regarda les gouttes d’essence d’adichara qui se rassemblaient à son extrémité, s’écrasaient sur les facettes violacées et coulaient sur les côtés.

Elle sursauta en entendant un bruit provenant des entrailles du cristal. Un claquement sec. Puis elle aperçut quelque chose à l’intérieur : une ligne brillante aussi longue que son bras était apparue. Une ligne verticale ressemblant à un éclair.

Rümayesh sourit. Pour la première fois depuis sa création, une fracture s’était formée à l’intérieur du cristal. Le sceau d’une porte sacrée venait de se briser. Il ne restait plus qu’à donner un bon coup d’épaule.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 36



Ramahd était assis dans l’arrière-salle d’une maison de jeu située dans une ruelle mal fréquentée du quartier du Croissant rouge. Il observait les joueurs tandis que les narguilés remplissaient l’air d’une brume odorante. Entre les senteurs de vieux cuir et de terreau perçait la pointe plus florale du lotus noir. En raison du développement de la toxicomanie, les Rois avaient promulgué un édit interdisant la consommation de lotus noir à l’état pur, ce qui avait conduit à de nombreuses rafles dans les fumeries. Les maisons de jeu comme celle où se trouvait Ramahd n’avaient pas laissé passer cette occasion. Elles proposaient désormais à leur clientèle du tabac avec une petite dose de lotus noir, et les affaires étaient florissantes. L’air était si enfumé que Ramahd commençait à se sentir un peu trop décontracté.

Plusieurs parties de tête creuse étaient en cours et les donneurs faisaient glisser les cartes sur les tapis rouges avec dextérité et assurance. Près de la porte du fond, plusieurs femmes et quelques hommes disputaient une partie endiablée de barbudi et lançaient des dés avec énergie. Ramahd était venu dans cette maison de jeu à plusieurs reprises. En compagnie de Cicio, de Tyron et du reste de l’équipe en règle générale, avant que les ennuis

commencent à Sharakhaï. Elle était dirigée par un expatrié qaimirien et c'était pour cette raison qu'il l'avait choisie pour rencontrer Amaryllis.

Ramahd tenait un verre d'eau-de-vie au creux de la main quand elle entra. Amaryllis avait trente-deux étés. Elle avait des yeux sombres et des cheveux bouclés qui descendaient à mi-hauteur de son dos. Sa robe moulante bleu ciel avait connu des jours meilleurs, mais elle lui conférait une assurance qui accentuait son charme. Amaryllis n'avait pas besoin de beaux habits pour montrer à quel point elle était séduisante.

Elle scruta la salle tandis que la salle la scrutait, puis croisa le regard de Ramahd et leva deux doigts à l'intention du patron de l'établissement – un homme trapu et bedonnant qui arriva avec une bouteille d'eau-de-vie qaimirienne et deux verres dépareillés alors qu'elle tirait une chaise pour s'asseoir.

Il remplit le verre de la jeune femme à ras bord et demanda dans un qaimirien grondant :

— Où était donc passée ma petite chérie ?

Amaryllis tira le verre vers elle et fit tourner le liquide ambré avec énergie.

— Comme d'habitude, répondit-elle sans quitter Ramahd des yeux.

— Encore dans les ennuis, hein ?

Amaryllis esquissa un sourire charmeur.

— Encore dans les ennuis.

Le patron remplit le verre de Ramahd à moitié, le poussa vers lui et reboucha la bouteille.

— Si tu as besoin de quelque chose, il te suffit de demander, dit-il à Amaryllis. Tu le sais, hein ?

La jeune femme porta le verre à son nez et huma son arôme.

— Je le sais.

Le patron s'éloigna, mais pas avant d'avoir lancé un regard hostile à Ramahd. Amaryllis but une longue gorgée.

— Je vous ai regardé entrer, Ramahd.

— Je m'en doutais un peu.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, mais ne se tourna pas assez pour remarquer le jeune homme aux cheveux noisette qui était assis, seul, à l'autre bout de la salle.

— Et j'ai vu le duc Hektor entrer une heure plus tôt.

Le jeune homme se redressa tandis que les joueuses de barbudi poussaient un cri de joie après un coup de dés chanceux. Il croisa le regard de Ramahd, grimaça pour s'excuser d'avoir tourné la tête dans sa direction et se replongea dans la contemplation de son verre. C'était le duc Hektor II, le fils aîné de l'homme qui avait été pendu sur ordre de Meryam juste avant que les Malasaniens et leur horde de golems envahissent la cité pendant la bataille du Mont.

— J'ai envisagé d'appeler les Lances d'argent, continua Amaryllis. J'ai envisagé de vous faire arrêter tous les deux, puis de vous faire enchaîner et de vous conduire à notre reine. Nous aurions pu avoir notre petite discussion à ce moment-là. Cela m'aurait permis d'être *sûre* que vous ne mentez pas.

Ramahd but une gorgée d'eau-de-vie.

— Et qu'est-ce qui t'a retenue ?

Elle sortit un bracelet que Ramahd lui avait offert au cours de leur relation aussi brève que passionnée, des années plus tôt.

— Je pense que vous êtes persuadé que ce que vous faites est juste.

Elle jeta le bijou sur la table couverte d'entailles. Il glissa vers le verre de Ramahd et le heurta avec un petit tintement métallique.

— C'est l'occasion de me convaincre, Ramahd.

Il prit le bracelet et le fit tourner autour d'un doigt. Il se rappela le sourire de la jeune femme quand il le lui avait offert, un des rares moments où elle avait baissé sa garde. Ce sourire avait ouvert une fenêtre sur son âme, mais, comme une éclaircie laissant entrevoir le soleil, cela n'avait duré que quelques instants.

— Tu le connais ? demanda-t-il. Le duc Hektor ?

Elle haussa les épaules.

— Je connaissais son père. Lui, j'ai dû le rencontrer quand il était enfant.

— Il a grandi et c'est devenu un homme digne de respect. Un homme plus sage qu'on est censé l'être à son âge. Un homme rusé.

— Et furieux, je suppose.

Ramahd hocha la tête.

— Bien sûr, mais il connaît les règles du jeu.

— Que veut-il ?

— Je préfère que tu l'entendes de sa bouche.

Ramahd leva la main et fit signe à Hektor de les rejoindre.

Le jeune homme se leva et se faufila entre les tables. Il s'assit et regarda Amaryllis d'un air impassible tandis que les joueurs de tête creuse poussaient un puissant gémissement collectif.

— Alors ? demanda Amaryllis. Je n'ai pas toute la putain de journée.

— Je suis venu pour proposer un arrangement à la Reine Meryam, commença Hektor.

— Un arrangement ?

Le jeune homme hocha la tête.

— Un arrangement pour que nous nous partagions les responsabilités du royaume.

— Vous m'excuserez, mais je ne vois pas bien quel genre d'arrangement pourrait bien intéresser notre reine. Elle est *déjà* reine. Elle n'a *rien* à partager. (Amaryllis se laissa aller contre le dossier de sa chaise et esquissa un sourire qui mettait en valeur ses lèvres pulpeuses, ses dents parfaites et ses fossettes irrésistibles.) C'est *justement* pour ça qu'elle est reine.

Le visage de Hektor s'empourpra, mais son calme impressionna Ramahd. Il reprit la parole d'une voix posée.

— Certains pourraient penser qu'une parricide n'a aucun droit de monter sur le trône.

— Une accusation calomnieuse, sans fondement. (Amaryllis fit un geste en direction de Ramahd.) Soutenue par un seul et unique témoin.

— Non, répliqua Hektor sans se départir de son calme. Pas par un seul et unique témoin. Une autre personne peut raconter ce qui s'est passé.

Amaryllis resta silencieuse. Son regard glissa vers Ramahd. Elle savait que Hektor parlait de Hamzakiir et elle se demandait si le mage de sang s'était rangé dans le camp de son ancien amant ; s'il était prêt à témoigner contre Meryam.

— Mais tout cela n'a que peu d'importance pour le moment, poursuivit Hektor. (Il suivait à la lettre le plan que Ramahd et lui avaient mis au point.) Je ne demande pas que Meryam renonce au trône.

— Tiens donc ?

— Non, je propose qu'elle garde le titre de reine et qu'elle me cède le pouvoir.

— Qu'elle *vous* cède le pouvoir ?

— Je gouvernerai Qaimir, comme le veut la loi.

— Et dites-moi un peu : qu'est-ce que fera la Reine Meryam pendant que vous gouvernerez Qaimir ?

— Elle restera ici, dans le désert. Elle a montré qu'elle y tenait davantage qu'à son pays, alors je suis prêt à le lui laisser. Elle pourra également conserver son titre. Et je lui permettrai même d'utiliser nos vaisseaux des sables quand elle en aura besoin – dans une certaine mesure, bien entendu.

Amaryllis éclata de rire.

— Ayez l'amabilité d'éclairer ma pauvre lanterne : pourquoi diable accepterait-elle cette proposition ?

— Parce que, si elle ne le fait pas, une guerre civile éclatera à Qaimir. Plusieurs seigneurs m'ont juré fidélité et sont prêts à lever une armée. Nous ne plierons pas. Si Meryam refuse mon offre et décide de nous affronter, le pays se scindera en deux. Nous gagnerons, mais je préférerais éviter d'en passer par là. Je préférerais éviter que notre peuple souffre inutilement. Si nous nous lançons dans une guerre stérile, Qaimir en sortira affaibli et devra faire face à de terribles menaces.

— Allons, duc Hektor. Combien de nobles pouvez-vous avoir dans votre camp ? En dehors de vos parents ? Les Amansir, certainement. Et les Guerons. Et si les Guerons vous ont juré fidélité, il est fort probable que les Remigios aient fait de même. Mais qui d'autre ?

— Je ne vous donnerai pas leurs noms. Nous savons tous ce qui arrive à ceux qui se dressent sur le chemin de Meryam.

Amaryllis était experte dans l'art de dissimuler ses émotions, mais Ramahd la connaissait bien et il vit une vague de soulagement passer sur son visage. Elle pensait qu'ils n'avaient qu'une poignée de seigneurs pour les soutenir.

— Si c'est tout ce que vous avez à offrir à la Reine Meryam, vous n'avez rien du tout. (Elle vida son verre.) Il n'y a donc aucune raison de l'ennuyer avec cette histoire.

À l'instant où elle se leva, Ramahd vit le patron de la maison de jeu adresser un signe à un garçon qui se tenait près de l'entrée principale. L'enfant sortit précipitamment et disparut.

Le cœur battant, Ramahd saisit Amaryllis par le poignet pour la retenir. Elle le regarda d'un air surpris, puis avec colère. Pendant un instant, le

Qaimirien crut qu'elle allait tirer la longue dague accrochée à sa ceinture pour lui faire payer cet affront. Il ramassa le bracelet de l'autre main et le visage de la jeune femme se détendit.

— Fais-lui part de notre proposition.

— Elle va éclater de rire, Ramahd. Elle va éclater de rire et puis elle va *m'arracher les yeux* parce que j'ai osé te rencontrer.

— Tu es prête à risquer une guerre parce que tu n'as pas le courage de lui rapporter une offre de paix ? (Il ouvrit la main de la jeune femme, y glissa le bijou et referma ses doigts dessus.) Transmets-lui notre offre, Amaryllis.

Elle regarda la main dans laquelle elle tenait le bracelet, mais n'eut pas le temps de répondre. La porte du fond s'ouvrit à toute volée et une dizaine de Lances d'argent firent irruption dans la salle en brandissant des sabres et en pointant des arbalètes.

— Tout le monde à terre ! À terre ! Tout le monde ! À terre !

Ramahd regarda Amaryllis en écarquillant les yeux.

— Alu tout-puissant ! je te faisais *confiance* !

La jeune femme semblait aussi déconcertée que lui.

— Ce n'est pas moi ! s'écria-t-elle alors que d'autres soldats entraient par la porte principale.

— La ferme ! Personne ne parle ! lança le capitaine avant de pousser violemment Amaryllis par terre.

— Du calme ! dit le duc Hektor juste avant de recevoir un coup de poing à la mâchoire.

Rouge de colère, il se redressa et se précipita sur le capitaine, mais trois soldats se jetèrent sur lui, le saisirent par les vêtements et les cheveux et le rouèrent de coups. Hektor poussa un rugissement terrifiant et essaya de se dégager, mais quelqu'un lui fit perdre l'équilibre et il tomba lourdement sur Amaryllis. Un colosse l'attrapa par la nuque et lui enfonça le visage dans le décolleté de la jeune femme pour les immobiliser tous les deux par terre.

Ramahd voulut secourir le duc, mais des soldats s'interposèrent et le repoussèrent dans un coin de la salle. Deux hommes lui saisirent les bras. Un troisième leva son arbalète, la pointa sur sa gorge et esquissa un sourire qui dévoila deux rangées de dents ébréchées et noircies par le tabbaq.

— Si j'étais à ta place, je me tiendrais bien tranquille.

— Je suis au service de la Reine ! cria Amaryllis, coincée sous le duc Hektor.

Le capitaine ricana.

— Sans déconner ? Eh bien ! moi, je suis le Roi des Rois.

Deux hommes soulevèrent le prince Hektor et le tirèrent en arrière. L'officier saisit la jeune femme par les cheveux, l'obligea à se lever et la poussa vers la porte du fond.

— Maintenant, bouge !

— Laissez-nous partir ! cria Amaryllis. Laissez-nous partir tout de suite !

Personne ne l'écouta. On les conduisit à la caserne la plus proche, on les fit descendre au sous-sol et on les jeta dans deux cellules crasseuses. Amaryllis dans la première, Ramahd et Hektor dans la seconde.

Il ne s'écoula pas longtemps avant qu'on revienne chercher la jeune femme. Le capitaine ouvrit la porte et laissa échapper un petit sifflement méprisant entre ses dents.

— Vous pouvez partir.

Ramahd la regarda avec un mélange de déception, de regret et de dégoût.

— Ce n'est pas moi, dit Amaryllis en sortant de la cellule.

Le sang de Hektor maculait son corsage et elle ressemblait à une meurtrière venant de faire une nouvelle victime. Elle hésita comme si elle cherchait ses mots.

— Je vais éclaircir cette affaire.

Et elle s'en alla.

Près d'une heure s'écoula avant que le capitaine revienne et toise Ramahd avec un grand sourire.

— Tout s'est passé comme vous l'aviez prévu. Elle est allée droit à la Maison des Rois.

— Parfait, dit Ramahd.

— Vous pensez que vous êtes resté assez longtemps dans votre confortable cellule, seigneur ?

Ramahd estima qu'il y était resté assez longtemps pour qu'on cesse de s'intéresser à lui et il hocha la tête. Le capitaine déverrouilla la grille et monta au rez-de-chaussée avec les deux Qaimiriens. Les trois hommes entrèrent dans une sorte de bureau – une pièce qui avait jadis servi à

recueillir les plaintes des habitants de la cité et à distribuer les missions quotidiennes aux soldats de la garnison.

Le patron trapu et bedonnant de la maison de jeu était accoudé à un comptoir derrière lequel se trouvaient plusieurs chaises. Tandis que Hektor approchait, il tendit la main, et le visage ensanglanté du duc se contracta.

— J'espère qu'on ne vous a pas trop malmené.

Hektor, dont la lèvre inférieure saignait encore, lui saisit l'avant-bras, et l'homme fit de même.

— J'ai connu pire, dit-il tandis qu'ils se saluaient.

Le patron lui adressa une grande claque dans le dos.

— En voilà, un bon garçon !

Il avait été un ardent partisan du roi Aldouan, le père de Meryam. Il avait des liens de sang – assez lointains – avec la famille régnante et son père avait servi sous les ordres du duc Hektor Ier. Quand il avait appris ce qui était arrivé à Ramahd et au fils du duc, il était devenu assez furieux pour trahir Amaryllis, une femme qui l'avait toujours traité comme elle traitait les autres : comme un outil. Elle s'était servie de lui à plusieurs reprises pour manipuler les individus les plus louches de Sharakhaï.

Son sourire disparut et il hocha le menton en direction de Ramahd.

— Vous pensez que ça a marché ?

Ramahd haussa les épaules.

— Nous le saurons bientôt.

— En effet, déclara l'homme aux longues jambes qui apparut dans l'encadrement de la porte du fond de la salle miteuse.

Hamzakiir entra et se dirigea vers les Qaimiriens. Il était suivi par Cicio dont le pas pesant contrastait avec la démarche élancée du Sharakhien.

Le patron de l'établissement de jeu sembla soudain mal à l'aise.

— Eh bien ! il est temps que je vous laisse, messieurs.

En entendant ces mots, Ramahd adressa un hochement de tête sec à Cicio, et le petit homme lança une bourse qui décrivit une courbe à travers la pièce. Le patron l'attrapa, l'ouvrit et esquissa un large sourire. L'affaire était réglée et il sortit sans ajouter un mot. Ses hommes, qui portaient tous un uniforme des Lances d'argent, lui emboîtèrent le pas comme des chacals à leur chef de meute.

Il ne restait plus que Ramahd, Hektor, Hamzakiir et Cicio dans le bâtiment.

— Dans combien de temps pensez-vous qu'elle va essayer ? demanda Hektor.

C'était un jeune homme courageux, mais Ramahd sentit la peur qui montait en lui. Personne n'avait envie de servir de cible à un mage de sang, et encore moins quand vous étiez censé monter sur le trône d'un royaume.

— Sans doute ce soir, répondit Ramahd. Dès le retour d'Amaryllis, peut-être.

— Je suis d'accord, dit Hamzakiir. Nous ferions bien de préparer notre surprise sans tarder.

Les quatre hommes sortirent par une porte du fond. L'arrière du bâtiment était en ruine, mais cela ne se voyait pas depuis la rue et les bureaux proches de l'entrée. La caserne avait été en partie détruite par les golems malasaniens et la garnison avait été réaffectée. C'était le cadre idéal pour leur petit numéro, un moyen d'apaiser la méfiance de Meryam et d'éviter qu'elle se pose trop de questions sur la manière dont le sang de Hektor était arrivé sur la robe d'Amaryllis. La reine utiliserait ce sang pour essayer de contrôler ou de tuer le duc et son sortilège permettrait à Hamzakiir d'atteindre Meryam.

Ils se dirigèrent vers le nord, gagnèrent la carrière de la cité et remontèrent plusieurs galeries qui les conduisirent à un ensemble de petites pièces taillées dans la roche – un ancien repaire des Hôtes sans Lune. L'une d'elles abritait des petits lits et Hektor s'allongea sur l'un d'eux.

— Votre poignet, dit Hamzakiir.

Hektor hésita, mais il était trop tard pour se défiler et il tendit le bras. Hamzakiir perça sa chair à l'aide de son anneau et but le sang du jeune homme. Comme le ferait Meryam si tout se passait comme prévu. Puis le mage glissa un doigt sur la plaie pour la refermer.

Une atmosphère électrique s'installa dans la pièce. Une partie très dangereuse allait bientôt se jouer entre Hamzakiir et Meryam. Et Hektor, héritier légitime du trône de Qaimir, serait en quelque sorte leur champ de bataille.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 37



À une demi-journée de voile des contreforts des montagnes de Taloran, un timonier transmetteur de la *Mariée Rouge* fit signe au galion royal de se rapprocher. Çeda se dirigea vers le plat-bord et cria qu'il y avait une petite crique au sud de la vallée.

— Je la connais, lança Husamettín depuis le pont du galion.

— Si nous passons plus d'une semaine auprès de l'acacia, je prendrai un skiff et je vous y retrouverai pour vous faire un compte-rendu de la situation.

— Ne te donne pas cette peine, cria Ihsan. Zeheb écoutera tes murmures.

Cette idée n'avait rien de rassurant et elle attisa les soupçons de la jeune femme quant aux véritables intentions des Rois, mais ses pensées furent interrompues par deux sifflements brefs venant du sommet du mât principal de la *Mariée Rouge*.

— Navire en vue ! lança Kameyl.

Çeda poussa un grognement intérieur. Elle avait espéré que personne ne les verrait se diriger vers la vallée.

— Tu peux l’identifier ?

— Un ketch, on dirait bien ! Peut-être khiyanat. Peut-être pas.

On ne pouvait rien y faire. Le navire était loin, mais il était fort probable qu’à bord quelqu’un les avait déjà repérés naviguant aux côtés du galion royal. Les deux bâtiments se séparèrent quelques minutes plus tard. La *Mariée Rouge* poursuivit sa route en direction du mont Arasal, le galion mit le cap au sud-est. Alors que le soleil se couchait sur l’horizon, la *Mariée* pénétra dans une des trois baies sableuses qui servaient de port à la tribu. Le lendemain matin, l’équipage débarqua et entama l’ascension de la montagne pour gagner la vallée.

Çeda fut déçue d’apprendre que Macide était absent – il s’était rendu dans un port dans lequel on construisait une dizaine de navires, au nord. En revanche, Leorah était là et elle accueillit la jeune femme et ses camarades à bras ouverts. Elle était de plus en plus voûtée et se déplaçait avec une lenteur inquiétante. Çeda éprouva une pointe de culpabilité en songeant qu’elle était descendue de l’ancienne forteresse pour venir à leur rencontre.

— Il ne fallait pas vous donner cette peine, lui dit-elle.

— Ces os ne sont pas encore assez vieux pour m’empêcher de descendre une colline, Çedamihn Ahyanesh’ala.

— Ce n’est pas la descente qui m’inquiète, mais la montée.

— Tu as peur que je n’y arrive pas ?

— J’ai peur que vous rouliez jusqu’au pied de la montagne.

Leorah fit claquer ses lèvres, puis pointa le doigt vers Kameyl en esquissant un sourire malicieux.

— Eh bien ! pourquoi est-ce que tu ne m’accrocherais pas à cette satanée géante de Vierge ? Elle ferait une belle monture.

Çeda éclata de rire et attendit quelques instants avant de reprendre la parole.

— Vous avez des nouvelles d’Emre ?

— J’aurais cru que ce serait la première chose que tu évoquerais.

— En vérité, je crains d’entendre la réponse.

— Je suis désolée, mon enfant. Nous n’en avons aucune. Mais ne t’inquiète pas… (Elle tapota le poignet de la jeune femme tandis qu’elle gravissait la piste d’un pas déterminé.) Il n’est pas du genre à se laisser abattre. C’est un guerrier. Il refera surface, tôt ou tard.

Çeda l’espérait de tout cœur, mais elle n’arrivait pas à chasser l’impression qu’il lui était arrivé quelque chose de terrible.

Tandis que le groupe gravissait les pentes du mont Arasal, la chaleur du désert laissa place à une agréable brise. Puis il atteignit la vallée et Leorah – qui était épuisée, mais qui mourait d’envie de parler – entraîna Çeda à l’ombre des branches d’un bois de fer. Jenise, Kameyl et Sümeya les suivirent en bavardant à voix basse. Nalamae scruta la forteresse de pierre qui les surplombait pendant un long moment, comme si elle revivait quelque ancien souvenir, puis se dirigea vers l’acacia qui poussait près de la berge d’un lac aux eaux vertes et claires.

L’acacia planté par Leorah, Çeda et Macide n’était qu’un arbrisseau quand la jeune femme avait quitté la vallée, un an plus tôt ; il mesurait désormais plus de dix pieds de haut. Des centaines de carillons en verre suspendus à des fils d’or se balançaient entre les branches couvertes de feuilles. Divers objets y étaient accrochés : des chapelets, des charmes, des mèches de cheveux et des morceaux de vêtement. Çeda comprit qu’il s’agissait de modestes hommages des membres de la tribu à ceux qui avaient vécu dans la vallée avant eux.

Son bâton à la main, Nalamae observa les carillons qui jouaient une subtile symphonie. Elle resta immobile pendant un long moment, puis leva son bâton et le fit tourner au-dessus de sa tête. Le vent se leva. Les branches, grandes et petites, s’agitèrent. Les rayons du soleil se frayèrent un chemin à travers la canopée et firent scintiller les innombrables carillons. On aurait dit que l’arbre devenait vivant, qu’il s’agissait d’une créature venant d’un autre monde.

La nouvelle de l’arrivée de la déesse se répandit comme une traînée de poudre et des dizaines de personnes se rassemblèrent pour la voir. La dernière fois qu’elle était venue là, elle était grande et forte. Même allongée sur un brancard, gravement blessée par une flèche tirée par l’arc du Roi Beşir, elle ne s’était jamais départie de son aura grave et austère. La nouvelle Nalamae, en revanche, était une petite femme terne et hésitante qui manquait cruellement d’assurance. Certaines personnes qui l’observaient – une majorité, peut-être – devaient se demander si Çeda n’avait pas commis une regrettable erreur.

La déesse se tourna vers l’arbre et écarta les bras comme pour l’accueillir, comme pour lui demander de partager ses secrets avec elle.

Leorah chassa la foule des curieux en agitant les mains avec frénésie.

— Laissez la déesse tranquille.

Elle fut obéie.

Au cours des jours qui suivirent, Nalamae ne s'éloigna de l'arbre que pour aller dormir. Elle tournait autour, elle grimpait dans ses branches, elle examinait les carillons pendant des heures, oubliant souvent de se nourrir. Elle gardait ses pensées pour elle et Çeda n'avait pas envie de la déranger, mais, le troisième jour, comme elle n'avait pas remarqué le moindre progrès, l'inquiétude la poussa à prendre la parole.

— Est-ce que ça fonctionne ? demanda-t-elle.

La déesse était assise le dos contre le tronc, paupières closes. Elle ouvrit les yeux en entendant la voix de la jeune femme.

— Si vous parlez des visions, oui, ça fonctionne. L'arbre m'en a montré beaucoup. Mais si vous parlez de la symbiose des souvenirs de la personne que je suis et de celle que j'étais, non, ça ne fonctionne pas. J'ai l'impression que des centaines de personnes me racontent des bribes de leur vie en même temps. Il n'y a pas de contexte. Et pas de liens.

Çeda grimaça.

— À ce point ?

— À ce point. Ça me rend folle, Çeda. (Elle esquissa un sourire qui n'était pas très enthousiaste.) Mais je pense que ça va venir. (Elle caressa une racine noueuse à côté d'elle.) Je fais désormais confiance à cet arbre. Il *veut* me parler, mais il ne sait pas comment faire. Et je ne sais pas comment faire pour lui parler non plus. Mais c'est comme les navires. Quand on commence à en construire un, c'est une montagne de travail, et, pour l'accomplir, on ne dispose que d'un ensemble de pièces hétéroclites. Mais quand il commence à prendre forme, tout va très vite. Nous autres, charpentiers de marine, avons coutume de dire que le navire se trouve tout seul. (Elle tapota la racine avec tendresse.) Nous nous rapprochons de cette étape, non ?

De nombreuses personnes demandèrent à Çeda de leur raconter ce qui lui était arrivé au cours des mois qui avaient suivi son départ de la vallée. Elle le fit, mais sans mentionner l'alliance qu'elle avait conclue avec les Rois. Elle envisagea également de passer sous silence l'affrontement contre Goezhen, puis estima que les gens devaient en savoir davantage sur le réveil

de la déesse. Elle raconta donc comment le dieu sombre les avait attaqués alors qu'ils regagnaient la *Mariée Rouge*.

Le Roi des asirim, Sehid-Alaz, l'écouta d'un air abasourdi. Il posa de nombreuses questions, surtout à propos de l'œil de Navesh l'Omniscient qui avait aidé Nalamae à se trouver. Çeda lui en dit autant que possible et cacha le reste. Cette dissimulation la rendit triste et nerveuse, mais elle n'avait pas le choix. Sehid-Alaz aurait été furieux d'apprendre qu'elle avait conclu une alliance avec les Rois, et la présence de ceux-ci devait demeurer secrète.

Sehid-Alaz avait beaucoup changé. La créature bossue et presque brisée n'était plus qu'un lointain souvenir. Il se tenait droit, mais semblait toujours porter un lourd fardeau sur ses épaules. Il était sombre, taciturne. La peau noircie de son visage était souvent plissée en une grimace inquiète ou craintive. Il n'était plus sous le coup de la malédiction des dieux, mais d'autres chaînes l'entravaient.

— Nous méritons de gagner le monde de l'Au-delà, déclara-t-il un soir.

Çeda et lui se tenaient sur les murailles de la forteresse et contemplaient le lac près duquel poussait l'acacia.

— En effet, dit Çeda.

Cela faisait un moment qu'elle se posait des questions à ce sujet, qu'elle se demandait si, le cas échéant, tous les asirim quitteraient ce monde en même temps. La réponse se cachait-elle entre les adicharas, dans les champs en fleur et dans la mystérieuse caverne qui s'étendait sous le palais du soleil ? Ou peut-être que la magie qui les imprégnait les protégerait de la mort jusqu'à ce que les Fileuses du Destin en décident autrement. Çeda adressa un signe à Nalamae qui venait d'émerger de sous les branches de l'acacia.

— Peut-être que la déesse trouvera également la réponse à ce problème.

— Ou peut-être pas. (Sehid-Alaz se tourna et se dirigea vers l'escalier menant à la cour.) Elle ne s'intéresse guère aux asirim en ce moment.

Çeda aurait voulu apaiser son ressentiment, mais comment aurait-elle pu le faire ? Il avait raison et ils le savaient tous les deux. Elle le regarda donc partir sans un mot.

Le quatrième jour, un messager leur apprit que Macide serait de retour dans la soirée. On organiserait une grande fête pour célébrer le retour de Nalamae, mais celle-ci déclara qu'elle n'y participerait pas. Elle préférait rester près de son arbre.

— Je ne pourrais pas supporter une telle concentration de voix, dit-elle à Çeda. Cela ruinerait des heures et des heures d'efforts.

Le soir, alors que les membres de la tribu commençaient à se rassembler, Çeda s'attarda dans la cour. Elle baissa la tête et regarda les deux tombes qui avaient été creusées sous les dalles en pierre. Les membres de la tribu avaient longtemps débattu pour savoir ce qu'il convenait de faire des dépouilles de Nalamae et Yerinde avant de décider de les enterrer dans l'enceinte de la forteresse. Le site de leur ultime affrontement était sacré et, même si Yerinde était venue pour leur faire du mal, personne ne voulait prendre le risque d'irriter les autres dieux en profanant son corps.

— L'agneau égaré est enfin de retour, dit une voix derrière elle.

Elle se tourna et se retrouva face à Macide. Un large sourire éclaira le beau visage du cheikh tandis qu'il avançait vers la jeune femme. Il n'avait pas changé, à l'exception de sa barbe fourchue qui était un peu plus grise.

— Vous êtes revenu, dit-elle.

— Je suis revenu.

Ils s'étreignirent, puis il contempla les pierres tombales. « Ci-gît Nalamae, dernière-née et protectrice de la treizième tribu » était gravé sur la première. « Ci-gît Yerinde, déesse de l'amour et des pensées équivoques » était gravé sur la seconde.

Le cheikh fit un geste en direction de celle de Yerinde.

— Ça en impose, mais j'ai un doute sur *déesse de l'amour*.

Çeda aperçut Sümeya et Kameyl qui marchaient à grands pas.

— Peut-être, dit-elle. (Elle adressa un signe à Sümeya et sourit.) Mais l'amour nous amène à faire des choses bien curieuses.

Macide jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Effectivement.

La fête se tenait dans le hall de réception de la forteresse. On avait allumé un feu dans l'âtre et des dizaines de personnes étaient présentes, parmi lesquelles Leorah, Dardzada l'apothicaire, Shal'alara des Trois Lames et d'autres anciens de la tribu. Rasime, jeune capitaine de navire et un des plus redoutables membres des Hôtes sans Lune, était également présente. Avec sa mine sévère, ses yeux verts et ses cheveux attachés en queue-de-cheval, elle ressemblait à un petit faucon du désert. Sehid-Alaz était là, lui aussi, mais il était assis dans un coin de la salle, près de l'âtre, et il ne parlait pas à grand monde. Avec ses vêtements noirs d'un autre âge et

sa peau sombre et fripée, il faisait davantage songer à un spectre du passé qu'à un homme.

Ils mangèrent du pain acidulé parsemé de pignons et tartiné de fromage de chèvre ; de la soupe aux lentilles avec des rondelles de citron grillées et saupoudrées d'herbes des montagnes qui avaient un goût de pamplemousse et de romarin ; du riz sauvage, des tomates cuites à l'étuvée et de l'agneau mariné dans un mélange de yaourt et d'épices, puis rôti à la broche pendant des heures, jusqu'à ce que la viande soit délicieusement craquante à l'extérieur et se détache des os.

Juste avant qu'on serve le dessert, on appela Macide qui se leva et disparut. Çeda avait tellement mangé qu'elle décida d'aller faire une petite promenade dehors, mais elle se rassit dès qu'elle apprit que le knafeh arrivait. C'était un fromage doux cuit dans une pâte friable, arrosé de sirop d'eau de rose et parsemé de pistaches grillées. C'était gluant et croustillant, avec un goût salé-sucré qui vous faisait saliver à chaque bouchée. Il était accompagné d'un porto qaimirien qui soulignait sa douceur en y apportant ses propres saveurs de baies sauvages, de groseille et de thym.

Çeda ne se souvenait pas d'avoir déjà mangé un dessert si succulent. Et, cerise sur le gâteau : Macide revint en compagnie de deux hommes. Le cœur de Çeda bondit dans sa poitrine lorsqu'elle reconnut le premier. Lémi le Frêle fut accueilli par un concert d'acclamations et il salua tout le monde de la main avec un large sourire. Il s'arrêta un instant, empêchant la jeune femme de distinguer la personne qui le suivait. Puis il aperçut une chaise vide devant une assiette pleine de knafeh. Il se précipita vers elle, s'assit et commença aussitôt à dévorer la pâtisserie. Et l'homme qui se tenait derrière lui apparut.

C'était Emre.

Un sourire de joie enfantine se dessina sur les lèvres de Çeda. Sa poitrine s'allégea tandis que se dissipait l'angoisse qui s'était lentement accumulée depuis qu'elle avait appris la disparition du jeune homme.

Lémi le Frêle avait avalé la part de knafeh en trois bouchées et il levait déjà la main pour qu'on lui en apporte une autre. Emre contourna la table en échangeant des salutations… et sans quitter Çeda des yeux. Quand il arriva à son extrémité, elle se leva et ils s'étreignirent avec force. Tout le monde les regarda. Y compris Sümeya qui affichait une expression grave que Çeda n'eut guère de mal à interpréter. Elle y prêta pourtant à peine attention.

C’était tellement agréable de tenir Emre dans ses bras. Elle ne voulait penser à rien d’autre.

Au bout de quelques instants, des sifflements moqueurs retentirent et les gens se mirent à rire et à murmurer. Çeda s’arracha enfin à l’étreinte d’Emre, attrapa une chaise vide et demanda à ses voisins de se pousser pour qu’il puisse s’asseoir près d’elle.

— Goûte-moi ça, dit-elle avant de lui faire avaler une bouchée de knafeh. Attends… (Elle lui tendit son verre de porto tandis qu’il mâchait.) Fais-le passer avec ça.

Emre avala ce qu’il avait dans la bouche en grimaçant et but une gorgée d’alcool.

— Dégueulasse, dit-il.

Elle lui assena une claque sur l’épaule.

Emre éclata de rire, puis son visage se figea comme s’il avait mal quelque part et il posa le verre sur la table. Çeda le regarda d’un air interrogateur et il esquissa un sourire qui n’aurait pas convaincu un enfant de trois ans.

— Juste une petite migraine.

— Tu veux que j’appelle Dardzada ?

— Il m’a déjà donné quelque chose.

On apporta des bouteilles d’arac. À l’autre bout de la table, Macide se leva et brandit son verre. La lumière des lampes à huile disposées dans la salle fit onduler les tatouages de vipère qui s’enroulaient autour de ses bras musclés.

— Je dois le reconnaître : je doutais que Çeda puisse nous conduire à la déesse. Mais elle a trouvé Nalamae et je vous le dis à tous : nous pouvons désormais espérer que les sables nous seront cléments. (Il agita son verre avec grâce pour inviter les convives à partager sa joie.) À des jours meilleurs !

— À des jours meilleurs ! reprirent les invités d’une même voix.

Les verres d’arac furent vidés d’un trait. Il avait un goût de chêne, de genévrier et de pin brûlé.

— Et au retour d’Emre ! reprit Macide. Il rapporte la nouvelle que nous espérions tous. Neylana et les tribus du Sud ont accepté de rejoindre notre alliance !

Les convives rugirent et burent de nouveau.

— Un désert uni ! crièrent plusieurs personnes.

— Cela nous permet désormais d'envisager quelque chose à quoi les cheikhs et moi réfléchissons depuis un moment. Ouvrir un chemin vers la paix. (Macide fit une pause et attendit que le brouhaha des conversations s'éteigne.) La Reine Meryam nous a fait une proposition !

Une cacophonie de hoquets et de protestations engloutit le reste des paroles du cheikh. Il les répéta donc d'une voix plus forte.

— Une proposition de paix !

— Meryam est une étrangère, dit Rasime. Ce n'est rien d'autre que la remplaçante d'un Roi.

— Les Rois de Sharakhaï ont disparu. (Macide regarda Çeda dans les yeux.) Grâce aux sacrifices d'une poignée d'entre nous, dont certains sont ici même.

— Nous sommes sans nouvelles de certains Rois, remarqua Rasime sur un ton calme. Et même si vous dites vrai, qui est assis sur leurs trônes en ce moment même ? Leurs fils et leurs filles. Des gens qui, comme leurs pères, n'ont qu'une idée en tête : remonter le temps et tout faire pour que Sharakhaï redevienne ce qu'elle était.

— Cela reste à voir. Et n'oublions pas une chose : le fait qu'ils soient de nouveaux Rois et de nouvelles Reines démontre qu'ils ont fait un long chemin. Le fait qu'ils soient prêts à négocier avec nous démontre qu'ils respectent notre pouvoir. Qu'ils reconnaissent notre histoire et notre droit d'exister. Qui aurait pu imaginer cela il y a encore quelques années ?

— Ils se conduisent ainsi parce qu'ils ont une guerre sur les bras.

— C'est vrai. Le désert est en guerre, dit Macide. Mais il faut envisager la situation dans sa globalité. La treizième tribu a fait entendre sa voix. Les asirim se sont joints à nous. Les Rois sont affaiblis et ils ne peuvent plus ignorer notre alliance. Je pourrais trouver des dizaines d'autres raisons, mais l'important, c'est ceci : il est temps d'entamer des pourparlers en vue d'établir une paix durable.

— La Maison des Rois est toujours debout, dit Rasime.

Comme si cet argument remettait tout en question.

— La Maison des Rois est un château de cartes, répliqua Macide. Elle tremble sous le pas des envahisseurs étrangers.

— Eh bien ! laissons-la trembler ! Restons à l'écart et voyons ce qu'il advient de Sharakhaï, de la flotte miréenne et de la flotte malasanienne.

Quand ils auront réglé leurs affaires, nous sortirons du bois et écraserons ceux qui seront encore debout.

— Cela provoquerait de terribles souffrances à l'intérieur de la cité. Et ne garantirait en rien notre victoire sur ce qui resterait des trois armées. Pas si Qaimir et Kundhun battent en retraite. Ou pire encore : s'ils retournent leur veste et se rangent du côté des vainqueurs. C'est le moment de négocier, parce que c'est maintenant que nous avons le plus d'influence.

— Que proposez-vous de faire ? demanda Sümeya.

Rasime n'apprécia pas du tout son intervention.

— Meryam propose une rencontre à Mazandir, répondit le cheikh. Je dis qu'il faut y aller et écouter ce qu'elle a à dire.

Rasime regarda les personnes assises de son côté de la table.

— Et le galion royal qui accompagnait Çeda ? Est-ce qu'il va venir avec nous, lui aussi ?

Çeda aurait dû se douter que le ketch repéré par Kameyl alors que la *Mariée Rouge* faisait route vers les montagnes était celui de Rasime.

— Ce n'était pas un galion, dit la jeune femme d'une voix calme. C'était une goélette à trois mâts, un navire marchand qui souhaitait naviguer avec nous afin que nous puissions nous protéger mutuellement en cas d'attaque. Elle doit avoir parcouru la moitié de la distance qui la séparait d'Ishmantep à cette heure.

Rasime se leva.

— C'était un galion royal, dit-elle sur un ton parfaitement neutre. Et la seule question qui se pose désormais, c'est : qui était à bord ?

Çeda croisa le regard enflammé de Rasime.

— Crois ce que tu veux. Ça m'est complètement égal.

Un kenshar apparut dans la main de Rasime.

— Ose me parler sur ce ton une fois de plus, et…

Elle s'interrompit lorsque la porte principale s'ouvrit à toute volée. C'était Jenise. Ses magnifiques yeux vert et ambre étincelèrent à la lumière des lanternes.

— Venez vite ! lança-t-elle. Il se passe quelque chose avec Nalamae !

L'atmosphère changea aussitôt. Tout le monde se leva et se précipita dans la cour. Celle-ci était entourée par trois pans des murailles en pierre de la forteresse. Le grand feu allumé pour fêter le retour de Nalamae éclairait une dizaine de Bouclières et de gardes vêtus de dishdashas et de turbans. Ils

étaient rassemblés autour de la déesse qui contemplait sa propre tombe. Elle portait une armure rutilante – une cotte de mailles avec des spalières, des jambières, des canons d'avant-bras et de hautes bottes en cuir coupées dans le style élégant de la treizième tribu. Des charmes et des perles – sans doute récupérés sur les carillons – ornaient son turban aubergine. Il y en avait des dizaines qui tremblaient à chacun de ses mouvements de tête.

Çeda ne savait pas d'où venait l'armure, mais ce n'était pas cela qui l'inquiétait le plus. Pendant des jours, Nalamae avait exploré les visions de l'acacia. Avec persévérance, curiosité et tolérance. Comme une femme prête à recevoir tout ce que l'arbre lui donnerait. Ce soir, son regard brillait d'une lueur intense et Çeda songea que les réponses qu'elle avait trouvées n'avaient pas dû apaiser ses angoisses.

— Que s'est-il passé ? demanda la jeune femme en approchant.

Nalamae ne lui prêta aucune attention. Elle s'agenouilla devant la tombe de Yerinde, posa son bâton sur le côté et plaqua les paumes sur les dalles en pierre. Celles-ci commencèrent aussitôt à trembler, à tressauter. Certaines furent projetées en l'air tandis que le sol se soulevait dans un grondement de tonnerre. La pointe étincelante d'une lance émergea de la terre sombre et bouillonnante. La lance de Yerinde qui avait été enterrée avec la déesse, que Çeda avait presque fendue en deux avec Baiser de la Nuit. Nalamae saisit la hampe, la leva vers le ciel nocturne et la contempla.

— Que s'est-il passé ? demanda de nouveau Çeda. Qu'avez-vous vu, Nalamae ?

Sans lâcher la hampe d'adamantine, la déesse tendit la main et attrapa son bâton.

— Mes yeux ont été ouverts.

— Je ne comprends pas.

La déesse se tourna vers Çeda et son regard fit frissonner la jeune femme.

— Au cours de mes vies antérieures, je suis restée aveugle. Je sais désormais pourquoi. Si je m'étais permis de voir, je ne l'aurais pas supporté. C'était trop dur. Et trop tôt. Mes frères et sœurs m'auraient trouvée trop facilement. Il fallait que je leur échappe. Pour avoir le temps de découvrir qui j'étais vraiment.

— Et maintenant ?

— L’acacia m’a montré bien des choses. Pas suffisamment pour tout comprendre, mais j’ai vu comment on m’a traquée. J’ai vu mes frères et mes sœurs faire tout ce qui était en leur pouvoir pour m’empêcher de revenir. Pour s’assurer que leur grand projet demeurerait secret. Je me rappelle ce que j’ai ressenti. Je me rappelle leurs yeux braqués sur moi. Je me rappelle comment ils se rapprochaient.

— C’est une bonne chose, non ? Cela vous aidera à leur échapper maintenant.

— Tu ne comprends pas. Ils ne me pourchassent plus. Pas même Goezhen. Ils se contentent désormais de regarder, ce qui signifie que leur grand projet est sur le point de se réaliser. C’est imminent.

Sur ces mots, elle jeta son bâton dans le feu.

— Non ! cria Leorah en s’élançant vers les flammes.

Nalamae l’arrêta.

— Laisse-le, grand-mère. C’est un symbole d’un âge passé. Un autre âge. Un âge que je laisse derrière moi.

— S’il vous plaît, pleura Leorah. Ne le laissez pas brûler.

Mais Nalamae ne fléchit pas. Pendant un long moment, les gens regardèrent le feu s’attaquer au bâton et le dévorer. Çeda était terrifiée. Elle avait cherché la déesse et, contre toute attente, l’avait trouvée. Et voilà que cette déesse se comportait d’une manière incompréhensible.

Macide avança et s’arrêta près de la jeune femme.

— Que proposez-vous que nous fassions, déesse ?

Nalamae l’observa pendant un bref moment avant de reprendre la parole. Elle avait l’air de regretter à l’avance ce qu’elle allait dire.

— Je ne connais pas le chemin que vous devez emprunter. (Elle saisit la lance à deux mains et la serra.) Mais je connais le mien. Je pars.

Un brouhaha de voix inquiètes s’éleva et Çeda sentit ses propres craintes lui nouer la gorge.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle. Il doit bien nous rester un peu de temps ?

— Non, mais je peux peut-être vous en faire gagner. Mes frères et sœurs ont baissé leur garde. S’ils se tiennent tranquilles, c’est parce que tout se passe comme ils l’entendent. Je vous conseille de regagner Sharakhaï. Acceptez l’offre de négociation de la Reine Meryam si vous le souhaitez.

— Et vous ? demanda Çeda.

Nalamae se tourna et s’éloigna.

— C’est désormais *mon tour* de les traquer.

Çeda la rattrapa.

— Nalamae, s’il vous plaît.

Mais la déesse ne voulut rien entendre. Elle continua à marcher en s’effritant comme une statue de sable grignotée par le vent, de plus en plus, jusqu’à ce qu’il ne reste rien d’autre qu’un mince tourbillon, un vortex qui se contracta et fut aspiré par le ciel nocturne. Puis il n’y eut plus rien. Nalamae avait disparu.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 38



À la lumière des étoiles, Hamid suivait le lit asséché d’un cours d’eau dans un vallon coincé entre les montagnes. Il était fatigué. Il avait mal aux pieds. Il avait à peine mangé au cours des derniers jours et n’avait bu que de l’eau de rivière. Il voulait rejoindre Darius. Il voulait lui annoncer les bonnes nouvelles et oublier la pluie de catastrophes qui s’était abattue sur lui en l’espace d’une seule nuit.

Il se figea en arrivant en vue du bosquet de pins dans lequel Darius et lui avaient trouvé refuge. Des voix montaient entre les arbres. Il dégaina son poignard et scruta les environs en quête de danger, puis avança sur le sol sec. Une lampe était allumée à l’intérieur du bosquet – ce que Darius et lui ne s’autorisaient qu’en cas d’extrême nécessité.

Il approcha et entendit les voix plus distinctement. L’une d’elles était celle de Darius. Et il reconnut l’autre. C’était celle de Rasime, un ancien scarabée, une femme qui regrettait presque autant que lui la disparition des Hôtes sans Lune.

Sa peur s’évanouit. Il rangea son poignard dans son fourreau et avança. L’odeur de pin envahit ses narines tandis qu’il écartait les branches hérissées d’aiguilles pour gagner le campement. Entre les troncs dénudés se trouvait un espace dégagé de la taille d’une petite tente. Darius et Rasime étaient assis en tailleur sur une couverture bleue en crin de cheval. Darius se

poussa sur le côté et Hamid s'installa près de lui. Au centre du vague triangle qu'ils formaient, une minuscule lampe à huile projetait sa douce lumière dorée sur le sol tapissé d'épines.

Rasime observa les hématomes et les plaies qui parsemaient le visage de Hamid.

— Lémi le Frêle ne t'a pas raté, dit-elle.

— Ne me parle pas de Lémi le Frêle !

— Il est dans la vallée. Tu veux que je lui tranche la gorge à ta place ?

— Je me réserve ce plaisir, merci.

Rasime haussa les épaules.

— Comme tu veux. (L'espace était tellement exigu qu'elle se pencha sur le côté, jambes croisées, et s'appuya sur un coude.) Macide a l'intention de négocier avec la Reine Meryam.

— Je sais, dit Hamid.

— Il a demandé à la tribu de se tenir prête à lever le camp pour se rendre à Mazandir pour la rencontrer.

— Je sais.

Le regard de rapace de Rasime se fit plus intense.

— Comment pourrais-tu le savoir ? La décision a été prise aujourd'hui. Et à ta place, je remballerais cet air satisfait.

Personne ne pouvait le nier. Hamid était satisfait. Ravi, même. Les Fileuses du Destin daignaient enfin lui prêter attention. Cinq jours plus tôt, alors que Darius était allé cueillir des baies, les branches s'étaient écartées et quelqu'un s'était glissé dans leur minuscule repaire. C'était Brama, le voleur de Sharakhaï. Il n'avait pas changé depuis la bataille de la Lance noire, à l'exception de cette curieuse bosse sur son front.

— Tu es dans une position difficile, Hamid, lui avait-il dit.

Hamid avait sursauté, inquiet.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je sais que tu es en fuite. Je sais que, quand Emre rejoindra la vallée du mont Arasal, dans cinq jours, tous les membres de la tribu recevront l'ordre de te traquer pour te faire payer tes crimes. Je sais que tu sais que Macide le croira *lui* plutôt que *toi*.

Hamid ignorait comment Brama avait découvert tout cela, mais il savait que le petit voleur qu'il avait connu au cours de sa jeunesse ne pouvait pas l'avoir fait sans aide. Il savait également que Brama avait croisé la route

d’une ehrekh du nom de Rümayesh. Qu’à en croire certaines histoires sharakhiennes Rümayesh choisissait des gens et les habitait avant de s’en débarrasser comme de vieux vêtements.

— Je ne parle pas à Brama, n’est-ce pas ?

— Est-ce que cela te dérangerait si ce n’était pas le cas ?

Hamid avait haussé les épaules.

— Pas vraiment. Sauf si on cherche à me manipuler.

Brama avait éclaté de rire.

— Tout le monde est manipulé, d’une manière ou d’une autre. Quelle importance ? Tant qu’on obtient ce qu’on veut ?

— Et qu’est-ce que je suis censé vouloir, d’après t… d’après vous ?

— Une tribu débarrassée de Macide Ishaq’ava et de ses proches alliés. Une tribu dont tu pourras prendre les rênes pour en faire ce que tu veux.

Hamid avait essayé de cacher sa surprise. C’était *exactement* ce qu’il voulait.

— Et vous pouvez m’offrir tout cela ?

— Je peux t’offrir des outils pour obtenir tout cela.

— Des outils.

— C’est cela, Hamid.

— Comme… ?

— Comme l’endroit où se trouvent quatre Rois de Sharakhaï. Comme les modalités du marché qu’ils ont passé avec un membre de ta tribu, Çedamihn Ahyanesh’ala. Comme les détails de l’offre que Macide étudie en ce moment même, une offre envoyée par la Reine Meryam en personne.

Hamid s’arracha à ses souvenirs et se concentra sur le présent. Il jeta un coup d’œil à la bouteille d’arac que Rasime avait apportée. Il la prit sans en demander la permission, mais la tendit à la jeune femme dès qu’il l’eut débouchée. Elle la refusa et il but longuement avant de la donner à Darius qui se contenta d’une modeste gorgée.

— Rümayesh m’a raconté une histoire incroyable, déclara-t-il.

Il répéta tout ce que l’ehrekh lui avait appris. Çeda avait passé un marché avec la Reine Nayyan pour trouver Nalamae. Puis elle s’était alliée à Ihsan et à trois autres Rois pour repousser Goezhen et ils avaient quitté Sharakhaï afin que leur alliance obtienne la bénédiction de Macide. L’ehrekh lui avait ensuite indiqué l’emplacement d’une baie et, lorsqu’il s’y

était rendu, il y avait découvert un galion royal. Et d'autres choses très intéressantes.

— Husamettín était à bord. Avec Cahil, Ihsan et un autre. Il était tout maigre, mais par tous les dieux ! je suis sûr qu'il s'agissait de Zeheb.

— Sable et pierre ! souffla Rasime. Je *savais* bien que Çeda mentait. Je savais bien que j'avais vu un galion royal. Dieux ! tu aurais dû voir comment elle se pavanait dans la vallée. Comme une putain de messie ! Elle le paiera de sa vie, Hamid. Je te jure qu'elle le paiera de sa vie.

— Du calme. Cela peut attendre. Nous ne pouvons pas commencer à tuer les traîtres avant d'avoir raconté ce que nous avons vu aux autres. Ensuite, et seulement ensuite, nous nous occuperons de Macide.

Rasime plissa les yeux.

— Il est bien protégé.

Hamid haussa les épaules.

— Je connais une dizaine de personnes qui serrent les dents à l'idée de traiter avec les Rois. Même par l'intermédiaire de leur porte-parole, Meryam.

— Moi aussi, dit Rasime. Mais il y a Sehid-Alaz. Il ne nous laissera pas faire. Ça ternirait son honneur. Et l'honneur, il ne parle que de ça. De ça et de gagner les champs lointains pour y trouver le repos éternel.

Hamid sourit.

— Laisse-moi me charger de Sehid-Alaz. Et commence à parler aux autres.

Trois jours après le départ de Nalamae, Macide et la treizième tribu quittèrent la forteresse située au pied du mont Arasal et mirent le cap vers Mazandir pour y rencontrer la Reine Meryam. Ils étaient accompagnés par des représentants des autres tribus à l'exception de celles de Neylana et du Sud. Un navire de patrouille rapide changea de cap pour aller les avertir et leur demander d'envoyer leurs propres représentants.

La flotte rassemblait dix bâtiments. Emre avait reçu le commandement de l'*Amarante* sur laquelle se trouvaient Macide, Lémi le Frêle et Sehid-Alaz. Les Bouclières, plusieurs centaines de guerriers et les asirim avaient été répartis à bord des autres navires. Par chance, le jeune cheikh Aríz de la tribu des Kadris était arrivé la veille du départ et avait demandé à les accompagner.

— Ma tribu doit être représentée au cours de ces négociations, avait-il dit à Macide. Comment pourrais-je en faire un compte-rendu exhaustif si je ne suis pas présent ?

Lémi le Frêle avait hoché la tête d'un air fier et entendu. Aríz avait fait de même et ils avaient tous les deux éclaté de rire.

Le vizir d'Aríz, Ali-Budrek, avait protesté.

— Envoyez-*moi* à votre place, mon cheikh. Je reviendrai aussi vite que possible et je vous raconterai tout dans les moindres détails.

— Je ne vois pas pourquoi je vous laisserais vous amuser à ma place !

Ali-Budrek s'était gonflé comme un ver des sables effrayé, mais Lémi le Frêle avait pris la parole avant qu'il ait le temps de dire un mot.

— Peut-être que tu es encore un peu jeune pour ce genre d'amusements, petit cheikh.

Aríz avait reniflé d'un air hautain.

— Si la situation dégénère en bataille comme celle de la gorge, il faudra bien que je sois là pour sauver ta misérable queue. *Une fois de plus.*

Lémi le Frêle s'était esclaffé et les deux hommes s'étaient serré l'avant-bras – au grand mécontentement d'Ali-Budrek. Le vizir n'appréciait pas l'amitié fraternelle qui s'était tissée entre Aríz et Lémi, mais Aríz s'en fichait et Lémi ne prêtait aucune attention au déplaisir des autres.

L'*Amarante* naviguait à la tête de la petite flotte. La *Mariée Rouge*, à bord de laquelle se trouvaient Çeda, ses Bouclières et les deux anciennes Vierges du Sabre Sümeya et Kameyl, suivait. Puis venait la caravelle d'Aríz, la *Rose d'Automne*, et cinq autres bâtiments. L'irascible Rasime – qui avait bataillé sans relâche pour faire partie de l'expédition – fermait la marche avec son ketch, le *Sable Brûlant*.

— Je ne sais pas pourquoi vous avez accepté qu'elle nous accompagne, dit Emre à Macide tandis que l'*Amarante* franchissait une dune imposante. (Les deux hommes se trouvaient sur le pont avant avec Lémi le Frêle.) Rasime répand le poison partout où elle passe.

Macide était assis en tailleur. Il tenait un de ses deux shamshirs et faisait glisser la lame sur une pierre à aiguiser avec des gestes minutieux. L'autre sabre attendait son tour sur les planches brûlées par le soleil à côté de lui.

— Quel genre de chef serais-je si je ne laissais pas mes opposants assister à la rencontre ? dit-il sans lever les yeux. Qu'elle vienne. Qu'elle

voie ce que nous avons à gagner. Elle se chargera ensuite de convaincre les autres.

— Si vous croyez qu'elle leur dira la vérité, il se trouve que j'ai une oasis à vous vendre.

Lémi le Frêle, qui était appuyé contre la rambarde fortifiée, éclata d'un rire qui évoquait le cri d'une hyène, puis étendit des bras aussi larges que les cuisses d'un homme normal le long du plat-bord.

— Une oasis à vendre.

— Certaines personnes ne reconnaîtront jamais les bonnes choses que vous avez accomplies, poursuivit Emre. Pas si cela va à l'encontre des mensonges qu'ils se racontent. Rasime s'est égarée dans la haine. Elle est convaincue que le désert doit être purifié.

Lémi le Frêle frotta son crâne chauve d'une main nonchalante.

— Un jour, Hamid m'a dit qu'elle se prend pour la réincarnation de Suad, le Fléau de Sharakhaï.

Emre fit un geste en direction du colosse.

— Vous voyez ?

— Il faut avouer qu'elle a du tempérament, dit Macide en adressant un clin d'œil à Lémi.

Le colosse gloussa.

— Je suis sérieux, dit Emre.

— Moi aussi, répliqua Macide. Je ne peux pas contrôler ses pensées. Pas plus que celles des autres. Alors nous irons à Mazandir. Et nous rencontrerons la reine qaimirienne.

— Et ensuite ?

— Nous ferons ce que nous avons toujours fait. Nous naviguerons du mieux possible entre les sables mouvants. Certains ne demandent qu'à avaler le brouet empoisonné que mijote Rasime, mais la majorité comprendra que nous avons agi au mieux des intérêts des peuples du désert.

— Et vous ne craignez pas que la Reine Meryam ait d'autres projets pour vous ?

— À cause de la passe sanglante ?

— Non, parce que j'ai entendu dire qu'elle n'aimait pas les hommes tatoués. (Emre sentit la migraine se réveiller.) *Évidemment* à cause de la passe sanglante !

— Et si j’envoyais quelqu’un traiter avec elle *à ma place* ? Comment cela serait-il interprété ?

Ce fut Lémi le Frêle qui répondit à la question.

— Elle se dirait que vous tenez à votre tête.

Toujours fier quand il pensait avoir dit quelque chose d’amusant, il esquissa un large sourire. Un sourire authentique et sincère. Pas le rictus qui déformait ses traits quand il s’apprêtait à massacrer quelqu’un.

Macide leva son sabre et examina le tranchant à la lumière du soleil.

— Elle ne se tromperait pas. Il se trouve que j’y tiens *beaucoup*, dit-il.

Il fronça les sourcils, baissa l’arme et continua à l’aiguiser.

La blessure à la tête qu’Emre avait reçue lorsque Darius l’avait frappé avec une pelle avait mal cicatrisé et elle se rappela à son bon souvenir. Il se massa les tempes dans l’espoir de contenir la douleur, de l’empêcher de se transformer en torture qui le laisserait à l’agonie sur le pont.

— Le fait que vous vous rendiez à Mazandir devrait suffire. Laissez-moi rencontrer l’ambassadeur de la Reine Meryam. Je parlerai en votre nom.

— J’apprécie ta proposition, jeune faucon. (Satisfait, Macide posa son sabre et prit le second.) Mais la Reine parlera au nom de Sharakhaï, alors je n’ai guère le choix. Il faut que j’y aille.

Le soleil devint plus éclatant. La douleur envahit le crâne d’Emre et se déchaîna.

— La Reine Meryam viendra en personne ?

— C’est cela. Et elle…

Macide ne termina pas sa phrase, car à cet instant la souffrance devint insoutenable. Emre s’effondra sur le pont et se roula en boule.

Lémi le Frêle se précipita vers lui.

— Appelez Dardzada ! hurla-t-il avant de se mettre à masser le dos de son ami avec ses grosses mains.

— Il était comme ça pendant le voyage de retour ? demanda Macide à voix basse.

Emre se recroquevilla un peu plus. Chaque son, chaque mot était un clou qu’on enfonçait dans son crâne.

— Non, ce n’était pas à ce point, répondit Lémi. (Il souleva Emre dans ses bras puissants et le porta vers la poupe en murmurant à son oreille :) Ça va aller mieux. Accroche-toi, Emre. Dardzada arrive.

Le colosse l’emporta dans sa cabine. Il l’allongeait sur la couchette quand l’apothicaire entra.

— Je t’ai dit de me laisser t’examiner quand nous étions dans la vallée, grogna-t-il sur son ton hautain.

Lémi le Frêle le fit taire aussitôt.

— Pas plus fort que le vol d’un moineau, Dardzada.

Emre crut que l’apothicaire allait ignorer le colosse. Il n’aimait pas qu’on lui explique comment faire son métier. Surtout quand il s’agissait d’un balourd qui n’avait pas la moindre notion de médecine. Il reprit cependant la parole d’une voix plus basse et plus douce.

— C’est comme ça depuis que Darius t’a frappé avec cette pelle ? demanda-t-il.

Il ouvrit les paupières du jeune homme et examina ses yeux. Emre aperçut alors l’apprentie de l’apothicaire, une jeune fille maigre comme un clou qui s’appelait Clara. Elle se tenait derrière Dardzada et observait ses gestes avec attention.

— Non, réussit-il à articuler. Ça empire.

Dardzada lui palpa le crâne du bout des doigts et son univers se transforma en champ d’étoiles. Il se recroquevilla autant que possible, mais cela ne servit à rien. La douleur était si intense que, pendant un long moment, il ne put rien faire d’autre que gémir. Ce qui ne le soulagea pas, bien au contraire.

Au bout d’un certain temps, il eut l’impression qu’elle refluait. Il se demanda s’il avait perdu connaissance. Tout ce qu’il savait, c’est qu’il était de nouveau capable de penser. Lémi le Frêle avait disparu. Dardzada lui parlait.

— Tu t’es battu contre Hamid dans cet état ?

— Il fallait bien.

— Espèce de sinistre andouille ! Pourquoi ?

— Pour l’honneur, marmonna Emre. C’est sa parole contre la mienne.

— Tu penses vraiment qu’il y a un membre de cette tribu qui croirait Hamid plutôt que toi ?

Dardzada lui ouvrit la bouche sans ménagement et fourra un bout d’écorce entre sa joue et ses dents. Le morceau avait la taille d’une noix et un goût d’amande amère, comme une peau de citron en train de pourrir.

— Tu sous-estimes ta réputation au sein de la tribu, poursuivit Dardzada. Et tu surestimes *grandement* celle de Hamid.

Il glissa un second bout d'écorce contre son autre joue.

— Laisse-les là. Ça va soulager les gonflements intérieurs.

L'apothicaire partit en compagnie de Clara. Emre entendit les échos d'une conversation étouffée devant la porte de sa cabine, mais ne comprit pas ce qui se disait.

Ils vont me renvoyer dans la vallée, songea-t-il. *Macide va se rendre compte que je suis un poids mort et il va me renvoyer dans la vallée.*

Il se réveilla en sentant une main lui caresser doucement les cheveux. C'était Çeda. Il faisait sombre dehors. La cabine était éclairée par une petite lanterne posée sur le bureau. Pendant un moment, il eut l'impression d'être de retour dans leur appartement de Crêterose. Que la jeune femme le soignait parce qu'il avait croisé la route d'une patrouille de Lances d'argent, ou qu'il avait attrapé la fièvre jaune.

— Quoi ? demanda-t-elle quand elle s'aperçut qu'il la regardait.

— Il reste des olives ?

Çeda – bénie soit-elle – comprit tout de suite ce qu'il voulait dire.

— Je crois. Et la moitié d'une miche de pain que j'ai achetée à Tehla ce matin.

— Je prends le pain et les olives.

— Je prends le vin.

Ils gloussèrent tandis qu'elle faisait glisser ses doigts entre ses cheveux. Dieux ! c'était tellement agréable ! De l'autre main, elle attrapa une tasse remplie d'eau et la lui tendit.

— Ordre de Dardzada.

Emre leva les yeux au plafond, mais seulement parce que cela aurait été sa réaction s'il s'était trouvé à Crêterose. Il n'avait jamais été un patient facile. Il prit la tasse et en but la moitié avant de se rallonger. Il était épuisé.

— C'est ce que tu voulais me cacher, quand nous étions dans la vallée ?

Il haussa les épaules. Il était trop gêné pour dire quoi que ce soit. Il aurait dû se faire soigner plus tôt.

— Tu n'es qu'un abruti et un entêté.

— C'est l'hôpital qui se moque de la charité.

— Tu ne peux pas aller à Mazandir comme ça.

— C'est ce que pense Macide ?

— Tu le lui reprocherais si c’était le cas ?

— Çeda…

— Dardzada a dit d’attendre un peu, mais il n’est pas optimiste. (Elle le secoua doucement jusqu’à ce qu’il accepte de la regarder.) Tu n’as pas besoin d’aller à Mazandir. Il te suffit d’emprunter un skiff et d’attendre que tout soit terminé dans la vallée.

— Cesse de vouloir me protéger.

— Cesse de te conduire comme un imbécile. Tu es blessé, Emre. Salement blessé.

— Non. Mon combat contre Hamid a juste empiré les choses. Il suffit que je prenne un peu de repos et tout ira bien. (Çeda ouvrit la bouche, mais Emre enchaîna aussitôt.) Tout va bientôt se décider. Tu le sais et je le sais. Je n’ai pas l’intention de retourner dans une vallée perdue et d’y rester jusqu’à ce que tout soit terminé.

— Si ta blessure doit guérir aussi vite que tu le dis, tu pourras vite nous rejoindre.

— Si elle guérit aussi vite que je le dis, elle guérira avant qu’on arrive à Mazandir.

— Emre, si tu ne veux pas le dire, je vais le faire à ta place. Dans cet état, tu risques de mettre tout le monde en danger. Toi. La mission. La tribu tout entière.

Il ferma les yeux. C’était douloureux d’entendre ces mots, surtout de la part de Çeda qui passait le plus clair de son temps à le tirer d’affaire depuis qu’ils étaient enfants. Mais il était assez mature pour reconnaître que c’était la vérité. Il risquait *bel et bien* de mettre les autres en danger. Comment pourrait-il se regarder dans une glace si, à un moment critique, la migraine s’emparait de lui et compromettait les négociations avec la reine ?

— Écoute, dit-il. Il faudra quelques semaines pour atteindre Mazandir. Je pourrais prendre un skiff à tout moment. Laissons Dardzada faire son métier. S’il ne parvient pas à me guérir, je retournerai dans la vallée.

Elle le regarda comme si elle s’apprêtait à dire quelque chose. Il vit les mots se rassembler sur ses lèvres… mais elle se contenta de pousser un long soupir agacé.

— Que les dieux maudissent le jour où j’ai croisé ton chemin pour la première fois.

— Parle pour toi. (Il prit la main de la jeune femme et caressa ses doigts avec douceur.) Moi, je préfère leur demander de le bénir.

Elle grimaça comme si elle se préparait à lancer une réplique mordante, puis se pencha et déposa un baiser sur ses lèvres.

— Ton charme ne t'amènera nulle part, Emre Aykan'ava, souffla-t-elle.

— Tu en es sûre ? demanda-t-il avec un petit sourire.

— Sûre. (Elle l'embrassa de nouveau.) Sûre et certaine.

Elle s'étendit près de lui et l'attira contre sa poitrine. Le mouvement réveilla la douleur dans la tête d'Emre, mais elle reflua rapidement. Leurs respirations s'harmonisèrent et ralentirent en se faisant plus profondes. La chaleur qui envahit le cœur du jeune homme l'emporta vers le sommeil tandis que Çeda le berçait avec tendresse.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 39



Davud était assis en compagnie d'Esmeray à la terrasse d'un vénérable salon de thé. Entre eux, deux tasses fumantes étaient posées sur une table si minuscule qu'elle semblait prête à se renverser à la première rafale de vent. Davud leva les yeux quand le propriétaire de l'établissement, un homme rondouillard, approcha et inclina une théière en acier qu'il tenait à la main. Un liquide doré jaillit du long bec incurvé et décrivit une longue parabole avant de remplir les deux tasses. Sans qu'une seule goutte tombe à côté.

— Impressionnant, dit Davud.

L'homme sourit, lui adressa un clin d'œil et s'éloigna. Esmeray leva les yeux au ciel.

— Les hommes et leurs jets de liquide brûlant !

— Tu es juste jalouse.

— Jalouse ? De pouvoir la sortir et pisser où bon me semble ? Réfléchis un peu, Davud. Ce n'est rien d'autre que de la vulgarité présentée comme un sport.

Davud esquissa un sourire malicieux et but une gorgée de thé dans un bruit de succion. Esmeray poursuivit dans un murmure.

— C'est fichu. (Elle regarda de chaque côté de la rue.) Ils ne viendront pas, tu sais.

Davud n'était pas inquiet.

— Laisse-leur un peu plus de temps.

Trois personnes étaient assises à l'autre bout de la terrasse, trois femmes âgées qui papotaient sans cesse. Les bâtiments qui encadraient le salon de thé étaient serrés les uns contre les autres et leurs ombres plongeaient la moitié de la rue aux pavés usés dans l'ombre.

En face du salon de thé se dressait un vieux moulin trapu auquel était adossée une maison en brique d'argile. Davud entendait les grincements de la meule et les cris d'un homme qui lançait des ordres à ses enfants – dont certains sortaient parfois du moulin pour se précipiter dans la maison. L'un d'entre eux, un gamin de onze ans, se déplaçait en claudiquant. Il s'arrêta dans la rue. Davud secoua la tête et il pivota pour rentrer dans le moulin.

Les ombres s'allongèrent. Esmeray et Davud finirent leur deuxième tasse de thé. Les trois femmes assises un peu plus loin rirent à une plaisanterie. Quand elles rassemblèrent leurs affaires et disparurent dans les ruelles sinueuses, une alouette se posa à côté de leur table et entreprit de picorer les miettes qui se trouvaient en dessous. Le propriétaire du salon de thé arriva pour débarrasser et essaya en vain de la chasser.

Esmeray fit tourner le restant de thé au fond de sa tasse, puis se leva brusquement.

— Nous perdons notre temps.

Davud était sur le point de lui donner raison quand il remarqua quelque chose au bout de la rue. Il inclina sa chaise en arrière pour regarder derrière Esmeray et aperçut un vieux Kundhanais qui se dirigeait vers eux d'un pas curieux. Une jeune et frêle Miréenne l'accompagnait.

Le Kundhanais était un mage de sang, Undosu, un membre du cercle intérieur de l'Enclave. La jeune fille était Meiying. Elle portait une robe en soie orangée avec des manches bouffantes et cintrée par une large bande de tissu mandarine. L'ensemble était charmant et mettait en valeur ses cheveux de jais rassemblés en un impeccable chignon. Elle n'avait pas seize ans, mais son esprit était si affûté et son pouvoir magique si impressionnant qu'on lui avait offert un siège au sein du cercle intérieur de l'Enclave.

Les deux mages se dirigèrent vers la table de Davud et Esmeray. Ils s'assirent et le propriétaire leur apporta des tasses. Il leva sa théière pour leur faire une démonstration de son talent de serveur, mais Undosu l'arrêta d'un geste de la main.

— Mon ventre est déjà bien rempli. Je crains d'exploser.

Le Kundhanais portait des vêtements simples et artisanaux ainsi qu'une coiffe en cuir râpé ornée de coquillages et de glands qui se balançaient sur ses joues rasées de près. La touffe de poils qui lui servait de barbe lui donnait un air sage et malicieux.

Tandis qu'Esmeray les observait d'un air méfiant, Davud sortit le compas en cuivre que Willem lui avait donné et le posa à côté de la tasse vide d'Undosu. Comme Willem l'avait annoncé, l'instrument l'avait conduit au vieux Kundhanais. Le mage de sang – qui ignorait jusque-là que Nebahat possédait un tel artefact – avait accepté de rencontrer Davud et Esmeray à la seule condition qu'ils l'apportent. Il le prit d'une main ridée et tannée par le soleil, puis le glissa dans une poche accrochée à sa ceinture.

— Alors ? demanda-t-il en tirant sur une longue pipe qui n'était pas allumée.

— Nous vous avons demandé de venir ici parce que nous avons découvert des choses inquiétantes à propos des activités de l'Enclave, dit Davud.

Meiying but une gorgée de thé.

— Des choses inquiétantes, répéta-t-elle dans un sharakhien parfait.

— Oui. Depuis plusieurs mois, Nebahat supervise un projet dans le hall des archives du collegium. Il se sert des noms des scarabées qui ont été arrêtés après la Nuit des Innombrables Lames pour…

— Nous sommes au courant de ce projet, le coupa Meiying. La Maison des Rois souhaite tisser des liens avec la tribu des Khiyanats dans l'espoir de s'attirer leurs bonnes grâces. C'est eux, après tout, qui sont à l'origine de l'alliance qui rassemble de plus en plus de tribus du désert.

— Il a un autre objectif. Un objectif plus important, dit Davud. Et plus inquiétant. Les listes de noms sont communiquées à Nebahat qui veille à ce que ces personnes soient envoyées dans les champs en fleur pour servir d'offrandes aux adicharas.

Les dents d'Undosu claquèrent sur le tuyau de sa pipe tandis qu'il tirait dessus.

— Vous affirmez que ces gens sont assassinés ?

— Oui.

Davud leur raconta comment il avait suivi la piste d'Altan jusqu'au collegium, puis jusqu'à Cassandra, l'étudiante avec laquelle il dépouillait

les archives pour découvrir les descendants de la treizième tribu, puis jusqu'à Nebahat qui était à la tête de ce projet.

— Les personnes dont les noms ont été trouvés par Altan et Cassandra ont été envoyées dans les champs en fleur pour nourrir les adicharas.

— Vous avez des preuves de ce que vous dites ? demanda Undosu.

Davud fit un geste en direction du moulin près duquel l'enfant attendait, les yeux rivés sur lui. Le petit approcha en boitant. Une peur intense se lisait sur son visage et, quand il arriva près de la table, il leva une main et se prit le coude. On aurait dit qu'il voulait tirer sur son bras et se replier sur lui-même, jusqu'à ce qu'il disparaisse. Il regarda les personnes assises autour de la table. C'était d'Esmeray et de ses yeux ivoire qu'il semblait avoir le plus peur. Elle était pourtant la moins dangereuse des quatre.

— Est-ce que c'est vrai ? demanda Undosu avec un fort accent. Tu as été envoyé dans les champs en fleur ?

Davud n'aurait pas cru cela possible, mais, en entendant le mage, l'enfant parut encore plus effrayé.

— Je ne me rappelle pas, dit-il. Mais ça doit être vrai parce que je me suis réveillé dans un bosquet d'adicharas.

— Te rappelles-tu *qui* t'a envoyé là ?

Le garçon secoua la tête, puis jeta un coup d'œil à Davud et fit un geste en direction du moulin.

— Comme je lui ai dit, j'ai entendu un bruit derrière le moulin alors que la nuit tombait, pendant Beht Zha'ir. Je suis allé voir ce que c'était et, le temps de cligner des yeux, je me suis retrouvé dans les champs en fleur, devant le Prince en Haillons.

Undosu réfléchit, puis tourna ses yeux cireux vers Davud.

— Pardonnez-moi, mais les propos de ce garçon ne nous apprennent pas grand-chose.

— Répète-leur ce que tu m'as dit, l'encouragea Davud. À propos de l'odeur.

L'enfant haussa les épaules.

— C'était comme… (Il se tut, puis sembla prendre une décision.) Écoutez, j'étais d'accord pour venir ici parce qu'il m'a dit que ça protégerait ma famille. Mais si la personne qui m'a enlevé revient parce que je vous ai parlé…

— Personne ne reviendra te faire du mal, l'interrompit Undosu d'une voix calme.

Le garçon était angoissé, effrayé. Davud le plaignait de tout cœur. Les Fileuses du Destin ne l'avaient pas gâté, mais il était courageux et faisait de son mieux pour s'en tirer.

— Je veux être sûr que ma famille est en sécurité, dit-il enfin.

— Si ce que tu dis est vrai… (Undosu fit une pause et tira sur sa pipe.) Nous irons parler à cette personne nous-mêmes. Et nous ferons surveiller ta maison en attendant. Est-ce que cela te convient ?

Les épaules maigres de l'enfant se relâchèrent un peu.

— Ça sentait le poulet.

Undosu sourit.

— Le poulet ?

— Enfin, pas le poulet, mais le citron et les épices qu'on met dessus.

— Que qui met dessus ?

— Les Malasaniens. Ceux qui vendent des kebabs dans les souks. Près du marché aux épices.

Undosu et Meiying échangèrent un regard. Ils savaient, comme Davud, que la pâte que Nebahat appliquait sur son front était fabriquée avec ces ingrédients.

— Merci, dit Undosu. Tu peux rentrer chez toi, maintenant.

Le garçon se redressa comme si on venait de lui retirer un lourd fardeau des épaules.

— Personne ne viendra nous faire de mal, hein ?

— Personne, lui promit Undosu.

L'enfant esquissa un sourire timide et se tourna si brusquement que l'alouette récalcitrante sursauta. Il fila de sa démarche maladroite et disparut à l'intérieur du moulin. Un chien aboya quand la porte se ferma en claquant.

— Que voulez-vous ? demanda Undosu. Que nous arrêtions Nebahat ?

Les yeux ivoire d'Esmeray étincelèrent.

— Ce serait un bon début, oui. Mais Nebahat ne s'est pas lancé dans cette histoire tout seul. Il ne fait qu'exécuter des ordres qui viennent de plus haut.

Meiying inclina la tête sur le côté, une expression inquiète sur le visage.

— Vous voulez dire que Prayna est impliquée ?

— Elle n’est pas la seule, intervint Davud. Je crois que tout vient de la Maison des Rois. Je crois que c’est la Reine Meryam qui a demandé à Prayna d’organiser tout ça.

— Prayna est née et a grandi dans les Bas-fonds, dit Meiying avec calme. Elle protège les quartiers ouest. Avec encore plus d’ardeur qu’Esmeray.

— C’est possible, dit Esmeray. Mais elle n’a jamais porté les membres de la treizième tribu dans son cœur.

— Et comment le saurais-tu ? demanda Meiying.

— Je suis mieux placée que toi pour le savoir ! La seule chose que Prayna veut vraiment protéger, ce sont *ses* intérêts !

— Les intérêts de *l’Enclave*, corrigea Meiying.

— Ses intérêts, répéta Esmeray. La seule question qu’il faut se poser, c’est : qu’est-ce que Meryam lui a offert en échange de ses services ?

Undosu leva sa pipe et lui fit décrire un grand arc de cercle.

— Cela… tout cela risque de mettre l’Enclave en danger.

— Les actions de Prayna et Nebahat ont déjà mis l’Enclave en danger, répliqua Davud. Les meurtres doivent cesser. Et l’influence que Meryam exerce sur les mages de la cité doit cesser.

— Et que retirerez-*vous* de tout cela ? demanda Meiying avec un sourire poli.

— Nous voulons que l’Enclave nous laisse en paix, répondit Esmeray avant que Davud ait le temps d’ouvrir la bouche. Nous voulons qu’elle cesse de nous traquer, Davud et moi, pour ce que nous avons pu faire dans le passé.

— Mais surtout, enchaîna Davud, nous voulons qu’elle nous accorde l’asile.

Esmeray et lui s’étaient disputés pendant des jours à ce sujet. Davud ne voulait pas seulement que les mages de sang cessent de les pourchasser, il voulait qu’ils les protègent activement. Esmeray, elle, ne leur pardonnait pas de lui avoir brûlé les yeux, la privant ainsi de ses pouvoirs magiques. Elle n’avait même pas voulu écouter les arguments de Davud, mais celui-ci s’en fichait. Ils n’avaient pas le choix.

Undosu et Meiying échangèrent un regard tandis qu’ils délibéraient en silence.

— Accordez-nous deux jours, dit le Kundhanais en se levant. Nous vous trouverons.

Meiying s'inclina légèrement.

— Merci pour le thé.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Davud adressa une prière aux dieux. Il espérait qu'il n'avait pas commis une terrible erreur en choisissant de faire confiance à ces deux mages qui faisaient partie des plus puissants de la cité.

L'alouette continuait à picorer les miettes sous les tables. Rien ne la distinguait des milliers d'autres qui vivaient à Sharakhaï. Personne n'avait remarqué les sigils rouges peints sous ses ailes.

Peu après le départ d'Esmeray et Davud, elle prit son envol en battant des ailes avec énergie. Elle monta au-dessus des bâtiments voisins et mit le cap vers l'est. Elle survola les Bas-fonds, le quartier le plus pauvre de la ville, et se dirigea vers le Croissant rouge. Elle se posa sur un toit en terrasse qui était relativement propre à l'exception d'un coin dans lequel s'entassaient des cages en fil de fer et des seaux de graines pour oiseaux couverts de planches. Un homme se tenait près des cages. Dès qu'il aperçut l'alouette, il s'accroupit et plia le doigt pour lui demander d'approcher. L'animal se dirigea vers lui en sautillant.

L'homme – qui présentait une ressemblance frappante avec Esmeray – se leva et s'adressa à l'alouette à voix basse.

— Alors, qu'est-ce que tu as entendu, ma petite chérie ?

L'alouette poussa son cri solitaire – quelques notes stridentes suivies d'un long roucoulement – avant de prendre la parole. L'homme écouta. Devant lui s'étendait un paysage de murs en brique d'argile et en pierre, de vêtements séchant sur des fils tendus entre les bâtiments.

Puis l'oiseau se tut. Et l'homme sourit.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 40



Le duc Hektor était étendu sur une paillasse usée jusqu’à la trame dans une caverne de la carrière de Sharakhaï. Quelle que soit la chaleur qui régnait à l’extérieur, il faisait toujours frais sous terre. Il frissonna tandis que Hamzakiir approchait un tabouret et s’asseyait près de lui. Ils étaient seuls. Ramahd et Cicio surveillaient l’entrée des tunnels de la carrière. Hektor leva les yeux et eut la curieuse impression que le visage en lame de couteau de Hamzakiir s’allongeait au fur et à mesure qu’il préparait le rituel.

— Vous êtes prêt ? demanda Hamzakiir.

Hektor avait eu l’occasion de travailler avec des mages au cours de sa dix-huitième année et il leur avait offert son sang, sans trop se poser de questions quant aux éventuelles conséquences. Mais aujourd’hui, dans cette caverne, il était à la merci d’un mage étranger. Celui-ci était censé l’aider à monter sur le trône, mais le jeune homme était terrifié. Hamzakiir ressemblait à un bourreau sur le point d’abattre une grande hache maculée de sang sur sa gorge.

— Aussi prêt qu’on peut l’être, répondit Hektor.

Sa voix tremblait de peur.

Ça manque de dignité, Hektor. On dirait les cris d'un chacal qui essaie de chasser un faucon.

Il n'eut pas le temps de se demander si le mage avait compris ce qu'il disait.

— La peur vous aidera, déclara Hamzakiir. Elle renforcera la crédibilité de l'histoire que nous avons imaginée.

— Oui, mais c'est Meryam dont j'ai peur. Elle va sûrement deviner ce qui se passe. Elle va découvrir où nous sommes.

Le sourire pincé de Hamzakiir donna l'impression que son visage était encore plus long.

— Les émotions sont difficiles à falsifier, alors profitez-en. Laissez-moi m'occuper des pensées et des souvenirs.

Il éteignit la lanterne et l'obscurité s'installa dans la caverne.

Quelques instants s'écoulèrent avant que Hektor sente l'étourdissement le gagner, comme s'il avait bu un ou deux verres de trop. Puis son ventre se noua. Il eut l'impression de traverser une forêt après la tombée de la nuit et de voir des cadavreux approcher. Une forme sombre passa au-dessus de lui. Un condor. Il avait une tête chauve et une épaisse collerette noire autour de la gorge. Ses ailes étaient aussi larges qu'une maison.

Hektor voulut battre en retraite, mais le rapace fondit sur lui et s'abattit sur sa poitrine. Ses longues serres incurvées se plantèrent dans ses flancs et l'immobilisèrent. Hektor cria de douleur, mais le condor n'y prêta aucune attention. Il regardait de tous côtés, peut-être pour s'assurer qu'il n'y avait pas de danger. Il n'en vit aucun. Il baissa alors la tête et arracha les yeux de Hektor à coups de bec.

Le Qaimirien hurla, et, à cet instant, il se retrouva nu et sentit le condor parcourir ses souvenirs : sa fuite lorsque son père, le duc Hektor, avait été arrêté par les Lances d'argent ; sa juste colère quand il avait appris qu'il avait été pendu sans même avoir été jugé ; le comte Mateo qui lui conseillait de prendre contact avec Ramahd Amansir pour déposer Meryam.

Le condor était particulièrement friand d'événements récents. Hektor se vit préparer l'opération avec Ramahd ; tomber d'accord sur le fait qu'Amaryllis était la cible idéale ; qu'elle était sans doute la seule à pouvoir convaincre Meryam de partager son pouvoir. Il vit leur arrestation par les hommes déguisés en Lances d'argent et leur placement en cellule à la caserne. Après la libération d'Amaryllis, il vit les soldats devenus bandits

lui bander les yeux et l’emmener dans un autre endroit dans l’intention de les échanger, Ramahd et lui, contre une rançon.

Il s’agissait de fictions, d’indices balisant une fausse piste tracée par Hamzakiir. Meryam l’ignorait, mais Hektor était désormais la cible de deux mages distincts : elle et Hamzakiir. Meryam pillait la mémoire du jeune homme en utilisant le sang qui maculait la robe d’Amaryllis. Hamzakiir la devançait de quelques pas. Il se concentrait sur ce qu’elle cherchait et lui fournissait de faux souvenirs qu’il fabriquait au fur et à mesure.

Hektor se tordit sur la paillasse usée. Il tendit le cou dans le vain espoir d’échapper aux peurs intenses qui menaçaient de l’engloutir. Hamzakiir lui avait dit de se servir de ses émotions. Il n’avait pas vraiment le choix. Sa terreur était telle qu’elle balayait toute pensée rationnelle, empêchant ainsi Meryam de découvrir des informations utiles. Elle aurait pu attendre qu’il se calme, ou décider d’essayer un autre jour, mais elle ne voulait pas prendre le moindre risque. Si elle tardait trop, Ramahd découvrirait ce qu’elle avait l’intention de faire et utiliserait ses pouvoirs pour protéger Hektor. Une telle occasion ne se représenterait pas de sitôt et il ne fallait pas la laisser passer. Et si elle ne parvenait pas à obtenir ce qu’elle voulait de Hektor, elle veillerait à ce qu’il ne puisse plus revendiquer le trône de Qaimir.

Après plusieurs minutes de recherches infructueuses, Meryam fit ce que Hamzakiir avait prévu qu’elle ferait : elle enveloppa l’esprit de Hektor et commença lentement à l’étouffer.

Quand Hektor était adolescent, il était allé se baigner dans un petit étang fangeux avec son cousin et des amis. Son cousin – qui ne savait pas nager – avait sauté du haut d’un rocher après qu’une jeune fille l’avait traité de pleutre. Hektor n’était pas un excellent nageur, mais il avait plongé pour l’empêcher de se noyer. Son cousin avait pris appui sur lui pour se maintenir à la surface et un flot immonde avait envahi la bouche et les narines de Hektor. Il avait hoqueté en quête d’air les rares fois où il parvenait à battre des jambes assez fort pour sortir la tête de l’eau. Il avait alors eu la certitude qu’il allait se noyer devant ses camarades.

L’expérience avait été terrible, mais ce n’était rien en comparaison de cette sensation d’étouffement. Il essaya de lutter. Il essaya de regagner la surface, mais la force qui s’exerçait sur lui était irrésistible. Il s’enfonçait. Toujours plus profond. Les ténèbres l’enveloppaient et des étoiles

remplissaient son champ de vision. Des chapelets de bulles s'échappaient de ses narines et leur bouillonnement se mêlait à celui de ses grands gestes inutiles. Son dernier souffle sortit sous la forme de deux hurlements brefs. Sachant que cela lui serait fatal, il essaya de résister à l'envie de remplir ses poumons avides d'air, en vain. Il inspira l'eau noire et celle-ci lui brûla les narines et la gorge avant d'envahir sa poitrine.

Une sombre terreur broya son esprit et ses émotions. Il ne pensait plus qu'à une seule chose : regagner la surface et savourer une dernière fois les doux parfums de la forêt. Mais il était impuissant, aussi impuissant que face à Meryam. Plus il s'enfonçait, plus la pression augmentait contre ses côtes. Et puis il n'y eut plus rien.

Quand Hektor se réveilla, ses membres étaient en plomb et sa tête pesait une tonne. Il était incapable de se lever. Et il avait si mal. Mer et pierre ! il avait du mal à croire qu'il était encore en vie, qu'il respirait. Pendant un moment, il resta immobile et savoura cette fonction biologique fondamentale.

L'air souterrain – toujours aussi frais – glissait sur sa peau brûlante en l'apaisant comme un baume. La lanterne – qu'on avait rallumée – projetait une lueur orangée sur ses paupières closes. Il ouvrit les yeux, puis les plissa pour les protéger de la lumière. Hamzakiir n'avait pas bougé. Il était assis sur son tabouret et le regardait avec la mine impassible d'un médecin qui a appris à ignorer les émotions de ses patients. Ramahd était là, lui aussi. Il souriait. Il semblait tellement soulagé que Hektor n'eut pas vraiment besoin de lui demander comment l'opération s'était déroulée.

— Alors ? demanda-t-il quand même. Nous avons réussi ?

Ce fut Hamzakiir qui répondit.

— Nous avons réussi, dit-il de sa voix de baryton. Pendant deux semaines – trois, peut-être –, nous pourrons écouter les pensées de Meryam. Cela devrait nous permettre de trouver le moment et l'endroit où elle est le plus vulnérable.

Quand ce serait chose faite, ils passeraient à l'attaque et livreraient la reine à la justice. Il fallait absolument qu'ils la ramènent à Qaimir en vie. S'ils n'y parvenaient pas, le pays sombrerait très probablement dans une terrible guerre civile. Meryam avait réussi à rallier plusieurs maisons royales grâce à la ruse et à la magie de sang. Elle avait fait de nombreuses

promesses et en avait tenu assez pour que ses obligés soient prêts à se battre pour l'aider à conserver le trône. Ou à se liguer contre Hektor s'ils apprenaient qu'elle avait été exécutée sommairement dans le désert.

Au cours de la semaine qui suivit, Hamzakiir écouta les pensées de Meryam grâce au sang de Hektor et les trois conjurés découvrirent que la vulnérabilité de Meryam était une notion très relative.

— C'est un jour sombre pour Sharakhaï, déclara le mage de sang un soir, après que Meryam était allée se coucher.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? demanda Ramahd.

— Meryam a passé un marché avec les membres de l'Enclave. Elle leur a promis plus de pouvoir s'ils sortaient de l'ombre. En retour, elle leur demande de trouver des offrandes pour elle, pour les envoyer dans les champs en fleur et nourrir les adicharas. (Le mage de sang détailla les horribles expériences auxquelles Meryam se livrait avec l'étrange cristal lumineux dans la caverne qui s'étendait sous Sharakhaï.) Elle espère qu'il lui fournira assez de pouvoir pour se débarrasser de la treizième tribu. Pour l'exterminer.

— Vous parlez des Hôtes sans Lune, dit Ramahd.

— Elle n'en voulait qu'à eux au départ, mais ce n'est plus le cas. Elle ne fait plus de différence entre les anciens scarabées, leurs sympathisants et ceux qui n'ont jamais eu aucun lien avec eux. Ils sont tous coupables à ses yeux.

Hektor savait ce que le mage de sang avait fait aux étudiants du collegium qu'il avait enlevés avant la Nuit des Innombrables Lames, aussi fut-il surpris par sa réaction.

— Est-ce vrai qu'elle vous a contrôlé pendant que vous conduisiez la révolte contre Ishaq ? demanda-t-il.

Hamzakiir s'était joint à Ishaq et aux Hôtes sans Lune, mais dans le seul dessein de les détruire de l'intérieur. Le mage de sang hocha la tête avec une réticence notable et Hektor éprouva une sourde angoisse. Cet homme avait été manipulé, mais qui pouvait croire que seule Meryam était responsable des atrocités qu'il avait commises ? Pas lui, en tout cas. Le mage ne pouvait pas être *complètement* innocent.

Hamzakiir sembla soudain mal à l'aise.

— Je suis fatigué, dit-il.

Il quitta la caverne et alla se coucher.

Quand le bruit de ses pas s'évanouit, Ramahd se tourna vers Hektor.

— Restons-en là pour le moment, vous voulez bien ? (Il s'adossa à une paroi et croisa les bras sur la poitrine.) Notre objectif est de livrer Meryam à la justice. Laissons Sharakhaï se débrouiller avec les crimes de Hamzakiir.

— Son cœur est aussi noir que celui de Meryam. Je l'ai senti quand il fouillait dans ma tête.

— C'est un homme impitoyable, je vous l'accorde, mais c'est pour cette raison qu'il est aussi efficace.

— Je ne sais pas si je pourrai continuer à travailler avec lui très longtemps. C'est répugnant.

— Dans ce cas, préparez-vous à renoncer au trône de Qaimir. La route vers la paix traverse de nombreuses régions plongées dans les ténèbres, duc Hektor. Et les choses répugnantes, ce n'est pas ce qui manquera lorsque vous serez roi, alors autant vous y habituer tout de suite.

— À la mort de mon père, j'ai juré que mon règne serait placé sous le signe de la justice.

— Je comprends pourquoi, mais un grand roi regarde au-delà de notions aussi simples que la *justice*, le *bien* et *l'honneur*. Vous pensez que la justice peut être obtenue en comparant ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, mais les actes les plus généreux peuvent entraîner de terribles souffrances et le bien peut émerger des plus sombres machinations.

Hektor savait que Ramahd avait raison, et cela l'agaçait.

— Je voudrais que nous nous passions de ses services dès que cela sera possible. Est-ce que nous pouvons nous mettre d'accord là-dessus ?

Ramahd esquissa un sourire plein de grâce.

— Nous pouvons nous mettre d'accord là-dessus.

Les jours passèrent. Hamzakiir poursuivit ses efforts, mais ne parvint pas à découvrir un endroit où Meryam aurait pu se rendre et se retrouver en position vulnérable. Elle ne quittait le palais du soleil que pour descendre dans la caverne et y mener ses étranges expériences.

— C'est donc là qu'il faut frapper, déclara Hektor un soir.

Il était assis en compagnie de Ramahd et du duc Mateo dans la salle de la carrière qu'ils partageaient. Ils se passaient une bouteille d'eau-de-vie qaimirienne de qualité médiocre. Le duc Mateo en avait bu près de la moitié à lui tout seul et il en avala une généreuse gorgée avant de la tendre à Ramahd.

— C’est sans doute là que nos chances sont les meilleures, dit-il d’une voix râpeuse.

Ramahd hocha la tête et porta la bouteille à ses lèvres.

— Je suis d’accord.

Personne ne se faisait d’illusions : cette opération serait tout sauf une partie de plaisir. Des patrouilles de Lances d’argent surveillaient les tunnels et, une fois dans la caverne, il faudrait affronter Meryam et Prayna. Mais ce serait tout de même moins difficile que de lancer une attaque contre le palais du soleil.

Hektor aurait préféré attendre de trouver un endroit moins risqué, mais il savait que c’était illusoire.

— Nous commencerons les préparatifs dès demain.

— Pas si vite.

Hamzakiir entra et se laissa tomber sur une paillasse. Ses yeux étaient troubles. Ils l’étaient de plus en plus ces derniers temps. Le mage de sang passait la plus grande partie de son temps à surveiller Meryam. La tâche était exténuante et cela empirait au fur et à mesure que le sang de Hektor se diluait dans celui de la reine.

— Meryam est parvenue à s’adjoindre la collaboration de Rümayesh, dit-il sur un ton qui laissait entendre que tout était perdu.

Le comte Mateo esquissa une grimace qui passa presque inaperçue tant il avait bu. Ramahd se raidit et ses yeux se perdirent dans le vague.

— Qui est Rümayesh ? demanda Hektor.

— Une puissante ehrekh, répondit Hamzakiir. Une des plus anciennes du désert.

Mateo, qui avait récupéré la bouteille d’eau-de-vie, l’agita en direction de Ramahd.

— Il s’est battu contre elle.

— Je ne me suis pas battu contre elle, rectifia Ramahd. J’étais juste sur le navire dont elle a pris le contrôle d’un simple geste – ou peu s’en faut.

Mateo eut l’air interloqué, puis son visage s’éclaira.

— Vous avez trouvé Rümayesh dans le rubis !

— C’était un saphir.

— Euh… oui, mais, le fait est que…

Mateo fronça les sourcils comme s’il avait oublié ce qu’il voulait dire. Puis il redressa brusquement la tête.

— Le fait est que vous savez comment l'affronter.

Ramahd secoua la tête avec tristesse. Il n'était pas peiné par les paroles de Mateo, mais par la terrible nouvelle que Hamzakiir avait annoncée.

— Je ne le sais pas, non. Mais je sais une chose : si Rümayesh a vraiment passé un marché avec Meryam, les chances de réussite de notre petite opération viennent de chuter considérablement.

Tout le monde se mit d'accord sur le fait qu'il était désormais préférable de laisser Hamzakiir poursuivre sa surveillance jusqu'à ce que le sang de Hektor cesse d'avoir de l'effet. S'ils n'apprenaient rien de nouveau d'ici là, ils tenteraient leur chance dans la caverne.

Ainsi fut-il fait. Hamzakiir se remit au travail, mais il avait de plus en plus de mal à écouter Meryam. Sa fatigue empira, et, un jour, il déclara que c'était terminé.

— Je ne capte plus aucune de ses pensées, dit-il.

Et il s'en alla dormir, une activité qu'il avait trop rarement pratiquée au cours des dernières semaines.

Ramahd, Mateo et Hektor décidèrent qu'il était temps de préparer l'attaque. Ramahd appela Cicio qui sillonnait la ville pour obtenir des informations à propos d'Amaryllis et pour s'assurer que les Lances d'argent n'avaient pas découvert leur petite mise en scène. Lorsqu'il arriva, Ramahd lui fit un résumé de la situation, puis lui ordonna de se rendre dans le désert et de prendre contact avec les troupes qui attendaient dans des navires à une demi-journée de voile de Sharakhaï.

Cicio se dirigeait vers la porte quand Hamzakiir entra dans la caverne éclairée par une lampe d'un pas titubant.

— Mazandir, dit-il, le souffle court. Meryam se rend à Mazandir.

Ramahd le regarda d'un air sceptique.

— Vous nous avez dit que vous n'entendiez plus ses pensées.

— Je le croyais, mais il semblerait que c'était à cause de la fatigue. Quand je me suis endormi, j'ai rêvé et ses pensées ont envahi mes songes.

— Pourquoi Mazandir ? demanda Ramahd. Pourquoi maintenant ?

— Elle a envoyé une offre de paix à Macide, répondit Hamzakiir. Ils doivent se rencontrer à Mazandir. (Il regarda les trois Qaimiriens d'un air sombre.) Nous n'aurons jamais meilleure occasion de la capturer.

Ramahd tourna les yeux vers Mateo, puis Hektor.

— Mazandir ?

Mateo, qui dodelinait de la tête, haussa ses larges épaules.
— Pourquoi pas ?
Hektor acquiesça du menton.
— Va pour Mazandir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 41



Les jours passaient tandis que les dix vaisseaux faisaient route vers Mazandir. Macide avait ordonné qu'on fasse un large détour pour éviter les flottes miréennes et malasaniennes qui avaient été repérées à l'est de Sharakhaï, mais le risque de croiser une de leurs patrouilles demeurait élevé. Et effectivement, après une semaine de voyage, Çeda aperçut une ligne de bâtiments qui ressemblaient à de lourds brise-dunes miréens. Ceux-ci ne les prirent pas en chasse et ils ne tardèrent pas à disparaître derrière l'horizon.

Lémi le Frêle continuait à enseigner le maniement de la lance à Aríz, et Emre s'aperçut que le jeune cheikh avait fait des progrès stupéfiants depuis leur dernière rencontre quelques mois plus tôt. Les deux hommes s'entraînaient avec des bâtons dont les extrémités étaient enveloppées de tissu. Au cours des premiers affrontements, Lémi dut contraindre le jeune cheikh à abandonner. Aríz était loin d'égaler son adversaire, mais il était clair qu'il avait hérité – entre autres – de la rapidité de son père. Il parait ou esquivait les attaques du colosse qui poussait parfois un grognement de dépit. Au cours du quatrième affrontement, il était capable de tenir le rythme de son adversaire. Au septième, il anticipait ses mouvements, au point que Lémi céda à la frustration et poussa un hurlement en enchaînant un déluge de coups. Aríz les bloqua ou les évita tous… à l'exception du

dernier. L’impact fut si violent qu’il fut projeté en arrière et roula dans l’escalier du pont avant.

Lémi le Frêle haletait et le soleil brûlant faisait briller la pellicule de sueur sur son crâne rasé. Alors qu’il semblait sur le point de sauter en bas de l’escalier pour porter le coup de grâce, Aríz se redressa et sourit.

— Pas mal, Lem.

La confusion se peignit sur le visage du colosse, puis il sourit à son tour.

— Pas mal, pas mal… mais ma sœur est meilleure que toi.

— Il suffit ! s’écria Ali-Budrek.

Le sourire d’Aríz s’élargit.

— Pas mal, pas mal, mais ma mère te collerait une raclée avec un bandeau sur les yeux.

Il tendit la main et Lémi la saisit pour l’aider à se lever. Ali-Budrek fulminait. Les deux hommes éclatèrent de rire et celui de Lémi résonna comme les échos d’un coup de tonnerre.

Les morceaux d’écorce amère de Dardzada avaient atténué la douleur. L’apothicaire lui en avait donné un petit sac en lui disant d’en mettre un dans sa bouche dès qu’il sentirait la migraine se réveiller. Emre l’avait fait à trois reprises depuis et le traitement était efficace. Il fallait un certain temps pour que les effets se fassent sentir, et ils ne neutralisaient pas complètement la douleur, mais c’était néanmoins une bénédiction.

Çeda restait à bord de la *Mariée Rouge* pendant la journée, mais le soir, elle rejoignait Emre près du feu de camp pour parler et chanter. Emre surprit Sümeya qui les observait à plusieurs reprises. Quel genre de relation pouvait-il bien y avoir entre elle et Çeda ? Et quel genre de relation pouvait-il bien y avoir entre lui et Çeda ? Éprouvaient-ils encore quelque chose l’un pour l’autre ? Il chassa ces pensées avant qu’elles aient le temps de s’enraciner dans son esprit. N’avait-il pas demandé aux Fileuses du Destin de ramener Çeda dans sa vie ? Eh bien ! elles avaient exaucé son vœu et il aurait fallu être le dernier des imbéciles pour se plaindre.

Çeda dormait désormais dans la cabine d’Emre. La nuit qui avait suivi son rétablissement, ils avaient échangé leur premier baiser depuis une éternité. Emre aurait voulu aller plus loin, mais Çeda craignait que cela réveille sa migraine.

— Dardzada a dit que tu ne devais pas faire d’efforts.

— Je n’en ferai pas. Je vais m’allonger et tu feras tout le travail.

Cette proposition lui avait valu une claque sur le ventre.

La nuit suivante, pourtant, ils ne s'arrêtèrent pas aux baisers. Çeda l'enjamba et ôta sa robe avec des gestes lents, la soulevant avec sensualité sur ses cuisses, son ventre contracté. Quand Emre voulut lui caresser la poitrine, elle jeta le vêtement sur le côté et plaqua les mains de son amant sur le matelas.

Elle se frotta contre lui, son corps glissant comme un navire sur une dune en pente douce. Emre était en érection depuis un moment et il eut soudain l'impression d'avoir un cabillot en bois entre les cuisses.

Il voulut la renverser sur la couchette, mais elle gloussa tout bas.

— Non, non, souffla-t-elle, sa bouche à quelques centimètres de la sienne. Tu dois obéir aux ordres.

Il sourit malgré lui.

— En effet, dit-il avant d'essayer de l'embrasser.

Elle se redressa sans lui en laisser le temps, puis s'assit et caressa la poitrine d'Emre. Ses doigts jouèrent avec ses poils avant de descendre vers son nombril – le jardin enchanté, ainsi qu'elle l'appelait. Emre ne put s'empêcher d'éclater de rire. Ses mains continuèrent à descendre, l'émoustillant, tournant autour de son membre, l'agaçant. Puis elle se souleva et le laissa glisser en elle dans un mouvement souple et tellement intense qu'il rejeta la tête en arrière en fermant les yeux.

Il essaya de la saisir par les hanches, mais elle le lui refusa également. Elle lui plaqua les poignets sur la paillasse et le chevaucha, doucement au départ, puis de plus en plus énergiquement. Elle se mit à haleter, le regard plongé dans celui de son amant, ses seins ondulant au rythme de ses va-et-vient.

Ce ne fut qu'au moment où il approchait de l'orgasme qu'elle lâcha ses poignets et esquissa un sourire malicieux.

— Je suppose qu'un peu d'exercice fera du bien à ton cœur, dit-elle.

Elle savait qu'il était sur le point de jouir et sa calme assurance le fit basculer dans l'orgasme. Elle le regarda en souriant, sans ralentir, spectatrice des affres de son plaisir qui, de ce seul fait, atteignit son apogée.

Alors que la vague refluait, une lueur sombre et intense passa dans les yeux de la jeune femme. Ses narines frémirent et elle accéléra le rythme. Le sexe d'Emre avait molli, mais la manière dont elle le regardait – dont elle le

regardait entrer et sortir d'elle – l'excita tellement qu'il crut qu'il allait avoir un nouvel orgasme.

Puis elle poussa un petit cri, frissonna et s'abattit sur lui. Leurs corps trempés de sueur se rencontrèrent avec un bruit humide et elle lui mordit l'oreille tandis qu'elle ondulait contre lui en laissant échapper des gémissements de plaisir brefs et aigus.

Emre en voulait encore. Ses mains quittèrent les épaules de son amante pour glisser vers le creux de son dos, puis vers ses fesses rondes et ses cuisses musclées. Ils redescendirent ensemble de leurs sommets. Emre l'embrassa au-dessus d'un sein, savourant le goût de sa sueur et la texture de sa peau lisse sous ses doigts.

Ils restèrent l'un contre l'autre pendant un long moment, puis parlèrent à voix basse à propos de la vie à Sharakhaï, à propos de leur jeunesse. C'était un peu comme ces rares jours où on émergeait des brumes oniriques du sommeil avec une seule envie : rester couché et laisser le monde venir à soi.

Ils finirent par s'endormir et, cette fois-ci, ce fut Emre qui berça Çeda. Il sombra dans le sommeil, mais pas pour très longtemps. Depuis qu'il s'était échappé de sa tombe de sable, il ne pouvait pas dormir plus de quelques heures d'affilée, car la douleur en profitait pour s'installer. Cette nuit ne fit pas exception à la règle. Il se leva, enfila une tunique légère et un corsaire, puis sortit de la cabine.

À l'intérieur du cercle de navires, les braises du feu de camp avaient été couvertes. Il les attisa du bout du pied et regarda les flammes se réveiller. La nuit était fraîche et il tendit les mains pour les réchauffer. Il sortit du cercle de navires et marcha pendant un moment. Tulathan dessinait une lame de faux inclinée juste au-dessus de l'horizon occidental, Rhia était un disque doré presque parfait sur la toile sombre et soyeuse des cieux. Les dunes étaient basses et irrégulières, le genre de terrain qui permettait aux navires de naviguer toutes voiles dehors, mais au prix de terribles vibrations qui, le soir venu, vous donnaient l'impression d'être un œuf battu prêt à être jeté dans une poêle brûlante.

Il se tourna pour regagner l'*Amarante* et entendit des voix. Le vent est prompt à vous jouer des tours dans le désert, alors il attendit en essayant de déterminer la direction d'où elles venaient. Il les entendit de nouveau et avança en se demandant qui d'autre que lui pouvait bien avoir des

problèmes d'insomnie. Il aperçut deux silhouettes, la première grande, la seconde trapue.

Une voix rauque brisa le silence de la nuit. La voix de Sehid-Alaz, le Roi des asirim. À qui parlait-il à cette heure ?

Emre approcha à pas de loup. L'inconnu dit quelque chose à voix basse, puis Sehid-Alaz reprit la parole assez fort pour qu'Emre l'entende.

— Je sers avant tout les intérêts des asirim.

— Vous les servirez si vous faites ce que je vous demande.

Cette voix… Le simple fait de l'entendre réveilla la douleur à la base du crâne d'Emre. C'était celle de Hamid. Le hasard avait guidé ses pas jusqu'à leur campement.

Non, comprit-il. *Pas le hasard. Rasime. C'est elle qui l'a conduit ici. Si Hamid s'était montré, il aurait été arrêté et condamné pour ses crimes, alors Rasime l'a fait monter discrètement à bord de son navire.*

Ce n'était pas le moment de réfléchir à tout cela, car la douleur déferlait dans sa tête comme un torrent furieux.

— Macide est le sang de mon sang, dit Sehid-Alaz d'une voix rauque.

— *Je* suis le sang de votre sang, répliqua Hamid. Et quand Macide aura disparu, vous aurez encore des centaines de personnes à protéger.

Les dieux en furent témoins : Emre fit tout son possible pour écouter la suite, mais les mots se fondaient les uns dans les autres pour ne former qu'une litanie incompréhensible. Chaque son était un coup d'aiguille au dos de ses yeux. Il se prit la tête à deux mains et se massa les tempes en étouffant un gémissement. Que les Fileuses du Destin le maudissent ! il avait oublié de prendre les morceaux d'écorce que Dardzada lui avait donnés.

Il se tourna vers le cercle de navires. Il devait avertir les autres. Il devait leur dire que Hamid avait l'intention de renverser Macide.

Il marcha aussi silencieusement que possible – il était mort si Hamid découvrait sa présence –, puis céda à la panique et pressa le pas. La douleur explosa de nouveau dans sa tête. Il se sentit tomber, s'entendit gémir, mais n'y prêta pas attention.

Les hommes du désert parlaient parfois des météorites qui s'abattaient sur les montagnes de Taloran à la fin de l'automne. Elles s'écrasaient sur les pentes dans une explosion de lumière et de colère célestes, éclairant les

cieux vers lesquels se dressaient les sombres silhouettes des pics. Puis retentissaient des fracas de fin du monde.

C'était à peu près ce qui se passait dans la tête d'Emre. Il était la cible d'un essaim de météorites. Un spectacle aveuglant. Le sifflement gagna en intensité et le dévora. Le monde disparut dans les ténèbres.

Hamid avait attendu que tout le monde dorme. Comme les deux nuits précédentes, deux gardes étaient postés sur le pont de l'*Amarante*, mais ils ne prêtaient aucune attention aux personnes qui se levaient pour aller satisfaire un besoin naturel ou qui, comme Emre, ne trouvaient pas le sommeil et décidaient d'aller se promener. Ils étaient concentrés sur les menaces extérieures et Hamid n'avait donc eu aucun mal à descendre du ketch de Rasime. Il avait salué un garde de la main et avait quitté le cercle de navires pour s'enfoncer dans le désert.

Il avait envisagé de monter à bord de l'*Amarante* pendant que les gardes faisaient leur ronde et de tuer Emre pendant son sommeil, mais Çeda dormait désormais dans sa cabine. Cette salope avait suivi l'entraînement des Vierges du Sabre et elle connaissait leurs maudits sortilèges. L'idée de se débarrasser de ces deux gêneurs était tentante, mais mieux valait attendre qu'Emre s'éloigne des navires pour lui régler son compte. Celui de Çeda viendrait plus tard.

Rasime s'était opposée à son plan.

— Tu as une mission à remplir, avait-elle insisté. Tu dois parler à Sehid-Alaz. Le reste peut attendre.

Hamid avait ruminé sa colère en silence pendant des jours en se répétant qu'elle avait raison. Tout le monde savait que Sehid-Alaz faisait de longues promenades dans la vallée, mais il n'était pas sorti des cales de l'*Amarante* depuis leur départ. Pas plus de jour que de nuit. Il n'allait même pas s'asseoir autour des feux de camp le soir.

Hamid envisageait de monter à bord de l'*Amarante* quand il avait aperçu le Roi des asirim qui descendait la passerelle et s'éloignait dans le désert. Il l'avait suivi à distance. Il avait fait le moins de bruit possible, mais l'asir avait senti sa présence. Il l'avait attendu, l'observant avec les deux puits de ténèbres qu'étaient ses yeux tandis que les lunes faisaient scintiller sa peau noircie.

— Ton cœur et ton esprit rôdent autour de moi depuis des jours, avait-il déclaré. J'en ai assez. Dis-moi ce que tu veux.

— Je m'appelle Hamid Malahin'ava…

— Tu es celui qui a attaqué un membre de cette tribu. Et maintenant, tu viens me voir en quête de réconfort.

— Dans une certaine mesure.

Sehid-Alaz avait tiré son sabre, Baiser de la Nuit, le shamshir à deux mains qui avait jadis appartenu au Roi Husamettín. La lame siffla comme un essaim de frelons furieux autour d'un intrus, puis émit un vrombissement sourd.

— Dis-moi *quel genre* de réconfort tu cherches ou disparais.

Hamid avait tendu les mains devant lui pour demander un peu de patience.

— Je dois d'abord vous raconter certaines choses. À propos du marché qui doit être passé à Mazandir. À propos des hommes avec qui il doit être passé.

— Ce ne sont pas des hommes. C'est la reine de Qaimir.

— Mais elle va le faire au nom des Rois de Sharakhaï.

— Peut-être, mais de Rois, ils n'ont que le nom. Ce ne sont que les rejetons de leurs pères.

Il parlait d'une voix lasse, comme s'il priait pour que l'ultime tempête arrive et l'emporte une fois pour toutes. Il semblait regretter de ne pas avoir pu se venger de ceux qui l'avaient enchaîné, lui et son peuple.

— Et si je vous disais que ce marché n'implique pas seulement la reine de Qaimir, mais les anciens Rois de Sharakhaï ?

Sehid-Alaz le regarda en silence. Baiser de la Nuit vrombit.

— Tu mens.

— Je le sais. Je les ai vus. De mes propres yeux.

— Tu *mens*.

— Ils étaient quatre. Husamettín, le Roi des Lames, portait un sabre d'ébène. Je l'ai vu s'entraîner et adopter des gardes qui ressemblaient beaucoup à celles que vous avez l'habitude de pratiquer. Ihsan parlait. Les gens qui racontent qu'il a perdu sa langue sont des menteurs, ou bien les élixirs l'ont guéri une fois de plus. Cahil se pavanait avec son marteau d'armes doré. Zeheb n'est plus que l'ombre de celui qu'il a été. On

l’appelait le Roi baveux à Sharakhaï, mais je ne l’ai pas trouvé si fou que cela.

Les mâchoires de Sehid-Alaz s’étaient contractées et avaient sailli comme celles d’un pitre funeste, comme s’il faisait de son mieux pour ne pas croire ce qu’il entendait.

Hamid lui avait tendu un rouleau de tissu jaune qui semblait gris à la lumière des lunes.

— J’ai volé ceci. C’est un bout du turban de Cahil. Je l’ai coupé pendant qu’il se baignait dans un ruisseau de montagne.

L’ancien Roi l’avait pris, porté à son nez et senti. Puis il était resté silencieux, le visage sombre.

Hamid avait compris que cette absence de réaction était de bon augure.

— Quatre Rois, poursuivit-il. Quatre Rois à bord du vaisseau qui accompagnait celui de Çeda. Vous savez aussi bien que moi qu’elle est la favorite de Macide. Je ne serais pas surpris d’apprendre qu’elle lui a apporté les conditions des Rois avant la rencontre avec Meryam. Si votre rôle consiste à servir, *qui* servez-vous ?

— Je sers le cheikh de la treizième tribu, avait répondu Sehid-Alaz sans enthousiasme.

— Et si ce titre échoit à un autre ?

— Seul un imbécile peut croire que je lèverai la main contre Macide, le sang de mon sang.

— Vous n’aurez même pas à lever le petit doigt. Je m’en chargerai. J’ai seulement besoin de votre soutien quand un ordre nouveau se mettra en place.

— Je sers avant tout les intérêts des asirim.

— Vous les servirez si vous faites ce que je vous demande.

— Macide est le sang de mon sang, dit Sehid-Alaz d’une voix rauque.

— *Je* suis le sang de votre sang, répliqua Hamid. Et quand Macide aura disparu, vous aurez encore des centaines de personnes à protéger.

Pendant un long moment, Hamid n’avait rien entendu d’autre que le souffle rauque de Sehid-Alaz. Le froid de la nuit s’était infiltré jusque dans ses os et il s’était soudain demandé s’il n’avait pas commis une terrible erreur.

Puis le Roi des asirim avait repris la parole.

— Qui prendrait sa place ?

Hamid avait alors compris qu'il avait remporté la partie. Qu'ils aient quarante ou quatre cents ans, le cœur des hommes reste le même. Faites-leur croire que leur honneur est menacé, et ils se battront pour le protéger.

— Moi. Je suis prêt à donner aux Rois la leçon qu'ils méritent. À eux et à tous ceux qui rêvent de s'asseoir sur leurs trônes à Sharakhaï.

À cet instant, Hamid avait entendu un gémissement quelque part sur sa droite. Il avait aperçu une silhouette, quelqu'un qui s'éloignait en titubant, la tête entre les mains. Un garde, peut-être ? Puis l'inconnu s'était effondré et il avait reconnu Emre – il était tombé de la même manière au cours de leur duel.

Il avait dégainé son couteau et s'était avancé pour lui trancher la gorge, mais Sehid-Alaz l'avait saisi par le poignet et l'avait tiré en arrière avec une force surprenante.

— Tu ne veux plus qu'il soit jugé ?

— Il a été jugé. Il y a eu un duel judiciaire. Et il a *perdu* !

Sehid-Alaz avait fait un geste en direction du corps immobile.

— Je n'ai pas l'impression qu'il ait perdu.

— Seulement parce qu'un taureau monté sur deux pattes s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas.

— Hé ! avait crié quelqu'un.

C'était le garde cette fois-ci. Il arrivait à petits pas, une torche à la main.

— Qui est là ?

Hamid avait contrôlé le bourdonnement qui résonnait dans sa tête pendant des jours, mais tandis que l'homme approchait, il l'avait senti gonfler comme un torrent de printemps.

Que les dieux maudissent Emre et tout ce qu'il a touché !

Il ne pouvait pas l'assassiner sous les yeux du garde, et il ne pouvait pas s'attarder plus longtemps.

— Réfléchissez à ce que je vous ai dit, avait-il déclaré avant de se fondre dans les ténèbres.

Sehid-Alaz n'avait pas réagi. Un moment plus tard, Hamid l'avait vu se baisser, et prendre Emre dans ses bras. Il l'avait emporté vers le cercle de navires tandis que le garde éclairait le chemin en brandissant sa torche.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 42



Çeda se réveilla en entendant quelqu’un appeler Dardzada. Elle tendit la main vers Emre et s’aperçut qu’il n’était plus là. Elle devina tout de suite qu’il n’avait pas trouvé le sommeil et qu’il était parti faire une de ses promenades. La première pensée qui lui traversa l’esprit la glaça d’horreur : avait-il succombé à sa blessure ? Non, non, non. Si tel était le cas, on ne se serait pas donné la peine d’appeler Dardzada.

Elle poussa un long soupir de soulagement lorsqu’elle monta sur le pont et vit qu’Emre était étendu là, bien vivant. Dardzada émergea de l’escalier conduisant aux cabines un instant plus tard et approcha en se dandinant. Clara le suivait de près, l’œil brillant, comme toujours. L’apothicaire s’agenouilla à côté du jeune homme, posa une oreille contre sa poitrine, prit son pouls et demanda à Clara de faire de même. Puis il souleva ses paupières et remarqua que les pupilles étaient très dilatées. Çeda réprima à grand-peine son envie de hurler.

— Tu ne peux pas te dépêcher un peu ? cria-t-elle.

Dardzada la regarda sans se départir de son calme.

— Comme tu peux le voir, Emre respire sans problème. Son pouls est faible, mais pas assez pour que cela soit inquiétant. Sa peau est moite, ce qui est compatible avec ce genre de perte de connaissance. Et comme il est évanoui, il ne souffre pas. Ce dont nous avons besoin maintenant, c'est examiner posément les faits passés et présents. De manière à identifier le mal et à le traiter. Avec la permission des dieux.

— Que les dieux aillent se faire foutre ! Donne-lui un morceau d'écorce.

— Les morceaux d'écorce n'ont qu'une efficacité relative. Je veux m'assurer que je n'ai rien négligé.

— Il est peut-être en train de mourir !

— Et tes braillements ne l'aident en rien. Maintenant, j'aimerais bien que tu la fermes. Et si tu en es incapable, je te suggère de sauter par-dessus bord et d'aller au diable pour que je puisse me concentrer.

Çeda aurait voulu le saisir par le col de sa dishdasha et le secouer comme un prunier. Elle aurait voulu mettre la main sur les morceaux d'écorce pour en glisser un dans la bouche d'Emre. Elle inspira un grand coup et s'obligea à se calmer, puis recula pour que l'apothicaire puisse travailler en paix.

Elle eut l'impression que les minutes se transformaient en heures tandis que Dardzada examinait son patient sous les yeux attentifs de Clara. Au bout d'une éternité, l'apothicaire se décida enfin à sortir un bout d'écorce de sa sacoche. Il le réduisit en poudre et en badigeonna les gencives d'Emre pour éviter qu'il s'étrangle. Ce n'était pas un remède très courant et Çeda se demanda combien il lui en restait. Elle ne posa pas la question. Elle était certaine que la réponse ne la rassurerait pas.

Satisfait, Dardzada ordonna qu'on emporte le jeune homme dans la cabine du capitaine, puis déclara que Clara et lui le veilleraient jusqu'au matin.

— Retourne sur ton navire, dit-il à Çeda. Essaie de te reposer un peu.

Elle obéit, mais le sommeil ne vint pas.

Emre ne se réveilla pas le lendemain, pas plus que le jour suivant, ou que celui d'après. Lémi le Frêle lui rendait souvent visite. Il était tellement inquiet que l'estomac de Çeda se nouait dès qu'il entrait dans la cabine. L'angoisse du colosse attisait la sienne, et elle ne pouvait pas s'empêcher de

le renvoyer au bout de quelques minutes. Elle s'en voulait, mais c'était plus fort qu'elle.

— Mais de quoi souffre-t-il ? demanda-t-elle tandis que Clara tordait un linge humide au-dessus de la bouche ouverte d'Emre, puis appuyait sur sa gorge pour l'obliger à avaler.

Dardzada esquissa une moue particulièrement grave et Çeda eut l'impression que le monde allait s'effondrer sous ses pieds.

— Je pense que le coup qu'il a reçu a provoqué un œdème. Et je crois que cet œdème grossit.

— Et… ?

Une expression embarrassée se peignit sur le visage rond et barbu de l'apothicaire.

— Je suis surpris qu'il ait tenu si longtemps. Ce genre de problème peut entraîner des vertiges, un état de faiblesse général, de terribles migraines, des pertes de mémoire et bien d'autres choses. En règle générale, il n'y a que deux issues possibles : soit l'œdème se résorbe de lui-même et le corps reprend ses fonctions normales… (Il fit un geste en direction d'Emre.) Soit le patient sombre dans un coma dont il sort rarement.

— Dardzada, je te jure que si tu ne me donnes pas une bonne nouvelle sur-le-champ, je vais devenir folle.

— Tu dois affronter la réalité, Çeda.

— Je dois savoir ce que je peux faire pour le sauver.

— Je ne suis pas sûr qu'on puisse le sauver.

Çeda frappa le sol du pied.

— Arrête ! Espèce de vieille chèvre incapable !

Dardzada resta de marbre et la jeune femme inspira un grand coup. Elle remplit ses poumons à les faire exploser, puis expira avec lenteur.

— Je *sais* qu'il y a des risques, Zada. Maintenant, dis-moi comment nous pouvons l'empêcher de mourir.

Les yeux pétillants de Clara passaient sans cesse de Çeda à Dardzada, comme un colibri hésitant entre deux fleurs.

L'apothicaire plia la main gauche – qui ne fonctionnait plus très bien depuis qu'il avait été blessé en aidant Çeda à s'échapper des champs en fleur. Elle se raidissait quand il était nerveux. Elle le picotait. Des fourmis, disait-il. Il la secoua et la regarda d'un air sombre.

— Il y avait un tonnelier à Sharakhaï. Son fils avait été agressé par des alouettes de rue. Il avait reçu un coup de planche derrière la tête et avait sombré dans le coma. Il ne s'est jamais réveillé. Il respirait, mais rien de plus. Je lui ai fait tout ce que j'ai fait à Emre, mais son état a empiré. J'étais convaincu qu'il finirait par mourir, un jour ou l'autre. (Dardzada tira la chaise du capitaine qui se trouvait de l'autre côté du bureau et laissa tomber son poids considérable dessus.) Et puis il y a eu un miracle. Avec la cervelle ô combien modeste que les dieux avaient daigné lui accorder, le père décida soudain que son fils avait juste besoin d'être au frais dans leur cave à légumes. Il y installa un lit et essaya d'y descendre son fils. Seul. C'était une pièce minuscule à laquelle on accédait en empruntant une échelle qui aurait eu grand besoin d'être réparée. L'échelon du bas se brisa et le père perdit l'équilibre. Il lâcha son fils et, par le plus grand des hasards, la tête de celui-ci tomba sur l'échelon cassé. Il y avait un clou qui pointait vers le haut et il se planta dans le crâne du garçon. Quand je suis arrivé, le clou était toujours enfoncé dans sa tête. Le père était terrifié à l'idée de l'enlever, mais ça ne pouvait guère être pire, alors je l'ai fait. Je l'ai arraché et une humeur s'est mise à couler de la blessure. Elle était aussi brune que la boue, mais elle s'éclaircit petit à petit. Je continuai à la faire couler au cours des jours suivants, jusqu'à ce qu'elle devienne transparente comme de l'eau de source… et le garçon guérit. Depuis, j'ai raconté l'histoire à des dizaines de médecins et j'ai découvert que plusieurs cas similaires avaient été documentés au fil des siècles. Les Miréens ont même développé un traitement.

— Dardzada, tu ne vas pas me dire que tu comptes planter un clou dans la tête d'Emre ?

— Une mèche. Nous allons percer son crâne avec une mèche. Pour soulager la pression.

Çeda sentit l'étourdissement la gagner.

— Tu vas percer son crâne…

— Oui.

— Ça ne passera pas tout seul ?

— Il s'est écoulé des mois depuis qu'il a été blessé et son état n'a fait qu'empirer.

Çeda déglutit à grand-peine. Dardzada avait raison. Elle savait qu'il avait raison, mais…

— Ça pourrait le tuer, hein ?

— Oui.

Elle avança et s'arrêta près du lit. Puis elle s'agenouilla sur le plancher et glissa la main dans les cheveux d'Emre. Comme elle l'avait fait au cours de la nuit. Il s'était réveillé, alors. Il ne réveilla pas cette fois-ci.

Elle songea à tout ce qu'ils avaient imaginé quand ils étaient jeunes. Ils vaincraient les Rois. Ils vivraient dans les palais de Tauriyat. Ils sillonneraient le désert avec les tribus, sans autre argent que des histoires à raconter.

Elle se pencha et murmura à son oreille.

— Tu ne peux pas partir maintenant. Notre aventure ne fait que commencer.

— Si nous décidons de le faire… (Elle entendit la chaise grincer tandis que Dardzada se levait.) Il ne faut pas perdre de temps.

Des larmes coulèrent sur les joues de la jeune femme tandis qu'elle caressait les cheveux d'Emre.

— Tu entends ? (Elle se pencha un peu plus, l'embrassa sur une pommette et essuya les larmes qui étaient tombées sur son visage.) Ce sera bientôt terminé.

Elle demanda à rester, mais Dardzada déclara qu'il avait besoin d'espace et de tranquillité.

— Il te faudra une assistante, répliqua Çeda.

— J'en ai déjà une, dit Dardzada en montrant Clara.

— Mais…

— Elle est très efficace, Çeda, déclara l'apothicaire, le visage grave. Bien plus que tu l'étais.

La comparaison la blessa, mais enfin, à quoi s'était-elle attendue ? Dardzada l'avait élevée et elle s'était montrée ingrate avec lui. Il n'avait pas été un maître exempt de reproches, certes, mais elle avait été une élève fainéante et peu studieuse. Clara, elle, était toujours attentive et, quand Dardzada l'interrogeait à brûle-pourpoint, ses réponses n'avaient besoin que de corrections mineures.

Çeda hocha la tête.

— Je reste, Zada, mais je ne te gênerai pas. Je te le promets.

Elle sentit qu'il se préparait à refuser, puis il sembla se dégonfler comme une baudruche.

— Fais comme tu veux.

Ce fut plus difficile à supporter qu'elle l'avait imaginé.

N'ayant pas la place de s'asseoir, elle dut rester debout. Elle regarda Dardzada tourner Emre sur le flanc et orienter sa tête vers la paroi de la coque. Sous les ordres de l'apothicaire, Clara prit une paire de ciseaux et coupa les longs cheveux du jeune homme avant de lui raser la nuque. Dardzada rassembla ses instruments, les étala sur le bureau et les nettoya avec un tissu propre imbibé d'alcool. Le scalpel, l'aiguille, le fil et les compresses n'avaient rien de surprenant. La bassine, en revanche… elle servirait sans doute à récupérer l'humeur qui sortirait du crâne d'Emre. Çeda savait ce que Dardzada se préparait à faire, mais quand elle aperçut la foreuse de charpentier qu'il était allé chercher dans le magasin du navire, elle eut l'impression qu'une famille d'anguilles surexcitées venait d'élire domicile dans son ventre.

Elle avait vu des torrents de sang au cours de sa vie. Elle avait vu des blessures. Elle avait vu des hommes et des femmes mourir, souvent de sa main. Elle avait vu dix fois plus de souffrances qu'on est censé en voir au cours d'une vie. Cela ne lui avait procuré aucun plaisir, mais cela ne l'avait jamais dérangée non plus. Mais en voyant Emre étendu sur cette couchette, impuissant, et Dardzada appuyer la pointe d'un scalpel étincelant sur son crâne rasé, elle eut envie de vomir.

Tu dois être là, pour lui, se répéta-t-elle, encore et encore. (Elle plaqua une main contre son ventre, chassa son malaise et s'obligea à regarder.) *Tout se passera bien, Emre. Tu vas t'en sortir.*

Elle compta en silence tandis que Dardzada levait la foreuse et elle grimaça lorsqu'il appuya la pointe de la mèche sur l'os à nu. Elle ne vit pas grand-chose quand il commença à tourner la manivelle, mais un bruit incongru envahit la cabine. Au cours de ses préparatifs, l'apothicaire n'avait pas pensé à graisser l'outil. Cela n'avait pas d'importance, mais elle crut que le grincement incessant allait la rendre folle.

La mèche s'enfonça brusquement dans le crâne et un épais liquide brun s'échappa du trou. C'en était trop. La jeune femme ouvrit la porte, monta l'escalier et se précipita vers le plat-bord pour offrir le contenu de son estomac au désert.

Cela ne la soulagea pas vraiment. Elle resta nauséeuse et l'image de la mèche s'enfonçant dans le crâne d'Emre continua à la harceler.

Oh, dieux ! Mais qu'est-ce que tu lui fais, Dardzada ?

Elle débarqua par la passerelle et fit le tour des navires plusieurs fois. Elle était encore trop près et, dès que le soleil commença à se lever, elle s'éloigna du camp et marcha jusqu'à ce que son estomac se calme. Elle pivota et vit le cercle des vaisseaux qui ressemblaient à des jouets d'enfant.

Elle s'assit sur le sable, dos aux navires, et ramena les genoux contre sa poitrine. Le camp se réveillait. Il faudrait bientôt lever l'ancre pour se rendre à Mazandir et parler avec la Reine Meryam, mais tout cela semblait bien lointain et bien insignifiant désormais. La seule chose qui était réelle, la seule chose qui *importait*, c'était Emre.

Elle entendit le crissement rythmé d'une paire de bottes s'enfonçant dans le sable. Elle se tourna. C'était Macide. Il s'assit en tailleur à côté d'elle, mais face aux navires.

— Je suis désolé pour Emre. (Dans le lointain, les asirim se mirent à hurler.) Il arrive que de vieilles blessures harcèlent un homme. Il arrive qu'elles le traquent jusqu'à sa tombe.

— Je fais confiance à Dardzada.

— Moi aussi, mais je n'aurais jamais cru entendre de telles paroles de ta bouche.

— À cause de mon enfance ?

Ses relations avec Dardzada n'avaient jamais été faciles, et elle lui en voulait encore de l'avoir tatouée de force. D'autant qu'il s'était agi de son premier tatouage. Mais le temps avait guéri certaines blessures.

— Je n'ai pas oublié, dit-elle après un long silence. Mais j'ai pardonné.

— Emre est entre de bonnes mains, mais ce n'est pas de lui que je suis venu te parler. (Il entreprit de se curer les ongles.) Tu as parlé de confiance. Il y a ceux qui l'exigent, car ils croient qu'on peut l'obtenir même quand on ne l'a pas méritée. (Il tourna la tête vers elle et ses yeux intenses plongèrent dans les siens.) Et puis il y a ceux qui la *méritent*. Je pense avoir mérité la tienne, Çeda. Je t'ai laissée faire beaucoup de choses parce que c'était important pour la tribu. Quand tu es partie à la recherche de la déesse, tu as visité bien des endroits et rencontré bien des gens. Dont certains ne devaient guère se soucier du bien-être de notre peuple. Si tel est le cas, si quelque chose fait peser un *danger* sur la tribu, il faut que je le sache.

Il savait, comprit Çeda. Il savait à propos des Rois. Elle n'avait pourtant pas le courage de lui avouer la vérité. Elle avait honte d'avoir supporté leur

présence. Elle avait honte d'avoir écouté Ihsan, d'avoir écouté ses conseils, même si elle l'avait fait dans le seul dessein de sauver Sharakhaï. Une partie d'elle regrettait le marché qu'elle avait passé avec eux, mais elle était convaincue que cette alliance était le meilleur moyen d'avancer. Elle avait besoin d'apprendre ce qu'Ihsan avait lu dans les carnets bleus et il avait besoin d'apprendre ce qu'elle savait à propos de l'acacia et des résurrections de Nalamae.

— S'il me prenait l'idée d'envoyer un skiff vers l'est, dit Macide, est-ce qu'il découvrirait qu'un galion nous suit vers Mazandir ?

Çeda se sentit rougir jusqu'aux oreilles.

— Oui.

— Et qui se trouverait à bord de ce galion ?

— Quatre Rois.

Macide tourna brusquement la tête. Des Lances d'argent ou des Vierges du Sabre, cela ne l'aurait pas étonné, mais des Rois en personne…

— Lesquels ?

— Husamettín, Ihsan, Cahil et Zeheb.

— Zeheb est devenu fou.

— Il ne l'est plus.

Les yeux du cheikh se perdirent dans le lointain.

— Il écoute donc nos murmures. C'est ainsi qu'ils peuvent nous suivre si facilement.

— Oui.

— En vérité, j'étais sûr que Rasime faisait une crise de paranoïa. Je pensais que la jalousie qu'elle éprouve à ton égard lui faisait perdre son bon sens. J'aurais juré que tu étais la dernière personne capable de faire une telle chose.

Il se tut. La lumière naissante de l'aube se reflétait dans ses yeux, soulignant les points verts parsemant les iris marron. Puis il se tourna vers Çeda.

— Comment as-tu pu faire une chose pareille, Çeda ? Aide-moi à comprendre.

Elle lui raconta tout. Comment les Rois les avaient surpris dans l'écurie d'Osman. Comment celui-ci avait été tué par Cahil. Comment elle et ses camarades avaient suivi les Rois jusque dans le port. Elle raconta la bataille

contre Goezhen, le réveil de Nalamae… elle ne cacha rien, et surtout pas les visions dont Ihsan lui avait parlé.

Tandis que Macide s'efforçait d'assimiler ce flot d'informations, son visage dur se contracta sous le coup d'un grave dilemme.

— Ce n'est pas bon, Çeda.

— Je sais, mais je ne l'aurais pas fait si je n'avais pas estimé que c'était nécessaire. Sharakhaï en a besoin. Ce désert en a besoin.

— Comment peux-tu être certaine qu'Ihsan ne nous trahira pas ?

— Il essaiera sans doute, à la fin. Mais en attendant, je pense que nous pouvons croire ce qu'il nous dit : qu'il s'efforce d'empêcher les dieux du désert d'atteindre leurs objectifs.

— Il veut régner seul. Tu le sais aussi bien que moi.

— Oui, mais il ne pourra pas le faire si Sharakhaï disparaît, n'est-ce pas ? Je crois vraiment qu'il a décidé de sauver la cité des dieux.

— J'ai besoin qu'on me prouve qu'ils ne veulent pas s'en prendre à la tribu.

Çeda secoua la tête.

— Je ne peux pas vous donner autre chose que la promesse d'intervenir à l'instant où je sentirai que nous sommes en danger. Si cela arrive, je ferai le nécessaire. Je ne reculerai devant rien. Je les tuerai tous les quatre s'il le faut.

— Et si Ihsan utilise sa voix contre toi ?

— Il essaiera. (Elle leva la main droite et lui montra la cicatrice laissée par l'épine d'adichara.) Mais j'ai développé une certaine résistance. Les arbres tors et le désert sont contre lui.

Macide hocha la tête, se leva et lui tendit la main.

— Ne parle de cela à personne. Et surtout pas à Rasime.

Çeda prit la main tendue et lâcha un bruit méprisant.

— Je préférerais embrasser un cobra.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers les navires à bord desquels les marins se préparaient à lever l'ancre, le cheikh regarda la jeune femme avec un petit sourire en coin.

— Qui aurait pu imaginer cela, Çeda ? Toi et moi alliés contre les Rois ?

— Personne d'autre que les Fileuses du Destin. Il faudra que je discute avec elles après ma mort.

— Et que leur diras-tu ?

— Qu’elles sont les pires salopes que la Terre ait jamais portées !

À une lieue de distance, un homme qui avait été Roi s’agenouilla et posa une main à plat sur le sable. Une profonde tristesse l’envahit tandis qu’il écoutait la conversation entre Macide et Çeda. Il pleura en entendant les noms des Rois.

« Husamettín, Ihsan, Cahil et Zeheb. »

Je t’ai aimée comme une fille, songea-t-il.

Mais elle avait passé une alliance avec ceux qui l’avaient réduit en esclavage, qui avait réduit son peuple en esclavage. Autour de lui, ses frères et ses sœurs crièrent leur angoisse. Les Rois étaient détestés. Les Rois étaient honnis. À la seule idée qu’on oblige son peuple à combattre à leurs côtés – ne serait-ce que symboliquement –, son cœur se transforma en brasier et le regret le dévora.

Il avait cru que Macide les aiderait jusqu’à la fin. Il avait cru que Çeda était une étoile parmi son peuple. Et ils avaient décidé de le trahir. Comment avait-il pu se fourvoyer à ce point ? En vérité, il était déçu par lui-même. Il aurait dû prévoir ce qui venait de se passer. Il aurait dû s’investir davantage dans les affaires de la tribu.

Mais il était si fatigué, si fatigué… Il avait le plus grand mal à se concentrer plus de quelques minutes. Il aurait voulu redevenir jeune. Il aurait voulu que la mort vienne enfin le chercher. Il aurait voulu retrouver tous ceux qui avaient disparu depuis Beht Ihman. Il aurait voulu aller à leur rencontre en marchant main dans la main avec ceux qui avaient survécu.

— Tel n’est pas ton destin, souffla-t-il dans le vent du petit matin. Pas encore.

Ses os gémirent quand il se redressa.

Qu’il en soit ainsi. Si les Fileuses du Destin estiment qu’il me reste des choses à accomplir ici-bas, je les accomplirai. Je ne regarderai pas la treizième tribu sombrer dans la dépravation sans réagir.

Il regrettait ce qu’il s’apprêtait à faire, mais il n’avait rien à se reprocher. Çedamihn et Macide étaient les seuls responsables.

Les navires levèrent l’ancre et s’éloignèrent. Les asirim se mirent à hurler. Et Sehid-Alaz hurla avec eux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 43



Meryam se tenait sur le pont d'un galion royal qui fendait les dunes très loin au sud de Sharakhaï. Au-delà des trois bâtiments formant l'avant-garde, elle distinguait Mazandir qui n'était qu'une petite tache ocre sur l'horizon. Elle avait réglé le problème du duc Hektor, le seul cheval sur lequel Ramahd pouvait miser. Elle l'avait étouffé en se servant du sang que cet imbécile avait laissé sur la robe d'Amaryllis. Sa mort avait ouvert la porte à de nouvelles promesses, un peu comme à l'époque où elle avait embarqué à bord du *Héron Bleu* avec Ramahd. Ils étaient alors prêts à sillonner le désert pour retrouver l'assassin de Yasmine.

— Malgré tout ce que tu as fait, je regrette que tu ne sois pas là pour voir Macide jugé et châtié comme il le mérite, Ramahd.

Tandis que le galion franchissait une dune, la jeune femme contempla ses mains qui serraient le plat-bord.

Alu tout-puissant ! comment as-tu pu maigrir à ce point ?

Cette pensée lui rappela le jour où ses pouvoirs de mage s'étaient manifestés pour la première fois. Tout avait commencé quelques semaines après la libération de Yasmine. À Qaimir, il était mal vu qu'une personne de sang royal s'adonne à la magie. Son père, le roi Aldouan, l'interdisait. Il affirmait que cela risquait de fragiliser les timides relations qu'il avait tissées avec les ducs et les duchesses du royaume.

— Tu pourras accomplir ta transition et apprendre à maîtriser tes pouvoirs, lui avait-il dit un soir, mais pas davantage.

Il était cependant revenu sur sa décision quand Meryam avait sollicité et obtenu le soutien de sa mère.

— Soit ! avait-il bafouillé, mal à l'aise. Mais je ne veux pas qu'il y ait trop de gens au courant.

— Bien sûr, mon chéri, avait susurré la reine avant d'engager le meilleur mage du royaume.

L'enseignement de la jeune fille avait fort mal commencé. Têtue comme une mule, Meryam refusait d'écouter ses professeurs et n'en faisait qu'à sa tête. Elle avait cru pouvoir les plier à sa volonté, mais, après avoir perdu deux ans, elle avait enfin cédé. La simple idée de se soumettre l'horripilait, car cela lui rappelait son enlèvement et son emprisonnement dans le silo, mais elle savait qu'elle devait en passer par là si elle voulait contrôler son destin et protéger les personnes qui lui étaient chères.

Et puis, en fin de compte, c'est moi qui suis maîtresse du jeu, avait-elle songé. *C'est moi qui manipule ces professeurs ennuyeux afin d'obtenir ce que je veux.*

Elle avait changé d'attitude et les progrès ne s'étaient pas fait attendre. Il lui avait fallu des années de travail, mais elle était devenue une des mages les plus puissantes du royaume afin de pouvoir servir Yasmine quand elle monterait sur le trône. Elle n'en pouvait plus d'attendre. Elle n'avait jamais pardonné à son père la faiblesse dont il avait fait preuve. Quand Yasmine serait reine et qu'elle serait sa grande chancelière, rien ne pourrait les arrêter.

Peu après, Yasmine avait épousé le seigneur Ramahd Amansir et ils avaient eu une magnifique enfant, Rehann. Meryam était devenue une personne profondément cynique, mais elle adorait sa nièce. Elle avait décidé qu'elle se chargerait de son éducation tout en aidant sa mère à gouverner le royaume. Et puis la terrible nouvelle était arrivée. Le navire de Yasmine avait été attaqué dans le désert et elle avait été tuée avec des dizaines d'autres personnes. Au cours des jours suivants, de nombreux rescapés étaient morts de faim et de soif. Sa nièce, Rehann, faisait partie des victimes. On avait déjà baptisé l'affaire le massacre de la passe sanglante.

« Je ne laisserai plus personne te faire du mal », avait-elle juré à sa sœur.

— Je n’ai pas tenu ma promesse, souffla-t-elle au vent. J’ai laissé le désert te prendre.

Elle avait demandé à mener la traque des assassins. Son père avait refusé. Ramahd était le mari de Yasmine et c’était donc à lui que revenait cette tâche. Meryam était cependant parvenue à se faire accepter dans son équipe et, au fil du temps, elle avait accru son influence sur lui. Elle avait failli capturer Macide à cinq ou six reprises, mais l’immonde individu était aussi rusé que son père, le légendaire Ishaq Kirhan’ava. Il parvenait toujours à échapper aux pièges qu’elle lui tendait.

Et puis le Roi Aldouan avait pris cette décision impardonnable. Il avait ordonné à Ramahd et Meryam d’interrompre la traque alors qu’ils étaient sur le point de capturer Macide. Ils étaient rentrés à Santríon avec le mage de sang Hamzakiir et la jeune femme avait expliqué son plan à son père.

— Macide veut cet homme, avait-elle dit. Je briserai son esprit, puis je le lui donnerai. Nous nous servirons alors de lui pour détruire les Hôtes sans Lune de l’intérieur.

Aldouan avait parlé en employant ce ton qui – pensait-il – lui conférait une aura de modération et de sagesse.

— Meryam, nous avons un royaume à gouverner. J’ai besoin de toi à Qaimir.

— Je serai de retour dès que Macide Ishaq’ava aura payé pour ses crimes et que son organisation aura été détruite.

— Nous ne pouvons pas chasser des fantômes indéfiniment.

— Des fantômes ? avait-elle répété, incrédule. Vous pensez que je chasse des fantômes ?

— Yasmine est morte et enterrée. Rehann également. Laissons-les reposer en paix.

Le sang de Meryam n’avait fait qu’un tour.

— Comment pourraient-elles reposer en paix alors que leur assassin n’a pas été puni ?

— Tu as tué des dizaines et des dizaines de scarabées. Au moins trois fois plus qu’il n’y a eu de victimes dans la passe sanglante.

— Et alors ? Macide doit mourir.

— Tu as eu de nombreuses occasions de le tuer. Cela suffit, Meryam. Ramahd et toi êtes de retour à Qaimir et je ne veux pas que vous en partiez.

Elle n’avait pas insisté. Elle s’était promis de réessayer et de le faire changer d’avis. Elle n’y était pas parvenue. Et elle avait découvert pourquoi deux semaines plus tard. Les Hôtes sans Lune avaient fait une offre par l’intermédiaire d’un riche propriétaire de caravane qaimirien : ils s’engageaient à verser une certaine somme en or si Qaimir renonçait à traquer Macide. Et Aldouan avait accepté.

Ce jour-là, quelque chose s’était brisé en elle. Elle pensait depuis longtemps que son père n’était qu’un pleutre, mais elle savait désormais que c’était également un chien dont elle pouvait se servir ou se débarrasser à sa guise.

La nuit même, elle était allée le voir dans son bureau, à moitié ivre, avec une bouteille de vin. Il s’était tourné vers elle. Une pile de décrets se trouvait à portée de sa main, mais la fiole d’eau-de-vie était plus près encore.

— Meryam, avait-il lancé sur un ton enjoué. (Il avait pris le premier document de la pile et l’avait parcouru avant de le signer.) Qu’est-ce qui t’amène à cette heure ?

Meryam avait porté la bouteille à sa bouche et avait bu une longue gorgée. Le vin était vieux et si amer qu’elle avait eu du mal à l’avaler, mais la note cuivrée était particulièrement agréable.

Elle s’était penchée en avant et avait soufflé à l’oreille de son père :

— Je suis au courant.

Il avait signé un autre document.

— Tu es au courant de quoi, ma chérie ?

Elle avait esquissé un sourire de démente.

— Je suis au courant pour le coffre rempli d’or qu’on apporte à Santríon en ce moment même.

Il avait levé la tête vers elle. Son expression enjouée s’était volatilisée, mais Meryam n’en avait pas tiré tout le plaisir qu’elle espérait.

— Un coffre ?

Elle avait hoché la tête.

— Envoyé par Macide Kirhan’ava en personne.

Le roi Aldouan avait cligné des paupières à plusieurs reprises tandis que sa bouche s’ouvrait et se fermait comme celle d’une carpe.

— Meryam…

Puis ses yeux avaient glissé vers la bouteille de vin et il avait blêmi.

Quand elle voyageait dans le désert, Meryam emportait toujours une bouteille de vin contenant quelques gouttes du sang de son père. La bouteille qu'elle tenait à la main. Cela lui permettait de communiquer avec lui alors qu'ils étaient à des centaines de lieues de distance, mais cela pouvait aussi lui permettre de le contrôler, de le manipuler comme une marionnette.

— Je ne vous laisserai pas faire, avait-elle grondé. Cela suffit. Vous ne souillerez pas la mémoire de Yasmine, celle de Rehann et la mienne en traitant avec l'ennemi.

Le lendemain matin, elle avait quitté le palais de Santríon avec Ramahd et Hamzakiir pour s'installer à Viaroza, le domaine des Amansir. Pendant des jours, elle avait essayé de briser l'esprit du mage de sang, mais elle n'y était pas parvenue et sa colère avait empiré à chacun de ses échecs. Ce n'était pas Hamzakiir, ni même son père, qui la mettait en rage, c'était l'avenir du royaume. Personne – ni le roi, ni son frère Hektor, ni les autres prétendants – n'était capable de diriger le pays convenablement. Personne, sauf elle.

Quand elle était enfin parvenue à briser Hamzakiir, elle avait regagné Santríon et fait ce qui devait être fait. Elle avait obligé son père à quitter Santríon précipitamment afin que tout le monde pense qu'il était sous l'influence de Hamzakiir. Puis elle l'avait offert en sacrifice à Guhldrathen et avait envoyé Hamzakiir semer la discorde au sein des Hôtes sans Lune. Tout s'était déroulé sans accroc, mais ce n'était pas suffisant. C'était loin d'être suffisant.

Elle regarda sur bâbord et aperçut un skiff au loin, comme Rümayesh l'avait annoncé. Elle ordonna qu'on jette l'ancre et rencontra l'homme qui s'appelait Hamid. Elle eut le plus grand mal à ne pas lui trancher la gorge lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans la cabine du capitaine. Il avait participé à l'attaque de la passe sanglante. Il avait vu Yasmine mourir. C'était peut-être même lui qui avait tiré la flèche avant que Macide lui tranche la gorge.

Elle contint sa colère. Elle laissa l'immonde individu croire qu'il lui accordait une faveur en lui livrant Macide, l'homme qu'il avait jadis considéré comme son chef. Elle conclut les négociations et Hamid regagna son navire. Le skiff s'éloigna vers Mazandir et les galions se remirent en route.

Meryam retourna à la proue tandis que Mazandir se rapprochait. Elle porta une main à son cou pour toucher le collier de Yasmine, puis se rappela qu'elle l'avait donné à Rümayesh. Elle se sentit idiote et baissa la main pour prendre une fiole en verre dans la poche accrochée à sa ceinture.

— C'est la dernière, Yasmine. (Elle ôta le bouchon, la vida d'un trait et la lança par-dessus bord.) Aujourd'hui, Macide sera à nous. Et le plus drôle, c'est que ce sont ses camarades qui vont nous le livrer.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 44



Hamid était assis dans la cabine du capitaine du *Sable Brûlant*. En face de lui, Rasime avait incliné sa chaise en arrière et posé un pied chaussé d'une sandale sur son bureau. Elle le regardait avec cette intensité qui l'avait rendue célèbre.

— Alors ? demanda-t-elle.

Hamid venait de rentrer après sa rencontre secrète avec la Reine Meryam. Une rencontre qui, malgré ses craintes d'être trahi par la Qaimirienne, s'était déroulée étonnamment bien.

— Elle a accepté, dit-il.

Rasime le regarda d'un air méfiant.

— Comme ça ?

— Non, pas comme ça ! Elle a posé mille questions, mais elle a compris que je disais la vérité. Elle aura ce qu'elle veut et nous aurons ce que *nous* voulons. Maintenant, parle-moi d'Emre.

Rasime se plongea dans la contemplation de ses doigts.

— Je suis allée le voir ce matin. (Elle changea de position sur sa chaise.) J'ai dit que je venais lui rendre visite. (Elle se tut, puis leva la tête et le regarda en face.) Il semble aller mieux.

En un instant, l'espoir qui s'accumulait dans les yeux de Hamid depuis des jours s'évanouit. Il fut aussitôt remplacé par un mélange de crainte et de

mépris. Il avait prié Bakhi chaque nuit pour qu'il emporte Emre dans les champs lointains, mais, de toute évidence, le dieu ne l'avait pas écouté.

— Dardzada lui a percé le crâne, reprit Rasime. On aurait pu croire que son cerveau allait s'échapper par le trou, mais non. Son état s'est stabilisé après l'opération. Dardzada a dit qu'il n'était pas encore tiré du désert, mais qu'il allait de mieux en mieux.

Hamid se pencha en avant et se prit la tête à deux mains. Une fois de plus, il allait devoir intervenir et forcer la main aux Fileuses du Destin, mais c'était plus facile à dire qu'à faire. Il y avait toujours du monde autour de l'*Amarante*. Et encore plus autour de la cabine où se trouvait Emre.

— Il est toujours dans le coma, dit Rasime avec une pointe d'espoir. Peut-être qu'il n'en sortira pas.

C'était le seul point positif de la situation. Si Emre s'était réveillé, ne serait-ce que pour quelques minutes, il n'aurait pas manqué de raconter que Hamid se cachait à bord du navire de Rasime. Hamid aurait peut-être eu droit à un procès équitable, mais c'était peu probable. Darius et lui auraient sans doute été traînés sur le sable et décapités pour trahison.

— Emre doit gagner les champs lointains. Et vite.

— Il n'y a aucun doute là-dessus, dit Rasime.

Hamid réfléchit.

— Tu pourrais t'en charger.

Rasime écarquilla les yeux.

— Pas question !

— Et pourquoi ?

— Tu as commencé ce combat, c'est à toi de le finir.

— Tu m'as recueilli et caché. Tu as conspiré avec moi contre Macide. Tu auras de sacrés ennuis s'il se réveille. Nous aurons tous de sérieux ennuis.

— Je ne le rendrai pas au désert, Hamid. Mets-toi ça dans le crâne. Une bonne fois pour toutes.

Ses paroles étaient comme un essaim d'abeilles bourdonnantes et Hamid eut soudain envie de faire des choses terribles. À Emre. À Rasime. À lui-même.

— Et les anciens ? demanda-t-il.

La jeune femme avait accepté de rencontrer les anciens de la tribu pour essayer de les convaincre de se joindre à eux.

— C’est mieux de ce côté-là. Sept sont prêts à nous aider. Le sabre à la main si nécessaire. Mais seulement si Sehid-Alaz donne sa bénédiction.

— Il la donnera.

— Quand ?

La manière dont elle posa cette question – comme si c’était elle qui dirigeait les opérations – le poussa un peu plus loin vers la violence.

— Il la donnera, répéta-t-il d’une voix grondante.

Rasime aurait préféré une réponse plus précise, mais elle comprit qu’il valait mieux ne pas insister.

La nuit tomba et Hamid quitta le navire. Il s’éloigna du camp et se dirigea vers l’endroit où il avait entendu des asirim échanger des jappements et des aboiements un peu plus tôt.

Alors qu’il se rapprochait, une forme sombre apparut, aussi silencieuse que la mort. La peau de Hamid se hérissa comme elle se hérissait toujours en présence de ces créatures maudites. Il aurait préféré se passer d’elles – il ne leur faisait pas plus confiance qu’à une meute de briseurs d’os affamés –, mais elles étaient son seul espoir de se tirer d’affaire.

— Tu es de retour, dit une voix impassible.

Que les dieux soient loués ! c’était Sehid-Alaz.

— J’ai parlé avec la Reine Meryam, comme j’avais dit que je le ferais. Elle a accepté ma proposition.

— Elle prendra Macide.

— Oui. Et ensuite, vous pourrez faire ce que vous voudrez des anciens Rois.

Sehid-Alaz resta silencieux, puis il se tourna et s’éloigna en direction des asirim blottis les uns contre les autres. Hamid crut qu’il allait déclarer qu’il avait besoin de temps pour réfléchir, mais il se trompait.

— Très bien, lança Sehid-Alaz par-dessus son épaule. Tu as ma bénédiction.

Hamid sentit aussitôt le bourdonnement refluer dans son crâne. Il était tellement heureux qu’il faillit demander à Sehid-Alaz de tuer Emre à sa place, mais cette requête aurait sans doute irrité l’asir et il la garda pour lui.

C’est un signe, songea-t-il. *Le sort tourne enfin en ma faveur.*

Il restait cependant un dernier problème qui pouvait faire échouer ses plans. Un problème qu’il fallait régler au plus vite.

Convaincu que les dieux étaient désormais de son côté, il se tourna et prit le chemin du campement. De nombreuses pièces se mettaient en place. Les lunes n'étaient pas encore levées et un calme inhabituel régnait autour des navires. Il n'eut aucun mal à approcher de l'*Amarante*, à grimper sur le safran du gouvernail et à escalader le tableau arrière. Par tous les dieux ! les volets des fenêtres n'étaient même pas verrouillés. Il jeta un coup d'œil dans la cabine du capitaine pour s'assurer qu'Emre était seul. Encore une bonne nouvelle : Dardzada et le squelette ambulant qui lui servait d'assistante, Clara, n'étaient pas là.

— Merci, ô Bakhi, de ta générosité, souffla-t-il avant d'écarter un volet.

Il s'apprêtait à prendre appui sur le rebord de la fenêtre et à se glisser à l'intérieur quand il entendit des pas dans la coursive. Il recula aussitôt, ferma le volet et se percha sur une saillie du tableau arrière.

La porte s'ouvrit un instant plus tard. Clara entra dans la cabine et s'assit au chevet d'Emre. Elle lui prit le pouls, souleva ses paupières et examina ses yeux en levant une lampe pour s'éclairer.

Hamid serra les dents si fort qu'il crut qu'elles allaient exploser. Il venait de laisser passer une occasion dont il n'aurait même pas osé rêver. Il lui aurait suffi de pincer le nez d'Emre et de plaquer une main sur sa bouche pendant quelques minutes. Maintenant, il n'avait pas d'autre choix que de se débarrasser de cette maudite gamine. Il l'étranglerait, puis il étoufferait Emre. On se demanderait ce qui avait bien pu se passer et la caravane prendrait sans doute un peu de retard, mais c'était sans importance. Il ne pouvait pas courir le risque qu'Emre se réveille avant leur arrivée à Mazandir.

Il posa une main sur le volet pour le tirer vers lui, mais la porte s'ouvrit de nouveau. Et qui entra ? Ce maudit fils de pute de Lémi le Frêle ! Il se dirigea vers le bureau et s'assit dos à la fenêtre. Il attrapa un jeu d'aban sur une étagère et entreprit de disposer les pièces sur le plateau.

Hamid leva les yeux au ciel en maudissant sa malchance. Lémi tourna la tête vers Clara.

— Prête ?

— Presque.

La jeune femme avait répondu avec un tel entrain que Hamid eut envie de lui faire d'horribles choses.

Un instant plus tard, elle rejoignit le colosse et ils commencèrent la partie.

— Tu n'es pas très bon, tu sais, remarqua Clara.

— Je sais, répondit Lémi le Frêle. Mais j'aime bien jouer.

— Non, tu veux juste être près d'Emre.

— Ça aussi.

Putain de dieux ! ils allaient peut-être rester là pendant des heures. Et seules les Fileuses du Destin savaient qui pouvait les rejoindre dans l'intervalle. Dardzada. Çeda. N'importe qui. Hamid envisagea de se glisser à l'intérieur de la cabine, mais c'était trop risqué. Et ce n'était pas un coup de couteau qui arrêterait un mastodonte borné comme ce crétin de Lémi le Frêle. Cela ne ferait qu'attiser sa rage.

Ce que les Fileuses du Destin donnaient d'une main, elles le reprenaient de l'autre.

Ça ne vous dérangerait pas de faire une exception de temps en temps ? pensa Hamid avec colère.

Il se laissa tomber sur le sable, se redressa et s'éloigna en direction du *Sable Brûlant*.

Le lit était un nid douillet, mais le manque d'activité engendrait de nombreuses douleurs, surtout le long du flanc gauche. Il dormait par à-coups et profitait de chaque réveil pour se tourner de l'autre côté.

Non, remarqua-t-il. *On le roulait sur le côté.*

Des mains le déplaçaient sur le lit pour empêcher la formation d'escarres. Il songea que cette découverte aurait dû le déranger, mais elle ne le fit pas. Sans doute parce que, pour la première fois depuis des mois, la douleur qui envahissait l'arrière de son crâne à la moindre sollicitation avait disparu. Il ne ressentait rien d'autre qu'un vague élancement. Et les picotements de quelques pointes de douleur quand on changeait ses bandages.

Il ne comprenait pas. Et ses visiteurs ne comprenaient visiblement pas plus que lui. Comment avait-il pu survivre ? Et puis, petit à petit, il avait assemblé les pièces du puzzle. Dardzada avait fait un trou dans son crâne et l'avait vidé des mauvaises humeurs qui s'y étaient accumulées.

Emre avait entendu plusieurs personnes affirmer qu'il s'agissait d'un miracle, mais il n'avait pas cette impression.

Le temps passa. Parfois, il y avait de la lumière quand il se réveillait. Parfois, il faisait sombre. Parfois, des gens parlaient à voix basse autour de lui. Parfois, il n'y avait que le silence.

Les voix de Dardzada et de Clara étaient celles qu'il entendait le plus souvent, mais celle de Çeda arrivait juste après. Ce qu'il préférait, c'était quand il se retrouvait seul avec elle et qu'elle lui racontait des histoires comme elle le faisait quand ils vivaient à Sharakhaï. Et quand elle en avait assez des histoires, elle lui racontait les dernières nouvelles du camp. Il avait l'impression qu'elle faisait de son mieux pour le divertir, pour lui occuper l'esprit.

Il avait du mal à compter les jours, mais il savait que le temps passait, car Çeda mentionnait parfois la distance qui les séparait de Mazandir. Chaque fois qu'elle le faisait, quelque chose s'agitait dans sa tête. Peut-être que c'était à cause de ce qu'ils allaient y faire, ou des gens qu'ils allaient y rencontrer… il avait oublié, mais il avait l'impression que la réponse flottait devant lui, hors de portée.

Il essayait souvent de parler, surtout quand Çeda était présente. Il essayait de serrer ses mains quand elle caressait ses doigts avec tendresse. Mais, depuis qu'il avait eu sa crise, il était tout juste arrivé à les faire tressaillir deux ou trois fois.

— J'ai senti quelque chose ! s'était exclamée Çeda la première fois que cela était arrivé.

— C'est bien, avait dit Dardzada.

Il y avait eu un bref silence.

— C'est bon signe, n'est-ce pas ?

La réponse de Dardzada avait été – dans le meilleur des cas – très mesurée.

— Ça arrive de temps en temps. Ce n'est pas *inquiétant*, mais ne t'emballe pas trop.

Dardzada était parti et Emre avait entendu Çeda grommeler :

— Ça te démangerait de faire preuve d'un peu d'optimisme de temps en temps ? (Puis elle s'était penchée sur lui et avait murmuré à son oreille :) Je vais te dire un truc, Emre. Si ce type crevait de soif dans le désert et qu'il se mette à pleuvoir, il lèverait le poing et invectiverait le ciel en se plaignant que ses vêtements sont mouillés.

Emre avait voulu rire, mais il n’avait pu qu’esquisser un sourire intérieur. Puis il s’était rendormi.

Un jour, il y eut du changement. Çeda entra dans la cabine et s’assit près de lui.

— C’est un grand jour, déclara-t-elle. Nous allons négocier avec la Reine Meryam. Nous allons nous montrer prudents, bien entendu. Nous allons partir de bonne heure pour explorer le caravansérail et reconnaître les lieux pour nous assurer qu’on ne nous a pas tendu de piège. Je suis nerveuse, Emre, mais, dans un sens, je suis heureuse que tu restes ici. Dans une vision de Yusam, je dois décider si je te sauve toi ou si je sauve Macide. Je craignais que ça se déroule à Mazandir, mais maintenant je suis rassurée.

Il eut l’impression qu’il pouvait presque lui parler. Presque. Les mots étaient là, tout proches, mais ils refusèrent de venir à lui. Çeda déposa un baiser sur ses lèvres, lui serra la main et partit.

Il sombra dans les ténèbres et, quand il en émergea, il… il ouvrit les yeux. Comme s’il avait pu le faire à n’importe quel moment, mais n’y avait pas songé. Il craignit qu’ils se ferment d’eux-mêmes et refusent de se rouvrir pendant des jours, mais non. Il était réveillé, il respirait, il avait l’impression qu’on venait de lui accorder une nouvelle vie.

Il cligna des paupières à plusieurs reprises pour chasser les croûtes qui s’étaient formées aux coins de ses yeux et contempla les poutres du plafond au-dessus de lui. Puis il tourna la tête et vit Clara qui lisait un livre. La jeune femme perçut le mouvement et tourna la tête à son tour. Ses yeux s’écarquillèrent comme des soucoupes.

— Dardzada ! hurla-t-elle en se précipitant dans la coursive. Dardzada !

L’apothicaire fit irruption dans la cabine quelques instants plus tard et se pencha sur lui.

— Emre ? appela-t-il.

Son haleine sentait le cumin. Sa barbe était parsemée de points dorés qui semblaient être des taches de jaune d’œuf cuit.

— Emre, est-ce que tu m’entends ?

— Je…

Sa voix évoquait le crissement d’un gond qui n’aurait jamais été huilé. Il déglutit et essaya de nouveau.

— Je vous entends.

Dardzada remplit une tasse d’eau.

— Tiens, dit-il en la portant aux lèvres du jeune homme.

Emre but. Sa gorge lui fit mal, mais le liquide gagna son estomac sans encombre. L'apothicaire recula d'un pas. Son visage était une parfaite combinaison de confusion, d'étonnement et de joie. À côté de lui, Clara observait le jeune homme dans un silence stupéfait.

— Alors ? demanda Dardzada. Comment tu te sens ?

Emre osa porter les doigts à sa tête. Il toucha les bandages, les écarta, puis effleura les points de suture entourés de petits cheveux qui commençaient à repousser.

— Je me sens… divinement bien.

— Tu as mal ?

— Un petit peu, autour de la plaie.

— Et tes maux de tête ?

Pendant des mois, la migraine l'avait harcelé sans relâche et son absence lui sembla presque absurde.

— Disparus, dit-il.

Dardzada secoua la tête d'un air émerveillé.

— Est-ce que tu as des étourdissements ? des maux de ventre ?

Emre lui fit signe que non.

— Je mangerais bien un peu de riz. Voire une pleine écuelle.

Dardzada sourit, tendit la main et approcha une assiette contenant des grappes de raisin.

— Pour le riz, il te faudra attendre un peu.

Un brouhaha animé résonnait à l'extérieur. Emre avait passé la moitié de sa vie à proximité des ports de Sharakhaï – surtout celui des quartiers ouest qui étaient les plus pauvres de la cité – et il identifia tout de suite les bruits. Des ouvriers s'interpellant. Des treuils soulevant de lourdes charges en grinçant. Des chariots roulant sur des jetées en bois et des quais en pierre. Il entendit même un héron du désert pousser son cri solitaire.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

Dardzada s'était assis derrière le bureau et gribouillait des notes dans un carnet.

— Mazandir, répondit-il, tout à sa tâche.

Et tout revint d'un coup. Le but de l'expédition. La reine qu'ils devaient rencontrer. Hamid qui se cachait à bord du navire de Rasime et qui avait l'intention de saboter les négociations.

— Dardzada. (Emre fit glisser ses jambes hors du lit – un mouvement qui se révéla plus difficile qu'il l'avait imaginé.) Ils sont en danger.

— Qui ça ?

— Macide. Çeda. Tout le monde.

— De quoi tu parles ? Hé ! pas question ! (L'apothicaire se leva et contourna le bureau.) Tu n'es pas en état d'aller te promener. Et encore moins de quitter le navire pour aller les sauver, ou je ne sais quelle bêtise qui te tourne dans la tête. La plaie n'est pas complètement cicatrisée. Rallonge-toi tout de suite.

— Dardzada, Hamid est parmi nous. Il s'est caché à bord du *Sable Brûlant* de Rasime. Il a l'intention de renverser Macide.

L'apothicaire plissa les yeux jusqu'à ce qu'ils ne forment plus que deux lignes sombres sur son visage potelé.

— Tu es fatigué, Emre. Tu viens de te réveiller après deux semaines de coma.

— Non, Dardzada. J'ai entendu Emre parler avec Sehid-Alaz.

— Et tu vas me dire que Sehid-Alaz fait partie du complot ?

— Oui. Il veut que la treizième tribu soit dirigée par une personne qui punira les Rois comme ils le méritent.

— Emre…

Emre vit que Dardzada ne le croirait pas. Pas sans preuve. Pas sans avoir entendu Macide. Pas sans avoir entendu Sehid-Alaz. Pas avant qu'on ait fouillé le navire de Rasime.

Il cligna des paupières, s'assit et saisit les bords de la couchette en respirant à grands coups.

— C'est important, Dardzada. (Il s'allongea et posa une main sur son ventre comme s'il essayait de contenir une nausée.) J'ai comme un vertige.

— Évidemment. Je viens de te dire que tu n'étais pas en état de quitter le navire, il me semble.

Emre ferma les yeux, puis les obligea à se rouvrir.

— Promets-moi d'aller parler à Macide.

— À condition que tu te reposes.

Emre hocha la tête et son corps se détendit. Il entendit Dardzada murmurer :

— Surveille-le, Clara. Viens me chercher quand il se réveillera de nouveau.

Puis il quitta la cabine. Emre savait que le temps pressait, mais il ne devait pas se précipiter. Clara s'était occupée de lui et il savait que c'était une femme intelligente.

Il ouvrit les yeux avec lenteur et s'efforça de prendre une expression calme.

— Merci d'avoir appris à Lémi à jouer à l'aban.

Clara le regarda d'un air méfiant.

— Tu nous as entendus ?

— Oui. J'ai cru comprendre qu'il n'était pas un élève très doué.

Clara sourit.

— En effet.

— Est-ce que tu aimes l'aban ? (Il se rassit.) À Mazandir, il y a une boutique qui vend des jeux en ivoire. Je t'en achèterai un si tu veux.

Clara jeta un coup d'œil en direction de la porte et, pendant un instant, Emre crut qu'elle allait appeler Dardzada.

— Est-ce qu'ils sont vraiment en danger ? demanda-t-elle. Lémi et Çeda.

Une vague de soulagement balaya Emre.

— Ils le sont, oui. Et j'aimerais beaucoup les aider.

Les yeux de Clara passèrent de la porte à Emre et d'Emre à la porte à plusieurs reprises. Puis elle ouvrit un coffre et en tira les vêtements du jeune homme.

— Tu ferais bien de te dépêcher alors.

Emre n'en crut pas ses oreilles.

— Tu es une perle, Clara. (Il déposa un baiser sur le sommet de son crâne.) On te l'a déjà dit ?

— Non. Et ce n'est pas demain la veille que Dardzada me le dira.

Emre lui adressa un clin d'œil.

— Autant attendre d'une mule qu'elle récite un poème.

Clara porta une main à sa bouche et gloussa. Comme si elle craignait que Dardzada la voie. Emre enfila ses vêtements, puis se pencha et tira un arc et un carquois du coffre. Il accrocha le carquois à sa ceinture et glissa l'arc en travers de sa poitrine.

Clara prit un paquet enveloppé de tissu sur une étagère, le défit et en sortit une fiole en verre.

— Bois ça.

Emre renifla et reconnut tout de suite l’odeur. C’était un élixir de Dardzada, un produit que Çeda l’avait obligé à boire à maintes reprises après une bagarre. Le goût était infâme, mais il donnait un sacré coup de fouet. Il le but d’un trait.

— Une perle, répéta-t-il en lui rendant la fiole.

Puis il sortit.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 45



La journée de négociations avait commencé sous de mauvais auspices. Plusieurs asirim – dont Sehid-Alaz – avaient disparu au cours de la nuit et les autres refusaient de dire où ils étaient allés.

Ils rentreront quand ils rentreront.

Çeda en conçut une certaine inquiétude.

— Nous ferions peut-être mieux de demander un report de la rencontre, proposa-t-elle à Macide.

Le cheikh contempla le ciel chargé tandis que sa barbe fourchue se balançait au vent.

— Non, dit-il. Je ne veux pas rester ici plus longtemps que nécessaire. Nous rencontrerons Meryam comme prévu.

Ils partirent quelques minutes plus tard et pénétrèrent dans Mazandir par l'est. Macide marchait en tête. Shal'alara et Rasime l'encadraient, suivies par Çeda, Sümeya, Kameyl et Jenise. Puis venait un groupe d'une vingtaine d'asirim et d'une trentaine de guerriers et de Bouclières avec des shamshirs et des boucliers ronds accrochés à leurs ceintures. Bon nombre d'entre eux portaient également un arc et certains avaient des flèches avec des pointes

en acier d’ébène dans leurs carquois – des projectiles capables de percer les armures et les barrières magiques.

Cette cinquantaine de personnes formait l’élite de la treizième tribu. La Reine Meryam était certainement accompagnée par une escorte équivalente rassemblant l’élite des Vierges du Sabre, des chevaliers qaimiriens et des Lances d’argent. Et plusieurs mages de sang venant de son pays, à n’en pas douter.

Les rues étaient désertes et un silence inquiétant planait dans l’air tandis qu’ils s’enfonçaient dans les rues de la ville. La Reine Meryam avait ordonné que tout le monde reste chez soi et Çeda ne vit pas âme qui vive entre le port et le centre du caravansérail – à l’exception d’un gamin aux cheveux filasse qui les regarda passer en se cachant derrière un abri à chèvres.

Et le silence inhabituel des asirim ne la rassurait en rien.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à Sedef, le plus grand des enfants de Mavra.

Il continua à marcher de son étrange démarche, voûté, les yeux rivés sur l’arène aux murs de grès qui se dressait devant eux. Il avait perdu sa langue et ne pouvait donc pas parler, mais Çeda entendit ses paroles à travers le lien qu’ils partageaient.

Ce jour pèse lourdement sur nos épaules, Çedamihn.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Comment les asirim auraient-ils pu se réjouir de cette rencontre ? Après tout, Meryam était Reine de Sharakhaï. En quoi était-elle différente des Rois honnis ? Sehid-Alaz n’avait certainement aucune envie de croiser son chemin. Il était peut-être parti dans le désert en attendant que les négociations soient terminées. Çeda ne savait pas trop ce qui se passait, mais elle avait un sombre pressentiment.

L’arène se dressait au centre de Mazandir et seul le caravansérail rivalisait avec elle en taille. C’était une structure massive qui avait jadis servi à abriter les navires, puis qui avait été convertie en marché ouvert et en site de ventes aux enchères. Le groupe arriva sur la grande place qui s’étendait devant l’entrée, puis passa sous les hautes arches afin de pénétrer dans l’arène proprement dite. Macide ordonna à une dizaine de guerriers et à une poignée d’asirim de monter un escalier et de prendre position dans les loges les plus élevées. Les autres empruntèrent un passage en pente douce et débouchèrent à hauteur des premiers gradins.

L’arène était immense, presque aussi grande que celles de Sharakhaï. Elle dessinait un ovale le long duquel une vingtaine de rangées de sièges en pierre pouvaient accueillir cinq mille personnes.

Les guerriers et les asirim se déployèrent à proximité de l’entrée, Çeda et Sümeya suivirent Macide qui descendit l’escalier menant à l’espace central. La terre était si compacte qu’on aurait pu croire qu’un troupeau d’Akhal-Teke l’avait piétinée pendant des heures. À l’autre extrémité de l’ovale, un homme trapu portant un turban et une dishdasha émergea d’un sombre couloir et descendit les marches d’un pas tranquille. Çeda entendit un concert de murmures monter derrière elle. Elle savait pourquoi. Elle avait reconnu cette démarche arrogante si particulière. Cet homme n’était autre que Hamid. Plusieurs cicatrices récentes zébraient ses lèvres et son visage.

Macide se tourna et regarda Çeda.

— Tu savais ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle. Bien sûr que non.

Le cheikh se tourna vers le reste du groupe.

— Est-ce que quelqu’un savait ?

Personne ne répondit. Tout le monde semblait déconcerté. Y compris Rasime.

À l’autre bout de l’arène, Hamid s’arrêta près de la première rangée de sièges, puis sauta par-dessus le parapet et atterrit sur le sol en terre damée.

— Eh bien, Macide ! Vous avez peur de parler maintenant ?

— On ne peut pas le croire, souffla Çeda. Laissez-moi y aller à votre place.

Macide l’ignora. Il descendit les marches jusqu’au parapet en pierre qui séparait les sièges de l’arène, puis s’arrêta et toisa l’homme en qui il avait jadis eu toute confiance.

— Qu’est-ce que tu fais là, Hamid ?

Hamid écarta les bras avec emphase et avança en se pavanant comme un noble sortant de chez le tailleur.

— C’est un endroit qui en vaut un autre pour juger vos transgressions.

— *Mes* transgressions ?

— Les arènes peuvent servir à bien des choses, mais ce sont avant tout des lieux de jugement. Et les dieux savent que le *vôtre* n’a que trop attendu, Macide Ishaq’ava.

— Tu veux que je descende et que je t’affronte ? Ton statut ne te permet pas de demander un tel duel.

— Mon statut n’a aucune importance. (Hamid s’arrêta au centre de l’arène.) L’important, c’est de savoir qui est le pire traître des Hôtes sans Lune.

— Je ne suis pas un traître.

Hamid éclata de rire.

— Vous avez prêté un serment, comme nous tous. Vous avez promis que nous ferions tomber les Rois ou que nous mourrions en essayant.

— Les Hôtes n’existent plus, Hamid. Nous avons désormais des choses autrement plus importantes à gérer.

Hamid toisa le cheikh d’un air impassible avec ses paupières qui étaient toujours mi-closes.

— C’est le problème depuis que vous avez quitté Sharakhaï. Les Hôtes sont toujours là, plus vivants que jamais, Macide. Vous avez simplement choisi de l’ignorer.

— Notre objectif a toujours été de quitter la cité. Nous avons trouvé notre place dans le désert. Nous devons désormais la protéger. Pas retourner dans l’ombre.

— Qui parle de retourner dans l’ombre ? Nous voulons nous battre au grand jour ! Nous voulons broyer le souvenir des Rois, le réduire en poussière et le faire disparaître dans le sable. Et nous nous servirons de la force des tribus de l’Alliance pour cela.

« Nous », avait-il dit.

Çeda se demanda qui se cachait derrière ce « nous ». Macide devait se poser la même question, mais avant qu’il ait le temps d’ouvrir la bouche, un long hurlement monta d’un tunnel menant aux niveaux inférieurs. Le cri plaintif d’un asir. Il fut aussitôt suivi par un autre, plus aigu, comme le gémissement d’un jeune chacal. La peau de Çeda se hérissa. Ces hurlements lui étaient aussi familiers que les battements de son propre cœur. C’étaient ceux que les asirim avaient poussés au cours de Beht Ihman. Ceux qu’ils poussaient avant un bain de sang.

Et puis elle entendit des bruits de lutte. Un cri et un grognement de douleur. Une silhouette imposante entra dans l’arène. Sehid-Alaz. Il tenait Baiser de la Nuit d’une main et traînait un corps de l’autre. Par tous les dieux ! c’était Husamettín. Il était sans connaissance. Sa tête se balançait

d’une épaule à l’autre. Ses membres glissaient sur la terre sèche tandis que Sehid-Alaz se dirigeait vers Hamid.

D’autres asirim apparurent. Ceux qui étaient partis avec lui dans le désert. Ils traînaient trois autres Rois : Cahil, Ihsan et Zeheb. Çeda se demanda ce qui était arrivé à Yndris et aux marins du galion. Avaient-ils été tués ?

Les asirim jetèrent les trois Rois en tas. Çeda avait cru qu’ils étaient évanouis, mais elle vit la tête d’Ihsan tourner avec lenteur. Il était le seul à être bâillonné.

— Voici les Rois de Sharakhaï ! déclara Sehid-Alaz d’une voix sinistre. Les hommes avec qui Çeda et Macide voulaient conspirer. Les alliés de la reine de Qaimir.

Les asirim hurlèrent et leurs cris se mêlèrent pour ne former qu’un. Ils tendirent le cou et frappèrent le sol. Leurs hurlements avaient quelque chose de sauvage, de rituel, et Çeda ne put s’empêcher de frissonner. Les guerriers de leur tribu, de *sa* tribu, échangèrent des regards confus et inquiets. À quelques exceptions près. Rasime et ses hommes, par exemple.

Ils étaient de mèche, comprit Çeda. Ils étaient tous de mèche. C’était un complot pour renverser Macide.

— Alors ? demanda Hamid. Qu’est-ce que vous en dites, ô cheikh ?

— Il est coupable, déclara Rasime depuis une rangée de sièges. C’est écrit sur son visage.

— Non ! s’écria Çeda. On ne pouvait pas faire autrement. Il y a plein de choses que vous ne comprenez pas !

— Oh ! bien sûr ! tu es plus intelligente que tout le monde, ricana Rasime. Tu nous prends pour des imbéciles. Tu crois que tu es la seule à pouvoir comprendre la grande conspiration des dieux et des hommes ? (Elle pointa le doigt vers Husamettín et s’adressa aux membres de la tribu.) C’est son *père* qui est là ! Elle est venue à nous en affirmant qu’elle voulait se battre pour notre cause, mais elle travaille pour les Rois. Souffle du désert ! ce n’est pas pour rien qu’elle est toujours accompagnée par deux Vierges du Sabre !

Hamid était l’image même de la suffisance et du mépris.

— Abdiquez, Macide. Abdiquez et laissez le pouvoir à ceux qui savent comment protéger la tribu.

— Les Rois ne représentent rien pour moi.

— Non ? Eh bien ! il est temps de découvrir la vérité, alors.

Il adressa un signe à Sehid-Alaz qui saisit Zeheb et le tira à l'écart des autres. Il l'attrapa par le col de sa dishdasha, le souleva et le secoua sans ménagement. Le Roi redressa mollement la tête et ouvrit les yeux. Il regarda autour de lui et observa le visage de Sehid-Alaz avec un pathétique mélange de crainte et de résignation.

— Tu as bien des crimes à te reprocher, gronda Sehid-Alaz. (Il le jeta à terre.) Que tes créateurs te jugent.

— Laissez-le ! cria Çeda.

Sehid-Alaz l'ignora et Baiser de la Nuit vrombit lorsqu'il la leva vers le ciel. Zeheb se roula en boule. Sehid-Alaz abattit l'arme à deux mains et décapita le Roi. La tête roula sur le sol en terre dans une explosion de sang. Le corps s'affaissa, tressauta comme une marionnette macabre pendant quelques instants, puis se figea – au grand soulagement de Çeda.

Hamid pointa le doigt vers la jeune femme et esquissa un large sourire.

— Vous l'avez entendue ? « Laissez-le », a-t-elle dit ! Elle est de leur côté. Elle les vénère. Elle travaille pour eux. Elle leur communique nos plans depuis le jour où elle nous a rejoints.

— C'est faux ! Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour protéger la tribu et les asirim. (Elle fit un geste en direction des Rois.) Y compris ceci. Sharakhaï est en danger. *Nous* sommes en danger. Je vous en prie, vous devez m'écouter.

— Elle ne raconte que des mensonges ! répliqua Hamid d'une voix tonnante. Et son oncle, qui s'est autoproclamé cheikh de la treizième tribu, est son complice !

— Tu veux être celui qui tient la barre, Hamid ? (Macide sauta dans l'arène, se redressa et avança en dégainant ses deux shamshirs.) Si tu veux ma place, il va falloir que tu viennes la chercher.

Hamid tira son sabre, mais ne bougea pas.

— Et maintenant, vous voulez m'affronter ? (Il secoua la tête.) Il est trop tard, Macide.

Çeda vit quelque chose bouger derrière Macide. Un guerrier qui faisait partie de son escorte fit un grand geste et un filet de guerre attaché à une corde se déploya dans les airs.

— Attention ! cria-t-elle.

Mais le filet s’étendait déjà au-dessus des sièges, au-dessus de l’arène. Il s’abattit sur Macide et, dès qu’il l’eut enveloppé, le guerrier – un homme de Rasime – tira sur la corde. Les bords du filet se rassemblèrent et Macide perdit l’équilibre.

Çeda bondit dans l’arène en sifflant *Libérez les prisonniers* à l’adresse de Sümeya, Kameyl et Jenise. Elle avait à peine atterri qu’elle entendit des claquements de lames derrière elle.

— Pour Macide ! lança Shal’alara avant de croiser le fer avec l’homme aux larges épaules qui se tenait entre elle et Rasime.

D’autres la rejoignirent, et, bientôt, ce fut le chaos le plus complet. Des sabres s’entrechoquèrent. Des cris de surprise et de rage retentirent tandis que les hommes et les femmes de la treizième tribu se battaient entre eux. Les asirim, eux, reculèrent. Ils ne semblaient pas avoir l’intention d’intervenir, pas plus d’un côté que de l’autre.

Çeda aurait voulu aider les loyalistes, mais le Roi Ihsan était en danger. Sehid-Alaz l’avait attrapé par une cheville et l’entraînait à l’écart des autres Rois. La jeune femme avait du mal à l’accepter, mais Ihsan était trop important pour qu’elle l’abandonne à son sort. Elle entrevit Sümeya, Kameyl et Jenise qui interceptaient des guerriers se dirigeant vers Macide, puis elle s’élança vers le Roi Éloquent.

Sehid-Alaz le lâcha et leva Baiser de la Nuit pour lui trancher la tête.

— Sehid-Alaz ! cria Çeda.

Le Roi des asirim se figea et ses yeux jaunis se tournèrent vers la jeune femme qui courait vers lui. Çeda bondit dans les airs et lui porta un terrible coup de pied à la poitrine. Sehid-Alaz abattit néanmoins son sabre, mais le coup manquait de puissance et la lame ne laissa qu’une vilaine estafilade sur l’épaule d’Ihsan. Celui-ci ne se réveilla pas pour autant et Çeda se demanda s’il le ferait un jour.

Dans les gradins, la bataille fratricide s’intensifia tandis que Çeda et Sehid-Alaz échangeaient une première série de coups. L’asir était d’une force phénoménale, mais ses attaques étaient lentes et maladroites. La jeune femme n’avait guère de mal à les esquiver et à les bloquer avec son sabre ou son bouclier. Il la regarda avec des yeux de plus en plus fous, puis leva une main. Le sol explosa sous les pieds de Çeda et elle fut projetée vers le ciel. Le monde tourbillonna autour d’elle et elle atterrit lourdement. Sa tête heurta le sol et ses poumons se vidèrent d’un coup.

Des étoiles dansèrent devant ses yeux. Elle crut voir Sümeya et Kameyl la dépasser et engager le combat avec Sehid-Alaz. Elle se redressa tant bien que mal, se mit à genoux et toussa avant de se rendre compte qu'elle avait perdu Fille du Fleuve *et* son bouclier.

Le Roi des asirim rugit, assena un coup de poing à Sümeya et frappa Kameyl avec Baiser de la Nuit. Kameyl para l'attaque avec son sabre, mais chancela sous la violence du coup. Débarrassé des deux Vierges, Sehid-Alaz pivota et se dirigea vers Çeda. La jeune femme voulut se lever, mais il la frappa du pied et elle s'effondra en arrière.

— Arrêtez, souffla Çeda tandis qu'il se dressait devant elle. Je vous en prie, écoutez-moi !

Il ne l'écouta pas. Il s'était abandonné à la rage. Il allait la tuer comme il avait tué Zeheb.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 46



Baiser de la Nuit vrombit tandis que Sehid-Alaz le brandissait dans les airs.

Çeda avait senti le pouvoir du Grand Shangazi à de nombreuses reprises jadis, mais jamais avec une telle acuité. Pressée par le désespoir, elle leva la main droite et quelque chose se passa. Elle n'eut pas seulement l'impression de faire partie intégrante du désert, mais d'être sa maîtresse et sa créatrice. Elle s'abreuva alors de son énergie et une terrible bourrasque frappa Sehid-Alaz. Le Roi des asirim fut projeté en arrière, tourbillonna comme un fétu de paille et percuta le mur intérieur de l'arène avant de s'effondrer, sonné. Tous les asirim présents se figèrent, puis reculèrent en regardant Çeda avec des yeux brillants de peur.

— Que personne ne lève la main sur les Rois, leur dit-elle. Personne ! Ils sont désormais sous *ma* protection.

Les asirim se rassemblèrent et continuèrent à reculer en gémissant. Qu'avaient-ils vu qui les terrifiait à ce point ? Çeda n'en avait aucune idée, et ce n'était pas le moment de poser la question.

La bataille faisait rage autour d’elle. Elle ramassa Fille du Fleuve qui gisait sur le sol damé et s’en servit pour trancher les liens qui entravaient les poignets et les chevilles d’Ihsan. Celui-ci ne réagit pas et elle le traîna jusqu’à Husamettín qu’elle libéra à son tour. Elle s’apprêtait à se tourner vers Cahil quand elle remarqua une femme dans les gradins, à l’autre bout de l’arène. Elle portait une robe rouge et observait la bataille avec un large sourire. Comme une princesse le jour de son anniversaire.

Par tous les dieux ! c’était la Reine Meryam.

Elle tourna brusquement la tête vers la jeune femme. Elle avait assisté à l’arrivée de Macide et de son groupe sous le couvert d’un sort de dissimulation, mais le regard de Çeda venait de lui faire comprendre que le voile magique avait été levé.

— Libère-moi ! cria Cahil.

Çeda baissa les yeux. Elle avait presque oublié où elle était.

Elle envisagea un instant d’abandonner le Roi Confesseur à son sort, puis s’agenouilla et trancha ses liens. D’autres soldats apparurent dans les gradins : une dizaine de Vierges du Sabre, des chevaliers qaimiriens en armure de plates et une quarantaine de Lances d’argent en cotte de mailles et tabard blanc qui portaient des boucliers ornés de douze shamshirs disposés en éventail.

Cahil récupéra son marteau d’armes qu’un asir avait jeté par terre. Un peu plus loin, Husamettín ramassa Baiser de la Nuit. Ihsan s’était enfin réveillé. Il s’était levé et chancelait. Il regardait la bataille qui faisait rage autour de lui avec des yeux écarquillés, comme s’il vivait un cauchemar.

— Assez ! cria-t-il.

Mais la bataille continua.

Une horde de Lances d’argent se précipitèrent vers Çeda en brandissant leurs sabres. Husamettín se tenait à côté d’elle et ils se battirent ensemble, sifflant pour échanger des avertissements et s’indiquer leurs positions respectives afin d’être plus efficaces.

Cahil approcha en faisant tournoyer son marteau d’armes doré. Sümeya, Kameyl et Macide le rejoignirent et se jetèrent dans la mêlée.

Çeda avait accès à l’énergie du désert et elle l’utilisa pour invoquer des rafales de vent et de terre qui projetèrent les soldats en arrière, mais ces efforts l’épuisaient, et, plus elle terrassait d’adversaires, plus il en arrivait. Les lames étincelaient au soleil. L’acier frappait l’acier. Le sang coulait à

flots. Tout le monde se battait, y compris Ihsan qui avait ramassé le sabre et le bouclier d'une Lance d'argent qui avait été tuée. Mais par tous les dieux ! l'ennemi était trop nombreux.

Une Vierge du Sabre de la Reine Meryam se battait comme un démon. C'était une furie aux instincts soigneusement affûtés et Çeda avait le plus grand mal à résister à ses assauts. La guerrière pivota et frappa avec son bouclier – un coup si puissant qu'il assomma presque Çeda. Elle avança d'un pas pour achever son adversaire désemparée quand une flèche se planta dans sa nuque. D'autres suivirent et se fichèrent dans la poitrine des Vierges les plus proches. Et celle des Lances d'argent. Un chevalier qaimirien touché à la hanche tituba et lâcha son épée pour essayer de conserver son équilibre. Shal'alara bondit vers lui et lui trancha la gorge avec son sabre.

Çeda se tourna et – que les Fileuses du Destin soient bénies ! – vit Emre. Emre ! Il dévalait les marches de l'arène en décochant des traits avec une telle rapidité que la corde de son arc était à peine visible.

— Par ici ! lança-t-il à Çeda et à ses compagnons.

Il fit un geste en direction de la rampe des gladiateurs.

C'était une excellente idée, mais l'arène était plongée dans le chaos le plus total. Les guerriers du désert se battaient entre eux, mais aussi contre les Vierges du Sabre, les Lances d'argent et les chevaliers qaimiriens.

Un petit groupe de chevaliers se tourna pour affronter un nouvel adversaire et Çeda vit Meryam lancer une tornade de feu sur deux silhouettes qui se tenaient au sommet des gradins. Ramahd Amansir étouffa les flammes avant qu'elles s'abattent sur lui et son camarade, un homme en robe qui levait les mains vers le ciel. Ils furent rejoints par plusieurs soldats qui portaient des vêtements et des armures identiques à ceux des chevaliers de Meryam.

Çeda ne savait pas ce qui se passait, mais une chose était certaine : si Ramahd était là, c'était parce qu'il n'avait pas renoncé à sa quête de justice. Il était toujours déterminé à arrêter Meryam afin qu'elle soit jugée pour ses crimes.

Soudain, le sol de l'arène se mit à trembler. La terre se déchira et se souleva. Des crevasses s'ouvrirent et des mains en jaillirent pour saisir et griffer tout ce qui était à leur portée. Comme si une compagnie de soldats avait été enterrée vivante. Des corps émergèrent. Des hommes portant des

armures rouillées et des vêtements en lambeaux. Des cottes de mailles et des tabards de Lances d'argent. Ils ressemblaient à des caricatures de leurs frères vivants.

Les yeux vides, la chair déchirée et putréfiée, le corps parsemé de sang et de plaies béantes, les goules s'arrachèrent aux entrailles de la Terre. Et puis Ramahd et ses hommes ralentirent. Hamzakiir et la Reine Meryam également. Leurs sortilèges faiblirent et se dissipèrent comme les flammes d'une forge noyées par un seau d'eau glacée. Les soldats de la Reine se figèrent comme s'ils venaient d'être changés en statues de pierre. Les Vierges du Sabre subirent le même sort. Comme les guerriers de la treizième tribu. Et les Rois. Et les asirim.

Çeda ne fut pas épargnée. Elle ralentit, puis s'immobilisa. Elle avait l'impression d'être au fond d'un lac. L'air était lourd. Fluide, mais pesant. Le phénomène provoqua une réaction curieuse : plus elle se sentait écrasée, plus sa main droite la brûlait. Comme si elle avait ramassé un charbon ardent et le serrait dans l'espoir de l'éteindre.

Ses narines frémirent tandis qu'une odeur pestilentielle envahissait l'arène. Une odeur aussi caustique que la soude et aussi désagréable que des relents de poisson pourri. La jeune femme crut d'abord qu'elle émanait des goules, des cadavres de Lances d'argent. Et puis un souvenir remonta à la surface de sa mémoire. Elle connaissait l'odeur des ehrekhs. Celle de Rümayesh et, plus tard, celle de Goezhen en personne. Cette infection lui rappelait celle d'un autre.

Mais c'est impossible ! Il est mort. Rümayesh l'a tué. Je l'ai vu s'effondrer sur le sable.

Des pas approchèrent dans un grondement sourd. Çeda le sentit à travers la plante de ses pieds. Ils faisaient vibrer ses os. Du coin de l'œil, elle aperçut une silhouette massive qui se penchait pour franchir l'arche de l'entrée des gladiateurs. Elle devait mesurer près de trois mètres de haut et une impressionnante couronne d'épines ceignait son crâne.

Guhldrathen ! C'est Guhldrathen !

L'ehrekh s'arrêta, se pencha un peu plus et renifla l'air comme un briseur d'os traquant une proie. Un briseur d'os monstrueux et grotesque. Puis il se remit en marche et se dirigea vers le centre de l'arène. Çeda s'aperçut alors que ses plaies ne s'étaient pas refermées. Qu'il n'était même pas vivant. Ses yeux laiteux scrutèrent les personnes qui l'entouraient, puis

celles qui se trouvaient dans les gradins. Sa poitrine était fendue et les blessures qui zébraient le reste de son corps témoignaient de la férocité avec laquelle Rümayesh l'avait affronté au cours de la bataille de la Lance noire qui avait opposé le Roi Onur à la treizième tribu. Les deux ehrekhs avaient livré un combat épique dont on parlerait encore dans dix siècles.

Une femme apparut derrière l'horrible créature. Elle portait une ample jalabiya et un hijab blanc qui faisait ressortir sa peau noire à la lumière du soleil. C'était Anila. La nécromancienne. La femme que Davud avait envoyée aux frontières de la mort afin d'éteindre un incendie à Ishmantep.

Les morts-vivants se déployèrent pour la protéger et la carcasse de Guhldrathen s'écarta pour la laisser passer. La jeune femme avança dans l'arène, les yeux rivés sur Hamzakiir.

— Je dois l'avouer : je commençais à me demander si je réussirais un jour à vous trouver, déclara-t-elle. (Elle monta sur le dos d'une goule qui se tenait à quatre pattes pour atteindre les gradins, puis adressa un signe à Guhldrathen.) Mais les ehrekhs sont des créatures extraordinaires. Même morts, ils peuvent entrevoir des fragments du futur.

Hamzakiir frissonna.

Çeda avait désormais l'impression que son bras tout entier était en feu. Elle se concentra sur la douleur. Elle sentit son cœur accélérer. Le sortilège de Guhldrathen l'écrasa un peu plus, mais la peur la poussa à persévérer. La peur de tout voir voler en éclats. L'avenir de la treizième tribu, l'avenir de Sharakhaï, l'avenir du Grand Shangazi.

La chape qui l'immobilisait se mit à fondre comme un morceau de glace posé près d'une flamme. Çeda avait l'impression que ses membres étaient en plomb, mais ils commençaient à réagir. Elle bougea la tête, le torse et les jambes avec raideur. Elle étendit alors son pouvoir aux personnes qui se trouvaient à proximité : Sümeya, Kameyl, Macide et Emre. Puis aux Rois. Tous commencèrent à se libérer de leur carcan, mais les hommes de Meryam qui les entouraient également.

Guhldrathen dut sentir qu'il se passait quelque chose d'anormal, car il se tourna, rugit et se dirigea vers Çeda d'un pas qui fit trembler le sol craquelé. La jeune femme leva Fille du Fleuve, mais elle était encore trop lente. Le sortilège s'était affaibli, mais pas dissipé. Par le souffle de la Grande Mère ! Comment pouvait-elle espérer vaincre ce monstre alors qu'elle avait l'impression d'être engluée dans un tonneau de miel ?

Guhldrathen était tellement concentré sur elle qu'il ne prêta aucune attention à Husamettín. Le Roi se redressa et frappa de taille avec Baiser de la Nuit. Le sabre vrombit de colère en laissant un voile sombre dans son sillage et s'enfonça dans un mollet de l'ehrekh. Celui-ci pivota aussitôt et Cahil en profita pour s'élancer vers lui. Il bondit et abattit son marteau d'armes sur le crâne du monstre.

Guhldrathen chancela, puis frappa Cahil d'un revers de bras. Le Roi Confesseur s'effondra et l'ehrekh leva un sabot fourchu pour lui porter le coup de grâce. Çeda, qui était enfin parvenue à se libérer complètement du sortilège, s'élança et frappa le monstre à l'épaule.

Le choc fit vaciller l'ehrekh qui manqua sa cible. Cahil roula sur le côté et battit en retraite. Une dizaine d'asirim – dont Sehid-Alaz – se rassemblèrent et se précipitèrent sur Guhldrathen. Celui-ci recula en essayant de les chasser, mais ils étaient trop nombreux et son corps putréfié n'était plus aussi vif que par le passé. Il était endommagé, lacéré, percé de toutes parts. L'ehrekh s'effondra en rugissant et ses mâchoires claquèrent comme celles d'un chien enragé.

Le sort se dissipa autour de Çeda. Quelques combattants échangèrent des coups de sabre, mais la plupart d'entre eux entamèrent un mouvement de repli qui se transforma vite en débandade.

— Où est Macide ? cria Çeda.

Elle ne le voyait nulle part.

La Reine et son escorte se dirigeaient vers une sortie à l'autre bout de l'arène. Les guerriers de la treizième tribu qui avaient pris le parti de Hamid battirent en retraite, ceux qui étaient restés loyaux à Macide se rassemblèrent. Mais Macide avait disparu.

— Là ! hurla Emre.

Il pointa le doigt en direction de la Reine Meryam et de son escorte : un solide chevalier qaimirien en armure brillante portait Macide sur une épaule. Quelques instants plus tard, la Reine franchit une arche et disparut dans le sombre passage qui s'étendait au-delà. Ses soldats la suivirent, y compris celui qui portait Macide.

Une farouche bataille opposait désormais les morts-vivants d'Anila aux chevaliers qaimiriens fidèles à Ramahd. Hamzakiir était à genoux. Il regardait Anila, une main sur la poitrine, impuissant face à la juste colère de la jeune femme.

Çeda aperçut Ramahd et ouvrit la bouche pour dire quelque chose, pour lui proposer son aide, mais elle y renonça. Elle devait protéger les membres de sa tribu avant tout.

— Avec moi ! cria-t-elle. Nous devons nous dépêcher si nous voulons sauver Macide !

Accompagnée par une dizaine de guerriers, elle courut vers l'entrée des gladiateurs et se fraya un chemin à travers le labyrinthe de couloirs aux murs de pierre. Elle déboucha dans une rue déserte et s'élança vers le nord en entendant des bruits de sabots. Elle arriva sur une place bordée de bâtiments trapus en pierre de grès et aperçut Meryam et ses hommes. Certains s'éloignaient déjà au galop.

Des guerriers décochèrent une volée de flèches et quatre Lances d'argent s'effondrèrent alors qu'elles enfourchaient leurs Akhal-Teke. Çeda bondit sur un cheval abandonné et l'éperonna. Emre, Sümeya et Kameyl l'imitèrent et la rejoignirent.

— Suivez-moi ! lança Sümeya. (Elle tira sur les rênes de sa monture fer et cuivre pour s'engager dans une ruelle.) Je connais le chemin !

Une série de passages étroits, mais dégagés et généralement rectilignes leur permit d'atteindre le grand port septentrional aussi vite qu'un faucon pourchassant une volée de corbeaux. Alors qu'ils quittaient la zone urbaine pour s'engager sur un sol poussiéreux, ils aperçurent le groupe de la Reine Meryam qui émergeait d'une avenue et se dirigeait vers quatre galions ancrés un peu plus loin.

Emre avait rattrapé Çeda et celle-ci vit qu'il tenait toujours son arc à la main.

— Fiche le camp, Emre ! lui cria-t-elle.

— Pas question !

Il avait l'air bizarre avec ses cheveux rasés. Il ressemblait à un ascète parcourant le désert en quête de paix.

— Ta tête !

— Je sais ! (Il fit ralentir sa monture pour rester à la hauteur de la jeune femme.) C'est merveilleux ! Je me sens en pleine forme !

Il poussa un cri de joie, puis éperonna son Akhal-Teke et passa devant elle. Il leva son arc, visa et décocha une série de flèches tandis qu'il se rapprochait des Lances d'argent.

— Emre ! appela Çeda.

Il l’ignora. Il continua sur sa lancée.

Çeda comprit qu’il ne l’écouterait pas. Elle invoqua alors une bourrasque qui s’abattit sur les soldats de la reine et les ralentit. Elle était loin d’être aussi impressionnante que celle qui avait balayé Sehid-Alaz dans l’arène, mais elle détourna les flèches des Lances d’argent et permit à la jeune femme et à ses compagnons de se rapprocher. Çeda aperçut Macide : il était couché en travers de la croupe du cheval du chevalier.

Ils rattrapèrent les Qaimiriens et Çeda perdit Emre de vue lorsqu’elle s’enfonça entre les cavaliers ennemis avec Sümeya et Kameyl. Elles abattirent leurs shamshirs en guidant leurs montures – visiblement entraînées à la guerre – avec leurs seules jambes. Plusieurs soldats qui se rapprochaient de Çeda s’effondrèrent, une flèche plantée entre les omoplates. Emre la protégeait.

Cahil et Husamettín attaquèrent sur l’autre flanc avec une dizaine de guerriers de la treizième tribu qui ululaient et poussaient des cris joyeux. Yndris était là, elle aussi. Elle avait du mal à se tourner vers la droite et la moitié de son visage était couverte de sang séché.

Çeda n’était plus qu’à quelques longueurs de Macide, maintenant. Devant elle, un mage de sang qaimirien se tourna sur sa selle et un fil de lumière bleutée apparut entre ses mains levées. Il écarta les bras et un arc étincelant se précipita vers Çeda.

La monture de celle-ci poussa un hennissement terrifié, puis s’effondra, les jambes tranchées au-dessus des jarrets. Çeda fut projetée dans les airs, heurta le sol et roula sur le côté pour éviter d’être écrasée par les autres chevaux. Quelque chose la frappa à la tête et un tintement douloureux envahit ses oreilles. Elle entendit des cris de surprise et de détresse autour d’elle. Elle leva la tête et s’aperçut que plusieurs chevaux avaient les jambes antérieures et les épaules couvertes de sang. Certains, qui n’avaient plus de cavalier, se cabrèrent et s’enfuirent au triple galop. D’autres s’arrêtèrent.

Emre passa tout près d’elle sur son cheval bronze. Il n’était pas blessé. Il décochait des flèches et filait droit sur Meryam et son escorte. La Reine s’en rendit compte et elle pivota sur sa selle.

Au même moment, le jeune homme lâcha l’empennage écarlate d’une flèche munie d’une pointe en acier d’ébène. Le trait partit en sifflant et toucha Meryam à l’épaule alors qu’elle projetait un cône de feu émeraude.

Elle avait visé Emre, mais elle fut déséquilibrée par la flèche et le sortilège frappa les Vierges du Sabre qui formaient son arrière-garde. Deux d'entre elles basculèrent en arrière et vidèrent les étriers.

Çeda se leva et s'élança vers un cheval sans cavalier.

— Hiya ! cria-t-elle en profitant de son élan pour bondir sur le dos de l'animal. Elle lui fouetta le flanc avec les rênes et se lança à la poursuite d'Emre.

Le jeune homme avait presque rattrapé le chevalier qui transportait Macide, toujours inanimé, en croupe. Il avait tiré sa dernière flèche et il s'accroupit sur sa selle avant de bondir vers le chevalier. C'était aussi téméraire que stupide, mais il aurait pu réussir si une Vierge du Sabre n'avait pas fait claquer son fouet et enroulé l'extrémité autour du cou du jeune homme.

Elle tira sur ses rênes et la lanière de cuir se tendit, arrachant Emre à la monture du chevalier. Il tomba lourdement par terre et porta les mains à sa gorge. Juste à temps, car la Vierge attacha le fouet au pommeau de sa selle, éperonna sa monture et partit au galop en direction des galions royaux, traînant Emre derrière elle. S'il n'avait réussi à saisir la lanière de cuir, la brusque accélération lui aurait sans nul doute brisé la nuque.

Les équipages des galions hissaient déjà les voiles et plusieurs marins s'étaient rassemblés le long des plats-bords avec des arcs dans les mains. Le chevalier qui transportait Macide partit dans une direction, la Vierge qui traînait Emre dans une autre.

Par tous les dieux ! Çeda hésita pendant une fraction de seconde. La vision de Yusam défila devant ses yeux. *La vie de deux personnes qui te sont proches est menacée. Tu peux sauver l'une d'elles, mais il te faut choisir laquelle.*

Elle savait qu'elle prenait un risque qui pouvait se révéler terrible – catastrophique, même –, mais elle ne pouvait pas abandonner Emre. C'était au-dessus de ses forces.

Elle éperonna sa monture et accéléra sur le sable. La Vierge était ralentie par le poids d'Emre et Çeda la rattrapa rapidement. Alors qu'elle arrivait à sa hauteur, la guerrière tira un poignard de sa manche et le lança vers elle. Çeda se baissa pour l'éviter et arrêta les deux suivants avec son bouclier. Puis elle dégaina Fille du Fleuve et trancha le fouet avant que la Vierge ait le temps d'en lancer un quatrième.

Emre roula plusieurs fois sur lui-même avant de s'immobiliser. Çeda continua son chemin de crainte que la Vierge fasse demi-tour pour tuer le jeune homme. La femme en armure noire ralentit effectivement, mais au lieu de tirer sur les rênes pour faire tourner sa monture, elle dégaina son sabre et attaqua Çeda.

C'était une guerrière habile et elle résista pendant un certain temps, mais, lorsqu'elle comprit qu'elle n'était pas de taille, elle éperonna son cheval qui s'élança au triple galop en direction du galion le plus proche. De nombreux chevaliers qaimiriens embarquaient déjà par la rampe de poupe.

Alors que Çeda se tournait vers Emre qui toussait, allongé sur le sable, un cavalier passa à côté du jeune homme et se dirigea droit vers elle. C'était le Roi Ihsan. Il regardait le galion avec une expression confuse.

— Que se passe-t-il ? demanda Çeda.

Le Roi tira sur les rênes de sa monture et s'arrêta. Il tourna la tête vers la jeune femme et celle-ci eut l'étrange impression qu'il regardait *à travers* elle.

— Tu dois aller avec eux, Çeda.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que vous racontez ?

Ihsan semblait perdu, partagé entre des sentiments contradictoires.

— Les carnets bleus. Ils te décrivent en train de parler avec la Reine Meryam. (Il fit un geste en direction du caravansérail.) Après tout ça.

— Mais pourquoi est-ce que vous ne m'avez rien dit ?

— On risque de changer le cours des événements si on parle trop des prophéties. Tu devrais le savoir, maintenant.

Çeda ne savait pas quoi penser. Elle n'avait aucune envie de discuter de tout cela. Elle voulait juste aider Emre.

— La vision était inexacte, dit-elle. Il n'y a pas d'autre solution.

— Non. (Les yeux d'Ihsan étincelèrent comme s'il venait de comprendre quelque chose de très important.) Elle n'est pas inexacte. Elle décrit trop de choses qui se sont déjà déroulées. Je suis sûr que nous sommes sur la bonne voie.

Il ne regardait plus *à travers* la jeune femme. Il la regardait avec une expression coupable, comme s'il regrettait déjà ce qu'il s'apprêtait à dire.

— Tu dois parler avec elle.

La volonté d'Ihsan se fit tout à fait claire. Parfaitement claire. Horriblement claire.

— Ne faites pas cela, Ihsan. On peut atteindre un objectif en empruntant différents chemins. Vous le savez aussi bien que moi.

— Je suis désolé, Çeda. Vraiment. Je n'ai aucune envie de faire cela, mais je n'ai pas le choix.

La jeune femme voulut invoquer le pouvoir du désert pour neutraliser la contrainte, mais la bataille avait sapé ses forces. Elle éperonna donc sa monture et s'élança vers Ihsan en dégainant son sabre. Il fallait qu'elle l'atteigne avant qu'il ait le temps de prononcer un mot.

— Va ! ordonna-t-il avec une expression intense. Rends-toi aux hommes de la Reine. Ne résiste pas. Laisse-les t'emmener à Sharakhaï.

Elle sentit la contrainte l'envelopper. Elle voulut résister, mais elle n'avait pas d'autre choix que d'obéir. La douleur envahit sa main droite et s'intensifia pour se transformer en brûlure insoutenable. Elle grinça des dents et se concentra de toutes ses forces. Quelques instants plus tard, le peu de pouvoir qui lui restait s'évanouit comme la flamme d'une chandelle exposée au vent. Elle rengaina son shamshir, tira sur les rênes de sa monture et se dirigea vers le galion à bord duquel la Vierge au fouet avait embarqué.

— Çeda ? appela Emre derrière elle. Çeda, arrête !

La confusion et l'angoisse s'entendaient dans sa voix, mais la jeune femme ne lui prêta aucune attention. Son monde se limitait désormais au galion de la Reine Meryam. Tandis qu'elle approchait, elle leva les mains pour montrer qu'elle n'avait aucune intention belliqueuse.

— Je veux parler à la Reine ! lança-t-elle.

Le navire commençait déjà à glisser sur le sable et à accélérer. Une poignée de cavaliers galopèrent vers la rampe et bondirent dans la cale plongée dans l'obscurité. Des marins tirèrent sur des cordes pour refermer l'ouverture, mais la Reine Meryam – qui observait la scène – fit un geste pour leur ordonner d'attendre un peu.

— Que me veux-tu ? cria-t-elle pour couvrir les crissements des patins.

— Nous devons parler ! lança Çeda.

Un écho des paroles d'Ihsan.

Meryam la regarda avec attention. La perplexité et la curiosité se lisaient sur son visage squelettique.

— Très bien. Monte à bord, et nous parlerons.

Sans écouter les cris d'Emre qui résonnaient derrière elle, Çeda accéléra et fit sauter son cheval à l'intérieur de la cale. La rampe se releva et se

ferma avec un claquement sonore. Tout devint sombre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 47



Ihsan regarda la rampe du galion se fermer avec un bruit sourd. Les navires de la Reine s'éloignèrent, emportant Macide – la proie que Meryam était venue chercher à Mazandir –, mais également Çeda.

— Pourquoi vous avez fait ça ? demanda Emre.

Le jeune homme se tenait à une quinzaine de pas. Il avait maigri et son crâne rasé brillait au soleil. Il tenait un arc dans les mains. Et il avait récupéré une poignée de flèches sur des cadavres.

Ihsan remarqua que l'une d'elles était déjà encochée.

— J'ai fait ce qui devait être fait, déclara-t-il d'une voix calme.

Emre banda son arc. Le trait était déjà loin quand le Roi sentit une brûlure à son oreille gauche. Il porta la main à sa tempe. Puis regarda ses doigts maculés de sang. Il les essuya en songeant que la flèche aurait pu percer son cœur.

— Je vous ai posé une question, dit Emre en hurlant presque.

Ihsan leva les mains devant lui.

— Ne nous énervons pas.

Il avait instillé une dose de son pouvoir dans ces paroles, mais cela ne sembla avoir aucun effet sur le jeune homme.

— Macide ne suffisait pas ?

Emre était si rapide qu'Ihsan avait du mal à décomposer ses mouvements. Une nouvelle flèche siffla. Une nouvelle brûlure embrasa

l’oreille droite du Roi.

— Il fallait encore que vous leur livriez Çeda ?

— Baisse ton arc, Emre.

Ihsan utilisa davantage de pouvoir, mais sans plus d’effet que la fois précédente.

— Vous avez conclu un marché avec elle ? demanda Emre tandis que les autres Rois approchaient. Avec Meryam ?

Ihsan se demanda ce qui se passait. Son pouvoir fonctionnait de manière erratique – dans le meilleur des cas – depuis que Cahil avait soigné sa langue. Mais ce n’était pas le moment de se poser ce genre de question. Il rassembla toute son énergie avant de reprendre la parole.

— Baisse. Ton. *Arc.*

Le visage d’Emre vira au violet et se contracta sous le coup d’une concentration intense. Il déglutit avec peine. Une flèche était encochée, mais il ne banda pas son arc. Il resta là, frissonnant, tandis qu’il cherchait à échapper à l’emprise du Roi. Jadis, il n’aurait pas eu la moindre chance d’y parvenir, mais aujourd’hui… Plusieurs secondes s’écoulèrent, puis il leva le bras gauche et sa main droite tira la corde en arrière sur une trentaine de centimètres.

Husamettín arriva et glissa Baiser de la Nuit contre la gorge du jeune homme.

— Lâche ton arme, dit-il.

Emre tourna les yeux et le regarda avec un sentiment d’agacement intense.

— Je sais que tu meurs d’envie d’aller chercher Çeda, dit Husamettín. (Il appuya la lame vrombissante un peu plus fort sur la gorge d’Emre.) Mais cela te sera difficile avec ta tête d’un côté et ton corps de l’autre.

Emre baissa enfin son arme.

— Vous avez vu ce qui s’est passé ! explosa-t-il. Il l’a *sacrifiée* !

Les navires de la Reine Meryam avaient disparu au loin et le reste du groupe se rassembla autour d’Emre et des deux Rois : Sümeya, Kameyl et plusieurs guerriers de la treizième tribu.

Husamettín tourna la tête vers Ihsan.

— C’est vrai ?

— Oui. Je l’ai envoyée à la rencontre de la Reine Meryam.

— Pourquoi ?

En vérité, Ihsan n’était pas sûr d’avoir fait le bon choix.

— Les carnets… Ils disent qu’elle devait faire un choix entre deux hommes importants à ses yeux. J’en ai donc déduit qu’il s’agissait d’Emre et de Macide. (Il fit un geste en direction du jeune homme.) Elle s’apprêtait à le choisir lui, ce qui était clairement un mauvais…

— C’est pour ça que vous l’avez livrée à Meryam, le coupa Emre. À cause des visions d’un Roi mort ?

— Oui, répondit simplement Ihsan. Dans la version où Macide meurt et où tu survis, Yusam a écrit que des mots sont prononcés, des mots imprégnés de pouvoir. J’ai cru qu’il s’agissait de souvenirs – ceux de Çeda, peut-être –, mais je me trompais. C’étaient *mes* mots. Le choix a toujours dépendu de moi, pas de Çeda.

Pendant un moment, le visage d’Emre se plissa comme s’il cherchait à comprendre ce qui venait de se passer, à comprendre ce qu’Ihsan avait fait. Puis il repoussa Husamettín d’un coup d’épaule et se rua sur le Roi Éloquent.

Ihsan recula précipitamment et leva les mains devant lui, mais cela n’empêcha pas Emre de lui assener un terrible crochet à la mâchoire. Le Roi Éloquent s’envola et roula sur le sable.

Cahil plaqua Emre au sol avant qu’il ait le temps de repartir à l’attaque. Il se contenta de le maîtriser, puis l’aida à se lever après avoir toisé Ihsan avec un sourire méprisant. Lui aussi en avait plus qu’assez de ces histoires de carnets bleus et sa frustration n’avait fait qu’empirer au cours des dernières semaines.

Voyant que Husamettín était sur le point de commettre un geste irréparable, Ihsan se dépêcha de se redresser et de lever les mains.

— Lâche Emre, Cahil. (Il massa sa mâchoire endolorie.) J’aurais réagi de la même manière si j’avais été à sa place.

Sümeya sentit que ce n’était pas prudent de laisser Emre à proximité du Roi Confesseur et elle l’entraîna à l’écart.

— Bonne ou mauvaise, dit-elle en s’adressant à tout le monde, la décision a été prise. Alors, que faisons-nous maintenant ?

Ils n’eurent guère le temps d’en parler. D’autres personnes approchaient. Des membres de la treizième tribu, dont Lémi le Frêle qui tenait la grande lance du Roi Onur d’une main. Il y avait aussi des chevaliers qaimiriens conduits par Ramahd Amansir et un Hamzakiir

maigre comme un clou. Il n’y avait aucun asir. Ils s’étaient sans doute enfuis avec Hamid. Celui-ci ne s’était pas contenté de trahir son cheikh, il avait également convaincu Sehid-Alaz de se joindre à lui.

— Où sont passés Anila et Guhldrathen ? demanda Ihsan.

Ce fut Hamzakiir, épuisé et couvert de sang, qui répondit.

— J’ai réussi à lancer un sort qui les a trompés et les a envoyés vers le sud. Avec un peu de chance, il durera assez longtemps pour nous permettre de fuir.

Quelle étrange convergence d’événements, songea Ihsan. *Pas étonnant que le Roi Yusam ait vu autant de routes conduisant à ce jour et autant de routes en partant.*

— Est-ce que vous entendez toujours les pensées de Meryam ? demanda Husamettín lorsque Ramahd eut expliqué comment le duc Hektor, Hamzakiir et lui-même étaient arrivés à Mazandir.

Le mage de sang secoua la tête en lissant sa longue barbe grisonnante.

— Le pouvoir du sang qui a permis la création de ce lien s’est épuisé.

— Vous avez dit que Meryam avait l’intention d’utiliser Macide pour accomplir une sorte de rituel ? demanda Ihsan.

Hamzakiir hocha la tête.

— Je crains que tout soit déjà prêt à Sharakhaï. Macide est la dernière pièce qui manquait.

— Dans ce cas, le temps presse, dit Ihsan. Les petits Rois sont entièrement dévoués à Meryam. Et elle peut également compter sur le soutien de l’Enclave.

— C’est vrai, dit Hamzakiir. Mais plusieurs mages sont prêts à s’opposer à Prayna et Nebahat. Si nous devons lancer une attaque contre la caverne, nous devons agir vite. Il faut que tout le monde rassemble autant d’alliés que possible avant qu’il soit trop tard.

Ihsan regarda le reste du groupe.

— Nous sommes d’accord, donc ? Nous retournons à Sharakhaï pour arrêter Meryam ?

Cela prit un certain temps, mais tout le monde finit par acquiescer.

À l’exception d’Emre.

— Je vous fais autant confiance qu’à un serpent à sonnette, dit-il. (Il se tourna vers les autres.) Et c’est valable pour chacun de vous.

Il pivota sur les talons et s'éloigna. La trentaine de membres de la treizième tribu lui emboîta le pas. Lémi le Frêle fut le dernier à partir. Alors qu'il faisait mine de se tourner pour rejoindre ses camarades, il se figea et regarda Ihsan dans les yeux.

— Vous n'auriez pas dû leur donner Çeda, lâcha-t-il.

Ces quelques mots eurent plus d'effet que toutes les menaces du monde. Tandis que le colosse s'éloignait d'un pas lourd, Ihsan sentit un puissant sentiment de honte le brûler de l'intérieur. Il avait poussé Çeda à lui faire confiance et il l'avait trahie.

Il le fallait, songea-t-il. *Enfin, je l'espère.*

Husamettín, Cahil et Yndris se tournèrent vers le désert et s'éloignèrent en direction du *Meunier Rebelle*. Ramahd, Hamzakiir et les chevaliers qaimiriens regagnèrent le navire à bord duquel ils étaient arrivés.

Ihsan ne bougea pas.

— Allez, dit-il à ceux qui restaient. Il y a encore quelque chose que je dois faire.

Ils le regardèrent d'un air étrange, puis se tournèrent sans un mot et rejoignirent les guerriers de la treizième tribu au petit pas.

— Un instant ! appela Ihsan en levant les mains.

Emre s'arrêta et le regarda comme s'il mourait d'envie de le frapper de nouveau. Lémi et les autres guerriers s'arrêtèrent à leur tour, prêts à lui obéir. Ihsan fit un geste en direction de neuf navires qui se profilaient au loin. Les navires de la treizième tribu. Un seul se dirigeait vers leur position. La *Rose d'Automne*, une caravelle kadrie.

— Je sais que tu as perdu beaucoup aujourd'hui, dit Ihsan. Et que j'en suis en grande partie responsable.

— Dites ce que vous avez à dire, Ihsan, gronda Emre. Ou je laisse Lémi vérifier s'il est capable de fendre un Roi en deux.

Un large sourire éclaira le visage du colosse.

— Je t'ai parlé de la décision que Çeda a prise, se dépêcha d'enchaîner Ihsan. (Il rectifia aussitôt.) Que *j'ai* prise. Ce que je n'ai pas dit, c'est que *tu* l'as sauvée.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Dans une vision de Yusam, tu nous quittes en arrivant à Sharakhaï et tu erres à travers les champs en fleur. Çeda t'y retrouve après être sortie de la gueule d'un dragon de cristal.

Une lueur brillait dans les yeux d’Emre. Une lueur qui n’était pas là quelques instants plus tôt. Avait-il retrouvé espoir ?

— Pourquoi est-ce que vous n’en avez pas parlé plus tôt ?

— Parce que je craignais que cela t’empêche de prendre le bon chemin. Mais compte tenu des événements, je crois qu’il faut que tu saches.

Emre tourna la tête et regarda au-delà de la *Rose d’Automne*, en direction des bâtiments khiyanats. Puis ses yeux revinrent se poser sur Ihsan qui affichait une mine de chien battu.

— Ce que je fais, je le fais pour Çeda, pas pour vous.

Le Roi Éloquent poussa un soupir de soulagement.

— Peu m’importe pour qui tu le fais. L’important, c’est que tu le fasses.

— Dans ce cas, foutons le camp d’ici.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 48



Alors que le soleil se couchait sur Mazandir, le sable se souleva et se mit à tourbillonner au sommet d'une dune. Il se rassembla en une trombe enveloppée de brume minérale, puis se concentra et prit la forme d'une silhouette de femme. Nalamae apparut avec son armure et la grande lance en adamantine de Yerinde.

Elle posa la lance près d'elle et ramassa deux poignées de sable qu'elle lança en l'air. Les grains montèrent vers le ciel en dessinant une gerbe dorée, puis s'immobilisèrent et s'éloignèrent à contrevent comme un banc de brume au petit matin. Le nuage minéral crût, se dirigea vers la cité et franchit les murailles avant d'envahir les rues.

Lorsqu'elle estima qu'il avait couvert la surface requise, Nalamae s'assit et glissa la lance en travers de ses cuisses. Mazandir se dessina dans son esprit. Les bâtiments, les places, les pièces des maisons dans lesquelles les habitants se cachaient sur ordre de la Reine. La déesse continua son exploration méthodique. Elle sentit les sources souterraines qui alimentaient les nombreux puits et bassins. Elle sentit les chevaux, les chèvres, les taureaux et les oryx. Elle sentit les insectes qui grouillaient, les moustiques qui piquaient, les alouettes qui roucoulaient leurs mélopées matinales. Rien n'échapperait à sa vigilance, pas même ses frères et ses sœurs s'ils osaient se montrer.

Nalamae sentit Çeda et les guerriers de la treizième tribu se diriger vers l'arène, puis y entrer. Elle sentit la Reine Meryam et ses Vierges du Sabre, ses Lances d'argent et ses chevaliers qaimiriens cachés sous un manteau magique. Elle sentit les morts enterrés et le lien qui unissait chacun d'entre eux à Anila. Elle sentit l'ehrekh ressuscité, Guhldrathen, qui était lui aussi contrôlé par la nécromancienne. Il se servait de sa magie pour effacer sa présence, celle d'Anila et celle des goules. Un autre groupe approchait de l'arène par l'est. Hamzakiir, le seigneur Ramahd Amansir et leurs alliés, bien décidés à capturer et à punir la Reine Meryam.

C'était une avalanche de pulsions guerrières, un écheveau inextricable rassemblant cent mille fils conduisant tous à cet endroit et à ce moment. Il n'était pas exagéré d'affirmer que les événements de cette journée décideraient de l'avenir du désert.

Les visions de l'acacia avaient radicalement changé la déesse. Elle avait été traquée à d'innombrables reprises et tuée d'innombrables manières. Ces terribles souvenirs la hantaient encore, pas seulement parce qu'elle les avait vécus, mais parce qu'ils allaient influencer l'avenir des peuples du désert. Ce n'était pas toujours Goezhen qui la trouvait, mais quand cela arrivait il lui infligeait d'horribles tortures. Il s'efforçait de découvrir par quel moyen elle ressuscitait afin de pouvoir se débarrasser d'elle une bonne fois pour toutes, mais il n'était jamais parvenu à ses fins. Quoi que son ancienne incarnation ait pu faire quatre siècles plus tôt, quel que soit le rituel que la Nalamae actuelle accomplissait, elle revenait toujours à la vie.

La déesse baissa les yeux et regarda ses mains. Comment cela était-il possible ? Elle était là, dans un énième corps, le corps d'une femme qui avait eu une vie avant qu'on la lui arrache. Une vie qui semblait désormais lointaine, comme un rêve s'effaçant un peu plus chaque jour. Nalamae plaignait le mari et les enfants de Varal. Ils ignoraient ce qui lui était arrivé, mais la vie est parfois ponctuée de catastrophes, de terribles tempêtes qui ne présentent pas d'excuses pour le chagrin et les dégâts qu'elles engendrent.

Dans l'arène, les guerriers de la treizième tribu se battaient entre eux. La Reine Meryam et ses soldats avaient été découverts. Hamzakiir attaquait. Anila lançait ses goules et le cadavre de l'ehrekh contre le mage de sang. Le chaos régnait.

De nombreuses personnes périrent au cours de la bataille. De nombreuses vies furent étouffées comme des flammes de chandelle. De

nombreuses âmes franchirent le voile. Nalamae aurait voulu les pleurer, mais elle ne le pouvait pas. Pas maintenant.

Elle se contenta donc d'essuyer ses larmes et d'attendre, attentive et méfiante, au sommet de la dune.

Elle le sentit alors que la Reine Meryam se repliait en direction de ses navires. Une présence tapie à la lisière septentrionale du caravansérail. Celui qui l'avait pourchassée à tant de reprises. Goezhen, le dieu du chaos et des noirs désirs. Une de ses cornes manquait. Elle avait été brisée au cours de la bataille qui avait eu lieu dans le port de Sharakhaï.

Avec des gestes d'une lenteur extrême, Nalamae se leva et avança, veillant à ne pas former le moindre tourbillon au sein de la brume de poussière dorée qui l'enveloppait. Il fallait que Goezhen ignore sa présence aussi longtemps que possible.

Une brise chaude se mit à souffler. Les navires de Meryam s'éloignèrent. Nalamae approcha avec prudence de la pièce d'eau verdoyante près de laquelle sa proie était cachée.

Le plus difficile restait à faire. Lier Goezhen à cet endroit.

Elle entreprit de tisser son sort alors que le dieu sombre observait avec fascination les événements qui se déroulaient près du port : les Lances d'argent et les Vierges du Sabre se précipitaient vers les galions royaux. Les guerriers de la treizième tribu et les hommes du seigneur Amansir les poursuivaient. La Reine Meryam projetait des langues de feu pour les ralentir.

Le sort de Nalamae s'étoffait et des liens de plus en plus nombreux se formaient autour de Goezhen. La déesse travaillait avec la discrétion d'un fil de la vierge dérivant au gré du vent, mais, comme elle s'y attendait, le dieu sombre finit par remarquer quelque chose. Il se tourna et regarda autour de lui avec méfiance. Il avait senti le sortilège, mais n'avait pas encore déterminé sa nature et son origine.

Nalamae accéléra. Goezhen scruta l'espace où elle se cachait, à une dizaine de pas de distance, puis agita une main griffue devant lui. Ses yeux s'agrandirent lorsque la cape d'invisibilité de la déesse se déchira.

Il poussa un rugissement et recula en titubant, sans doute dans l'espoir de s'échapper comme il l'avait fait dans le port de Sharakhaï. Mais Nalamae était prête. Elle invoqua le soleil qui réchauffe, le sable qui glisse

et l’eau qui donne la vie pour que Goezhen ne puisse jamais quitter cet endroit.

Goezhen projeta de sombres nuages bouillonnants, mais la déesse rompit le sort d’un coup de lance. Puis elle prit l’offensive. Elle frappa au visage, enchaîna avec un revers qui laissa une profonde entaille dans la chair de son adversaire et esquiva un coup de queue.

Ils s’affrontèrent pendant un long moment. Nalamae attendit patiemment une ouverture, et, lorsque celle-ci se présenta, elle réagit avec la rapidité de l’éclair. Elle rassembla ses forces, bondit en avant et plongea la lance de Yerinde dans la poitrine du dieu.

Goezhen écarquilla les yeux tandis qu’elle le poussait en arrière. Puis il frappa avec ses griffes et ses queues. La déesse ne pouvait plus éviter ses coups, mais elle les ignora et continua à pousser. De plus en plus vite. Jusqu’à ce que le dieu sombre tombe dans la mare qui s’étendait derrière lui.

Nalamae libéra sa lance d’un geste sec tandis que Goezhen disparaissait sous la surface. L’eau frémit et bouillonna. Les vagues se teintèrent de noir, le sang d’un dieu déchu. Goezhen se débattit avec l’acharnement du désespoir, soulevant des tourbillons de boue et de vase, en vain. Il leva alors la tête et regarda à travers la surface. Puis il comprit. Ses gestes ralentirent. Puis cessèrent.

Lorsque les vagues s’apaisèrent et se transformèrent en un miroir parfaitement lisse, Nalamae avança comme si la mare était gelée. Elle s’arrêta au-dessus du dieu sombre, puis s’accroupit et l’observa. Goezhen se débattit de nouveau. Il griffa la surface pétrifiée, la frappa des poings… et finit par comprendre ce que Nalamae savait déjà : il était prisonnier.

— Quel effet cela fait-il d’être la proie, mon *frère* ?

— Libère-moi ! (Ses paroles étaient étouffées, assourdies.) Libère-moi !

Nalamae se contenta de sourire.

— Je sais que tu espères gagner le monde de l’Au-delà. Je sais que vous en rêvez tous. Mais je ne peux pas vous laisser faire. Non. Cela entraînerait la destruction du désert.

Goezhen la regarda d’un air ahuri. Son unique corne heurta et racla la surface figée.

— Tu peux encore te joindre à nous, dit-il. Le désir de toucher les anciens brûle dans ton cœur comme il brûle dans le nôtre. Je le sais.

Il ne mentait pas. La présence des anciens dieux n'était plus qu'un lointain souvenir, mais il n'avait rien perdu de sa douceur, de son intensité et de sa richesse. Nalamae n'avait jamais rien connu de tel. Aujourd'hui encore, elle se rappelait la caresse de la main d'Iri sur sa joue, et la félicité que cela lui apportait. Elle entendait les échos de la voix d'Annam tandis qu'ils marchaient entre les montagnes de l'Ouest qui venaient d'émerger des entrailles de la terre. Elle n'avait rien oublié du plaisir qu'elle ressentait en satisfaisant Raamajit, et du plaisir qu'elle ressentait quand il la satisfaisait.

— Ce temps n'est plus, déclara-t-elle. Et il ne reviendra pas.

— Mensonges ! Tu te racontes des mensonges ! Regarde au fond de ton cœur et contemple la vérité vraie. Nous pouvons les rejoindre. Nous pouvons quitter ce monde infâme et les retrouver.

— Le problème est là. Ce monde n'est pas infâme. Il est magnifique, comme ils l'ont souhaité.

Goezhen la contempla et son visage se contracta. Il se remit à griffer la surface avec encore plus d'ardeur et Nalamae la sentit trembler sous ses pieds. Puis le dieu sombre plongea et laboura le fond de la mare, sans doute dans l'espoir d'y creuser un chemin pour s'échapper. Nalamae leva une main et Goezhen remonta à la surface. Puis elle la tourna et il se tourna avec elle, le visage vers le ciel.

Elle se redressa, la lance de Yerinde dans la main droite.

— Dis-moi comment arrêter le processus.

Goezhen esquissa un sourire mauvais qui dévoila les triangles jaunis de ses dents.

— Il n'y a aucun moyen de l'arrêter.

— Il doit y en avoir un.

— Il n'y en a pas.

Et Nalamae s'aperçut qu'elle le croyait. Elle avait espéré des réponses. Elle avait espéré que, même si Goezhen ne lui en donnait pas, elle les obtiendrait d'un de ses frères ou d'une de ses sœurs. Elle s'était montrée un peu trop optimiste.

— Qu'il en soit ainsi, dit-elle.

Elle serra la hampe de la lance et posa le fer sur la surface. Celle-ci se creusa légèrement.

— Qu'on puisse l'arrêter ou non, tu ne seras plus là pour le voir.

Elle s’appuya sur la lance de tout son poids et la pointe acérée s’enfonça comme un couteau dans une motte de beurre. L’eau s’écarta et le fer se rapprocha de la poitrine de Goezhen dont les yeux semblaient sur le point de jaillir de leurs orbites. Le dieu sombre se déchaîna et frappa avec tant de violence qu’un craquement retentit. Une fissure partit du point d’entrée de la lance. Puis la surface se souleva de plusieurs centimètres et la déesse fut soulevée avec elle. Nalamae crut qu’elle allait voler en éclats, mais le fer de la lance s’enfonça dans la poitrine de Goezhen. De plus en plus profond. Jusqu’à ce qu’il perce le cœur.

Les hurlements de Goezhen secouèrent la terre. Les murs des bâtiments du caravansérail tremblèrent dans un grondement sourd. Les pierres se fendirent. Un autel érigé au bord d’une rue s’effondra. Nalamae recula en chancelant quand Goezhen, poussé par la force du désespoir, se déchaîna une ultime fois pour se libérer. Puis il se figea et ne bougea plus.

La déesse observa son regard sans vie pendant un long moment, puis leva la lance et l’abattit de nouveau. Encore et encore. Jusqu’à ce que les plaies forment un cercle approximatif autour du cœur. Elle posa alors l’arme sur le côté et plongea la main dans le trou qu’elle avait creusé. Elle l’enfonça dans la poitrine déchirée et arracha le cœur.

— On ne peut peut-être rien faire pour arrêter le processus, dit-elle au corps sans vie de Goezhen, mais, si tel est le cas, je veillerai à ce qu’aucun de vous ne puisse en profiter.

Elle regagna la berge, s’enfonça dans le désert et remarqua que le fer de la lance était sale. Elle le planta dans le flanc d’une dune jusqu’à ce qu’il brille de nouveau, puis se transforma en trombe de sable. La trombe tourbillonna et s’effondra en formant un large nuage qui se dissipa avec lenteur. Quelques instants plus tard, il n’y avait plus rien. Comme si la déesse n’avait jamais été là.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 49



Il faisait nuit quand Rümayesh arriva dans les champs en fleur. Rhia, gibbeuse, descendait vers l'est. Tulathan dessinait un mince croissant lustré à l'ouest. Distantes, elles semblaient en colère l'une contre l'autre.

Des générations plus tôt, Rümayesh avait développé une obsession envers les champs en fleur. Elle errait entre les bosquets pendant des semaines. Elle observait les fleurs en train de s'ouvrir et de suivre les lunes. Elle les regardait s'animer pendant la sainte nuit de Beht Zha'ir. Elle posait le doigt sur les épines empoisonnées en se délectant de la douleur et de l'infime saveur du sang humain, le parfum des âmes perdues.

Elle avait étudié les asirim. Elle avait écouté leurs hurlements lancinants et partagé leurs rêves torturés. Elle les avait vus émerger de leurs tombes sableuses et gagner la cité d'un pas lourd pour rassembler les offrandes marquées par le Roi Moissonneur. Elle s'était tenue parmi eux tandis qu'ils jetaient les malheureuses victimes, mortes ou vivantes, vers les adicharas impatients. Elle les avait regardées mourir, étranglées par les branches. Elle en avait sauvé certaines et avait savouré leur chaude gratitude avant de les voir regagner la cité à toutes jambes.

Au cours de ces années, elle n'avait jamais vu les branches s'animer en dehors de la sainte nuit de Beht Zha'ir. Elle avait pensé qu'il s'agissait là d'une règle immuable, et pourtant… Il s'était écoulé plus de trois semaines depuis Beht Ihman et il en restait à peu près autant avant la nouvelle sainte

nuit, mais les adicharas ondulaient légèrement. Les épines cliquetaient, les branches claquaient les unes contre les autres. C'était un bruit agréable qui évoquait des forêts sans feuilles balayées par le vent d'hiver.

Le fait que les branches ondulent indiquait clairement que les choses changeaient. Seule une poignée de personnes savait ce qui se préparait. Les dieux en faisaient partie. Rümayesh également. Et Brama. Et les Rois. Et quelques autres. Une tempête allait bientôt s'abattre sur le désert. Et changer la Grande Mère à jamais.

Comment pouvez-vous souhaiter une telle chose ? demanda Brama, quelque part au fond d'elle.

Elle se déchaîna contre lui, le poussa plus profond encore, étouffant sa présence jusqu'à ce qu'elle cesse d'être perceptible.

Il essayait d'émerger de plus en plus souvent ces derniers temps. Elle savait qu'il finirait par y parvenir – ils partageaient le même corps après tout, et leurs âmes étaient intimement liées. Pas plus que Brama quand il dominait leur symbiose, elle ne pouvait rester vigilante éternellement, et, moins elle se reposait, plus il lui était difficile de le tenir à l'écart.

Eh bien ! songea-t-elle. *Je ne suis pas encore assez fatiguée pour lui laisser la place ce soir.*

Après sa rencontre avec la Reine Meryam dans la caverne au cristal, Rümayesh était retournée errer dans les champs en fleur et les avait observés avec plus d'attention que jamais. Meryam avait besoin d'un ultime ingrédient pour achever son grand sortilège, un sigil ancien très complexe qu'elle avait peu de chances de trouver toute seule.

Brama s'agita de nouveau.

— Ne crains rien, lui dit-elle en baissant la tête pour éviter une branche tordue. Lorsque nous aurons atteint l'autre rive, tout cela ne sera plus qu'un vague souvenir.

Brama resta silencieux. Elle se demanda si c'était parce qu'elle l'avait traité avec brutalité ou parce qu'il était las de cette discussion. Elle arriva à la conclusion qu'elle s'en contrefichait.

Elle s'arrêta devant un arbre en piteux état. Ses fleurs n'étaient pas tout à fait ouvertes et étaient moins brillantes que celles de ses voisins. Ses branches étaient raides et figées. La clé était là, Rümayesh en était convaincue. Ces adicharas sur le point de mourir. Il fallait impérativement

trouver les sigils qui permettraient à Meryam de diriger les offrandes vers eux plutôt que vers les arbres sains. Le cristal avait besoin de leur maladie.

L'ehrekh s'assit en tailleur, appuya la pointe acérée de son ongle sur son poignet – le poignet de Brama – et fit couler un peu de sang. Elle utilisa ce sang pour tracer des sigils sur l'écorce de l'adichara. Des mots rédigés dans la langue maternelle du désert. Elle essaya plusieurs combinaisons de *lien*, *recherche*, *compassion*, *unité* et *consolidation*. Puis elle ajouta une forme très particulière d'*invocation*, un sigil qu'elle avait appris une éternité plus tôt quand son compagnon, Belosh, l'avait utilisé sur elle.

Il lui arriva à plusieurs reprises d'en tracer trop sur le même arbre et de devoir passer à un autre pour recommencer l'intégralité du processus. C'était une tâche harassante, mais elle sentait qu'elle approchait, qu'elle était à deux doigts de trouver la solution.

Elle essaya encore et encore. Ayant couvert les troncs de six arbres de sigils, elle se dirigea vers un septième.

« Sept par sept, ils sont arrivés des cieux », disait une vieille comptine. C'était une référence au nombre des anciens dieux qui avaient créé le monde. Il y en avait eu un de plus en fait. Une divinité oubliée qui habitait toujours le désert.

Ce n'est pas la bonne nuit pour penser à Ashael. « Sept » est un chiffre porte-bonheur. Le septième arbre me fournira la réponse.

Elle ne se trompait pas. Quand elle traça le symbole qu'elle avait perfectionné tout au long de la nuit, elle les sentit soudain. Les arbres malades éparpillés dans les champs en fleur. Ils brillaient comme des étoiles prêtes à s'abattre sur la Terre.

Elle savoura le sentiment d'anticipation que cette découverte lui procura. Ces arbres permettraient aux dieux de s'échapper de ce monde. Ils *lui* permettraient de s'échapper de ce monde. Elle bouillonnait d'impatience. La liberté était à portée de main. Elle la sentait déjà.

— Brama ?

Rümayesh pivota et scruta les ténèbres qui se préparaient à céder la place à la lumière de l'aube.

Il y avait bien longtemps qu'on ne l'avait pas surprise ainsi.

— Qui est là ? demanda-t-elle avec une certaine inquiétude.

S'agissait-il d'un dieu ? S'agissait-il de quelque étrange créature du désert venue l'arrêter ?

— C’est moi, Mae.

Rümayesh sentit la peur de Brama tandis que la Miréenne émergeait entre deux arbres. Elle portait peut-être une armure. Rümayesh était incapable de le dire. Cette femme était étrangement difficile à regarder. L’ehrekh avait l’impression de voir une image rémanente, le fragment qui reste imprimé sur la rétine après qu’on a observé quelque chose trop longtemps.

De la magie. Sans doute un cadeau de sa reine.

Rümayesh sentit la nausée monter en elle et se dépêcha de tourner la tête.

— Que viens-tu faire ici ?

Mae ne répondit pas tout de suite.

— Je suis venue pour mon ami. (La guerrière était devenue très douée pour sentir qui était maître du corps de Brama.) Je n’ai pas le souhait de blesser vous. J’ai juste le souhait de vous le laissez tranquille.

Ce fut seulement à ce moment que Rümayesh s’aperçut que la guerrière bandait un arc. Elle plissa les paupières et distingua le vague reflet d’une pointe en diamant, mais dut aussitôt détourner les yeux. Le sortilège de la reine Alansal était d’une efficacité redoutable.

Rümayesh fit un pas vers elle sur le sol rocailleux.

Mae avait du courage à revendre, mais elle recula.

— Brama ? Est-ce que tu entends moi ? (Une branche d’adichara grinça à quelques mètres de là.) Bats-toi contre elle. *Bats*-toi contre Rümayesh. Tu peux gagner !

— Dois-je la tuer ? demanda Rümayesh à haute voix. Dois-je l’envoyer vers le prochain monde afin qu’elle soit prête à te recevoir quand tu franchiras le voile ?

Une terreur sans nom s’empara de Brama.

Laissez-la. Laissez-la partir !

Rümayesh avança d’un autre pas.

— Et pourquoi donc ?

Mae recula de nouveau et la main qui tenait la corde de son arc effleura son oreille.

— Brama, écoute-moi. Je sais que tu peux trouver toi encore.

Elle ne vous a rien fait ! hurla Brama.

— Elle pointe une arme sur moi.

Elle essaie simplement de me sauver. Laissez-moi lui parler. Je lui dirai de partir.

La terreur des deux jeunes gens était un spectacle si savoureux que Rümayesh n'avait aucune envie d'y mettre un terme, mais la pointe en diamant avait une certaine efficacité contre la peau de…

Rümayesh vit la flèche partir. Elle la vit scintiller dans l'espace qui la séparait de la guerrière. Elle la vit approcher, devenir plus grande, plus lumineuse. Elle leva une main et lança un sort pour l'arrêter, mais la flèche n'était pas où elle aurait dû être. Elle était protégée par une sorte d'illusion.

Le trait perfora son bouclier magique et s'enfonça entre ses côtes. Rapide comme l'éclair, Mae en encocha un nouveau. Qui se planta dans la cuisse de Rümayesh.

Mae en tirait un troisième quand Rümayesh découvrit enfin les limites du sort qui cachait les flèches. Elle leva aussitôt les bras, et le projectile passa au-dessus de sa tête. Il alla se perdre dans le bosquet et se planta dans un tronc avec un claquement sec. L'ehrekh entrevit Mae qui tirait son sabre. Elle bondit en arrière et évita le coup de justesse. Elle s'accroupit, ramassa une poignée de sable et la jeta vers la guerrière en y infusant une certaine quantité de pouvoir.

Elle esquiva une nouvelle attaque et entendit le grésillement du sable incandescent sur l'armure de la jeune femme. Mae hurla et se jeta en arrière en levant un bras devant son visage.

Elle avait espéré mettre un peu de distance entre elle et l'ehrekh, mais Rümayesh s'élança. Elle lui arracha son sabre d'un revers de main et l'arme tournoya comme une toupie avant de disparaître dans les ténèbres.

— Brama ! cria Mae avec l'intensité du désespoir.

Rümayesh cligna des yeux avec énergie pour chasser le vertige qui menaçait de la terrasser. Elle se jeta sur la jeune femme et la plaqua au sol, une main sur sa gorge. Elle glissa l'autre vers le col de la cuirasse et trouva ce qu'elle cherchait. Une amulette.

Elle l'arracha d'un geste sec et la jeta au loin. Elle put alors regarder la guerrière en face. Elle vit une Miréenne portant une armure laquée et un casque avec un masque figurant un démon souriant.

Sans relâcher sa prise sur la gorge de la jeune femme, l'ehrekh arracha son masque et plongea son regard dans ses yeux verts et brillants. Des filets de salive coulaient aux coins de sa bouche et elle laissait échapper des

hoquets étranglés. Sa peau claire s'assombrit et vira au violet tandis qu'elle s'efforçait de respirer. Ses yeux rougirent. Elle était à bout de forces, mais elle n'avait pas encore renoncé. Brama pouvait la sauver.

Comme c'est amusant, songea Rümayesh.

Brama sentait la douleur qui montait de la blessure au flanc aussi bien que l'ehrekh. Il sentait le sang couler sur la peau qu'ils partageaient. Il sentait combien Rümayesh était furieuse d'avoir été surprise et blessée.

— Elle n'aurait pas dû venir ici, lui dit l'ehrekh.

Et, à cet instant, Brama émergea comme une créature des profondeurs d'un lac noir et ancien. Et il passa à l'attaque. Rümayesh réagit aussitôt et essaya de le repousser, mais il était bien plus fort qu'elle l'avait imaginé. Comment avait-il pu rassembler tant d'énergie ? Elle l'ignorait.

Tu m'as appris bien des choses, Rümayesh.

Elle le savait, mais elle ne l'avait pas cru capable de la vaincre. Elle comprit alors que, si elle tuait Mae, elle le rendrait encore plus puissant. Et que, si elle le rendait encore plus puissant, elle ne pourrait pas reprendre le contrôle avant une éternité.

C'était hors de question. Cela risquait de compromettre ses projets concernant Meryam. La seule idée de ne pas pouvoir suivre les dieux le jour où ils gagneraient les champs lointains la glaça de terreur. Mai le doute bouillonnait déjà à la surface de l'esprit de Brama. Il était partagé entre ses désirs et la sécurité de son amie.

S'il se comportait comme elle le prévoyait, elle ne tarderait pas à reprendre le contrôle de son corps, alors mieux valait se retirer. Et lui laisser sa précieuse Mae.

Elle était impatiente de goûter à son désespoir.

Brama redevint maître de son corps. Il trembla, perdit l'équilibre et tomba en travers des jambes de Mae. Il se leva tant bien que mal et réussit à rester debout. Sa peau le démangeait. Ses doigts étaient engourdis, mais des vagues de picotements les réveillaient petit à petit. Le monde tanguait comme s'il avait fumé du lotus noir. Sa blessure au flanc lui faisait souffrir le martyre et il crut qu'il allait perdre connaissance. Il reprit cependant le contrôle de son être et refoula la douleur.

Il s'aperçut alors que Mae s'était levée. Elle bandait son arc dont la corde effleurait son oreille. La flèche à pointe de diamant était braquée sur

sa poitrine. Elle tremblait de tout son corps.

Il ne sut quoi dire. Une partie de lui aurait voulu qu'elle lui perce le cœur. Une autre était juste effrayée. Alors il resta figé tandis que les échos de sa respiration résonnaient dans ses oreilles. Il espéra que la jeune femme finirait par baisser son arme.

— Brama ?

— Mae, il faut que tu partes.

La Miréenne jeta un coup d'œil sur sa gauche. Son qirin, Angfua, était sans doute caché un peu plus loin.

— Mae, il faut que tu partes ! Je ne pourrai pas contenir Rümayesh éternellement. Et quand elle reviendra elle terminera ce qu'elle a commencé. Elle te tuera.

Une lueur de tristesse passa dans les yeux de la jeune femme. Elle était venue dans les champs en fleur pour libérer Brama et par tous les dieux ! comme il lui en était reconnaissant ! Mais elle commençait à entrevoir la vérité. Elle ne parviendrait jamais à le sauver. Pas vraiment. Elle fit donc la dernière chose qu'elle avait envie de faire. L'ultime recours. Alors que Brama avançait d'un pas, elle décocha sa flèche.

Avec une précision parfaite, Brama tendit la main et saisit le projectile alors que la pointe n'était qu'à un doigt de sa poitrine. Puis il le brisa en deux et jeta les morceaux sur le côté. Mae resta pétrifiée, les yeux écarquillés.

— Je t'ai dit de *partir* !

Brama glissa une dose de son pouvoir dans sa voix pour l'amplifier. Et cela fonctionna. Mae pivota sur les talons et partit en courant. Il la regarda disparaître entre les arbres et le poids de ce qu'il venait de faire s'abattit sur ses épaules. La dernière personne qui se souciait tant soit peu de lui venait de le quitter. Il n'avait pas eu le choix. Il *fallait* qu'il lui fasse peur. Pour la protéger. Il ne voulait pas que l'ehrekh la tue quand elle reprendrait le contrôle de son corps, mais par tous les dieux ! comme c'était douloureux !

Il se tourna et se dirigea vers le pendentif que Rümayesh avait arraché au cou de la jeune femme. Une perle, rose et pas très ronde, dans un écrin doré. Il aurait voulu le glisser autour de son cou et disparaître comme Mae avait disparu. C'était impossible. Sa vie ne lui appartenait plus.

— Je suis désolé, Mae, dit-il en laissant le bijou glisser de ses doigts.

Il marcha pendant un long moment entre les adicharas. Et, quand il n’en put plus, il se dirigea vers l’arbre le plus tordu qu’il ait vu de sa vie et s’allongea à son pied. Et il pleura tandis qu’au-dessus de lui les branches se balançaient dans un bruit de fin du monde.

Il sentit Rümayesh émerger des profondeurs. Et il ne fit rien pour l’en empêcher.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 50



La nuit était tombée sur Sharakhaï lorsque Davud arriva devant l’imposante demeure qui se dressait au nord du domaine du collegium. C’était le plus récent et le plus luxueux des repaires dans lesquels il s’était caché au cours des derniers mois. Il entra sans prendre la peine de frapper. Dans la pièce principale, un feu à l’agonie crépitait dans l’âtre. À côté, un vieillard installé dans un siège à bascule tricotait ce qui semblait être une sorte de foulard. Davud jeta quelques bûches dans la cheminée et l’homme – dont le crâne dégarni était ceint d’une chevelure hirsute – contempla les flammes sans lui prêter la moindre attention. C’était un riche maître de caravane dont la famille avait été tuée pendant l’invasion malasanienne. Les Fileuses du Destin avaient épargné sa vie en l’envoyant régler une affaire dans le port occidental. Il avait décidé de vivre seul, de ne plus se mêler aux autres, de garder les pièces de sa demeure vides et désertes.

Davud ajusta le châle posé sur les épaules du vieillard pour qu’il n’ait pas froid, puis se dirigea vers l’escalier, monta au deuxième étage et entra dans la chambre la plus spacieuse de la maison. Esmeray était allongée sur le lit, à moitié couverte par un somptueux drap en laine. Elle lisait un recueil de poèmes à la lueur d’une lampe.

Elle leva la tête de son livre alors que Davud commençait à se déshabiller.

— Les Fileuses du Destin se sont montrées ingrates, je suppose.

Il sauta dans le lit, nu comme un ver.

— Elles sont toujours ingrates.

— Oh, je n'en suis pas si sûre. (Elle tourna une page.) Elles t'ont fait une sacrée faveur en guidant tes pas vers ce cimetière.

Davud essaya de contenir son rire et échoua lamentablement. La jeune femme faisait référence au jour où ils s'étaient rencontrés, quand elle l'avait attaqué et que Fezek, la goule, était venu à son secours.

— Certains parleraient plutôt de malédiction.

— Une malédiction pour moi, tu veux dire !

Il prit une bouteille d'huile parfumée sur la table de chevet, la déboucha et tira sur les couvertures. Il versa quelques gouttes sur le ventre d'Esmeray, puis la massa autour du nombril afin de faire pénétrer le liquide. Une odeur de clou de girofle se répandit dans l'air.

— Est-ce que tu appelles ça une malédiction ?

Esmeray haussa les épaules.

— C'est la seule chose qui n'en fait pas partie.

Les muscles contractés roulèrent sous ses doigts et il sourit en les sentant se détendre. Esmeray appréciait ces moments d'intimité, et Davud les appréciait tout autant. C'était une parenthèse de normalité dans la folie et le chaos qui rythmaient leur vie.

Les yeux de la jeune femme glissèrent vers son livre et elle reprit sa lecture.

— Où es-tu allé fouiner ? demanda-t-elle comme si elle se contrefichait de la réponse.

Davud savait cependant que ce n'était pas le cas.

— Les dortoirs. J'ai passé plus d'une heure dans la chambre qu'occupait Cassandra.

— C'est tout ?

Davud ferma les paupières. Il avait senti qu'elle connaissait déjà la réponse.

— D'accord. Je suis allé faire un tour dans l'ancien repaire de Nebahat.

Elle posa son livre.

— Nous étions *d'accord*, Davud. Tu avais dit que tu ne mettrais pas les pieds dans cet endroit.

— Je sais, je sais. Mais j'espérais trouver l'assistant de Nebahat. Il connaît ses secrets. J'en suis sûr.

— Je n’en doute pas… (Elle se remit à lire, mais son visage était crispé par la colère et le jeune homme songea que ses mots devaient glisser sur elle comme des gouttes de pluie.) Mais à quoi cela te servira-t-il si tu es mort ?

Les mains de Davud ralentirent. Soit. Il était fasciné par l’étrange jeune homme qu’ils avaient rencontré dans le repaire de Nebahat. Il avait l’incroyable pouvoir de bloquer et de neutraliser les sortilèges, mais surtout Davud était convaincu que c’était une mine d’informations. La manière dont il s’était servi des livres pour les guider montrait clairement qu’il avait lu une grande partie des anciens textes que Nebahat avait cachés sous le collegium.

— Le jeu n’en vaut pas la chandelle, poursuivit Esmeray. À moins que tu ne sois prêt à faire une croix sur tout le reste. L’Enclave. La Reine Meryam. Les offrandes qu’elle envoie dans les champs en fleur.

— Tu as raison. (Il avait pris un risque inconsidéré qui aurait pu compromettre leurs plans.) Je ne le ferai plus.

— Promis ?

— Promis.

Elle reposa le livre et regarda le long de son corps harmonieux.

— Promets-le à mon ventre.

Davud sentit ses oreilles s’embraser.

— Tu veux dire…

Elle le regarda d’un air déconcerté, puis éclata d’un long rire joyeux. Un rire authentique, pas celui dont elle se servait pour se moquer de lui.

— Non ! Dieux, *non* ! Je connais les herbes qui permettent d’éviter ce genre de tracas. Maintenant, promets-le à mon ventre.

Le jeune homme se pencha et l’embrassa sur le nombril.

— Je le promets, dit-il en s’adressant à la petite cavité naturelle. (Il se redressa et reprit son massage.) Tu as dit que tu avais l’intention de rencontrer quelqu’un qui travaille au palais du soleil, non ?

La femme à laquelle il faisait référence était la première archiviste du palais. À la demande pressante d’Esmeray, elle s’était rapprochée de Basilio, le vizir de la Reine Meryam. Esmeray espérait trouver quelqu’un – n’importe qui – qui puisse lui révéler pourquoi Meryam envoyait des offrandes dans les champs en fleur.

— Elle a bavardé avec Basilio et elle a un peu dégagé le terrain, dit Esmeray. Mais il n’a rien appris d’important. Il a juste laissé échapper que Meryam était rentrée de Mazandir.

Ils savaient que Meryam avait quitté la ville – c’était le genre de secret qu’on ne pouvait pas garder très longtemps dans un endroit aussi grand que le palais du soleil. Elle était restée absente pendant près de deux semaines, mais ils n’avaient pas pu découvrir où elle était allée.

— Mazandir, répéta Davud sur un ton songeur. (Il embrassa l’épaule d’Esmeray.) Qu’est-ce qu’elle est allée faire là-bas ?

— Basilio ne l’a pas dit. Quelque chose d’important, sans aucun doute.

Il déposa un baiser sur un sein nu.

— Il va falloir que ton archiviste le travaille au corps pour lui arracher d’autres secrets.

La jeune femme posa son livre sur le côté et esquissa un large sourire.

— Le travailler au corps, hein ? Je peux savoir ce que tu entends par là exactement ?

— Je vais te faire une dé…

Alors que sa main glissait le long d’une hanche et s’engageait sur une cuisse, il se figea brusquement, une curieuse sensation dans la poitrine.

Esmeray se rendit tout de suite compte qu’il se passait quelque chose.

— Qu’est-ce que tu as ?

Il repoussa les couvertures.

— Quelqu’un approche.

Ils se levèrent et s’habillèrent à la hâte. Esmeray se précipita vers la fenêtre la plus proche tandis que Davud se préparait à descendre au rez-de-chaussée. Ce fut à ce moment qu’ils entendirent la porte d’entrée s’ouvrir.

— Davud ! lança une voix qui trahissait une certaine angoisse, voire de la douleur.

— C’est Undosu, dit Esmeray.

Ils se précipitèrent au rez-de-chaussée, mais alors qu’ils arrivaient sur le demi-palier de l’escalier ils entendirent un bruit sourd. Comme si quelque chose de massif venait de tomber. Ils trouvèrent Undosu gisant sur le sol, recroquevillé au pied des marches.

Esmeray s’accroupit près de lui.

— Dieux ! que s’est-il passé ?

Les paupières du mage s’ouvrirent à grand-peine. Son chapeau avait disparu et il avait une vilaine plaie à la tête. Un voile écarlate maculait sa peau sombre et ridée. Il plaquait son bras gauche contre sa poitrine. L’avant-bras était gravement brûlé, mais ce n’étaient pas des flammes qui avaient provoqué de tels dégâts. La peau avait éclaté par endroits, révélant des fragments de chair à vif.

— Le vieil homme que je suis a fait preuve de négligence, dit-il entre ses dents serrées. Ils m’ont trouvé.

— Qui ?

— Prayna et Nebahat.

Il essaya de se redresser. Esmeray l’en empêcha, mais le lâcha lorsque le vieil homme secoua la tête avec énergie.

— Ils arrivent, jeune fille ! il faut prévenir Meiying !

À cet instant, la porte grinça. Trembla. Vibra. Puis s’incurva vers l’intérieur. Les gonds gémirent.

— Baisse-toi ! cria Esmeray.

Ils s’accroupirent au moment où le battant explosait. Des éclats volèrent dans tous les sens, mitraillant les murs et les meubles. Un bruit évoquant le grésillement de la viande dans une poêle brûlante emplit la pièce tandis que des bouts de bois et de plâtre s’abattaient sur le plancher.

— Filons par-derrière ! siffla Esmeray.

Elle saisit la main d’Undosu et tira pour le lever, mais à peine avaient-ils fait un pas vers le couloir menant vers l’arrière de la maison qu’ils entendirent la porte de derrière exploser à son tour.

— Prends l’escalier ! lança Davud. Je vais les retenir.

Esmeray aida Undosu à monter les marches aussi vite que les jambes flageolantes du vieil homme le permettaient. Davud, lui, invoqua un bouclier bleu et scintillant avant de reculer vers l’escalier, les yeux rivés sur l’entrée. Il vit le vieil homme, leur hôte, se recroqueviller sous le châle en laine.

Ne bougez pas, pensa Davud. *Ne faites pas un bruit.*

Le jeune homme monta au premier étage et jeta un coup d’œil en direction de la volée de marches suivante. Une boule de feu émeraude se précipita vers lui. Elle ricocha sur son bouclier et frappa le plafond, provoquant une nouvelle pluie de plâtre. Davud s’élança vers le deuxième étage.

Au-dessus de lui, il sentit Esmeray préparer la trame d'un sortilège. Elle avait été privée de ses pouvoirs et ne pouvait plus utiliser la magie, mais ils avaient appris à travailler de concert. Elle créait les trames, il tissait les sorts. Leur répertoire magique s'était considérablement étendu depuis qu'ils avaient mis cette tactique au point.

Il terminait d'infuser sa magie dans la trame quand il entendit des bruits dans l'escalier en contrebas.

— Suis-nous sans résister, Esmeray, et nous épargnerons ta vie.

C'était le frère de la jeune femme, Esrin. Ce qui signifiait que sa sœur, Dilara, ne devait pas être loin. C'était probablement elle qui avait fait exploser la porte de derrière.

— Monte donc me chercher ! aboya Esmeray depuis le deuxième étage. Et tu verras ce qui arrive à ceux qui entrent chez moi sans y être invités.

Davud sentit le sortilège glisser vers l'escalier et cascader comme une chute d'eau. De fines vrilles poussaient là où il se répandait. Elles grossirent, s'élargirent et se couvrirent d'épines avant de commencer à fouetter l'air dans tous les sens. Elles envahirent les marches en quelques instants et Esrin se retrouva encerclé. Il poussa un cri de douleur, puis des flammes rugirent. Une fumée noire monta dans la cage d'escalier et enveloppa Davud. Une odeur âcre envahit ses narines, lui brûla les yeux et le fit larmoyer.

Quand il arriva sur le toit en terrasse, Esmeray entraînait Undosu vers l'arrière de la maison en préparant une nouvelle trame. Il traversa le petit jardin et infusa tout ce qui lui restait d'énergie dans le sortilège. La table en bois, les chaises et l'auvent qui les couvrait explosèrent en une myriade d'éléments qui se réassemblèrent aussitôt. Un pont étroit se forma entre le toit de la maison et celui du bâtiment voisin.

Ils en avaient franchi la moitié quand une grosse boule de feu éclaira la ruelle en contrebas. Elle fila vers eux et les manqua d'un cheveu.

— Tu n'aurais pas dû t'enfuir ! cria Dilara. La punition n'en sera que plus sévère !

Esmeray se pencha et regarda en bas.

— Va crever, Dilara !

Une volée d'épines filèrent vers eux dans un hurlement strident et se plantèrent dans le mollet de Davud.

Le jeune homme serra les dents et inspira un grand coup pour chasser la douleur. Ils s'arrêtèrent le temps d'arracher les projectiles barbelés, puis repartirent en avançant aussi vite que la blessure de Davud le permettait. Ils traversèrent plusieurs toits, descendirent dans une rue et se dirigèrent vers l'est, en direction du village de Tsitsian, le quartier des immigrés où habitait Meiying. Dilara et Esrin étaient sur leurs talons. Undosu pouvait à peine marcher et les sortilèges de dissimulation de Davud ne résistaient pas très longtemps. Les deux mages de sang finissaient toujours par les percer. Quand ils atteignirent enfin la rue dans laquelle Meiying habitait, Davud était à la traîne. Il avait utilisé une grande quantité de magie en très peu de temps et il était épuisé.

Esmeray pointa le doigt vers un porche en bois éclairé par les lanternes rouges accrochées le long de la rue.

— Nous sommes arrivés !

Ils s'arrêtèrent net. Un homme se dirigeait vers eux en slalomant entre les passants. Par tous les dieux ! c'était Nebahat. Il portait un caftan ocre et son front était peint en orange avec un cercle jaune au milieu. Les gens qui se tenaient devant les bordels observèrent la scène. Certains esquissèrent un sourire amusé, mais la plupart d'entre eux s'éloignèrent d'un pas pressé. Ils avaient senti que la confrontation risquait de mal tourner.

La rue se vidait de plus en plus vite et Esmeray pointa le doigt vers une ruelle latérale.

— Par là, vite !

Undosu grogna tandis que les deux jeunes gens glissaient chacun un bras sous ses épaules et le soulevaient presque. Ils arrivèrent dans un jardin de pierres dont le sol sableux avait été ratissé de manière à dessiner des motifs. Une femme se tenait au centre. Une moitié de son corps était éclairée par la lumière rougeâtre de lanternes accrochées à bonne distance. C'était Prayna. Une femme vêtue d'une robe en soie argentée était roulée en boule à ses pieds, sans connaissance. Meiying.

Nebahat émergea de la ruelle, leur coupant ainsi toute retraite. Dilara et Esrin le suivaient de près.

— S'il vous plaît, dit Davud, le souffle court. Nous n'avons aucune raison de nous battre…

— Attention ! cria Prayna.

Davud n’avait pas vu qu’Undosu traçait un sigil dans l’air. Dilara porta aussitôt les mains à sa poitrine, les yeux écarquillés et la bouche béante, le visage déformé par une souffrance intense. Undosu fit un geste sec et la dishdasha de la jeune femme se fendit en deux.

Dilara cria de surprise en contemplant l’étrange excroissance qui poussait sur sa poitrine. Elle appuya dessus comme si elle voulait l’empêcher de grossir et échapper ainsi à un funeste sort. Puis elle s’effondra.

— Dilara ! cria Esrin avant de s’agenouiller près d’elle.

Nebahat poussa un terrible grondement et projeta un serpent de lumière verte vers Undosu. Celui-ci invoqua un bouclier scintillant qui l’enveloppa et qui se volatilisa dans une explosion de fragments dorés quand l’attaque de Nebahat le traversa et frappa le Kundhanais à la tête. Une gerbe écarlate monta dans les airs et le vieil homme s’effondra.

— Esrin, arrête ! cria Prayna. Je veux leur parler.

Davud était tellement inquiet pour Undosu qu’il n’avait pas remarqué qu’Esrin s’était levé. Le frère d’Esmeray le regarda avec une rage non dissimulée tandis qu’une boule de feu roulait entre ses mains tendues. Les flammes grésillèrent, puis s’éteignirent sans raison apparente. Il essaya d’en invoquer d’autres, mais ne réussit qu’à produire une vague étincelle avant que le sortilège soit étouffé.

Prayna scruta les ténèbres à la recherche d’une éventuelle menace, puis traça un sigil devant elle. Rien ne se passa.

Davud avait déjà assisté à ce phénomène. Il en avait même senti les effets quand le seigneur Ramahd Amansir avait aspiré l’énergie de ses sortilèges. Il avait eu l’impression d’être un enfant incapable d’empêcher une bande d’alouettes des rues de voler son paquet de caramels.

À peine le nom de Ramahd avait-il traversé son esprit que le seigneur qaimirien apparut dans la ruelle, derrière Nebahat et Esrin. Quelqu’un l’accompagnait. Par tous les dieux du désert ! c’était Hamzakiir ! Et il y avait deux hommes derrière eux. Le premier était un colosse en armure noire armé d’un gigantesque shamshir à deux mains. Le second, plus petit, tenait un marteau d’armes doré dans la main droite. Husamettín, le Roi des Lames, et Cahil, le Roi Confesseur.

Un troisième Roi les rejoignit un instant plus tard. Le Roi Ihsan leva les mains dans un geste d’apaisement.

— Du calme, du calme. Pourquoi ne pas discuter comme des gens civilisés ?

Un lourd silence s'abattit sur le jardin, puis le chaos se déchaîna.

Esrin projeta un sort qui manquait de puissance. Husamettín le bloqua avec son bouclier et chargea avec Cahil. Cahil lança son marteau qui frappa le jeune mage au visage après avoir traversé la barrière scintillante qu'il essayait d'invoquer. Esrin poussa un cri de douleur et fut projeté par-dessus un assemblage harmonieux de rochers.

Hamzakiir concentra une sphère de ténèbres entre ses paumes. Nebahat lui lança une boule de feu avec une rapidité foudroyante, mais le mage de sang leva une main sans interrompre son sort et la bloqua avec une désinvolture déconcertante. Son autre main projeta la sphère d'encre qui fila vers Nebahat en tournoyant comme une chauve-souris affolée. Elle le frappa en pleine poitrine et dévora sa chair avec une telle avidité qu'on aurait pu croire que le mage était attaqué par un briseur d'os enragé. Nebahat agita les bras en quête d'une prise à laquelle se raccrocher, puis bascula en arrière et s'effondra tandis que les ténèbres continuaient à le ronger dans un grésillement répugnant.

L'affrontement s'était déroulé si vite que Davud ne remarqua pas le shuriken dans la main de Prayna. De toute manière, il n'aurait pas réussi à l'arrêter. Il était trop fatigué pour lancer un nouveau sort. Il tourna cependant la tête pour voir qui elle visait.

— Ramahd ! cria-t-il.

Trop tard.

Le bras de Prayna se détendit et l'étoile d'acier siffla dans l'air avant de se planter dans l'épaule du Qaimirien. Deux autres suivirent tandis qu'il reculait en titubant.

Esrin se leva tant bien que mal et tendit les bras vers le ciel. Un vent puissant souleva le sable et les pierres du jardin, puis les rassembla en un tourbillon effrayant qui lacéra les armures, les vêtements et les chairs non protégées. Davud était incapable de le neutraliser. Il serra Esmeray contre sa poitrine et se détourna en attendant que le sortilège prenne fin.

Quand le vent s'abattit et que le brouillard de sable se dissipa enfin, Prayna et Esrin avaient disparu.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 51



La Reine Meryam était assise au milieu de la table dans la grande salle du conseil du palais du soleil. La place qu'avait occupée Kiral, le Roi des Rois. Une terrible tempête de sable s'était abattue sur la ville et la poussière minérale s'infiltrait partout, y compris dans le palais. Elle piquait les yeux de Meryam et craquelait ses lèvres en les faisant saigner.

Les petits Rois et les petites Reines bavardaient en attendant l'arrivée de Nayyan. Meryam ne leur prêtait aucune attention. Elle tenait un verre contenant une décoction personnelle, un mélange de kahve, de ginseng et du meilleur schisandra miréen que son médecin avait pu se procurer. Il ne restait plus d'élixir miraculeux. Elle avait bu la dernière fiole avant d'arriver à Mazandir. Elle n'avait pas eu le choix, mais elle avait désormais le plus grand mal à garder les yeux ouverts. Ils la piquaient, et pas seulement à cause de la poussière et de l'air trop sec. Elle avait mal partout. Chaque fois qu'elle s'asseyait, un gouffre s'ouvrait et l'attirait vers le néant du sommeil. Elle devait rassembler toute sa volonté pour ne pas y céder. Elle ne pouvait tout de même pas poser la tête sur la table et s'endormir pendant que les autres discutaient.

Le Roi Alaşan – qui était parvenu à acquérir une certaine influence sur les petits Rois – était assis à sa gauche. Il expliquait que les lignes d'approvisionnement étaient perturbées et que cela avait entraîné des retards dans les chantiers navals du port royal. Meryam vit Amaryllis entrer.

Amaryllis était son maître espion et assassin. Elle avait de longs cheveux bouclés et sa beauté suscitait la jalousie de bien des femmes. Elle lança un regard entendu à la Reine avant d'aller s'asseoir à côté de Basilio.

Meryam mourait d'envie de lui parler, mais le conseil avait la priorité. Il fallait maintenir les apparences. Pour le moment, du moins.

— Voilà qu'ils s'en prennent aux caravanes maintenant, disait un des Rois.

Alu tout-puissant ! elle ne savait même plus qui parlait.

— Non, déclara Alaşan. Ce ne sont pas les Miréens et les Malasaniens qui attaquent les caravanes. Ce sont les seigneurs de guerre kundhanais. Ceux-là mêmes qui sont censés les protéger. Ils les attaquent, puis racontent que ce sont les Miréens qui sont responsables. Ils volent notre bois et le revendent à nos ennemis. Et leur audace ne s'arrête pas là ! Dans la mesure où de plus en plus de vaisseaux disparaissent avec leur chargement, ils exigent désormais de toucher une prime plus importante quand l'un d'entre eux arrive à destination. Tout cela fait partie d'une escroquerie élaborée qui dure depuis des mois. Elle a commencé à une petite échelle, mais aujourd'hui, tous les seigneurs de guerre s'y adonnent.

Meryam but une gorgée de sa décoction et perdit le fil des conversations pendant un moment. Elle fut rappelée à la réalité de manière fort peu agréable quand elle s'aperçut que tout le monde la regardait.

— Je vous demande pardon ? dit-elle en tournant la tête vers le Roi Alaşan, le dernier à lui avoir parlé.

Alaşan était un beau jeune homme qui arborait généralement un sourire aimable, mais à cet instant son visage était aussi sombre et glacé que celui d'un bourreau aiguisant sa hache. Il reprit la parole d'une voix forte et lente, comme s'il s'adressait à un enfant.

— *Quand* avez-vous *appris* que les seigneurs de guerre kundhanais acceptaient des *pots-de-vin* des *Miréens* ?

Meryam regarda les gens assis autour de la longue table. Les maîtres de Sharakhaï attendaient sa réponse, mais elle ne savait pas quoi dire. Elle avait été prise au dépourvu. Basilio lui avait demandé ce qu'il fallait faire avec les Kundhanais, mais par tous les dieux ! elle était incapable de se rappeler ce qu'elle lui avait répondu. Et ce qu'elle avait décidé. Et ce n'était pas le moment de raconter n'importe quoi à ce sujet.

— La Reine n’est pas au courant. (Basilio hocha la tête d’un air coupable, puis se leva.) La Reine est tellement occupée que j’ai décidé de résoudre le problème sans lui en référer.

— Ainsi donc, dit Alaşan, vous les avez *de nouveau* soudoyés sans prendre la peine de nous en informer ?

Basilio jeta un coup d’œil à Meryam, puis à Amaryllis, comme s’il espérait leur aide.

— C’était une mesure temporaire. En attendant d’avoir assez de navires.

— Eh bien ! on peut dire que c’est une *vraie réussite* ! s’exclama Alaşan d’une voix de plus en plus furieuse. Votre mesure temporaire a ralenti la production des navires qui nous auraient permis de résoudre ce problème. La situation a même empiré. Ce n’est plus seulement le bois de glisse qui fait défaut, mais l’huile, les médicaments, les matériaux dont nous avons besoin pour fabriquer des pots incendiaires et de la poudre antifeu. Nous commençons même à manquer de cire pour les skis de nos bâtiments de guerre ! Pouvez-vous m’expliquer comment remporter la victoire si nos navires sont immobilisés et que l’ennemi tourne autour comme un vol de vautours ?

— Ce sera difficile.

— Ce sera difficile, en effet ! Maintenant, il nous faut trouver un moyen d’éradiquer la menace que nos *alliés* kundhanais représentent.

— Des bâtiments qaimiriens vont bientôt arriver.

— C’est ce que vous répétez depuis des mois. Les combats vont bientôt reprendre. De nombreux signes l’indiquent clairement. Si vos vaisseaux arrivent dans deux mois, ce sera trop tard. C’est maintenant qu’il faut protéger le royaume. Et pourquoi est-ce vous qui répondez à mes questions ? (Le regard d’Alaşan glissa vers Meryam.) Pourquoi la voix de la Reine ne se fait-elle pas entendre ?

— À ce sujet, la voix de Basilio est la mienne, déclara Meryam. Je veux bien qu’on me juge responsable de cette situation, mais j’ai confiance en lui. Compte tenu des informations dont nous disposions, je suis convaincue qu’il a fait le meilleur choix.

— Et pouvons-nous savoir ce que vous faisiez au lieu de vous occuper vous-même du problème ?

— Vous savez très bien ce que je faisais. (Meryam toisa les Rois et les Reines.) Vous le savez tous. Je m’occupais de vos anciens ennemis. Des

Hôtes sans Lune. De l’alliance des tribus du désert.

Alaşan ne réagit pas tout de suite. Ses narines se dilatèrent tandis qu’il expirait lentement l’air de ses poumons.

— Je vous ai dit que ce n’était pas une priorité.

— Je ne suis pas d’accord. Le mois dernier, le seigneur commandant des Lances d’argent est venu en personne pour nous avertir que les Hôtes sans Lune étaient de nouveau actifs dans la cité.

— D’autres rapports ont conclu que ses craintes étaient exagérées. Et, que vous soyez d’accord avec moi ou pas, il n’en demeure pas moins que vous ne régnez pas toute seule sur la ville, Reine Meryam.

— Moi, j’ai l’impression qu’elle ne règne pas du tout, déclara la Reine Sunay.

C’était une femme d’une soixantaine d’années, une fille du Roi Sukru. Alu tout-puissant ! c’était le portrait craché de son père. Jusque dans les cheveux gras et la posture voûtée. Elle pointa un doigt crochu vers Meryam.

— Jamais présente lors des conseils ! Tapie dans l’ombre comme une saleté de rat ! Laissant son vizir s’exprimer à sa place ! Un vizir n’est pas censé régler les affaires royales ! Elle n’a même pas daigné nous expliquer dans quelles circonstances le Roi Yavuz avait trouvé la mort.

Meryam fit de son mieux pour ravaler la colère qui montait en elle.

— Je vous ai dit que c’était un malheureux accident.

Le visage de la Reine Sunay se déforma sous le coup de la colère.

— Pour commencer, il n’aurait jamais dû prendre part à ce rituel.

— Il s’est proposé. J’ai accepté. Nous avons bien failli vous apporter la tête du Roi Emir sur un plateau.

— Mais vous ne l’avez pas fait, il me semble.

— Une guerre ne se déroule jamais comme prévu, répliqua Meryam avec assurance. (Elle commençait à retrouver ses marques.) On ne bat pas en retraite après un petit accrochage. On se regroupe et on continue.

Sunay se leva brusquement.

— Nous ne *continuons* pas quand un des nôtres est tué. Et ne croyez pas que nous ayons oublié comment vous avez attaqué Cahil.

— Il me semble que c’est un des *vôtres* qui a attaqué Cahil. C’est la Reine Nayyan qui tenait l’arbalète, pas moi.

La Reine Sunay regarda les autres Rois.

— Vous entendez ? lança-t-elle d’une voix pleine de morgue. Un des nôtres ! Nous sommes chez nous. C’est vous qui êtes une étrangère, Reine Meryam. Ne l’oubliez jamais.

Le Roi Alaşan se redressa et leva les mains dans un geste d’apaisement.

— La Reine Meryam est des nôtres désormais.

Sunay le regarda d’un air incrédule, puis son visage blême se marbra de plaques rouges. Elle semblait sur le point de se lancer dans une diatribe incendiaire, mais elle ravala sa colère et s’assit. Elle savait – tout le monde savait – que si Meryam quittait Sharakhaï avec sa flotte la cité tomberait.

— Écoutez-la, cracha-t-elle enfin. Elle tue un Roi et compare cela à un *accrochage*.

— C’est pour nous qu’elle fait tant d’efforts, rétorqua Alaşan comme s’il s’agissait là d’un argument imparable. (Il tendit la main vers Meryam avec une courtoisie à laquelle celle-ci ne s’attendait pas compte tenu des circonstances.) Vous venez de dire que vous avez consacré beaucoup de temps aux Hôtes sans Lune, alors dites-nous donc où vous en êtes avec eux.

C’était un sujet que Meryam n’avait aucune envie d’aborder avec les Rois. Elle avait passé des semaines à essayer de compléter le maître sigil qui lui permettrait enfin de se débarrasser de ces maudits assassins. La veille, Rümayesh était revenue d’une de ses pérégrinations dans les champs en fleur et lui avait rapporté le dernier sigil dont elle avait besoin. Elle disposait désormais de tous les éléments, mais elle n’avait pas encore essayé de les assembler. Elle ne voulait pas activer un sortilège d’une telle puissance avant de se sentir prête. La moindre erreur pouvait réduire des années d’effort à néant. Elle voulait – elle avait besoin – que Macide sache précisément ce qui se passerait le moment venu. Il fallait qu’il comprenne qu’il était l’unique responsable de la destruction totale de sa tribu.

— Je vous demanderai d’attendre un jour ou deux. Trois peut-être. Il faut encore que je fasse quelques vérifications.

— Quel mal pourrait-il y avoir à faire le compte-rendu de vos progrès ?

Meryam sentit l’affolement la gagner.

— Je ne voudrais pas que vous vous fassiez de fausses idées, dit-elle sur un ton hésitant. Le projet n’est pas encore achevé.

La salle du conseil ressemblait de plus en plus à un essaim de frelons dans lequel on viendrait de donner un coup de bâton. Meryam crut qu’Alaşan – qui était le moins hostile des petits Rois et des petites Reines –

allait insister, mais il se tourna en entendant les portes s’ouvrir. La Reine Nayyan entra à grands pas et les talons de ses bottes claquèrent sur les dalles de marbre. Elle se dirigea vers son siège et s’assit avec grâce et autorité. C’était une femme d’une beauté saisissante, mais à cet instant elle semblait aussi hagarde qu’une prostituée des quartiers ouest.

— Nos éclaireurs sont rentrés, déclara-t-elle. Les Miréens et les Malasaniens sont de retour.

— Nous savions que cela arriverait tôt ou tard, remarqua Alaşan avec calme. Nous sommes prêts à les recevoir, non ?

— Vous ne comprenez pas, enchaîna Nayyan. (Elle regarda les autres Rois.) Les Malasaniens arrivent par l’est. Mais le gros des brises-dunes de la reine Alansal a réussi à se glisser derrière nos lignes. Ils approchent par l’ouest avec une avant-garde de navires de guerre kundhanais.

Meryam sentit le sang se retirer de son visage. Alansal était la reine plusieurs fois centenaire de Miréa. C’était une femme rusée et intrépide. Il ne fallait pas être professeur au collegium pour comprendre que les Kundhanais avaient manœuvré de manière à cacher les mouvements de la flotte miréenne. Ils avaient envoyé des rapports qui sous-estimaient largement le nombre de bâtiments repérés au cours de leurs patrouilles. Pendant des mois. Plusieurs Rois se tournèrent vers Meryam et la regardèrent d’un air accusateur. D’autres se lancèrent dans des discussions enflammées.

Alaşan se leva et racla son gobelet contre la table. Il continua jusqu’à ce que le bruit emplisse la salle et que le silence revienne.

— À quelle distance sont-ils ? demanda-t-il à Nayyan.

— Compte tenu de la tempête, c’est difficile à dire avec précision. À moins d’un jour de voile. Il est possible qu’ils arrivent en vue de la cité ce soir, ce qui leur permettrait de lancer une attaque dès demain.

Ils ne se gêneront sûrement pas pour le faire, songea Meryam.

Le brouhaha des conversations reprit, et, cette fois-ci, il s’éternisa. Des conseillers allaient et venaient. Des officiers des Lances d’argent et des Vierges du Sabre étaient appelés. Des Rois, des Reines et des ministres se rassemblaient en petits groupes qui conversaient à voix basse, puis se séparaient pour en former d’autres.

Comme des poissons inconscients du danger qui les menace, songea Meryam. *Des poissons convaincus qu’il n’existe rien de plus important*

qu’eux.

Amaryllis et Basilio approchèrent.

— Ma reine, souffla Amaryllis. Prayna est de retour. Elle vous fait savoir qu’elle n’est pas parvenue à étouffer la révolte au sein de l’Enclave.

Basilio semblait beaucoup plus inquiet que les deux femmes. On ne lui avait révélé qu’une partie des relations entre Meryam et l’Enclave et il commençait à comprendre que c’en était une *toute petite* partie.

— Elle peut toujours nous aider ? demanda Meryam.

Amaryllis hocha la tête.

— Oui, mais il faut faire vite. (Elle s’interrompit le temps de jeter un coup d’œil autour d’elle.) Hier soir, ils ont presque réussi à capturer Meiying, Undosu et Davud. Ramahd est intervenu et les a sauvés. Avec l’aide de Hamzakiir et de trois Rois. Husamettín, Cahil et Ihsan.

Meryam eut l’impression qu’un nœud coulant se serrait autour de sa gorge.

— S’ils sont de retour à Sharakhaï, dit-elle avec lenteur, cela signifie qu’ils ont l’intention de récupérer leurs trônes. Husamettín compte sûrement s’emparer de celui d’Alaşan.

Amaryllis hocha la tête.

— Je partage votre avis.

Les événements s’enchaînaient un peu trop vite à son goût, mais elle avait toujours su que cela finirait par arriver.

Ce n’est plus le moment de prendre des demi-mesures, Meryam. C’est le moment de t’emparer de ce que tu cherches depuis si longtemps.

Le Roi Alaşan appela au calme.

— Nous allons faire une pause afin de réfléchir à tout ce que cela implique. Rassemblons-nous en conseil de guerre ici même, dans une heure.

Meryam leva une main.

— Avec tout le respect qui vous est dû, je me vois dans l’obligation de décliner votre convocation. Vous délibérerez sans moi.

La Reine Sunay ricana. Le Roi Alaşan écarquilla les yeux.

— Vous *déclinez* ? dit-il.

— Basilio me représentera. Pendant ce temps, je préparerai le cristal pour faire une démonstration.

— Vous avez dit que vous n’étiez pas prête.

Meryam fit un geste en direction de la Reine Nayyan.

— Au vu des dernières nouvelles, je pense qu'il est préférable d'agir dès ce soir.

— Nous n'avons pas de temps à consacrer à ces bêtises ! aboya la Reine Sunay.

— Oh ? Je suis cependant prête à parier que tout le monde sera là.

Sunay ricana de nouveau.

— Tiens donc ? Et qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— J'ai capturé Macide et Çedamihn Ahyanesh'ala. C'est eux qui seront la cible de mon sortilège. C'est eux qui conduiront les Hôtes sans Lune à la destruction.

Un nouveau brouhaha envahit la salle. Des grimaces de surprise – et quelques-unes de colère – fleurirent sur les visages. Même l'imperturbable Alaşan semblait offensé.

— Vous ne nous avez jamais parlé de cette capture.

— Je voulais vous faire la surprise, dit Meryam. Pendant la démonstration du pouvoir du cristal.

Alaşan se tourna et interrogea ses pairs du regard. Tout le monde hocha la tête. Y compris la Reine Sunay.

— Très bien, dit-il. Nous viendrons dès que le conseil de guerre sera terminé.

Alors que les Rois et les Reines quittaient la salle, Basilio rattrapa Meryam qui se dirigeait vers ses appartements d'un pas pressé. Amaryllis était juste derrière lui.

— Ma reine, dit-il. Je vous en supplie. Ne faites rien aux Rois et aux Reines lorsque nous serons dans la caverne.

— Et pourquoi ?

Basilio monta le couloir derrière eux.

— Vous avez vu comment ils sont. Ils sont tendus comme des cordes d'arbalète. Il est bien possible qu'ils aient des soupçons. Il est bien possible qu'ils prennent des précautions avant de venir. Il suffirait qu'un seul d'entre eux s'échappe pour que notre navire sombre.

Meryam l'ignora. Basilio la dépassa et s'arrêta devant elle.

— Notre *royaume* risque de sombrer ! (Il baissa la voix et poursuivit dans un sifflement aigu.) Nous serions chassés de la cité. À supposer qu'on nous laisse la vie sauve. Sharakhaï pourrait alors déclarer la guerre à

Qaimir, et, même si elle ne le faisait pas, il faudrait des *générations* pour effacer un tel affront.

Le regard de Meryam se perdit dans le vague. Elle crut se rappeler que Ramahd lui avait dit quelque chose de semblable un jour.

Encore un homme qui me dit ce que je dois et ce que je ne dois pas faire, songea-t-elle.

— Nous avons décidé d'accomplir le rituel, poursuivit Basilio. Très bien. Faites venir les Rois et les Reines dans la caverne. Savourez la mort de Macide et de ses rebelles. Cela ne fera que renforcer la crainte et le respect qu'ils éprouvent envers vous. Mais je vous en supplie, ne cherchez *pas* à les dominer.

Amaryllis se tenait à côté de Meryam, silencieuse et dévouée.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda la Reine.

Amaryllis sourit et esquissa un petit geste désinvolte.

— Il y a toujours des risques. Quel que soit le chemin que l'on prend.

Meryam fit mine de réfléchir.

— Vous avez peut-être raison, dit-elle à Basilio. J'ai déjà bien assez à faire avec Macide.

Basilio en resta sans voix. Il n'aurait jamais imaginé qu'elle céderait si facilement.

— Très bien, dit-il enfin. (Il lissa sa veste.) Très bien.

— Retournez assister au conseil de guerre, ordonna Meryam. Amaryllis et moi allons nous occuper des préparatifs dans la caverne.

— Bien sûr, dit Basilio avec un soulagement évident. Je serai votre voix et je vous représenterai du mieux possible, Votre Majesté.

Il s'éloigna dans le claquement de ses talons et disparut à une intersection. Le bruit de ses pas s'évanouit et Meryam se tourna vers Amaryllis.

— Assurez-vous qu'une fois le conseil terminé Basilio n'atteigne jamais la caverne.

Amaryllis esquissa un petit sourire qui souligna la beauté de ses traits.

— Bien, ma reine.

Meryam se remit en marche.

— Et veillez à ce que personne ne retrouve son corps.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 52



Le Roi Ihsan rejoignit les autres conspirateurs dans une réserve située dans les sous-sols du collegium. La salle était pleine de lanternes, de pelles, de pioches et d'un assortiment d'outils destinés aux étudiants en géologie. Il y avait tant de monde que le couloir qui y menait ressemblait à une avenue un jour de marché. Des dizaines de personnes allaient et venaient tandis qu'on préparait l'attaque contre le palais du soleil. Un tel rassemblement ne serait jamais passé inaperçu sans les sortilèges de dissimulation et de distraction lancés par les mages de sang Meiying et Hamzakiir.

Ihsan avait pris place sur une modeste chaise en bois. Devant lui, Emre, Davud, Esmeray et le serviteur impudent de Ramahd, Cicio, étaient installés sur des tabourets. Le colosse qui répondait au nom de Lémi le Frêle était adossé au mur derrière Emre, ses bras monstrueux croisés sur sa poitrine de taureau. Il ressemblait à un vieux lion agacé et passait son temps à regarder les gens et les choses qui se trouvaient dans la salle. Les deux derniers membres de cet étrange conseil étaient assis près d'Ihsan : Cahil – qui, avec son visage d'adolescent, semblait être le plus jeune d'entre eux – et Yndris, sa fille.

Lorsqu'ils s'étaient rassemblés, une heure plus tôt, Davud avait fait un résumé de la situation à Sharakhaï en insistant sur les informations concernant Meryam et les offrandes. Ihsan avait ensuite raconté ce qui

s’était passé avant et après la bataille de Mazandir. Il était sur le point de terminer son récit quand Meiying entra dans la salle.

Esmeray se redressa si brusquement que ses tresses – à peine contenues par un bandeau rouge – se soulevèrent et se déployèrent comme des pétales de fleur.

— Dieux ! s’exclama-t-elle. Il y a un peu trop d’hommes à mon goût dans cette pièce !

Meiying lui adressa un regard compatissant.

— Nous avons trouvé cinq mages prêts à nous rejoindre, dit-elle à Esmeray et à Davud. Mais ils nous ont communiqué de bien mauvaises nouvelles. Prayna, Esrin et bon nombre de leurs plus proches alliés ont disparu. On raconte qu’ils se sont rendus au palais du soleil.

— Sait-on pourquoi ? demanda Esmeray.

— Non, répondit Meiying. (Elle inclina la tête vers la porte ouverte.) Hamzakiir et moi avons encore du travail si nous ne voulons pas qu’on nous découvre.

Elle partit et Davud en revint à la question qu’ils discutaient avant l’arrivée de la jeune fille.

— Il va falloir que vous m’expliquiez, dit-il au Roi Ihsan. Vous avez *ordonné* à Çeda de se livrer à Meryam ?

— C’est cela.

— Parce que le Roi Yusam l’avait vu. Parce qu’il l’avait écrit dans ses carnets.

— Tu as compris.

— Et vous affirmez que votre but est d’éviter la destruction de Sharakhaï telle que Yusam l’a prévue ? Comment pouvez-vous savoir si vous n’avez pas précipité cette destruction en livrant Çeda à Meryam ?

Ihsan esquissa un sourire désinvolte.

— Je sais que ce n’est pas facile à comprendre pour une personne qui se trouve…

Cicio l’interrompit.

— Je dirais même que c’est impossible, lâcha-t-il d’une voix suintant le mépris.

Lémi le Frêle toisa Ihsan et laissa échapper un petit bruit agacé.

Davud et Esmeray durent faire un effort pour ne pas l’imiter, car ils n’étaient pas plus convaincus que lui.

— Croyez-moi, dit Ihsan. Je sais que ce n’est pas facile, mais je vous supplie de me faire confiance. Aucun de vous ne connaît les visions de Yusam mieux que moi.

— Pardonnez-moi, dit Davud d’une voix plate, mais comment pouvons-nous être sûrs qu’il ne s’agit pas d’une de vos machinations ? (Il fit un geste en direction de Cahil.) Comment pouvons-nous être sûrs qu’il ne s’agit pas d’un plan que vous et les autres Rois avez concocté pour vous rasseoir sur vos trônes respectifs ?

Lémi le Frêle hocha la tête comme un vieux sage.

— Ouais, comment on peut être sûrs ?

— Eh bien ! pour commencer, en considérant que ce n’est pas ainsi que j’aurais procédé, déclara Cahil en faisant tourner son marteau d’armes doré.

Ihsan l’ignora.

— Je vous l’ai dit et répété. (Il regarda les participants de la réunion : Esmeray, Davud, Emre, Cicio et même Lémi le Frêle.) Soit vous me croyez, soit vous ne me croyez pas, mais je vous assure que mon seul but est de sauver la ville.

Emre croisa les bras sur sa poitrine.

— Est-ce que nous pouvons passer à la partie où nous sauvons Çeda et Macide ? demanda-t-il.

— Oui, euh… À ce propos…

Ihsan allait devoir aborder le sujet le plus sensible de l’affaire. Surtout en ce qui concernait Emre. Il cherchait encore le meilleur moyen de présenter les choses quand la porte s’ouvrit de nouveau. Husamettín entra, suivi de Sümeya et de Jenise, la Bouclière. Ils étaient hors d’haleine. Leurs visages, leurs armures et leurs vêtements étaient couverts de sable et de poussière.

— Les Miréens et les Malasaniens sont arrivés ! déclara le Roi des Lames de sa voix grave. Leurs flottes sont ancrées au-delà des champs en fleur.

La tempête qui faisait rage autour de la cité ne ressemblait à aucune autre. Même les Rois qui avaient plus de quatre cents ans n’en avaient jamais vu de pareille. Après avoir écouté le rapport de Husamettín, Ihsan arriva à la conclusion qu’elle avait sans doute été invoquée par la reine Alansal.

— Dans ce cas, allons-y tout de suite, dit Emre. Toutes les préparations du monde n'empêcheront pas les emmerdes quand nous serons dans la caverne.

— Ouais, ça empêchera pas les emmerdes, renchérit Lémi le Frêle.

— Je suis plutôt d'accord, dit Ihsan. Mais vous devez comprendre que notre but n'est pas de sauver Çeda et Macide, ni de vaincre Meryam. Notre but est de sauver la ville.

— Alu tout-puissant ! grogna Cicio. (Il leva la main, puis l'ouvrit et la ferma sur un rythme rapide pour mimer la bouche d'une personne qui parle et parle encore.) J'ai l'impression d'être dans une volière pleine de pies en train de jacasser ! C'est pas bientôt fini ?

— Si vous voulez que j'en termine, cessez un peu de m'interrompre et *écoutez* ! De nombreux chemins mènent à ce moment. Il est possible que nous tuions Meryam tout de suite. Il est possible que nous brûlions les racines dans la caverne. Il est possible que nous détruisions le cristal. Je préférerais que nous n'en arrivions pas là. Cela ne ferait que repousser l'inévitable et, au bout du compte, les dieux parviendraient quand même à leurs fins.

Le regard d'Emre s'était durci pendant qu'Ihsan parlait.

— Soyez plus clair, Ihsan.

— Très bien. Dans la caverne, Macide se retrouvera sous l'influence d'un sortilège. Meryam commencera alors à faire ce qu'elle a l'intention de faire et Çeda sera entraînée dans le rituel. Nous ne devons pas le perturber. Nous devons le laisser se dérouler normalement.

Emre se redressa brusquement et son crâne s'empourpra.

— Vous êtes en train de nous dire que, pour sauver Sharakhaï, il faut *sacrifier* Çeda et Macide ?

— Non. Je ne sais pas ce qu'il adviendra de Çeda et de Macide, mais je sais que le rituel va précipiter d'autres événements. Des événements qui pourraient conduire au but recherché : sauver le désert de la destruction.

— Qui *pourraient* conduire au but recherché, répéta Cicio. Ces putains de carnets ne servent à rien en fin de compte !

Emre l'ignora.

— Nous les condamnons peut-être à mort.

— C'est un risque que nous devons prendre.

Emre se leva d'un bond.

— Ne comptez pas sur moi !

Le Roi Cahil se leva aussi brusquement que le jeune homme.

— Tu feras ce qu'on te dira de faire, scarabée !

Yndris se leva à son tour, la main sur la poignée de son shamshir. Lémi le Frêle s'arracha au mur contre lequel il était appuyé, le visage aussi grave que la mort. Davud se précipita vers lui et posa les mains contre sa large poitrine.

— Arrête, Lémi ! Arrêtez tous ! Calmez-vous ! (Il se tourna vers Ihsan.) *Pourquoi* faut-il que le rituel se déroule normalement ?

— Ta question présuppose que les visions de Yusam sont soumises à des règles de cause à effet, qu'un événement conduit logiquement à un autre. Ce n'est pas le cas. Tout ce que je sais, c'est que le rituel de Meryam amène à l'image d'un homme qui est toujours blessé, couvert de sang, torturé. Cet homme, c'est Macide. J'en suis sûr et certain. Il a des menottes aux poignets et leur chaîne est brisée par une lame d'ébène.

— Nous perdons du temps, dit Emre.

Il se dirigea vers la porte.

— Nous perdons du temps pour des conneries, répéta Lémi le Frêle en le suivant.

La porte s'ouvrit avant qu'ils aient fait cinq pas. Ramahd entra dans la salle en tirant quelqu'un par le bras, un homme replet qui portait d'élégants vêtements qaimiriens.

— Nous avons des problèmes, annonça-t-il.

Ihsan reconnut l'homme. Il s'agissait de Basilio, le conseiller de la Reine Meryam, son vizir à Sharakhaï. Il avait un œil tuméfié et une marque rouge en travers de la gorge, comme si quelqu'un avait essayé de l'étrangler. Des bandages maculés de sang ceignaient sa poitrine et ses bras.

— Dites-leur, ordonna Ramahd.

Basilio inspira un grand coup.

— Meryam a l'intention de dominer les Rois et les Reines de Sharakhaï avant que la guerre ne reprenne.

— Et après avoir appris cela, vous… (Ihsan fit un vague geste en direction de Basilio.) Vous avez eu une petite altercation avec un pitre funeste ?

La pomme d'Adam de Basilio monta et descendit tandis qu'il déglutissait.

— Je lui ai dit que c’était trop risqué et elle a envoyé Amaryllis me tuer.

— Elle a ordonné votre exécution parce que vous lui avez *donné votre avis* ?

Basilio jeta un coup d’œil à Ramahd.

— Il se trouve que mon prédécesseur s’est retourné contre elle. Elle a sans doute craint que je fasse de même.

— Vous l’auriez fait ?

— Il y a de bonnes chances, oui.

— Racontez-leur le reste, dit Ramahd.

Basilio déglutit de nouveau.

— Les préparatifs ont déjà commencé. Les Rois et les Reines sont dans la caverne. Elle a sans doute entamé le rituel avec Macide.

Davud regarda Basilio comme s’il essayait de démontrer un théorème particulièrement complexe dans sa tête, puis il se tourna vers Ihsan.

— Vous le saviez, déclara-t-il sans la moindre trace d’hésitation dans la voix. Vous saviez que le rituel avait commencé. Vous ne nous avez rien dit parce que vous ne vouliez pas que nous l’interrompions.

Tous les yeux se tournèrent vers Ihsan.

Le Roi Éloquent haussa les épaules. Que pouvait-il faire d’autre ?

— Il fallait qu’il en soit ainsi.

Emre fut le premier à réagir. Il voulut se ruer vers Ihsan et le saisir à la gorge, mais, curieusement, Lémi le Frêle tendit le bras pour l’arrêter. Cela n’empêcha pas Cahil de gronder de colère à l’idée qu’un manant ose envisager de porter la main sur un Roi. Il leva son marteau d’armes et Yndris dégaina son sabre.

— Arrêtez ! cria Davud. Arrêtez, tous ! (Il traça un sigil lumineux devant lui, et, comme dans l’arène de Mazandir, tout le monde ralentit, puis se figea.) Nous avons fait confiance à Ihsan jusqu’à présent. Je pense qu’il veut vraiment protéger la ville. Je pense que le reste d’entre vous le veut également. Si c’est le cas, nous devons nous rendre dans la caverne. Il est temps d’arrêter la Reine Meryam. Il est temps d’arrêter les dieux.

Ihsan sentit le sortilège se relâcher. L’atmosphère était électrique et une explosion de violence était toujours possible. Puis Emre sortit avec Lémi le Frêle et le calme revint. Tout le monde se dispersa pour se préparer.

Ihsan savait qu’il ne pouvait pas laisser les choses en rester là. Il se fraya un chemin à travers le labyrinthe de couloirs de pierre qui s’étendait

sous la cité et gagna la salle où s’étaient rassemblés le cheikh Aríz et les guerriers de la treizième tribu. Il entra et leva les mains en signe d’apaisement quand Emre le foudroya du regard.

— Foutez le camp, Ihsan, gronda le jeune homme. Je ne veux pas écouter un mot de plus. Vous n’êtes qu’un menteur.

— Je pourrais utiliser mon pouvoir sur vous, dit le Roi avec calme. Vous savez que je le pourrais. Mais je ne le ferai pas. Je veux que vous soyez maître de vos pensées. Je n’ai pas menti quand j’ai dit qu’une vision de Yusam vous décrit avec Çeda dans les champs en fleur.

Emre pointa le doigt vers la porte ouverte, vers les ténèbres qui noyaient le couloir qui s’étendait au-delà

— Çeda est dans la caverne.

— Peut-être, mais les arbres, Emre. Les arbres tors. C’est là que vous devez être.

— Çeda est dans la caverne, répéta Emre. Et je vais aller la sauver.

— Emre, je vous en conjure…

Mais Emre refusa de l’écouter et sortit avec les guerriers du désert. Ihsan se retrouva seul dans la salle désormais silencieuse, convaincu que la montagne allait s’effondrer sur leurs têtes.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 53



Nalamae s’accroupit devant un rideau d’adicharas et serra sa lance qu’elle tenait d’une main. Le vent du désert s’était levé. Il hurlait entre les arbres tors et soulevait des nuages de poussière et de sable autour d’elle. Mais la poussière et le sable ne gênaient pas la déesse. Elle écarta les branches, regarda au loin et aperçut une énorme hyène dont le museau court reniflait le sol. Son poil était tacheté le long des jambes et du ventre, puis virait au brun sombre, la couleur de la viande en décomposition. Surtout sur les épaules et sur le dos surmonté d’une longue crête épineuse.

La bête n’avait pas encore trouvé la piste de sa proie, mais elle se tenait tout près de l’endroit où Nalamae était passée quelques minutes plus tôt. La déesse, prudente, avait veillé à ne pas laisser de traces dans le sable, mais cette créature n’était pas une hyène ordinaire. C’était Tashaak, une des deux bêtes légendaires que Goezhen avait créées pour lui servir d’animaux de compagnie une éternité plus tôt. L’autre s’appelait Rühn. Elles traquaient Nalamae depuis qu’elle avait tué leur maître. Sans doute sur ordre des autres dieux.

Elle aurait pu les éviter, elle aurait pu s’enfuir et revenir plus tard, mais le temps pressait. Deux jours plus tôt, elle avait entamé un rituel destiné à empêcher ses frères et ses sœurs de franchir la barrière des champs en fleur. Elle devait l’achever maintenant ou tous ses efforts auraient été vains. Le

sort de ce monde allait se décider avant le lever du soleil. Les autres dieux ne *devaient pas* atteindre Sharakhaï.

Elle contrôla sa respiration et calma les battements de son cœur, mais Tashaak sentit sa présence. La bête leva la tête et tourna ses oreilles en forme de soucoupes vers le bosquet d'adicharas où la déesse était cachée. Ses yeux noirs étincelèrent. Pendant un moment, il n'y eut pas d'autre bruit que les hurlements du vent, puis Tashaak sourit et ouvrit sa gueule, dévoilant de longs crocs jaunes conçus pour déchirer la chair. Elle jappa et gloussa – un son grave qui gagna en intensité jusqu'à ce qu'il glace Nalamae d'effroi. Dans le lointain, un cri lui répondit. Le rire terrifiant de son frère, Rühn.

Tashaak approcha en balançant sa grosse tête et en reniflant le sol. Nalamae ramassa une pincée de sable, la porta à ses lèvres et la lâcha. Emportés par le vent, les grains s'éparpillèrent en formant un voile lumineux. Tashaak s'arrêta. Elle gronda, puis poussa un bref gémissement suivi de trois aboiements brefs avant de s'éloigner. Dans le lointain, Rühn laissa échapper un long hurlement modulé exprimant colère et frustration.

Lorsque Nalamae n'entendit plus que le vent, elle émergea de sa cachette et s'enfonça dans le grand cercle d'adicharas. Elle arriva dans une modeste clairière, s'agenouilla et sortit une petite pelle avec laquelle elle creusa un trou de trois mains de profondeur dans le sol rocailleux. Lorsqu'elle eut terminé, elle tira un mouchoir de la poche accrochée à sa ceinture et le déplia. Il contenait un bout de chair ratatinée. Le huitième et dernier morceau du cœur de Goezhen. Celui qui allait lui permettre de compléter le sortilège.

Elle enterra le bout de chair dans le trou, traça un sigil sur la terre fraîchement retournée, puis l'effaça pour en tracer un nouveau. Sept fois de suite. Avec sept sigils différents. Le rituel relierait ce morceau de cœur aux sept autres et érigerait une barrière qui empêcherait les dieux de pénétrer dans ce bosquet. Cela ne durerait pas éternellement. Ses frères et ses sœurs finiraient par découvrir les morceaux de cœur et par défaire son sort, mais cela prendrait des jours, voire des semaines. Elle était donc tranquille pour la nuit.

C'était indispensable, car elle craignait que le Roi Ihsan ait raison. Il avait trouvé le bon chemin dans les carnets bleus. Pour garder une chance

de sauver le désert, il fallait à tout prix empêcher les autres dieux d'intervenir. Sinon, tout serait perdu.

Alors que Nalamae se levait, elle fut envahie par une sensation de malaise qui empira rapidement. Le malaise se transforma en douleur si forte qu'elle dut quitter le bosquet d'adicharas et s'enfoncer dans le désert. Son propre sort la repoussait. C'était un effet secondaire regrettable, mais nécessaire. Elle devait garder les autres dieux à l'écart des champs en fleur, et c'était le seul moyen de vérifier que la magie opérait sur tous les êtres divins.

Elle regarda le bosquet, puis *à travers* le bosquet, en direction de Sharakhaï.

— Que la nuit te conduise à bon port, souffla-t-elle au vent hurlant.

Quelques instants plus tard, elle entendit des bruits de pas qui approchaient rapidement. Elle pivota et leva sa lance étincelante, mais Tashaak était déjà sur elle, la gueule béante et les yeux fous. La bête la percuta et l'envoya rouler sur le sable. Nalamae lâcha son arme, se redressa et recula tant bien que mal. Les crocs de Tashaak traversèrent son brassard et s'enfoncèrent dans son avant-bras. Rühn apparut à son tour et se jeta sur elle en grondant avant de la labourer avec ses griffes.

Nalamae le repoussa d'un coup de pied, puis roula sur le côté pour échapper à Tashaak. Elle appela sa lance et celle-ci fendit les airs comme un éclair pour venir à elle. Les deux pitres funestes se battaient avec férocité. Nalamae les tenait à l'écart, mais elle ne faisait que parer leurs attaques. Elle était toujours sur la défensive et ne parvenait pas à porter des coups efficaces.

Elle envisagea de lancer un sortilège pour s'échapper, mais elle ne pouvait pas laisser ces créatures s'en aller. Elles iraient aussitôt informer les dieux de l'endroit où elle avait enterré le dernier morceau du cœur de Goezhen. Elle pivota et abattit la hampe de son arme sur le crâne massif de Rühn, puis enfonça le fer dans l'épaule de Tashaak. Une petite victoire qu'elle paya cher : elle fut mordue une dizaine de fois aux mains, aux bras et aux jambes. Elle perdit une grève de son armure. Un coup de griffes laboura sa joue tandis qu'elle titubait. Rühn en profita pour la balayer avec une patte dont l'extrémité était aussi large qu'un fer de pelle.

Nalamae lança plusieurs sorts pour ralentir les deux bêtes, pour les affaiblir, mais leur épaisse fourrure piquante les protégeait de la magie.

Rühn referma ses mâchoires sur sa cheville et elle perdit l'équilibre. Tashaak approcha en grondant et poussa une série de brefs aboiements qui désorientèrent la déesse. Chacun d'entre eux était comme un coup de couteau dans son crâne.

Elle leva sa lance pour empêcher Tashaak de l'égorger, mais celle-ci la mordit et la lui arracha des mains d'un puissant mouvement de tête.

Nalamae roula sur le côté tandis que Rühn l'attrapait par le mollet. Elle chercha son arme à tâtons et ses doigts aveugles passèrent à un cheveu de la hampe. Tashaak la mordit à l'épaule, puis visa la gorge.

Nalamae se tendit autant que possible, saisit sa lance et frappa entre les pattes postérieures de Tashaak avec l'extrémité de la hampe. Le pitre funeste poussa un jappement suraigu et recula pour éviter une nouvelle attaque. Cela fournit à la déesse le répit dont elle avait besoin. Elle fit tourner la lance et frappa Rühn à la tête. Le fer lacéra un œil et la bête bondit en arrière en glapissant.

Tashaak repassa à l'attaque, mais Nalamae était prête. Elle esquiva, puis frappa la gorge exposée. Tashaak recula en laissant échapper un gargouillis répugnant, mais la déesse bondit vers elle et lui enfonça sa lance dans la poitrine. Rühn se précipita au secours de sa sœur, mais Nalamae pivota et abattit la hampe sur le sommet de son crâne. Rühn s'arrêta, fit quelques pas maladroits, puis s'effondra sur le sable. Il essaya de se redresser, mais Nalamae brandit sa lance à deux mains, poussa un cri terrible et frappa. Le fer transperça la poitrine du pitre funeste avant de s'enfoncer profondément dans le sable.

Tashaak s'enfuyait déjà à toutes jambes. Ses gémissements et ses gargouillis se mêlaient en un son lancinant et plaintif. Nalamae libéra sa lance, fit cinq longs pas en avant et la lança de toutes ses forces. Le projectile fendit l'air comme une comète de lumière et s'enfonça dans le dos de la bête. Tashaak s'effondra et roula bruyamment sur le sol rocailleux, poussée par son élan et par l'énergie cinétique de la lance. Lorsqu'elle s'immobilisa enfin, elle haleta pendant de longues secondes, puis se figea.

Nalamae eut l'impression que le sol se mettait à tanguer. Elle comprit que c'était à cause des morsures. La salive des deux créatures contenait une substance qui se répandait dans son sang comme du poison. Elle se tourna vers Rühn et posa une main par terre. Le sol devint meuble, se transforma en sables mouvants et avala le pitre funeste. Nalamae se dirigea vers

Tashaak et la fit disparaître de la même manière après avoir récupéré sa lance.

Elle aurait voulu tisser d'autres sorts pour dissimuler les deux corps – leur découverte risquait de conduire les dieux à l'endroit où elle avait enterré le fragment de cœur de Goezhen –, mais elle était au bord de l'évanouissement. Il lui restait à peine assez de force pour en lancer un dernier. Elle regarda Sharakhaï pendant un long moment, puis se changea en sable et disparut.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 54



La serrure cliqueta et Çeda se redressa sur le banc inconfortable. La porte de la cellule s’ouvrit.

— Viens avec moi, lança le capitaine des Lances d’argent, un homme avec un ventre rebondi et un nez bulbeux.

Il était accompagné par un détachement de soldats et une unité de Vierges du Sabre. Tous avaient la main posée sur la poignée de leurs shamshirs, prêts à dégainer au moindre geste belliqueux.

Çeda était enchaînée. Des menottes entravaient ses poignets.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle. Où est Macide ?

Le capitaine leva les yeux au plafond, entra dans la cellule et tira sur la courte chaîne qui reliait les deux bracelets métalliques pour obliger la jeune femme à le suivre.

— Demande-le donc à la Reine. Tu verras bien ce qui t’arrivera.

On lui fit traverser le palais du soleil avant de la conduire dans les catacombes les plus profondes. Les galeries se couvrirent peu à peu de racines et elle arriva dans une caverne au centre de laquelle brillait un grand cristal. Elle était déjà venue dans cet endroit. Quand elle était enfant. Le

cristal était plus sombre alors. Il éclairait à peine les racines qui se rassemblaient autour de sa base et la fine tresse accrochée au plafond rocheux. Le reste était plongé dans l'obscurité. Aujourd'hui, il brillait de mille feux, illuminant les parois et les entrées des nombreux tunnels. Çeda avait l'impression d'être enfermée dans le cœur d'un titan du désert.

Un échafaudage se dressait près du cristal. On avait installé une potence sur la plate-forme supérieure, avec une longue poutre horizontale dirigée vers la tresse végétale. Une poulie était fixée à son extrémité. Une corde était glissée dans la gorge. Çeda crut qu'elle lui était destinée, puis elle vit un groupe de soldats émerger d'un tunnel. Macide était parmi eux.

La jeune femme se rappela alors ce qu'elle avait vu dans le bassin du palais du Roi Yusam. Macide pendu par les pieds, mort, un sigil tracé sur la poitrine. Cette scène faisait écho à une vision de Yusam qu'Ihsan avait qualifiée de primordiale. Elle n'eut pas le temps de réfléchir à ce que cela pouvait bien signifier, ou d'imaginer un moyen d'y mettre un terme. On l'obligea brutalement à s'arrêter tandis que deux Lances d'argent poussaient Macide sur le sol couvert de racines.

— Macide ! cria la jeune femme.

Il ne tourna même pas la tête.

— Faites-la taire ! cracha une Sharakhienne que Çeda ne connaissait pas.

Elle avait des yeux magnifiques, des lèvres sensuelles et une brûlure qui semblait récente sur une joue.

— Tout de suite maîtresse Prayna, dit le capitaine des Lances d'argent derrière Çeda.

On lui fourra un chiffon dans la bouche et un goût répugnant envahit sa gorge. Puis on l'obligea à s'agenouiller devant le cristal. Deux Vierges du Sabre l'encadrèrent pour la surveiller, le sabre à la main, pendant que l'officier allait à la rencontre de la Reine Meryam qui venait d'émerger d'un tunnel.

Une Vierge s'aperçut que Çeda avait tourné les yeux et elle la frappa sur la tête avec le plat de sa lame. Assez fort pour qu'un tintement persistant envahisse les oreilles de la jeune femme.

— La tête droite ! Tu ne dois regarder que ton voleur et assassin de maître !

Macide fut conduit à l'échafaudage. On ne l'avait pas ménagé pendant sa captivité. Il avait du mal à se tenir debout. Son visage était maculé de sang. Un œil était tellement tuméfié qu'il ne pouvait plus s'ouvrir. Ses fers cliquetaient tandis qu'il avançait en titubant sur le sol couvert de racines traîtresses. Il perdit l'équilibre et tomba en se tordant une cheville. Il eut toutes les peines du monde à se lever.

Çeda le regardait, le ventre noué par l'angoisse. Elle n'était pourtant pas surprise de le voir dans ce triste état. C'était lui qui avait orchestré le massacre de la passe sanglante, l'attaque au cours de laquelle la sœur et la nièce de Meryam avaient trouvé la mort. Meryam aurait pu se contenter de le faire exécuter, mais elle avait préféré mettre ce spectacle en scène. La question, c'était : pourquoi ? Pour l'humilier et se moquer de lui ? En partie sans doute, mais cela n'expliquait pas tout. Pourquoi avait-elle choisi cette caverne ? Pourquoi avait-elle fait ériger cette potence si près du cristal ? Pourquoi des serviteurs dressaient-ils des tables et apportaient-ils des plats ? Quel genre de banquet pervers avait-elle prévu d'organiser là ?

Çeda aperçut du coin de l'œil des gens qui émergeaient d'un tunnel. Ils approchèrent en parlant à voix basse. Ils contemplèrent le cristal avec un mélange de crainte et de respect. Ils regardèrent des soldats nouer une corde autour des chevilles de Macide et le hisser par les pieds afin qu'il se balance près de la tresse végétale. Par tous les dieux ! Meryam avait l'intention d'accomplir un rituel. Un rituel au cours duquel elle utiliserait le sang de Macide.

La jeune femme chercha un moyen de se libérer, mais ses yeux s'éloignèrent un peu trop, et la Vierge du Sabre la frappa de nouveau du plat de son sabre.

Sa joue la brûla et un filet de sang coula le long de sa mâchoire tandis que la guerrière se penchait vers elle.

— La prochaine fois, je te coupe une oreille.

Par chance, Çeda n'eut pas besoin de tourner les yeux. Les invités royaux se rassemblèrent autour des tables et se mirent à bavarder, un verre de vin ou de liqueur dans une main, un canapé dans l'autre. Çeda mourait de faim et des odeurs délicieuses chatouillaient ses narines, mais le contraste entre cette nourriture raffinée et Macide pendu par les pieds lui donnait envie de vomir. Plusieurs convives se dirigèrent vers elle en grignotant et en buvant. Les Vierges les empêchèrent d'approcher trop, mais

les laissèrent bavarder et jauger la jeune femme comme s'il s'agissait d'une statue mise aux enchères.

Quelques-uns se dirigèrent vers le cristal, l'entourèrent et levèrent la tête d'un air émerveillé. Ils observèrent Macide. Certains s'amusèrent même à manipuler Fille du Fleuve, le sabre d'ébène de Çeda, son couteau ou les deux shamshirs du cheikh de la treizième tribu. Les quatre armes avaient été posées sur une table pour que chacun puisse les examiner. Çeda faillit s'étrangler de colère en voyant une femme de son âge manier Fille du Fleuve en jouant les Vierges du Sabre – au grand amusement des autres invités.

Elle réussit à grommeler un « non ! » étouffé avant qu'une main se plaque sur sa bouche et qu'une lame d'ébène se presse contre sa nuque. La jeune femme – qui portait une superbe abaya bleu nuit – fit un geste pour ordonner à la Vierge de la lâcher.

Elle jeta Fille du Fleuve sur la table et approcha, une femme plus âgée à ses côtés. Elle s'arrêta et toisa Çeda en faisant la moue.

— Vous pensez qu'elle criera ? demanda-t-elle.

La femme âgée but une gorgée de vin blanc pétillant.

— Après tout ce qu'elle a fait, j'espère bien ! On raconte qu'elle a tué onze Rois avec le sabre d'ébène qu'elle a volé.

— Et qu'elle a ensorcelé les Vierges de sa main avec d'infâmes sortilèges de sang.

— Mmm, approuva la vieille femme. Et qu'elle a monté les Malasaniens contre nous. (Elle fit un geste en direction de Macide et un peu de vin s'échappa de son verre.) Les deux font la paire. J'espère qu'elle sera obligée de regarder. Et j'espère qu'on lui fera ensuite subir le même sort.

La jeune femme tourna la tête vers les invités qui gravitaient autour du cristal et des tables.

— Elle doit apporter la preuve, affirment certains.

— La preuve de quoi ?

— La preuve que le sortilège de la Reine Meryam fonctionne.

Elle jeta un coup d'œil en direction de deux hommes qui approchaient. Ils avaient un certain âge et portaient une calotte sur la tête.

— Bon débarras, lâcha-t-elle en toisant Çeda d'un air dégoûté.

Les hommes les rejoignirent. Le petit groupe bavarda gaiement pendant quelques instants, puis s'éloigna pour assister à l'arrivée des premiers Rois

et des premières Reines. Çeda se demanda comment ils pouvaient être si joyeux alors qu'un homme était torturé sous leurs yeux. Macide était un criminel recherché, mais de là à se délecter de ses souffrances…

— Écartez-vous ! lança quelqu'un.

Il s'écoula quelques secondes avant que Çeda identifie la voix. C'était celle de la Reine Nayyan. Les Vierges du Sabre reculèrent et la Reine s'arrêta devant la prisonnière. Elle l'examina avec attention, puis regarda la caverne autour d'elle.

— Alors ? Est-ce que le bassin t'a montré *ceci* ? (Elle se tut et son expression s'adoucit un peu.) Cette réflexion était indigne de moi. (Elle jeta un coup d'œil à la foule des convives par-dessus son épaule.) En vérité, je préférerais que tout cela ne soit jamais arrivé. Je suis venue te faire une promesse. Si la Reine Meryam se montre clémente, c'est moi qui mettrai un terme à tes souffrances.

À ce moment, la Reine Meryam alla se placer devant le cristal et tapota son gobelet avec son anneau de sang. Tout le monde se tut.

— Je vous souhaite la bienvenue, dit-elle. (Quelques personnes toussotèrent.) Je remercie les Rois et les Reines de Sharakhaï d'être venus voir ceci.

Elle fit un geste en direction de Macide. Celui-ci était secoué par des spasmes qui le faisaient tourner avec lenteur au bout de sa corde.

— Le cadeau que je vous ai préparé. Approchez tous, car la suite va vous montrer le pouvoir qu'on peut désormais attendre des nouveaux Rois et des nouvelles Reines de Sharakhaï.

Des dizaines de personnes se rassemblèrent en murmurant. Meryam posa son gobelet sur la table voisine et monta les marches de l'échafaudage. Elle arriva au sommet et se pencha vers les invités avec un sourire que Çeda avait appris à connaître. Le sourire qui indiquait que tout se passait comme elle l'avait prévu et que personne – *personne* – ne pouvait plus l'arrêter. Mais c'était un sourire qu'elle réservait habituellement à ses ennemis, et, ce soir, les gens qu'elle observait avec le plus d'attention étaient ses alliés, les Rois et les Reines de Sharakhaï.

Meryam fendit la tunique de Macide avec la pointe de son anneau de sang, exposant ainsi sa poitrine velue. Puis elle leva la main et lui perça le cou au-dessus de la clavicule.

Çeda était prête à tout pour le libérer, pour lui épargner la souffrance qui n'allait pas tarder à suivre. Elle tira sur ses menottes. Elle serra le poing à maintes reprises pour invoquer le pouvoir du désert. Elle le sentait en elle, mais elle était incapable d'en rassembler suffisamment pour briser ses chaînes. Elle essaya de se lever dans l'espoir de faire quelque chose, n'importe quoi, pour arrêter Meryam, mais la Vierge du Sabre approcha de nouveau et l'immobilisa avec une poigne d'acier.

Meryam remarqua son agitation et sembla alors se rappeler son existence.

— Vous pouvez constater que la nièce de Macide est également présente, déclara-t-elle. Çedamihn la Louve Blanche. La criminelle qui a assassiné plusieurs anciens Rois.

De sombres regards foudroyèrent la jeune femme, mais tous finirent par se reconcentrer sur le spectacle qui se déroulait devant eux. Un mince filet de sang coula de la plaie que Meryam avait ouverte. Il souilla la barbe de Macide et se transforma en encrier dans lequel la Reine plongea un doigt afin de tracer des sigils sur la poitrine du prisonnier.

— Le sortilège que je suis en train de tisser utilise le sang de Macide, et *à travers* ce sang, je vais attirer tous les membres de sa famille. Les racines que vous voyez autour de vous ont fabriqué ce cristal. Elles l'ont nourri de leur essence. Depuis l'époque de Beht Ihman. (Le sigil devenait de plus en plus complexe, couvrant désormais la poitrine et une bonne partie du ventre.) Il est donc juste que le sang de Macide serve à envoyer les Hôtes sans Lune honnis dans les champs en fleur. Il est donc juste que les adicharas se repaissent de leurs âmes et que leur essence nourrisse le cristal.

Meryam traça une ligne supplémentaire et Çeda sentit quelque chose en elle. Une envie, un besoin. Ce fut très vague dans un premier temps, sans direction et sans forme véritable, mais tandis que la Reine continuait à tisser le sortilège, l'appétit se précisa et la présence des arbres tors devint de plus en plus oppressante. Ils brillaient dans le lointain comme des torches dans la nuit, signalant l'emplacement d'un refuge alors que la tempête approchait. Çeda se leva en ayant l'impression qu'il n'existait pas d'endroit plus sûr.

Elle éprouva cependant un étrange malaise. Cette contrainte était très différente des autres, mais la jeune femme était incapable de préciser en quoi. Une petite voix souffla une mise en garde à son oreille.

Le réconfort que tu cherches n’est qu’un mirage et il disparaîtra dès que tu l’atteindras.

Mais les visions n’étaient pas toutes des mirages. Certaines étaient des oasis qui donnaient la vie et qui la protégeaient quand le désert cherchait à tuer. On laissa son bâillon en place, mais on ôta les fers qui entravaient ses poignets et ses chevilles. Elle fit son premier pas. Elle savait que c’était une erreur, mais elle ne pouvait pas résister.

Les spectateurs la regardaient et ils sourirent en comprenant que le sortilège de Meryam allait la conduire dans les champs en fleur. Une fois là-bas, elle s’offrirait aux adicharas qui l’étoufferaient avec leurs branches et la perceraient avec leurs épines avant de boire de son sang.

Elle ne serait pas la seule victime. D’autres étaient attirés comme elle. Les membres de sa tribu. Les membres de la treizième tribu. Des centaines d’entre eux se levaient et marchaient vers les portes de la cité. Certains *couraient* pour atteindre au plus vite les arbres qui les tueraient. Meryam allait réussir d’un coup ce que les Rois de Sharakhaï n’étaient jamais parvenus à accomplir. Elle allait massacrer la treizième tribu en une seule nuit.

Çeda se dirigea vers la gueule sombre d’un tunnel d’un pas lourd et traînant. Elle crut qu’elle l’avait choisi par hasard, puis elle le reconnut. C’était celui que la femme de Sehid-Alaz avait emprunté pour la conduire du lit à sec de la Haddah à la caverne afin qu’elle parle à son époux. Les deux Lances d’argent postées à l’entrée la regardèrent approcher, la première sans réaction, la seconde avec un désarroi surprenant. Aucune des deux ne chercha à l’arrêter. Elle pénétra dans le tunnel et se fondit dans les ténèbres.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 55



Après avoir laissé Ihsan et les autres dans la salle souterraine du collegium, Emre et Lémi le Frêle se rendirent dans une caverne toute proche dans laquelle se trouvaient une quarantaine de guerriers de la treizième tribu et une vingtaine de la tribu des Kadris. Jenise et ses Bouclières étaient prêtes et concentrées derrière les voiles qui dissimulaient leurs visages. Elles tenaient leurs boucliers ronds et leurs sabres à la main. Shal'alara serrait la poignée d'un redoutable cimeterre. Le cheikh Aríz de la tribu des Kadris arborait une expression féroce. Son arc était encordé et un carquois plein de flèches était accroché à sa ceinture. Son vizir, Ali-Budrek, se tenait près de lui, une massue hérissée de pointes dans les mains. Les coupures et les hématomes qui parsemaient son cou depuis la bataille de Mazandir rendaient son expression plus sauvage encore. Il ressemblait à un carcajou blessé protégeant son terrier et ses petits.

— Dans la cité, les choses n'ont pas beaucoup changé depuis notre départ, déclara Emre en allant et venant devant ses troupes. De nouveaux monarques sont assis sur les trônes, mais les fils et les filles règnent comme leurs pères ont régné avant eux. (Quelques sourires sombres fleurirent sur les visages.) Ils veulent nous traiter comme du bétail. Ils croient que nous tremblerons de peur devant eux. Ils croient que tout leur appartient, dans la cité comme dans le désert. Alors non, en vérité, les choses n'ont pas

vraiment changé dans la cité. (Emre fit une courte pause.) Mais elles ont changé dans le désert.

— Oui !

— Les treize tribus sont désormais unies. Nos alliés se sont rassemblés autour de nous afin que nous puissions lutter contre le pouvoir de Tauriyat. Ensemble !

Il leva le poing droit et écarta les doigts aussi largement que possible, comme le faisaient les Kadris en rencontrant un allié. Aríz lui rendit son salut, montrant ainsi les tatouages orange qui couvraient sa main. Ali-Budrek l'imita. Puis tous les autres, qu'ils soient kadris ou khiyanats. Tous levèrent la main, la paume en avant.

Emre garda la sienne levée et croisa le regard de chaque personne qui se trouvait devant lui.

— Ils ont capturé Macide et Çeda.

— Oui ! répondit le chœur des guerriers.

— Allons-nous les abandonner ? Allons-nous laisser les Reines et les Rois de cette ville traiter les nôtres comme bon leur semble ?

— Non !

— Non, car ils nous ont sous-estimés.

Emre tourna sa paume vers son cœur et serra le poing. Un par un, les guerriers l'imitèrent.

— Le temps est venu. Nous allons délivrer notre cheikh et la Louve Blanche afin qu'ils reprennent leur place parmi nous.

S'ils avaient été dans le désert, les guerriers auraient sans doute rugi leur assentiment, mais dans les cavernes un minimum de discrétion était indispensable. Personne ne cria, mais cela ne signifiait pas qu'ils n'étaient pas prêts. Chaque homme et chaque femme regardait Emre avec un sourire féroce et des yeux sauvages.

Dans le brouhaha discret qui précède les explosions de violence, ils quittèrent la caverne et remontèrent les galeries à grandes enjambées. Ils étaient suivis par Ramahd, le duc Hektor, Cicio et leur détachement de chevaliers qaimiriens. Hamzakiir, Meiying et les autres mages de sang avaient pris de l'avance. Emre ne savait pas trop où étaient les trois Rois et leurs Vierges du Sabre, et il s'en fichait. Selon toute probabilité, ils éviteraient de participer aux combats et ne se manifesteraient pas avant que la bataille soit terminée.

Emre était habité par la même détermination que ses camarades, mais il devait bien avouer que les paroles d'Ihsan tournaient toujours dans sa tête. « Les arbres, Emre. Les arbres tors. *C'est là que vous devez être.* » Une partie de lui avait envie de suivre ce conseil et de se rendre dans les champs en fleur au cas où Çeda s'y trouverait vraiment. Peut-être même l'aurait-il fait si ce n'avait été Ihsan qui le lui avait donné.

Lémi le Frêle, qui tenait une lanterne, le regarda à plusieurs reprises tandis qu'ils couraient.

— Il y a un problème ?

Emre faillit éclater de rire.

— Lémi ! est-ce que tu pourrais me citer *une chose* qui ne soit pas un problème ?

La plaisanterie ne satisfit pas le colosse.

— Tu sais la tête que je fais quand je n'arrive pas à savoir si je fais ce qu'il faut faire ?

Emre haussa les épaules.

— Je crois, oui. Et alors ?

— Eh bien ! tu fais la même tête en ce moment.

C'était une invitation à confesser ses craintes, mais Emre la déclina sans un instant d'hésitation. Lémi ne pouvait pas comprendre.

Mais, alors que le tunnel tournait et que le sol se redressait en pente douce, le colosse le surprit.

— Et si Ihsan disait la vérité ? Et si le livre dit vraiment que tu la trouveras dans les champs en fleur ?

Ils slalomèrent entre des colonnes de pierre naturelles. Les guerriers qui marchaient devant éclairaient le chemin en brandissant des lanternes sourdes. Ce fut à ce moment qu'Emre ralentit, puis s'arrêta.

Dieux ! ô dieux ! est-ce que je n'ai pas fait une terrible erreur ? Est-ce que je n'aurais pas dû aller là où Ihsan m'a dit d'aller ?

Lémi le Frêle, qui s'était arrêté un peu plus loin, approcha en tenant sa lanterne d'une main. Emre n'avait jamais lu autant de compassion sur son visage.

— On va à la caverne, déclara le colosse sur un ton grave. Si Çeda y est, on la sauvera. Mais si elle se retrouve dans les champs en fleur, qui est-ce qui l'aidera ?

Emre eut l’impression de recevoir un coup de gourdin sur la tête, comme s’il venait de comprendre qu’il avait condamné son amie à mort. Sans se rendre compte qu’il avait déjà pris sa décision, il se remémora les paroles d’Ihsan.

— Un dragon de cristal, marmonna-t-il tandis que les lumières des autres lanternes et les bruits de pas s’éloignaient. Ihsan a dit que Çeda sortait de la gueule d’un dragon de cristal. Qu’est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

Lémi lui tendit sa lanterne, puis recula. Sans quitter Emre des yeux, il se frappa la poitrine avec une énorme main comme s’il marquait le rythme de son pouls.

— Suis ton cœur, Emre.

Puis il pivota et rejoignit les autres au petit pas. Il ralentit le temps de jeter un dernier coup d’œil par-dessus son épaule.

— Sauve la demoiselle en danger, Emre.

Emre regarda la silhouette massive s’éloigner et rattraper le reste du groupe. Les échos de leurs pas s’estompèrent et il se retrouva seul dans la caverne. Des gouttes d’eau s’écrasaient par terre dans un bruit sec qui se répercutait dans les ténèbres au-delà du faible cercle de lumière de la lanterne.

Un dragon de cristal. La gueule d’un dragon de cristal.

Une goutte tombait. Son écho s’évanouissait. Ce bruit le fit songer à la Haddah dont le lit était à sec pendant la plus grande partie de l’année. Puis il se rappela le jour où Macide et lui étaient descendus dans les catacombes d’un palais perdu dans le désert pour trouver un mage de sang. Son cœur bondit dans sa poitrine.

Il leva la lanterne devant lui, pivota sur les talons et s’élança.

Emre courait le long du lit asséché de la Haddah, à moins d’un quart de lieue des champs en fleur. Le vent hurlait. Une tempête faisait rage et les rideaux de sable étaient si denses que la lanterne sourde n’éclairait pas à plus d’un mètre. Mais il continuait. Il concentrait le rayon lumineux devant lui, cherchant l’entrée du tunnel qui lui avait permis de pénétrer dans le palais caché du Roi Külaşan avec Macide et un commando d’Hôtes sans Lune.

Il crut la trouver une bonne dizaine de fois, mais ce n'étaient que des dépressions dans le sable.

— Alors là, tu as vraiment merdé, Emre.

Non seulement il avait abandonné ses camarades juste avant la bataille, mais il s'était lancé dans une quête au terme de laquelle il errerait sans fin dans les champs en fleur. Çeda allait être victime d'un infâme sortilège, sa tribu allait être massacrée dans la caverne qui s'étendait sous le palais du soleil et il ne pourrait rien faire pour les aider.

Et puis il aperçut quelque chose le long du lit du fleuve, une ouverture qui ressemblait à une plaie laissée par la lame d'un sabre. Il approcha tant bien que mal et vit qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. L'entrée de la galerie qu'il avait empruntée avec Macide des années plus tôt. Il aurait à peine été surpris de voir Çeda en émerger, mais il n'y avait malheureusement personne. Une fois de plus, il eut l'impression d'avoir commis une terrible erreur.

Il entendit un son par-dessus les hurlements du vent, cadencé et métallique, accompagné de chocs sourds. Des bruits de pas. Des soldats en marche.

Il éteignit aussitôt la lanterne, s'allongea sur le ventre et rampa vers l'entrée du tunnel. Les cristaux qui parsemaient le sol accrochaient son armure, son arc et son carquois plein de flèches. Il savait qu'ils étaient tranchants comme des rasoirs, mais il était si pressé qu'une dizaine d'estafilades zébrèrent bientôt ses mains et ses poignets.

Il continua à ramper jusqu'à ce que les bruits de pas occultent celui du vent. Il aperçut la lumière d'une lanterne et se figea. Il distingua des jambes. Trois soldats se tenaient à l'entrée du tunnel bas de plafond. Ils parlaient en miréen. Emre n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils disaient, mais il n'eut aucun mal à deviner ce qu'ils faisaient là. Il avait aperçu le faisceau lumineux de sa lanterne et ils craignaient d'avoir été découverts par des soldats sharakhiens. Ils se demandaient ce qu'ils allaient faire.

Leur lanterne s'inclina et éclaira l'intérieur de la caverne. L'air était chargé de poussière et Emre était en partie caché par les inégalités du sol.

Les Miréens échangèrent de nouvelles paroles, puis des ordres retentirent. La lanterne se souleva et s'éloigna. Quelques minutes plus tard, Emre entendit le bruissement régulier de soldats marchant à vive allure, puis des claquements de sabots. D'étranges créatures mugirent et barrirent.

Un bref éclat de lumière bleutée éclaira une patte antérieure qui semblait appartenir à un lézard géant. Puis les bruits s'éloignèrent et Emre se redressa avec prudence.

Que devait-il faire ? S'il attendait, il trouverait peut-être Çeda, mais peut-être était-elle sortie, peut-être se dirigeait-elle déjà vers les champs en fleur. Il pouvait partir à sa recherche, mais où aller ? Les chances de la trouver étaient minces, même s'il écumait les bosquets d'adicharas jusqu'au petit matin.

Chassant la crainte d'être découvert, il ralluma sa lanterne et projeta le faisceau lumineux dans la caverne en priant pour que Çeda apparaisse. Il eut l'impression que le temps ralentissait et accélérait à la fois.

Elle est déjà passée, soufflait une voix à son oreille. *Elle a déjà franchi la gueule hérissée de cristaux.*

Lorsque cette crainte se transforma en certitude, Emre fit demi-tour et affronta la tempête pour se diriger vers les champs en fleur. Il marchait depuis quelques minutes quand il aperçut une lumière à travers le brouillard de sable. Ce ne fut d'abord qu'une vague tache ambrée, mais tandis qu'il se rapprochait elle se transforma en points pâles et distincts. Les fleurs blanc-bleu des adicharas scintillaient comme il ne les avait jamais vues scintiller. Par le doux baiser de Goezhen ! les branches semblaient être devenues folles ! Elles s'agitaient, s'entrechoquaient, grinçaient et cliquetaient. Emre eut l'impression qu'une armée de squelettes – celle des sacrifiés qui étaient morts dans les bras des adicharas – avaient émergé de leurs tombes de sable pour danser entre les arbres.

Le jeune homme longea plusieurs bosquets, terrifié à l'idée de s'aventurer à l'intérieur. Il craignait de manquer Çeda s'il s'enfonçait entre les arbres. Et il était convaincu que les branches s'enrouleraient autour de lui et le broieraient impitoyablement s'il approchait trop.

Il était figé par l'indécision depuis un certain temps quand un bruit couvrit le souffle du vent et les claquements des branches. Un long hurlement empreint de tristesse. Par tous les dieux ! un asir. Emre se dirigea vers l'endroit où il devait se trouver en songeant que Çeda ferait sans doute de même. Puis il en entendit un autre. Et un autre. Les adicharas les avaient-ils appelés ? Quelque chose les avait-il attirés là ?

Emre se dirigea vers le point d'origine du cri le plus proche en longeant les arbres. Au bout d'un moment, il arriva à la lisière du bosquet et n'eut

pas d’autre choix que de pénétrer à l’intérieur.

Il leva sa lanterne et regarda autour de lui en se protégeant des bourrasques de sable, puis rassembla son courage et se glissa entre deux arbres. Il s’accroupit aussi bas que possible en s’attendant à être saisi par les branches, mais rien ne se passa. Il fallait rester prudent, mais il n’avait rien à craindre des épines empoisonnées tant qu’il gardait ses distances.

Il arriva dans une clairière. Un asir – qui avait jadis été un homme – était agenouillé devant un adichara qui s’agitait avec beaucoup moins d’énergie que ceux qui l’entouraient. Ses fleurs étaient ternes. L’asir portait une couronne. Par tous les dieux ! c’était Sehid-Alaz. Il semblait se préparer à faire quelque chose. Quand Emre arriva près de lui, il ne bougea pas, mais il cessa de hurler.

— Que se passe-t-il, grand-père ? demanda le jeune homme.

Sehid-Alaz contemplait l’adichara malade avec des yeux chassieux.

— Ils nous appellent, Emre Aykan’ava. (Sa voix rauque n’était pas très différente des hurlements glacés du vent entre les arbres.) Ils nous appellent et nous venons.

— Mais ce ne sont pas les adicharas qui vous appellent. C’est la Reine Meryam. Elle a lancé un sortilège.

— Je sais, mais quelle importance en fin de compte ? Notre heure est venue. Elle nous offre un chemin vers les champs lointains. Pourquoi ne le prendrions-nous pas ?

Il était penché au-dessus de ses genoux et se balançait comme un enfant qui essaie de se convaincre que les asirim ne viendront pas le chercher pendant la nuit de Beht Zha’ir, qu’il survivra et verra le soleil se lever. Il avait presque abandonné tout espoir.

Presque, songea Emre. *Mais pas tout à fait. C’est bien pour ça qu’il ne s’est pas encore jeté dans les branches de l’adichara.*

— Vous pensez à ce qui s’est passé à Mazandir. (Les balancements de Sehid-Alaz gagnèrent en intensité.) Vous êtes en colère parce que vous avez l’impression d’avoir été abandonné par les enfants de la tribu.

— Tu n’es pas un enfant de la treizième tribu, dit l’asir.

— Vous dites cela parce que vous pensez qu’il n’y a rien de plus important que les liens de sang. (Il posa les mains sur les épaules de Sehid-Alaz.) Mais ce n’est pas vrai. Vous êtes une partie de moi. Comme tous les autres asirim.

Sehid-Alaz tourna la tête et le regarda en pleurant.

— Je t’ai trahi, dit-il. Je n’aurais pas dû fermer les yeux quand Hamid a essayé de te tuer. (Il fit un geste en direction de l’arbre malade, et son visage se déforma sous le coup de la douleur et du regret.) Regarde ce que nous sommes devenus.

— Vous devez résister ! dit Emre en attirant l’asir contre sa poitrine. Vous devez *vous battre*, mon Roi.

— Laisse-le, dit une voix.

Emre sursauta et tourna la tête.

Souffle du désert ! une silhouette se dressait devant un rideau d’adicharas comme une déesse faite d’écorce, de branches, de fleurs et d’épines.

Çeda.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 56



Ramahd, Cicio et Davud avançaient côte à côte dans le long tunnel sombre qui s’étendait sous la cité. Ils étaient suivis par Basilio qui avait demandé la permission de les accompagner et de se battre avec eux. Ramahd avait failli refuser, mais le diplomate avait de bonnes raisons d’en vouloir à Meryam et Alu savait combien ils manquaient de guerriers. Il avait donc fini par accepter. Le duc Hektor et le comte Mateo fermaient la marche avec les chevaliers et les soldats qui avaient choisi le camp de Ramahd.

Meiying avait quitté le groupe un peu plus tôt afin de couvrir leur approche. Hamzakiir avait fait de même, mais pour s’occuper de Meryam.

— Attendez mon signal, avait-il dit à Ramahd avant de disparaître. Soyez sûr qu’elle aura pris ses précautions.

Il avait donné le même avertissement aux Rois, à Emre et à ses guerriers. Ils devaient trouver le moyen de neutraliser la Reine, avait-il dit. Et c’était précisément ce qu’il était allé faire.

Une vague lumière apparut devant eux. Ils franchirent un coude et aperçurent une poignée de Lances d’argent avec des lanternes. Une patrouille chargée de s’assurer que personne n’approcherait de la caverne

sans être repéré. Ramahd et ses camarades s'arrêtèrent tandis que Davud poursuivait son chemin à pas de loup. Plus l'espace le séparant des soldats diminuait et plus la lumière des lanternes semblait se détourner du jeune homme.

Il se glissa derrière une Lance d'argent et souffla quelques mots à son oreille. L'homme s'effondra comme un sac de sable sur le sol couvert de racines spongieuses. Un de ses camarades se tourna et se pencha sur lui pour voir ce qui lui arrivait. Davud refit ce qu'il avait fait avec le premier. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils soient tous à terre. Ramahd entendit de doux ronflements tandis qu'il passait près d'eux avec le reste de son groupe.

Au cours des jours qui avaient précédé, le Qaimirien avait craint qu'ils ne soient pas assez nombreux pour entreprendre une telle opération. Il pouvait compter sur le duc Hektor, une vingtaine de combattants expérimentés et une cinquantaine de guerriers khiyanats et kadris, mais cela lui semblait loin d'être suffisant pour défier Meryam. Et puis les Rois les avaient rejoints avec plusieurs Vierges du Sabre et un petit détachement de Lances d'argent, portant ainsi leur effectif à plus de cent lames. Ramahd en aurait préféré davantage, mais avec l'arrivée des flottes ennemies et l'agitation que cela avait suscitée, il estimait qu'ils avaient désormais de bonnes chances de capturer Meryam.

Ils éteignirent les lanternes des soldats endormis et se remirent en route dans les tunnels obscurs, guidés par la faible lueur argentée du sortilège d'orientation de Davud. Ils aperçurent bientôt une inquiétante lumière blanche qui gagna en intensité tandis qu'ils approchaient de l'extrémité de la galerie. Ramahd découvrit alors l'immense caverne dont il avait tellement entendu parler.

Un autre groupe de Lances d'argent montait la garde à la sortie du tunnel. Davud murmura à l'oreille de chacune d'entre elles et elles se figèrent. De loin, elles semblaient toujours sur le qui-vive, mais elles n'esquissèrent pas le moindre geste lorsque Ramahd et ses camarades approchèrent. Et elles ne réagirent pas davantage quand le Qaimirien se glissa derrière l'une d'entre elles et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Le cristal était impressionnant. Après le long chemin dans les tunnels obscurs, le Qaimirien avait du mal à le regarder. Macide se balançait au-dessus, pendu par les chevilles, la poitrine nue et striée de rouge. Le cristal

était d’une blancheur aveuglante avec des reflets violets, mais le sang du cheikh de la treizième tribu l’avait maculé de sang et il ressemblait désormais à un instrument contondant ayant servi à perpétrer un meurtre.

Un peu plus loin, une foule d’environ trois cents personnes était rassemblée autour de tables. Des Rois et des Reines, des vizirs et des viziras, des seigneurs et des dames. Tous étaient venus assister à la chute de Macide Ishaq’ava et des Hôtes sans Lune.

— Regardez-moi ça, grogna Cicio. On dirait un putain de banquet.

Il avait raison. Malgré l’aspect irréel du spectacle, ces gens se repaissaient des souffrances de Macide avec un naturel déconcertant. Ramahd ne portait pas le cheikh dans son cœur – bien loin de là –, mais il avait renoncé à ses désirs de vengeance lente et douloureuse. Ce n’était visiblement pas le cas de Meryam. La Reine s’adressait à la foule rassemblée devant elle. Elle s’interrompait souvent pour lever la tête et regarder Macide, comme si elle admirait le chef-d’œuvre de sa vie.

Elle semblait en bonne santé. Elle était même rayonnante, comme si elle était redevenue celle qu’elle avait été jadis. Mais Ramahd savait que ce n’était qu’un mirage. Il perça l’illusion et vit ce qu’il y avait de l’autre côté : une femme qui avait déjà un pied dans la tombe. Il suivit les contours du sortilège et découvrit qu’il ne se limitait pas à elle. Il englobait également Prayna, Esrin et neuf autres mages de sang de l’Enclave. Il lui faudrait un moment pour le neutraliser, et les mages risquaient de s’apercevoir de quelque chose. C’était pour cette raison que Hamzakiir lui avait demandé d’attendre.

— Où est-il ? souffla-t-il à Davud.

— Je ne sais pas… (Le jeune homme pointa le doigt vers les parois de la caverne.) Mais nous ne pourrons pas attendre très longtemps.

Ramahd se demanda ce qu’il voulait dire, et puis il comprit. Les racines s’étiolaient, se recroquevillaient et se desséchaient dans une vague mortelle qui progressait vers le cristal.

Meryam pointa le doigt vers l’une d’elles.

— Voyez ! lança-t-elle d’une voix forte. En ce moment même, ceux qui partagent le sang de Macide, les infâmes Hôtes sans Lune, quittent Sharakhaï pour se rendre dans le désert. Ils répondent à l’appel des champs en fleur et vont se jeter entre les branches des adicharas. Leurs âmes

empoisonnées tuent les arbres alors que les arbres les tuent. La cité sera bientôt débarrassée de ses pires fléaux.

— Mer et pierre ! souffla Ramahd.

Il aurait voulu intervenir, mais il ne savait pas par où commencer. Le sortilège était d'une complexité et d'une force stupéfiantes. Il était mille fois plus compliqué que tout ce que Meryam avait pu faire auparavant. Et il avait sûrement agi sur les membres de la treizième tribu qui composaient le groupe d'Emre.

— C'est à nous maintenant, souffla Davud en arrivant à la même conclusion.

— À nous et aux Rois, dit Ramahd.

Leur nombre venait d'être réduit d'un bon tiers. Dans le meilleur des cas, ils pouvaient compter sur soixante âmes vaillantes pour affronter les deux cents personnes armées qui se trouvaient dans la caverne. Ramahd hésita. Une partie de lui le poussait à charger et à infliger autant de dégâts que possible en profitant de l'effet de surprise. Une autre lui conseillait d'attendre que le Roi Husamettín se lance à l'attaque et le dispense ainsi de faire un choix.

Cicio, le visage sombre, posa la question à laquelle son maître n'arrivait pas à répondre.

— On y va ou pas ?

Ramahd secoua la tête.

— On attend. Il y a encore une chance que Hamzakiir puisse nous donner un coup de main.

C'était une véritable torture que de regarder les racines flétrir. Ramahd était certain que la mort de chacune d'entre elles correspondait à la mort d'une personne. Ou de plusieurs. En ce moment même, des dizaines de malheureux périssaient, provoquant ainsi le dépérissement des arbres et l'étiolement des racines dans la caverne.

— Est-ce que tu es toujours invisible à leurs yeux ? demanda Ramahd à Davud.

— Oui. Mais le sort se dissipera quand les combats commenceront.

Le Qaimirien hocha la tête, puis se tourna vers le duc Hektor, le comte Mateo et le groupe de soldats qaimiriens – trente âmes qui ne connaissaient que trop bien les champs de bataille. Tous le regardèrent, prêts à obéir à ses ordres. À cet instant, un claquement sec retentit dans l'air froid. Tout le

monde tourna la tête et vit une fissure verticale blanche à la surface du cristal.

Les invités hoquetèrent et montrèrent la fêlure du doigt.

— Gardez votre calme, dit Meryam. Tout cela est parfaitement normal.

La jeune femme était très douée pour cacher ses émotions. Personne ne se rendit compte de rien, mais Ramahd sentit la tension dans sa voix. Elle n'avait pas prévu que le cristal se briserait de la sorte.

Il se passa alors quelque chose d'incroyable. Meryam – la *véritable* Meryam – recula tandis que son double magique *avançait* vers le cristal. D'un geste de la main, l'illusion invita les convives à approcher. Ils obéirent avec des expressions et des mouvements qui trahissaient un mélange de peur et de curiosité. Prayna, Esrin et les mages de sang se dédoublèrent à leur tour. Leurs images se joignirent à la foule tandis que les originaux se glissaient derrière les Rois et les Reines.

Prayna toucha la nuque de la Reine Sunay. Esrin celle du Roi Umay et un troisième mage celle de la Reine Nayyan. Chaque fois, une image du monarque apparut et se dirigea vers le cristal tandis que l'original restait figé devant le mage, le visage dénué de toute expression.

— Ça commence, dit Ramahd à Cicio. Meryam et sa clique sont en train de dominer les Rois et les Reines de Sharakhaï.

Il y avait un mage pour chaque Roi et chaque Reine. À l'aide de leurs anneaux de sang, ils percèrent le poignet de leur proie et sucèrent son sang. Meryam se plaça derrière Alaşan qui était sans doute le monarque le plus influent de tous, une sorte de Roi des Rois.

Le cristal craqua de nouveau, plus fort que la fois précédente. Plusieurs personnes reculèrent avec une expression apeurée.

Meryam perça le poignet du Roi Alaşan, se pencha en avant et pressa ses lèvres contre la plaie, mais, alors qu'elle buvait son sang, elle se figea soudain. Puis elle commença à se convulser et elle s'effondra. Toutes les illusions s'évanouirent.

Voilà ! c'était la surprise que Hamzakiir avait préparée.

— Maintenant ! lança Ramahd.

Il s'élança vers le centre de la caverne et fonça droit sur Meryam. Ses hommes le suivirent en poussant un terrible rugissement.

Les Rois Husamettín, Cahil et Ihsan émergèrent d'un autre tunnel avec Sümeya, Yndris, Kameyl et un groupe d'une vingtaine de Lances d'argent.

Les gardes qui surveillaient la caverne, comprit Ramahd. Husamettín avait dit qu'il essaierait de les rallier à leur cause. Il y était apparemment parvenu.

— À moi, Vierges ! cria le Roi des Lames. (Il leva Baiser de la Nuit et la pointa vers Meryam.) Joignez-vous aux véritables Rois de Sharakhaï et battez-vous contre l'usurpatrice !

Les Vierges les plus proches hésitèrent. Il avait peut-être convaincu les Lances d'argent, mais Ramahd doutait qu'il réussirait à faire de même avec les guerrières d'élite de Tauriyat. L'une d'elles se détacha pourtant de ses camarades et avança vers lui. Puis une autre. Et une autre. Une main complète se rassembla autour du Roi des Lames.

La Reine Sunay, qui se tenait toujours près de Prayna, les yeux vitreux, se tourna vers les autres guerrières et hurla :

— Protégez vos Rois et vos Reines !

Le cri sembla réveiller les soldats rassemblés autour du cristal. Ils n'attaquèrent pas, mais ils resserrèrent leurs rangs tandis que Ramahd et ses hommes approchaient.

— Déposez vos armes, et aucun mal ne vous sera fait, lança le seigneur qaimirien.

Husamettín et son groupe le rejoignirent.

— Faites ce qu'il dit ! Vous tous ! gronda le Roi des Lames.

Prayna écarta les mains et projeta une boule de lumière aveuglante vers Husamettín.

Mais Ramahd était prêt et le projectile magique se volatilisa avant d'atteindre sa cible. Un homme apparut derrière Prayna et lui toucha alors la nuque comme elle l'avait fait avec la Reine Sunay quelques minutes plus tôt. La mage de sang s'effondra. L'homme avança vers Ramahd d'un pas tranquille tandis que son corps se transformait. Il devint plus grand. Sa barbe poussa et vira au gris. Son visage s'allongea. Sa peau se plissa et se couvrit de taches sombres. Hamzakiir s'arrêta et se tourna vers la foule rassemblée autour du cristal.

— Je vous ai dit de déposer vos armes ! cria Ramahd.

Les soldats et les Vierges se regardèrent. Certains tournèrent la tête vers Meryam qui gisait à terre, secouée par des spasmes. D'autres semblaient plongés dans un profond débat intérieur.

Puis, par la grâce d’Alu, ils obéirent. Les Lances d’argent lâchèrent leurs armes et leurs boucliers. Les Vierges du Sabre déposèrent leurs lames d’ébène.

Ils avaient réussi. Ils avaient vraiment réussi.

Un nouveau craquement brisa le silence, et tout le monde tourna la tête vers le cristal. Une fissure transversale venait d’apparaître.

Le Roi Ihsan pointa son poignard vers Macide.

— Libérez-le !

Kameyl grimpa au sommet de l’échafaudage, son shamshir à la main. Au lieu de descendre le cheikh petit à petit, elle leva son arme et trancha la corde à laquelle il était pendu par les pieds. Macide tomba sur le cristal, glissa sur sa surface humide et s’écrasa avec un bruit étouffé sur les racines spongieuses qui couvraient le sol.

Alors que Ramahd se dirigeait vers lui, il leva la tête et cligna des paupières avec lenteur. Son visage était couvert de plaies et de sang. Il resta silencieux pendant une éternité, puis ouvrit la bouche et parla d’une voix rauque.

— Nous nous retrouvons enfin.

Ramahd avait imaginé que ce moment serait cathartique, qu’il le libérerait de la douleur, de la tristesse et des doutes qui le harcelaient depuis si longtemps. Il s’était trompé. Il n’y eut pas de délivrance. Yasmine et Rehann devaient être vengées, mais à cet instant il ne pensait à rien d’autre qu’au néant qui l’habitait depuis leur disparition.

Un lourd silence s’abattit dans la caverne et le Qaimirien sentit des pulsations régulières qui gagnaient en intensité. Puis des cris montèrent des tunnels qui se trouvaient de l’autre côté du cristal. De terribles hurlements de douleur. Des Lances d’argent jaillirent des galeries et s’égaillèrent en jetant des coups d’œil terrifiés par-dessus leurs épaules.

Une odeur de putréfaction et de pourriture envahit la caverne. Ramahd sentit son ventre se contracter, puis il eut l’impression que son âme se fendait en deux, comme si un démon venait de se réveiller en lui. Il connaissait cette sensation. Et il connaissait la créature qui en était à l’origine.

— Puissant Alu ! non ! souffla le duc Hektor à côté de lui.

L’instant suivant, la gigantesque silhouette de Guhldrathen apparut. L’ehrekh mort-vivant émergea du tunnel et se redressa. Ses queues

s’enroulèrent et se tortillèrent. Ses côtes étaient largement écartées et sa cage thoracique ressemblait désormais à un grotesque présentoir d’organes en décomposition. Sa peau marbrée et putréfiée avait la couleur du sable après le crépuscule. Ses yeux blancs et vitreux ne conservaient qu’un vague soupçon de leur ancien éclat jaune acide.

L’ehrekh se dressa de toute sa taille et son regard maléfique se posa sur Ramahd.

Puis il chargea.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 57



Çeda regarda Emre se redresser près de Sehid-Alaz dans le bosquet d'adicharas. Elle avait senti que son peuple était attiré par les arbres tors, mais elle ne s'était pas rendu compte que cette attraction s'exerçait également sur les asirim. C'était pourtant évident. Elle, ses frères et ses sœurs n'étaient-ils pas les descendants de ces âmes maudites et tourmentées ?

— Çeda ?

Le visage d'Emre exprimait une profonde inquiétude. Son regard allait et venait entre elle et Sehid-Alaz. C'était la voix de l'asir qui l'avait appelée quand elle était sortie de la caverne et avait remonté le lit à sec de la Haddah. Elle l'avait suivie et avait eu la surprise de découvrir Emre. C'était un cadeau des Fileuses du Destin. Emre serait là à la fin. Elle pourrait le prendre une dernière fois dans ses bras. Elle pourrait lui dire au revoir avant d'être emportée.

— Çeda, est-ce que tu m'entends ?

Elle regarda l'adichara devant lequel Sehid-Alaz était agenouillé. Comme tant d'autres, il était malade, à l'agonie. Il était prêt à être libéré,

prêt à écrire la fin de cette grande histoire d'amitié, de douleur et de sang. Comme Sehid-Alaz. Comme tous les asirim.

— Çeda !

Elle avait l'impression que son corps était en plomb, mais elle réussit à tourner les yeux vers son ami.

— Tu ne peux rien faire pour empêcher ça, Emre, dit-elle en faisant un pas en avant.

— Écoute-moi ! (Il s'interposa entre l'arbre et la jeune femme.) *Écoute-moi*, Çeda ! Tout ça, c'est l'œuvre de Meryam !

— Meryam n'est qu'un rouage de la machine. Ce jour est l'aboutissement d'un long processus. Les dieux y travaillent depuis des siècles. Crois-tu vraiment pouvoir les arrêter et les empêcher d'arriver à leurs fins ?

— Oui ! Et tu le croirais aussi si tu n'étais pas sous l'influence du sortilège de Meryam. Elle se sert de Macide. Elle se sert de son sang. Du lien familial qui vous unit. C'est pour ça que tu es venue ici.

Il fit un geste en direction des arbres les plus proches. Dans le lointain, le cri suraigu d'un asir monta vers le ciel.

— C'est pour ça que vous êtes *tous* venus ici ! poursuivit Emre.

Çeda sentit l'asir qui avait hurlé. Une créature qui avait jadis été une femme. Elle venait de se glisser dans les bras des adicharas.

Un nouveau cri retentit, beaucoup plus près. Ce n'était pas celui d'un asir, mais d'un homme de soixante étés. Un lointain cousin de Macide, un lointain cousin de Çeda qui répondait lui aussi à l'appel. La jeune femme en entendit d'autres le long de l'anneau que les champs en fleur formaient autour de Sharakhaï. Des âmes succombaient au désir, au besoin de s'offrir aux arbres tors et de trouver enfin la paix.

Tous ressentaient ce que Çeda ressentait : la douleur intérieure des adicharas qui résonnait dans le cœur des asirim. Les bosquets avaient été témoins de tant de souffrances que même les arbres étaient impatients d'en finir.

Elle avança d'un nouveau pas sans même s'en rendre compte.

Emre se précipita vers elle et la saisit par les épaules pour l'arrêter.

— Çeda, tu dois *résister*. (Il jeta un coup d'œil à Sehid-Alaz qui était toujours à genoux.) Vous devez tous les deux résister !

Il ne pouvait pas imaginer à quel point l'appel était puissant. De plus en plus d'arbres mouraient dans les champs en fleur, et plus il en mourait, plus le poids des morts pesait sur les vivants. C'était un cycle qui s'autoalimentait et qui s'intensifiait petit à petit.

— Ne la laisse pas te contrôler ! cria Emre. (Son avertissement n'eut pas plus d'effet que s'il l'avait adressé aux arbres.) Ne laisse pas Meryam gagner !

— Je suis désolée, Emre. Tu arrives trop tard.

— Çeda, écoute-moi. (Il la serra par les épaules pour l'empêcher d'aller plus loin, puis la secoua jusqu'à ce qu'elle lève les yeux vers lui.) Tu te souviens quand ta mère est partie dans les champs en fleur ? Tu te souviens quand on a observé les étoiles ensemble ?

Le regard de Çeda glissa vers les fleurs. Comme elles brillaient. Elles lui rappelaient la nuit à laquelle Emre faisait référence. Il était venu chez elle alors que le soleil se couchait, quelques minutes après le départ de sa mère, Ahya. Elle était sûre qu'il avait attendu devant son immeuble. Qu'il avait attendu de la voir partir.

Emre avait neuf ans, Çeda huit. Cela s'était passé quelques mois avant que les Rois tuent Ahya. Ils s'étaient couchés sur le lit que Çeda partageait avec sa mère et s'étaient serrés l'un contre l'autre, terrifiés. Pour une raison étrange, les asirim s'étaient rassemblés dans le quartier misérable dans lequel Ahya et sa fille s'étaient installées quelques semaines plus tôt. Ils n'étaient cependant pas restés très longtemps. Ils avaient pris les offrandes et étaient retournés dans les champs en fleur avant que les lunes se lèvent. Lorsque le silence était revenu et que la peur avait reflué, Çeda avait entraîné Emre sur le toit de l'immeuble. Là, elle avait étendu une couverture et ils s'étaient allongés l'un contre l'autre. Ils avaient contemplé les lunes jumelles et les myriades d'étoiles.

— Tu crois que Sukru marque des gens dans le désert ? avait demandé Emre.

— Pourquoi il ferait ça ?

Elle avait senti Emre hausser les épaules.

— Je trouve que ce n'est pas juste que ce soient toujours des habitants de Sharakhaï qui meurent.

— Tu as peut-être raison, mais les offrandes sont des paiements, non ? Plein de gens seraient morts si Suad et les tribus du désert avaient attaqué

Sharakhaï.

Dans le bosquet, Çeda chassa ces souvenirs et se ressaisit.

— C'était il y a des années, Emre.

— C'était *hier*, Çeda. Tu m'entends ? C'était *hier*.

À bien des égards, il avait raison. Elle avait aimé sentir son épaule contre la sienne. Elle avait frémi d'excitation quand il avait pointé le doigt vers le ciel et lui avait parlé des constellations.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit ? demanda Emre. Quand je t'ai parlé des étoiles.

Çeda sentit des larmes rouler sur ses joues. Les histoires que la mère d'Emre lui avait racontées avant sa mort. Elles étaient différentes de celles d'Ahya, et de celles qu'elle avait lues dans les livres, mais elle les avait adorées quand même.

— J'ai dit qu'elles me donnaient l'impression d'être très forte.

— Oui, mais *pourquoi* ? Pourquoi m'as-tu dit ça ?

— J'ai dit que je me sentais comme si nous pouvions écrire l'avenir. Comme si nous pouvions l'écrire comme nous l'entendions. Comme si nous pouvions apporter la justice à ceux qui en avaient besoin. Comme si nous pouvions libérer ceux qui étaient opprimés.

— Oui ! (Emre prit ses mains et les serra.) Et nous pouvons encore le faire, Çeda. Nous pouvons encore écrire notre avenir.

Il hocha la tête en direction de Sehid-Alaz. L'asir était plié en deux, le front sur le sable. Ses griffes raclaient le sol en grès près du pied de l'arbre.

— Nous le pouvons tous.

Mais Emre ne comprenait pas. Il n'entendait pas l'appel des adicharas. Il n'imaginait pas le poids de siècles de douleurs. Çeda comprenait, elle. Sehid-Alaz également. Ils comprenaient cette vérité évidente : en s'offrant aux arbres, ils effaceraient le passé. Comme s'il n'avait jamais existé.

— Çeda.

La jeune femme ne répondit pas. Elle avait les yeux rivés sur l'arbre. Emre attira ses mains contre sa poitrine, juste au-dessus de son cœur.

L'appel de l'adichara était fort, mais la peau d'Emre était si chaude. Il en avait toujours été ainsi, même quand ils étaient enfants. Combien ses caresses lui avaient manqué au cours des dernières années. Combien elle avait eu envie de raviver la flamme de leur amour.

Derrière Emre, Sehid-Alaz se leva et fit un pas vers l'arbre.

— Arrêtez ! cria Emre. Sehid-Alaz, arrêtez !

Elle lut le terrible dilemme dans les yeux du jeune homme. Il voulait se précipiter vers l'asir pour le protéger, pour l'empêcher de se sacrifier, mais il ne voulait pas la lâcher.

Alors que Sehid-Alaz s'arrêtait et que les branches commençaient à s'enrouler autour de lui, Emre plongea son regard dans celui de Çeda.

— Sur ce toit, nous pensions que Beht Zha'ir était le prix à payer aux dieux pour l'aide qu'ils nous avaient apportée. Cette idée ne nous plaisait pas, mais nous pensions que c'était la vérité. Nous ne savions pas à l'époque, mais nous savons maintenant ! Nous *savons* que c'est un mensonge. Nous savons que cette date marque un jour d'infamie, le jour où les Rois ont sacrifié leurs frères et leurs sœurs dans leur seul intérêt.

Les branches enlacèrent Sehid-Alaz, puis le serrèrent de plus en plus fort. Çeda aurait voulu l'aider, mais elle en était incapable.

Voilà ce qu'on doit ressentir, songea-t-elle. *Voilà ce que les asirim ressentent depuis des générations. Ils connaissent la vérité. Ils la connaissent depuis toujours, mais ils sont soumis à la volonté d'un autre.*

Les yeux d'Emre étaient pleins de larmes. Il était si gentil, si prévenant. Elle avait envie de passer la main dans ses cheveux. Elle avait envie de le prendre dans ses bras et de lui dire que tout irait bien quand elle ne serait plus là.

— Tu ne le sais peut-être pas, dit-il, mais je t'ai entendue dans la cabine. Tu as dit que je ne pouvais pas partir maintenant. Que notre aventure ne faisait que commencer. (Il frotta les articulations de ses doigts avec le pouce.) Il est temps d'écrire la fin de cette histoire, Çeda. Faisons-le. Faisons-le ensemble.

La jeune femme frissonna de la tête aux pieds. Elle n'aurait jamais pensé… elle n'avait pas imaginé un seul instant qu'il pouvait l'entendre. Elle l'avait espéré, certes, mais elle n'y avait jamais cru. Un flot de larmes s'échappa de ses yeux. Elle voulait faire ce qu'il disait. Elle voulait écrire leur histoire, ensemble, mais…

— C'est trop fort, Emre. L'appel des arbres est trop fort.

— Je sais. (Il l'attira contre lui.) Mais reste avec moi quand même. Reste ici.

Elle sentit le cœur du jeune homme qui battait à tout rompre et elle se rappela alors l'enseignement de Zaïde. « Cherche le cœur de ton ennemi, lui

avait-elle répété à maintes reprises. Et utilise-le contre lui. »

« Et ceux qu'on aime ? s'était demandé Çeda. *À quoi peut bien servir ce pouvoir si on ne peut pas l'utiliser sur ceux qu'on aime ? »*

Le pouls d'Emre était de plus en plus perceptible. Il résonnait au-delà des deux amants enlacés. Çeda sentit le cœur de Sehid-Alaz qui battait plus fort sous l'emprise de la peur. Elle sentit la présence d'autres asirim. Certains succombaient à la terrible étreinte des adicharas, d'autres avaient le plus grand mal à résister à leur appel. Elle sentit d'autres offrandes, des membres de la treizième tribu entraînés par le sang qu'ils partageaient avec Macide.

Ensemble, ils formaient un grand anneau autour de la cité, un écho des champs en fleur. Çeda se rendit alors compte qu'elle était en parfaite harmonie avec les arbres. Elle le sentit à travers sa main droite, à travers la petite cicatrice laissée par une épine empoisonnée. Elle le sentit aussi à travers sa main gauche. Puis à travers ses bras, ses épaules, sa poitrine et son dos.

Les tatouages, comprit-elle. Le premier avait été réalisé par Dardzada, les autres par Zaïde, Sümeya et Sehid-Alaz en personne. Ils racontaient son histoire, mais aussi l'histoire des asirim, des adicharas, de Beht Ihman et des mensonges que les Rois de Sharakhaï avaient colportés pendant quatre siècles.

Sur son dos, Sehid-Alaz avait dessiné un acacia sur lequel était écrit le nom de tous les asirim qui avaient été soumis. Ce n'était pas les noms eux-mêmes, mais le lien qui les unissait à Sehid-Alaz qui l'arracha à l'emprise du sortilège.

Lorsque les cris du Roi des asirim devinrent insoutenables, elle serra les mains d'Emre et l'écarta de son chemin. Le jeune homme dut sentir qu'il se passait quelque chose, car il ne chercha pas à l'arrêter. Çeda approcha du tronc. Toucha son écorce. L'arbre frissonna. Il ne voulait pas lâcher sa proie, mais, quand elle entreprit de libérer Sehid-Alaz, quand elle tira sur les branches sans se soucier des épines, il céda.

Il écarta lentement ses bras et le Roi des asirim s'effondra à son pied.

— Aidez-moi, mon Roi, demanda Çeda.

Sehid-Alaz comprit ce qu'elle voulait dire. Ils étaient faibles, mais ensemble ils contactèrent et prêtèrent leur force aux asirim. Ceux-ci

essayèrent alors de résister à l’appel. Le lien se renforça et ils entrevirent les âmes des mortels qui étaient attirées par les adicharas.

Macide se trouvait au centre de cette toile, au cœur de l’infâme sortilège tissé par Meryam.

— Empêchez-les d’approcher des arbres, dit Çeda. Et aidez les autres.

— Je le ferai, dit Sehid-Alaz d’une voix qui trahissait son épuisement. Mais dépêche-toi. Nous ne résisterons pas longtemps.

Çeda se tourna vers Emre qui récupérait déjà l’arc qu’il portait dans le dos. Il hocha la tête, les joues trempées de larmes, puis ils s’élancèrent ensemble vers le lit de la Haddah.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 58



Guhldrathen chargea comme un taureau furieux et ses pas firent trembler le sol de la caverne. Tout le monde se dispersa en poussant des cris qui ne firent qu'ajouter au chaos ambiant. La plupart des invités et des Lances d'argent s'enfuirent, mais les Vierges du Sabre – qui étaient plusieurs dizaines – ramassèrent leurs sabres et se préparèrent à défendre leurs Rois et leurs Reines – les nouveaux comme les anciens. Les soldats sharakhiens et qaimiriens qui étaient armés d'arbalètes tirèrent des volées de carreaux. Davud se joignit à Meiying et les deux mages lancèrent des sortilèges étincelants sur un membre de l'Enclave solidement bâti. Une grosse boule de feu passa au-dessus de l'épaule de Ramahd et un souffle brûlant lui fouetta le visage tandis qu'elle filait vers Guhldrathen. Elle n'était pas assez puissante pour le détruire, mais il ralentit et la frappa d'un revers de main. Elle explosa et un arc de flammes orangées s'abattit sur les soldats et les nobles invités de Meryam.

Des cris de douleur se mêlèrent aux ordres et aux sifflements stridents des Vierges du Sabre qui organisaient leur défense. Plusieurs groupes de soldats et de guerrières émergèrent des tunnels, s'immobilisèrent et contemplèrent la scène avec des yeux écarquillés.

Alors que Guhldrathen s’arrêtait pour pulvériser une nouvelle boule de feu, Ramahd sentit Hamzakiir préparer un sort, un sort destiné à donner un souffle de vie aux racines. Celles-ci jaillirent du sol et s’enroulèrent autour des sabots et des boulets velus de l’ehrekh. Elles remontèrent et se contractèrent le long de ses jambes avant qu’il ait le temps de faire un pas pour s’échapper. Il essaya de se libérer, mais elles étaient aussi solides que des amarres, et, dès qu’il parvenait à en rompre une, deux autres la remplaçaient.

Tandis que les membres des différentes factions commençaient à s’affronter dans la caverne, l’ehrekh leva ses énormes mains et traça des signes étranges devant lui. Ramahd voulut dissiper l’énergie qu’il rassemblait afin de neutraliser le sort avant qu’il soit lancé, mais la magie de l’ehrekh était d’une tout autre nature et ses efforts n’eurent aucun effet. Les racines qui enserraient les jambes de Guhldrathen se figèrent et s’effritèrent comme une statue de sable. Il se libéra sans mal et se remit à avancer.

— Ramahd ! appela une voix faible.

Le Qaimirien baissa les yeux. Macide était à ses pieds, les chevilles et les poignets entravés. Il avait levé ses mains jointes comme s’il adressait une prière au désert. Son visage était déformé par l’angoisse. Ramahd crut qu’il allait lui demander pardon, mais le cheikh ne prononça que deux mots.

— Tuez-moi.

Le Qaimirien écarquilla les yeux.

— Quoi ?

Alors que la bataille faisait rage autour d’eux, Macide hocha le menton en direction des racines qui s’étiolaient toujours.

— Le sortilège de Meryam fait partie de moi maintenant. Elle se sert de moi pour tuer des centaines de gens. Prenez ma vie, Ramahd, et vous sauverez des centaines d’innocents. (Il leva la tête vers le cristal et le regarda avec des yeux rouges et humides.) Prenez ma vie et arrêtez la machination des dieux. Prenez ma vie et sauvez Sharakhaï.

Ramahd cligna des paupières, déconcerté. Ils étaient arrivés au terme de l’histoire qui avait commencé quand il s’était rendu à Sharakhaï avec sa femme et sa fille, quand leur caravane avait été attaquée par les Hôtes sans Lune sur le chemin du retour. Ramahd avait tué de nombreuses personnes

au cours de la traque de Macide. Et il avait enfin l'occasion d'atteindre le but qu'il poursuivait depuis des années. Alors pourquoi hésitait-il ?

— Tuez-moi. (Les yeux de Macide se remplirent de larmes et son menton trembla.) Pour votre femme. Pour votre fille.

Ramahd n'aimait pas tuer de sang-froid, mais il eut le plus grand mal à respecter ce principe moral en entendant cet homme parler de Rehann. Il s'était juré de se venger de Macide et il était revenu à Sharakhaï dans ce seul dessein, mais il avait retrouvé une certaine joie de vivre. Meryam lui avait montré ce qui se passait quand on se laissait dévorer par la haine et la rancune. Ces sentiments étaient des monstres voraces et il ne voulait plus tomber sous leur coupe.

Pendant un moment, Ramahd et Macide se regardèrent comme s'ils avaient oublié la bataille qui faisait rage autour d'eux. Macide acceptait la responsabilité de ce qu'il avait fait. Ramahd n'avait pas pardonné, mais il avait continué son chemin.

— Maintenant, par tous les dieux ! cria Macide d'une voix qui trahissait une douleur et un désespoir toujours plus grands.

Ramahd s'agenouilla près de lui. Il posa une main sur les yeux du cheikh, déglutit avec peine et glissa la lame de son épée en travers de sa gorge. Un flot de sang jaillit et se répandit sur les racines. Macide frissonna pendant une poignée de secondes, puis se figea.

Quelques instants plus tard, l'étiolement des racines ralentit, mais le cristal… Alors que Ramahd se levait, une nouvelle fêlure apparut dans un claquement plus sonore que les précédents. Le Qaimirien crut voir de minuscules fragments incandescents voler dans les airs.

Ses yeux s'écarquillèrent d'horreur tandis que les bruits de la bataille parvenaient de nouveau à ses oreilles. Il reçut un coup dans le dos et tomba sans savoir où était le haut et où était le bas. Des claquements métalliques résonnèrent au-dessus de lui. Il roula sur le côté et vit Cicio, le visage rubicond, qui croisait le fer avec une Lance d'argent. Basilio, le comte Mateo et le jeune duc Hektor étaient là, eux aussi. Les soldats qaimiriens se battaient aux côtés des anciens Rois de Sharakhaï dans un affrontement furieux, sauvage et sans merci.

Meiying était là, elle aussi. Une vilaine estafilade zébrait sa joue de porcelaine. Elle avança avec fluidité et se baissa pour éviter un coup de sabre – un mouvement parfaitement coordonné qui lui permit de frapper son

adversaire avant que celui-ci achève son attaque trop brutale. Elle se tourna et aida Ramahd à se lever.

— Vous êtes blessé, dit-elle.

Ramahd l'entendit à peine entre les tintements de ses oreilles, les cris des combattants et les claquements des lames autour de lui.

— Ça ira, dit-il en jetant un coup d'œil au corps inanimé de Macide.

Il pivota et scruta la caverne à la recherche de Meryam. Elle n'était plus à l'endroit où elle s'était effondrée et il ne la vit pas parmi les combattants.

— Par tous les dieux ! souffla-t-il. Elle a fichu le camp.

Guhldrathen poussa un rugissement et se rua vers Hamzakiir qui disparut dans un nuage de fumée noire. Ramahd saisit Cicio par une manche et le tira vers lui.

— Continue à te battre ici. Nous, nous allons essayer de trouver Meryam.

Cicio hocha la tête et Ramahd fit signe au duc Hektor de le suivre. Les deux Qaimiriens et la jeune mage de sang coururent vers l'entrée du tunnel qui menait au palais du soleil. Les bruits de la bataille s'estompèrent et Ramahd élargit son champ de perception pour déceler d'éventuels sortilèges que Meryam aurait lancés pour couvrir sa fuite. Il n'en trouva aucun et pressa le pas. Il fallait la rattraper avant qu'elle atteigne le palais du soleil.

Ils n'y parvinrent pas. Ils ne croisèrent personne d'autre que des nobles convives qui fuyaient les combats en traversant les niveaux inférieurs du palais. Un silence inquiétant régnait dans les sous-sols. Les bruits de la bataille s'étaient évanouis depuis longtemps. Ils arrivèrent dans un haut couloir au bout duquel se trouvait un large escalier. Ramahd se préparait à monter pour aller fouiller les appartements de Meryam quand il entendit une voix provenant d'un passage sur sa droite. Il adressa un signe à ses deux compagnons et ils avancèrent avec prudence.

Pendant un moment, il n'y eut rien d'autre que le silence, puis la voix résonna de nouveau.

— Oh, déesse ! daigne m'écouter.

C'était Meryam. Elle semblait aux abois.

— N'ai-je pas fait tout ce que vous m'avez demandé de faire ? N'ai-je pas envoyé les offrandes dans les champs en fleur ? Vous m'aviez promis de m'aider à vaincre Macide et les Hôtes sans Lune ! Vous m'aviez promis sa tête !

À l’autre bout du passage, Ramahd aperçut une salle avec un brasero dans un coin. Il continua à avancer et découvrit une dalle de marbre sur laquelle reposaient les restes d’un golem malasanien. Il avait la poitrine ouverte et il y avait un espace vide au centre, comme si on lui avait arraché le cœur.

Meryam se tenait de l’autre côté de la dalle. Penchée sur la créature d’argile, elle avait les mains jointes et priait comme Macide l’avait fait quelques minutes plus tôt. Mais elle ne priait pas Alu. Elle priait une divinité du désert. Ramahd se demanda laquelle.

Quelle importance ? songea-t-il. *Elles participent toutes à ce complot.*

Meryam frissonna de peur et leva la tête.

— Ramahd, dit-elle.

Son regard glissa sur Meiying et s’arrêta sur le duc Hektor. Ses yeux se plissèrent et la consternation se peignit sur son visage.

— Duc Hektor !

Ramahd approcha à grands pas.

— À qui parlais-tu, Meryam ? Qui t’a promis la tête de Macide ?

La Reine se leva avec difficulté. Elle n’avait que la peau sur les os. Elle ressemblait à un épouvantail fait de brindilles et de ficelle. Ses yeux abandonnèrent Hektor et revinrent se poser sur Ramahd.

— Comment *oses*-tu t’adresser à moi alors que tu as épargné la vie de celui qui a tué ta femme ?

— Macide est mort, Meryam. (Ramahd attendit que ces mots fassent leur effet.) Maintenant, dis-moi qui t’a fait cette promesse. Et ce que tu as promis en retour.

Le visage de Meryam se déforma sous le coup d’un mélange d’amertume et de haine.

— Tu es aussi lâche que l’était mon père. Tu crois que la mort de Macide suffit à effacer le crime dont il s’est rendu coupable ?

— Le crime a été puni. Macide en a payé le prix. Et les Hôtes sans Lune également.

— Pendant un temps, j’ai cru que c’était cette fille, cette Çeda, qui t’avait ramolli, mais je me trompais. Aujourd’hui, je sais que c’est cette ville.

Elle se redressa de toute sa taille. Ses mains tremblaient.

— Chaque pas que tu as fait dans ses rues était un pas qui t'éloignait de Qaimir. Une trahison envers la mémoire de ta femme et de ta fille.

— Je t'interdis de parler de ma femme et de ma fille. Nous n'avons plus rien à faire dans le désert. Nous rentrons chez nous. Et tu vas répondre de tes crimes.

— Mes crimes ? Mon père *méritait* son sort.

— Quels qu'aient été les défauts du roi Aldouan – et Alu sait combien ils étaient nombreux –, il ne méritait pas la mort. Maintenant, suis-nous, Meryam.

— Non, Ramahd.

Elle leva les mains et il vit qu'elle tenait une fine dague. Elle appuya la pointe contre sa poitrine et serra le manche.

— Je ne participerai pas à ton procès. Je ne serai pas jugée par des gens qui s'estiment meilleurs que moi.

Les muscles de ses bras se contractèrent tandis qu'elle se préparait à mettre fin à ses jours, mais Meiying traça un sigil en un éclair. Ramahd n'avait jamais vu quelqu'un lancer un sort si vite. La lame se désagrégea et tomba en poussière.

Meryam contempla le manche qu'elle tenait entre ses mains et le petit tas cendreux sur les dalles. Puis elle leva les yeux et regarda Ramahd avec une expression qui laissait entendre que plus rien n'avait d'importance. Ramahd n'en avait cure. Elle pouvait bien penser ce qu'elle voulait. Il la ramènerait à Qaimir afin qu'elle y soit jugée. Elle serait reconnue coupable de parricide et le jeune duc Hektor monterait sur le trône. Mais avant cela, il avait encore quelque chose à faire.

— Tenez-la, dit-il à Hektor.

Le jeune homme contourna la dalle de marbre. Meryam voulut s'enfuir, mais il se précipita vers elle, la saisit par les bras et l'obligea à se tourner vers Ramahd et Meiying.

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ? demanda-t-elle à Ramahd.

Pour la première fois, elle semblait inquiète.

— Je vais t'empêcher une bonne fois pour toutes d'emprunter les chemins écarlates.

Il adressa un signe de tête à Meiying.

— Non, souffla Meryam en comprenant soudain ce qui allait se passer. Non !

Elle se débattit de toutes ses forces, mais elle n’était pas de taille à lutter contre Hektor. Celui-ci la tint fermement tandis que la jeune mage approchait. Meryam hurla, mais cela ne lui servit pas à grand-chose. Meiying perça son poignet, puis entreprit de tracer des sigils complexes sur son front et son visage. Il fallait être un puissant sorcier pour lancer un tel sortilège et peu de gens connaissaient les sigils nécessaires à son élaboration. Meiying faisait partie de ces gens. Elle faisait partie du cercle intérieur de l’Enclave.

Après avoir rempli le petit réservoir de son anneau avec le sang de Meryam, elle lança le dernier sortilège sur le sang lui-même.

— Maintenant, dit-elle lorsqu’elle eut terminé.

Ramahd obligea Meryam à ouvrir la bouche. Meiying tendit la main, fit tourner son anneau et vida son réservoir. Meryam sentit son propre sang couler dans sa gorge. Un sang qui avait été changé en terrible poison. Ramahd lui ferma la bouche pour l’empêcher de le cracher.

Elle se débattit de nouveau, mais elle était trop faible. Sa respiration rapide s’apaisa. Ses mouvements violents ralentirent, et, quand elle ouvrit les yeux, les iris étaient aussi blancs que des os abandonnés au soleil. Meiying avait brûlé ses pouvoirs magiques.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 59



Anila remontait un tunnel dans les entrailles de Tauriyat, sous la Maison des Rois. Fezek marchait à côté d’elle en boitillant. Depuis plusieurs minutes, la goule se frottait les bras avec une insistance qui n’avait rien de naturel.

— C’est moi ou il fait terriblement froid ici ?

La question aurait sans doute agacé la jeune femme si elle n’avait pas été préoccupée par les événements à venir.

— Est-ce que tu es seulement capable de *sentir* le froid ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! ma peau n’est pas très sensible, mais oui !

Il trébucha, agita les bras dans tous les sens et parvint à conserver son équilibre.

— Je t’ai dit de faire attention.

— Oui, eh bien ! ce n’est pas *ma* faute. (Fezek la foudroya du regard sous son chapeau à larges bords.) Ce n’est pas moi qui ai rafistolé ma jambe avec un manche de râteau et décrété que c’était très bien ainsi.

— Tu aurais pu le remplacer mille fois depuis.

— J’ai des choses plus importantes à faire. Ma dernière œuvre épique progresse à grands pas. J’ai l’intention d’en faire une première lecture dans un endroit hors du commun. Une véritable institution, en fait. (Anila

remarqua la manière dont il la regarda lorsqu'ils arrivèrent à un embranchement, mais elle l'ignora.) Vous ne voulez pas savoir où ?

— Les Quatre Flèches.

Les yeux de la goule s'illuminèrent.

— Comment avez-vous deviné ?

— N'est-ce pas *le seul établissement de renom digne d'un grand poète d'avant-garde* ?

— Tout à fait ! tout à fait ! Vous vous y êtes déjà rendue ?

— Jamais.

— Dans ce cas, vous le connaissez de réputation.

— Pas davantage.

— Mais alors, comment… ?

— Fezek, ton *retour triomphal* est ton seul et unique sujet de conversation.

— Oh… eh bien ! il m'est peut-être arrivé d'en parler une fois ou deux.

La mémoire de la goule se dégradait de plus en plus. Anila avait presque envie de libérer son âme, de la laisser gagner les champs lointains, mais elle éprouvait une curieuse fascination pour Fezek. Sa poésie était aussi agréable qu'un crissement de craie sur un tableau noir, mais elle devait bien reconnaître qu'il possédait une véritable soif de vie. Elle aurait cependant préféré mourir plutôt que d'admettre qu'il lui arrivait de savourer sa compagnie.

— Ce sera une soirée extraordinaire, déclara Fezek, le souffle court. Une soirée extraordinaire. Il faudra que vous veniez. Vous découvrirez *votre* histoire à travers les yeux d'un grand poète.

— Et quand aurai-je ce plaisir, Fezek ?

— Eh bien ! après… (Il leva la tête d'un air interloqué, puis la regarda avec tristesse.) Ah, oui…

Il avait oublié, une fois de plus, ce qui se passerait lorsque Anila aurait réglé ses comptes avec Hamzakiir. Elle perdrait alors son unique raison de vivre et la goule la suivrait sans doute dans la tombe. Il resta silencieux, à la grande satisfaction d'Anila qui devait affronter un flot de souvenirs depuis qu'elle avait posé la main sur le cristal. Des souvenirs liés à cet endroit, des souvenirs de la mort de sa mère – sa seconde mort. La jeune femme avait la vague impression que, si elle continuait à marcher inlassablement dans ces

galeries, elle finirait par la retrouver. Qu'elle l'attendait quelque part, les bras écartés pour l'accueillir et l'enlacer.

Ce n'était rien d'autre qu'un rêve puéril. Sa mère était morte. Elles se retrouveraient, mais pas dans ce monde.

Trouve Hamzakiir, se dit Anila. *Fais-le souffrir, puis tue-le. Tu pourras alors gagner les champs lointains.*

Le rugissement de Guhldrathen résonna dans le tunnel, suivi par des cris de terreur et de guerre. Tous ces bruits formaient une toile de fond sonore lointaine et irréelle, comme s'ils n'avaient aucune importance. Ils en avaient, pourtant. Ils étaient même cruciaux. Le combat que livrait Guhldrathen allait pousser Hamzakiir à quitter la caverne et à s'aventurer dans les tunnels. D'après la dernière vision de l'ehrekh, c'était ici qu'elle trouverait le mage de sang. Guhldrathen avait également vu sa propre mort. Il le lui avait révélé dans l'atmosphère étouffante de la cale du navire fantôme. Il mourrait en essayant de tuer le Roi des Lames qui gisait, blessé, sur un lit de racines entremêlées.

La jeune femme arriva dans une petite caverne parsemée de piles de galets. Deux passages s'ouvraient devant elle comme des gueules affamées. Les parois étaient couvertes de mousses phosphorescentes couleur moutarde qui produisaient une sinistre lueur. Un homme était accroupi dans la pénombre.

Anila sentit son cœur accélérer.

Je te retrouve enfin, Hamzakiir.

Elle avança avec prudence. Chacun de ses pas semblait plus pesant que le précédent, comme si les autres la regardaient depuis les rives de l'Au-delà. Jasur, Raji, Collum, Aphir… et tous les camarades de sa promotion. Le poids de leurs attentes l'écrasait.

Elle traça un sigil devant elle, un sortilège qui éclaira la petite caverne. Le mage de sang se leva et se tourna vers elle. Anila hoqueta de surprise. Ce n'était pas Hamzakiir, mais un homme de taille moyenne avec une épaisse crinière de cheveux bruns et bouclés sur la tête. Il devait avoir une trentaine d'étés, peut-être moins. C'était difficile à dire avec toutes ces cicatrices qui zébraient son visage et ses mains.

Anila essaya de le sonder, mais ses sens étaient comme anesthésiés et ils ne lui apportèrent aucune information. Pendant un instant, elle crut que c'était Hamzakiir déguisé, mais ses craintes se dissipèrent quand elle vit le

corps étendu à ses pieds. Le corps dénudé d'un homme, grand et barbu. Elle contourna une pile de rochers pour mieux voir. Elle était à peu près certaine qu'il s'agissait de Hamzakiir, et elle ne se trompait pas. Le mage était allongé sur le sol couvert de racines. Il était parfaitement immobile et Anila était incapable de dire s'il était mort ou vivant.

Elle élargit de nouveau son champ de perception, en vain. Elle comprit alors que l'homme balafré faisait barrière et elle sentit les poils se hérisser sur sa nuque. Il représentait une menace bien plus sérieuse qu'elle l'avait imaginé.

— Bonjour, dit Fezek. Je m'appelle Fezek. Et vous êtes… ?

L'homme plia les doigts dans un geste presque désinvolte et la goule tomba à genoux.

— Tudieu, lâcha Fezek.

Puis il bascula en avant et s'étala face contre terre.

Il resta immobile et Anila examina l'étrange personnage avec attention. Il avait une grosse bosse au milieu du front.

— Qui es-tu ?

Il sourit comme à un enfant qui demande pourquoi le soleil se cache pendant la nuit.

— Appelle-moi Brama. (Il fit un pas en direction de la lumière qu'elle créait par l'entremise de son lien vers le monde de l'Au-delà.) Je n'ai pas besoin de demander qui tu es, Anila. (Il l'examina comme un ornithologue se retrouvant nez à nez avec un phénix.) Tu es une personne bien curieuse, tu ne trouves pas ? Une femme qui marche dans les champs lointains. Cela me fait presque regretter de ne pas pouvoir m'attarder plus longtemps.

L'instinct de la jeune femme lui hurla de s'enfuir. Cet homme était terriblement… *bizarre*, mais elle avait fait un trop long chemin pour renoncer maintenant. Elle poussa donc les murs que Brama avait érigés autour d'elle et se projeta vers Hamzakiir. Elle réussit à les écarter et sentit un faible pouls. Il était donc en vie. Mais cela n'expliquait pas la présence de Brama dans cette caverne.

Comme s'il avait lu ses pensées, Brama fit un geste en direction du corps de Hamzakiir.

— Je t'en prie, dit-il. Il est à toi.

Anila intensifia sa lumière et approcha du mage en gardant un œil sur Brama. Depuis qu'elle était entrée dans les tunnels, les racines flétrissaient

et se désagrégeaient. Mais pas toutes. Certaines demeuraient souples et délicates. Autour de Hamzakiir, une poignée d'entre elles avaient donné naissance à de fines vrilles qui couvraient désormais les épaules et les hanches du mage. Elles rampaient sur ses cuisses et son bas-ventre, s'infiltraient sous ses paupières et entre ses lèvres, se glissaient dans ses narines et ses oreilles.

Le cœur d'Anila accéléra. Hamzakiir était un des mages les plus puissants que le désert avait connus et Brama l'avait vaincu. Elle eut soudain l'impression d'être passée de la position de chasseur à celle de proie. Si Brama décidait de s'en prendre à elle…

Craignant le pire, elle se concentra de nouveau et réussit à se frayer un chemin jusqu'à l'esprit de Brama. Elle en avait déjà observé des dizaines, mais jamais comme celui-là. Il se composait de deux parties : une qui était indubitablement humaine, l'autre qui ne l'était pas. C'était une trame mentale identique à celle de Guhldrathen. La trame mentale d'un ehrekh. La jeune femme n'en crut pas ses yeux. Cela n'aurait pas dû être possible, mais il n'y avait aucun doute : elle contemplait la fusion parfaite d'une moitié d'esprit humain et d'une moitié d'esprit ehrekh.

Une histoire remonta du fond de sa mémoire. L'histoire d'un voleur qui avait brisé un saphir fabuleux au cours de la bataille de la Lance noire. Un ehrekh était emprisonné à l'intérieur de la gemme et le voleur l'avait libéré.

— Tu n'es pas seulement Brama, dit-elle. Tu es également Rümayesh.

Voilà qui expliquait pourquoi il avait vaincu Hamzakiir si facilement. Voilà qui expliquait pourquoi il pouvait l'empêcher d'utiliser ses pouvoirs.

Le sourire qui éclairait le visage de Brama s'élargit.

— Excellente déduction, mais il y a des questions autrement plus importantes à régler. Par exemple : que comptes-tu faire de Hamzakiir maintenant que tu l'as trouvé ?

Le cœur d'Anila s'emballa.

— Tout dépend de ce que vous lui avez fait.

— Après toutes les souffrances qu'il t'a infligées…

Le sourire de Brama se fit condescendant, puis il tira le kenshar accroché à sa ceinture. L'arme était abîmée, mais la lame acérée luisait d'un reflet mauvais.

— Après tout ce qu'il a fait à tes amis… (Il lui tendit le poignard, le manche en avant.) Tu penses encore que ta vengeance ne peut s'accomplir

que dans certaines conditions ?

Anila ne savait pas comment Brama était arrivé dans cette caverne, elle ne savait pas quelles étaient ses intentions, mais elle devait bien reconnaître que sa présence était un don des dieux.

Alors qu'elle approchait de Hamzakiir, elle s'aperçut que les vrilles avaient soulevé ses paupières et qu'il la regardait. Son visage était détendu et dénué d'expression. Ce calme réveilla la colère de la nécromancienne. Elle se rappela le chaos pendant la cérémonie de remise des diplômes. Elle entendit les hurlements dans le forum du collegium. Elle sentit le gaz qui envahissait la basilique dans laquelle ils s'étaient réfugiés. Elle sentit le picotement de ses yeux tandis qu'elle se réveillait dans l'ancien temple souterrain d'Ishmantep.

Le pire était les supplications de ses amis. Leurs supplications et leurs hurlements sans fin. Ils résonnaient dans sa tête, l'obligeant à revivre la terreur qu'elle avait éprouvée tandis qu'elle cherchait à comprendre ce qui se passait. Une terreur qui montait d'un cran lorsque les cris d'un de ses camarades s'interrompaient. Au fil de sa captivité, elle avait appris la signification de ces silences : Hamzakiir en avait terminé avec l'un d'eux et il allait bientôt venir en chercher un autre. Lorsque cela arrivait, Anila priait pour que ce ne soit pas elle. Et quand quelqu'un d'autre était choisi, un horrible sentiment de culpabilité lui déchirait les entrailles, et empirait dès que les cris retentissaient de nouveau. Elle avait tellement pleuré qu'elle avait failli s'étouffer.

Brama sourit. Il lui tendait toujours le kenshar.

Anila regarda l'arme, le cœur battant, puis la saisit d'un geste brusque et s'accroupit près de Hamzakiir.

Les lèvres du mage tremblèrent.

— Pitié, lâcha-t-il dans un souffle.

Le battement d'aile d'une colombe blessée.

— Pitié ? répéta Anila, incrédule.

Hamzakiir ferma les yeux avec lenteur, puis les rouvrit.

— Pitié, ne fais pas ça.

Anila éclata de rire.

— Après tout ce que vous avez fait, vous demandez *pitié* ?

Elle l'enfourcha et s'assit sur son ventre, comme elle l'avait fait avec le Roi Sukru avant de le laisser mourir dans la caverne toute proche. Puis elle

se figea en remarquant la toile formée par les racines qui s’enfonçaient dans la chair du mage.

Un bruit résonna dans un tunnel menant à la caverne. Une voix retentit.

— Brama ?

Brama regarda vers l’entrée de la galerie. Anila également. Elle eut à peine le temps d’apercevoir un objet métallique tourbillonner dans les airs et se planter dans la poitrine de l’homme qui se tenait près d’elle. Elle tourna la tête et vit une pointe en acier – une épingle à cheveux ? – briller sur ses vêtements sombres. Brama lâcha un grognement, puis porta une main à sa poitrine. Au même moment, un autre projectile se ficha à côté du premier.

Brama poussa un long gémissement et recula en titubant. Il heurta la paroi de la caverne, glissa à terre et se recroquevilla comme un ivrogne au coin d’un salon à oud.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 60



Prisonnier de son propre corps, Brama regarda avec horreur Anila s’accroupir près de Hamzakiir. C’était sa faute. Il avait laissé Rümayesh reprendre l’ascendant sur lui. Après avoir failli tuer Mae dans les champs en fleur, il avait sombré dans un puits de désespoir. Ses doutes et ses échecs l’avaient affaibli bien plus qu’il l’avait imaginé et Rümayesh en avait profité pour le renverser.

Pendant des mois, il avait cru qu’il serait capable d’expulser l’ehrekh de son esprit et de son corps grâce à l’os de Raamajit. Il s’était trompé. Il avait à peine réussi à retarder l’exécution du plan de Rümayesh. Plus personne ne pouvait l’arrêter maintenant. Elle allait enfin atteindre son but : gagner les champs lointains. Et qu’importe ce qui arriverait à Sharakhaï et au Grand Shangazi.

Pire encore : une partie de lui *voulait* qu’elle réussisse. Pour en finir une fois pour toutes. Il avait à peine cherché à résister à son emprise au cours des derniers jours. Elle avait rencontré la Reine Meryam et lui avait montré le sigil qui lui manquait pour tisser son terrible sortilège. Elle avait arpenté les palais des Rois en enflammant les passions ici, en les apaisant là, en accordant de menues faveurs pour s’assurer que chaque pièce serait à sa place le moment venu.

Dans la caverne, elle avait assisté au commencement du rituel et souri tandis que des centaines d’innocents se dirigeaient vers les champs en fleur

sans même se demander pourquoi. À l'extérieur de la cité, les petites flammes des âmes mortelles – des hommes, des femmes et des enfants – s'étaient déployées en un gigantesque arc avant d'être soufflées. De nombreux asirim avaient péri, eux aussi. Meryam se rapprochait de son but. Rümayesh également.

Et puis Çeda et Sehid-Alaz étaient parvenus à contenir le sort. Rümayesh avait envisagé de se précipiter dans les champs en fleur pour les tuer, puis s'était ravisée. Elle était un rejeton de Goezhen et elle craignait qu'une intervention si directe l'ancre définitivement dans ce monde et l'empêche de gagner les champs lointains malgré l'âme humaine qui était liée à la sienne.

Peu après, Macide avait été tué et le sortilège – qui reposait sur lui – s'était dissipé. Le sang des morts nourrissait toujours les adicharas, mais Sehid-Alaz et les asirim ralentissaient son effet et l'ehrekh n'était plus certaine que le cristal se briserait. Elle était dévastée. Après tant d'efforts. Après être arrivée si près de son but…

Le cristal avait cependant atteint son point critique. Il suffisait que quelqu'un – quelqu'un de puissant – lui assène une ultime poussée pour le faire basculer. À peine Rümayesh était-elle arrivée à cette conclusion qu'elle avait senti la présence de Guhldrathen et, à travers lui, celle d'Anila la nécromancienne. Elle les avait observés avec attention. Elle avait examiné les lignes du destin qui les unissaient. Ces lignes l'avaient conduite à Hamzakiir et un plan avait germé dans sa tête.

Cela avait été un jeu d'enfant d'attirer Anila dans cette caverne et d'exacerber sa haine. La nécromancienne était sur le point de tuer Hamzakiir et d'offrir son sang aux adicharas quand une épingle à cheveux en acier avait sifflé dans l'air.

Une terrible brûlure envahit la poitrine de Rümayesh, la poitrine de Brama. Une véritable torture qui empira lorsqu'un second projectile la frappa, s'enfonçant plus profond que le premier et lui perçant le cœur. Rümayesh tituba et s'effondra contre la paroi de la caverne. Elle leva une main pour arracher les épingles, mais la douleur empira dès qu'elle les effleura. Une douleur que son hôte sentait autant qu'elle.

Brama lutta pour reprendre le contrôle de son corps, mais Rümayesh avait senti le toucher des anciens dieux à travers cette souffrance. Les

épingles étaient des reliques des premiers temps. Elles avaient été forgées par Annam et exacerbaient son envie de les sentir de nouveau.

Non, dit-elle à Brama. *Je ne te laisserai pas faire. Je suis trop près du but.*

Brama rassembla ses dernières forces, mais le combat semblait perdu d'avance. Malgré la douleur, la peur et l'angoisse, Rümayesh restait la plus forte.

Deux silhouettes se dessinèrent à l'entrée du tunnel. Mae apparut dans son armure laquée, le visage caché par le masque de démon. Derrière elle, la reine Alansal portait une élégante robe en soie. Ses longs cheveux coulaient sur ses épaules et dans son dos comme une cascade de lumière noire. Tandis qu'elle toisait Rümayesh d'un air sombre, Mae ouvrit une attache de son masque qui glissa sur le côté. Elle dit quelque chose, mais Brama ne l'entendit pas. Rümayesh était concentrée sur Anila. Seule la nécromancienne importait à ses yeux. C'était *elle* qui pouvait faire basculer le cristal dans un sens ou dans un autre.

Alansal se dirigea vers la jeune femme avec prudence, les mains devant elle, comme si elle la considérait comme une menace.

— Nous avons entendu ton histoire, dit-elle. Et nous connaissons bien Rümayesh. Tu peux me croire quand je te dis qu'elle ne se soucie aucunement de toi. Elle ne veut qu'une seule chose : que tu tues Hamzakiir.

Mais Anila était très vulnérable. Rümayesh n'eut pas beaucoup d'efforts à faire pour réveiller sa colère et la transformer en haine aveugle.

— Il doit mourir ! cracha la jeune femme en regardant la reine miréenne.

— Non. (Alansal approcha un peu plus.) Tu ne comprends donc pas ? Nous sommes à un moment critique. Le cristal menace la cité sous laquelle nous nous trouvons. Rümayesh veut qu'il bascule d'un certain côté. Et elle veut que ce soit *toi* qui le fasses basculer. Je t'en supplie, retiens ta main vengeresse jusqu'à ce que nous trouvions le moyen de…

Le reste de ses mots s'étrangla dans sa gorge et se transforma en gargouillis incompréhensible. Les épingles de la reine neutralisaient la plus grande partie des pouvoirs magiques de Rümayesh et de l'os de Raamajit, mais l'ehrekh parvint à gélifier l'air. Brama le sentit écraser sa poitrine comme une presse. Mae et la reine Alansal ralentirent, puis se figèrent.

Anila fut affectée, elle aussi, mais dans une moindre mesure. Rümayesh l'avait laissée libre de ses mouvements. La jeune femme regarda Hamzakiir dans les yeux, puis serra le manche de son poignard à deux mains, la pointe vers le bas.

La reine Alansal toussa et lui cria d'arrêter. Puis elle interrompit ses supplications et se mit à parler dans une langue que Rümayesh ne connaissait pas. Essayait-elle de lancer un sort ?

— Écoute-moi, Brama ! cria Mae. Tu te bats contre Rümayesh ! Tu te bats !

Rümayesh prit la parole à travers la bouche de Hamzakiir.

— Collum. Jasur. Raji. Aphir.

C'étaient les noms des camarades de classe d'Anila, des étudiants du collegium sur lesquels Hamzakiir avait pratiqué d'horribles expériences avant de les transformer en instruments de mort. Ces noms enragèrent la jeune femme, mais ils rappelèrent aussi à Brama les gens qu'il aimait : sa famille, ses anciens amis des quartiers ouest, les habitants du Nœud qui l'avaient aidé à débarrasser la cité du fléau du lotus noir. Si Rümayesh remportait la partie, tous ces gens mourraient.

Toujours ralentie par le sortilège de l'ehrekh, Mae approcha et se pencha vers Brama. Son ravissant visage rond montrait à quel point elle tenait à lui. Il avait de la chance de l'avoir rencontrée. C'était une véritable amie, et elle mourrait également si le cristal se brisait.

Alors Brama se battit. Il retourna le sortilège contre Rümayesh et, lorsque Anila leva son poignard pour le plonger dans la poitrine de Hamzakiir, il l'étendit jusqu'à elle. La jeune femme ralentit, puis se figea à son tour, les muscles contractés de ses bras et de son cou brillant dans la lumière spectrale.

Non ! hurla Rümayesh dans la tête de Brama. *Non !*

Mais il était trop tard. Brama se déchaîna comme une tempête du désert, déchirant et balayant tout sur son passage. Il enveloppa l'ehrekh et la projeta dans des profondeurs dont elle ne soupçonnait même pas l'existence.

Mais les Fileuses du Destin pouvaient se montrer aussi cruelles qu'inventives. Brama avait oublié Fezek, et, quand il reprit le contrôle de son corps, le sort qui immobilisait la goule se dissipa. Fezek se leva tant bien que mal, se tourna et vit qu'Anila était pétrifiée. Croyant que Brama

l’attaquait, il se jeta sur lui en poussant un rugissement bestial et lui assena une série de coups sur le crâne.

Brama fut sonné et le sortilège d’immobilisation se dissipa à son tour. Mae et la reine Alansal recouvrèrent l’usage de leur corps, mais Anila également. Alors que les deux Miréennes se précipitaient vers elle, la jeune femme poussa un cri de pure haine et plongea le poignard dans la poitrine de Hamzakiir. Le mage de sang se raidit. Le sang se rassembla autour de la lame, puis coula à flots lorsque Anila l’arracha d’un geste sec.

Il se répandit comme une infection sur son torse et son ventre.

Alansal essaya de l’essuyer avec un pan de sa robe en soie, mais il y en avait partout et les racines qui couvraient le corps du mage commencèrent à l’absorber.

— Les racines ! cria-t-elle. Arrachez les racines !

Brama agita les mains pour lancer un sort. Autour de lui, les racines se soulevèrent, mais certaines commençaient déjà à flétrir. La vague mortelle s’étendit en direction des trois galeries qui menaient à la caverne, comme si Hamzakiir était devenu la source d’une terrible épidémie. Alansal arracha ses épingles de la poitrine de Brama et les abattit sur les racines.

Brama poussa un grognement de douleur. Mae s’agenouilla près de lui et pressa un bandage sur ses blessures.

— Je sais tu es là, Brama. Je vois dans tes yeux. (Elle fit un geste en direction des racines.) S’il te plaît, arrête-les de mourir. Arrête-les de mourir avant il est trop tard.

Brama essaya, mais il ne savait pas quoi faire pour interrompre le phénomène. Mae sentit son désespoir et retourna auprès de sa reine en fauchant les racines avec son arme, un dao à tranchant unique. Un instant plus tard, Brama récupéra son poignard dans les mains tremblantes d’Anila et se joignit aux deux Miréennes, mais les racines étaient trop nombreuses.

Ils furent vite débordés. La vague gagna les trois galeries et ils renoncèrent. Ils se regardèrent, abasourdis, trop effrayés pour prendre la parole. À quoi bon parler ? Ils savaient ce qui allait se passer. Dans quelques instants, le sang de Hamzakiir atteindrait la caverne. Et le cristal.

Ils avaient échoué.

Brama avait échoué.

La reine Alansal était furieuse. Elle foudroya Brama, Anila et Fezek du regard, puis serra ses épingles comme si elle envisageait de les tuer l’un

après l’autre. Elle lança ensuite une série d’ordres en miréen et partit à grands pas, ses cheveux et les pans de sa robe flottant dans son sillage.

Mae semblait au bord du désespoir.

— Je dois m’en aller. Ma reine a ordonné. (Elle rattacha son masque de démon.) Elle prendra Sharakhaï, Brama. C’est mieux tu n’es pas là quand elle fera.

Elle partit retrouver sa reine. Alansal était venue pour arrêter Rümayesh et empêcher le cristal de détruire la cité qu’elle convoitait. Elle avait échoué, alors elle chercherait une autre solution. Brama se demanda ce qu’elle avait l’intention de faire.

Anila était à genoux, appuyée contre un gros rocher. Elle semblait abasourdie. Et prête à franchir les portes de la mort à l’instant où elle fermerait les yeux.

Et Brama eut une idée. Une idée folle. Une idée géniale. Une idée aussi délirante qu’ambitieuse.

Ça ne marchera jamais, dit la voix de Rümayesh au fond de lui.

Il l’ignora et se dirigea vers Anila.

— Vite, dit-il à Fezek. Aide-moi à la mettre debout.

— Pourquoi ? Où allons-nous ?

— À la caverne. (Brama serra les dents sous le coup de la douleur qui envahit sa poitrine quand il saisit la jeune femme par le poignet et tira pour la lever.) Nous devons arriver avant la reine Alansal.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 61



Les jambes de Çeda étaient douloureuses, ses poumons la brûlaient, mais elle continuait à courir dans les tunnels tapissés de racines en direction de la caverne du cristal. Emre était avec elle. Elle entendait encore l’appel des adicharas.

Viens, lui soufflaient-ils. *Viens t’étendre sous nos branches. Viens trouver l’ultime repos.*

Malgré ses tatouages et son lien avec le désert, malgré Sehid-Alaz qui renforçait sa volonté, elle avait le plus grand mal à résister à l’envie de faire demi-tour et de regagner les champs en fleur.

Et puis l’appel cessa.

Çeda ralentit, s’arrêta et posa les mains sur les parois du tunnel en reprenant son souffle.

— Qu’est-ce qui se passe ? demanda Emre entre deux halètements.

— Le sortilège. Il s’est arrêté. Tout d’un coup.

Et s’il s’était arrêté… La jeune femme sentit l’essence même du sort se dissiper.

— Macide est mort.

Emre, dont la silhouette se détachait dans la lumière diffuse des mousses qui couvraient le plafond, la regarda d'un air déconcerté, comme s'il avait du mal à comprendre ce qu'elle venait de dire.

— C'est terminé, alors ? Tu es libre ?

— Je suis libre, oui. Mais les arbres…

L'appel des adicharas avait cessé, mais elle sentait toujours leur présence. Autour de la ville, ils étaient de plus en plus nombreux à succomber au sortilège de Meryam. Celui-ci se répandait dans les bosquets comme un poison.

— Ils meurent toujours.

La voix affaiblie de Sehid-Alaz lui parvint des champs en fleur.

Nous pourrons les garder en vie pendant un certain temps.

Çeda sentit alors un changement. Les asirim avaient cessé de se soutenir les uns les autres pour se concentrer sur les arbres tors.

Mais tu dois te dépêcher, Çedamihn. Nous ne pourrons pas les protéger très longtemps.

Çeda et Emre reprirent leur course dans les sombres tunnels. La jeune femme estima préférable de ne pas dire qu'elle ne savait pas quoi faire. Qu'elle n'avait pas la moindre idée quant à la manière de neutraliser ce fléau. Elle ne pouvait qu'essayer d'atteindre la caverne au plus vite… et voir.

Ils entendirent bientôt des claquements métalliques, puis des gémissements de douleur et des cris de ralliement. Autour d'eux, les racines s'étiolaient et se desséchaient à un rythme inquiétant. Elles craquaient et s'effritaient sous leurs pieds. Malgré les efforts de Sehid-Alaz, de plus en plus d'arbres succombaient au sortilège de Meryam.

Çeda sentit le cristal devant elle. Il semblait sur le point de se briser.

Et que se passera-t-il alors ? Est-ce que nous disparaîtrons tous dans un déluge de feu éblouissant ? Est-ce que le monde cessera juste d'exister ?

Elle résista à la peur et se concentra sur le bout du tunnel. La lumière et les bruits de la bataille gagnèrent en intensité. La jeune femme sentit une détermination nouvelle monter en elle. Elle devait trouver les autres pour leur demander ce qu'ils savaient, mais, alors qu'elle atteignait la sortie du tunnel, elle s'arrêta net et contempla la lumière aveuglante au centre de la caverne.

— Par le souffle du désert !

Et tandis qu'elle contemplait cette lumière – la lumière du cristal –, une certitude implacable s'imposa à elle.

Nous arrivons trop tard. Nous sommes arrivés trop tard.

Le spectacle des centaines de fêlures qui zébraient la surface et l'intérieur du cristal était presque douloureux. Et ce n'était pas le pire : la jeune femme sentit sa chair se hérisser. Elle avait l'impression qu'un fil lui enserrait le cœur et l'entraînait vers le cristal.

— Çeda, dit Emre.

Il pointait le doigt vers une des nombreuses zones de combat.

La jeune femme s'obligea à se concentrer et comprit ce qu'il voulait lui montrer. Un groupe de Lances d'argent en tabard blanc et de Vierges du Sabre vêtues de noir se battait contre une marée de soldats miréens en armure de cuir. Certains d'entre eux – les officiers, sûrement – portaient un casque en acier orné d'une queue flottante bleutée.

Les combats les plus violents se déroulaient à proximité du cristal. Les hordes de Damnés – les troupes d'élite miréennes avec leurs armures laquées et leurs masques de démon – étaient conduites par Juvaan Xin-Lei qui portait une armure similaire, mais blanche. Juvaan était terrifiant et ses cheveux blancs s'envolaient à chaque coup qu'il portait. Ils affrontaient un groupe de Lances d'argent et de Vierges du Sabre parmi lesquelles se trouvaient Sümeya, Kameyl et – curieusement – la reine Nayyan. Les trois guerrières étaient aussi vives que des chats et elles se battaient en se protégeant les unes les autres. Cahil, qui était couvert de sang, abattit son marteau d'armes sur le crâne d'un Miréen à terre en poussant un hurlement rageur. Derrière lui, Husamettín faisait tournoyer Baiser de la Nuit qui vrombissait dans l'air. Ihsan était allongé dans une mare de sang, immobile.

Çeda tourna la tête et regarda au-delà du cristal et de l'échafaudage qui se dressait à côté. Ses jambes flageolèrent lorsqu'elle aperçut la créature de trois mètres de haut qui se déchaînait. C'était une scène de cauchemar. Guhldrathen rugissait et abattait ses redoutables griffes sur tous les soldats – miréens et sharakhiens – qui se trouvaient sur son chemin. Il décimait un groupe et se précipitait aussitôt vers un autre, comme si son seul but était de tuer autant de gens que possible.

Personne ne pouvait lui résister, mais, privé de son intelligence, il ne prêtait aucune attention aux coups de sabre et de lance. Des dizaines de carreaux – certains avec le fût brisé – étaient plantés dans sa chair putréfiée.

Alors que le monstre semblait faiblir, ses yeux laiteux se posèrent sur Husamettín. Çeda sentit des larmes couler sur ses joues. Un flot de salive inonda sa bouche et un goût de cuivre, de sulfure et de cendre envahit sa gorge.

Guhldrathen avança en écrasant les racines desséchées. De nombreux soldats tournèrent les talons et s'enfuirent, terrifiés. Çeda et Emre, eux, s'élancèrent vers le monstre. Emre tira son arc, prit plusieurs flèches dans son carquois et en décocha trois à la suite. Elles tracèrent des lignes horizontales et se plantèrent dans le cou et le visage de Guhldrathen.

Husamettín et Cahil ordonnèrent à leurs troupes de se replier vers le cristal et se préparèrent à affronter l'ehrekh. Guhldrathen ne prêta aucune attention à leurs coups. Il essaya de frapper Husamettín, mais celui-ci était plus rapide que lui. Il abattait son sabre et bondissait sur le sol couvert de racines pour rester hors de portée.

L'ehrekh frappa le sol d'un puissant coup de sabot, et une onde de choc partit du point d'impact. Les racines se déchirèrent et les personnes les plus proches – dont Çeda – perdirent l'équilibre.

Husamettín bascula en arrière, mais pivota et roula sur une épaule avant de se relever. Guhldrathen – qui était d'une vivacité étonnante pour une créature de sa taille – bondit en avant et frappa le Roi des Lames d'un revers de main. Husamettín fut projeté dans une direction, Baiser de la Nuit dans une autre. Le Roi se leva et se baissa pour esquiver l'attaque suivante. Le poing de l'ehrekh s'écrasa contre le cristal avec un grand bruit sec pendant qu'une de ses queues frappait le sabre de Sümeya et l'envoyait tourbillonner dans les airs. Husamettín continua à esquiver les coups avec la grâce d'une hirondelle. Cahil en profita pour charger. Kameyl l'imita.

À cet instant, un craquement sonore retentit. Une nouvelle fêlure apparut à la surface du cristal, une ligne blanche et zigzagante qu'on distinguait à peine au milieu des autres. Malgré le fracas de la bataille, Çeda entendit clairement le tintement aigu qui précéda la fracture du cristal. Un fragment de la taille de son avant-bras tourbillonna dans l'air et s'écrasa aux pieds de Davud.

Davud le ramassa d'une main et le brandit au-dessus de sa tête tandis qu'il traçait un sigil de sa main libre.

— Guhldrathen ! appela-t-il.

L’ehrekh, qui se battait toujours contre Husamettín, s’arrêta, se tourna et contempla le morceau de cristal d’un air fasciné.

Çeda, qui se trouvait dans son dos, s’élança en poussant deux sifflements stridents : *gardienne*, puis *baisser*. Sümeya comprit. Elle se plaça sur le chemin de sa camarade et s’accroupit en rentrant la tête dans les épaules. Kameyl se pencha pour ramasser Baiser de la Nuit et la lança vers le plafond de la caverne. Sans ralentir, Çeda sauta sur le dos de Sümeya, bondit aussi haut que possible et attrapa l’arme en plein vol.

Elle atterrit entre les omoplates de Guhldrathen et saisit une corne d’une main pour ne pas tomber. Le sort de Davud avait cessé de faire effet et l’ehrekh poussa un rugissement. Il secoua la tête avec frénésie pour faire tomber la jeune femme, en vain. Çeda glissa le sabre contre la gorge du monstre et saisit la lame de l’autre main. Guhldrathen tituba. Ses bras qui ressemblaient à des branches s’agitèrent dans tous les sens tandis qu’il essayait de se débarrasser de Çeda. Il secoua la tête pour l’encorner, mais sans résultat. Çeda le tenait à la gorge comme une louve sa proie. Elle poussa un cri de rage et de colère, puis imprima un mouvement de va-et-vient à Baiser de la Nuit qui vrombissait plus fort que jamais. La lame trancha la gorge de Guhldrathen et s’enfonça jusqu’aux vertèbres.

La résistance céda brusquement et la jeune femme glissa le long du dos de l’ehrekh. La tête de Guhldrathen bascula et tomba comme un melon roulant d’un chariot. L’imposante créature décapitée fit quelques pas pesants, puis s’effondra. Les racines desséchées qui couvraient le sol se brisèrent comme les branches d’un acacia mort depuis une éternité.

Ce fut seulement à ce moment que Çeda se rendit compte qu’il n’y avait presque plus de bruit dans la caverne. Pendant son combat contre Guhldrathen, les Miréens s’étaient regroupés et repliés. Husamettín, qui avait été sonné par un coup, regarda Çeda qui tenait Baiser de la Nuit, le sabre que les dieux avaient offert au Roi des Lames quatre siècles plus tôt. La jeune femme hésita un instant, puis le lui tendit – ce n’était pas le moment de se disputer pour une arme. Husamettín la prit et la glissa dans son fourreau avant de se diriger vers une table qui avait été renversée au cours de la bataille. Tout près, en partie cachée dans un drap en velours noir, se trouvait Fille du Fleuve ainsi que la ceinture et le poignard de Çeda. Le Roi ramassa les trois et les apporta à la jeune femme.

Elle le remercia d’un hochement de tête, puis attacha la ceinture autour de sa taille. Dieux ! comme c’était agréable de retrouver ses armes. Elle leva la tête et vit que des gens se rassemblaient autour d’eux. Une majorité de Lances d’argent et plusieurs mains de Vierges qui s’étaient ralliées à la Reine Nayyan et aux anciens Rois. Il y avait également un groupe de soldats et de chevaliers qaimiriens. Un spectacle de désolation s’étendait autour d’eux. Les vestiges d’un horrible champ de bataille. Des corps jonchaient le sol, principalement aux endroits où les combats avaient été les plus violents. Des armes et des boucliers étaient éparpillés un peu partout. Ihsan avait repris connaissance, mais il avançait en boitant, soutenu par la Reine Nayyan. Il se frayait un chemin parmi la foule en trébuchant parfois sur une racine traîtresse.

Dans la caverne, la plupart des gens contemplaient le cristal, l’entaille qui zébrait son flanc ou le fragment que Davud avait laissé tomber près de la base. À moitié enfoui dans les racines, l’éclat violet luisait comme une braise agonisant dans la nuit.

Yndris jaillit d’un tunnel et prit la parole d’une voix haletante.

— Les Miréens se sont emparés de la ville ! Ils sont en train d’envahir le palais du soleil ! Ils seront ici dans quelques minutes !

Le visage d’Ihsan – incarnation du calme et de la mesure – se froissa sous le coup de l’inquiétude. Une inquiétude qu’il ne se donna même pas la peine d’essayer de cacher.

— Tout cela est sans importance si nous ne pouvons pas sauver le cristal.

Un lourd silence s’abattit dans la caverne. Tout le monde se sentait impuissant. Y compris le Roi Éloquent.

— Je vous en prie, souffla Çeda. Dites-moi que le Roi Yusam a écrit quelque chose à propos de ce qui vient de se passer dans ses carnets bleus !

Ihsan secoua la tête.

— Yusam n’a rien écrit à propos de ces événements. Nous avons pénétré dans un territoire entièrement vierge.

Çeda avait l’impression de plus en plus prégnante que son âme était aspirée par le cristal. D’autres personnes devaient ressentir la même chose, de nombreux visages trahissaient un profond malaise. Certaines se tenaient le ventre à deux mains. Des cris de bataille retentirent. Les Miréens approchaient, et ils n’étaient pas en état de les affronter.

— Par tous les dieux ! souffla Çeda. Nous n’avons pas fait un si long chemin pour échouer maintenant.

Tout le monde hocha la tête, mais personne ne savait quoi faire. Et leur éventail de possibilités se réduisait bien trop vite.

— Est-ce que tu as une idée ? demanda Çeda à Davud.

Il avait toujours été intelligent et cultivé. Et c’était désormais un mage de sang.

Le jeune homme la regarda d’un air impuissant.

— J’aimerais bien, mais…

— Il faut le détruire, dit une voix au-delà du cercle de personnes rassemblées autour de Çeda.

Les Vierges du Sabre et les Lances d’argent s’écartèrent et Çeda aperçut Brama en compagnie d’une goule… avec une jambe de bois. Ils soutenaient une femme. Anila la nécromancienne. Elle était si faible qu’elle se serait sans doute effondrée sans leur aide.

— Le cristal, poursuivit Brama. Il faut le détruire.

— Pourquoi ? demanda Çeda.

— Parce que, s’il atteint son point de rupture tout seul, il sera trop tard. Si *nous* le brisons, en revanche, Anila et moi pourrons intervenir et arrêter le processus.

— L’arrêter ? répéta Ihsan.

— Pendant un certain temps, oui.

Çeda secoua la tête, confuse.

— Comment ?

Anila, toujours soutenue par la goule et Brama, regarda les gens rassemblés devant elle.

— Il faut agir depuis l’autre rive, dit-elle d’une voix sombre.

D’étranges reflets chromatiques dansaient sur sa peau noire et striée. Ses paupières étaient lourdes et son menton appuyé contre sa poitrine. Elle était à l’article de la mort. Elle ne semblait pas être blessée, mais Çeda savait que certains coups ne laissent pas de marques.

Des ordres et des cliquettements d’armure résonnaient dans deux des tunnels menant à la caverne. Des claquements de sabres et des cris retentirent dans l’un d’entre eux.

Brama tourna la tête vers Çeda et ses compagnons.

— Partez, vite ! Vous tous ! Éloignez-vous le plus possible de la caverne !

Cahil l'ignora et se tourna vers Ihsan.

— Est-ce que cela marchera ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. (Ihsan se tourna vers Çeda.) Est-ce que cela marchera ?

Çeda faillit éclater de rire. Il lui posait cette question à *elle* ? C'était complètement ridicule. Ses yeux glissèrent sur la bosse qui déformait le front de Brama. Il y avait un fragment d'un ancien dieu à l'intérieur, l'os de Raamajit l'Exalté. Il conférait une étrange aura au jeune homme. Celle d'un être surnaturel. Celle d'un demi-dieu. La relique recélait un pouvoir que Çeda imaginait à peine, mais ce fut le regard déterminé du jeune homme qui la convainquit.

— J'ai confiance en Brama, dit-elle. Et c'est notre meilleur atout.

Ihsan, Nayyan, Husamettín et Cahil échangèrent des regards, puis hochèrent la tête les uns après les autres. Ils se tournèrent et se dirigèrent rapidement vers un tunnel qui se trouvait à l'opposé de ceux par lesquels les Miréens approchaient. Les Lances d'argent, les Vierges et les soldats qaimiriens leur emboîtèrent le pas.

Davud approcha d'Anila, la prit dans ses bras et l'embrassa avec tendresse pendant de longues secondes. Il y avait bien longtemps que Çeda n'avait pas assisté à un geste si émouvant et si sincère.

— Bon voyage, dit-il tandis qu'un flot de larmes coulait sur ses joues.

Anila murmura quelque chose à son oreille, puis s'arracha à son étreinte avec un sourire mélancolique. Brama s'adressa à Davud et lui parla d'un jeune homme prisonnier dans le collegium.

Emre prit la main de Çeda.

— Allons-y, nous aussi.

— Un moment.

Elle se dirigea vers Brama et regarda ses joues rondes, ses cheveux bouclés et ses yeux qui exprimaient une terrible vulnérabilité. Il disposait d'un pouvoir incroyable, mais elle ne voyait que le jeune et fringant voleur qu'elle avait rencontré dans les Bas-fonds une éternité plus tôt, un homme qui gagnait sa vie en cambriolant des maisons et en prenant ce qu'il voulait. Elle lui avait demandé de l'accompagner dans une mission au cours de laquelle elle devait dompter Rümayesh, mais l'ehrekh avait pris possession

de son camarade. Parce qu'il avait fait montre de talents exceptionnels. Cette expérience l'avait profondément changé. Le voleur s'était transformé en homme prêt à tout pour sauver Sharakhaï.

Il était terrorisé. Pétrifié. Il ne savait pas s'il était capable d'accomplir un tel exploit.

Çeda prit ses mains et les caressa sans prêter attention aux multiples cicatrices qui les zébraient. Elle contempla ses yeux apeurés en souriant et des paroles rassurantes montèrent à ses lèvres. *Tu vas y arriver. Tout se passera bien.* Mais ce n'étaient que des mensonges, alors elle l'attira contre elle et le serra dans ses bras. Tremblant de tous ses membres, Brama glissa les mains autour de sa taille et ils s'étreignirent.

Un coup de trompette résonna, un appel au combat. Brama s'écarta et regarda Çeda dans les yeux. Il était toujours inquiet, mais il avait retrouvé une certaine assurance. Et il lui en était reconnaissant.

— Tu es un homme courageux, lui dit Çeda.

— Je suis un voleur.

— Tu vas t'emparer d'un trésor sans pareil. Un trésor que les dieux en personne ont rassemblé dans le plus grand secret.

Il sourit.

— Ça sera le coup le plus extraordinaire de tous les temps.

— De loin.

Brama rit et une lueur malicieuse – cet éclat qui l'avait jadis rendu célèbre dans tous les quartiers ouest de la ville – réapparut de manière aussi soudaine qu'inattendue.

Çeda recula, puis s'éloigna en compagnie d'Emre et de Davud. Et la guerre envahit la caverne.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 62



Brama prit Anila par la main. Le cristal produisait désormais une lumière aveuglante. Des coups sourds et réguliers résonnaient dans l'air froid de la caverne et jusqu'au plus profond de sa poitrine.

Je sais ce que tu as l'intention de faire, répétait Rümayesh. *Mais cela ne marchera pas. Tu ne peux pas te séparer de moi. Tu ne peux pas m'abandonner et me laisser derrière toi. Nous sommes liés.*

Brama sentait la panique dans les mots de l'ehrekh. Elle n'était pas certaine d'avoir raison et elle était terrifiée. Terrifiée à l'idée de mourir, de sentir son âme s'étioler et disparaître dans l'oubli. Elle avait cependant raison sur un point : il ne pouvait pas l'abandonner et la laisser derrière lui.

— Je ne vais pas me séparer de vous, dit-il à haute voix. Je vous emmène.

Le silence s'installa pendant qu'Anila se dirigeait vers le cristal.

Après tout ce que je t'ai fait ? demanda Rümayesh. *Après tout ce que j'ai fait aux personnes qui te sont chères ? Tu es quand même prêt à m'emmener ?*

Oui. Je me suis libéré de ma haine, Rümayesh. Je me suis libéré de ma douleur. Prenez ma main quand nous serons sur l'autre rive. Aidez-moi à sauver Sharakhaï.

Des cris retentirent. Des ordres claquèrent. Des hommes et des femmes moururent dans l'affrontement violent qui s'ensuivit. Pendant ce temps,

Anila leva une main et écarta les doigts avant de la poser sur le cristal. Brama sentit quelque chose lui picoter la peau. La jeune femme se projetait vers l'Au-delà à travers le cristal. Elle affaiblissait celui-ci afin d'ouvrir un portail, un portail qu'elle franchirait avec Brama et qu'elle fermerait derrière eux.

Le cristal émit un tintement aigu et de nouvelles fêlures apparurent. Brama eut l'impression qu'il était plus brillant que quelques instants plus tôt.

Vous n'avez que quelques secondes pour faire votre choix, dit-il.

Il sentit la confusion de l'ehrekh, son hésitation. Elle doutait toujours qu'il soit prêt à l'emmener de l'autre côté. Et puis Anila, si déterminée et si puissante, s'effondra. Elle était morte, et Brama sentit son âme passer à travers le cristal.

Rümayesh le sentit également.

Très bien, Brama.

Alors que les fêlures s'élargissaient en vomissant des torrents de lumière dorée, Brama pressa ses paumes contre le cristal. Il entendit Anila l'appeler depuis l'autre rive, il la sentit tendre la main pour l'aider à traverser.

Pour la première fois depuis des années, le jeune homme fut envahi par un profond sentiment de paix. Il prit la main d'Anila et avança dans la lumière.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 63



Çeda jeta un coup d’œil par-dessus son épaule tandis qu’elle courait vers le tunnel. Anila gisait au pied du cristal. Brama esquissa un étrange sourire – un sourire béat – et s’effondra à son tour. Derrière eux, des centaines de Lances d’argent reculaient sous l’assaut de soldats miréens dix fois plus nombreux. Et d’autres arrivaient par un deuxième tunnel.

La Reine Nayyan et le Roi Husamettín ordonnèrent à leurs troupes de se replier. Certaines obéirent, mais la plupart, prises dans la mêlée, ne les entendirent pas et continuèrent à se battre.

Le cristal brillait comme une étoile tandis que des flots de soldats passaient de chaque côté. Le Roi Ihsan le contemplait avec fascination. De nouveaux craquements retentirent, et la bataille se calma, puis s’interrompit. Dans la caverne, les soldats des deux camps se tournèrent vers le cristal, plissèrent les yeux et levèrent les mains pour se protéger de son éclat.

Davud cessa de courir, pivota et traça un sigil devant lui avec des gestes frénétiques. Un bouclier azur se matérialisa une poignée de secondes avant que le cristal explose dans une éruption de lumière et d’éclats. Plusieurs de

ces éclats frappèrent le bouclier de Davud dans un crissement strident et ricochèrent vers le plafond. Les soldats qui se trouvaient autour du cristal n'eurent pas cette chance. La mitraille minérale les faucha par centaines en un instant.

Des cris de détresse remplirent la caverne. Le bouclier de Davud trembla, puis se volatilisa. Là où le cristal s'était dressé, il n'y avait plus qu'une petite sphère de lumière qui brillait par intermittence. La sphère resta suspendue en l'air, puis se mit à grandir. Elle avala d'abord les corps immobiles d'Anila et Brama, puis s'étendit à celui de Macide qui gisait près de l'échafaudage et à ceux des innombrables soldats qui avaient été fauchés par les éclats du cristal. Elle scintillait comme le bouclier que Davud avait invoqué quelques instants plus tôt, mais avec plus de douceur, comme la surface d'un étang au soleil. Une étrange lumière brillait à l'intérieur, un nuage de poussière d'or.

Elle s'élargit encore, avançant comme une bête affamée. Elle était accompagnée par un souffle glacé, un froid mordant qui annonçait l'arrivée du seigneur de toutes choses. Dans la caverne, les soldats des deux camps se ressaisirent. Ils pointèrent le doigt vers la sphère et poussèrent des cris. Ils aidèrent leurs camarades blessés à se lever en regardant autour d'eux comme s'ils se trouvaient dans la gueule d'un monstre cyclopéen sur le point de les déchiqueter. Ils avaient oublié qu'ils portaient des uniformes différents, qu'ils étaient ennemis. Ils n'étaient plus que de simples mortels, des êtres fragiles qui priaient pour que cette étrange lumière ne les avale pas.

Le groupe de Çeda s'engouffra dans un tunnel, à l'exception d'Ihsan qui observait toujours la scène avec fascination. Lorsque Çeda s'arrêta et le tira par la manche, il tourna la tête et la regarda avec un visage dénué d'émotions.

— Allez, dit-il avant de se replonger dans la contemplation de la boule de lumière en expansion.

Et puis la jeune femme vit ce qui le fascinait tellement. Elle n'avait pas fait attention, mais deux silhouettes se tenaient par la main au cœur de l'extraordinaire flamboiement. Un homme et une femme. Brama et Anila.

— Vous ne pouvez plus rien pour eux, dit-elle.

— Je sais.

Çeda le lâcha – qu'il reste là jusqu'à la fin des temps s'il y tenait tant ! – et se dépêcha de rattraper ses compagnons. Accompagnés par une centaine de soldats, ils s'enfoncèrent dans le labyrinthe souterrain. Terrifiée par l'image de la sphère aveuglante, Çeda jetait de fréquents coups d'œil en arrière malgré le risque de trébucher sur le sol traître. Elle en était certaine : elle quitterait ce monde pour le suivant si jamais cette boule de lumière l'avalait.

Ils continuèrent à avancer dans un silence angoissé. Cahil ouvrait la marche dans une galerie qui remontait vers la surface. La lumière disparut derrière eux. Çeda crut qu'ils lui avaient échappé, ou qu'Anila et Brama étaient parvenus à la contenir d'une manière ou d'une autre, mais ses espoirs furent de courte durée. Alors qu'ils atteignaient les halls du palais du soleil, une vague étincelante traversa les dalles de marbre et les murs en pierre. Une vague qui s'élargissait de plus en plus rapidement.

Nous avons été trop lents, songea la jeune femme. *Elle va avaler la cité tout entière. Puis le désert.*

Tout le monde fuyait le palais maintenant : soldats, domestiques, enfants, vieillards, blessés, malades. L'aube baignait Tauriyat dans une douce lueur dorée tout à fait incongrue compte tenu de la douleur et de la terreur qui planaient sur la ville. Dans les jardins sophistiqués du palais, d'innombrables cadavres et soldats blessés témoignaient de l'ampleur et de la violence de la bataille qui avait eu lieu un peu plus tôt. Une bataille aurait encore fait rage si les combattants ne s'étaient pas arrêtés pour contempler le dôme lumineux qui avalait les murs, les colonnades et les portiques du palais du soleil. Des cris résonnèrent, et tous reculèrent devant le rempart aveuglant – à l'exception d'une poignée d'individus qui, comme Ihsan, restèrent pétrifiés et regardèrent leur destin approcher sans réagir.

Çeda prit la main d'Emre et ils s'élancèrent sur les pelouses, le souffle court.

La jeune femme sentit les doigts d'Emre se contracter tandis que la lumière les enveloppait. Un vent glacé souffla sur sa peau. Une caresse à la fois tendre et répugnante, comme le baiser d'un amant revenu d'entre les morts. Et ce n'était pas le pire. Lorsque la lumière l'avala, elle eut l'impression qu'un gouffre s'ouvrait sous ses pieds. Elle existait désormais dans les deux mondes et elle n'était pas certaine de pouvoir regagner celui des vivants. Elle n'était même pas certaine d'en avoir *envie*.

L’appel des champs lointains était si fort qu’elle ralentit, puis s’arrêta et se tourna. Près de la grande entrée du palais, elle aperçut une femme avec de longs cheveux noirs et une robe bleue qui flottait autour d’elle. Son visage était caché par la lumière blanche, mais elle reconnut la silhouette, cette posture avec une hanche légèrement en avant.

Memma, souffla une voix dans sa tête.

Comme elle avait envie de la rejoindre. De lui parler. De la prendre dans ses bras et de retourner voir les bleus étincelants avec elle. Elle fit un pas en avant et se rendit compte qu’Emre faisait la même chose.

Elle tourna la tête et vit qu’il regardait une autre silhouette qui se tenait à moins de dix mètres.

— Rafa ? souffla-t-il.

Çeda se rappela alors la vision dans le bassin de Yusam : Emre marchant vers Rafa sans écouter ses supplications. Ce souvenir l’ébranla tellement qu’elle se détourna de sa mère et s’interposa entre Emre et son frère. Elle saisit son ami par les épaules et le poussa pour qu’il recule. Il tituba comme s’il était englué dans une mare de mélasse.

— Ne regarde pas, Emre !

Elle le saisit par les mains et tira, encore et encore, jusqu’à ce qu’ils se remettent à courir. Elle se concentra sur ce qui se trouvait devant elle. Les jardins dévastés par la guerre, les murailles, la cité qui s’étendait au-delà.

Encore quelques pas, supplia-t-elle. *Juste quelques pas.*

Une traînée de brume blanche fendait le ciel en deux. Un vent froid jouait avec les cheveux et les vêtements de la jeune femme. Il apportait une odeur de miel brûlé à laquelle se mêlait une pointe acide qui faisait songer à une forge. Comme si les anciens dieux étaient revenus pour remodeler ce monde.

Une terrible bataille faisait rage autour du palais. Des cadavres jonchaient les jardins, les places, les chemins et les patios. Des cadavres portant les uniformes de cinq royaumes : Sharakhaï, Qaimir, Kundhun, Miréa et Malasan. De nombreux corps étaient dans un état effroyable : membres tranchés, crânes broyés, flèches plantées dans la gorge… Personne ne pouvait survivre à de telles blessures, mais plusieurs soldats frémirent et s’agitèrent tandis que les âmes regagnaient leurs enveloppes charnelles dans cet endroit prisonnier entre deux mondes. Les corps se redressèrent, se levèrent et regardèrent autour d’eux avec des yeux vides.

— Çeda !

La jeune femme n’avait pas entendu Davud approcher.

L’affolement qu’elle sentit dans sa voix lui fit tourner la tête. Plusieurs Lances d’argent du groupe s’étaient arrêtées. Certaines semblaient terrifiées, d’autres étrangement calmes, mais toutes finirent par adopter une expression de paix et de renoncement. Elles s’effondrèrent et restèrent immobiles tandis que leurs âmes abandonnaient leurs enveloppes mortelles comme de vieux manteaux encombrants.

Le Roi Cahil s’était arrêté, lui aussi, comme Çeda et Emre quelques instants plus tôt. Il porta la main droite à sa poitrine tandis que les doigts de la gauche se serraient et se desserraient à intervalles réguliers. Il regardait quelque chose, quelque chose que Çeda ne découvrit qu’en approchant. Des âmes dont on distinguait à peine les silhouettes s’étaient rassemblées en cercle autour du Roi Confesseur. Certaines étaient penchées en avant dans une posture agressive, d’autres étaient roulées sur elles-mêmes comme si elles souffraient le martyre. Beaucoup avaient le bras tendu et un doigt accusateur pointé sur Cahil.

Le Roi Confesseur tourna avec lenteur sur lui-même pour les regarder. C’étaient les âmes de ceux qu’il avait torturés, comprit Çeda. Elles étaient des centaines à s’être rassemblées autour de lui afin de le juger. À cet instant, le règne brutal de Cahil prit fin et il ne resta plus que le jeune homme irascible qui était monté sur le trône quatre siècles plus tôt, juste avant Beht Ihman. Un être fragile et apeuré. Il savait ce qui l’attendait.

— Père ! appela Yndris.

Il se tourna, mais pas vers sa fille. Vers Çeda. Son arrogance avait disparu. Il semblait vulnérable. Il regarda la jeune femme d’un air implorant, mais celle-ci était incapable de dire ce qu’il voulait qu’elle fasse. Et quand bien même ! il était hors de question qu’elle lève le petit doigt pour l’aider.

« Qui sème le vent récolte la tempête », affirme l’Al’Ambra.

Les âmes se rapprochèrent et les yeux de Cahil s’écarquillèrent. Le Roi Confesseur leva la main droite et la pressa contre son cœur. Sa bouche articula des mots silencieux, puis il s’effondra face contre terre. Une silhouette translucide se pencha sur lui, un spectre qui avait jadis été un homme. Cahil se retourna brusquement, le visage déformé par la peur. Les

âmes ne perdirent pas de temps. Elles s'abattirent sur lui et le déchiquetèrent tandis que ses hurlements faisaient trembler l'air froid.

— Père ! cria Yndris.

Elle voulut s'élancer vers lui, mais Husamettín la saisit par le poignet.

Çeda, Emre et Davud contournèrent la horde de spectres déchaînés et regardèrent avec un mélange d'horreur et de fascination le dôme de lumière s'étendre au-delà du palais du soleil, de la Maison des Rois et de Tauriyat pour avaler les premiers bâtiments de la cité. Çeda aperçut un char de guerre malasanien tiré par deux chevaux. Le conducteur était affalé sur la partie avant, une flèche plantée dans la poitrine. Emre bondit à côté de lui et le tira en arrière avec un grognement.

Çeda et Davud se pressèrent derrière lui et il fit claquer les rênes.

— Yah !

Les chevaux s'élancèrent et le véhicule rattrapa vite les guerriers qui s'étaient enfuis de la caverne. Certains avaient trouvé un moyen de transport, eux aussi : des chevaux, des chariots ou des chars de guerre. Emre contourna les dernières zones de combat et le véhicule franchit les portes brisées de la Maison des Vierges avant de s'enfoncer dans la ville. Le chaos régnait le long de l'étroite avenue appelée la Lance. Des soldats battaient en retraite, des gens sortaient de chez eux, intrigués par la vague de silence qui avait succédé au vacarme des affrontements. En apercevant le dôme de lumière, certains levèrent les mains vers le ciel et versèrent des larmes de joie en croyant qu'il s'agissait d'un signe annonçant la défaite de l'ennemi, un signe des dieux du désert. C'était bien la preuve qu'ils avaient une profonde affection pour Sharakhaï et ses habitants, non ?

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la Roue, le carrefour le plus important de la ville où la Lance rejoignait l'Abreuvoir, ils rattrapèrent la paroi du dôme en expansion et la franchirent. À l'instant où ils émergèrent de la lumière, la sensation de froid et l'attraction exercée par la caverne diminuèrent brusquement, sans toutefois disparaître. Ils atteignirent la fontaine centrale de la Roue et Emre tira sur les rênes pour arrêter le char. Il y avait du monde. Une étrange mosaïque de soldats et de civils occupait le carrefour.

Depuis la Roue, on avait une vue dégagée sur la Maison des Rois, les palais, la voie royale qui serpentait sur les pentes de Tauriyat, les casernes massives et les archives courtaudes de la Maison des Vierges. À l'extérieur

des remparts se trouvait le quartier des temples avec ses grands édifices à la gloire des dieux. Les bâtiments – récents et anciens – qui s'étendaient au-delà devenaient plus petits et plus ordinaires au fur et à mesure qu'on s'éloignait de la Maison des Rois.

Tout ce qui se trouvait à l'intérieur du dôme – Tauriyat, la Maison des Rois et un bon quart de la cité – était nimbé d'un halo doré. Il était désormais si large qu'il englobait le port royal, les champs fertiles et une grande bande de désert.

Pendant un long moment, personne ne parla.

— Ils ont réussi ou pas ? demanda Emre sur un ton neutre.

— Oui et non, répondit Davud. Je pense que nous sommes arrivés trop tard. Ou que le sortilège était si puissant que nous n'avons pas pu le neutraliser entièrement. Ou les deux. Mais ils ont quand même réussi à le circonscrire.

— Pour combien de temps ? demanda Çeda.

Personne ne répondit, car à cet instant quelque chose d'inattendu se passa. Quelque chose de stupéfiant. Quelque chose que le désert n'avait pas vu depuis une éternité.

La brume blanche suspendue au-dessus de la ville se fit plus dense et plus sombre. Et de minuscules flocons de neige se mirent à tomber. Ils virevoltaient en tourbillons joyeux avant de plonger brusquement vers la cité. Dès qu'ils touchaient le sol, ils fondaient en laissant une petite marque sombre qui s'évaporait en un instant.

Çeda cligna des paupières et leva les yeux, abasourdie.

Comme un enfant, Davud tendit la main, inclina la tête en arrière et ouvrit la bouche pour que des flocons se posent sur sa langue. Autour de lui, les gens regardaient le manteau de neige s'épaissir avec des yeux écarquillés. Bientôt, Tauriyat, ses remparts et les bâtiments au-delà disparurent dans une tempête de tourbillons blancs.

— Où va-t-on maintenant ? demanda Emre.

— Dans le désert, répondit Çeda. (Cette chute de neige était une aubaine et il fallait en profiter.) Nous ne pouvons pas courir le risque de nous retrouver coincés dans la cité.

Emre hocha la tête et fit claquer les rênes. Le chariot s'engagea dans une avenue et remonta vers le nord. Vers le port et le désert infini.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 64



L’aube se levait sur le désert. Quatre dieux se tenaient à la périphérie des champs en fleur. La svelte Tulathan, la ravissante Rhia, le rusé Bakhi et le puissant Thaash. Les corps maculés de sable des deux familiers de Goezhen gisaient à leurs pieds, Tashaak et Rühn, les énormes briseurs d’os qu’il avait créés aux premiers jours du désert. Nalamae avait si bien caché leurs dépouilles qu’il leur avait fallu trois jours pour les trouver.

Rhia longea un bosquet d’adicharas, s’arrêta soudain et scruta les arbres.

— Là, dit-elle dans l’ancienne langue du désert. Il y en a un là.

Les quatre dieux se dirigèrent vers une zone sableuse et découvrirent un fragment desséché du cœur de leur frère enterré à l’endroit indiqué par Rhia. Ils travaillèrent de concert pour trouver les sept autres qui étaient cachés dans le grand anneau des champs en fleur comme les orientations principales sur une rose des vents. Ils comprirent alors qu’après l’avoir tué Nalamae lui avait arraché le cœur et l’avait coupé en huit afin de tisser un sortilège qui les empêchait de pénétrer dans les champs en fleur.

Il y avait bien longtemps que Bakhi n’avait pas eu peur. Vraiment peur. Depuis que les anciens dieux avaient fui en les abandonnant dans ce monde. Il ressentait ce qu’il avait ressenti la nuit où ils n’avaient pas pu pénétrer dans le grand cercle des adicharas.

Après tout ce que nous avons fait, pensa-t-il pendant que Thaash se jetait en vain contre la barrière qui leur barrait le chemin. *Nous allons échouer à cause de notre jeune sœur.*

Nalamae était redevenue elle-même. La Nalamae des anciens temps. Jeune, mais fière. Et puissante. Non seulement elle avait tué Goezhen, mais elle avait utilisé son corps pour arriver à ses fins.

D'abord Yerinde, et maintenant, Goezhen, songea le dieu.

Ce n'était que justice, reconnut-il. Compte tenu du nombre de fois où ils avaient tué Nalamae. Mais qu'allaient-ils faire maintenant ?

Les quatre dieux avaient éprouvé une peur abjecte la nuit où le cristal s'était brisé. Ils ne l'avaient pas vu, mais ils l'avaient senti – un éveil, un passage. Mais, par un étrange coup du sort, les effets avaient été limités. Le portail vers les champs lointains s'était révélé beaucoup plus étroit que prévu. Quelque chose l'avait empêché d'atteindre sa taille normale, mais quoi ? Aucun d'entre eux ne le savait, mais Bakhi était convaincu qu'en l'état il ne pouvait pas leur permettre de gagner le monde prochain. Il était assez large pour des mortels – il avait d'ailleurs senti bon nombre de leurs âmes l'emprunter dans des bruissements d'ailes de papillon –, mais pas pour des dieux.

Entre deux bosquets, les dieux observèrent le grand dôme de lumière qui se dressait au loin. Lorsqu'il était apparu au-dessus de la cité, aucun d'entre eux n'avait pu dire s'il allait rester en place ou rapetisser et disparaître avec leurs derniers espoirs de gagner les champs lointains. Par chance, il avait continué à s'étendre et avait englobé Tauriyat avant de s'arrêter en atteignant un mystérieux point d'équilibre.

C'était probablement à cause de Nalamae. Elle était parvenue à empêcher la destruction totale du cristal, mais tout n'était pas perdu. Ils disposaient encore d'un certain temps pour déjouer le plan de leur sœur.

Restait à savoir comment. Que pouvaient-ils faire ?

— Nous pourrions commencer par détramer son sort, proposa Tulathan.

Son ton indiquait que cela aurait des conséquences.

— Cela nous affaiblirait sans doute, déclara Rhia pour que les choses soient claires.

Aucun d'entre eux ne savait ce qui se passerait s'ils essayaient. Nalamae avait peut-être trouvé le moyen de les lier étroitement à ce monde

s’ils s’attaquaient à son sort. Et la destruction de la barrière qu’elle avait créée en se servant du cœur de Goezhen ne pressait pas outre mesure.

— Nous devons réactiver le phénomène, dit Thaash dont la peau de bronze luisait au soleil.

— Bien sûr, lâcha Bakhi. Mais comment ?

Il avait parlé en regardant Tulathan. Après la mort de Yerinde, c’était elle qui avait fait le plus d’efforts pour s’assurer que les rouages de leur grand plan étaient en place et bien huilés. Elle ne réagit pas. Peut-être évaluait-elle les risques comme ils le faisaient tous avant de prendre une décision. Un mauvais choix pouvait retenir l’un d’eux dans ce monde quand les autres partiraient pour les champs lointains, mais l’absence de choix les exposait à un échec collectif.

— Tu le sais *très bien*, répondit Tulathan.

— Oui, mais *je* ne peux pas faire grand-chose. *Mon* intervention susciterait des questions. Des doutes pourraient s’installer. Le chemin menant à la tombe de l’ancien est dangereux.

Tulathan savait qu’il avait raison, mais elle hésitait encore. Il crut qu’elle allait rejeter sa proposition, qu’elle allait solliciter l’aide des autres.

— Il suffit d’un petit coup de vent, insista Bakhi. Change la direction dans laquelle il souffle, et elle fera ce que tu voudras.

Tulathan regarda ses frères et sa sœur les uns après les autres, puis hocha la tête.

— Très bien. Je m’en occupe.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 65



La nuit était tombée et Willem était assis sur le toit de la bibliothèque du collegium. Les lunes se levaient et les étoiles brillaient, mais elles avaient désormais un sérieux concurrent pour la domination du ciel nocturne. Au-dessus de Tauriyat, le grand dôme qui était apparu la nuit de l'invasion miréenne étincelait comme un voile tissé par les dieux. Les gens l'avaient baptisé le caveau. Il dégageait une lumière glaçante et Willem n'aimait pas le regarder. Il tourna donc la tête vers les étudiants qui revenaient de leurs sorties à l'Abreuvoir par petits groupes.

Les Miréens avaient profité d'une terrible tempête de sable pour lancer une attaque et s'emparer de la cité. Les jours suivants avaient été tendus. La loi martiale avait été décrétée. Des poches de résistance s'étaient formées spontanément. Les hurlements et les échos des tueries étaient insupportables et Willem avait envie de pleurer. Par chance, les combats étaient de moins en moins nombreux et de moins en moins intenses. Les Malasaniens affrontaient toujours les vestiges de la flotte sharakhienne, mais c'étaient les Miréens qui occupaient la cité et qui s'efforçaient d'imposer leur autorité avant que les anciens monarques de Sharakhaï puissent se ressaisir et organiser une insurrection.

La situation était complexe dans tous les quartiers. Elle l'était également au collegium, mais la reine miréenne semblait avoir le plus grand respect pour les temples du savoir, et le campus était relativement épargné par la

tempête de violence. Un édit avait cependant été pris. Si un mouvement de protestation était organisé par des élèves, des professeurs ou des chercheurs, l'établissement tout entier en paierait les conséquences. Jusqu'à présent, il n'y avait pas eu de problème notable, mais de plus en plus d'étudiants se rassemblaient pour parler et chercher des moyens de résister.

Willem aurait aimé se joindre à eux. La présence de soldats étrangers dans la cité le mettait hors de lui.

Allons, Willem, sois honnête. Ce n'est pas pour cette raison que tu es furieux.

C'était la vérité, il devait bien le reconnaître. Il se sentait vide depuis la mort de Nebahat. C'était étrange. Il aurait dû danser de joie du matin au soir, mais il était resté asservi trop longtemps. Par le mage de sang, et par quelqu'un d'autre avant lui. Il ne parvenait pas à se rappeler qui. Il était capable de réciter mot pour mot les innombrables histoires qu'il avait lues, mais son passé était plongé dans un étrange brouillard.

Par tous les dieux ! il était libre, alors pourquoi ce lourd fardeau pesait-il toujours sur ses épaules ?

Tu sais pourquoi, dit la voix tandis qu'il traversait le toit en longeant la crête.

Il s'accroupit et observa une dizaine d'étudiants qui parlaient à voix basse sur les marches de la bibliothèque. Étant donné que l'un d'eux évoquait le pourcentage d'alcool requis pour créer un liquide inflammable – dans l'espoir d'impressionner les demoiselles qui l'entouraient –, Willem en déduisit qu'il s'agissait de nouvelles recrues du département d'études alchimiques. Ils étaient jeunes, mais ô combien ils brillaient ! Des lumières éclatantes voletaient entre eux comme des étourneaux tandis que les idées s'enchaînaient sans discontinuer.

Leur conversation s'interrompit brusquement et ils tournèrent la tête. Une patrouille de soldats miréens traversait le forum, huit hommes portant des demi-capes émeraude et marchant deux par deux. Contrairement aux étudiants, ils étaient nimbés d'une lueur aussi terne que l'acier d'ébène. Cela amena Willem à se demander à quoi ressemblait leur pays qui se trouvait si loin de la guerre, si loin du désert. La plupart des Sharakhiens considéraient les Miréens comme des ennemis, mais Willem avait envie de visiter leur royaume. Pour les voir briller comme ils étaient censés briller.

Les étudiants se séparèrent et s'éloignèrent sans un mot. La reine Alansal avait décrété illégaux les groupes de plus de trois personnes et tout contrevenant s'exposait à une séance publique de flagellation. De nombreuses personnes avaient déjà été arrêtées et punies de la sorte. Lorsque la patrouille fut passée, il ne restait qu'un jeune homme et une jeune fille sur les marches. Il était clair qu'ils avaient des sentiments l'un pour l'autre. Et tout aussi clair qu'ils n'étaient pas prêts à les avouer. La lumière qui allait et venait entre eux faisait songer à une explosion de papillons d'automne. Le spectacle était tellement ravissant que Willem dut porter une main à sa bouche pour retenir un gloussement joyeux.

Ils partirent enfin et un lourd silence s'installa sur la place déserte qui s'étendait devant la bibliothèque. Willem s'assit en tailleur et se demanda où aller, quoi faire. Quand il était soumis à la volonté de Nebahat, il avait toujours eu des tâches à remplir : des livres à étudier, des recherches à mener, des solutions à trouver. Lorsqu'il n'y avait pas de lecture à faire, il fallait aller chercher des herbes médicinales ou des éléments alchimiques pour son maître ou un autre mage de sang de l'Enclave. Mais Nebahat avait disparu et les membres de l'Enclave avec lui – enfin, assez pour espérer que l'un d'eux n'essaierait pas de l'asservir de nouveau.

En lisant les lettres personnelles adressées au recteur, Willem avait appris qu'une grande bataille avait eu lieu sous le palais du soleil. La plupart des hauts membres de l'Enclave étaient morts, y compris Prayna et Esrin. Dilara, Undosu et Nebahat avaient été tués quelques jours plus tôt. Qui restait-il ? Meiying ? Davud ?

Par pitié, faites que Davud soit toujours en vie !

Même si les deux jeunes mages avaient survécu, même si l'Enclave se reformait, comment savoir si quelqu'un penserait à faire appel à lui ? Il n'était qu'une âme abandonnée, un fragment de chair insignifiant tombé du corps en décomposition de l'Enclave.

Trouve autre chose, lui enjoignit la voix intérieure. *Trouve une autre raison de vivre.*

Mais comment aurait-il pu le faire ? Il ne connaissait rien en dehors du collegium et de ses livres. Il n'avait pas de voix. Et même s'il en avait une, que pourrait-il dire ? *Bonjour monsieur le Recteur, vous ne me connaissez pas, mais je peux lire dans quarante-sept langues. Je sais que vous ne m'avez rien demandé, mais je serais ravi de trier les livres de votre*

bibliothèque. Non, non, non. Il y avait des étudiants pour ce genre de travail. Et quand on découvrirait qu'il vivait au collegium depuis une éternité, et qu'il y fouinait à sa guise, il n'était pas impossible qu'on le dénonce aux capes vertes, ainsi qu'on avait baptisé les soldats miréens. S'il renonçait à son anonymat, il risquait fort d'y laisser sa tête.

Il était sur le point de se lever et de partir quand il aperçut des éclats lumineux un peu plus loin. Ils étaient produits par une personne qui se cachait derrière un coin de la basilique, mais leur fréquence laissait entendre que… Willem n'osait y croire. Il faillit pivoter sur les talons et partir en courant, sans savoir ce qu'il ferait si c'était bien *lui*.

Et puis Davud émergea entre deux piliers. Il portait un havresac en toile sur l'épaule et avançait de ce pas qui n'appartenait qu'à lui, un pas assuré, mais dénué d'arrogance. Il se dirigea vers la grande statue en bronze qui se dressait au milieu de la place.

Le cœur de Willem manqua un battement lorsque Davud pivota en regardant autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un. Le jeune homme était venu sur le campus à plusieurs reprises après la disparition de Nebahat, mais Willem ne l'avait pas vu depuis l'invasion miréenne et il l'avait cru mort. Il s'était promis mille fois que, s'il revenait, il trouverait le courage d'aller à sa rencontre, ne serait-ce que pour savourer la chaleur de son aura.

Et il était là. Les dieux avaient entendu ses prières. Willem l'observa en secouant la tête avec lenteur. Il avait la chair de poule et sa gorge se nouait et se dénouait sans discontinuer.

Il va partir. Il va partir d'un instant à l'autre. Va le voir, vite ! Trouve ce qu'il est venu faire là.

Mais il ne bougea pas. Et chaque instant qui passait renforçait sa certitude qu'il n'irait *jamais* à sa rencontre. Il eut soudain envie d'aller se réfugier sur le petit lit de sa tanière et d'y rester jusqu'à la fin des temps.

Et puis Davud fit quelque chose d'étonnant. Il ouvrit son havresac et en tira une couverture identique à celles que les étudiants étendaient sur les pelouses de l'esplanade pour déjeuner. Davud la déroula au pied de la statue, replongea la main dans le havresac et en sortit un pochon, deux verres ainsi qu'une bouteille d'eau bleue. Il remplit les verres et ouvrit le pochon qui contenait deux sandwichs, deux pommes et deux morceaux de fromage. Il disposa la nourriture et les verres de part et d'autre de la

couverture, glissa un petit foulard du côté de son invité invisible et mordit dans sa pomme.

— Tu peux me rejoindre quand tu veux, dit-il entre deux bouchées.

Willem frissonna et se baissa autant que possible. Davud l'avait-il repéré ?

Quelle importance, pauvre idiot ? Il sait que tu vis ici.

Il hésita pendant un long moment.

Ce fut le morceau de fromage qui finit par le décider. Il en mangeait rarement, mais chaque fois qu'il avait cette chance il ne pouvait s'empêcher de penser à l'animal qui avait donné son lait pour le fabriquer et à l'endroit où il vivait. Un endroit qui devait être bien différent de Sharakhaï. À bien des égards, le goût de cet aliment était comparable aux auras qu'il distinguait autour des gens. Il était aussi varié, aussi riche et aussi savoureux.

Il descendit du toit et approcha. Davud sentit qu'il n'était plus seul et il esquissa un large sourire avant de tendre la main pour l'inviter à s'asseoir devant lui.

— Je t'en prie.

Willem lissa ses vêtements froissés, trouva ce geste complètement idiot et s'installa devant Davud.

— Mange, dit Davud, mange. Je te raconterai une histoire lorsque nous aurons terminé.

Ils mangèrent en silence. Ce n'était pas un repas très sophistiqué, mais Willem ne se rappelait pas avoir goûté des mets si délicieux. La pomme, plus acide que sucrée, se mariait à merveille avec le jambon séché. Le pain était croustillant à l'extérieur et tendre à l'intérieur. Et le fromage… La croûte était piquante à souhait alors que la pâte moelleuse avait des saveurs de crème, de miel, d'écorce de citron et d'amande.

Lorsqu'ils eurent terminé, Davud remplit les verres.

— Tu te souviens de Rümayesh, l'ehrekh que tu as vue sous la forme de Brama ?

Willem hocha la tête en buvant une gorgée d'eau délicieusement fraîche. Elle devait être refroidie par un sortilège à en juger par le scintillement de la bouteille.

— Rümayesh et Brama travaillent désormais ensemble afin d'empêcher que *ça* empire. (Il fit un vague geste en direction de Tauriyat et du dôme

brillant qui l’enveloppait.) Mais avant de quitter ce monde pour les champs lointains, Brama et moi avons eu la chance de parler. Il m’a révélé certaines choses à ton sujet. Des choses qu’il a apprises quand Rümayesh t’a parlé. (Les mains de Willem se mirent à trembler – avec tant d’intensité qu’il se dépêcha de poser son verre sur la couverture.) Il m’a parlé des contraintes qui ont été placées sur toi. Et il m’a expliqué ce que Rümayesh leur a fait afin de découvrir tes secrets. (Davud se tut et regarda Willem dans les yeux.) Est-ce que tu as compris qu’elles ont disparu ? que Rümayesh les a détramées à ce moment ?

Willem aurait voulu se lever. Il aurait voulu partir en courant et se cacher. Il sentait que le monde allait changer de manière irrémédiable et cela le terrifiait. Craignant de céder à cette pulsion, il ramena les genoux contre sa poitrine, serra ses jambes et secoua la tête avec lenteur.

— Elles ont disparu, insista Davud. C’est fini. Tu peux désormais faire des choses qui, avant, auraient pu déplaire à Nebahat. Et tu n’es plus contraint au silence. (Il le regarda comme s’il cherchait à l’encourager.) Tu as une voix. Il te suffit de t’en servir.

Willem avait du mal à regarder Davud tant son aura était aveuglante. Elle le faisait larmoyer. Le spectacle n’avait plus rien de magnifique et de fascinant. Il le plongeait dans la confusion et l’angoisse. Il se rappela que pendant sa jeunesse, avant d’être conduit au collegium, il parlait encore, mais le souvenir était vague. Il ne s’était jamais rendu compte que sa voix lui manquait. Il en prit conscience à cet instant, tandis que Davud l’observait avec bienveillance. Il voulait la retrouver. Il voulait la retrouver, mais comment faire ?

Davud dut sentir ses hésitations, car il reprit la parole.

— Est-ce que tu peux me dire ton nom ?

— Wi… (Willem toussa, s’éclaircit la voix et but une gorgée d’eau.) Willem.

Il avait prononcé ce nom dans un croassement rauque et il aurait sans doute été mortifié si le moment n’avait pas été empreint d’une joie aussi pure qu’intense. Il éclata de rire.

— Je m’appelle Willem !

Une femme – une érudite du collegium qui passait les bras chargés de livres – lui jeta un coup d’œil inquiet avant de presser le pas. Sa réaction le fit rire de plus belle.

— Willem, dit Davud une fois que son étrange compagnon fut calmé. Ton monde ne se limite plus au collegium désormais. Tu peux aller où bon te semble. Est-ce que ça te fait envie ? Est-ce que ça te dirait de te promener en ville avec moi ? (Willem ne répondit pas et Davud poursuivit.) Je te jure que tu ne cours aucun danger. Je te le promets.

Willem secoua la tête.

— Trop dur, trop tôt.

Davud sourit.

— Très bien, Willem. Dis-moi quand tu te sentiras prêt.

— Nous… (Willem dut rassembler tout son courage pour poser la question.) Nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

— Je l'espère. C'est pour cette raison que je suis venu. (Il fit un geste en direction de la bibliothèque.) Le collegium est un puits de savoir, mais l'Enclave en a créé plusieurs autres à travers la cité. J'ai découvert un certain nombre de caches contenant des documents qui doivent être lus et triés. (Davud inspira un grand coup.) J'ai besoin d'aide, Willem. J'ai *terriblement* besoin d'aide. Et je pense que tu peux me l'apporter.

Willem cligna des paupières. Une partie de lui hoquetait de joie à l'idée d'aider Davud, une autre tremblait à l'idée de revivre ce qu'il avait vécu avec Nebahat. Cette nouvelle vie ressemblait un peu trop à l'ancienne.

— De l'aide pour quoi ? demanda-t-il enfin.

— Il y a quatre jours, Sharakhaï a changé de maîtres. Certaines personnes espèrent la reconquérir et je pense qu'elles y parviendront. Si elles arrivent à leurs fins, la cité devra affronter la réalité, le vide laissé par la mort des Rois sharakhiens. C'est triste à dire, mais le désert ne sait pas quoi faire sans eux et je n'ai pas l'intention de laisser le destin n'en faire qu'à sa tête. Je veux *choisir* ce qui remplacera ce vide. C'est pour cette raison que je voudrais que tu m'aides. Je veux être prêt quand on posera la question : et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce que tu veux bien m'aider à trouver la réponse ?

Willem s'aperçut qu'il ne voyait plus rien. Il pleurait tellement que le monde qui l'entourait s'était transformé en rideaux de vagues de lumière. Il était fou de joie à la perspective de revoir Davud. Et ce n'était pas tout : il pourrait aussi lire des livres qu'il n'avait jamais lus auparavant. Il pourrait en parler à Davud. Ils pourraient discuter de culture, de politique et de l'injustice qui appelle l'injustice. Ils établiraient une stratégie. Ils

exploreraient le passé pour trouver les outils qui leur permettraient de construire un meilleur avenir. Ils remodèleraient le désert.

— Rien ne t'y oblige, poursuivit Davud. Tu es libre de suivre ton propre chemin. Je t'aiderai si tu as besoin de quelque chose.

— Non ! s'écria Willem. Je veux dire : oui.

Davud éclata de rire – un son merveilleux qui se mêlait joyeusement à la lumière qui l'enveloppait.

— Est-ce que ça veut dire que tu acceptes de m'aider ?

Willem hocha la tête.

— Oui.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 66



Çeda et Emre marchaient côte à côte dans les champs en fleur, enveloppés par les bourdonnements des ailes-vibrantes. Tous deux étaient armés. Emre avait son arc et un long poignard de combat. Çeda avait récupéré Fille du Fleuve. Husamettín la lui avait rendue au cours de la nuit des Vents du Nord, ainsi qu'on avait baptisé la bataille de Sharakhaï. Le soleil brillait dans le ciel.

Une semaine s'était écoulée depuis la prise de la cité. Une semaine pendant laquelle Çeda et Emre avaient fouillé les bosquets d'adicharas à la recherche de Sehid-Alaz. En vain. Ils n'avaient pas trouvé un seul asir. Et la jeune femme ne sentait pas leur présence.

— Ils sont peut-être morts, dit Emre alors qu'ils traversaient un bosquet particulièrement dense. Ils ont peut-être été tués par les arbres.

Peut-être, mais Çeda n'y croyait pas. Ils se cachaient pour qu'elle ne les trouve pas. Et il n'était pas très difficile de deviner pourquoi. Ils avaient honte. Quand ils avaient appris que Macide et Çeda avaient accepté de combattre aux côtés des Rois, la colère les avait aveuglés et ils les avaient trahis. Elle, lui et tous ceux qui leur étaient loyaux.

— Je crois plutôt qu’ils ont regagné la vallée.

— Dans ce cas, nous devrions y aller. Nous avons passé assez de temps ici.

Ils savaient qu’ils devaient réunifier la treizième tribu. Hamid les avait trahis. Pire encore : il avait organisé une insurrection qui menaçait de faire voler en éclats l’alliance que Macide et Çeda avaient eu tant de mal à forger. Il fallait faire quelque chose. Les tribus devaient rester unies, et, pour cela, il fallait dissoudre le dogme rebelle de Hamid avant qu’il prenne racine.

Les hommes tels que Hamid refusaient de l’admettre, mais Sharakhaï était un creuset de civilisations. Les tribus dépendaient du commerce avec les autres nations. Leur culture n’était pas pure comme l’affirmaient certains. Cette pureté n’avait jamais été qu’un mythe, un argument destiné à manipuler les gens. Dans chaque tribu, on trouvait des hommes et des femmes originaires des prairies de Kundhun, des montagnes de Miréa, voire des lointains rivages de la mer Australe. Et ce n’était pas tout. Dans la cuisine, les coutumes, la manière de naviguer et jusque dans les divertissements les plus simples, la vie des peuples du désert avait été enrichie par les cultures des contrées voisines qui avaient elles-mêmes subi l’influence du Grand Shangazi.

L’époque où les nations pouvaient vivre repliées sur elles-mêmes était passée depuis bien longtemps. Une nouvelle aube allait se lever sur le désert. C’était inévitable.

Çeda avait une autre raison de se rendre dans la vallée. Nalamae avait disparu. La jeune femme ne pouvait pas consulter les carnets bleus ou regarder dans le bassin de Yusam, mais elle avait besoin d’aide. Peut-être que l’acacia daignerait lui accorder une vision pour la guider. Elle ne voyait pas d’autre solution.

— Encore un peu, dit-elle. Si nous ne trouvons rien d’ici à la tombée de la nuit, nous partirons au petit matin.

Dans les bosquets, les adicharas étaient gris, cendreux. Ils mouraient ou étaient déjà morts. C’était la conséquence de tout ce qui venait de se passer. Les arbres dépérissaient depuis longtemps et les mages de l’Enclave leur avaient envoyé des offrandes après la libération des asirim. Puis le sortilège de la Reine Meryam avait envoûté des centaines de malheureux pendant la nuit des Vents du Nord. Le vaste réseau d’adicharas qui entourait Sharakhaï

– une toile tissée par les dieux rusés et manipulateurs pour gagner les champs lointains – avait jadis fait partie intégrante de la cité, au même titre que Tauriyat, les ports ou les différents quartiers. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'une fragile barrière sur le point de s'effondrer.

— Tu crois que les arbres les aident d'une manière ou d'une autre ? demanda Emre.

Il parlait d'Anila et Brama.

— Je n'en ai aucune idée.

Entre deux bosquets, au-dessus de la colline noire et floue de Tauriyat, la jeune femme distinguait le dôme scintillant qui marquait désormais la frontière entre deux mondes. Elle était à l'extérieur et essayait de sauver Sharakhaï, mais le temps pressait. Même avec le pouvoir de l'os de Raamajit, l'ancien voleur et la nécromancienne ne pourraient pas contenir son expansion éternellement. Et les dieux ne resteraient pas les bras croisés. Ils devaient déjà s'efforcer de rompre le sort que Brama et Anila avaient tissé.

Ils entendirent le vrombissement d'un nid d'ailes-vibrantes et contournèrent prudemment le bosquet d'où il provenait pour se diriger vers un autre. Après de longues journées de marche ininterrompues, ils étaient enfin de retour à l'endroit où ils avaient laissé Sehid-Alaz la nuit où le cristal s'était brisé.

Les branches des adicharas étaient toujours figées. Les fleurs fermées. Ils s'arrêtèrent devant l'arbre qui avait failli tuer le Roi des asirim. Çeda s'agenouilla près de lui et posa la main droite sur le sable. Elle invoqua le pouvoir du Grand Shangazi, le pouvoir des adicharas qu'elle sentait à peine depuis la bataille dans la caverne. Elle se projeta aussi loin que possible et explora le désert autour du bosquet. Sans résultat.

Elle se rappela la nuit où elle s'était rendue dans les champs en fleur pour découvrir si elle était la fille d'un Roi. Elle s'était piquée avec une épine empoisonnée et avait failli le payer de sa vie. La Matrone Zaïde avait tatoué sa main et son poignet pour la sauver. Elle avait toujours pu sentir les arbres avec plus ou moins d'intensité, mais le poison des adicharas avait décuplé cette faculté. Elle se demanda si la destruction du cristal avait changé les arbres de manière fondamentale. Était-ce pour cette raison que sa perception s'était émoussée depuis cette nuit fatidique ?

Elle savait qu'elle prenait un risque, mais elle devait le faire. Elle tendit la main vers l'arbre.

Emre écarquilla les yeux et la saisit aussitôt par le poignet.

— Çeda, mais qu'est-ce que tu fais ?

Elle libéra sa main avec calme.

— Le poison ne peut plus me tuer.

— Tu n'en sais rien.

— Je le sais.

Elle se reconcentra sur l'arbre. Il était malade. Il agonisait et la branche vers laquelle elle tendit la main ne bougea même pas. Elle pressa le centre de sa paume contre une grosse épine, comme elle l'avait fait des années plus tôt. Puis elle sentit la piqûre. Et la brûlure du poison.

Quand elle était enfant, elle avait découvert sa mère pendue par les pieds à l'entrée de Tauriyat. Elle s'était alors entaillé la main, puis avait ramassé une poignée de sable et avait fait un vœu à haute voix pour que le désert l'entende. Elle répéta les mêmes gestes, mais ne fit pas de vœu. Elle murmura une supplique.

— Venez à moi, Sehid-Alaz. Venez. Nous avons besoin de vous.

Le sable poissé de sang glissa entre ses doigts et tomba sur les racines noueuses de l'arbre.

La jeune femme entendit alors le vent souffler à travers le bosquet. Elle entendit le sable fouetter les feuilles. Elle attendit un long moment, mais le désert refusa de s'adresser à elle.

Elle se leva, la mine triste, et se tourna vers Emre.

— C'est terminé.

Emre posa une main sur son épaule et la serra.

— Tu as fait tout ce que tu as pu.

Ils se dirigèrent vers un chemin conduisant hors du bosquet, mais à peine avaient-ils fait quelques pas que Çeda sentit quelque chose. Elle pivota sur les talons et vit le sol frémir au pied de l'arbre. Une tête portant une couronne apparut. Sehid-Alaz émergea de sa tombe de sable.

Çeda avait toujours éprouvé un mélange de crainte et de respect en sa présence. Ce n'était plus le cas. Il avait fait beaucoup de tort à la tribu. Il le savait et cela se voyait à la manière dont il la regardait. Elle ne détourna pas les yeux et ce fut lui qui cligna des paupières le premier. Il baissa la tête et contempla Fille du Fleuve.

— Mon cœur est heureux que tu aies survécu, déclara-t-il d'une voix rauque.

— J'ai survécu, dit Çeda. Mais beaucoup n'ont pas eu cette chance. Macide, par exemple.

— Je sais, se contenta-t-il de dire.

Çeda sentit la colère monter en elle.

— Vous avez des regrets ?

— Plus que je peux les compter.

— Vous l'avez trahi.

— Parce que je pensais qu'il nous avait trahis.

— Vous étiez le Roi de notre peuple à Sharakhaï jadis. Vous nous protégiez et, d'une certaine manière, c'est ce que vous avez essayé de faire quand vous avez donné à Hamid la permission de tuer Macide. Mais vous savez désormais que ce n'est pas seulement la tribu qui est en danger. C'est le désert tout entier. Nous devons le protéger. Vous, moi, la tribu et les asirim.

Pour une raison étrange, Sehid-Alaz ne reprit pas la parole de vive voix. Il s'exprima dans la tête de la jeune femme.

Je protégerai toujours la tribu.

— Non, dit Çeda en montrant les arbres. Vous allez faire cette promesse devant les adicharas. Vous allez la faire devant le désert.

Le regard de Sehid-Alaz glissa vers Emre avant de revenir se poser sur la jeune femme. Elle savait pourquoi l'ancien Roi hésitait tant. Il avait été obligé de respecter les termes d'une promesse faite par d'autres pendant quatre siècles. Il ne voulait pas que cela se répète. Il ne voulait pas être de nouveau soumis à des maîtres qui refusaient de négocier, qui refusaient de le considérer comme un égal. Mais Çeda était convaincue qu'il fallait en passer par là et elle était certaine qu'il le savait également.

— Je protégerai toujours la tribu, déclara-t-il de sa voix rauque. Et en la protégeant, je protégerai tous les peuples du désert.

Çeda le crut et hocha la tête.

— Emre et moi allons retourner dans la vallée pour reprendre le contrôle de la tribu.

— Les asirim ne peuvent pas vous accompagner.

Sehid-Alaz leva le bras et toucha l'arbre qui avait essayé de le tuer. Il le fit avec une tendresse extrême, comme s'il songeait à cette ultime étreinte et

au repos éternel qu’elle aurait pu lui apporter.

— Si nous partons, les adicharas mourront.

Peut-être était-ce un effet du poison qui coulait dans ses veines, ou un présent de Sehid-Alaz, mais Çeda s’aperçut soudain qu’elle sentait de nouveau les asirim. Ils étaient là, dans les bosquets qui entouraient la cité, cachés sous le sable, prêtant leur force aux adicharas.

Quand Sehid-Alaz la regarda de nouveau, une détermination farouche brillait dans ses yeux.

— Retourne dans la vallée, Çedamihn Ahyanesh’ala. (Il se tourna vers Emre.) Va, Emre Aykan’ava. Prends la tête de la tribu, car je sais désormais qu’elle est davantage à toi qu’à moi. Mais reviens vite, car je crains que la fin soit proche.

Le sol frémit autour de ses pieds et il s’enfonça dans le sable avant de disparaître.

OceanofPDF.com

ÉPILOGUE



Meryam, jadis reine de deux royaumes, était allongée dans la cabine d’un voilier qui glissait sur le sable. Elle ne savait pas où se trouvait le navire. Quelque part au sud de Sharakhaï, certainement. Ramahd avait décidé de la renvoyer à Qaimir et d’organiser une parodie de procès dont l’issue ne faisait aucun doute. Elle serait déclarée coupable et vraisemblablement exécutée. Parce qu’elle avait essayé de protéger son pays.

Quelle importance, après tout ? Le monde avait changé. Jadis plein de vie et de couleur, aujourd’hui mort et gris. Tandis qu’elle contemplait les poutres du plafond, elle se rappela qu’elle connaissait un sort capable de les polir. En apportant de légères modifications, on rendait le bois friable. En apportant des modifications plus importantes, on le transformait en cendre en l’espace de quelques secondes.

Jadis, elle aurait pu adopter l’apparence d’un marin, lui donner la sienne et l’obliger à prendre sa place pendant qu’elle s’échappait. Elle aurait pu créer une illusion et disparaître sans laisser de traces pendant qu’on la chercherait vainement. Elle aurait pu ordonner à tout l’équipage de se trancher la gorge.

Elle ne le pouvait plus.

On avait brûlé ses pouvoirs.

Tu l’as mérité, souffla une petite voix dans sa tête. *Tu l’as mérité parce que tu as tué notre père.*

— Non, ce n’est pas vrai, dit Meryam. Nous étions à deux doigts de réussir.

Cela ne justifiait pas un tel crime.

— Qaimir en aurait grandement profité.

Elle entendit un petit rire.

Tu n’as pas fait ce que tu as fait dans l’intérêt de Qaimir, Meryam. Tu l’as fait dans ton seul intérêt. *Ton seul intérêt. Ton seul intérêt…*

L’écho de la voix s’estompa peu à peu. La voix de Yasmine. Meryam l’entendait de plus en plus souvent depuis qu’elle avait perdu ses pouvoirs.

Ce n’est pas Yasmine, pauvre idiote. C’est toi.

Elle le savait, mais cela lui était égal. Le navire ralentit et s’arrêta pour la nuit. Ramahd vint la détacher pendant que Cicio apportait son dîner sur un plateau. Ramahd prit le plateau et le posa sur une petite table devant elle.

— Mange, Meryam.

Meryam baissa les yeux et contempla le bol de gruau liquide et sucré, la tasse en argile pleine de lait. Rien que l’odeur lui donnait la nausée.

— Il n’y a rien qui te fasse envie ? demanda Ramahd. Je peux te préparer des fekkas. Sucrés ou salés. Avec tout ce que tu veux à l’intérieur.

Meryam le regarda.

— Si tu me parles de fekkas une fois de plus, je t’arrache les yeux.

Le visage de Ramahd se durcit, puis les deux hommes firent ce qu’ils faisaient chaque fois qu’elle refusait de manger. Cicio l’immobilisa pendant que Ramahd glissait un entonnoir en laiton dans sa bouche. Ils l’obligèrent à avaler le lait et le gruau tandis qu’elle essayait de hurler.

Lorsqu’ils eurent terminé, ses yeux étaient rouges, sa gorge à vif et son ventre plein. Cicio sortit de la cabine. Ramahd la rattacha sur le lit et le suivit. Meryam resta immobile pendant de longues heures, complètement détachée de ce monde.

Non, ce n’était pas vrai. Elle sentait quelque chose. Elle se sentait trahie. Pas par Ramahd – qui faisait seulement ce qu’il estimait être juste. Pas par le jeune duc Hektor – le jeune *roi* Hektor, un homme aussi ambitieux que l’avait été son père. Non. Elle se sentait trahie par Tulathan, la déesse qui lui avait fait tant de promesses.

— Vous m’aviez promis les Hôtes sans Lune.

Macide est mort. Et bien des gens l'ont suivi dans la tombe. Quand en auras-tu assez de cet océan de sang ?

— Je ne sais pas, répondit Meryam. C'est un sujet sur lequel mon esprit refuse d'entendre raison.

Cesse de te servir de moi comme excuse. J'en ai assez, Meryam. Laisse-moi reposer en paix.

Meryam resta silencieuse. Yasmine également.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Le navire faisait route au sud. Meryam s'aperçut qu'elle avait repris un peu de poids. Au cours des mois pendant lesquels elle avait régné sur Sharakhaï, elle n'avait presque rien mangé. Au moment de sa chute, elle était si maigre qu'elle ressemblait à une mendiante. Le moindre apport de nourriture régulier ne pouvait que la remplumer un peu.

Cela la plongeait dans une colère noire. À ses yeux, chaque gramme gagné était une insulte à ce qu'elle avait cherché à atteindre, à ce qu'elle avait accompli.

C'était sans importance. Ramahd relâcherait sa vigilance tôt ou tard. Et ses geôliers se montreraient moins stricts quand ils arriveraient à Almadan. Elle finirait bien par trouver un moyen de se suicider. Il était hors de question qu'on l'exhibe devant une cour en pâmoison, devant leur gentil petit roi, un roi qui ne savait pas quoi faire du trône sur lequel il venait de monter.

Quelques jours plus tard, ils firent halte dans un caravansérail. Un caravansérail important à en juger par le bruit. Mazandir, probablement. Une fois le navire à quai, Meryam entendit les bottes des marins sur le pont, les exhortations des colporteurs et les échos de marchandages enfiévrés. Quelque part, un treuil grinçait avec insistance dans l'espoir d'entraîner Meryam dans la folie.

Alors que la journée touchait à sa fin, la lumière qui pénétrait dans la petite cabine glissa avec lenteur sur la paroi intérieure. La nuit tomba. L'agitation des quais et le brouhaha du marché laissèrent place à la musique et aux conversations joyeuses. Meryam haussa un sourcil. Comment pouvait-on se montrer si désinvolte alors que Sharakhaï avait été envahie par les Miréens ? Et puis les bruits de fête cessèrent à leur tour. Cicio vint vérifier qu'elle était bien attachée et un silence paisible envahit le navire.

Au cours de la nuit, Meryam se réveilla en entendant la porte de sa cabine s'ouvrir doucement. Une silhouette sombre se glissa à l'intérieur et approcha du lit. Une femme avec de longs cheveux bouclés. Ce fut son parfum qui la trahit.

— Amaryllis, souffla Meryam.

— Pas maintenant, ma reine.

— Pourquoi prendre tant de risques pour sauver une morte ?

— Vous ne me semblez pas encore morte. (La jeune femme crocheta les fers qui entravaient Meryam en quelques instants.) Suivez-moi.

Elles longèrent la coursive d'un pas rapide et montèrent sur le pont où deux marins étaient étendus sur le ventre. Meryam aurait été incapable de dire s'ils étaient morts ou vivants. Et elle n'avait pas le temps de vérifier. Elles descendirent du navire, s'enfoncèrent dans le caravansérail et gagnèrent une petite maison à la périphérie de la ville. Une vieille femme ouvrit la porte et les fit entrer.

— Ma reine, dit-elle avant de fermer la porte derrière elles.

Elles montèrent au premier étage où Amaryllis offrit un cadeau inattendu à Meryam. Le collier de Yasmine.

— Je suis descendue dans la caverne pour voir ce qui s'était passé et je l'ai trouvé autour du cou de Brama.

Meryam serra le bijou dans ses mains pendant de longues minutes et effleura les perles usées par ses caresses. Elle avait l'impression d'avoir retrouvé une partie d'elle-même, et, pendant un instant de pur bonheur, elle se sentit entière. Et puis elle se rappela qu'elle avait perdu ses pouvoirs. Le néant l'envahit de nouveau et des larmes amères montèrent à ses yeux.

— Merci, dit-elle.

Ce fut tout ce qu'elle trouva à dire tandis qu'elle passait le collier à son cou.

Elles restèrent dans la maison de la vieille Qaimirienne pendant une semaine entière. Pour Meryam, ce n'était pas très différent de la cabine du navire. Elle restait seule dans une pièce du premier étage. Elle mangeait – mais sans y être obligée désormais. Des gardes portant la livrée du maître du caravansérail vinrent perquisitionner par deux fois, sans doute à la demande de Ramahd. Mais la propriétaire de la maison connaissait bien leur chef et ils ne montèrent jamais à l'étage. Le navire de Ramahd finit par

lever l’ancre avec deux autres bâtiments qaimiriens. Sans doute pour fouiller le désert. Ou un autre caravansérail.

— Je crois que nous sommes tirées d’affaire, annonça Amaryllis le lendemain. Nous sommes libres.

— Libre… je ne serai plus jamais libre.

— Vous pouvez l’être autant que vous le souhaitez. J’ai assez d’or et de bijoux pour vivre un siècle. Pour acheter un navire. Nous pouvons aller où vous voulez, ma reine. Vous pourrez reconquérir le trône.

Encore faudrait-il que j’en aie envie, songea Meryam. *À quoi cela me mènerait-il ?*

Une nouvelle incroyable leur parvint le lendemain. Plusieurs habitants de Mazandir avaient assisté à une bataille qui avait eu lieu le même jour que celle qui avait opposé Meryam aux anciens Rois et à la treizième tribu. Une femme armée d’une lance opalescente avait affronté et vaincu un ehrekh. Le monstre s’était enfoncé dans une mare et la mare s’était changée en verre.

La nuit même, Meryam sortit et se rendit près de la mare. Alors que Tulathan brillait haut dans le ciel, Meryam se pencha et regarda à travers la surface ; celle-ci reflétait les étoiles comme un miroir et, quand la Qaimirienne la toucha, elle constata qu’elle était bel et bien pétrifiée. Et étrangement chaude. Et ce n’était pas un ehrekh qui était prisonnier à l’intérieur. C’était Goezhen en personne. Le dieu du chaos, de la souffrance et des créatures sombres et immondes. Sa poitrine avait été percée. Un nuage de sang noir – figé, lui aussi – s’échappait de la plaie.

Meryam avança sur la surface, puis s’accroupit et regarda dans les yeux douloureux de Goezhen.

— Un dieu prisonnier comme une mouche dans un bloc d’ambre.

Elle s’attendait presque à ce que Goezhen se réveille, se libère et jaillisse de sa prison pour la démembrer. Il ne le fit pas.

— Que s’est-il passé ? se demanda-t-elle.

Il s’est montré un peu trop téméraire, répondit une voix dans sa tête.

Elle sut aussitôt de qui il s’agissait, mais cela ne l’empêcha pas de frissonner de peur lorsqu’elle se tourna et découvrit Tulathan dans toute sa splendeur. Elle se tenait sur la berge verdoyante. Comme lors de leur première rencontre dans le palais du soleil, elle était nue. Sa peau et ses cheveux projetaient des reflets argentés, mais ses yeux avaient quelque

chose de différent. L'éclat amusé avait laissé place à une sombre détermination, une rage intérieure. Peut-être parce que son frère était mort.

— C'est Nalamae qui l'a tué, n'est-ce pas ? demanda Meryam.

Tulathan hocha la tête, puis avança sur la surface de la mare. Le parfum qui l'enveloppait évoquait les premiers frissons de l'automne.

Tu es en colère contre moi.

— Non, mentit Meryam.

Tulathan sourit et fit un geste en direction du désert.

Je l'ai entendu dans le vent. Je t'ai entendue me maudire.

Meryam réfléchit. Ce n'était sans doute pas une bonne idée de mentir à une déesse deux fois de suite.

— Vous m'aviez promis la treizième tribu.

Je t'avais promis de t'accorder le pouvoir de détruire la treizième tribu. Et j'ai tenu ma promesse.

— Non. En fin de compte, c'est *Rümayesh* qui m'a donné ce que je cherchais.

Tulathan rit, un rire qui ressemblait au lointain tintement d'un carillon éolien.

Et dis-moi, qui l'a conduite jusqu'à toi ?

Meryam songea à tout ce qui s'était passé, à ce qu'elle avait été à deux doigts d'obtenir.

Tu n'es pas arrivée au bout de ton chemin, Meryam shan Aldouan. Tu as encore des choix à faire.

— Je *suis* au bout de mon chemin.

Parce qu'on t'a ôté ton pouvoir ?

— Oui ! On m'a pris mon trône et on a brûlé ma magie ! Que me reste-t-il ?

Tant que tu respires, il te reste du temps pour atteindre ton but. Le désert recèle encore des merveilles qui peuvent se révéler fort utiles. Il suffit de les trouver.

— Qu'est-ce qui pourrait me donner ce que je veux ?

Tulathan approcha d'un pas tranquille et tourna autour de Meryam avec lenteur.

Tu n'as rien trouvé à ce propos au cours de tes recherches ? À propos d'un créateur qui a été abandonné comme tu as été abandonnée ? À propos d'une âme aussi perdue que la tienne ?

Meryam réfléchit. Elle avait lu d'innombrables articles à propos d'artefacts étranges et de terribles créatures du désert, mais aucun n'était assez puissant pour changer les vents du destin. Et même s'ils l'avaient été, elle n'avait pas la moindre idée de l'endroit où ils se trouvaient.

« Une âme aussi perdue que la tienne », avait dit Tulathan. Une âme abandonnée. De qui ou de quoi pouvait-elle bien parler ?

Et puis elle baissa les yeux et se figea. Tulathan avait employé un autre mot. Créateur. Qui avait créé les dieux du désert ? Les anciens dieux. C'étaient les anciens dieux.

Sept par sept, ils sont arrivés des cieux, disait la légende. Mais des textes anciens faisaient allusion à un autre. Un huitième qui avait été rejeté et abandonné comme les jeunes dieux avaient été abandonnés. Elle avait lu des centaines d'ouvrages, mais elle n'avait trouvé qu'un seul nom dans un seul texte. Ashael. Il avait été ostracisé par Iri qui l'avait jugé trop dangereux et trop maléfique pour l'emmener dans le nouveau monde.

Le sourire de Tulathan dévoila ses dents parfaites.

Bravo.

Un flot de salive envahit la bouche de Meryam. Jamais elle n'obtiendrait davantage que ce simple mot en guise de compliment.

Tulathan s'arrêta, s'accroupit et regarda Meryam comme une enfant qui observe une libellule pour la première fois.

Je me demande cependant si tu as assez de courage et de volonté.

— J'en ai assez, déclara Meryam en sentant le flot familier de la colère et de l'ambition couler en elle. J'en ai assez.

Les yeux argentés glissèrent sur le collier de perles accroché au cou de la Qaimirienne.

Si tu dis vrai, tu dois regarder devant toi. Tu dois abandonner le passé au passé.

Meryam leva la main et toucha le collier. Le collier de Yasmine.

— L'abandonner ?

Et embrasser la vérité. Embrasser ce que tu souhaites vraiment.

Tulathan semblait attendre quelque chose. Meryam était à peu près certaine de savoir quoi, mais elle n'avait pas le courage de faire le dernier pas. Elle avait besoin de ce souvenir de Yasmine. Aujourd'hui plus que jamais. La déesse dut sentir ses hésitations, car son sourire s'effaça. Elle se

leva et s’éloigna. Elle avait déjà regagné la berge quand Meryam se redressa.

— Attendez ! (Tulathan se tourna et elle ôta le collier.) Je peux le faire. Je peux abandonner le passé au passé.

Et le reste ?

Embrasser la vérité. Embrasser ce qu’elle souhaitait vraiment. Elle sentit le regard glacé et réprobateur de Yasmine se poser sur elle.

Cesse de te servir de moi comme excuse. J’en ai assez, Meryam. Laisse-moi reposer en paix.

Elle regarda Tulathan dans les yeux, déglutit et hocha la tête.

— Je l’ai fait dans mon intérêt. J’ai tout fait dans mon intérêt. Depuis le début. Je voulais le pouvoir. Je le veux toujours.

Le sourire de Tulathan refleurit sur son visage.

Si tu parles avec sincérité, il te suffit de faire un modeste sacrifice. (Elle baissa la tête et regarda l’endroit où Goezhen était enfermé.) *Le reste suivra de lui-même.*

Puis elle se tourna et s’en alla. Meryam ne s’était pas sentie si vulnérable depuis des années. Elle ne savait pas ce qui l’attendait, mais elle savait ce que Tulathan attendait d’elle.

Elle regarda le collier et l’embrassa pour la dernière fois.

— Adieu, Yasmine.

Puis elle le laissa tomber sur la surface pétrifiée.

Un bruit de verre brisé retentit, aussitôt suivi par une horrible sensation. Puis Meryam plongea dans l’eau tiède et fétide. Elle toussa, cracha et vit le collier s’enfoncer dans les sombres profondeurs avant de disparaître complètement. Les yeux jaunes de Goezhen la regardaient.

Elle nagea jusqu’à la rive et se leva à l’endroit où Tulathan s’était tenue quelques instants plus tôt. Le corps d’un dieu. Tulathan venait de lui donner le corps d’un dieu. Cela ne suffirait pas à atteindre son but, mais c’était un début. Elle trouverait le reste à Sharakhaï. Dans les innombrables livres pleins de savoir. Elle obtiendrait alors ce qu’elle voulait. Elle obtiendrait le pouvoir dont elle avait besoin.

Elle se tourna et s’éloigna en souriant. Ces imbéciles s’étaient emparés du désert, mais ils ignoraient que le désert était à elle. À elle seule. Et rien ne l’empêcherait de le reconquérir.

OceanofPDF.com

GLOSSAIRE

Aba : Vêtement de femme ample et sans manches en poil de chameau ou de chèvre.

Aban : Jeu de plateau.

Abaya : Robe à manches longues portée par les femmes, généralement avec un foulard ou un voile sur la tête.

Açal : Scarabée venimeux. Également appelé aile-vibrante.

Adichara : Arbre épineux dont les fleurs n'éclosent qu'à la lumière de la lune. La consommation de leurs pétales développe temporairement le champ de perception et la force d'un individu.

Adzin : Devin, un « homme-souris ».

Agal : Cordelette noire utilisée pour maintenir un keffieh en place.

Ahya (Ahyanesh Ishaq'ava ou Ahyanesh Allad'ava) : Mère de Çeda.

Aile Bruissante : Sabre de Kameyl.

Ailes-flambeaux : Phalènes également appelées irindai (voir « Phalènes des gibets »).

Ailes Noires : Membres de la tribu des Okans.

Aile-vibrante : Voir « Açal ».

Akhal-Teke : Race de grands chevaux très rares. Ils sont considérés comme les meilleures montures du désert et on les appelle également « géants du désert ».

Al'afwa Khadar : Également appelés les Hôtes sans Lune. Originaires de Sharakhaï ou de différentes régions du désert, ils ont juré de renverser les Rois.

Alamante : Second de Brama après Dana'il.

Al'Ambra : Ancien recueil de lois du désert qui a été utilisé pendant des milliers d'années avant d'être remplacé par le Kannan.

Alansal : Reine de Miréa.

Alchimiste : Personne qui manipule des produits chimiques et diverses substances dans le dessein de produire des élixirs magiques.

Aldouan shan Kalamir : Roi de Qaimir, beau-père de Ramahd.

Allée des Fleurons : Rue dans laquelle se trouve la boutique de Dardzada.
Almadan : Capitale de Qaimir.
Alouette ambrée : Oiseau produisant un roucoulement triste.
Altan : Étudiant du collegium impliqué dans la recherche des noms des descendants de la treizième tribu. Il fut éliminé par le mage de sang Nebahat.
Amalos : Maître du collegium.
Anila : Nécromancienne qui obtint ses pouvoirs lorsque Davud se servit d'elle pour tisser un sort dont il perdit le contrôle.
Annadouce : Plante odorante.
Araba : Voiture hippomobile.
Arak : Alcool au goût puissant et fumé.
Aríz : Cheikh de la tribu des Kadris, fils de Mihir.
Armesh : Époux de Şelal Ymine'ala al Rafik, « l'homme qui fit tout son possible pour protéger Leorah et Devorah après la mort de leurs parents ».
Ashwagandha : Herbe médicinale.
Ashwandi : Belle femme à la peau sombre, sœur de Kesaea.
Asir : Singulier d'asirim.
Asirim : Guerriers maudits et immortels au service des Rois de Sharakhaï, membres de la treizième tribu.
Athel : Fabricant de tapis, père de Havasham.
Avam : Cuisinier qui tient un restaurant en plein air près du marché aux épices.
Bagra : Médecin de la tribu des Rafiks.
Bahri Al'sir : Aventurier, musicien et poète de légende. Il apparaît souvent dans les mythes des peuples du désert.
Baiser de la Nuit : Sabre que le dieu sombre, Goezhen, a offert à Husamettín pendant Beht Ihman.
Baiser de Yerinde : Miel fabriqué par les rares essaims d'abeilles de pierre. Il est employé comme aphrodisiaque.
Bakhi : Dieu des moissons et de la mort.
Baliste : Arme de siège tirant de grandes flèches.
Barrot : Pièce de bois en travers d'un navire pouvant servir de siège.
Behlosh : Un des premiers ehrekhs mâles créés par Goezhen.

Beht Ihman : Nuit au cours de laquelle les Rois ont sauvé Sharakhaï de la coalition des tribus du désert.

Beht Revahl : Nuit au cours de laquelle les Rois ont vaincu les dernières tribus nomades.

Beht Tahlell : Jour saint qui commémore la création de la Haddah par Nalamae.

Beht Zha'ir : La nuit des asirim qui a lieu toutes les six semaines. « La nuit des lunes jumelles, Tulathan et sa sœur, Rhia, se lèvent de conserve pour illuminer le désert. »

Benan : Fils du cheikh Şelal.

Beyaz : Ancien roi de Qaimir.

Bleus étincelants : Oiseaux migrateurs qui voyagent en formant de gigantesques nuées. On considère que les voir porte chance.

Boucliers Mordants : Surnom donné aux membres de la tribu des Rafiks.

Boutre : Voilier, généralement équipé de voiles latines montées sur deux ou trois mâts.

Brama Junayd'ava : Voleur qui travailla pour Osman.

Briseurs d'os : Grandes hyènes qui vivent dans le désert.

Burhan : Maître de caravane.

Burnous : Manteau ou cape munis d'une capuche.

Burqa : Vêtement ample qui couvre l'intégralité du corps et muni d'une fente à hauteur des yeux.

Caftan : Tunique longue.

Caravansérails : Villages ou comptoirs situés sur les routes empruntées par les caravanes. Ils permettent de se ravitailler, de se reposer et de réparer les vaisseaux.

Caravelle : Voilier.

Cassandra : Étudiante du collegium impliquée dans la recherche des noms des descendants de la treizième tribu dans les divers documents administratifs de la cité.

Çeda (Çedamihn Ahyanesh'ala) : Fille d'Ahyanesh, guerrière des arènes de Sharakhaï, membre de la treizième tribu.

Cheikh : Chef de tribu.

Chicha : Narguilé.

Chiens de poussière : Surnom des guerriers qui se battent dans les arènes.

Cité d’ambre (ou perle ambrée du désert) : Sharakhaï, cité où habite Çeda.

Clés de l’esprit : Un des trois types de pierres diaphanes. On raconte que la personne qui en avale une devient capable de lire les pensées des gens, avant de mourir très rapidement.

Colline dorée : Quartier aisé de Sharakhaï.

Corum : Homme de Ramahd.

Crêterose : Quartier où habitait Çeda.

Crinières Sanglantes : Surnom des membres de la tribu des Narazid.

Croissant rouge : Quartier proche des quais du port occidental.

Dame Enasia : Garde-malade de la matrone Zohra.

Dame Kialiss d’Almadan : Chienne de poussière qui affronta Djaga.

Dana’il : Second à bord du *Héron Bleu*, le navire de Ramahd.

Dardzada : Apothicaire, père adoptif de Çeda.

Darius : Membre des Hôtes sans Lune.

Davud Mahzun’ava : Un des frères de Tehla la boulangère.

Dayan : Cheikh de la tribu des Halarijans.

Derya Rougelame : Cavalière de la tribu des Rafiks. « Trois fois l’âge de Devorah, et trois fois son talent d’écuyère. »

Devahndi : Le quatrième jour de la semaine dans le calendrier du désert.

Devorah : Sœur de Leorah.

Dishdasha : Robe ample. Il arrive que la pièce de tissu soit juste enroulée autour du corps et attachée sur une épaule. C’est un vêtement très répandu dans le désert.

Djaga Akoyo : Mentor de Çeda lorsque celle-ci se battait dans les arènes. Elle est parfois surnommée la Lionne de Kundhun.

Duc Hector Ier : Frère du roi Aldouan, exécuté par la Reine Meryam pour trahison.

Duc Hector II : Fils du duc Hector Ier et roi légitime de Qaimir.

Duduk : Instrument de musique.

Duyal : Cheikh de la tribu des Okans.

Ebros : Tribu du désert. Ses membres sont également appelés Pierres Debout.

Ehmel : Personnage qui devait participer à la Route d’Annam, mais qui en fut empêché à cause d’une jambe cassée.

Ehrekhs : Êtres monstrueux créés par le dieu Goezhen.

Emir : Roi de Malasan, fils de Surrahdi, le Roi Fou.
Emre Aykan'ava : Colocataire et ami d'enfance de Çeda.
Enasia : Voir « Dame Enasia ».
Entrave : Lanière de cuir tressée dont les extrémités sont nouées autour du poignet de deux combattants, les empêchant ainsi de s'éloigner l'un de l'autre.
Esmeray : Mage de sang dont le pouvoir magique fut brûlé par les membres du cercle intérieur de l'Enclave.
Esrin : Mage de sang et membre de l'Enclave, frère d'Esmeray.
Fauchon : Épée courte.
Fekkas : Biscuits durs qui peuvent être sucrés ou salés.
Fille du Fleuve : Sabre de Çeda.
Flamme d'Iri : Améthyste géante également connue sous le nom de Pierre du Crépuscule.
Fossoyeur : Nom de la morgenstern du Roi Külaşan.
Fumerie : Fumerie à narguilé.
Furtif : Mission consistant à porter un paquet ou un message d'un point à un autre de Sharakhaï.
Galadan : Maçon pour qui Emre a parfois travaillé.
Galanga : Rhizome de la même famille que le gingembre. Utilisé en cuisine et en médecine.
Ganahil : Capitale de Kundhun.
Gelasira : Salvatrice d'Ishmantep. Ancienne propriétaire du sabre de Çeda.
Ghi : Beurre clarifié.
Ghiza : Vieux voisin de Çeda et Emre.
Ghutra : Coiffe masculine en toile maintenue en place par un agal.
Goezhen le Mauvais : Dieu du chaos et de la vengeance, père des ehrekhs et des terribles créatures qui hantent le désert.
Graines de nigelle : Épice utilisée dans la cuisine du désert.
Guhldrathen : Ehrekh que Meryam consulte parfois.
Haddad : Maîtresse de caravane malasanienne.
Haddah : Fleuve créé par la déesse Nalamae dans le désert du Shangazi.
Hâdjib : Terme marquant le respect (à ne pas confondre avec hijab).
Hajesh : Sœur aînée de Melis.
Halarijan : Tribu de Sim et Verda. Ses membres sont également appelés les Arbres Blancs.

Halim : Cheikh des Mains de Feu (les Kadris).
Hall des Lames : Endroit où les Vierges du Sabre étudient et s'entraînent.
Halond : Artisan qui arpente le désert en quête d'éclairs.
Haluk Emet'ava : Capitaine des Lances d'argent. C'est un colosse qu'on surnomme le « Chêne de la garde ».
Hamid Malahin'ava : Homme de Macide et ami d'enfance de Çeda et Emre.
Hamzakiir : Fils de Külaşan, le Roi Errant.
Hasenn : Vierge du Sabre.
Hathahn : Dernier adversaire de Djaga avant que celle-ci prenne sa retraite.
Haubert : Tunique de mailles.
Havasham : Fils d'Athel le vendeur de tapis.
Hefaz : Cordonnier.
Héron Bleu : Navire de plaisance de la famille de Ramahd.
Hidi : Un des jumeaux enfantés par Onondu, le dieu manipulateur. Il est le frère de Makuo. Il est « celui qui est en colère ».
Hijab : Coiffe en tissu (à ne pas confondre avec hâdjib).
Hoav : Charretier qui conduit Ramahd aux quais intérieurs.
Hôtes sans Lune (Al'afwa Khadar) : Membres des douze tribus qui régnaient jadis sur l'intégralité du désert du Shangazi. Ils ont juré de renverser les Rois.
Hundi : Le cinquième jour de la semaine dans le calendrier du désert.
Ibrahim : Vieux conteur.
Ib'Saim : Marchand tenant une échoppe dans les souks.
Ifins : Sorte de chauves-souris créées par Goezhen. Elles sont dépourvues d'yeux et possèdent deux paires d'ailes.
Irem : Espion à la solde de Hamid.
Iri : Ancien dieu. Il est appelé trois fois avant que le soleil se réveille dans les cieux.
Irindai : Phalènes également appelées ailes-flambeaux (voir « Phalènes des gibets »).
Ishaq Kirhan'ava : Père de Macide et grand-père de Çeda. Il fut le chef des Hôtes sans Lune et dirige désormais la treizième tribu.
Ishmantep : Important caravansérail sur la route orientale reliant Sharakhaï à Malasan.
Iyesa Külaşan'ava al Masal : Fille de Külaşan, décédée.

Jalabiya : Ample robe à capuche.
Jalize : Vierge du Sabre faisant partie de la main de Sümeya.
Jein : Sœur de Mala.
Jenise : Bouclière.
Jherrok : Cheikh des Narazid. Homme très grand.
Juvaan Xin-Lei : Miréen albinos, ambassadeur de Miréa à Sharakhaï.
Kadir : Terme signifiant « femelle puissante ». Peut être utilisé pour décrire Rümayesh.
Kadri : Voir « Tribu des Kadris ».
Kahve : Graine qui, une fois moulue et mélangée à de l'eau chaude, produit une boisson énergisante.
Kameyl : Vierge du Sabre faisant partie de la main de Sümeya.
Kannan : Ensemble de lois écrites par les Rois. Elles sont inspirées par les anciennes lois de l'Al'Ambra, les lois des tribus du désert.
Kanoun : Instrument de musique.
Kavi : Joaillier.
Keffieh : Coiffe en coton maintenue en place par un agal.
Kéfir : Boisson à base de lait.
Kenshar : Couteau à lame incurvée.
Kesaera : Princesse des mille tribus, sœur d'Ashwandi.
Ketch : Voilier.
Khalat : Robe à manches longues.
Khet : Pièce de monnaie.
Khyrn : Voir « Vieille Khyrn ».
Kiai : Cri perçant accompagnant un coup.
Kirhan : Grand-père de Macide.
Kufi : Type de chapeau.
Kundhanais : Langage et peuple de Kundhun.
Kundhun : Royaume couvert de prairies s'étendant à l'ouest de Sharakhaï et du désert du Shangazi.
L'Abreuvoir : La plus grande avenue de Sharakhaï. Elle s'étend du port septentrional au port méridional en traversant le cœur de la cité.
La Colline : Surnom de la Colline dorée, un quartier aisé de Sharakhaï.
La Lance : Avenue qui s'étend entre le port occidental et les portes de la Maison des Rois. Une des rues les plus animées de Sharakhaï.
La Louve Blanche : Nom sous lequel Çeda se bat dans les arènes.

Lances brillantes : Surnom donné aux membres de la tribu des Masals.
Lances d'argent : Garde royale assurant les missions de police.
La Queue du Chacal : Fumerie de mauvaise réputation.
Larmes de Tulathan : Les pierres sacrées d'Iri, les quatre fragments de la Pierre du Crépuscule.
La Roue : Grand carrefour où se rejoignent la Lance, l'Abreuvoir, la rue du Café et la rue Hazghad.
Lasdi : Le sixième jour de la semaine dans le calendrier du désert.
Lassi : Yaourt liquide.
Le chemin du Barreur : Rue des Bas-fonds. « Une des rares dans lesquelles on puisse trouver quelques commerces. »
Le collet de Yerinde : Point de convergence d'un labyrinthe de rues sinueuses. C'est le quartier le plus populeux de la cité.
Le Doigt d'Irhüd : Pierre dressée faisant office de point de repère dans le désert.
Lémi le Frêle : Colosse qui reçut un terrible coup sur la tête quand il était très jeune. Il se comporte souvent comme un enfant, mais peut se montrer très agressif.
Le Nœud : Quartier de Sharakhaï. Un « labyrinthe fait de passages étroits bordés par des parois en brique d'argile ».
Leorah Mikel'ava al Rafik : Sœur de Devorah, mère d'Ishaq et arrière-grand-mère de Çeda.
Le Puits : Quartier de Sharakhaï proche des Bas-fonds. C'est là que se trouvent les arènes d'Osman.
Les Bas-fonds : Quartier misérable et dangereux.
Les cinq royaumes : Terme utilisé pour désigner Sharakhaï et les quatre royaumes qui entourent le désert.
Les Mille Terres de Kundhun : Autre nom de Kundhun, un des quatre royaumes entourant Sharakhaï.
Les Quatre Flèches : Une des plus anciennes et des plus célèbres tavernes de l'Abreuvoir.
Les quatre pierres sacrées d'Iri (ou Larmes de Tulathan) : Fragments de la Pierre du Crépuscule.
Lina : Jeune fille qui apparaît dans les souvenirs de Çeda.
Lionne noire de Kundhun : Surnom de Djaga Akoyo.
Lotus noir : Drogue toxicomanogène et dangereusement nocive.

Lys de nuit : Fleur utilisée dans la composition de somnifères.
Macide Ishaq'ava : Chef des Hôtes sans Lune.
Mae : Chevalier qirin au service de la reine Alansal de Miréa.
Main : Unité composée de cinq Vierges du Sabre.
Mains de Feu : Surnom des membres de la tribu des Kadris.
Maison des Rois : Terme englobant la Maison des Vierges et les treize palais de Tauriyat, la colline sur laquelle vivent les Rois de Sharakhaï.
Maîtresse Nezahum : Membre de la faculté du collegium.
Makuo : Un des jumeaux enfantés par Onondu, le dieu manipulateur. Il est le frère de Hidi.
Malahndi : Le deuxième jour de la semaine dans le calendrier du désert.
Malasan : Royaume s'étendant à l'est de Sharakhaï et du désert du Shangazi.
Malasanien : Habitant de Malasan.
Masal : Tribu du désert. Ses membres sont également appelés Lances brillantes.
Matrones : Guérisseuses et entraîneuses de la Maison des Vierges.
Matrone Zohra : Vieille femme possédant une propriété à Sharakhaï.
Mazandir : Important caravansérail au sud de la route reliant Sharakhaï à Qaimir.
Meiying : Puissante mage de sang miréenne, membre du cercle intérieur de l'Enclave.
Melis : Vierge du Sabre faisant partie de la main de Sümeya. Fille du Roi Yusam.
Meliz : Ancienne chienne de poussière, mentor de Djaga.
Memma : « Maman ».
Mer Australe : Vaste mer bordant les côtes méridionales de Qaimir.
Merlon : Partie pleine d'un parapet entre deux créneaux.
Meryam : Reine de Qaimir, sœur de Yasmine et tante de Rehann qui furent toutes deux assassinées dans le désert. C'est une redoutable mage de sang.
Mihir Halim'ava al Kadri : Fils de Halim, le cheikh de la tribu des Kadris.
Miréa : Royaume s'étendant au nord de Sharakhaï et du désert du Shangazi.
Miréen : Habitant de Miréa.
Montagnes de Vandraama : Chaîne de montagnes bordant le désert.

Nahcolite : Espèce minérale naturelle qui rappelle le bicarbonate de sodium.

Nalamae : Déesse qui créa la Haddah, le fleuve qui coule à travers le Grand Shangazi. Elle est la plus jeune des divinités du désert.

Navakahm : Capitaine des Lances d'argent, seigneur de la garde.

Nayyan : Première Gardienne avant Sümeya. Fille du Roi Azad et ancienne amante de Sümeya.

Neylana : Cheikh de la tribu des Kenans.

Nijin : Port dans le désert.

Niqab : Voile en tissu opaque qui ne laisse voir que les yeux de la personne qui le porte.

Nirendra : Propriétaire d'un infâme taudis dont elle loue les chambres.

Noirépine (seigneur) : Nom sous lequel Rümayesh affronte Çeda dans les arènes.

Nur l'Ancien : Compagnon de bord d'Emre.

Onondu : Dieu manipulateur, « dieu des infinies collines », dieu de la vengeance de Kundhun. Père des jumeaux Hidi et Makuo.

Ophir : La plus ancienne brasserie de Sharakhaï.

Ornük : Fils d'Urdman.

Oryx : Grande antilope.

Osman : Propriétaire des arènes de Sharakhaï. Ancien chien de poussière et amant de Çeda.

Palais du soleil : Le plus bas des treize palais de la colline de Tauriyat. Il appartenait jadis à Sehid-Alaz.

Passe sanglante : Massacre au cours duquel la femme et la fille de Ramahd Amansir furent assassinées dans le désert.

Pelam : Maître des jeux. C'est lui qui annonce les combats qui vont avoir lieu dans les arènes.

Pennon : Drapeau, flamme.

Perle du désert : Surnom de Sharakhaï.

Phalènes des gibets : Papillons de nuit. Certains pensent qu'ils annoncent une mort imminente, mais ceux qui les connaissent sous le nom d'ailes-flambeaux ou d'irindai estiment qu'ils portent bonheur.

Phelia : une des sœurs de Melis.

Pierre de sel : Un des trois types de pierres ou gemmes diaphanes. Elles peuvent être avalées, mais on se contente généralement de les glisser

sous la peau du front. Elles se dissolvent lentement, effaçant les souvenirs les uns après les autres. Jusqu'au dernier.

Pierre du Crépuscule : Améthyste géante également connue sous le nom de Flamme d'Iri.

Pierres de vie : Un des trois types de pierres ou gemmes diaphanes. Elles sont activées par le sang. Quand on les glisse dans la gorge d'un cadavre, elles ramènent la personne à la vie pendant un bref moment.

Pont du Bossu : Le plus ancien et le plus imposant pont de Sharakhaï. Il traverse la Haddah.

Porte du Feu noir : Une des plus grandes portes de l'ancienne cité. C'est également le nom d'un des quartiers les plus aisés de la ville.

Porte sanctifiée : Une des douze tours qui se dressent le long de la muraille extérieure de la cité. Elle se trouve « à l'ouest de Tauriyat et de la Maison des Rois, au bout de l'avenue qu'on appelle la Lance ».

Port occidental : Le plus petit et le plus louche des quatre ports sableux de la cité.

Port royal : Port où mouillent les vaisseaux de guerre.

Prayna : Puissante magicienne de sang sharakhienne, membre du cercle intérieur de l'Enclave.

Qaimir : Royaume s'étendant au sud de Sharakhaï et du désert du Shangazi.

Quanlang : Province de Miréa.

Quezada : Serviteur de Ramahd.

Rafa : Frère d'Emre.

Rafik : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Boucliers Mordants.

Rafiro : Serviteur de Ramahd.

Rahl : Unité monétaire. Pièce d'or frappée de la marque des Rois.

Ral shahnad (« le feu de l'été ») : Essence distillée à partir d'une fleur qu'on ne trouve que dans les endroits les plus reculés de Kundhun.

Ramahd shan Amansir : Membre de la maison Amansir. Un des quatre seuls survivants du massacre de la passe sanglante.

Rasel : Le Fléau des Voiles Noirs. Ancienne propriétaire de Fille du Fleuve.

Rebab : Instrument de musique à cordes dont on joue avec un archet.

Rehann : Fille de Ramahd et nièce de Meryam. Elle fut assassinée pendant le massacre de la passe sanglante.

Reine Alansal : Reine de Miréa.
Rengin : Serviteur de Matrone Zohra.
Rhia : Lune déesse des songes et des ambitions. Sœur de la déesse Tulathan.
Roi Azad : Le Roi des Épines. Il prépare de mystérieuses potions et ne dort jamais.
Roi Beşir : Le Roi des Ombres. Il est capable de se déplacer entre les ombres.
Roi Cahil : Le Roi Confesseur ou Roi de la Vérité. Un être cruel.
Roi Husamettín : Le Roi des Lames et seigneur des Vierges du Sabre.
Roi Ihsan : Le Roi Éloquent. Il est le maître de la diplomatie de Sharakhaï. C'est un homme fourbe et manipulateur.
Roi Kiral : Le Roi des Rois. Il a « des yeux brûlants et un visage grêlé ».
Roi Külaşan : Le Roi Errant ou Roi Perdu.
Roi Mesut : Le Roi Chacal, seigneur des asirim.
Roi Onur : Il était jadis surnommé le Roi des Lances, mais aujourd'hui on l'appelle plus volontiers le Roi Paresseux ou le Roi Festif.
Roi Sukru : Le Roi Moissonneur. Il dirige les asirim à l'aide d'un fouet magique.
Roi Yusam : Le Roi aux Yeux de Jade. Il a des visions lorsqu'il regarde dans le bassin que lui ont donné les dieux.
Roi Zeheb : Le Roi des Murmures. On raconte qu'il est capable d'entendre une conversation à des kilomètres de distance. Surtout lorsque ladite conversation concerne les affaires des Rois.
Roi de pierre étincelante : Personnage mentionné dans un poème. Message crypté.
Route d'Annam : Course hippique légendaire organisée tous les trois ans.
Ruan : Demi-Sharakhien à la solde de Juvaan Xin-Lei.
Rue du Coffre : Voir « La Roue ».
Rue Hazghad : Voir « La Roue ».
Rümayesh : Un des premiers ehrekhs femelles créés par Goezhen.
Saadet ibn Sim : Caravanier malasanien et meurtrier de Rafa, le frère d'Emre.
Sahra : fille de Seyhan.
Salahndi : Le premier jour de la semaine dans le calendrier du désert.

Saliah Rivièrenée : Sorcière du désert, identité secrète de la déesse Nalamae.
Salmük : Tribu du désert dont les membres sont parfois appelés les Voiles Noirs.
Samael : Alchimiste.
Samaril : Capitale de Malasan.
Sarouel : Pantalon ample dont l'entrejambe descend plus bas que les genoux.
Savadi : Le septième jour de la semaine dans le calendrier du désert. C'est également le jour où l'activité est la plus intense le long de l'Abreuvoir.
Sayabim : Vieille matrone de la Maison des Vierges. Elle y enseigne le maniement du sabre.
Scarabée : Membre des Hôtes sans Lune.
Schisandra : Lianes dont on cueille les baies.
Scriptorium : Genre de bibliothèque.
Sehid-Alaz : Roi de Sharakhaï sacrifié pendant Beht Iman. Une malédiction des dieux le transforma en asir.
Seigneur Veşdi : Fils aîné du Roi Külaşan. Maître des Pièces.
Şelal Ymine'ala al Rafik : Cheikh de la tribu des Rafiks.
Selhesh : Guerrier des arènes.
Serpentine : Rue tortueuse de Sharakhaï.
Seyhan : Marchand au marché des épices de Crêterose.
Shal'alara des Trois Lames : Ancienne de la treizième tribu. Illustre guerrière et aventurière.
Shamshir : Sabre à lame courbe.
Shangazi (ou Grand Shangazi, Grand Désert, Grande Mère) : Désert qui entoure Sharakhaï.
Sharakhaï : Grande cité du désert. On l'appelle également la perle ambrée du désert.
Sharakhien : Langage parlé à Sharakhaï.
Shinai : Sabre en bambou destiné à l'entraînement.
Sim : Travaille pour Osman.
Sirina Jalih'ala al Kenan : Mère de Mala, amante du Roi Mesut.
Siyaf : Terme respectueux pour s'adresser à un maître du sabre.
Spalière : Pièce d'armure protégeant l'épaule.

Sümeya : Première Gardienne, commandante des Vierges du Sabre et fille du Roi Husamettín.
Surrahdi : Ancien roi malasanien (voir « Roi Fou de Malasan »).
Syahla : Mère de Mihir, femme de Halim.
Sylval : Unité monétaire.
Tabbaq : Feuille séchée qu'on fume généralement dans une fumerie.
Tahl selheshal : Danse ou chant des lames.
Tamaris : Arbres.
Tambûr : Instrument à cordes.
Tariq Esad'ava : Homme de main d'Osman. Il a grandi avec Çeda et Emre.
Tauriyat : Mont Tauriyat. Colline sur laquelle se dressent la Maison des Rois, la Maison des Vierges et les treize palais de Sharakhaï.
Tavahndi : Le troisième jour de la semaine dans le calendrier du désert.
Tehla : Boulangère. Amie de Çeda et sœur de Davud.
Tesselle : Fragment servant à réaliser une mosaïque.
Thaash : Dieu de la guerre.
Thalagir : Nouveau nom de Rümayesh, donné par Brama.
Thebi : Personnage apparaissant dans une histoire du dieu Bakhi.
Tolovan : Vizir du Roi Ihsan.
Tranchesoleil : Sabre du Roi Kiral.
Tribu des Ebros : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Pierres Debout.
Tribu des Halarijans : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Arbres blancs.
Tribu des Kadris : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Mains de Feu.
Tribu des Kenans : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Eaux Impétueuses.
Tribu des Khiyanats : Nom que la treizième tribu a choisi lorsqu'elle s'est reformée. Khiyanat signifie « trahi » dans l'ancienne langue du désert.
Tribu des Malakheds : Ancien nom de la treizième tribu. Il fut abandonné lorsque la tribu se reforma.
Tribu des Masals : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Vents Rouges.

Tribu des Narazid : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Crinières de Sang.
Tribu des Okans : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Ailes Noires.
Tribu des Rafiks : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Boucliers Mordants.
Tribu des Salmüks : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Voiles Noirs.
Tribu des Semas : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Enfants des Croissants de Lunes.
Tribu des Tulogals : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Averses d'Étoiles.
Tribu des Ulmahirs : Une des douze tribus du désert. Ses membres sont également appelés les Lames d'Ambre.
Tsitsian : Capitale de Miréa.
Tulathan : Lune, déesse de la loi et de l'ordre, sœur jumelle de Rhia.
Undosu : Puissant mage de sang kundhanais, membre du cercle intérieur de l'Enclave.
Urdman : Cavaliers narazid de la Piste.
Vadram : Maître des furtifs avant Osman.
Verda : Travaille pour Osman.
Ver des sables : Ver vivant dans le désert.
Vétiver : Herbacée dont les racines servent à produire une huile odoriférante utilisée dans la confection de parfums et de préparations médicinales.
Vieille Khyrn Rellana'ala : Juge de la tribu des Rafiks.
Vierges du Sabre : Garde personnelle des Rois.
Village de Tsitsian : Quartier de Sharakhaï où vivent les immigrés.
Vin de pendu : Breuvage qui peut effacer les souvenirs.
Vizir/Vizira : Fonctionnaire de haut rang, ministre d'État.
Voie des Joyaux : Emplacement dans la cité.
Voile latine : Voile triangulaire dont un gréement se compose d'une vergue qui croise le mât en oblique.
Voiles Noirs : Membres de la tribu des Salmüks.
Wadi : Étalon emprunté par Devorah.

Willem : Jeune homme brillant possédant d'étranges pouvoirs magiques. Serviteur du mage de sang Nebahat dans l'enceinte du collegium de Sharakhaï.

Yael : Mère de Devorah et Leorah.

Yanca : Voisine de Çeda et Emre à Crêterose.

Yasmine : Sœur de Meryam assassinée lors du massacre de la passe sanglante. Elle était la femme de Ramahd et la mère de Rehann.

Yerinde : Déesse de l'amour et de l'ambition. Elle enleva Tulathan « par amour ».

Yndris : Vierge du Sabre ayant mauvais caractère. Fille du roi Cahil et ennemie de Çeda.

Yosan Mahzun'ava : Un des frères de Tehla.

Zaïde : Matrone au service des Rois. Elle guérit Çeda et la fait entrer dans la Maison des Vierges.

Zilij : Planche en bois de glisse qui permet de se déplacer facilement sur le sable.

Zohra : Matrone vivant dans un domaine de Sharakhaï.

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Lorsqu'on s'attaque à un projet aussi important que l'écriture d'un tel roman, il convient de remercier de nombreuses personnes de leur aide. Je commencerai par toi, Paul Genesse. Merci encore de tes remarques judicieuses à propos de ce livre et de la série en général. Celle-ci ne serait pas ce qu'elle est sans tes précieuses interventions.
Mes éditeurs, DAW et Gollancz, ont travaillé sans relâche et apporté leur expertise afin de ranger ces livres sur les étagères des librairies – au sens propre comme au sens figuré. Merci à Betsy Wollheim de ses conseils. Je vous serai toujours reconnaissant d'avoir cru en cette série. Merci à Gillian Redfearn de ses nombreuses idées sur le roman comme la série. Merci encore et toujours à Marylou Capes-Platt de son talent et ses remarques à propos de l'écriture, de l'art de la concision et des problèmes aussi essentiels que la continuité, les personnages, la clarté de l'intrigue et bien d'autres. Merci aux services de production, de marketing, de vente et de logistique de DAW et Gollancz. Les personnes qui y travaillent sont les héros méconnus du monde de l'édition.
Je suis profondément reconnaissant à mon agent, Russ Galen, de tout ce qu'il a fait pour que ce livre et les précédents voient le jour. Mille mercis à Danny Baror et Heather Baror-Shapiro qui ont travaillé avec acharnement pour faire découvrir cette série aux lecteurs du monde entier.
Enfin, je voudrais vous remercier vous, fans de Sharakhaï et du Grand Shangazi. Je suis toujours stupéfié par votre enthousiasme et vos compliments. Merci d'avoir entamé ce voyage avec moi.

OceanofPDF.com

Bradley P. Beaulieu a commencé à écrire de la Fantasy à l'université, et ne s'est jamais arrêté. Depuis, ses romans ont reçu de nombreuses récompenses, dont deux Hotties – Meilleur Roman et Meilleur Nouvel Auteur – et une nomination au Gemmell Morningstar Award. Fresque ambitieuse et envoûtante, cette saga a été saluée comme l'une des meilleures du genre de ces dernières années.

OceanofPDF.com

Du même auteur :

Sharakhaï :
1. *Les Douze Rois de Sharakhaï*
2. *Le Sang sur le sable*
3. *Le Voile de lances*
4. *Sous les branches d'adicharas*
5. *La Porte vers l'Au-delà*

www.bragelonne.fr

OceanofPDF.com

Titre original : *When Jackals Storm the Walls*
Copyright © 2020 by Bradley P. Beaulieu
Publié avec l'accord de l'auteur,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis

© Bragelonne 2023, pour la présente traduction

Cartes :
D'après les cartes originales de Maxime Plasse

ISBN : 979-10-281-1612-5

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

OceanofPDF.com